

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

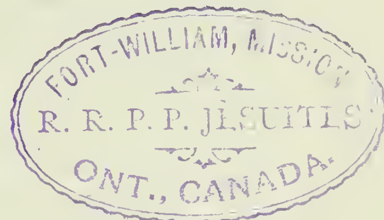
DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE DE FRANCE

COMPRENANT LES MISSIONS DE L'ARCHIPEL, DE L'ARMÉNIE,
DE LA SYRIE, DE L'ÉGYPTE, DU CANADA, DE LA LOUISIANE, DES ANTILLES, DE LA GUYANE,
DES INDES ORIENTALES ET DE LA CHINE.

DEUXIÈME PARTIE





PARIS
TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER
185, RUE DE VANVES.
1892

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier JUILLET

—

Vers l'an 1652, on ignore quel mois et quel jour, mourut en Syrie le F. Coadjuteur RAYMOND BOURGEOIS, qui, par ses vertus héroïques, mérita d'être associé au dénuement, aux outrages et aux souffrances des grands et saints fondateurs des missions d'Alep et de Damas. L'auteur de La Syrie et la Terre Sainte l'appelle à bon droit *un demi-martyr*, non qu'il en ait laissé échapper la couronne, mais parce qu'au milieu des périls de mort et des tortures, Dieu parut toujours se complaire à le conserver pour de nouveaux témoignages de foi, de dévouement et de patience. Dès ses débuts, il s'était à trois reprises différentes, et dans l'espace de dix-huit mois, dévoué au salut des pestiférés, et n'avait échappé au martyre de la charité que par un miracle ; car il fut guéri

instantanément, au moment où, atteint du fléau et déjà dans les transes de l'agonie, il recueillit avec sa langue, par un effort d'amour et de respect, la sainte Hostie, qu'il n'avait pu garder une première fois. Raymond Bourgeois était de nouveau malade, et ne pouvait faire un pas, de langueur et d'épuisement, lorsque la haine des Turcs et leur fanatisme contre la célébration du saint sacrifice, fit mieux encore éclater son courage. Traîné au tribunal du sous-bachy d'Alep, la tête et les pieds nus, violemment frappé à coups de bâtons, lié d'une longue chaîne au cou et à la ceinture, jeté d'abord avec le P. Chézaud dans le cachot ordinaire des malfaiteurs, et de là, comme s'il y était encore trop à l'aise, dans une basse-fosse, « où leur lit, dit le P. Besson, n'était que des pointes de cailloux », il y goûta une si douce joie de se voir ainsi maltraité pour l'amour de son divin Maître, que le jour de son emprisonnement, disait-il plus tard, avait été bien réellement le plus agréable de toute sa vie.

BESSON, *La Syrie et la Terre Sainte*, *édit.* CARAYON, 1862, *p.* 27. — *Mémoires du Levant*, *t.* 4, *p.* 28.

II JUILLET

—

Le deux juillet 1651, mourut en odeur de sainteté, dans la maison professe de Paris, le P. Nicolas Caussin, l'une des plus nobles figures du siècle de Louis XIII, honoré à la cour du beau nom d'ange de la paix, et de celui non moins glorieux d'apôtre des grands du monde, dont il travailla jusqu'à la fin, même au prix d'épreuves héroïques, à faire des saints, selon les plus pures maximes de l'Évangile.

Né à Troyes, en Champagne, d'un père que la voix publique proclamait hautement, pour prix de sa charité et de sa foi, l'ami et le médecin des pauvres, et d'une pieuse mère, femme forte, qui ne lui enseigna dès sa plus tendre enfance qu'à aimer Dieu, le jeune Nicolas Caussin sembla prévenu des dons les plus précieux de la grâce et de la nature. Jusque sur les traits de son visage, il avait quelque chose de si noble et de si royal, et faisait présager de si grandes choses, qu'Henri IV le voyant un jour venir à la cour avec le célèbre P. Gontery, auquel on l'avait donné pour compagnon, s'approcha de lui, le prit affectueusement par la main, et se tournant vers le P. Gontery : «Voilà, dit-il, un jeune homme qui sera quelque jour, si je ne me trompe, une des plus grandes lumières de votre Compagnie ».

La suite répondit à ce royal présage. Par son application à l'étude et à la vertu, Caussin ne tarda pas à se rendre capable de soutenir l'honneur de sa vocation, dans les emplois les plus divers et les plus relevés. Il s'était mis devant les yeux, dès son noviciat, cette maxime, « qu'un fils de saint Ignace ne devait aspirer qu'à rien de parfait, pour la plus grande gloire de Dieu » ; et dans son enseignement, ses prédications, sa direction et ses nombreux ouvrages, tous consacrés uniquement à la défense de l'Église, de la Compagnie et de la vertu, il parut répondre aux plus saints désirs de son bienheureux Père. Toutes les maisons qui le possédèrent tour à tour, disent les témoins de sa vie, en étaient demeurées merveilleusement embaumées, et le regardaient comme leur gloire, même après de longues années d'absence.

Sa réputation d'écrivain est, à notre avis, bien loin d'égaler son mérite ; elle serait digne ici d'une étude à part, malgré les défauts de style et de goût, inséparables du temps où il prit la plume. On ne peut dire assurément qu'il en fut exempt, mais une main discrète et délicate les ferait sans peine disparaître ; et l'on trouve déjà, dans bien des pages de sa *Cour Sainte,* un charme et une vigueur d'expression qui défient presque toute comparaison à la même époque, et parfois laissent pressentir Bossuet : comme lorsqu'il rappelle à l'élite des grands du monde et des dames les plus délicates de la cour, « que Dieu n'a pas envoyé pour sauver le monde deux chefs et deux modèles des prédestinés, l'un couronné de roses pour les riches, l'autre pour les humbles et les misérables, couronné d'épines » ; ou lorsqu'il passe en revue les hommes de Dieu sur les marches du trône, ou à la tête des villes et des armées, et qu'il adresse ensuite à ses lecteurs cette

magnifique apostrophe : « Ne sommes-nous donc pas les enfants des saints » ? Au reste, ce grand et bel ouvrage, publié quatorze fois en France du vivant de l'auteur, et traduit bientôt pour toutes les cours, dans toutes les langues de l'Europe, n'a pas besoin d'un autre témoignage de l'esprit apostolique dont il est rempli.

Ame absolument étrangère à la politiqne mondaine, Nicolas Caussin était renommé comme possédant au plus haut degré la simplicité de la colombe, et ne cherchant que les intérêts de Dieu. L'œil si clairvoyant de Richelieu lui-même s'y trompa. L'habile et impérieux ministre crut qu'il pouvait confier impunément au P. Caussin la direction de l'âme de Louis XIII, dans le saint tribunal de la pénitence. Mais ce vrai religieux, qui n'envisageait et n'appréciait en toute chose aucun motif qui ne fût surnaturel, crut devoir bientôt signaler à la conscience du roi ce que son gouvernement lui paraissait avoir de trop lourd pour ses peuples, de trop favorable aux hérétiques, du moins chez les nations étrangères, ce que le devoir exigeait de lui à l'égard de sa mère et de sa femme ; et les juges les moins suspects de faveur pour la Compagnie, sans en excepter le sceptique Bayle, n'ont pu méconnaître l'heureuse influence et la loyauté de ses conseils, auxquels ils avouent que la France dut bientôt la naissance de Louis XIV. Mais dix mois d'une direction aussi chrétienne et aussi vigoureuse, avaient tellement porté ombrage au tout-puissant ministre, que la même année, aux fêtes de Noël, le P. Caussin se vit tout à coup exclu de la cour, voué à l'exil, relégué sur les côtes de la Bretagne, et menacé d'être envoyé jusque parmi les sauvages du Canada, si les supérieurs de la Compagnie n'eussent répon-

du à Richelieu que le dénuement des missions Huronnes et Iroquoises ne serait pas une peine, mais un honneur, aux yeux d'un enfant de saint Ignace. D'ailleurs l'exilé, qui connaissait bien la puissance et le caractère de Richelieu, envisageait d'un œil ferme et serein les dernières extrémités dont il pouvait être la victime. « La mort, écrivait-il, n'est point une chose terrible à un religieux qui a renoncé aux délicatesses de la vie, ni ignominieuse à qui la reçoit pour la vérité ». Ce fut même, selon toute apparence, vers la même époque, et pour mieux immoler toutes les répugnances de la nature au pied de son crucifix, que le P. Caussin offrit à Notre Seigneur le vœu héroïque d'indifférence, telle que saint Ignace nous la propose au livre de ses Exercices ; vœu digne d'entrer en parallèle avec ce que nous trouvons de plus beau dans la vie des saints. Ses plus chers confidents n'en eurent connaissance qu'après sa mort, quand ils en trouvèrent la formule écrite de sa main, avec celle d'un autre vœu non moins admirable, d'apporter secours en toute manière, autant que sa vocation le lui permettrait, aux douleurs et à la misère de tous les membres souffrants de Jésus-Christ. On ne s'étonna plus alors du témoignage rendu publiquement à la mémoire du P. Caussin, par l'auteur de son éloge, le P. Labbe, « que le plus beau de sa vie avait été couvert de la nuit des justes, dont Dieu s'est réservé ici-bas le secret ».

Toujours prêt à la mort, quand elle lui viendrait de la volonté divine, comme il avait été prêt à la disgrâce, il la vit approcher d'un œil qui envisageait sans crainte l'éternité ; et lorsqu'il fut prévenu du danger, à peine quatorze heures avant de rendre le dernier soupir, il déclara que très volontiers il la recevait de la

main de Dieu, et il s'endormit comme dans un reflet de joie et d'espérance. Peu de temps après, un des plus saints religieux de la Compagnie était admis au spectacle de sa gloire : c'était le P. Joseph-Antoine Poncet, si célèbre lui-même par les travaux et les souffrances de son apostolat au milieu des sauvages, aussi bien que par les faveurs dont Dieu le comblait, et qui vit Nicolas Caussin lui apparaître, brillant de toute la splendeur des bienheureux, en la très douce compagnie de saint Joseph, de Notre-Dame et de l'Enfant Jésus.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Préface de la Cour Sainte, Éloge de l'auteur (dans la première édition qui suivit sa mort) par le R. P. PHILIPPE LABBE. — SOTUELLUS, *Bibliotheca Scriptorum S. J., p.* 627. — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 308. — CHAMPION, *Vie du Père Rigoleuc, p.* 125. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 2a *jul., p.* 252. — GRIFFET, *Hist. de France, t.* XV, *p.* 17. — MICHAEL A S. JOSEPH, *Bibliographia critica, t.* III, *p.* 359. — DE BACKER, *Bibl. des Écrivains de la Compagnie, t.* I, *p.* 177. — DANIEL, *Des études classiques dans la société chrétienne, p.* 271. — ID., *Une vocation et une disgrâce à la cour de Louis XIII. Lettre inédite du* P. CAUSSIN, *confesseur du roi. Cf. Études religieuses,* 1861, *p.* 373-395. — FELLER, *Dictionn. historique, t.* 2, *p.* 117. — BAYLE, *Dictionn. histor. et critique, article* CAUSSIN.

Le même jour de l'an 1741, mourut dans la résidence française de Pékin, après quarante-trois années d'apostolat, le P. FRANÇOIS-XAVIER D'ENTRECOLLES, de la Province de Lyon. C'est à lui que

la Chine dut en grande partie la conservation de ses églises, et même la fondation de plusieurs chrétientés nouvelles, après la mort de l'empereur Cang-Hi, dont le successeur se signala par sa haine pour le nom de Jésus-Christ. On peut juger du zèle et des pieuses industries du P. d'Entrecolles, par ce qu'il fit pour le salut des petits païens. Il parvint à changer un temple des faux dieux, où l'on exposait chaque jour ces malheureuses victimes, en un temple du Saint-Esprit, presque uniquement peuplé d'anges. Il avait gagné à force d'argent un des bonzes gardiens de ce sanctuaire du démon ; et chaque matin un catéchiste avait la liberté d'en parcourir tous les recoins, et d'administrer le saint baptême à tous les nouveau-nés déposés aux pieds des idoles, d'où ils ne tardaient pas à s'envoler au ciel. Dieu acheva de purifier la vertu de son serviteur par quatre longues années de souffrances si vives, qu'il ne pouvait plus se remuer. Mais alors même, il ne cessa pas de vivre en apôtre ; et jusqu'à son dernier soupir il accueillait avec joie ses chers néophytes, entendait leurs confessions, les exhortait à toutes les vertus chrétiennes, leur inspirait son zèle des âmes, et gagnait encore par eux une multitude d'infidèles à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ.

Lettres édifiantes, 1ere *édit., t.* 26, *p.* XV. — ID *., édit. de* 1781, *t.* 10, *p.* 49 *et suiv.; t.* 17, *p.* 104 *et suiv.; t.* 18, *p.* 56 *et suiv.*; 84 *et suiv.;* 144 *et suiv.* ; 224 *et suiv.* ; *t.* 22, *p.* 9 *et suiv.* ; *p.* 527. — PFISTER, *Notices biograph. et bibliograph., n°* 225. — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 5, *p.* 164. — FELLER, *Dictionnaire histor., t.* 2, *p.* 532.

III JUILLET

—

Le troisième jour de juillet de l'an 1730, mourut au collège de La Flèche, où depuis plus de soixante ans il se dépensait sans relâche au service de Dieu et de la Compagnie, le saint F. Coadjuteur Pierre Baron, âgé de quatre-vingt-treize ans. Il n'avait consenti à s'accorder enfin un peu de repos, depuis quatre mois, que par obéissance. Au dehors aussi bien qu'au dedans du collège, il jouissait de la réputation d'un véritable serviteur de Dieu . Non-seulement son amour pour le travail et la prière, mais aussi le reflet de joie surnaturelle avec lequel il se dévouait en particulier au soulagement des pauvres et des malades, était de la plus douce édification. Dès qu'il avait un moment de répit, il le consacrait à la vie intérieure, surtout à visiter le saint Sacrement, ou bien il s'offrait à aider ses frères dans leurs offices. Nul n'était plus soumis à la direction de ses supérieurs : il n'omettait rien, écrit l'un d'entre eux, de ce qu'il soupçonnait être conforme à leurs désirs. Dans sa dernière maladie, il s'appliquait encore avec le plus filial esprit d'obéissance, même après avoir reçu l'extrême-onction, à suivre les exercices de la vie commune; et quatre jours avant sa mort, il s'était rendu péniblement, mais joyeusement, à la chapelle domes-

tique, pour y recevoir avec tous ses frères le corps de Notre-Seigneur, le matin de la fête des saints Apôtres. Sa bienheureuse mort fut moins un sujet de deuil que de joie, pour toute la nombreuse communauté à laquelle il laissait un si suave parfum de vertu : les témoins de ses derniers moments se sentirent portés bien plus à l'invoquer qu'à prier pour son âme, persuadés qu'il goûtait déjà le repos du ciel.

Lettre du P. RAFFARD *sur la mort du F. Pierre Baron, « à la Flèche, ce 4 juillet* 1730 » *(Arch. dom.).*

Le même jour de l'an 1787, mourut à Lyon le P. BARTHÉLEMY BAUDRAND, né à Vienne en Dauphiné. Sa vie se résume pour nous presque tout entière dans les nombreux ouvrages de piété qu'il composa jusqu'à sa mort, et dont quelques-uns, après plus de vingt éditions, traduits dans les principales langues de l'Europe, n'ont pas cessé de convertir et de sanctifier un grand nombre d'âmes, depuis plus d'un siècle déjà. Qu'il nous suffise de rappeler ici L'âme élevée à Dieu et Le Nouveau Pensez-y-bien, L'âme affermie dans la foi, L'âme sur le calvaire au pied de la croix, et enfin L'âme sanctifiée par la perfection de toutes les actions de la vie,

où le pieux auteur a réuni les pratiques les plus autorisées de la dévotion chrétienne pour tous les jours et pour les principales époques de chaque année.

Préface de L'âme élevée à Dieu.— DE BACKER, *Bibliothèque des Écriv. de la Compagnie, t.* 3, *p.* 120. — FELLER, *Dictionnaire histor., t.* 1, *p.* 389.

IV JUILLET

—

Le quatrième jour de juillet de l'an 1648, mourut dans la Nouvelle-France, de la glorieuse mort des martyrs, le Vénérable P. Antoine Daniel, âgé de cinquante ans, dont il venait de consacrer quinze à la conversion des Hurons. Né à Dieppe, d'un père et d'une mère « très gens de bien », écrit un de ses compagnons, et dès son enfance, témoin des travaux apostoliques de nos premiers missionnaires de Normandie, il avait embrassé, à l'âge de vingt-trois ans, la vie religieuse, au noviciat de Rouen, et treize ans plus tard, la rude vie des sauvages du Canada, laquelle, au rapport de nos vieilles relations, ne demandait que des âmes héroïques.

Telle était bien celle du P. Daniel ; et l'histoire des commencements de cette mission se confond perpétuellement avec la sienne. Les premiers ouvriers de ce champ rebelle témoignent à l'envi de leur admiration pour ce grand apôtre, « toujours prêt à tout faire et à tout souffrir », gagnant par sa douceur et sa patience invincibles les cœurs des barbares, et plus encore par son humilité le cœur de Dieu. Un de ses supérieurs, le P. Le Jeune, nous le représente revenant de la mission laborieuse des Hurons, pour lui

amener à Québec trois petits sauvages, destinés à la formation du séminaire des futurs catéchistes de leur nation, « la face toute gaie, dit-il, mais toute défaite , pieds nus, l'aviron à la main, couvert d'une méchante soutane, son bréviaire pendu au cou, sa chemise pourrie sur son dos... » Mais, ajoute-t-il, dans sa sainte joie, il nous obligea « de chanter un *Te Deum* d'actions de grâces des bénédictions que Notre-Seigneur allait versant sur ces nouvelles chrétientés » ; et quant aux fatigues de son voyage, « ce lui était assez, pour les adoucir, d'avoir baptisé un pauvre misérable qu'on menait à la mort ».

En dernier lieu, le P. Daniel venait d'achever les exercices spirituels de saint Ignace, dans la réduction centrale de Sainte-Marie, où se trouvaient alors plusieurs de ses frères. Mais vainement leur charité le pressa de prendre encore, au milieu d'eux, quelques jours de repos. Il sentait au fond de son cœur que Notre-Seigneur le rappelait, pour préparer ses néophytes et se préparer lui-même au martyre. Rentré dans sa mission de Saint-Joseph, le jour de la Visitation de Notre-Dame, il consacra sans délai ses dernières heures au salut éternel de son troupeau, réconciliant avec Dieu les pauvres pécheurs, pressant amoureusement les infidèles de se préoccuper plus sérieusement que jamais du bonheur de mourir enfants de Dieu. Une troupe nombreuse d'Iroquois rôdait en effet à peu de distance du village de Saint-Joseph : le quatre juillet, de grand matin, ayant découvert qu'une partie notable des guerriers et de la jeunessc huronne était alors absente, il rompirent les palissades en poussant leur terrible clameur de guerre et de mort. Antoine Daniel achevait à l'autel le saint sacrifice ; au premier cri, son unique souci fut de courir en toute hâte aux cabanes de quelques catéchu-

mènes, vieillards et infirmes, qui ne pouvaient se traîner jusqu'à lui, pour les régénérer par le saint baptême. Puis, apprenant bientôt que son église se remplissait de païens fugitifs, qui réclamaient la même grâce, il se hâta de revenir vers eux, de les baptiser par aspersion, seul rite que lui permettait d'employer un pareil moment; et à quelques guerriers qui le pressaient de mettre sa vie en sûreté : « Ma vie n'est rien, mes frères, leur répondit-il, tant qu'il me restera encore une âme à sauver. Nous nous reverrons aujourd'hui au ciel » ; et il marcha au-devant de l'ennemi.

A sa vue, les victorieux, saisis de stupeur, s'arrêtèrent quelques moments. Mais, bientôt ils dirigèrent contre lui toutes leurs flèches, et l'un d'eux l'acheva d'une balle en pleine poitrine, tandis qu'il prononçait le nom de Jésus. Après avoir dépouillé et déchiré son corps, et lavé leurs mains et leur visage dans le sang qui avait été formé, disaient-ils, dans un pareil cœur, ils le jetèrent sur les débris de son église en feu, où il fut consumé. Dieu voulut toutefois faire éclater la gloire du saint martyr, pour la consolation de ses néophytes et de ses frères. Peu après, le P. Joseph Chaumonot eut la joie de le voir à plusieurs reprises brillant d'un éclat ineffable ; et comme il se sentit pressé de lui demander pourquoi la divine bonté avait permis que rien ne fût sauvé de ses chères reliques, traitées avec tant d'ignominie : « O mon Père, que Dieu est grand et adorable, répondit Antoine Daniel ; il a jeté les yeux sur ces derniers opprobres de son serviteur, et il les a récompensés en Dieu, daignant me donner quantité d'âmes, qui étaient dans le purgatoire, pour accompagner mon entrée et mon bienheureux triomphe dans le paradis » !

RAGUENEAU, *Lettre au T. R. P. Général Vincent Carafa*, 1er mars 1649, *sur la mort du P. Antoine Daniel (Arch. Rom.)* — *Relation de la Nouvelle-France*, *Ann.* 1633, *p.* 30 ; *Ann.* 1634, *p.* 88 ; *Ann.* 1635, *p.* 25, 37 ; *Ann.* 1636, *p.* 27, 69-75, 82 ; *Ann.* 1637, *p.* 55-71, 89, 103, 119 ; *Ann.* 1639, *p.* 53 ; *Ann.* 1640, *p.* 90-95 ; *Ann.* 1641, *p.* 67, 81 ; *Ann.* 1642, *p.* 82 ; *Ann.* 1644, *p.* 99 ; *Ann.* 1649, *p.* 3 *et suiv.* — BRESSANI, *Relation abrégée de quelques missions*, *p.* 247-250. — CREUXIUS, *Hist. Canad.*, *lib.* 7, *p.* 524 *seqq.* — CHARLEVOIX, *Hist. de la Nouvelle-France*, *t.* 1, *p.* 290 ; *t.* 2, *p.* 3 *et suiv.* — ALEGAMBE, *Mortes Illustres*, *p.* 642. — TANNER, *Soc. Jesu usque ad sanguinem militans*, *p.* 531. — THEOPH. RAYNAUD, *Opera*, *t.* 17, *p.* 340, 2e *col.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 4a *juil.*, *p.* 12. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 4a *juil.*, *p.* 254. — PATRIGNANI, *Menol.*, 4 *Lugl.*, *p.* 440. — CASSANI, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 634. — FERLAND, *Cours d'histoire du Canada*, *p.* 268, 283, 371 *et suiv.* — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Hist. du Canada*, *t.* 1, *p.* 64 *et suiv.* — BANCROFT, *History of the United States*, *p.* 783, 795.

Le même jour de l'année 1639, le P. ÉTIENNE BINET mourut à Paris, à l'âge de soixante-et-onze ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie. La doucour et la bonté, puisées à l'école et dans le Cœur du divin Maître, étaient ses vertus de prédilection. Condisciple de saint François de Sales au collège de Clermont, et constamment honoré de son amitié, il en avait toute la mansuétude. « Je n'ai jamais ouy, écrivait plus tard sainte Chantal, un esprit plus conforme, en solide dévotion, à celui de Monseigneur . . . » Recteur du collège de Rouen, Supérieur de la maison professe de Paris, Provincial de Champagne, de Lyon et de Paris, il se fit constamment aimer et de ses religieux et des séculiers, et l'on put lui appliquer l'éloge que les saints Livres font de Moyse, le plus doux des hommes, *Dilectus Deo et hominibus*. Dans ses entre-

tiens particuliers, il semblait, disent ses biographes, que sa langue distillât le lait et le miel. Tout sentiment d'aigreur ou d'animosité lui était étranger. Un jour, un docteur en théologie, fameux par son hostilité contre nous, lui ayant dit brusquement au milieu de la rue : « Savez-vous que je suis le plus grand ennemi de votre Compagnie » ? il se contenta de lui répondre avec douceur : « Eh bien, monsieur, si nous avons le bonheur de nous sauver l'un et l'autre, nous serons bons amis dans le ciel ».

Il est difficile de dire combien de fruits il recueillit par cette incomparable suavité, et combien d'âmes, même dans les rangs élevés de la société, il sut gagner et conduire à Notre-Seigneur. C'est cette charité qui, au milieu des plus graves soucis du gouvernement, lui fit trouver des loisirs et lui inspira tant d'ouvrages remplis de l'onction du Saint-Esprit, et qui sont encore aujourd'hui les délices des âmes pieuses : « La consolation pour les malades et personnes affligées ; Le riche sauvé par la porte dorée du ciel et les motifs sacrés et grande puissance de l'aumône ; L'ineffable miséricorde de Dieu à la conversion du bon larron..., et s'il vaut mieux prêcher la justice que la miséricorde . . ; Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux » ? Et ces gracieux traités où débordent l'amour, la confiance et la dévotion la plus tendre envers Dieu Notre-Seigneur, la très sainte Vierge Marie et le glorieux saint Joseph : « La pratique du saint amour de Dieu ; Les saintes faveurs du petit Jésus ; Le grand chef-d'œuvre de Dieu, ou les perfections de la sainte Vierge ; Le tableau des divines faveurs faites à saint Joseph ».

Le P. Binet reçut l'annonce de sa fin prochaine avec autant de calme et de tranquillité, que s'il se fût agi d'un autre. Repassant

alors dans son esprit les longues années qu'il avait consacrées au gouvernement de ses frères et au ministère apostolique, ce vrai fils de saint Ignace put se rendre le témoignage qu'il avait toujours eu uniquement en vue la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

SOTUELLUS, *Bibliotheca Scriptor. Soc. Jesu*, *p.* 747. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 4 *Luglio*, *p.* 43. — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France..*, *t.* 3, *p.* 73, 341 *et suiv*, *t.* 4, *p.* 668 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 95. — JENNESSEAUX, *Préface de l'ouvrage du P. Binet : « Marie, chef-d'œuvre de Dieu »*, *Paris* 1864. — LEMPEREUR, S. J., *Vie du Vénérable Père Bernard*, *édit.* 1834, *ch.* 12, *p.* 123. — *Les Épistres de la* MÈRE DE CHANTAL, 2° *édit.*, *Lyon* 1666, 2e *liv.*, *p.* 280. — GIRAULT, *Essais historiques et biographiques sur Dijon*, *Dijon*, 1814, *p.* 444.

---

*Le même jour de l'an 1733, mourut à Dôle, en odeur de sainteté, le P. JEAN-BAPTISTE GIRARD, âgé de cinquante-trois ans, « dont il avait passé trente-cinq, dit son éloge, dans tous les exercices de la vie religieuse, sans jamais se démentir ». Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut appliqué à la prédication et à la direction des âmes ; et dans ce difficile et important ministère, il n'eut d'autre souci que celui de la gloire de Dieu. En 1728, il fut nommé directeur du séminaire royal de la marine à Toulon. C'est là qu'une de ses pénitentes, jouet des illusions du quiétisme et de sa vanité, n'hésita pas, pour le punir de l'avoir abandon-

née après lui avoir peut-être accordé quelque crédit, à le charger, au prix de son propre déshonneur, des accusations les plus infamantes. On sait le procès retentissant qui se déroula alors devant le parlement d'Aix. Après avoir été accablé de libelles, de satires et d'injures sans nombre, le P. Girard fut déclaré innocent de toutes les calomnies entassées contre lui. Cette épreuve terrible fut le creuset où sa vertu acheva de s'épurer et de s'embellir. « Au plus fort des persécutions qu'on lui a suscitées, non plus que dans la suite, dit la relation de sa sainte mort, à laquelle nous empruntons mot à mot tous les détails qui suivent, il n'a jamais ouvert la bouche pour se plaindre de ceux qui en étaient les auteurs. Il portait sur ce point si loin la délicatesse, qu'il ne lui est pas échappé une parole contre eux ; il n'a été pleinement satisfait qu'après avoir rendu toute sorte de bons offices à ceux qu'il savait avoir été les plus vifs et les plus ardents à le flétrir et à le décrier.

« Il avait un merveilleux talent de parler de Dieu et de le faire goûter aux autres, soit dans les entretiens particuliers, soit dans les chaires.... Mais esprit, réputation, talents, succès, il a tout sacrifié au bon plaisir de Dieu.

« Une mort douce, tranquille et précieuse devait être la récompense d'une vie passée dans l'exercice de toutes les vertus. Dans le cours de sa maladie, qui a été longue et douloureuse, le P. Girard trouva toute sa consolation au pied de son crucifix. Avant de recevoir le saint viatique, il renouvela ses vœux, puis il déclara, pour l'honneur de la vérité et de la religion, en présence de toute la communauté, que, quoiqu'il fût un grand pécheur, il n'était tombé par la grâce de Dieu, dans aucun des crimes affreux dont

on l'avait accusé... Enfin, sentant sa fin prochaine, il demanda qu'on lui fît la recommandation de l'âme, pria de nouveau pour ses ennemis, et peu après il expira doucement ».

Lettre du P. Préfet du collège de Dôle au P. Recteur du noviciat de Nancy, suivie de la lettre circulaire du P. Recteur du Collège de Dôle sur la mort du P. J.-B. Girard (Archiv. dom.). — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 6, *p.* 178. — FELLER, *Dictionnaire historique*, *t.* 3, *p.* 309. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagnie, t.* 5, *ch.* 3, *p.* 174. — *Recueil général des pièces contenues au procès du P. Jean-Baptiste Girard, Jésuite, et demoiselle Catherine Cadière, querellante, Aix* 1731, 6 *vol. in*-12, *ou* 2 *vol. in-fol. Cf.* CARAYON, *Bibliogr. histor.*, *n°* 3306.

N. B. — L'arrêt qui mettait le P. Girard hors de cause est du 10 octobre 1731; il était ainsi conçu : « Dit a esté que la Cour, faisant droit sur toutes les fins et conclusions des parties, a déchargé et décharge J.-B. Girard des accusations et crimes à lui imputés, l'a mis et met sur iceux hors de cour et de procès ». Cf. CRÉTINEAU-JOLY, *loc. cit.*

---

*Le même jour de l'an 1743, mourut au séminaire de Séez le P. NORBERT-ANTOINE DE LA BYE, après avoir évangélisé pendant quarante ans les campagnes de la Basse-Normandie. « C'était un religieux, disent nos annales, véritablement saint et d'une humilité admirable, qui ne cherchait en tout et partout que la dernière place ». Il fut longtemps le compagnon du P. Sandret, cet autre grand missionnaire « digne des temps apostoliques », au témoignage des contemporains. Absolument mort à lui-même, le P. de la

Bye affrontait non seulement avec patience, mais avec une sainte allégresse les fatigues des voyages, les privations dans la nourriture, le vêtement et l'habitation. Dévoré du zèle des âmes, il se refusait tout repos, et on le voyait passer presque sans interruption de la chaire à l'autel, de l'autel au confessionnal, et du confessionnal encore à la chaire, ne se ménageant qu'à regret de courts moments pour prendre une nourriture grossière.

De retour au séminaire, il se dépensait avec le même zèle et le même oubli de lui-même pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Quand il fut près de mourir, à l'âge de soixante-douze ans, il fit rassembler autour de sa couche les jeunes clercs qui se préparaient au sacerdoce, et leur adressa, d'une voix forte et animée par la plus ardente charité, une exhortation émouvante, qui laissa dans leurs cœurs une impression profonde. Ce fut le dernier effort de cette âme d'apôtre. Bientôt après, le P. de la Bye s'endormit paisiblement, sous leurs yeux, dans le Seigneur. Ils virent alors ses traits, naturellement durs et austères, se transfigurer en quelque sorte et s'éclairer comme d'un reflet de la gloire et de la beauté du paradis ; en même temps une douce joie inondait leur âme, et tous rendirent gloire à Dieu, qui glorifiait son serviteur.

Litt. ann. Prov. Franc., ann. 1743 *(Arch. Rom.).*

---

*Le même jour enfin de l'année 1754, mourut à Paris, dans la maison professe, le P. Nicolas Ingoult, qui, au témoignage d'un con-

temporain, était « l'homme de toutes les bonnes œuvres », et « remplissait le ministère de plusieurs hommes à la fois ». La chaire dans les plus illustres églises de Paris et dans les plus humbles chapelles des communautés religieuses, le confessionnal, où plus de quatre mille personnes venaient lui demander ses conseils, le chevet des malades et des moribonds auprès desquels il passait souvent les nuits entières, la direction d'une congrégation d'artisans composée de cinq cents membres, ne lui laissaient presque aucun moment de repos. Mais « il suffisait à tout », ajoute le même témoin. Il savait même trouver encore des heures de loisir pour contribuer à la propagation de l'Évangile, en publiant les lettres des missionnaires du Levant.

Au milieu de tant de travaux, le P. Ingoult ne perdait jamais de vue la seule fin digne d'un ouvrier apostolique; et suivant la belle expression d'un de ses panégyristes, « la religion le conduisait parmi les hommes sans le séparer de Dieu ». Il mourut épuisé de fatigues dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Nouveaux mémoires du Levant, t. 9, préface, p. 2 *et suiv.* — *L'Abbé* de La Tour du Pin, *Éloge du P. Ingoult*, *Lettres sur les ouvrages de piété, t.* 4, *p.* 323-334. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 3, *p.* 363.

V JUILLET

—

Le cinquième jour de juillet de l'an 1625, mourut au collège de Billom, où il enseignait les humanités, le jeune Frère Scolastique Pierre Vigier, né en Auvergne, et entré à la fleur de l'âge dans la Province de Toulouse. Il y passait pour le modèle des jeunes professeurs de la Compagnie, et rivalisait en ce genre avec François Régis, qui venait de le précéder dans le même collège. Pierre Vigier ne laissa rien perdre de cet héritage. Il aspirait aussi à devenir un saint et un apôtre. Pour conserver sa première ferveur, il avait recours à une pieuse pratique, dont il retirait les plus grands fruits. Avec la permission de l'obéissance, il s'était choisi un ange gardien ; et chaque semaine il s'accusait à genoux devant lui de ses moindres défauts, le suppliait d'y joindre ses propres remarques, lui demandait humblement une pénitence, et lui baisait les pieds en témoignage de sa reconnaissance. Les deux jeunes religieux étaient convenus ensemble de se rappeler mutuellement par quelque signe, comme saint Ignace le recommande au livre de ses Exercices, à propos du double examen de chaque jour, la présence de Dieu et le désir unique de lui plaire. Son ardeur pour la mortification avait besoin de toute la vigilance de ses supérieurs pour ne pas dépasser les bornes de la prudence. Rien que dans l'es-

poir de se préparer aux rudes travaux des missionnaires, ou même aux douleurs du martyre parmi les hérétiques, il demandait souvent à dompter son corps par le jeûne, à prendre son repos tout habillé sur une planche, surtout à l'approche des fêtes et en l'honneur de la très sainte Vierge. Sa joie était de manquer des choses les plus nécessaires, quand il le pouvait sans provoquer l'attention de ses frères ; et comme, un jour de séance publique, on avait emporté de sa cellule la seule chaise dont il se servait pour son propre usage, il attendit trois mois entiers qu'on s'aperçût de sa détresse.

L'honneur de la Compagnie et le contentement de Dieu lui étaient si chers, qu'il préparait et faisait sa classe chaque jour comme pour le plus brillant auditoire, ou pour mieux dire, comme devant parler en présence même de Dieu. Les jours de fête, son délassement ordinaire était de parcourir les villages voisins, de catéchiser les enfants, de rétablir çà et là les pieux usages en mémoire des saints patrons, de faire disparaître les désordres et les rites profanes de l'hérésie. Consumé avant l'âge par cette ardeur pour toutes les œuvres de sa vocation, Pierre Vigier couronna dignement sa vie angélique. Sentant approcher la mort, il pria, quatre jours à l'avance, le P. Ministre de le faire porter à l'hôpital public, où il ne serait plus, disait-il, un fardeau incommode pour ses frères, et rendrait son âme au milieu des pauvres, dans un plus complet dénuement, à Jésus dénué de tout sur la croix.

Elog. defunct. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.).

Le cinquième jour de juillet nous rappelle encore le souvenir de deux hommes apostoliques morts dans les missions de l'Orient, le P. François Paregaud, en 1695, dans le royaume du Tonkin, et le P. Toussaint Masson, au Mozambique, en 1749.

Le P. Paregaud, chassé du royaume de Siam, où il avait recueilli au milieu des persécutions les premiers fruits de son apostolat, travaillait depuis quelques années dans la rude mission du Tonkin, lorsqu'il périt victime de son zèle et de sa charité pour les fidèles confiés à ses soins. Ayant appris qu'il y avait dans les montagnes un grand nombre de chrétiens qui n'avaient pas vu de missionnaire depuis bien longtemps, il résolut d'aller les visiter. En vain le conjura-t-on d'attendre au moins la fin des grandes chaleurs pour pénétrer dans une région où l'air et les eaux étaient de si mauvaise qualité, que les étrangers semblaient ne pouvoir y vivre : ce saint homme, avide de souffrances, et qui s'était même engagé par vœu à faire en toutes choses ce qu'il croirait le plus parfait et le plus utile à la gloire de Dieu, n'hésita pas un instant. Mais à peine avait-il parcouru quelques villages, que ses catéchistes tombèrent malades, et bientôt il se sentit lui-même frappé. Il ne laissa pas néanmoins de continuer les exercices de la mission et de passer même les nuits à entendre les confessions, jusqu'à ce que, la défaillance de ses forces ne lui permettant plus de se soutenir, après quelques jours d'une douce et sainte agonie, dans une continuelle union à Dieu et avec une sérénité admirable, il alla recevoir la récompense de tant de travaux et de vertus. Il était âgé de quarante-deux ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Le P. Masson, que les plus solides vertus religieuses et son rare

talent pour la peinture semblaient destiner à rendre d'importants services aux missions de la Compagnie en Chine, mourut avant d'arriver au terme de ses désirs, martyr de la mortification incroyable par laquelle il préludait aux souffrances de l'apostolat. Non content de crucifier son corps par des cilices et des chaînes horribles, il souffrait depuis plusieurs mois, sans laisser échapper une plainte, un mal secret qui lui dévorait les chairs et y avait creusé une si affreuse plaie que, lorsqu'il crut devoir en parler par obéissance, il n'était plus temps de le sauver. Ce généreux missionnaire joignait à un si prodigieux amour de la croix, une union de cœur à Dieu que rien n'était capable d'interrompre. Son bonheur était de passer de longues heures et quelquefois même les jours et les nuits devant le saint Sacrement ; et sur le vaisseau portugais qui le conduisait aux Indes, comme il ne pouvait par l'ignorance de la langue exercer le saint ministère, tout le temps de la traversée, jusqu'au moment de sa mort dans la rade de Mozambique, n'avait été qu'un exercice continuel de prière et de mortification.

P. Paregaud — *Cf. Lettres édifiant., édit.* 1781, *t.* 16,*p.* 14. *Lettre du* P. Le Royer, « *au Tonkin, le* 10 *juin* 1700 ».

P. Masson. — *Ibid, t.* 23, *p.* 369.

VI JUILLET

—

Le sixième jour de juillet de l'an 1701, mourut au collège de Rennes, après une longue et sainte carrière de quatre-vingt-cinq ans, le P. Jean Jégou, l'un des premiers coopérateurs du Vénérable P. Vincent Huby dans l'œuvre admirable des retraites, qui furent pour toute la Bretagne, au dix-septième siècle, la source de tant de bénédictions. Il était Recteur du collège de Quimper. Presque sans autre ressource que les fonds de la Providence, mais assuré par le Vénérable P. Julien Maunoir qu'ils ne sauraient lui manquer, il mit la main à l'œuvre. Dès que la nouvelle se répandit qu'il bâtissait une maison commune d'Exercices pour les ecclésiastiques, les gentilshommes, les bourgeois, les artisans, et même les simples paysans, tous lui apportèrent à l'envi, dit l'historien du P. Maunoir, « argent, pierres, bois, meubles; et l'on vit les dames elles-mêmes témoigner d'une ardeur semblable et d'une libéralité non moins surprenante, pensant travailler ainsi, disaient-elles, au salut et à la sanctification de leurs maris, de leurs frères et de leurs enfants, en attendant qu'on leur ouvrît à elles-mêmes de pareils asiles. On allait autrefois en Égypte, ajoute le P. Antoi-

ne Boschet, qui nous a laissé par écrit ces précieux détails, pour y visiter les saints solitaires ; que ne vient-on en Bretagne visiter les maisons de retraite ? On y verrait de vrais fidèles, qui adorent Dieu en esprit et en vérité ; et l'on bénirait . . . les instituteurs de ces pieux établissements ».

Peu de temps après l'ouverture de la maison de retraite de Quimper, on y comptait déjà plus de quinze cents retraitants en une seule année ; le P. Jégou fut alors appelé au gouvernement du collège de Rennes, et entreprit de faire participer au même bienfait cette capitale de la Bretagne. Il en vint à bout plus promptement encore, grâce à la munificence des États et à la protection du duc de Chaulnes, alors gouverneur de la Province, qui voulut y faire l'un des premiers les Exercices de saint Ignace, avec la fleur de toute la noblesse du pays. Ce fut désormais à cette belle œuvre que le pieux fondateur consacra tout le reste de sa sainte vie. Il composa pour elle ses Méditations à l'usage des retraites, sa Journée chrétienne ou Règlement spirituel pour une personne qui sort de la retraite, ses opuscules sur l'Usage du sacrement de pénitence, et la Préparation à la mort ; et il ne se reposa enfin de ses longs travaux, que pour aller, plein de jours et de mérites, recevoir au ciel la récompense de ses soixante-six années de dévouement au service de Dieu et des âmes dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Boschet, *La vie du R. P. Julien Maunoir, p.* 331 *et suiv.* — de Backer, *Bibliothèque..., t. 4, p.* 320.

Le même jour de l'an 1710, mourut à Paris, en vrai renom de sainteté, le P. Pierre Le Dérel. Les témoins de son heureuse mort ne doutèrent point que Notre-Dame ne fût venue recevoir son âme pour la présenter elle-même au trône de Dieu. C'était là, disaient-ils, la juste récompense de son amour pour la Reine du ciel ; car on assure que, durant plus de quarante ans de vie religieuse, il ne lui arriva jamais ni de quitter sa chambre, ni d'y rentrer, ni de laisser passer une seule heure, du matin au soir, sans rendre quelque hommage à la très sainte Mère du Sauveur, et lui recommander le soin de sa perfection : pieuse pratique dont il avait contracté l'habitude aux premiers jours de son noviciat, et qui l'aida constamment à faire d'admirables progrès dans toutes les vertus.

Elog. defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

VII JUILLET

—

Le septième jour de juillet de l'an 1644, mourut à Santorin, dans les missions de l'Archipel, l'humble et apostolique P. Simon Fournier, renommé dans tout le Levant pour les fruits de son zèle et ses héroïques vertus. Il avait renoncé aux premières chaires de sa Province pour aller, au milieu des pauvres insulaires, ensevelir sa brillante réputation de littérateur et de philosophe. Mais les bénédictions que Dieu répandit, dès le début, sur ses plus modestes travaux, engagèrent bientôt son supérieur à lui demander en détail le récit de toutes ses industries et de ses succès pour le salut des âmes : « Je le ferai, répondit-il, à la condition que toute la gloire en sera donnée à Dieu, à qui elle est entièrement due, pour avoir daigné se servir d'un instrument si vil et si peu propre à faire ce qu'il fait ».

Il avait commencé son apostolat à Santorin, en y ouvrant une petite école « à tous ceux qui voudraient venir chaque jour apprendre les bonnes lettres et les bonnes mœurs ».—« Je m'y suis montré, écrit-il, très affectionné, tant par voie d'obéissance à mon supérieur, que par la lumière du ciel, qui me fit voir clairement que c'était le meilleur moyen de réformer peu à peu l'Église grecque et latine de cette île », et de gagner le cœur du peuple grec,

merveilleusement touché de ce que l'on fait pour ses enfants. « J'avoue qu'il y a de la peine ; mais le mérite en est d'autant plus grand. Oh ! que notre bon Maître Jésus s'est humilié bien plus bas » !

Le saint missionnaire consacrait à ce dur travail presque toutes ses heures, contraint de diviser ses petits écoliers en six ou huit classes différentes ; il enseignait aux uns la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres de compte ; à d'autres le latin, l'italien, le grec littéral ; mais par-dessus tout et à tous le catéchisme, qu'il leur faisait répéter en public tous les jours de fête et de dimanche, dans l'église et en présence du peuple, au grand profit des catholiques et des hérétiques. Le peu de loisir que laissait au P. Fournier un aussi pénible travail, était employé à la direction des communautés religieuses, d'une congrégation de la sainte Vierge, à la visite des malades ; et selon l'expression d'un de ses successeurs à Santorin, le zèle d'une troupe entière de fervents ouvriers eût à peine suffi à soutenir un pareil faix.

Trois ans avant sa pieuse mort, Dieu lui en donna, dans l'oraison, une connaissance confuse, mais qui devint peu à peu plus distincte ; car dès lors, dans un court billet de sa propre main, il avait écrit ces paroles : « Je suis né à Paris le jour de sainte Anne, en l'année 1594 ; je mourrai l'an 1644, le jour que Dieu sait ». Cette mort, racontée par le P. François Richard, offrit vraiment un spectacle incomparable : l'homme de Dieu, couché à terre, dans un misérable réduit ouvert à tous les vents, et qui ressemblait à un sépulcre ou à une tanière de bêtes sauvages, était si dénué de toute chose, qu'il fut redevable à la charité des pauvres chrétiens qui l'environnaient, même du linceul dans lequel il rendit le der-

nier soupir, même du cercueil et de la fosse dans lesquels il fut enseveli, des cierges qui brûlèrent pendant ses obsèques autour de ses précieux restes, et de tous les derniers devoirs que lui rendit le clergé de Santorin. Mais cette extrême pauvreté, il l'avait expressément demandée à Dieu, afin d'honorer et d'imiter celle de son Sauveur naissant et mourant couché dans sa crèche et sur sa croix. Pour tout soulagement à sa défaillance, ses amis n'avaient à lui offrir qu'un peu de biscuit de pêcheur et quelques herbes crues. Et néanmoins, en cette dernière extrémité, soulevant sur son bras sa tête défaillante, cet invincible ouvrier instruisait encore les petits enfants, leur expliquait la doctrine chrétienne, exhortait tous ceux qui le visitaient à écouter la voix de Dieu, consolait affectueusement les affligés, et réconciliait même des ennemis dont l'humble retour allait rendre la joie à son église. Le jour de la Visitation de la très sainte Vierge, il se traîna encore jusqu'au pied de l'autel, où il offrait ordinairement le saint sacrifice, pour recevoir avec plus de respect, en présence de tout son peuple, le saint viatique. Il le reçut à genoux, malgré sa faiblesse, ayant renouvelé d'abord à haute voix sa profession de foi catholique, et demandé très humblement pardon aux assistants. Mais ceux-ci ne lui répondirent que par leurs larmes, et ne se consolèrent de le perdre que par l'assurance de son bonheur et en lui donnant unanimement le titre de Bienheureux.

Richard, *Relation de ce qui s'est passé en l'île de Sant-Erini*, p. 2, 42-50, 61-73, 88, 227-229. — Fleuriau, *État des missions de Grèce*, p. 273-276. — Rybeyrète, *Scriptores Provinc. Franc.*, p. 293 *et suiv.* — Courcier, *Maria, negotium omnium sæculor.*, p. 419.

* Le même jour de l'année 1698, mourut à Nantes le P. Nicolas d'Harouys, dans la soixante-dix-septième année de son âge et la soixante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie. Après de longues années d'enseignement dans les chaires de grammaire et de rhétorique, il fut chargé de la classe de mathématiques au collège Louis-le-Grand ; et c'est alors qu'il inventa et fit exécuter ces célèbres machines destinées à représenter les divers systèmes du ciel et qu'on venait admirer de toutes parts. Le P. d'Harouys n'apporta pas une moindre activité et un moindre talent dans le gouvernement des Nôtres et la direction des âmes.

« La maison de Nantes, écrit le P. Champion, lui a des obligations éternelles. On peut dire qu'il en est comme le fondateur. Les congrégations de la sainte Vierge qui y sont établies, les retraites qui s'y font avec tant de fruit, sont des monuments de son zèle qui rendront sa mémoire immortelle ». Toutes les vertus religieuses brillaient en lui d'un vif éclat. Toujours égal à lui-même, « humble, modeste, régulier, grand amateur de la pauvreté, il avait encore, selon l'esprit de l'Évangile, ajoute le P. Champion, la docilité, la simplicité et l'innocence d'un enfant ».

Les douze dernières années de sa vie ne furent qu'un long martyre ; il les passa sur la croix, en proie aux tortures de la pierre et à des convulsions « qui ne lui donnaient repos ni jour ni nuit ». Mais le soldat de Jésus-Christ supportait tous ces assauts « sans jamais se plaindre, sinon de ce qu'il ne pensait pas assez à Dieu, sans marquer aucun ennui, sans donner un signe d'impatience, ne demandant rien, ne voulant rien d'extraordinaire » ; et

il rendit enfin son âme vaillante, plein de confiance dans les mérites de son Sauveur crucifié.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Arch. Rom.). — *Lettre du* P. Pierre Champion *sur la mort de P. Nicolas d'Harouys « à Nantes,* 16 *juillet* 1698 » *(Archiv. dom.).* — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 287. — Rybeyrète, *Scriptores Provinc. Franc.*, *p.* 208.

VIII JUILLET

—

Le huitième jour de juillet de l'an 1662, mourut au collège de Tournon, le P. PIERRE-JUSTE SAUTEL, né à Valence, un des plus charmants humanistes de la Compagnie aux premières années du règne de Louis XIV. Entre les poètes latins de la Renaissance, il en est bien peu qui aient possédé au même degré la flexibilité du talent d'Ovide. Mais tous ses travaux littéraires n'avaient pour but que d'embellir de fleurs et de faire aimer à ses élèves les plus pures leçons des vertus de leur âge, et les plus beaux exemples de la vie des saints. Vrai maître de la jeunesse suivant l'esprit et le cœur de saint Ignace, il laissa en mourant, nous dit l'auteur de son éloge, la réputation d'un parfait religieux; et sa mort parut comparable à celle des saints. Jusque dans les plus cruelles douleurs de la maladie qui l'emporta, sa constante sérénité lui donnait l'air d'un prédestiné couché sur la croix.

A la nouvelle du danger qui le menaçait, les habitants et les écoliers de Tournon se portèrent en foule, pendant neuf jours entiers, à un sanctuaire miraculeux de la très sainte Vierge, où l'on célébrait pour lui le saint sacrifice chaque matin. Un grand

nombre de vœux, de prières, d'œuvres de pénitence ne cessaient d'être offerts à Notre-Dame, pour la conservation d'une vie aussi précieuse. Et lorsqu'au bout des quinze derniers jours de cette belle vie, qui ne furent qu'une longue extase et un perpétuel entretien de cœur du mourant avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère, ses anges et ses saints, le P. Sautel rendit très doucement le dernier soupir, les congréganistes de Notre-Dame, dont il était depuis plusieurs années l'oracle et le modèle, lui firent de solennelles funérailles. Le même jour, lisons-nous dans la relation de sa bienheureuse mort, un des membres de sa famille, son propre frère, consumé par une fièvre ardente depuis deux mois, se leva tout à coup en pleine santé, comme pour témoigner manifestement par ce prodige que le défunt jouissait déjà de la vue de Dieu.

Elogium funebre R. P. Sautel, e S. J. (Cf. Sautel, *Annus sacer, t.* 1, *p.* 14*).* — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc. Jesu, p.* 680. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 699. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 423. — *Biographie univers., article* Sautel.

Le même jour de l'an 1596, mourut au Puy le P. Arnold Voisin, âgé de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie. Un désir ardent de souffrir et de vivre humble, méprisé, détaché de tout pour l'amour de Jésus-Christ, lui avait fait demander instamment à ses supérieurs la grâce de pas-

ser sa vie entière dans les plus basses et les plus pénibles fonctions, et de ne jamais revoir sa famille et sa patrie. Mais contrairement aux désirs de son humilité, Dieu se plut à faire éclater les vertus de son serviteur et son amour pour la croix, en l'exposant à tous les regards dans les charges de Supérieur, de Recteur, de Provincial, au milieu des temps les plus difficiles et des plus violentes persécutions ; et il y apparut comme un homme dont toutes les pensées n'avaient pour but que l'amour et la plus grande gloire de Dieu. Parmi les œuvres de zèle dont il fut l'auteur ou le propagateur dans sa Province, l'histoire de la Compagnie signale le saint usage du sacrement de pénitence, et en particulier de la confession générale, suivant l'esprit des Exercices de saint Ignace. Il regardait avec raison cette coutume comme une des armes les plus puissantes pour renouveler partout l'esprit du christianisme, et il consacrait bien souvent à ce pieux ministère les jours et les nuits, sans prendre de nourriture ni de repos. Grâce à lui, les pèlerins de Notre-Dame du Puy, auxquels il ne manquait jamais de suggérer cette sainte pensée, retournaient dans leur pays transfigurés en des hommes nouveaux, dont la seule vue suffisait pour changer des familles et des populations entières; et Dieu montra, par des miracles éclatants, combien ce zèle de l'homme apostolique était agréable à ses yeux.

NADASI, *Ann. dier memor.*, 8ª *jul.*, *p.* 16. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu.* 8ª *julii, p.* 260.

IX JUILLET

—

Le neuvième jour de juillet de l'an 1698, mourut à une demi-journée de la ville de Gondar en Ethiopie, le P. Charles-François-Xavier de Brévedent, dans le même abandon et presque dans les mêmes circonstances que le grand apôtre des Indes. Issu d'une vieille race militaire de la Normandie, il était entré dans la Compagnie dès l'âge de quinze ans. Depuis quatorze ans, il avait évangélisé tour à tour les îles de la Grèce, les missions de Constantinople et de Trébizonde, la Syrie et l'Égypte, et il venait de partir pour relever de ses ruines l'église catholique en Éthiopie. Partout on racontait sur les travaux, les vertus, et même les miracles de cet héroïque serviteur de Dieu, des traits merveilleux. Il était tellement mort au monde et plein de l'esprit divin, que tous ses discours, toutes ses pensées n'avaient pas d'autre objet que d'embraser les âmes de l'amour de Notre-Seigneur, et en particulier de l'amour de la croix, qui faisait sa vie. Une de ses plus grandes mortifications, au milieu des infidèles et des hérétiques, était de ne pouvoir bien souvent leur parler que de choses indif-

férentes, pour gagner peu à peu leur esprit et leur cœur. Il passait chaque nuit au moins deux ou trois heures à s'entretenir avec Dieu de l'intérêt et de la sanctification des âmes ; et dans l'espérance de les racheter plus sûrement par l'effusion abondante de son propre sang mêlé à celui de son Sauveur, il se flagellait cruellement deux fois chaque jour.

« Quand il était seul, écrit son supérieur, le P. Jean Verzeau, sa nourriture ordinaire consistait dans un peu de son détrempé d'eau ; et je fus obligé de lui interdire ce genre de vie, qui nuisait trop notablement à sa santé » . Dieu concourait visiblement à l'efficacité de son apostolat. « Je sais, ajoute le même témoin, qu'un des schismatiques les plus obstinés entendant un jour sa prédication, vit à côté du P. de Brévedent, un ange éclatant de lumière qui lui reprocha de résister depuis si longtemps au serviteur de Dieu, et le décida enfin à se convertir ». Un prêtre grec de Tripoli attesta pareillement au P. Verzeau, sous la foi du serment, que se confessant un jour au saint apôtre, il vit Notre-Dame lui apparaître tenant dans ses bras l'Enfant Jésus ; elle l'exhortait maternellement à profiter des conseils de son serviteur. A l'exemple du grand apôtre des Hurons, son compatriote, Xavier de Brévedent s'était engagé par vœu à ne pas fuir les tourments du martyre, si jamais ce bonheur lui était offert. A toutes ses autres austérités, il venait d'ajouter encore des fatigues extraordinaires, en se dévouant au salut des pestiférés, durant les plus accablantes chaleurs de l'été, quand il s'enfonça dans les sables des déserts de la Haute-Égypte et de la Nubie. Il acheva d'y consumer le peu de vie qui lui restait, par un pénible voyage de plusieurs mois ; il n'était plus qu'à quelques heures du but vers

lequel il aspirait, lorsque, pour dernier trait de ressemblance avec son saint patron, il fut appelé à la récompense éternelle. Il n'avait pas encore quarante-trois ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. JEAN VERZEAU, *Sayda, 4 juin* 1701 *(Archiv. dom.).* — *Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 1, *préf.*, *p.* XVIII-XXI, *p.* 213; *t.* 3, *p.* 260. — VILLOTTE, *Voyages d'un missionnaire, p.* 271, 272. — *Collect. manuscrite de la Prov. de Lyon sur les Missions de Syrie, p.* 2 *et* 466.

Le même jour, à Anvers, mourut en 1658, le P. LAURENT CHIFFLET, né à Besançon, « l'un de ces quatre frères, dit un vieil historien du même pays et du même temps, qui semblent s'être répartis dans les maisons royales et religieuses, pour y travailler à l'envi au salut des corps et des âmes des grands et des petits, et qui enrichissent journellement les plus curieuses librairies de pièces exquises de toute sorte d'érudition et de solide piété ». La liste des ouvrages du P. Laurent suffirait seule à montrer l'ardeur de son zèle pour l'instruction chrétienne des enfants et des ignorants. Mais ce ne fut que la moindre partie de ses travaux pour le salut des âmes, ou plutôt le fruit du peu de loisir que lui laissaient les fatigues de l'apostolat. Rien ne saurait donner de cet héroïque fils de saint Ignace une idée plus haute, que le tableau de son dévouement sans mesure sur les remparts et dans les hôpi-

taux de la ville de Dôle, au milieu des horreurs du siège qu'elle eut à subir en 1636, et des ravages de la peste qui en fut la suite. Après nous l'avoir montré au poste d'honneur où la mitraille faisait le plus de victimes, n'abandonnant la place « de jour ou de nuit, non pas même pour aller dire la sainte messe ou prendre un peu de réfection », à moins qu'un autre Père ne fût au milieu des combattants, la relation authentique du siège assure qu'il fut l'inventeur et le conseiller ou directeur « presque de tous les vœux et dévots exercices pour implorer la faveur du ciel aux plus grandes détresses ». Puis, après six ou sept semaines de cette rude vie, sûr de trouver plus de fatigue encore et plus de péril, avec moins d'éclat, parmi « les soldats, et les pauvres bourgeois et paysans, blessés ou autrement malades qui peuplaient le grand hôpital et comblaient ses cimetières : il s'y enferma, pour les assister en toutes leurs nécessités spirituelles et temporelles ; sans s'épargner à les servir pour le corps même, en tout ce que peut un zélé religieux, s'acquittant ainsi, non moins par exemple que par exhortation et avis, de l'intendance que le magistrat lui avait donnée sur cette maison de Dieu ».

Peu s'en fallut que ce vaillant apôtre, frappé à son tour par le fléau, ne succombât lui-même, peu après le siège, au chevet de ses chers mourants. Mais Notre-Seigneur le conserva pour l'éternel bonheur d'un plus grand nombre d'âmes ; et « sa guérison inespérée, ajoute encore le même historien, lui parut une nouvelle vie, que Dieu lui avait prêtée pour la prodiguer une autre fois au salut de son prochain, comme il fit durant cette ravageante peste, qui déserta presque la ville, en l'automne suivant. Il s'y exposa sans réserve, dedans et hors les maisons empestées, à toutes

sortes de périls en une extrémité où les plus proches et les affectionnés abandonnaient leurs parents et amis ». Mais profondément pénétré de son impuissance pour ramener les âmes à Dieu, et ne fondant son espoir que sur la grâce et les mérites de Jésus-Christ, ce saint homme savait trouver encore de longues heures pour ne traiter qu'avec Dieu seul du salut des pécheurs ; et sept fois par jour, prosterné à terre, il suppliait humblement le Sauveur d'avoir pitié de ces pauvres âmes, pour lesquelles il avait donné sa vie et son sang.

BOYVIN, *Le siège de la ville de Dôle, p.* 121, 275. — DE BACKER, *Bibliothèque. . ., t.* 1, *p.* 191. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc., p.* 539. — NICÉRON, *Mémoires.., t.* 25. — *Biographie univers. de Michaud, t.* 8 (*Art. de* WEISS).

Le même jour encore, l'an 1636, mourut à Bordeaux le P. CHARLES CLUSEL, serviteur insigne de la Reine des anges, dont il dirigea la congrégation, avec autant de succès que de ferveur, pendant une grande partie de sa vie. Son unique pensée semblait être d'inspirer à ces jeunes enfants un ardent désir de retracer en eux les plus belles vertus de leur divine Mère, particulièrement son amour pour la chasteté et pour la prière, et sa haine pour le péché. La très sainte Vierge ne fut pas insensible au zèle de son dévot serviteur. Elle enrichit son âme des dons les plus précieux, et lui donna une puissance miraculeuse sur les maladies du corps et de l'âme de ceux qui faisaient partie de cette pieuse réunion. Il lui suffisait d'offrir à leur intention le saint sacrifice

ou de réciter sur eux les litanies de la sainte Vierge, ce qu'il faisait avec tant de ferveur, qu'il était quelquefois ravi en extase aux yeux de tous les assistants. Les esprits célestes venaient eux-mêmes l'avertir du danger que couraient ses jeunes congréganistes, et lui indiquer les moyens de les en préserver.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 9ª *jul.*, *p.* 18. — Patrignani, *Menolog.*, 9 *Lugl.*, *p.* 73. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 9ª *jul.*, *p.* 261.—*Histoire des Filles N-D.*, *t.* 1, *p.* 437.

---

*Le même jour encore de l'année 1630, tomba victime de sa charité au service des pestiférés, le P. Louis de Serres, Recteur du collège de Chambéry. La peste, la famine et la guerre s'étaient abattues à la fois sur cette malheureuse ville, entraînant à leur suite des misères sans nombre. Le P. Recteur, vaillamment secondé par tous les Pères et Frères du collège, dont six payèrent leur dévouement de leur vie, se multiplia pour venir en aide à tant d'infortunes. Durant six mois entiers, il fit distribuer des secours à six cents pauvres, et donna l'ordre de n'en refuser aucun, assuré que la Providence se montrerait d'autant plus libérale envers lui et envers les siens, qu'il serait lui-même plus miséricordieux envers les membres souffrants de Jésus-Christ.

Litter. ann. Prov. Lugdun., *ann.* 1630 (*Archiv. Rom.*).

X JUILLET

—

* Le 10 juillet 1718 mourut à La Flèche, universellement regretté des Nôtres et des étrangers, le P. Jean de la Roche, dont toute la vie religieuse, vouée à l'enseignement des lettres et des hautes études de philosophie et de théologie, n'offre rien d'extraordinaire qu'une scrupuleuse et constante fidélité à l'accomplissement de tous ses devoirs. La faiblesse de sa santé et de continuels maux de tête avaient d'abord obligé les supérieurs à le retirer de la régence et à l'envoyer prendre quelque repos au collège de La Flèche ; mais bientôt il se remit au labeur et, dit la relation de sa mort, « il n'a point cessé depuis de travailler avec la même application que s'il eût été d'un tempérament des plus robustes, et que s'il eût joui d'une santé parfaite ».

Aux fatigues de sa classe, il joignait celles du ministère des âmes, les confessions dans notre église, les retraites dans les communautés religieuses, la visite des malades, des prisonniers, des pauvres, dont il était, par ses conseils et ses encouragements encore plus que par ses aumônes, la providence visible; la direction de plusieurs congrégations et surtout de celle des pensionnaires, dont il associait les membres à toutes ses bonnes œuvres en fa-

veur des malheureux. Le zèle pour sa perfection propre soutenait et animait cette ardeur ; rien n'égalait sa délicatesse de conscience, son exactitude aux moindres observances, son humilité, son esprit de foi, sa souplesse entre les mains des supérieurs, et son attention de tous les moments à veiller sur lui-même pour ordonner chacune de ses actions à la plus grande gloire de Dieu. Aussi le P. de la Roche accueillit-il sans trouble la nouvelle de sa fin prochaine, et il assurait humblement qu'il tirait « toute sa consolation du bonheur qu'il avait de mourir enfant de l'Église et de la Compagnie, et de sa parfaite confiance dans les mérites de Jésus-Christ ». Il était âgé de quarante-huit ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Chauveau *sur la mort du P. Jean de la Roche. « à la Flèche, ce* 15 *juillet* 1718 » *(Archiv. Rom.).*

Le dixième jour de Juillet de l'an 1794, mourut glorieusement à Orange, par la main du bourreau, le P. Jean Fiteau, de l'ancienne Province de Lyon, une des colonnes de la foi dans le Dauphiné et la Provence. Il donnait vaillamment à tous ses confrères l'exemple d'une constance inébranlable à combattre la Constitution civile du clergé. Le sacrilège et féroce émissaire de la Convention, le proconsul Maignet, prêtre apostat, parcourait alors la Provence, avec une troupe incendiaire ; dans ses lettres au tribunal *du Salut Public*, ce malheureux n'exhalait d'autre plainte et d'autre re-

gret, que de ne pouvoir ensevelir la foi catholique des populations dans le sang des fidèles, ou sous les décombres de leurs villages livrés aux flammes. Ce fut en de pareilles mains que tomba le P. Fiteau. Jeté dans les cachots d'Orange, il eut encore le bonheur d'y soutenir l'intrépidité des saintes religieuses martyres de Boulène ; et quand il marcha au dernier supplice, après avoir confessé hautement sa foi et son caractère sacerdotal, il mérita d'être compté parmi ces âmes héroïques, dont la sérénité arrachait aux exécuteurs et aux juges ce cri d'une rage mal déguisée : « Ces misérables-là meurent tous en riant » !

GUILLON, *Les martyrs de la foi, t.* 3, *p.* 100.

XI JUILLET

—

Le onzième jour de juillet de l'an 1591, mourut victime de la charité, près de Carpentras, le P. Pierre Péquet, vénérable vieillard, consommé dans la science des saints, et directeur du P. César de Bus, fondateur de la Doctrine Chrétienne, qui le regardait comme l'oracle du Saint-Esprit. L'oraison et la croix faisaient toutes ses délices. La joie qu'il y goûtait était si douce, qu'elle éclairait son visage d'une lumière toute divine, et semblait un avant-goût et un reflet de la joie du ciel. Son habileté et sa puissance à changer les cœurs étaient si grandes, qu'il suffisait d'être dirigé par lui pour être regardé comme inébranlable dans la vertu et assuré de sa prédestination. L'estime des peuples du midi pour ce grand serviteur de Dieu allait jusqu'au prodige. Pendant les troubles d'Avignon en 1569, tandis qu'une populace ameutée par les émissaires de l'hérésie, assiégeait le collège de la Compagnie en poussant des cris de mort, et se préparait à enfoncer même les portes à coups de canon, seul le P. Péquet sortait librement pour ses œuvres ordinaires de charité et de zèle, et ne recueillait sur son passage, de la part même des plus furieux, que des témoignages de vénération.

Dieu lui avait accordé, pour prix de ses héroïques vertus, le don de guérir les malades et même de ressusciter les morts. C'est ainsi qu'il rendit à une mère désolée son enfant mort sans baptême, afin qu'aussitôt après avoir été régénéré, il pût s'envoler au milieu des anges ; et trente ans après sa mort, son chapelet, appliqué à un malade, suffisait pour lui rendre à l'instant même une parfaite santé. Dès que le saint homme eut rendu le dernier soupir, et jusqu'au moment de ses funérailles, ses précieux restes furent tout à coup environnés d'une splendeur miraculeuse, et exhalèrent un parfum délicieux. Pendant qu'on le descendait dans la tombe, une croix étincelante de lumière s'éleva dans les airs au-dessus du cercueil ; et lorsque ses frères, jaloux de posséder un si précieux dépôt, demandaient instamment que l'on transportât ses ossements au collège de Carpentras, il apparut encore dans l'église de la Compagnie, pendant le saint sacrifice, couronné de gloire et comme ravi d'une ineffable extase devant le saint Sacrement.

Theoph. Raynaud, *Petri Pecqueti e Soc. Jesu vita innocentissima, pretiosa mors, ac cœlestis pridem mortui species, t.* 9, *p.* 285 ; *t.* 17, *p.* 633. — Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5, *lib.* 16, *n.* 13, *p.* 365. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11ª *jul., p.* 21. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 11ª *jul., p.* 264. — *Litter. ann. Provinc. Lugdun., ann.* 1626 *(Arch. dom.).* — Patrignani, *Menol.* 11 *Luglio, p.* 82.

* Le même jour de l'an 1617, mourut à Agen le F. novice Bernard Aubais, encore dans la première fleur de l'âge, mais d'une vertu qui l'égalait déjà aux vétérans de la religion. Rien ne surpassait son ardeur à se vaincre, à fouler aux pieds toutes les inclinations et toutes les recherches de la nature ; ceux qui l'avaient accompagné dans les différentes épreuves du noviciat, les hôpitaux, le pèlerinage, les offices les plus bas de la maison, parlaient avec admiration de son intrépidité joyeuse à tout affronter et à tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Son exemple soulevait les âmes les moins généreuses et exerçait autour de lui une sainte contagion pour le bien. Une vertu si fortement trempée promettait un vaillant ouvrier à la Compagnie ; mais Dieu ne fit que le montrer.

Le F. Aubais ne se démentit pas dans sa dernière maladie. Par une méprise grossière du pharmacien, on lui présentait tous les jours une potion d'une telle amertume, que le médecin, après y avoir goûté, déclarait n'avoir jamais rien trouvé de si insupportable. Cependant le F. Aubais, toujours à la piste, disent nos annales, de ce qui pouvait le mortifier, s'en abreuvait avec délices, et si on ne l'avait écartée, il aurait continué d'y tremper ses lèvres, prêt, comme saint Alphonse Rodriguez, à mourir par obéissance.

Histor. Provinc. Aquitan., ann. 1617 *(Archiv. Rom.)*. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 11ª *jul., p.* 21. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 11ª *jul., p.* 264.

XII JUILLET

—

Le douzième jour de juillet de l'an 1607, mourut à Toulouse le P. Pierre Vital, professeur de théologie et prédicateur célèbre, qui avait ramené un grand nombre d'hérétiques à la foi. Sa vie et sa mort furent celles d'un saint. Quand les médecins lui appliquaient le fer et le feu, sa joie de ressembler à Notre-Seigneur tout couvert de plaies, ne lui laissait pas échapper un gémissement. A la nouvelle du danger où l'on était de le perdre, toutes les communautés religieuses se mirent en prière, et le peuple se porta en foule aux reliques des saints apôtres et des martyrs de la ville de Toulouse, pour obtenir de Dieu sa guérison. Deux heures avant de rendre le dernier soupir, le P. Vital, comme un soldat prêt à saisir la palme, fit entendre par trois fois d'une voix forte ce cri triomphant : Victoire ! « et en même temps, raconte un témoin oculaire de sa mort, il fit une exhortation à nos jeunes frères qui étaient là présents, mais avec tant de véhémence que, s'il eût été en chaire et plein de santé, il ne l'eût su faire avec telle véhémence et ardeur ». Quelque temps après, « il se mit à chanter, continue le même témoin, fort mélodieusement : *Deus, in adjutorium meum intende* » ; et il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Le jour des funérailles de ce saint homme, le Parlement suspendit ses séances, pour lui rendre les derniers devoirs, avec les confréries des pénitents, le clergé, la ville entière, comme à l'apôtre et au père de toute cette grande cité.

NADASI, *Annus dier. memor.*, 12a *jul.*, *p.* 21. — *Litteræ ann. Societ. Jesu*, *ann.* 1607, *p.* 554.

---

* Dans le courant du mois de juillet de l'année 1598, on ignore au juste quel jour, mourut à Avignon le F. Coadjuteur MICHEL SARTRE. Chargé de l'administration de la maison de campagne du collège et presque toujours abandonné à lui-même, il ne laissait pas de vaquer à tous ses exercices spirituels avec la même exactitude que s'il eût été sous les yeux de ses frères et des supérieurs ; et si quelque affaire imprévue l'avait empêché de faire son oraison ou son examen à l'heure ordinaire, il s'était imposé la loi inviolable de ne pas goûter une bouchée de pain avant d'avoir satisfait à son devoir et donné à Dieu la mesure tout entière. Il se rendait un jour au collège pour y faire la sainte communion; la route était longue, et il marchait à pied. Épuisé de fatigue et de faim, le F. Sartre se sentait défaillir. Tombant alors à genoux, il se re-

commanda à son Père céleste ; et, racontent les lettres du collège, il aperçut sur le chemin un pain d'une blancheur éclatante, qui communiqua à ses membres une force merveilleuse et lui donna comme des ailes pour achever sans peine le reste de sa course.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 23ª *jul., p.* 47. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 23ª *jul.*, *p.* 281. — *Litter. ann. Soc. Jesu, ann.* 1598, *p.* 207 *seqq.*

XIII JUILLET

—

Le treizième jour de juillet de l'an 1667, mourut à Vannes le P. BARTHÉLEMY VIMONT, à l'âge de soixante-treize ans. Cinq fois il avait traversé l'océan pour ses chers sauvages du Canada, dont le P. Jean de la Bretesche lui avait annoncé dans sa jeunesse qu'il serait un jour l'apôtre et le père. C'est lui qui conduisit à Québec les premières religieuses de la Nouvelle-France, âmes héroïques, dont les travaux et la charité firent fleurir, parmi les femmes et les petites filles des Hurons, des Algonquins et des Iroquois, les plus belles et les plus pures vertus du christianisme. A ce titre seul, il mériterait d'être compté parmi les plus insignes bienfaiteurs de ces contrées. On raconte aussi de lui des traits d'une charité admirable, surtout pendant une cruelle maladie qui désolait la colonie, et plusieurs évènements miraculeux que l'on regarda comme un éclatant témoignage de sa sainteté et de son crédit auprès de Dieu. Supérieur de toute la mission, le P. Vimont ne voulait céder à aucun de ses frères les ministères les plus vils et les plus laborieux. « Pour animer ses pauvres sauvages, écrivait la V. Mère Marie de l'Incarnation, il leur donne lui-même l'exemple et travaille la terre avec eux. Puis tout épuisé de fatigue, il enseigne à lire aux petits enfants, et leur apprend en même temps à connaî-

tre et à aimer Dieu, ne trouvant rien de bas dans tout ce qui peut servir à la gloire de Notre-Seigneur et au bien de ce pauvre peuple. En un mot, il n'y a pas de mère qui puisse montrer plus de vigilance et se dévouer avec plus d'amour pour ses enfants » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — CORDARA, *Histor. Soc., part.* 6, *t.* 2, *lib.* 14, *n.* 265 *seqq., p.* 346, 348. — CREUXIUS, *Histor. Canad., l.* 4, *p.* 257. — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1639-1643, 1645, 1648. — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 25. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, p.* 108. — DE BACKER, *Bibliothèque . . . , t.* 5, *p.* 763. — *Lettre du* P. CHAUMONOT *au P. Vitelleschi,* 7 *août* 1639. *Cf.* CARAYON, *Documents . . , Le P. Pierre Chaumonot, p.* 115. — *Lettres de la* VÉN. MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 321, 323. — FERLAND, *Cours d'histoire du Canada, t.* 1, *p.* 237, 297, 313 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1827, mourut à St-Acheul le F. CHARLES PELLETIER, un des premiers Coadjuteurs de la nouvelle Compagnie. Il était déjà sur le retour de l'âge, lorsque le vénérable P. de Clorivière l'admit au nombre des novices ; mais il était d'une simplicité d'obéissance qui rappelait vivement la perfection et les maximes du saint Frère Alphonse. Ce fut le caractère propre des douze dernières années de sa vie. Le nom et l'amour de l'obéissance étaient toujours présents à son esprit et toujours sur ses lèvres. On admirait sa promptitude et sa fidélité à tout recevoir comme de la bonté et de la volonté divines. Lui proposait-on de dire un seul mot pour obtenir un soulagement ou une dispense ? « Ne vaut-

il pas mieux faire l'obéissance » ? répondait-il. Et il ne trouvait en effet rien de trop fatigant pour son âge, rien de trop humiliant dans ses travaux, rien de trop pauvre, ou dans ses vêtements, ou dans les objets mis à son usage. Tout cela lui venait de Dieu, c'était assez pour lui faire goûter la plus douce joie. Même quand on lui imposait quelques pénitences pour des oublis ou des défauts dont il n'était pas coupable devant Dieu (et il en reçut bien des fois de très mortifiantes pour la nature), il les faisait avec plaisir, lisons-nous dans les précieuses notes du P. Loriquet, sans qu'il lui arrivât jamais de s'en plaindre. Enfin, jusqu'au milieu des plus vives douleurs, bien loin de laisser échapper un signe de tristesse ou d'impatience, il semblait goûter un plus vif plaisir de la bonté de Dieu, un plus filial amour de sa vocation, et répétait bien souvent à ses frères. « Oh ! que de grâces nous fait Notre-Seigneur, de nous avoir appelés à sa Compagnie » !

Annales de St-Acheul, p. 531. — *Témoignages des contemporains (Arch. dom.).*

XIV JUILLET

—

Le quatorzième jour du mois de juillet de l'an 1654, mourut au collège de Pont-à-Mousson le F. Coadjuteur Dominique Gérard, cité dans les annales de la Province de Champagne comme un modèle de conversations vraiment religieuses. Il ne trouvait en effet de charme aux entretiens qu'autant qu'ils pouvaient intéresser le cœur d'un fils de saint Ignace et d'un compagnon de Jésus. Après avoir travaillé tout le jour pour l'amour de Dieu et en la présence divine, son plus doux repos était de parler de Dieu. Ce don précieux se communiqua par lui à un grand nombre de nos Frères et de nos Pères ; et l'on peut dire que, même après sa mort, il fut encore l'apôtre des pieux discours ; car dans le même mois, le jour de la fête de saint Alexis, un des professeurs de Pont-à-Mousson s'étant levé la nuit pour faire oraison, vit tout à coup apparaître le F. Gérard couronné de lumière et portant sur les lèvres une étoile d'un merveilleux éclat. « Jouissez-vous déjà de Dieu, mon Frère ? et que signifie cette étoile » ? — « Oui, je jouis de Dieu, répondit le bienheureux défunt, et cette étoile est le signe de la récompense dont le Seigneur a couronné la fidélité de son ser-

viteur à ne jamais parler que des choses divines. Il m'envoie vers vous, ô mon Père, pour recommander la même fidélité. Oh! si l'on savait, ajouta-t-il, combien le ciel aime, combien l'enfer a en horreur les saintes conversations »!

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 14ª *jul.*, *p.* 25. — Drews, *Fasti Societat. Jesu*, 14ª *jul.*, *p.* 269.

XV JUILLET

—

Le quinzième jour de juillet nous rappelle le souvenir d'un grand nombre de nos Pères, de la Province de Champagne et de la Province de Lyon, qui se consacrèrent au service des pestiférés en 1585 et en 1630, et succombèrent glorieusement, victimes et martyrs de la charité. La première de ces deux généreuses troupes se composait de onze Pères et Frères du collège de Pont-à-Mousson, qui, au milieu des ravages de la peste et de la famine, obtinrent la grâce de dévouer leur vie au soulagement et au salut d'un peuple presque réduit au désespoir par la violence de ses maux. C'étaient les PP. et FF. JEAN BERNARD, GUILLAUME PASTOR, JEAN ROULET, GILBERT LANOY, JEAN PÉLISSON, PHILIPPE DAGNÉ, ANTOINE DU PONT, DAMIEN GRAMMAIRE, JEAN BLONDEL, BARTHÉLEMY RAPHAEL et PIERRE FITAN.

Le même jour à Embrun, l'an 1630, le P. ANTOINE DE DIGNE, homme vraiment apostolique, insatiable de travaux et de souffrances pour l'amour de Jésus-Christ, et le F. IGNACE FONDORA, animés du même esprit de charité et du même zèle, remportèrent la même

couronne, victimes de ces terribles fléaux, qui, sous le règne de Louis XIII, désolèrent si longtemps le midi de la France, et auxquels la seule Province de Lyon n'hésita pas à sacrifier, pour le salut des âmes, quatre-vingts de ses enfants, qui périrent dans l'espace de trois ans.

SACCHINI, *Histor. Societ.*, *part.* 5, *lib.* 5, *n.* 138, *p.* 256. — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, l.* 3, *p.* 200. — ALEGAMBE, *Heroes et victimæ charitatis*, *ann.* 1585, *p.* 77 ; *ann.* 1630, *p.* 286. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 15ª *jul.*, *p.* 271. — P. MARCELLIN FORNIER, S. J., *Histoire générale des Alpes-Maritimes* (*Mss. de la Biblioth. de Lyon, n°* 831).

XVI JUILLET

—

Le seizième jour de juillet de l'an 1677, mourut glorieusement, à la reprise de l'Ile de Cayenne sur les Anglais, le P. Louis Frémond, de la Province de Paris, aumônier militaire des troupes françaises, homme d'un grand cœur et véritable martyr de l'amour des âmes. Dès le temps où il étudiait à Bourges la théologie, on lui avait confié le double office de catéchiste des pauvres mendiants et de directeur de la congrégation des artisans. Deux fois par semaine, il réunissait les premiers dans l'église du collège de la Compagnie, et leur distribuait, tête nue par respect pour les membres souffrants de Jésus-Christ, l'aumône hebdomadaire, destinée à servir d'appât et de récompense à ceux que n'eût point attirés le seul amour de Dieu ou de leur salut. Les jours de dimanches et de fêtes, il consacrait l'après-midi à évangéliser les campagnes environnantes, où l'on comptait encore un grand nombre de calvinistes ; et sa charité, toujours attentive à ne jamais dire une parole capable de les blesser, tout en leur exposant la foi catholique dans toute sa force et sa pureté, ramena un grand nombre des plus obstinés au bercail de la sainte Église.

Après son élévation au sacerdoce, Louis Frémond fut d'abord

appliqué à l'œuvre des missions et des retraites de la Basse-Bretagne. Ne voulant rien négliger de ce qui pouvait servir à la conversion et à la sanctification de ses auditeurs, il se mit à étudier la langue bretonne, avec une ardeur qui promettait déjà un digne compagnon au Vénérable P. Julien Maunoir. Mais Dieu le destinait principalement à l'apostolat des Antilles, où l'attirait l'espoir de verser son sang pour Jésus-Christ. Une lettre du P. Jean Mongin, de la Province de Toulouse, l'appelle un des quatre grands apôtres de cette mission, mais sans entrer malheureusement dans les détails ; et nous n'avons pu retrouver qu'une relation officielle, adressée aux cardinaux de la Propagande, qui nous permet cependant d'assister, à la distance de deux siècles, aux glorieuses scènes qui couronnèrent, à l'âge de quarante-huit ans, cette belle vie.

Depuis onze jours, le P. Frémond accompagnait la petite armée française, destinée à reprendre sur les Anglais le fort de Cayenne, lorsqu'il fut attaqué soudain d'une fièvre ardente. Bien qu'il parût incapable, dès le jour suivant, de faire un seul pas, il répondit au général, qui le pressait de prendre quelque repos, que peu importait sa vie, mais qu'il ne pouvait demeurer en arrière, et que tant qu'il lui resterait un souffle, il suivrait sa troupe allant au combat. Sa faiblesse croissant de jour en jour ne l'empêcha pas de convoquer les soldats dans sa tente, d'entendre leurs confessions, de les absoudre, et de les animer à faire bravement leur devoir. Mais quand sonna l'heure du dernier assaut, n'ayant ni la force de marcher, ni seulement de se tenir debout, il lui fallut se résigner à implorer de loin, pour ses chers combattants, la bénédiction divine et la victoire.

Bientôt on vint lui annoncer que le fort était emporté, presque sans effusion de sang français, mais que le ministre hérétique de l'armée vaincue était blessé à mort. Le désir de sauver une âme de plus rendit au P. Frémond un reste de vigueur. Il invoqua l'assistance de Notre-Seigneur ; et se traînant avec une peine extrême, il rampa lentement jusqu'au fort, où il acheva de s'épuiser pour réconcilier le mourant avec l'Église romaine. Puis entouré de l'armée victorieuse, il entonna, dans un suprême effort, le *Te Deum*, bénit et purifia la chapelle souillée par les cérémonies du culte hérétique, et reporté sur les bras des soldats jusqu'à son lit de mort, il y vécut encore trois jours, en silence, les yeux au ciel, et le crucifix sur le cœur, si calme et si plein d'une douce joie, qu'il parut à plusieurs ravi en extase, entrevoyant déjà le bonheur du ciel.

MARTINUS POINSSET, *Sup. Gen. Missionum Soc. Jesu in America Meridionali, ad Em*ssimos *Cardinales S. Congr. de Propaganda Fide, ex insula Martinica,* 12 *mart.* 1682 *(Archiv. Roman.).* — *Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Lettre inédite du* P. JEAN MONGIN *au P. Antoine Pagès, Provincial de Toulouse,* 10 *mai* 1679 *(Archiv. dom.).*

Le même jour, mourut à Lyon, l'an 1672, le P. JEAN PAPON, religieux d'une si scrupuleuse fidélité aux prescriptions les plus légères des règles de son office, que si elles avaient pu se perdre, son seul exemple, disait-on, aurait suffi pour les retrouver. On admi-

rait en particulier son exactitude à préparer par écrit et en latin toutes ses classes, même après de longues années d'enseignement, sans qu'il se permît jamais l'ombre d'un relâchement ou d'une excuse. Aussi lorsqu'il eut été chargé par l'obéissance de former les novices de sa Province à la perfection propre de leur vocation, cette fidélité et cet amour de la règle était comme le signe distinctif de tous les jeunes religieux sortis de ses mains.

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (Archiv. Rom.).

XVII JUILLET

—

Le dix-septième jour de juillet de l'an 1725, mourut, en pleine mission bretonne, le P. Guillaume Le Roux, d'abord le compagnon, puis le biographe et l'un des plus parfaits imitateurs du Vénérable P. Julien Maunoir, dont il parut, pendant près de quarante ans, avoir reçu le double esprit de sainteté et d'apostolat. Telle était sa réputation que, lorsqu'il termina sa longue et glorieuse carrière, deux populations voisines qui prétendaient avoir également droit à un si précieux dépôt, se disputèrent ses saintes reliques ; et il fallut partager entre elles le cœur et le corps de ce grand serviteur de Dieu, qu'elles reçurent avec des transports de joie et honorèrent comme les dépouilles d'un Bienheureux. L'évêque de Quimper lui-même crut devoir joindre son témoignage à la vénération publique des fidèles ; et dans le synode du diocèse, il voulut payer solennellement, au nom de son clergé et de son peuple, un juste tribut d'éloges aux succès apostoliques et à la sainteté du P. Le Roux.

Elog. defunct. Provinc. Franciæ (Archiv. Rom.).

XVIII JUILLET

—

Le dix-huitième jour de juillet de l'an 1669, mourut en odeur de bénédiction au collège de Bourges, le P. Pierre Boutard, vénérable vieillard de quatre-vingt-huit ans, d'une innocence et d'une ferveur vraiment angéliques, et dont on racontait, plus de quarante ans après sa mort, mille traits de simplicité, d'humilité, d'amour de Dieu et du prochain, dignes des plus beaux siècles de l'Église. Jusqu'à l'âge de plus de soixante ans, il s'était fait le disciple fidèle et le coopérateur assidu du grand et humble père de tous les misérables de Paris, le Vénérable Claude Bernard, si connu sous le nom du Pauvre Prêtre et de l'Apôtre par excellence des prisonniers et des suppliciés.

Pierre Boutard avait mis au service de Claude Bernard son temps, sa fortune, sa personne, sa rare connaissance des affaires humaines, et donnait le plus bel exemple d'un homme qui a renoncé à vivre pour lui-même et ne vit plus que pour les pauvres et pour Jésus-Christ. Ce fut la splendeur de cette charité qui, après la mort de son cher maître, lui ouvrit l'entrée de la Compagnie, malgré l'obstacle de son âge et d'études trop incomplètes. Mais il y rendit les plus grands services, dans la charge de pro-

cureur du collège de Bourges, en administrant les affaires de la Compagnie comme il avait administré celles des pauvres. On connaît en particulier la tendre dévotion de Claude Bernard, le pauvre prêtre, pour la très sainte Eucharistie, et pour la miséricordieuse Reine du ciel, qu'il faisait invoquer aux pécheurs, jusque sur l'échafaud. Pierre Boutard avait hérité de ce double esprit. Simple laïque, il servait chaque jour la messe de Claude Bernard, qui demeurait souvent trois heures entières à l'autel, ravi en extase; là, prosterné aux pieds de son Seigneur, Pierre Boutard ne se lassait jamais; et quant à Marie, pour lui témoigner un plus humble respect, il garda, jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, l'inviolable coutume de balayer chaque semaine son sanctuaire, sans vouloir jamais consentir à laisser à d'autres ce témoignage de filiale piété.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — LEMPEREUR, *Vie du vénérable Père Bernard, édit.* 1834, *chap.* 17, *p.* 160.

Le même jour de l'an 1676, mourut, après soixante-trois ans de vie religieuse, le P. FRANÇOIS-MICHEL CHARBONNIER, zélateur insigne de toutes les œuvres de la Compagnie dans la maison professe de Toulouse. Il l'avait gouvernée à deux reprises différentes; il y avait fondé en particulier des réunions de chaque mois pour les âmes du purgatoire, et d'autres pour la préparation à la bonne mort. Il

y dirigeait depuis dix-sept ans, quand il mourut, la grande congrégation de la sainte Vierge, où fleurissaient les plus beaux exercices de charité, de zèle et d'humilité. Cette dernière vertu en particulier était, disait-il, la voie la plus sûre, pour arriver au ciel ; et c'était pour lui un vrai triomphe d'aller, avec ses plus nobles congréganistes, visiter les réduits les plus misérables des pauvres, des malades et des prisonniers.

Quand ce saint homme ne traitait pas de Dieu avec les âmes, il traitait des âmes avec Dieu, toujours à genoux dans sa cellule, ou prosterné au pied de son crucifix, puisant dans les plaies de Notre-Seigneur une ardeur divine qui se reflétait sur son visage. Comme le Bienheureux Fondateur de la Compagnie et tous les premiers disciples de saint Ignace, le P. Charbonnier attachait une souveraine importance à la sainte pratique de l'examen particulier. Pour ne jamais la négliger sous aucun prétexte, il s'était engagé formellement à de très rigoureux exercices de pénitence, toutes les fois qu'il se trouverait coupable, en ce genre, de quelque infraction ; et les fruits de cette fidélité merveilleuse semblent pouvoir rappeler la perfection du Bienheureux Père Le Fèvre. Dieu l'éprouva, avant de le couronner, par de très cruelles douleurs de la pierre, mais il le trouva digne de Lui.

Elogia defunct. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.).

Le même jour encore de l'an 1604, mourut au collège d'Avignon le F. Pierre Doligier, Coadjuteur temporel de la Province de Lyon. Il avait un si grand désir de travailler jusqu'à la mort pour l'amour de Notre-Seigneur, que les douleurs d'une cruelle sciatique n'étaient pas même capables de l'arrêter ; et c'était un touchant spectacle pour tous ses frères, que de le voir se traîner avec peine et en boitant, mais toujours invincible à la souffrance, et remplir tous les devoirs de son office avec une ferveur qui ne pouvait lui venir que de Dieu.

Litteræ annuæ Societ. Jesu, ann. 1604, *p.* 363. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 18ª *jul.*, *p.* 38. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 18ª *jul.*, *p.* 274.

XIX JUILLET

—

* Le dix-neuvième jour de juillet de l'année 1689, mourut à Paris le P. Jacques Giroust, né à Beaufort en Anjou, insigne ouvrier de la Compagnie, dont la parole, au témoignage des contemporains, était celle d'un orateur, d'un théologien et d'un religieux uniquement préoccupé des intérêts des âmes et de la gloire de Dieu. De grands succès récompensèrent son zèle, et la réputation d'orateur elle-même ne lui fit pas défaut dans un siècle qui entendait Bourdaloue et Bossuet. Mais peu sensible à la gloire, le P. Giroust ne voulut jamais publier ses sermons ; et sur le déclin de sa vie, il fallut toute l'autorité de ses supérieurs pour l'empêcher de les livrer aux flammes.

Ses huit dernières années se passèrent sur la croix. Forcé par de douloureuses infirmités de se tenir éloigné des chaires, il se renferma dans l'humble et fécond ministère de la direction des âmes, et mit libéralement au service du prochain les trésors de ses lumières et de son expérience, heureux de travailler jusqu'à la fin, et n'attendant point d'autre repos que celui du ciel. Épuré par de longues souffrances, qu'il supporta avec une patience inaltérable, et riche de mérites, il s'endormit enfin paisiblement dans le Sei-

gneur, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Avertissement en tête des sermons du P. Giroust, 3e édit., Bruxelles, 1742. — DE BACKER, *Bibliothèque. . . , t.* 2, *p.* 242. — FELLER, *Dictionnaire historique, t.* 3, *p.* 315. — LAURAS, *Bourdaloue, sa vie et ses œuvres, t.* 2, *appendice* XIII, *p.* 563.

---

* Le même jour de l'an 1656, mourut à Aubenas le F. Coadjuteur GABRIEL GRIFFON, âgé de trente-neuf ans, vénéré comme un saint religieux par toute la Province de Toulouse. Avant même son entrée dans la Compagnie, il avait conçu pour la grâce de son baptême une si vive estime, qu'il la conserva intacte jusqu'à la mort.

Devenu enfant de saint Ignace. il se donna pleinement à Dieu, et ses moindres actions étaient empreintes d'un caractère surnaturel. Il était toujours armé de quelque instrument de pénitence, moins pour expier ses fautes et vaincre les rébellions de la nature, que pour se rappeler son inébranlable résolution de vivre et de mourir avec Jésus crucifié. L'auteur de son éloge ne croit pas exagérer, dit-il, en assurant que l'humilité du F. Griffon, son renoncement, sa dévotion, son obéissance « répondaient pleinement à ce que saint Ignace désire pour que nos Frères glorifient Dieu dans leur degré ».

Elogia defunctor. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.).

XX JUILLET

—

Le vingtième jour de juillet de l'an 1690, mourut à Québec le P. Jacques Frémin, du diocèse de Meaux, l'émule des plus dignes ouvriers de la Compagnie dans le Nouveau-Monde. Enrôlé, à l'âge de dix-huit ans, sous l'étendard de saint Ignace, il était parti à vingt-huit pour la mission des Iroquois. On peut sans exagération affirmer que les églises du Japon et du Paraguay n'offrent pas de plus belles pages, que l'église fondée et cultivée par le P. Frémin. Et si, comme le grand apôtre saint Jean, il ne mourut pas de la sanglante mort de ses compagnons d'apostolat, il y souffrit à l'égal des martyrs. Sortant la première fois du port de Québec pour monter chez les Iroquois, « nous fûmes suivis, écrit-il, des acclamations de quantité de peuples différents qui bordaient le rivage, et dont plusieurs nous regardaient d'un œil de compassion et d'un cœur tremblant, nous croyant autant de victimes destinées au feu et à la rage des barbares ». Racontant, dans une autre lettre, le séjour qu'il a fait durant quelques mois dans une bourgade sauvage où l'on avait levé la hache sur sa tête, et où il lui avait fallu, dit-il encore, « souffrir mille insolences sans se plaindre, sans manger, sans reposer » : « Les choses vont quelquefois à un tel excès, ajoute-t-il, qu'il nous semble que la place

n'est plus tenable, mais nous ne la quitterons qu'avec la vie ; et cependant nous travaillerons à recueillir les précieux restes du sang de Jésus, qui n'a pas été moins répandu pour ces pauvres barbares que pour tout le reste du monde ».

En quelques années, son apostolat devint si fécond en véritables fruits des plus belles vertus chrétiennes, que les témoignages unanimes de ses compagnons semblent presque au-dessus de toute croyance. « Quelle gloire pour Dieu, écrit le P. Cholenec, quelle joie pour le paradis, quelle édification pour nos Français, lorsqu'ils y assistent ! Je puis dire sans hyperbole et dans la pure vérité, que cette église ressemble bien plutôt à un chœur de religieux qu'à une chapelle de sauvages ». — « O les véritables chrétiens ! écrit dans une de ses lettres, le P. Bruyas, qui venait d'en voir passer quelques-uns dans sa mission ; ils ont changé toute la face de notre petite chrétienté dans le peu de temps qu'ils y ont demeuré. O sainte et heureuse mission, qui a de si saints chrétiens ! Et encore plus saint le missionnaire qui les a formés par ses soins et par ses fatigues » ! Le P. Frémin lui-même, ne pouvant voiler ces merveilles, avoue que, parmi ses néophytes, plusieurs sont dans une continuelle union avec Dieu pendant tout le cours de la journée. Leur zèle est incomparable, ce sont autant de catéchistes et de chasseurs d'âmes. Quand ils vont au travail et qu'ils en reviennent, ils s'animent ou se reposent par la récitation du chapelet et le chant des cantiques.

A son entrée dans la bourgade où avait tant souffert le saint martyr Isaac Jogues durant une captivité de dix-huit mois, on lui apporta dix petits sauvages à baptiser. C'étaient les prémices de dix mille, auxquels il devait ouvrir le royaume des anges par le saint

baptême. Dieu l'aidait quelquefois par une intervention toute miraculeuse. Rencontrant dans une de ses courses une sauvagesse mourante, dont il ignorait jusqu'à la langue, il vit tout à coup, après avoir invoqué les saints anges, deux femmes inconnues s'approcher d'elle et la préparer au baptême. Et racontant d'autres semblables merveilles de la grâce : « C'est, disait-il encore, la récompense que Dieu nous donne par avance pour les petits travaux auxquels ce genre de vie si barbare nous engage pour son amour ». La célèbre mission de Saint-François-Xavier, ou du Sault-Saint-Louis, près de Montréal, fut un des plus beaux fleurons de l'apostolat du P. Frémin ; on y comptait jusqu'à des membres de vingt-deux nations, dont beaucoup de langues différentes. « Ces pauvres gens, lisons-nous encore dans ses lettres, font profession des plus hautes vertus ; ils contribuent bien plus que moi à la conversion des infidèles ; nous sommes pour avoir bien de la confusion devant Dieu en l'autre vie, à la vue de tant de barbares qui se sont servis plus avantageusement que nous du secours de ses grâces ». Et il ne tarit pas sur leur contrition des moindres fautes, sur leur amour de la prière, et va jusqu'à dire qu'il ne croit pas qu'il y ait au monde, même une assemblée de religieux où l'on puisse parler plus dignement des choses de Dieu et de la foi.

Dans les dernières années de sa vie, le P. Frémin, épuisé de forces, fut rappelé à Québec par ses supérieurs, pour se reposer un peu de ses travaux et des infirmités qui en étaient la suite, en travaillant à la sanctification des religieuses et des malades de l'Hôtel-Dieu. L'historien de cette maison nous dit qu'il en fit le théâtre des béatitudes évangéliques, tant il apprenait doucement et effi-

cacement aux pauvres infirmes à supporter avec amour leurs douleurs et leur dénuement. Il leur faisait faire des confessions, après lesquelles ils étaient tout changés et s'en retournaient chez eux pleins de Dieu. Mais c'était surtout à l'autel que le P. Frémin puisait abondamment cette vie divine qu'il communiquait à toutes les âmes. Il en donna du haut du ciel, après sa mort, une merveilleuse assurance à son saint et illustre ami, le P. Chaumonot. Celui-ci venait de monter à l'autel et offrait pour lui le saint sacrifice ; au moment où il prononça ces belles paroles de l'Évangile : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement », il entendit tout à coup la voix du P. Frémin, qui lui répondit : « Oui, je vis et vivrai éternellement en Celui qui m'a donné l'être ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1656, 1657, 1659, 1667-1672. — DE MONTÉZON, *Relations inédites de la Nouvelle-France, t.* 1, *p.* 179-189, 279-293 ; *t.* 2, *p.* 13, 49-70, 167-179, 217-227. — *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, p.* 184, 263, 350. — *Lettres de la* VÉNÉR. MÈRE MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 647.

Le même jour, l'an 1792, le P. PIERRE LARTIGUE, du diocèse d'Agen, fut massacré près de Clérac, en haine de la foi, à l'âge de cinquante-quatre ans. Digne fils de saint Ignace, il aimait à choisir, dans les Exercices de notre Bienheureux Père, les sujets de ses prédications, et enseignait aux âmes pieuses à méditer sur les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur. Inébranlable

dans sa foi et dans son amour pour l'Église, il repoussa avec une sainte indignation les serments sacrilèges de la Constitution civile du clergé, sans consentir néanmoins à se cacher ou à suspendre un seul moment ses travaux apostoliques. Ce fut dans l'exercice même du saint ministère qu'il eut le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ. Saisi par une populace sanguinaire armée de fusils, de sabres, de fourches et de bâtons, il fut traîné, au milieu des plus infâmes outrages, au pied d'un arbre de la liberté ; et s'étant mis à genoux, tourné vers une croix de mission qui n'avait pas encore été abattue, il fut à l'instant même percé de mille coups et laissé baigné dans son sang, tandis qu'au milieu des chants de triomphe des assassins, une femme emportait comme un trophée la main droite du martyr, qui s'était si souvent étendue sur ce malheureux peuple pour bénir et pour pardonner.

GUILLON, *Les Martyrs de la foi, t.* III, *p.* 464. — CARRON, *Les Confesseurs de la foi, t.* I, *p.* 155-176.

XXI JUILLET

—

Le vingt-et-unième jour de juillet de l'an 1746, mourut en odeur de sainteté, dans la mission de Tripoli, le P. Yves de Lerne, de la Province de Paris, l'une des colonnes de la foi romaine et de l'autorité du Saint-Siège parmi les catholiques et les schismatiques de la Syrie, du Liban et de l'Égypte, durant un apostolat de quarante-cinq ans. Il était révéré comme un saint, et « sa vie entière s'est passée dans les exercices de la sainteté », écrit un de ses compagnons, le P. Gabriel Chabert, témoin de sa bienheureuse mort. On pouvait dire de lui que jamais il ne s'était dérobé à la mort, dès qu'il était question, ou de sauver une âme, ou de faire prévaloir devant les infidèles l'honneur de Dieu. La grandeur des travaux, des fatigues et des périls qui ne lui laissaient pas un moment de repos, ne faisait que développer la générosité de son cœur ; comme on le vit au temps de la fameuse peste de Syrie, qui enleva sous ses yeux, en moins de sept mois, jusqu'à cent vingt mille victimes dans la seule ville d'Alep. « La terreur, écrit-il lui-même, était si grande et si universelle, que sains et malades avaient également recours à nous, et assiégeaient nuit et jour notre porte, pour nous demander quelques secours ». — « J'ai été souvent,

ajoute-t-il, obligé de me tenir couché entre deux pestiférés, pour les confesser l'un après l'autre, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante ». Et rendant honneur au courage de ses compagnons, dont il était le chef et le modèle, il écrit encore, « qu'après avoir reçu le dernier soupir des mourants, l'humilité de ces héroïques missionnaires allait jusqu'à laver les corps et les habits des morts, imprégnés de l'infection la plus horrible, et à baiser ensuite leurs mains et leurs pieds ». Puis il termine par ce touchant regret : « Je n'ai pas mérité que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avais offert ».

Une autre fois, consumé par une fièvre mortelle, le P. de Lerne fut prévenu par son médecin qu'il allait à la mort, s'il se rendait à un concile d'évêques et de prêtres maronites, dont plusieurs songeaient à se révolter contre le Siège Apostolique : « Quand donc, répondit-il, pourrai-je trouver une plus heureuse occasion de donner ma vie » ? Et réduit à suspendre, après plusieurs rechutes, ses instructions et ses catéchismes, il écrivait, en attendant de nouveaux accès plus terribles, de petites feuilles sur quelques points de la foi catholique, et les faisait porter par ses disciples aux prêtres maronites du voisinage, qui les lisaient le dimanche à tout le peuple, au temps de l'office divin. La dernière année de sa vie, le P. de Lerne passait encore vingt jours entiers dans un de ces affreux cachots, qui, sur le moindre caprice des pachas turcs, devenaient si souvent la demeure de presque tous les missionnaires du Levant. Aussi, « lorsqu'il vit approcher la mort, dit un de ceux qui avaient partagé sa prison, il l'envisagea comme l'entrée de l'éternité glorieuse, où il posséderait enfin son Dieu ; et il expira plein

de joie, en prononçant ces dernières paroles de Jésus en croix : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Mém. du Levant. t. 4, *p.* 64, 82. — *Lettres édifiantes, édit.* 1781, *t.* 2, *p.* 298-318.

XXII JUILLET

—

Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1672, le P. Louis Janin mourut à Lyon, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dont il avait passé soixante-six dans la Compagnie. Appliqué par l'obéissance, pendant près de quarante ans de sa vie religieuse, à faire la classe ou à servir de secrétaire pour l'Assistance de France au T. R. P. Général Mutius Vitelleschi, il se fit toujours admirer par son humilité et son abnégation, au milieu de fonctions si assujettissantes pour la nature. Mais en même temps, pour travailler au salut des âmes, et pour contribuer, dans la mesure de ses forces et du peu de temps que lui laissait son office, à former dans toutes les Provinces de fervents apôtres et de parfaits religieux, il publia tour à tour en latin l'Histoire de nos missions d'Asie et d'Angleterre, les vies du saint F. Alphonse Rodriguez et des VV. PP. Balthasar Alvarez et Bernardin Realino, la Triple Couronne du P. Poiré, la Perfection chrétienne du P. Rodriguez, et les deux opuscules du P. Nieremberg sur le prix inestimable de la grâce et sur les prodiges de l'amour divin.

Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor. Societ. Jesu*, *p.* 566. — de Backer, *Bibliothèque. . . , t.* 2, *p.* 313.

Le même jour, deux grands serviteurs de Dieu dans la personne des pauvres, des humbles et des petits, les PP. Raymond Guirbal et André Guévarre, allèrent recevoir au ciel la récompense promise aux miséricordieux.

Le P. Raymond Guirbal, de la Province de Toulouse, mourut à Billom en 1656, à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie. Chargé tour à tour d'une humble classe et de l'administration des biens temporels du collège, il se montra constamment, dit l'auteur de son éloge, ouvrier infatigable et parfait religieux, toujours prêt à rendre service et à s'abaisser. Mais rien ne surpassait sa charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ ; et pour en étendre encore plus loin les effets, il établit une pieuse réunion de dames, dites de charité, chargées de l'aider dans son œuvre de dévouement, et de procurer aux malheureux tous les secours de l'âme et du corps.

Le P. André Guévarre, de la Province de Lyon, mourut à Turin en 1724. Ses travaux apostoliques et ses œuvres de miséricorde l'avaient fait regarder comme un autre P. Chaurand, l'émule de saint Vincent de Paul dans tout le midi de la France. Sa réputation en ce genre était si grande, qu'il fut appelé en Italie par le Pape Innocent XII, par le grand duc de Toscane et par le roi de Sardaigne, Victor-Amédée, pour organiser les hôpitaux de Rome, de Florence et de Turin.

P. Raym. Guirbal. — *Elogia defunct. Prov. Tolos. (Archiv. Rom.).* — Nadasi, *ann. dier. memorab.*, 22ª *jul.*, *p.* 45.

P. And. Guévarre. — *Elogia defunctor. Provinc. Ludgun. (Archiv. Rom.).* — Charles Joret, *Le P. Guévarre et les Bureaux de charité au* XVII[e] *siècle, Toulouse* 1889.

XXIII JUILLET

—

Le vingt-troisième jour de juillet nous rappelle le souvenir de trois Jésuites français, morts d'épuisement et de travail dans les missions du Levant, le P. Nicolas Bazire à Seyde en 1707, le P. Jean-Baptiste Souciet à Salonique en 1738, et le F. Étienne Viau en 1615 près des côtes de la Crimée.

Le P. Nicolas Bazire, mort supérieur de toutes les missions de Syrie, avait travaillé pendant dix-huit ans dans celle de Tripoli, dont il mérita d'être regardé comme le fondateur ; il y avait une église si florissante, que longtemps après sa mort, elle n'était appelée dans tout le pays que la mission du P. Nicolas. Son habileté dans la médecine lui donnait accès dans les maisons même des Turcs ; et il eut ainsi la consolation d'ouvrir le ciel à une multitude d'enfants consacrés à Mahomet par le malheur de leur naissance, et dont il faisait des enfants de Dieu, dès qu'il les voyait en danger de mort. Au milieu de ses travaux incessants, il ne perdait jamais la présence de Notre-Seigneur, et cette vue répandait un si vif éclat sur son visage, que les infidèles eux-mêmes le regardaient et le vénéraient comme un homme venu du ciel.

Le P. Jean-Baptiste Souciet, l'un des plus fervents apôtres de la Macédoine, se dévouait surtout au salut des marins de tout

pays, de tout rite et de toute langue, qui durant l'année entière ne cessaient d'aborder au port de Salonique. Ce fut dans les fatigues excessives de cette perpétuelle mission, qu'il ne tarda pas à succomber. Les Lettres édifiantes nous ont conservé des traits héroïques de son zèle, comme lorsqu'il pénétra dans les prisons, au risque évident de périr au milieu des supplices, pour animer au martyre deux apostats repentants de leur crime, et qui, grâce à ses exhortations, confessèrent jusqu'à la mort le nom de Jésus-Christ.

Le F. Étienne Viau, Coadjuteur temporel de la mission de Constantinople, où il avait souffert les injures, la prison et de cruels tourments pour la foi, puis compagnon des naufrages, des fatigues et des privations excessives du P. Loüis Granger, dans la mission de Mingrélie, mourut non loin des côtes de la Crimée, martyr de la générosité avec laquelle il s'était exposé à tant de souffrances, pour travailler au salut des âmes les plus abandonnées.

P. Bazire. — *Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Arch. Rom.*). — *Mémoires du Levant*, *t.* 4, *p.* 147, 159, 264. — *Lettr. édif.*, *t.* 1, *p.* 208-210.

P. Souciet. — *Lettres édif.*, *t.* 2, *p.* 416-418.

F. Viau. — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, lib.* XVII, *part.* 5, *n.* 30, *p.* 42 *seqq.* — Carayon, *Missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant. Docum. inédits, Lettre du P. de Canillac*, *p.* 2, 36.

XXIV JUILLET

—

*Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1759, mourut à Pékin le P. Antoine Gaubil, une des plus fermes colonnes de la mission de Chine au XVIIIe siècle, et un de ces grands missionnaires également admirables par leur science et par leurs vertus apostoliques, les Ricci, les Schall, les Verbiest, les Parennin, parmi lesquels il occupe une place qui ne le cède à aucun autre.

Né à Gaillac dans le Haut-Languedoc, il entra dès l'âge de quinze ans dans la Compagnie, et fut formé aux vertus religieuses par les mains du vénérable P. Cayron, ce maître consommé dans les voies spirituelles. Ses désirs l'emportaient déjà vers les missions de Chine. Persuadé que la science doit être un moyen d'apostolat et l'instrument de la gloire de Dieu, il résolut de ne rien omettre de ce qu'il pouvait apprendre. Envoyé à Paris après sa régence, il se livra à l'étude avec une « application que rien ne rebutait, écrit le P. Souciet, et qui ne connaissait ni peine ni travail ». Théologie, histoire ecclésiastique, hébreu, mathématiques, physique, histoire et géographie universelles, il embrassa tout avec un égal succès. Arrivé en Chine à l'âge de trente-trois ans, il se jeta avec une ardeur égale dans l'étude des monuments de l'histoire et de la littérature du Cé-

leste-Empire, « et ce qui semble n'avoir rien que de rebutant, écrit le P. Amiot, avait pour lui des attraits auxquels il se laissait aller comme vers son centre ». « Le P. Gaubil, dit le savant Abel Rémusat, est incontestablement celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise, ou du moins qui en a su faire les applications les plus utiles et les plus multipliées. Il a traité à fond, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées ». On peut voir, dans la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie, la longue suite de ses œuvres. « C'était un de ces hommes, écrit encore le P. Amiot, qui savent de tout et qui sont propres à tout ; il avait beaucoup lu et il avait présent tout ce qu'il avait lu, sa prodigieuse mémoire ne le laissant jamais hésiter sur rien ».

Contraint par ses fonctions d'interprète impérial de traduire les pièces diplomatiques échangées entre les cours de Russie et de Pékin, il devait faire ce travail dans les salles du palais, sans cartes et sans livres, sous les yeux des mandarins qui le harcelaient de questions impertinentes ou s'entretenaient à haute voix de leurs affaires particulières ; mais rien n'était capable de le déconcerter ; il répondait à toutes les questions, il interrogeait lui-même, et le document se trouvait terminé à point nommé. Les docteurs chinois étaient dans l'admiration de voir cet étranger posséder mieux qu'eux-mêmes les secrets de leur langue et de leur histoire nationale ; et malgré leurs préjugés et leur orgueil, ils étaient obligés de saluer en lui un maître. Les distinctions vinrent plusieurs fois le chercher, et il eut grand' peine à se dérober à l'honneur d'un mandarinat dans le tribunal d'astronomie. Mais il attachait peu de prix à la gloire humaine, il se souvenait avant tout qu'il était religieux et apôtre.

Rien n'égalait son amour pour la Compagnie, pour ses œuvres, ses traditions, les grands exemples laissés par ses enfants. Son ancien maître des novices, le P. Cayron, lui ayant envoyé le Ménologe, qu'il venait de traduire, en abrégé, de celui du P. Patrignani, le P. Gaubil s'empressa de lui en témoigner sa reconnaissance ; car « rien n'est plus consolant pour nous, dit-il, que de lire les actions héroïques et édifiantes de nos Pères et Frères ». Et dans une autre circonstance, demandant au P. Souciet plusieurs ouvrages qui concernaient l'histoire de la Compagnie : « Ces sortes de lectures, ajoutait-il, animent tout bon Jésuite à tout entreprendre pour être un digne fils de saint Ignace ». Lui-même ne reculait devant aucune fatigue, aucun danger pour remplir son ministère d'apôtre. Dans la persécution soulevée par les successeurs de Cang-Hi contre les chrétiens, il prit hautement, devant les ministres de l'empereur, la défense de la religion, et comme le gouverneur de la ville, craignant sans doute que sa franchise ne lui attirât quelque disgrâce, lui disait avec intérêt : « Je vous ai trouvé dans cette occasion un peu trop courageux » : « Je suis prêt, répondit noblement le missionnaire, à en dire autant à Sa Majesté ; tous tant que nous sommes ici, nous serions ravis de plaider et de mourir pour la religion de Jésus-Christ, en présence de l'Empereur et de sa cour ».

Cet illustre savant, en communication avec les principales académies d'Europe, n'avait en effet qu'une chose en vue, l'extension du règne de Jésus-Christ et le salut des âmes ; tout le reste était sans importance à ses yeux : « Selon l'ordre de mes supérieurs, écrivait-il lui-même, je communique à Messieurs de l'Académie plusieurs observations astronomiques . . . Mais dans le fond, je ne

fais cela que par obéissance et à contre-cœur, et j'abandonne tout cela avec plaisir pour baptiser, confesser, communier, instruire les fidèles et les gentils ». Il aimait surtout à baptiser les petits enfants moribonds et délaissés, nulle autre œuvre ne lui paraissait plus sûre ni plus belle, il y consacrait tout l'argent qu'il recevait d'Europe et dont il pouvait disposer, il écrivait en France pour la faire connaître et la recommander à des personnages puissants; c'était le meilleur fruit qu'il attendait de ses communications scientifiques. Enfin après une vie qui n'avait été qu'une suite continuelle de travaux, le P. Gaubil, qu'un de ses supérieurs n'appelait pas autrement que « l'infatigable », fut attaqué de sa première et unique maladie. Il vit venir la mort avec une parfaite sérénité, et remit son âme à Dieu avec la joie et la simplicité d'un enfant qui retourne à son père. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Lettres édifiant., 1ère *édit.*, *t.* 31. *Lettre du* P. Amiot *à M. de l'Isle, de l'Académie des Sciences, p.* 1 *et suiv.*, — Pfister, *Notices biograph. et bibliograph.*, *n.* 309. — *Lettres édif.*, *édit.* 1781, *t.* 23, *p.* 104, 280, 391, 407. — Ét. Souciet, *Observations mathématiques, astronomiques . . . tirées des anciens livres chinois et faites nouvellement . . . . par les Pères de la Compagnie de Jésus. . , t.* 1, *préface, p.* IX-X, *Paris* 1729. — P. Jos. Brucker, *Correspondance scientifique d'un missionnaire français, à Pékin, le* P. Antoine Gaubil, *Paris* 1884. — de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *au mot* Gaubil. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie . . .*, *t.* 5, *Ch.* 1, *p.* 59 *et suiv.* — Ab. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, *t.* 2, *p.* 277 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1758, mourut à Pondichéry le P. JEAN-BAPTISTE TREMBLOY, de la Province de Champagne, épuisé par vingt années de travaux dans la mission du Carnate, et vénéré comme un homme divin par les rois infidèles, qui lui envoyaient des ambassadeurs pour se recommander à ses prières. Il était arrivé dans l'Inde au moment d'une de ces terribles famines qui dépeuplent les villes entières ; et, mourant lui-même de faim, il se traînait le long des routes pour y chercher au moins de petits enfants à baptiser, visitant en un jour lui seul jusqu'à onze villages. Ce fut ainsi qu'en moins de deux ans, dans le district qu'il évangélisait, douze mille enfants eurent le bonheur d'être mis au nombre des prédestinés. L'abandon à la Providence au milieu des plus grands dangers, était sa vertu favorite. Plusieurs fois des serpents s'étaient enroulés autour de son cou, des tigres s'étaient approchés de lui jusqu'à la longueur de son bâton ; il avouait avoir souffert plus de maux qu'il n'en avait même imaginé ; mais tout devient doux à supporter, écrivait-il à ses frères d'Europe, quand à ce prix nous avons le bonheur de voir ces pauvres infidèles connaître et bénir le nom de Jésus !

Lettres édif., t. 14, *p.* 173, 175-217 ; *t.* 15, *p.* 157, 166.

XXV JUILLET.

—

Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1657, mourut dans l'Abbaye de Czenstochowa, où il repose à droite de l'autel de la Vierge miraculeuse, en attendant le jour de la bienheureuse résurrection, le P. GUILLAUME ROSE, de la Province de Champagne, confesseur et prédicateur de la reine de Pologne, Louise de Gonzague, qui l'avait emmené] de la cour de France à celle de Varsovie. Les annales de la Compagnie en Pologne nous ont conservé de lui le plus affectueux souvenir, et ont associé son nom à celui du Bienheureux André Bobola et du Vénérable Nicolas Lancicius, les plus saints et les plus illustres enfants de la Compagnie dans ces contrées. La vénération dont il jouissait à la cour de sa royale pénitente, et même sa réputation de thaumaturge dont la simple bénédiction donnait la santé aux malades, ne rendait que plus admirable son amour pour les pauvres et pour toutes les privations de la pauvreté. C'était le temps où la Pologne était en proie à ces malheurs si vivement décrits par Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague ; Guillaume Rose partagea les plus dures épreuves de ce peuple, jusqu'à passer les nuits exposé aux injures de l'air avec les Polonais en fuite et sans asile, après des jours de défai-

tes désastreuses. Menacé, s'il tombait entre les mains des schismatiques, du même traitement qu'André Bobola, il s'y préparait vaillamment par la mortification. Il aimait à passer des journées entières sans nourriture, ne suspendant que le dimanche le jeûne qu'il avait coutume de garder d'un bout à l'autre de l'année ; et il ne déposa que sur son lit de mort une douloureuse chaîne de fer, hérissée de pointes, qu'il portait constamment, même au milieu des fatigues de ses voyages.

Plein de la plus tendre affection pour cette patrie d'adoption que Notre-Seigneur lui avait donnée, et qu'il aimait surtout comme le royaume de Marie et le boulevard de la chrétienté contre le schisme et l'infidélité, il offrait pour elle ses prières et ses souffrances ; et les historiens de la Compagnie nous ont conservé le souvenir des communications divines qu'il reçut, pendant les longues nuits qu'il passait souvent en oraison pour le salut de la Pologne. Saint Nicolas lui apparut en particulier à plusieurs reprises différentes, dans les circonstances les plus critiques, et lui dit la première fois : « La Pologne sera désolée ; mais il faut prier ». Et à la seconde visite : « La Pologne sera sauvée, mais il faut prier ». Ce fut au pied de l'image miraculeuse de la Reine du ciel, Reine de la Pologne, que ce grand et saint religieux trouva enfin le lieu de son repos. Il reçut dans l'abbaye de Czenstochowa, sur son lit de mort, la dernière visite de la reine Louise de Gonzague, contrainte de s'enfuir jusqu'à Cracovie devant l'ennemi victorieux. Après avoir annoncé que son bienheureux départ pour le ciel aurait lieu le jour de saint Jacques, à trois heures de l'après-midi, il remit dans ce moment-là même son âme entre les mains de Dieu. Le jour suivant, d'après une lettre du Préposé de la maison professe

de Varsovie, un de nos Pères le vit, à l'heure ordinaire où il célébrait le saint sacrifice rayonnant de gloire, et comme marchant à l'autel, entonnant à voix haute ce cantique des bienheureux habitants du ciel : « Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ».

Litter. ann. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 25ª *jul.*, *p.* 50. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 25ª *jul.*, *p.* 284. — *Compendio della vita del B. Martir. Andr. Bobola, Roma*, 1853, *p.* 19, 20.

---

* Le même jour de l'année 1822, mourut très saintement au collège de Montmorillon le F. Coadjuteur Pierre Pagot, âgé seulement de vingt-quatre ans, dont il avait passé près de sept dans la Compagnie.

Lorsqu'il se présenta au P. de Clorivière en 1815, le saint vieillard, frappé de son intelligence et de sa jeunesse, l'engagea d'abord à étudier la langue latine pour se préparer au sacerdoce ; mais Pierre Pagot lui témoigna un si ardent désir d'être le serviteur de tous dans les emplois les plus vils et les plus pénibles, qu'il mérita d'être admis sur-le-champ au nombre des novices Coadjuteurs ; et jusqu'au jour de sa mort, cet amour d'une vie obscure et crucifiée ne se démentit jamais. Son obéissance était, à la lettre, celle que demande notre Bienheureux Père. Tous ceux qui

lui étaient donnés pour supérieurs, n'importe en quel office, tenaient visiblement pour lui la place de Dieu. Aussi n'hésitait-il pas un moment à leur demander pardon de la plus légère inadvertance.

Telle était sa fidélité à toutes les règles, qu'à son lit de mort, il ne put pas se rappeler avoir manqué volontairement, depuis son entrée en religion, non seulement à la modestie ou au silence, mais à aucun détail de la vie commune ou de son office. Chargé seul de la lingerie des élèves, et souvent obligé de sortir quinze et vingt fois dans un jour pour porter le linge au blanchissage, il ne négligea jamais, même quand il était chargé de lourds paquets, de marquer son nom, comme le veut la règle, dans le tableau placé près de la porte.

Comme ses modèles, les saints Frères Coadjuteurs Jacques Kisaï et Alphonse Rodriguez, le F. Pagot aimait à méditer la Passion de Notre-Seigneur, et le chemin de la croix était une de ses pratiques les plus habituelles. Jaloux d'unir ses souffrances à celles du Sauveur, il se traitait lui-même avec si peu de ménagement, qu'après sa mort on le trouva couvert d'une large plaie ; c'était même une persuasion commune qu'il avait hâté sa fin par la rigueur de ses flagellations et de ses autres pénitences. Mais comme il les avait toujours soumises aux supérieurs, il n'en éprouvait ni scrupules ni regrets. Le F. Pagot assistait avec bonheur à cette ruine de la nature, et quand l'infirmier, sur sa demande expresse et souvent réitérée, lui annonca que l'appel de Dieu n'était plus éloigné, il se jeta avec transport à son cou en le remerciant d'une si bonne nouvelle. Il s'endormit véritablement dans le baiser du Seigneur, plein de la confiance, comme il le dit un jour avec cette simplicité

que l'innocence peut seule donner, que son âme s'envolerait tout droit au ciel sans passer par le purgatoire.

Témoignages contemporains sur le F. Pierre Pagot (Archiv. dom.)

XXVI JUILLET

—

Le vingt-sixième jour de juillet rappelle la mémoire de deux excellents ouvriers de la Compagnie, le P. Jean-Baptiste Beau, de la Province de Toulouse, et le P. Jacques Desmothes, de la Province de Paris.

Le P. Jean-Baptiste Beau, également distingué par les succès de son enseignement et par les fruits de son apostolat, mourut à Montpellier, en 1670. Ses ouvrages d'érudition méritèrent d'être reeueillis avee honneur dans le Trésor des Antiquités de Græviu ; ses pieuses biographies de plusieurs saints prélats, saint Torribio de Lima, Dom Barthélemi des Martyrs et François d'Estaing, évêque de Rodez, eontribuèrent puissamment à la sanctifieation du elergé de Franee ; mais il fut surtout admirable par sa dévotion pour les anges gardiens, dont il fit fleurir le eulte dans un grand nombre de villes et de dioeèses du midi.

Le P. Jacques Desmothes mourut au collège d'Orléans, en 1725, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Durant les soixante-trois années de sa vie religieuse, il mérita ce bel éloge d'avoir été saintement avare d'un temps qu'il regardait eomme entièrement eonsacré à Dieu et aux âmes ; peu de mois avant sa mort, il employait eneore les

moments de loisir que lui laissaient la direction, la souffrance et la prière, au dernier opuscule de piété sorti de sa plume, la *Vieillesse sanctifiée*, vive et touchante image de sa sainte préparation à la vie de l'éternité.

P. JEAN-BAPTISTE BEAU. — *Cf. Elog. defunct. Prov. Tolos. (Archiv. Rom.)* — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 408. — DE BACKER, *Biblioth. des Écriv. de la Compagnie..., t.* 1, *p.* 52.

P. JACQ. DESMOTHES. — *Cf. Lettre circulaire du* P. DESMONTS *sur la mort du P. Jacques Desmothes,* « *à Orléans, ce* 29 *juillet* 1725 » *(Archiv. dom.)* — DE BACKER, *Bibliothèque . . ., t.* 5, *p.* 166.

XXVII JUILLET

—

Le vingt-septième jour de juillet, lendemain de la fête de sainte Anne, un des plus chers anniversaires de sa longue vie apostolique, mourut à Québec, en 1726, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, le P. Étienne de Carheil, qui travaillait depuis environ soixante ans au salut des tribus sauvages du Canada. Dieu ne lui accorda pas, il est vrai, le martyre du sang, dont l'attrait, selon l'expression du P. Charlevoix, lui avait fait faire une espèce de violence à ses supérieurs, pour obtenir une mission dont l'obscurité ne lui présentât que des croix. La Vén. Marie de l'Incarnation disait de lui, dès ses débuts : « C'est un jeune homme d'environ trente-cinq ans, fervent au possible, et plein des plus belles qualités ». Au bout de deux années seulement, il avait déjà tant souffert des rigueurs du climat, que « le voilà déjà, ajoutait-elle, perclus pour le reste de ses jours ». Mais grâce à l'intervention miraculeuse de sainte Anne, il put travailler encore plus d'un demi-siècle ; et il est permis de dire que Dieu lui donna en partage, durant ce temps, toutes les croix qu'il avait désirées. Français et barbares

du Nouveau-Monde s'étonnaient qu'on leur eût envoyé, disaient-ils, « un pareil saint et un pareil génie ».

Le P. de Carheil possédait si parfaitement les langues iroquoises, et il avait en particulier un genre d'éloquence si bien approprié au génie de ces peuples, que leurs plus audacieux jongleurs demeuraient en public muets devant lui. A son arrivée dans un de leurs bourgs, les voyant invoquer le secours de leurs manitous : « Puisque le castor, leur dit-il, est le maître de vos maladies et de vos vies, faites-lui donc cette prière : Toi, Castor, qui ne parles point, tu es le maître de moi qui parle ; toi qui n'as point d'esprit, tu es le maître de moi qui ai de l'esprit ». Et en leur suggérant ces invocations ridicules, il livrait sans peine à leurs risées tous les ministres du démon. Aussi l'enfer le poursuivait-il incessamment d'une haine mortelle : « Nous sommes, écrivait-il, comme de perpétuelles victimes, il n'est point de jours où nous ne soyons en danger d'être massacrés ». Souvent, le salut d'une seule âme lui coûtait des peines infinies ; et s'il ne parvenait pas à en arracher autant au démon qu'il tâchait de le mériter par ses souffrances, du moins, écrivait son supérieur, le P. Dablon, « il se sanctifie lui-même de la bonne façon ».

Deux mois d'un travail assidu et de la servitude la plus humble auprès d'une sauvagesse mourante, lui avaient si peu réussi pour gagner cette âme inflexible, que, la veille même de sa mort, elle tentait, dans un dernier effort, de lui déchirer le visage avec ses ongles, et le repoussait avec mépris en lui jetant ses souliers à la tête. Mais à la dernière heure, elle le rappelait, et demandait humblement le saint baptême : « J'ai appris, dit-il, par cet exemple, que je ne dois jamais abandonner aucune personne, quelque résis-

tance qu'elle y apporte, tant qu'elle aura encore quelque reste de vie ; mon espérance et mon travail ne devant avoir d'autre terme que là où Dieu en met à sa miséricorde ». On peut juger de son cœur par ces autres paroles, que lui arrachait une mort de réprouvé : « Je conçus pour lors l'étrange douleur du Cœur de Jésus » ; mais, presque au même instant, un autre sauvage, las de ses importunités, faisant mine de vouloir lui casser la tête : « Toute l'amertume de mon cœur se dissipa, ajoute-t-il, et se changea en une extrême joie ». Enfin, dans une lettre à son supérieur, le P. de Carheil mettant en regard de tant d'épreuves le souvenir des nombreux infidèles dont il avait fait des enfants de Dieu avant leur mort : « J'avoue, dit-il encore, que ce m'est une consolation bien sensible de me voir présentement environné de tant de sépulcres de saints, dans un lieu où, en arrivant, je n'avais vu que des tombeaux de réprouvés ».

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1668-1672. — DE MONTÉZON, *Relations inédites de la Nouvelle-France, t.* 2, *p.* 11, 41, 100, 197, 368. — DE CHARLEVOIX, *Histoire de la Nouvelle-France, t. 2, p.* 185, 186, 432 *et suiv.* — *Lettres de la* VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 673. — *Lettre du* P. DE CARHEIL, 17 *sept.* 1690 *(Archiv. dom.)*. — SHEA, *History of the catholic missions . . , p.* 289.

Le même jour de l'an 1804, mourut au château de Groningen, sur les frontières du Limbourg, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, le P. NICOLAS DE BEAUREGARD, le plus grand orateur sacré et l'un des plus saints religieux de la Province de Champagne au XVIIIe siècle. On peut dire que la très sainte Vierge l'avait donné par miracle à la Compagnie, en renouvelant pour lui les mêmes merveilles que pour le grand théologien de Grenade, François Suarez, et le grand orateur portugais, Antoine Vieyra; puisqu'il reçut comme eux, au pied de son autel et par une subite illumination, les dons que lui avait refusés la nature en le rendant incapable de toute étude. Or nul autre, par sa parole, ne devait imprimer une plus vive et plus redoutable secousse à toute la génération du siècle de Voltaire. L'histoire de l'Église de France compte parmi ses plus belles pages, le souvenir des prédications de Beauregard durant le jubilé de 1775 à Notre-Dame de Paris, où le désespoir des philosophes, au témoignage de La Harpe, leur arracha ce surprenant aveu: « La Révolution est ajournée à 25 ans ». Ce fut alors que, saisi comme les prophètes de l'esprit de Dieu, il vit et fit voir à ses auditeurs consternés, les mystères d'iniquités que devait accomplir, jusque dans le temple de Dieu et sur les autels, la philosophie triomphante. Ceux qui connaissaient la haute vertu du P. Beauregard, ne furent pas surpris que Dieu l'eût choisi pour prédire les crimes et les malheurs dont la France allait devenir la victime. Ce grand orateur était en effet un véritable saint. Nous avons retrouvé dans ses papiers un vœu qui rappelle celui du Vénérable P. de la Colombière. Il s'y engage à ne se ménager en rien, et à ne jamais rien refuser à Dieu. Entrant dans le détail

des humiliations auxquelles un homme de mérite est d'ordinaire si sensible : « Je ne les éviterai jamais, écrit-il, du moins de propos délibéré. J'accepterai de grand cœur toutes celles que Dieu m'enverra, j'irai le remercier, quand j'aurai été humilié, et le prier pour la personne dont il se sera servi pour me faire acquérir ce degré de perfection si important dans la vie spirituelle. La mortification étant, selon notre Père saint Ignace, le moyen d'arriver à ce degré sublime de perfection, je promets et je voue aussi la mortification extérieure et intérieure selon l'esprit de nos Constitutions, c'est-à-dire, la plus grande, la plus continuelle, la plus universelle ». De plus, entre autres pratiques, il mentionne celle de se flageller tous les jours, excepté le dimanche, et de porter la haire ou le cilice durant plusieurs heures, surtout les jours de sermon et de confessions.

Contraint par le malheur des temps de se réfugier en Angleterre, le P. Beauregard s'y montra l'apôtre du clergé ; il réunissait autour de lui jusqu'à douze cents prêtres à la fois. Mais rien ne pouvait lui faire oublier les liens si forts et si doux qui l'avaient attaché à la Compagnie ; malgré ses infirmités, qui allaient croissant de jour en jour, et ses soixante-treize ans, il voulait se remettre en route pour la Russie, même au milieu des rigueurs de l'hiver, lorsqu'il reçut du P. Gruber la grâce insigne de redevenir fils de saint Ignace par la profession solennelle. « Tout ce que je suis, écrivait-il, je le dois à la Compagnie de Jésus ; elle m'a élevé, nourri, formé dans son sein ; elle est, dans toute sa signification, ma bonne et véritable mère » ! Or, tandis qu'il mettait par obéissance la dernière main à ses sermons et à un traité sur l'éloquence, pour former à la prédication les jeunes religieux de la

Compagnie, Dieu le jugea digne d'aller recevoir sa récompense.

A l'approche de la fête de saint Ignace, le 27 juillet 1804, pendant qu'il était à l'autel, au moment où il achevait de consommer la sainte Hostie, il tomba soudain à la renverse et se brisa le crâne sur les marches mêmes de l'autel. En le dépouillant de ses vêtements, on vit qu'il avait voulu jusqu'à la mort porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ, s'étant revêtu le jour même d'un rude cilice avant d'offrir, pour la dernière fois, le saint sacrifice. Quand il eut expiré, son visage, empreint jusqu'alors d'une grande tristesse, prit tout à coup une expression de paix, de reconnaissance et de joie aussi frappante, écrit la princesse Sophie, que si Notre-Dame et les saints anges lui eussent apparu l'invitant au ciel. Quand la triste nouvelle de cette mort arriva en France, un des organes les plus accrédités de l'opinion publique n'hésita pas à lui rendre ce dernier hommage : « Qui remplira ces vides que la mort creuse chaque jour ? Par où et comment nous reviendront d'autres hommes capables de remplacer de pareils hommes » ?

Guidée, *Notices historiques sur quelques membres de la Société . . . du Sacré-Cœur*, *t.* 1, *p.* 269 *et suiv.* — Daniel, *Études de théologie . . . t.* 3, *p.* 325, « *Le P. Beauregard, sa vie et ses travaux . . .* ». — de Backer, *Bibliothèque . . , t.* 6, *p.* 36. — Picot, *Mémoires pour servir . . . t.* 4, *p.* 618. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* I, *p.* 411. — *Biographie univers.*, *t.* 3, *p.* 652. — *Nouvelle biographie univers.*, *t.* 5, *p.* 42. — Begin, *Biographie de la Moselle*, *t.* 1, *p.* 72. — *Journal des Débats*, 2 *octob.* 1804 (*Cf.* P. Guidée, *op. cit.*, *p.* 287).

XXVIII JUILLET

—

Le vingt-huitième jour de juillet de l'an 1664, mourut à Avignon le P. Paul de Barry, de la Province de Lyon, dont il avait occupé les principales charges en homme véritablement rempli du zèle de la plus grande gloire de Dieu. Le vénérable fondateur des Eudistes n'hésite pas à placer le P. de Barry parmi les douze apôtres du Cœur de Marie. Notre-Seigneur sembla le choisir aussi pour préparer les voies à la dévotion de son divin Cœur, en lui donnant de ramener à la foi catholique la petite ville de Paray. Quand il vint y prêcher la parole de Dieu, en 1626, on y comptait à peine douze familles demeurées fidèles à la foi romaine. Tel fut le succès de son apostolat, qu'il y fit fleurir en peu de temps jusqu'au désir de la perfection religieuse. La ville de Paray le supplia de désigner lui-même l'ordre religieux qu'il jugerait plus capable de répondre à un pareil attrait ; et ce fut lui qui conseilla d'appeler les filles de saint François de Sales. Notre-Seigneur montra combien ce choix lui était agréable ; car le jour même de la dédicace du saint monastère, où la Bienheureuse Marguerite-Marie devait si promptement trouver un asile, le P. de Barry, miné par la fièvre, fut subitement guéri pendant le sermon qu'il prononçait pour cette belle fête.

Le nom de ce fidèle serviteur de Dieu, n'est aujourd'hui connu de bien des lecteurs que par les railleries des Jansénistes contre ses nombreux ouvrages de piété. Mais ces railleries ne font qu'attester l'influence du pieux auteur pour étendre le règne de la plus douce et de la plus ferme piété dans toute la France et chez les nations étrangères, tant on se hâta de les traduire dans toutes les langues. Qui pourrait, en particulier, calculer l'heureuse influence du plus populaire de tous, le Pensez-y bien?

SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 645. — DE BACKER, *Bibliothèque* . . . , *t.* I, *p.* 46. — DANIEL, *Hist. de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, *ch.* 6, *p.* 63 *et suiv.* — *Vén.* P. EUDES, *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, *liv.* I, *ch.* III. — FELLER, *Diction. hist.*, *t.* I, *p.* 637.

Le même jour de l'an 1750, le P. ARNULPHE DUHAN, supérieur de la mission d'Ispahan, appelé par les schismatiques « le voleur d'âmes », mourut à Julfa, victime des traitements les plus cruels, qu'il souffrit avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. Accablé de coups par les barbares, lié à une colonne comme le Sauveur, et condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds, il allait expirer dans cet affreux supplice, si ses bourreaux eux-mêmes n'eussent été saisis de compassion à la vue de ses membres enflés et meurtris. Mais ses souffrances avaient été si vives, qu'il en mourut au

bout de huit jours, universellement regretté, non seulement des catholiques, mais même des Arméniens hérétiques et des Persans, qui le regardaient comme un saint.

Lettres édifiantes, *édit.* 1781, *t.* 4, *p.* 358. *Lettre du* P. Grimod *au P. Binet, Ispahan, le* 20 *août* 1750. — *Nouveaux Mémoires du Levant*, *t.* 9, *p.* 178 *et suiv.*. *Lettre du* P. Desvignes *au P. Roger.*

XXIX JUILLET.

Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1632, mourut du martyre de la charité, au collège de Bar-le-Duc, le P. Claude Viole, saintement altéré, durant toute sa longue vie religieuse, de boire au calice des ignominies et des amertumes de son Sauveur. Prédestiné, ce semble, par sa naissance et par les attaches de sa famille, aux premiers honneurs du clergé de France, il n'avait qu'à les accepter docilement, lorsqu'il se sentit appelé à la Compagnie de Jésus. Mais Notre-Seigneur le prédestinait à un bien autre honneur, celui de retracer très excellemment sa propre vie humble et crucifiée. Le peu de dispositions du jeune Claude pour les hautes études spéculatives, fit hésiter d'abord le Provincial de Paris à le recevoir ; mais après avoir consulté le Saint-Esprit dans la prière : « Je trouve, dit-il, en ce jeune homme, quelque chose qui ne me permet pas de refuser au nom de la Compagnie un pareil trésor ». Cette première hésitation fut, aux yeux de Claude Viole, une des grâces signalées qu'il appelait « les grandes miséricordes de Dieu sur son âme » ; car il ne cessa dès lors de se regarder comme une pierre justement réprouvée, et uniquement admise par grâce, au jugement du divin architecte de la Compagnie.

Voici quelques traits de la vie et des vertus de ce saint hom-

me, empruntés mot à mot aux lettres inédites de plusieurs de ses supérieurs, et qui suffiront du moins pour faire entrevoir à quel degré de perfection il était parvenu. L'un d'entre eux, passant en revue une partie des traits de sainteté dont il avait été le témoin : J'ai admiré, dit-il, dans le P. Viole, d'heureuse mémoire, une très profonde humilité, lorsque je le vis déjà fort âgé, régenter la sixième en notre collège de Rouen, venant de prêcher, avec grand concours et grand profit, aux meilleures chaires de Flandre, durant notre éloignement de France. C'était un grand homme d'oraison, car il employait ordinairement sept heures par jour, tant à la prière vocale qu'à la mentale, à moins qu'il n'en fût détourné par quelque emploi d'obéissance ; et il y passait encore une bonne partie de la nuit, étant ordinairement levé deux heures avant ses frères, pour y vaquer. Il se méprisait lui-même entièrement ; et quand quelque séculier ou religieux l'avait repris, piqué et méprisé, ou il n'en parlait à personne, ou bien c'était avec un tel air de gaieté, qu'on voyait bien le singulier plaisir qu'il goûtait dans les déplaisirs et les affronts. Il était si soigneux de son avancement spirituel, qu'il ne manquait pas un seul mois d'aller trouver son supérieur pour lui rendre compte de sa conscience avec une sincérité non pareille. Il se disait toujours assez vigoureux pour catéchiser, prêcher, exhorter, aller aux missions des villages, aux prisons et aux hôpitaux. Quoique d'une humeur fort sanguine, on ne l'a jamais vu fâché pour quelque accident que ce fût, signe évident du domaine absolu qu'il avait acquis sur ses passions. Voilà, mon Révérend Père, ajoutait son ancien Recteur de Verdun, ce qui se prise davantage que s'il avait fait cent miracles ».

On l'avait vu, en temps de peste, par respect et amour pour la sainte Hostie, en recueillir à genoux les parcelles souillées et rejetées par un pauvre mourant, et s'en communier lui-même : « Si ce n'est pas là un acte de saint, je n'en sais point », écrivait le P. Cellot. Et un autre enfin, retraçant sa vie crucifiée, nous le montre en *Ecce Homo*, tenant d'une main le roseau, de l'autre tour à tour les divers instruments de la flagellation de Notre-Seigneur, et le front ceint de la couronne d'épines de son Maître, se traitant si cruellement chaque jour, que « le tour de sa chambre, ajoute-t-il, était à deux pieds de haut tout ensanglanté ».

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (*Archiv. Rom.*). — *Mémoires sur le* P. CLAUDE VIOLE (*Biblioth. nation.*, *F. franç.*, 18670). *Ces Mémoires renferment* : *Courte notice sur le P. Viole, Lettre du* R. P. D'OGNY, *Recteur du collège d'Auxerre au R. P. Dom George Viole, bénédictin* (*neveu du P. Viole*), 30 *juin* 1641 ; *Lettre du* R. P. CLOUET, *Recteur de Verdun, au R. P. d'Ogny* ; *Lettre du* R. P. CELLOT *au R. P. Le Blanc*, « *à Bar*, 17 *août* 1642 » ; *Lettre du* R. P. DE MARNAY *au R. P. Thomas Le Blanc*, « *à Bar*, 7 *octobre* 1642 » (*copie, Archiv. dom.*). — CORDARA, *Histor. Soc.*, *part.* 6. *lib.* 17, *n.* 209, *p.* 641. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 29 *luglio*, *p.* 233. — NADASI, *annus dier. memor.*, 29ª *jul.*, *p.* 55. — DREWS. *Fasti Societ. Jesu*, 29ª *jul.*, *p.* 290.

---

* Le même jour de l'an 1792, mourut à Pékin le P. FRANÇOIS BOURGEOIS, de la Province de Champagne, dernier supérieur de la résidence française de la Compagnie dans la capitale du Céleste-Empi-

re. Le P. François Bourgeois, né en 1723, à Pulligny en Lorraine, entra dans la Compagnie en 1740, à l'âge de dix-sept ans. Après avoir rempli les fonctions de ministre et de professeur de théologie morale à l'université de Pont-à-Mousson, il sollicita la faveur de porter l'Évangile aux nations infidèles ; et en 1767, à la veille du jour où la Compagnie, déjà supprimée en France par les arrêts des Parlements, allait cesser d'exister en Lorraine, il fit voile vers l'extrême Orient. A son arrivée en Chine, il trouva la guerre civile imminente, la persécution dans toutes les provinces, les missionnaires poursuivis de toutes parts, les routes gardées sévèrement et fermées à tous les étrangers. Protégés par leur titre de mathématiciens de l'empereur, les Pères de la résidence de Pékin jouissaient encore de quelque tranquillité. Le P. Bourgeois fut envoyé dans cette ville. Grande fut sa joie d'y retrouver la vie commune au milieu de ses frères : « Admirons, cher ami, écrivait-il au P. Simon Duprez resté à Nancy, et bénissons ensemble la Providence. Nous n'avions plus dans le monde qu'une maison de Jésuites français, et il fallait faire sept mille lieues pour y arriver. Je les ai faites, et m'y voici. J'y vis avec mes frères, tous gens d'une piété distinguée, tous amateurs de l'ordre, de la discipline et de notre saint Institut ». Il se mit avec ardeur à l'étude de la langue ; au bout de dix mois de patients efforts, il put annoncer la parole de Dieu, et fut chargé de la congrégation des jeunes néophytes. Deux ans après, au milieu de fatigues et de dangers continuels, dans des chemins escarpés « qu'il n'est pas facile d'imaginer », dit-il, il évangélisait de pauvres montagnards à quelques journées de Pékin.

Malgré la persécution, l'Église de Jésus-Christ ne laissait pas de

s'étendre. A voir le courage avec lequel les chrétiens confessaient leur foi : « Nous sentons, écrivait le P. Bourgeois, redoubler en nous le zèle, et nous brûlons de reculer les limites de notre mission, pour y faire connaître le divin Sauveur. Nous avons commencé à exécuter ce dessein, en établissant une nouvelle mission dans la Tartarie. »

Mais bientôt ce grand mouvement allait être arrêté. La nouvelle de la suppression de la Compagnie venait en effet d'être apportée en Chine. Ce fut comme un coup de foudre. Le P. Hallerstein, président du tribunal des mathématiques, et deux autres Pères en moururent de douleur. Le P. Bourgeois fut frappé au cœur d'une blessure qui ne se ferma jamais. Il pleura tout ensemble, et la perte de celle qu'il aimait comme sa mère, et la ruine de tant d'âmes qui allaient être privées du bonheur de connaître Jésus-Christ, ou qui, après l'avoir connu, allaient se trouver exposées au péril de retomber dans l'idolâtrie ; mais sa résignation à la volonté de Dieu et aux dispositions souveraines de son Vicaire sur la terre, ne laissèrent nul sentiment d'aigreur dans son âme et sur ses lèvres. « Je n'ose vous épancher mon cœur, écrivait-il à un de ses anciens confrères, je me contente de gémir devant Dieu. Ce tendre père ne s'offensera pas de mes larmes ; il sait qu'elles coulent de mes yeux malgré moi, et la résignation la plus entière ne peut en tarir la source. Ah ! si le monde savait ce que nous perdons, ce que le monde perd, en perdant la Compagnie ! . . . » Et dans une autre lettre : « O Dieu, s'écriait-il, combien d'âmes vont se replonger dans l'idolâtrie ! Combien n'en sortiront pas ! » Et à cette pensée, pleine d'une immense tristesse pour son cœur d'apôtre, il appelle à grands cris des successeurs : et quand les fils de saint Vincent

de Paul sont venus se joindre aux rares survivants de la Compagnie, pour recueillir après eux l'héritage des Ricci, des Schall, des Verbiest, des Parennin, des Premare, et de tant d'autres grands missionnaires, il fait éclater sa joie et il leur ouvre ses bras comme à des frères.

Cependant il porte toujours le trait qui l'a frappé. « La plaie qu'a faite à mon cœur l'extinction de la Compagnie saigne encore, écrit-il, et saignera toujours. Je gémis sans cesse et inconsolablement. Pauvre Compagnie de Jésus, vous serez à jamais l'objet de mon amour. Soumettons-nous à la volonté de Dieu ». Mais en généreux disciple de la croix, il ne se laisse pas abattre, et pendant plusieurs années, il travaille, de concert avec les Lazaristes, à soutenir cette belle mission, ébranlée par cette terrible secousse plus encore que par la persécution ; et enfin, miné par sa douleur non moins que par les années et les fatigues, il alla plein de joie se réunir, comme il l'avait désiré, « aux Ignace, aux Xavier, aux Louis de Gonzague et à cette troupe innombrable de saints qui marchent avec eux, à la suite de l'Agneau, sous l'étendard du glorieux nom de Jésus ». Il était dans la soixante-neuvième année de son âge, et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre ms. du P. Amiot *à M. de Latour, sur le P. Bourgeois (Archiv. de l'Institut). — Lettres édif., édit.* 1811, *t.* 23, *p.* 398 *et suiv., p.* 459 *et suiv. ; t.* 26*, p.* 332 *et suiv.* — Pfister, *notices biogr. et bibliogr., n.* 424. — *L'Espérance, courrier de Nancy,* 2 *nov.* 1861. — Huc, *Le Christianisme en Chine, t.* 4*, p.* 228 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie . . . , t.* 5, *ch.* 5, *p.* 337 *et suiv.*

XXX JUILLET

—

Le trentième jour de juillet de l'an 1612, mourut à Galata, en odeur de sainteté, le P. Charles Gobin, un des trois premiers apôtres de nos missions françaises du Levant. Dès son arrivée à Constantinople, tandis que les PP. Guillaume Lévêque et François de Canillac se livraient au ministère de la prédication, le P. Gobin s'était chargé de l'instruction des enfants, et consacrait au moins huit heures chaque jour à leur faire la classe et à leur enseigner les premiers éléments de la foi. Il joignait à des talents extraordinaires, une grâce merveilleuse pour gagner ces jeunes cœurs et leur inspirer une tendre et solide piété. Mais ce fut au milieu des persécutions et des croix, que prit racine une œuvre qui devait rapporter à Dieu tant de gloire. Plus d'une fois, le P. Gobin se vit en péril de perdre, de la main des Turcs, la liberté et la vie. Traîné à travers les rues de Constantinople comme un malfaiteur, il confessa généreusement son titre de prêtre et de jésuite au tribunal du Grand-Visir et dans les cachots des Dardanelles ; et si Notre-Seigneur n'accorda pas à ses prières le mar-

tyre du sang, il couronna du moins son apostolat et ses souffrances par le martyre de la charité au service des pestiférés.

Litteræ ann., *An.* 1612, *p.* 681. — Carayon, *Relations des Missions de la Compagnie . . . à Constantinople . . , Documents inédits, Document K, Lettre du* P. de Canillac, *p.* 2 *et suiv.* — Juvencius, *Hist. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 17, *p.* 424.

---

* Le même jour de l'année 1700, mourut le P. Thomas Dore, de la Province de Lyon, à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Quelques lignes seulement ont été consacrées dans nos annales à sa mémoire, mais elles permettent de deviner à quel degré de perfection il était parvenu. Les vertus solides d'abnégation, de mépris de lui-même, d'obéissance, de pauvreté, d'assiduité au travail, étaient ses vertus de prédilection. Après avoir gouverné pendant trente ans les différents collèges de la Province, on le vit solliciter avec larmes une classe de grammaire ; sa chambre était si pauvre, qu'on l'appelait « la chambre de la pauvreté » ; chaque jour, il se flagellait cruellement, et jamais il ne montait à l'autel sans avoir enroulé autour de son cou et de ses bras des chaînes de fer et s'être revêtu d'une horrible cuirasse armée de pointes aiguës.

La vieillesse ne put le condamner au repos, et dans les dernières années de sa vie, il entraînait encore les ouvriers plus jeunes par son infatigable ardeur. C'était un jeu pour lui de passer les journées entières au confessionnal, et quand les pénitents lui lais-

saient quelque relâche, il demeurait en prière auprès de ce cher tribunal de la miséricorde, demandant à Dieu de convertir et de sauver les âmes. Plein d'une tendre dévotion pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie, le P. Dore avait sollicité la grâce d'offrir jusqu'à son dernier jour la sainte Victime. Il fut exaucé, et fortifié de ce divin viatique, il remit son âme entre les bras de Dieu, la veille de la fête de saint Ignace.

Elogia defunct. Provinc. Lugdun. (Archiv. Rom.).

XXXI JUILLET

—

* Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1701, s'éteignit pieusement au collège de la Flèche le P. Étienne de Champs, vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-huit ans, dont il avait passé soixante-et-onze dans la Compagnie. Après avoir enseigné avec un grand éclat la rhétorique, la philosophie et la théologie, le P. de Champs fut appliqué au gouvernement des Nôtres. Recteur du collège de Rennes, et à trois reprises différentes de celui de Paris, Préposé de la Maison Professe, deux fois Provincial de France et une fois Provincial de Lyon, trois fois député de sa Province à Rome, il déploya partout les qualités que saint Ignace exige des supérieurs ; on admirait en particulier l'art merveilleux avec lequel il savait animer ses enfants à toutes les œuvres de notre vocation. Du reste, il donnait lui-même l'exemple de l'intrépidité au travail, du dévouement à la sainte Église et de la fidélité à toutes les règles et à toutes les observances. Nul autre n'attaqua plus vivement les jansénistes, et son grand ouvrage *de Hæresi janseniana*, dédié au pape Innocent X, est le plus solide qui ait paru contre les doctrines de l'évêque d'Ypres. Dans ses rapports avec les grands, il n'avait en vue que la seule gloire de Dieu, et pour

se réserver le droit de leur dire la vérité, comme pour maintenir intact le trésor de sa pauvreté, il n'en voulait recevoir aucun présent. Le prince de Condé, autrefois son condisciple au collège de Bourges, le choisit pour confesseur aux dernières années de sa vie, et on sait les exemples de vertu chrétienne que l'illustre vainqueur de Rocroy, sous cette direction douce et ferme, donna alors à toute la France.

La modestie du P. de Champs et sa pureté de conscience étaient celles du plus fervent novice ; on assure qu'il emporta au ciel l'innocence de son baptême. Tendrement attaché au culte de la très sainte Vierge, il avait aussi une dévotion particulière pour Notre Bienheureux Père. Aucune des pratiques recommandées par le saint Fondateur de la Compagnie pour s'avancer dans la perfection, ne lui paraissait petite ou indifférente ; jusqu'à la plus extrême vieillesse, il fut fidèle, avec une exactitude scrupuleuse, à la méthode de l'examen particulier, telle qu'elle est prescrite au livre des Exercices. Aussi lorsque épuisé de forces et d'années, le P. Étienne de Champs fut appelé à recevoir sa récompense le 31 juillet, tout le monde remarqua la coïncidence, et bénit Dieu, qui réunissait en un pareil jour le fils à son père.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circul. pour annoncer la mort du P. Étienne de Champs (Archiv. dom.).* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 256. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes., p.* 749. — Rapin, *Histoire du Jansénisme, t.* 1, *p.* 511 ; *t.* 2, *p.* 166, 198, 408, 409. — *Mémoires de Trévoux, févr.* 1702, *p.* 168. — de Backer, *Biblioth. des Écriv.., au mot* de Champs. — Feller, *Dictionn. histor., au mot* de Champs.

* Le même jour de l'an 1751, le P. MARC-ANTOINE CHARROT, de la Province de Lyon, alla recevoir au ciel la récompense de son héroïque charité au service des pestiférés de Constantinople. C'était un religieux d'une douceur et d'une patience à toute épreuve, d'une obéissance parfaite, d'une exactitude si scrupuleuse à tous ses exercices de piété, qu'au milieu des occupations les plus accablantes, il n'y manqua pas une seule fois. Il venait de consumer dix années de sa vie dans tous les ministères les plus pénibles, auprès des Arméniens catholiques, dont il était l'apôtre et le père, et des esclaves entassés dans les bagnes et sur les galères du Grand Seigneur, quand la peste se déchaîna sur Constantinople avec une violence inouïe. Le P. Charrot se jeta au plus fort de la contagion, sans souci du danger, prodiguant à tous les secours de l'âme et du corps. Bientôt frappé lui-même, il essaya de lutter quelques jours contre le mal, ne pouvant se résoudre à délaisser ses chrétiens dans une si grande détresse ; mais il dut enfin quitter ce champ de bataille si cher à son dévouement.

Repassant alors tout ce qu'il avait eu à souffrir dans cette laborieuse mission, au milieu des pauvres, des malades et des forçats, ce généreux enfant de saint Ignace, insatiable de sacrifice, fit le vœu, la veille même de sa mort, de s'y consacrer jusqu'à son dernier jour, s'il plaisait à Dieu Notre-Seigneur de lui rendre la santé. Mais l'heure de la récompense était venue. Le P. Charrot expira doucement, en pressant son crucifix sur ses lèvres, au moment même où le prêtre qui l'assistait prononçait ces belles paroles de la Recommandation de l'âme : *Subvenite, sancti Dei ; occurrite, angeli Domini.* Il était dans la quarante-sixième année de

son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre du P. Dominique Heller. *Constantinople, ce 4e aoust* 1751 *(copie, Archiv. dom.). — Nouveaux mémoires des Missions du Levant, t.* 9, *Préface, p.* 6 *et suiv.*

Le même jour encore de l'an 1794, le P. François-Augustin Rouville eut le bonheur de verser son sang pour la foi sur l'échafaud de Privas, et d'aller recevoir au ciel la couronne des martyrs, le jour même de la fête de notre Bienheureux Père. Ce saint homme avait mérité cette grâce, par une vie consacrée presque tout entière à l'instruction de la jeunesse, dont il était regardé comme l'apôtre. Son union à Notre-Seigneur était si grande, qu'il paraissait comme ravi en extase; et il prolongeait quelquefois sa prière, sans même s'en apercevoir, jusque bien avant dans la nuit, tant il était absorbé en Dieu! Mais c'était surtout à l'autel, au moment où il tenait Notre-Seigneur dans ses mains, qu'il était hors de lui-même par l'excès de son amour; le visage baigné de larmes, il inspirait à tous les assistants une profonde vénération pour le saint sacrifice de la messe, et semblait leur communiquer quelque chose des flammes divines dont il était lui-même consumé.

Saisi dans l'exercice même de la charité et de l'apostolat par les satellites du tribunal révolutionnaire, et déclaré coupable d'avoir

hautement refusé le serment sacrilège de la Constitution civile du clergé, après avoir répondu avec la sainte liberté des martyrs, et conjuré publiquement un de ses juges, qui avait été son élève, de revenir au Dieu qu'il avait si indignement outragé, le P. Rouville retourna plein de joie dans la prison d'où il ne devait plus sortir que pour aller à la mort. Quand on vint lui notifier que l'heure était arrivée, il se mit à genoux pour entendre la lecture de l'arrêt d'exécution, et les gardes de la prison eux-mêmes imitèrent son humble attitude, tant il avait su leur inspirer de respect et d'admiration. Ce jour fut un jour de deuil pour la ville de Privas, partout on fermait les portes et les fenêtres en signe de douleur.

Le P. Rouville et ses compagnons de supplice sortirent de prison en chantant le *Miserere*; mais à la vue de l'échafaud, le généreux confesseur de Jésus-Christ entonna le *Te Deum*. Sa tête tomba la dernière, et l'hymne sacrée ne fut terminée qu'au ciel.

Prat, *Le disciple de St François Régis*, p. 226. — Guillon, *Les Martyrs de la Foi*, t. 4, p. 537. — Jauffret, *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du XVIIIème siècle*, t. ii, p. 428, 443. — *Voir aussi la Notice consacrée au P. Rouville par le* P. François Rousset, *S. J.*, *Privas*, 1888.

N. B. — Le P. Rouville avait pris ce nom à l'époque de la Révolution, pour éviter la proscription; son vrai nom était Roubaud.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier AOUT

—

Le premier jour d'août, mourut à Rome, l'an 1546, le B. Pierre Le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, dont le berceau, placé par la Providence dans les hautes montagnes de la Savoie, appartint dès les origines de la Compagnie et appartient encore à la Province de Lyon. Nous ne croyons pas que nos annales offrent à notre imitation un plus beau modèle des vertus que le saint Fondateur de la Compagnie s'efforce d'inculquer à tous ses enfants. Le grand apôtre des Indes n'hésitait pas à mettre le nom de Pierre Le Fèvre dans les litanies des Saints, et l'invoquait avec une confiance sans bornes et qui ne fut jamais trompée. Saint François de Sales recommandait la lecture de sa vie aux âmes qui aspiraient à la plus haute perfection ; le Vénérable P. André

Oviedo, avant son départ pour l'Éthiopie, envoyait tous les ans à saint Ignace un cierge qu'il le priait de faire brûler au tombeau du P. Le Fèvre, afin d'obtenir, par l'intercession d'un si saint homme, quelque part de ses lumières et de son amour pour Dieu. Enfin le P. Le Fèvre lui-même, dans ses communications intimes avec le P. Lainez, fidèle compagnon de ses travaux, ne savait comment lui exprimer les faveurs admirables dont Dieu récompensait sa fidélité à la grâce. « Plût à Dieu, mon cher Père, lui écrivait-il, que je pusse vous faire entendre les grands biens que j'ai reçus de la bonté divine, depuis que je vous ai quitté, ce qu'il m'a été donné de comprendre et de goûter de Dieu, de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, des esprits célestes, des bienheureux qui jouissent de la vue de Dieu et des saintes âmes du purgatoire ! Que vous dirai-je de mon âme ! De ses élévations et de ses anéantissements ! Comment Notre-Seigneur me fait rentrer en moi et sortir de moi pour sa gloire ! Comment il m'a appris à purifier mon corps et mon âme, mon esprit et mon cœur, pour recevoir et conserver, sans en rien perdre, les divines eaux de la grâce ! Que serait-ce si je pouvais ajouter encore les lumières que Notre-Seigneur me donne pour connaître les âmes et leurs voies, me réjouir de leurs biens et m'affliger de leurs maux, remerciant Dieu pour elles, le priant et lui demandant pardon, m'entretenant d'elles et pour elles, avec Notre-Seigneur et avec ses saints ! Je ne puis même comprendre de si grands bienfaits, loin de pouvoir vous les redire. A Dieu seul gloire, louange, honneur et bénédiction en soient rendues par toutes les créatures » !

Le recueil des lumières et des grâces que le Vénérable Serviteur de Dieu avait reçues, est plein de semblables aveux et des

plus belles maximes de la vie intérieure, dont il avait appris tous les secrets à l'école de saint Ignace. Cette vertu de Dieu sembla donner à ses travaux apostoliques en Europe une puissance qui n'a de comparable que l'apostolat même de saint François-Xavier. L'Allemagne n'eut pas de plus puissant défenseur contre l'hérésie. Une grande partie de l'Italie, la Belgique et les Provinces Rhénanes, les cours de l'Espagne et du Portugal furent comme renouvelées par les Exercices spirituels, qu'il donnait avec un si rare talent, que Notre Bienheureux Père ne croyait pouvoir lui comparer aucun autre de ses enfants dans cet art de convertir et de sanctifier les âmes. Parvenu à une si haute sainteté, cher à la Compagnie et à l'Église par tant de travaux et de triomphes, ce grand homme, rappelé à Rome par saint Ignace, partit de l'Espagne sur-le-champ, malgré le mauvais état de sa santé ; et comme on lui représentait qu'il y allait de sa vie : « Il importe peu de vivre, répondit-il, mais il importe d'obéir » ! En effet à peine arrivé près de son Bienheureux Père, il succomba à la violence de la maladie qui l'emporta en peu de jours. Il était à peine âgé de quarante ans.

Ses différentes Vies (Cf. apud Carayon, *Bibliographie histor. de la Compagnie de Jésus, nn.* 1821-1826*). Aux ouvrages indiqués par le P. Carayon, on peut ajouter :* Orlandino, *Forma Sacerdotis apostolici expressa in exemplo Petri Fabri. . , Dilingæ*, 1647. — Boero, *Vita del B. Pietro Fabro, Roma*, 1873. — Maurel, *La Vie du B. Père Pierre Le Fèvre, Lyon* 1873. — Prat, *Le B. Pierre Le Fèvre, Lyon* 1873. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 1a *aug., p.* 73. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 1a *aug., p.* 294. — Patrignani, *Menol.,* 1 *agost., p.* 1. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 1. — Zaccaria, *Iter litter. per Italiam,* 1753-1757, *p.* 124. — de Backer, *Biblioth. . . , t.* 4, *p.* 339.

* Le même jour de l'an 1646, mourut à Bordeaux, dans la soixante-dix-huitième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Jean de la Renaudie, également célèbre par les charges qu'il a remplies, son esprit de pénitence, les grâces miraculeuses accordées plusieurs fois à ses prières, et un amour de la Compagnie si tendre et si profond, qu'après celui de saint Ignace, nul autre, disait-on, ne pouvait lui être comparé. Il était né aux environs de Brives, d'une famille noble, mais du côté de son père engagée dans l'hérésie. Envoyé à notre collège de Bordeaux, il sollicita et obtint, ses études terminées, son admission dans la Compagnie. Son père, furieux de cette détermination, le traduisit devant le parlement de Bordeaux ; mais le jeune homme soutint victorieusement sa cause et put suivre librement l'appel de Dieu.

Cette épreuve l'affermit d'une manière inébranlable dans l'amour de sa vocation. Il n'avait point au monde de plus cher trésor. Son éloge en cite des traits touchants. On le vit plusieurs fois se jeter aux pieds d'un homme puissant, dont les griefs contre quelques-uns des Nôtres auraient pu devenir funestes à tous. Il s'intéressait à tout ce que la Compagnie faisait dans le monde ; il prenait part à ses joies et à ses tristesses, applaudissait aux succès de ses jeunes gens, en qui il aimait à saluer les espérances de l'avenir ; et même sur le déclin de l'âge, il assistait à leurs exercices littéraires et montrait y prendre un plaisir singulier : il ne refusait aucun travail, dès qu'on le lui demandait au nom de la Compagnie. Les règles étaient perpétuellement sous ses yeux ; à force de les lire et de les méditer, il les savait toutes

par cœur. Maître des novices, Recteur des collèges de Périgueux, de Pau, de Poitiers, Provincial, et député de sa Province à la huitième congrégation générale, il les observait partout lui-même, les faisait observer selon leur esprit, avec autant de fermeté que de douceur.

Quant à saint Ignace, le Père et le fondateur de la Compagnie, on ne saurait exprimer, dit la notice à laquelle nous empruntons ces détails, de quelle vénération et de quelle filiale tendresse le P. de la Renaudie l'entourait. A le voir saisir toutes les occasions de rappeler son nom et ses vertus, on ne pouvait s'empêcher de lui appliquer les paroles des juifs, témoins des larmes du Sauveur pleurant sur Lazare : *Ecce quomodo amabat eum.* Il aurait voulu se faire sa vivante image, et véritablement bien peu en ont reproduit plus fidèlement tous les traits dans le gouvernement des Nôtres et dans l'œuvre de leur propre perfection. Provincial, il faisait tous ses voyages à pied, le rosaire suspendu à son cou, avec une rigueur de pénitence et un recueillement en Dieu, qui rappelaient ceux de notre fondateur, dans les premières années de sa conversion, et ceux de ses compagnons allant de Paris à Venise et de Venise à Rome. On trouvait en lui même dévotion pour la sainte Vierge, qu'il n'appelait pas autrement que sa bonne Dame et sa bonne Mère ; même modestie angélique ; même confiance en Dieu et même intrépidité, que n'effrayait et ne décourageait aucun obstacle, dès qu'il s'agissait de l'intérêt des âmes ; enfin même amour des pauvres et même délicatesse de reconnaissance à l'égard des bienfaiteurs de la Compagnie. Recteur du collège de Pau, il réunissait les pauvres trois fois par semaine, et après leur avoir distribué la double aumône spirituelle et temporelle, il les faisait

prier tous ensemble et à haute voix pour le roi de France, fondateur du collège, usage touchant que son exemple fit passer en coutume après lui.

La gloire des miracles ajouta son auréole à celle de tant de vertus. Par la puissance du signe de la croix, le P. de la Renaudie guérit plusieurs fois les maladies ; il arrêta subitement une bête furieuse qui se précipitait sur lui, cornes baissées ; il renouvela en faveur de pauvres pêcheurs, qui avaient vainement travaillé toute une nuit et une partie du jour, le miracle opéré par Notre-Seigneur sur la mer de Tibériade. Plusieurs années à l'avance, il annonça que La Rochelle et le Béarn, encore occupés par les hérétiques, auraient des collèges de la Compagnie : « Vous verrez cela de vos yeux, dit-il résolument aux Pères qui l'entouraient, et vous ne mourrez point que cela ne soit accompli ».

Enfin ce grand homme, épuisé de travaux, chargé de mérites et d'années, alla recevoir au ciel sa récompense. Ses dernières paroles furent pour la Compagnie, qu'il avait tant aimée et si bien servie ; après avoir recommandé à tous, dans un adieu suprême, de la chérir comme une mère, de travailler de toutes leurs forces à protéger son honneur, il remit paisiblement son âme entre les mains de Dieu.

Elogium R. P. Joannis Renaldiani, Soc. Jes. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 1ª *aug.*, *p.* 76. — Patrignani, *Menolog.*, 1° *agosto, p.* 14. — Sotuellus, *Bibliotheca . . . p.* 495. — de Backer, *Bibliothèque . . . , t.* 4, *p.* 630.

* Le même jour de l'an 1633, mourut à Pont-à-Mousson le P. Jean Collignon, né en Lorraine, insigne imitateur de l'humilité et de la charité de Jésus-Christ. Il aurait pu prétendre aux chaires les plus élevées ; mais il préféra la gloire d'ensevelir ses grands talents dans les plus humbles ministères, l'enseignement de la grammaire, le catéchisme aux enfants et les missions de campagne. La peste s'étant déclarée en Lorraine, il s'empressa de voler au secours des malades et des moribonds. Plus de cent personnes avaient succombé au terrible fléau dans un pauvre village aux environs de la ville ; les survivants, glacés par la peur, s'abandonnaient à une sorte de désespoir. Le P. Collignon accourt au milieu d'eux ; pendant plusieurs mois, il leur prodigue tous les secours spirituels et temporels d'une inépuisable charité ; il les relève et les fortifie, et quand il s'éloigne, son œuvre achevée, tous bénissent son nom et celui de la Compagnie.

Onze fois dans le courant de deux années, il se dévoua au même ministère, sans égard à ses quatre-vingts ans. Enfin atteint lui-même par la contagion, il dut rendre les armes. L'héroïque vieillard supporta ses souffrances avec une joyeuse résignation, mais non sans témoigner le regret de n'être pas tombé sur la brèche, au chevet de ses malades ; et pour s'épargner la honte de mourir dans son lit, il demanda qu'on voulût bien l'étendre à terre.

En même temps, toujours fidèle à son amour de l'humilité, il s'affligeait d'avoir si peu travaillé, et il se traitait lui-même de larron de la gloire de Dieu. La ville de Pont-à-Mousson reconnaissante lui fit faire un service solennel dans la principale église, pendant que ses funérailles se célébraient dans notre collège.

Elogia defunct. Prov. Campan. (*Archiv. Rom.*). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson*, t. 7, p. 492; t. 8, p. 506, 507. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 1a aug., p. 75. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 1a aug., p. 295.

---

11 AOUT

—

Dans les premiers jours du mois d'août de l'an 1580, mourut, victime de la charité, le P. Anatole Réginald, qui s'était offert avec plus de cinquante Pères et Frères de notre collège de Paris, pour assister les pauvres malades abandonnés, au milieu des ravages affreux de la peste qui désolait cette grande ville. C'était, au témoignage du P. Claude Mathieu, son Provincial, un très saint religieux. Dans la charge de ministre, qu'il exerçait depuis trois ans, il s'était fait particulièrement aimer et vénérer de tous par sa charité, sa prudence et sa modestie. A peine eut-il rendu le dernier soupir que, malgré la contagion et les chaleurs de l'été, son corps exhala une odeur toute céleste, comme si, dit la relation de sa mort, il eût reposé au milieu des fleurs.

Sacchini, *Histor. Societ. Jesu, part. 4a, lib. 8, n.* 181 *seqq., p.* 278 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 2 *agost., p.* 27. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit., ann.* 1580, *cap.* 4, *p.* 70 *seqq.*

III AOUT

—

Le troisième jour d'août de l'an 1720, mourut au collège de Bordeaux le P. François Duvergier, en grande réputation de sainteté. Sa vie, écrite par un religieux de saint François, offre des exemples vraiment héroïques de toutes les vertus d'un apôtre, particulièrement de son zèle, de son union à Dieu et de sa mortification. Dès les premières années de sa vie religieuse, il avait demandé avec instance les missions du Canada ; et pour mieux se préparer à en supporter les rigueurs, souvent, au plus fort de l'hiver, il passait en plein air une grande partie de la nuit. Mais Dieu lui réservait, comme à saint François Régis, l'apostolat de plusieurs grandes provinces du midi de la France, où son zèle, soutenu par une éloquence pleine de feu et par la vertu de Dieu et le don même des miracles, opéra des fruits admirables de conversion et de sainteté.

Pour suppléer au martyre du fer et du feu, qu'il ne lui était pas donné d'aller chercher parmi les sauvages, il se condamna lui-même aux plus cruels tourments que put inventer son amour pour la croix. Pendant quarante ans, malgré les fatigues du saint ministère, il n'eut d'autre lit que des ais ou la terre nue ; trois fois au moins par semaine, il jeûnait rigoureusement ; à l'usage conti-

nuel des cilices, des chaînes de fer et des disciplines sanglantes, il joignait souvent une couronne armée de pointes de fer, et ne s'asseyait dans sa chambre que sur un tabouret également armé de pointes qui ne lui laissaient pas un moment de repos. Durant plus de six ans, il parvint à se faire cruellement flageller trois fois par semaine, avec tant de rigueur, qu'il demeurait quelquefois à terre, baigné de sang et presque privé de sentiment. Mais dans son amour pour la personne adorable du Sauveur, et dans l'excès de son humilité, il se regardait encore comme un membre trop délicat, indigne d'un Dieu crucifié et couronné d'épines.

Un homme si mortifié ne pouvait être qu'un homme de prière ; aussi restait-il souvent les jours et les nuits entières dans une profonde oraison, prosterné au pied des autels ; et c'est là, qu'après une longue nuit ainsi passée près du tabernacle, après avoir reçu de son bon Maître l'assurance que l'heure de sa récompense était venue, le P. Duvergier tomba tout à coup, et rendit à Dieu son âme sainte au bout de quelques instants d'une courte et tranquille agonie.

La vie du R. P. Duvergier de Barbe. S. J., par le R. P. F*** *de l'Ordre de St François. Bordeaux,* 1725. — Patrignani, *Menolog.*, 3 *agost.*, *p.* 32.

IV AOUT

—

Vers le quatrième jour du mois d'août de l'an 1619, mourut à la résidence de Vesoul, le P. Jacques-Philibert de Bonivard, de la Province de Lyon, en grande estime de science, de prudence et de sainteté auprès de saint François de Sales, qui recourait souvent à ses conseils. « Ce très bon serviteur de Dieu », écrit Madeleine de Chaugy dans la vie de sainte Chantal, avait reçu, entre autres faveurs célestes, « la grâce de voir son bon ange » ; et c'était sans doute la récompense de la pureté angélique dont il avait fait vœu à Notre-Seigneur bien avant d'embrasser la vie religieuse. Dieu lui donnait aussi de grandes lumières au saint autel. Dans le récit des origines de la Visitation, on peut voir comment il reçut, en même temps que le saint fondateur, la révélation des desseins de Dieu sur le nouvel Ordre.

Vingt années de luttes contre l'hérésie sont presque l'unique résumé de la vie religieuse et apostolique du P. de Bonivard, dans nos annales. Mais, par bonheur, un mot d'Auguste de Sales, dans l'histoire de son glorieux oncle, nous montre à quel degré le vaillant religieux était devenu la terreur des plus

fiers ministres de Genève ; car, ayant d'abord accepté, en 1609, le défi que leur avait adressé François de Sales, d'une conférence publique, ils se dédirent, ajoute le pieux auteur, « parce qu'ils avaient entendu que le P. Jacques-Philibert de Bonivard, très excellent théologien, et pour lors Recteur du collège de Besançon, était du côté du saint évêque ; et ainsi, échappèrent ignominieusement ».

Litteræ ann. Prov. Lugdun., an. 1619 *(Archiv. Rom.).* — *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte . . . . Chantal, par la* Mère de Chaugy, *Paris*, 1874, *p.* 122, 166, 167. — Aug. de Sales, *Histoire du B. François de Sales, Paris*, 1857, *t.* 2, *liv.* 7, *p.* 51.

V AOUT

—

Le cinquième jour d'août de l'an 1634, mourut saintement à Montpellier le P. François de Barry, de la Province de Toulouse, âgé de soixante-douze ans, digne frère du saint et apostolique P. Paul de Barry. Un de ses vœux les plus ardents avait été d'ensevelir dans une profonde obscurité, parmi les montagnards et les paysans des Pyrénées, l'éclat de son nom et de ses talents ; et jusqu'à la plus extrême vieillesse, il ne cessa d'aller de village en village, toujours à pied, le chapelet à la main, catéchisant les pauvres et les ignorants, visitant les malades dans leurs misérables chaumières, et faisant partout refleurir, avec la foi, le saint usage des sacrements et l'amour des plus angéliques vertus. Lorsqu'on l'invitait à visiter les riches et les grands du monde : « Assez d'autres et de plus habiles que moi s'en chargeront, répondait-il ; les pauvres, cette portion si chère du troupeau de Jésus-Christ, ont bien plus besoin de secours ; et ce sont eux qui en ont le moins. D'ailleurs, leur intelligence est à la portée de la mienne, nous nous entendons, souffrez que je vive et meure avec eux » !

Mais au milieu de cet humble ministère, Dieu se plaisait souvent à confondre l'humilité de son serviteur. La charité dont le P. de Barry était embrasé, ne lui permettait pas de refuser ses bénédictions et ses prières aux malheureux qui venaient en foule chercher près de lui le remède de tous leurs maux, et parfois la simple imposition des mains de ce saint homme fut suffisante pour leur rendre à l'instant même la santé.

NADASI, *ann. dier. memor.*, 5ª *aug.*, *p.* 83.

VI AOUT

—

Le sixième jour d'août de l'an 1552, mourut à Vienne en Autriche, le P. Claude Le Jay, un des premiers compagnons de saint Ignace, surnommé par les évêques, les universités et les princes du Saint-Empire, « l'ange et l'apôtre de l'Allemagne et le boulevard de la foi » ! Formé à l'école de Notre Bienheureux Père, il parvint en peu de temps, par la mortification et par la prière, à une très haute sainteté. Dès ses premières missions en Italie, à Brescia, à Faënza, à Ferrare, voici le genre de vie qu'il avait adopté : Après avoir consacré tout le jour aux œuvres de miséricorde et de zèle, il se retirait le soir à l'hôpital, mais sans y accepter la nourriture qui qui lui était offerte ; car il s'était fait une loi de la mendier de porte en porte, et gardait du reste le jeûne le plus rigoureux. La nuit, après un court sommeil, il se levait, même au plus fort de l'hiver, pour réciter, toujours à genoux, l'office divin : et il demeurait ensuite en oraison, dans la même posture, jusqu'au moment où il pouvait recommencer ses travaux. Pour se soutenir et s'animer au milieu de tant de fatigues, il ne laissait point passer un seul jour sans lire un chapitre de la Passion du Sauveur ; et il ne lui en fallait pas davantage pour le rendre saintement avide de nouvelles et de plus rudes croix.

Accordé par saint Ignace aux instances des catholiques d'Allemagne, le P. Le Jay fit partout reculer l'hérésie, à Ratisbonne, à Ingolstadt, à Vienne, non sans avoir à souffrir toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements, de bannissements, et de périls de mort. Plus d'une fois, les luthériens furieux cherchèrent à l'empoisonner, et le menacèrent hautement de le précipiter dans le Danube ; mais sans s'effrayer, le P. Le Jay se contenta de leur répondre en souriant : « Pourvu que j'arrive au ciel, peu m'importe que ce soit par terre ou par eau » ! Du reste, Dieu le protégea visiblement et le vengea même avec éclat de ses persécuteurs, en les frappant de mort subite, dans le temps où ils conjuraient sa perte. Les ducs de Ferrare et de Bavière, le célèbre cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsez, et l'empereur Ferdinand, alors roi des Romains, se disputèrent tour à tour le bonheur de posséder ce grand homme ; ils passaient souvent avec lui de longues heures, s'entretenant des choses de leur salut et des moyens de faire refleurir la foi parmi les peuples que Dieu leur avait confiés. On ne saurait compter le nombre des hérétiques qu'il a ramenés à l'Église, par sa science et par son zèle, après leur avoir gagné le cœur par sa douceur et sa modestie.

Orlandini, *Histor. Societ. Jesu, part.* 1, *lib.* 1-12, *pass.* — Alegambe, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, p.* 152. — Rader, *Bavaria sancta et pia…, Monachii,* 1704, *p.* 116. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 6ª *aug.*, *p.* 84. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 6ª *aug.*, *p.* 301. — Patrignani, *Menolog.*, 6 *agost.*, *p.* 60. — Tanner, *Societas Jesu apostol. imitatrix, p.* 41. — Boero, *Vita del Servo di Dio P. Claudio Jaio, Firenze,* 1878.

VII AOUT

—

Le septième jour du mois d'août de l'an 1723, mourut à Madrid, en très haut renom de sainteté, le P. Guillaume Daubenton, de la Province de Champagne, illustre par les importantes charges qu'il avait remplies, mais bien plus encore par les services qu'il rendit à la Compagnie et à l'Église, en France, à Rome et à Madrid. Assistant de France sous Clément XI, dont il mérita au plus haut degré la confiance, confesseur de Philippe V, roi d'Espagne, ce fut en particulier à ses démarches, que la Compagnie fut redevable de la béatification de saint François Régis, auquel il fit élever à Madrid un des plus magnifiques autels de la chrétienté. Mais au milieu des honneurs de la cour, de la faveur des princes et des rois de France et d'Espagne, ce saint religieux n'aspirait qu'à l'obscurité d'une vie cachée : il regrettait surtout l'humble ministère d'apôtre des soldats et des hérétiques qu'il avait rempli autrefois, avec tant de consolation pour son âme et de fruits de salut, durant les premières années de son sacerdoce.

Après avoir longtemps sollicité et obtenu enfin, à force de prières, l'autorisation de se retirer, pour ne plus songer, disait-il, qu'à se sanctifier en se préparant à la mort, il se vit, au bout de quel-

ques années, à près de soixante-dix ans, contraint pour la seconde fois, par les instances réunies du Vicaire de Jésus-Christ et du roi d'Espagne, à reprendre le poste de confiance que lui avait assigné Louis XIV auprès de son petit-fils, montant sur le trône de Charles Quint ; et il dut y rester jusqu'à la mort.

La pureté angélique de ce grand homme, son amour pour la pauvreté, sa fidélité aux moindres observances de sa vocation, la rigueur de sa vie, ou plutôt la sainte cruauté avec laquelle il domptait chaque jour son corps, par les flagellations, les chaînes, les cilices, et en particulier par une croix de fer hérissée de pointes, qu'il aimait à presser souvent sur sa poitrine, son exactitude à garder encore, à soixante-seize ans, les jeûnes et les abstinences de la sainte Église, faisaient de sa seule présence au milieu des grands de la terre, une perpétuelle et toute-puissante prédication. Quand il eut rendu sa sainte âme à Dieu, la cour entière de Madrid accourut vénérer ses précieux restes. Le cardinal Belluga, le nonce du pape, tous les évêques alors présents dans la capitale, avec l'archevêque de Tolède, les supérieurs des Ordres religieux, les ministres du roi, les grands d'Espagne, enfin le clergé, la noblesse, les pauvres honorèrent en foule ses funérailles ; et son éloge funèbre, envoyé par ses supérieurs aux Provinces de la Compagnie dans toute la monarchie espagnole, offrit à leur reconnaissance le P. Daubenton comme l'un des grands bienfaiteurs de toutes les œuvres de la Compagnie et l'un de ses plus saints religieux.

Lettre du P. François Granado *aux supérieurs de la Province de Tolède sur la mort du P. Guillaume Daubenton.* — Patrignani, *Menol., 7 agosto, p. 77.* — de Backer, *Bibliothèque..., t. 1, p. 249.* — Carayon, *Bibliographie historique..., n° 1798.* — Girault, *Essais historiques et biographiques sur Dijon, p. 446.* — Feller, *Dictionn. historiq., t. 2, p. 490.* — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire.... du XVIIIe siècle, t. 4, p. 105.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie.... t. 4, ch. 6, p. 433 et suiv.*

---

* Le septième jour d'août de l'an 1664, mourut à Paris le P. Paul Le Jeune, un des plus intrépides parmi les ouvriers qui ont fécondé de leurs sueurs et de leur sang la rude mission du Canada. Le P. Le Jeune naquit en 1592, dans le diocèse de Châlons, d'une famille protestante. Malgré l'opposition que lui firent ses parents, il embrassa la foi catholique à seize ans, et à vingt-deux ans il entra dans la Compagnie de Jésus. Il était supérieur de la résidence de Dieppe, quand il fut choisi pour reconstituer la mission du Canada, qui venait de s'ouvrir de nouveau après le traité conclu avec les Anglais en 1632. En arrivant, il ne trouva que des ruines à relever. Le premier et le plus difficile travail était d'apprendre la langue des sauvages. Pour s'en rendre maître plus rapidement, le P. Le Jeune n'hésita pas à passer un hiver entier dans les bois au milieu des chasseurs algonquins. Il faut lire, dans les Relations des missions, le récit des souffrances incroyables qu'il eut à endurer. « A qui Dieu donne les pensées et les désirs de venir chercher les sauvages, écrivait-il, qu'ils n'oublient de se munir des armes nécessaires, notamment d'une patience de fer ou de bronze, ou plutôt d'une patience toute d'or, pour supporter fortement

et amoureusement les grands travaux qu'il faut souffrir parmi ces peuples ». Et après avoir décrit quelques-uns de ces tourments, le froid, la faim, le feu, la maladie et l'intolérable société de ces hommes barbares : « Cela, poursuivait-il, ne doit épouvanter personne ; car les bons soldats s'animent à la vue de leur sang et de leurs plaies » ; pour lui, il goûtait « une paix et une joie qu'on peut bien sentir, mais qu'on ne peut décrire ».

Après de longs mois, il parvint à posséder assez la langue de ces sauvages, pour la réduire en principes et servir lui-même de maître aux autres missionnaires. Mais bientôt il dut quitter sa chère mission. A la sollicitation du gouverneur et des habitants, il fut chargé, en 1641, d'aller exposer à la cour l'état précaire où se trouvait la colonie. Le roi, la reine et le cardinal ministre lui firent le plus bienveillant accueil ; la reine voulut même le retenir pour son confesseur, mais il obtint de retourner auprès de ses sauvages l'année suivante. Les intérêts généraux du Canada le ramenèrent une seconde et une troisième fois en France ; en 1649, il le quitta définitivement, et fut chargé à Paris des affaires de la mission en qualité de procureur. « Il s'est comporté dans cet emploi, écrit son supérieur, avec beaucoup de sagesse ; ayant eu par son moyen quelque entrée à la cour, il s'y est acquis l'estime et la confiance d'un très grand nombre de personnes de qualité, qu'il entretenait d'une manière très religieuse et pleine d'édification ... On a remarqué, ajoute-t-il, que toutes les personnes qui étaient plus attachées à lui, étaient très intérieures ». La mort de ce grand apôtre « n'a pas été moins sainte que sa vie ». Dans sa dernière maladie, il remerciait Dieu particulièrement de trois grâces : la première, d'avoir été appelé du sein de l'hérésie à la foi catholique,

apostolique et romaine ; la seconde, de mourir fils de saint Ignace dans la Compagnie de Jésus ; la troisième, d'avoir été « employé aux missions », et d'avoir travaillé à la dilatation du règne de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Franciæ (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. E. Dechamps, *à la mort du P. Paul Le Jeune, « à Paris, ce 7e aoust* 1664 » *(Archiv. dom.).* — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1632-1643, 1653, 1657, 1661, 1666. — Creuxius, *Histor. Canadens., lib.* 2, *p.* 104 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor..., p.* 649. — Rybeyrète, *Scriptores Provinciæ Franc., p.* 213. — de Backer, *Biblioth..., t.* 5, *p.* 346. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 2, *p.* 88. — *Lettres de la* Vénér. Mère Marie de L'Incarnation, *p.* 63, 176, 323, 342, 347, 657. — Brasseur de Bourbourg. *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 50, 82.

VIII AOUT

—

Le huitième jour d'août de l'an 1730, mourut de pure défaillance, au fond d'une pauvre barque chinoise, dans la province du Hou-Kouang, le P. Joseph-Étienne le Couteux, né en Normandie. Il travaillait depuis trente ans à la conversion des infidèles, et n'avait pas cessé, durant dix-sept ans, de parcourir, souvent au péril de sa vie, les chrétientés du Chan-Si et du Hou-Kouang, parfois dans un si grand épuisement, lisons-nous dans une de ses relations, « qu'il m'a fallu, pour entendre les confessions, tenir ma « tête appuyée sur une table, et m'asseoir sur une chaise pour con- « férer le saint baptême. On me croyait près de rendre l'âme », ajoute-t-il ; et en cet état, il baptisa un jour jusqu'à soixante-dix-sept catéchumènes, si près d'expirer, semblait-il, dans ce saint ministère, que ses néophytes lui firent la recommandation de l'âme.

Exilé à Canton par les édits de persécution de l'empereur, il tenta deux fois de retourner auprès de ses néophytes, jugeant qu'il ne devait craindre aucun excès de fatigue et aucun danger de captivité ou de supplice, pour les soutenir dans la foi. Il consacrait ses nuits à recevoir ceux qui accouraient de bien loin pour obtenir la grâce des sacrements, dont ils étaient privés de-

puis des années. Le jour, il demeurait caché au fond de sa barque, dans un dénuement excessif, avec des incommodités que redoublait encore l'obligation de se soustraire, lui et les chrétiens, à toutes les recherches des persécuteurs. Et c'est ainsi qu'il rendit doucement à Dieu sa sainte âme, profitant de ses derniers jours pour introduire secrètement un de ses frères dans cette belle mission, qu'il avait cultivée avec tant d'amour !

Lettres édif., 1ère *édit.*, *t.* 22, *préf.*, *p.* IX. — *Lettres édif.*, *édit.* 1781, *t.* 20, *p.* 300 ; *t.* 21, *p.* 237. — PFISTER, *Notices biograph. et bibliograph.*, *n°* 251.

Le même jour de l'an 1780, mourut à Pékin, à la cour de l'empereur, le P. PIERRE-MARTIAL CIBOT, de Limoges. Parti pour la Chine en 1758, à l'âge de trente-et-un ans, le P. Cibot passa au service de l'empereur les vingt dernières années de sa vie. Son habileté dans les sciences et dans les arts de l'Europe, l'avait rendu très cher à ce prince ; mais cette faveur même le condamnait à un perpétuel esclavage ; et il enviait la sainte liberté des missionnaires qui pouvaient se consacrer tout entiers au service des âmes, tandis qu'il lui fallait consumer de longues années à satisfaire les caprices les plus frivoles. « J'ai travaillé pendant quatre ans, dit-il dans une de ses lettres, à une grande horloge d'eau, avec jets d'eau, chants d'oiseaux, figures mouvantes ». Mais il sacrifiait généreusement ses goûts les plus saints pour le plus grand bien de la religion. Il ne

laissait pas néanmoins de s'employer au salut des infidèles. Il eut même le bonheur de baptiser plusieurs princes de la famille impériale ; et la ferveur de ses néophytes lui semblait une récompense surabondante de ses plus pénibles travaux. « Je me crois transporté, dit-il, dans les premiers siècles de l'Église ; et il y a bien des endroits des épîtres de saint Paul dont ce que je vois me donne la clef ». Quant au péril d'une soudaine disgrâce, ou d'une persécution générale qui pourrait le jeter dans les fers pour le nom de Jésus-Christ, c'était l'objet de ses vœux les plus ardents. « L'orage dont on se plaint dans les provinces , écrivait-il en Europe, n'est pas encore venu jusqu'à Pékin ; mais du soir au matin, il peut éclater et tout renverser. La perte de la mission à part, il me semble que je trouverais bien doux de devenir le jouet de la Providence ! Je ne crains que mes péchés » !

Lettres édifiantes, *t.* 23, *p.* 440, *Lettre au P. Dervillé ; t.* 24, *p.* 236 *et suiv.*, *p.* 247 *et suiv. ; t.* 26, *p.* 493 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 266 *et suiv.* — FELLER, *Dictionn. historiq.*, *t.* 2, *p.* 257. — CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu*, *Supplem.* 1um, *p.* 117. — PFISTER, *Notices biograph. et bibliograph.*, *n°* 415.

IX AOUT

—

Dans les premiers jours du mois d'août de l'an 1634, mourut en odeur de sainteté, après six années seulement de vie religieuse et dix-neuf mois de dévouement au service des missionnaires, le F. Coadjuteur Fleury Béchesne, première victime de la charité au chevet des pestiférés de la mission naissante d'Alep. Son supérieur, le P. Jérôme Queyrot, annonçant sa mort au Père Général, n'hésita pas à l'appeler l'un des meilleurs ouvriers de l'Orient, tant il répandait efficacement la bonne odeur de Jésus-Christ parmi les fidèles et les infidèles. Traîné devant les juges, par des soldats turcs, pour avoir travaillé à fabriquer et à orner un autel, il fut retenu plusieurs jours en prison, quoique consumé par la fièvre, bénissant Dieu de l'avoir jugé digne de ce traitement et de cet opprobre, pour une cause qui tenait de si près au sacrifice du corps et du sang de son divin Fils.

« Je ne tairai pas, dit l'auteur de la Syrie Sainte, la réputation de sainteté qu'il s'était acquise sur le vaisseau qui le portait de France en Syrie. Une grande tempête s'étant élevée, et le péril du naufrage paraissant extrême, le capitaine et les mariniers, après lui avoir adressé beaucoup de prières, que notre Frère rebu-

ta, lui firent une honorable violence, et l'emportant sur le château de la poupe, l'obligèrent à faire un signe de croix sur les flots irrités, qui se calmèrent en ce moment... Cette victoire gagnée sur la mer fut, ajoute-t-il, un glorieux pronostic des bonnes actions qu'il devait faire paraître sur la terre ». Les épreuves de la misère qui signalèrent les débuts de la mission d'Alep, avaient un incroyable attrait pour son cœur ; dans son cachot, il baisait ses chaînes avec transport, comme son vrai titre de gloire. Et il donna encore, durant la peste, de si beaux exemples de vertu, que la reconnaissance universelle en consacra le souvenir par un monument funèbre, où l'on grava une belle inscription formée des louanges de l'humble et héroïque religieux.

BESSON, *La Syrie et la Terre Sainte, p.* 25. — *Mémoires du Levant, t.* 4, *p.* 28. — *Relazione della missione d'Aleppo,* 1630-1635, *par le* P. JÉROME QUEYROT, 23 *febbr.* 1636 *(Collect. mss. de la Prov. de Lyon, p.* 45-48*).*

X AOUT

—

L'an 1661, le dixième jour du mois d'août, mourut absolument sans aucun secours, dans les profondeurs des forêts de la Nouvelle-France, le P. René Ménard, semblable en sa mort, ainsi qu'il l'avait prédit expressément, au glorieux apôtre des Indes, saint François-Xavier, dont il avait très parfaitement imité le zèle et les vertus, pendant sa longue vie religieuse et apostolique. Il avait gagné à Jésus-Christ, dans l'espace de vingt années, une immense multitude de barbares. On disait de lui qu'il achetait les âmes, moins encore par ses vives prédications, que par ses prières incessantes, par ses jeûnes si rigoureux, qu'il ne vivait guère que de racines, de mousse et d'eau, durant des mois et parfois des années entières, par des veilles de chaque nuit qu'interrompait à peine un court sommeil sur la terre nue, enfin par tant d'autres souffrances, que le détail de son apostolat, dans les relations de ses frères, remplit l'âme d'une sorte d'effroi.

A plusieurs reprises, les Iroquois, pressés d'une rage d'enfer, s'étaient jetés sur lui le couteau à la main, ou la hache levée pour lui fendre la tête. Mais à leur grand étonnement, il n'en

paraissait pas seulement ému. Il souffrait d'un visage gai les affronts des petits sauvages, qui s'amusaient à le huer et couraient après lui comme on court après un insensé; avec le grand apôtre, il se faisait gloire d'être traité de fou pour Jésus-Christ. Sa joie éclatait malgré lui lorsqu'il voyait la flamme des bûchers, sur lesquels il espérait bientôt se voir consumé. Mais Dieu le réservait à des travaux plus longs et non moins terribles. Il se trouvait à la résidence de Québec, lorsque la nation des Ottawas, en 1660, envoya quelques députés chercher de nouveaux missionnaires ; et bien qu'elle eût fort maltraité ses premiers apôtres, le P. Ménard s'offrit aussitôt pour cette entreprise, dans le seul espoir d'y trouver encore plus à souffrir qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Voici quelques mots admirables d'une lettre qu'il adressait à l'un de ses frères peu de jours après son départ : « Je vous écris probablement le dernier mot, que je souhaite être le sceau de notre amitié jusqu'à l'éternité. *Ama quem Dominus Jesus non dedignatur amare, quanquam maximum peccatorem ; amat enim quem dignatur sua cruce ;* aimez ce pauvre pécheur misérable, que le Seigneur Jésus ne dédaigne pas lui-même d'aimer, puisqu'il l'honore de sa croix ». — « Dans trois ou quatre mois, ajoute-t-il, vous pourrez me mettre au *memento* des morts, vu le genre de vie de ces peuples, mon âge et ma petite complexion. Nonobstant quoi, j'ai ressenti de si puissants instincts, et j'ai vu en cette affaire si peu de nature, que je n'ai pu douter, si je manquais à cette occasion, que je n'en dusse avoir un remords éternel. Nous avons été un peu surpris (n'ayant eu le loisir de nous pourvoir d'habits et d'autres choses) ; mais celui qui nourrit les petits oiseaux et habille les lis des champs, aura soin de ses serviteurs ; et

quand il nous arriverait de mourir de misère, ce nous serait un grand bonheur ».

Obligé de ramer du matin au soir avec les sauvages, durant des voyages de plusieurs centaines de lieues, n'ayant que la nuit pour dire son bréviaire, à la lueur d'un tison brûlant, ou à la clarté de la lune ; tellement dénué des choses les plus nécessaires que, pendant huit mois, il dut vivre de glands et d'écorce d'arbres pilés, et même quelque temps d'ossements d'animaux broyés, dont il faisait avec de l'eau une espèce de bouillie pour ne pas mourir tout à fait de faim ; abandonné plus d'une fois par ses compagnons, au risque de s'égarer et d'être tué dans l'épaisseur de forêts inconnues, mais toujours dans les mains de la Providence, le P. René Ménard termina dans le délaissement sa sainte et glorieuse vie, comme il l'avait souvent annoncé à ses frères, en leur répétant que les croix lui semblaient si douces, qu'il ne savait comment leur exprimer le sentiment de joie dont son cœur était alors inondé.

P. Renati Ménard vita et mors (Archiv. Rom.). — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1640-1644 ; *ann.* 1656, 1657 ; 1660-1665. — Patrignani, *Menologio,* 10 *agosto, p.* 98. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 10a *aug., p.* 93. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 10a *aug., p.* 306. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 2, *p.* 113 *et suiv.* — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 75, 94, 95. — *Lettres de la* Vén. Mère Marie de l'Incarnation, *p.* 533, 569. — Shea, *History of the catholic missions among the indian tribes ..., p.* 356.

Le même jour de l'an 1587, mourut à Bordeaux le P. JEAN SANGENOT, lorrain, admis dès sa jeunesse au conseil intime du duc Charles III surnommé le Grand. Dans toute la fleur de l'âge, tout l'éclat du talent et de la fortune, à la veille même du jour où il devait s'allier à l'une des plus riches et des plus nobles maisons de la Lorraine, il avait renoncé tout à coup aux joies et aux espérances les plus riantes, pour aller vivre pauvre et humble dans la Compagnie de Jésus. Mais Dieu l'en récompensa magnifiquement par la gloire et les conquêtes de l'apostolat, et par une surabondance de grâce qui lui faisait demander quelquefois avec étonnement ce que les joies mêmes du ciel pourraient donc lui donner de plus.

A plusieurs reprises, la très sainte Vierge, qu'il honorait et aimait comme sa mère, daigna lui apparaître et le combla des plus rares faveurs. Dans une maladie mortelle, tandis qu'il semblait près de rendre le dernier soupir, elle le guérit subitement, et lui dit qu'il avait encore une année à vivre, pour travailler au salut des âmes et à sa propre sanctification. Le P. Sangenot se hâta de profiter de cet avis pour mener plus que jamais une vie céleste. Enfin, dans les premiers jours du mois d'août de l'an 1587, ayant reçu pour patron le martyr saint Laurent, il conçut la douce espérance que la fête de ce grand saint serait l'heureux jour de son entrée dans le ciel ; peu de temps après, Jésus et sa sainte Mère lui apparurent ensemble pendant la nuit, et lui donnèrent l'assurance que son pieux désir était exaucé. En effet, le 10 août, après une courte agonie qui parut n'être qu'une délicieuse extase, le P. Sangenot, transporté d'amour et de joie, entendant chanter une

dernière fois le cantique de saint Bernard : « *Jesu, dulcis memoria* », expira paisiblement, dans le baiser de Jésus crucifié, qui l'avait invité à le suivre dans son royaume.

Abram, *S. J., Hist. Univers. Mussipont., lib.* 1. — *Litt. Ann. S. J.*, 1586-87, *p.* 420. — Sacchini, *Hist. Soc. Jes., part.* 5, *t.* 1, *p.* 328. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 7ª *aug.*, *p.* 87. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 7ª *aug.*, *p.* 303.

XI AOUT

—

* Le onzième jour d'août, le F. François Cagnin, Coadjuteur temporel, mourut à Lyon en 1617, la même année que le saint F. Alphonse Rodriguez, avec lequel il offre des traits frappants de ressemblance. Il était en si grande réputation de sainteté, que le P. Recteur du collège et le P. Provincial n'hésitèrent pas à faire publiquement l'éloge de ses vertus et à le proposer comme un modèle de perfection. François Cagnin, « image vivante de Jésus-Christ », ainsi que l'appelle son biographe, naquit dans le Bugey, d'une pieuse famille qui eut à cœur de l'élever dans la crainte et l'amour de Dieu. Après quelques tentatives diverses pour se créer une situation, il entra au service d'un riche marchand. Là, dans l'humble emploi, d'abord de garçon de boutique, puis de commis-voyageur et de caissier, il fit paraître tant d'intelligence, de savoir-faire et de probité, que son maître, devenu consul de la ville de Lyon, lui laissa sa maison en compagnie de deux autres associés. Sa fortune ne fit plus que prospérer ; il voyait se vérifier à la lettre en sa faveur la parole de l'Évangile: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». En effet, François Cagnin, comme Alphonse Rodriguez, était avant tout

un chrétien fervent ; à Lyon, on ne l'appelait pas autrement que « l'admirable et le saint ». Soigner de ses mains les malades les plus rebutants, prendre part aux processions de pénitence ordonnées pour obtenir du ciel la cessation des troubles qui désolaient alors la France, s'y montrer pieds nus, une discipline à la main, porter la haire, distribuer des prières et des livres de dévotion, secourir de ses largesses les pauvres honteux, les hôpitaux, les maisons religieuses, toutes les bonnes œuvres lui étaient familières.

« Il était à la veille, dit son biographe, d'être l'un des plus riches marchands de la ville de Lyon, par une prudence et diligence extraordinaire aux affaires », quand il résolut de sacrifier toutes ces espérances et sollicita son admission dans la Compagnie, à l'âge de trente-six ans. Les supérieurs, qui connaissaient ses grands talents, lui offrirent l'honneur du sacerdoce, car il avait étudié le latin dans sa jeunesse ; mais il les conjura de le laisser servir Dieu et la Compagnie dans les fonctions de Coadjuteur temporel.

Dès les premiers jours, il parut un religieux formé, pénétré de l'esprit de saint Ignace, mort aux recherches de l'amour-propre. Pour n'égarer aucun de ses pas et imprimer à toute sa conduite la vraie direction, il avait pris la résolution de lire, au moins une fois par semaine, la méditation fondamentale. De cette vue de foi naissait une estime profonde des moindres observances, une indifférence entière à tous les emplois, sans autre réserve qu'un certain attrait de cœur pour les plus contraires à la nature, une obéissance prompte et joyeuse à tous les ordres des supérieurs. Un Frère se plaignait un jour devant lui du travail dont on l'avait chargé : « Mon Frère, lui répondit-il, il nous faut affectionner à tout ce que l'obéissance nous impose ; et je vous assure que si

les supérieurs m'avaient commandé ce métier (celui de vigneron) pour tout le reste de ma vie, je n'aurais aucune difficulté à m'y résoudre ».

Chargé de l'administration des biens temporels, il apporta dans l'exercice de cette fonction, souvent difficile et délicate, une prudence, un tact, en même temps qu'un esprit de justice et de fermeté, qui venaient à bout de tous les obstacles. Un puissant seigneur se montrait vivement irrité contre la Compagnie, à l'occasion de certains droits en litige ; le F. Cagnin sut faire prévaloir sa cause : « Je ne sais, disait ensuite ce seigneur, ce qu'a cet homme, et s'il me charme ; mais je ne puis me fâcher contre lui et ne sais que répliquer à ses raisons ». — « Il était capable, ajoute un de ses anciens associés, de gouverner la maison d'un roi ».

Le soin des affaires ne lui faisait point perdre de vue la sanctification de son âme. Dans ses longs voyages, toujours à pied, il allait comme ravi en Dieu, tout occupé de pensées surnaturelles, et au spectacle de tant d'hommes « qui vivent dans un entier oubli de Dieu et de leur salut et périssent misérablement », il était saisi d'une tristesse indicible, et multipliait pour eux les prières et les pénitences. Sa dévotion à la sainte Vierge (car il avait encore ce trait de ressemblance avec le bienheureux portier de Majorque) était toute filiale ; plus d'une fois cette Mère de bonté daigna se montrer à lui. « Elle ne m'a jamais rien refusé », disait-il avec reconnaissance. Parmi les faveurs que le F. Cagnin s'applaudissait humblement d'avoir obtenues par ses prières, on cite, comme les plus précieuses, de cruelles douleurs endurées pour expier les fautes qu'il pouvait avoir commises dans sa jeunesse, et la grâce de servir Notre-Seigneur dans la vie religieuse autant d'années qu'il en a-

vait passé dans le monde. Il mourut en effet dans la soixante-douzième année de son âge, et la trente-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Quelque temps après son bienheureux trépas, il apparut brillant de clarté à un F. Coadjuteur, qui se laissait aller à la tiédeur et était en danger de perdre sa vocation. « Mon cher Frère, lui dit-il, il a plu à Dieu de me mettre dans sa gloire ; je viens, envoyé à la requête de N. B. P. Ignace, vous donner avis de penser à vous, et de prendre garde à vos confessions et communions ». Et il disparut, laissant le religieux confus, mais transformé et décidé à vivre désormais en saint.

Vie de François Cagnin, d'heureuse mémoire, premièrement marchand à Lyon, puis Coadjuteur de la Compagnie de Jésus, par un Père de la même Compagnie (P. Pierre Builloud. *Mss. conservé à la Biblioth. de la ville de Lyon. La copie faite par les soins du P. Prat, compte pp.* 116 *in-fol*). — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 11ª *aug.*, *p.* 95. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 11ª *aug.*, *p.* 307. — Theoph. Raynaud, *opp.*, *t.* 17, *Pratum spirituale*, *n.* XLI, *p.* 615. — de Backer, *Bibliothèque . . .*, *t.* 4, *p.* 80. — Depery, *Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, *Bourg*, 1839, *t.* 1, *p.* 288 ; *t.* 2, *p.* 168-176. — *Les PP. de Backer citent encore* Delandine *et* Pernetti, « *Les Lyonnais dignes de mémoire* ».

Le même jour rappelle la mémoire du P. Matthieu Bazire et du F. novice Bertrand Monodol.

* Le P. Matthieu Bazire, né à Rouen, mourut en 1650, dans les infects et horribles cachots de Londres, où il avait été jeté pour sa foi, et en punition de son apostolat au milieu des catholiques anglais. Il y périt de pure misère, sans avoir été même une seule fois admis à paraître devant ses juges, après un lent martyre, moins éclatant aux yeux des hommes, mais non moins méritoire devant Dieu que le gibet de Tyburn et le glaive du bourreau.

Le F. Bertrand Monodol mourut en 1607, au noviciat de Lyon. Il avait soutenu pour sa vocation les plus rudes assauts de sa famille, et des combats plus terribles encore contre les puissances de l'enfer. Dès sa première probation, il entendait sans relâche cette même voix qui avait réduit autrefois à de si horribles angoisses le saint fondateur de la Compagnie : « Comment pourras-tu soutenir, pendant quarante ans, une si rude vie de travail et de pénitence » ? Cette pensée lui causait des angoisses inexprimables, lorsqu'il tomba sur ce passage de la vie de saint Ignace, où les premières épreuves de la vie pénitente du nouveau converti sont racontées par le P. Ribadeneira. Ce fut comme un trait de lumière pour le jeune postulant; et victorieux des embûches de l'ennemi, par les mêmes armes que son Bienheureux Père, il se remit avec une douce confiance entre les bras de Dieu qui l'appelait. Peu de jours après, il ressentit les atteintes d'un flux de sang qui épuisa rapidement ses forces. Purifié de plus en plus par de vives douleurs, qu'il unissait aux souffrances et à la Passion de Jésus crucifié, le F. Monodol, après avoir instamment demandé, comme

saint Louis de Gonzague, la grâce d'être flagellé avant de rendre le dernier soupir, prononça ses premiers vœux, et récita ensuite le *Te Deum* et le *Lætatus sum*, pour remercier Dieu de sa vocation et de sa mort ; et presque au même moment il expira doucement, dans un saint transport de joie, en prononçant le nom de Jésus.

P. Bazire. — *Cf. Litt. ann. Societ. Jes., ann.* 1650, *p.* 43. — Alegambe, *Mortes illustres...*, *p.* 674. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11ª *aug.*, *p.* 95. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 11ª *aug.*, *p.* 307. — Patrignani, *Menol.*, 11 *agost.*, *p.* 100.

F. Monodol. — *Cf.* Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 11ª *aug.*, *p.* 94. — Patrignani, *Menolog.*, 11 *agost.*, *p.* 100.

XII AOUT

—

* Le douzième jour d'août rappelle la mémoire du P. Claude du Mesnil, mort en 1592 à l'université de Pont-à-Mousson. Il était déjà prêtre, quand il sollicita son entrée dans la Compagnie. Sa famille, qui avait fondé les plus belles espérances sur ses talents et ses grandes qualités, n'apprit pas cette détermination sans un vif désappointement et sans colère. Prières, flatteries, larmes, menaces, elle mit tout en œuvre pour lui faire abandonner son dessein ; et comme le novice demeurait inébranlable, elle résolut d'en appeler à la puissance séculière, pour l'arracher de force aux mains de ceux qu'elle accusait de l'avoir séduit. Claude du Mesnil crut prudent de se dérober pour un temps à l'orage ; et avec la permission de ses supérieurs, il se retira chez un chanoine du diocèse de Trèves, où, son noviciat terminé, il prononça ses premiers vœux. Il sortit alors de sa retraite, et pour décourager à jamais les prétentions des siens et se fermer la voie aux honneurs des prélatures, il fit presque aussitôt, du consentement exprès du P. Général, sa profession solennelle.

A cet amour de sa vocation, le P. du Mesnil joignit, dès les premiers jours, une fidélité inaltérable aux moindres observances

de la vie religieuse, estimant avec raison que c'est la plus sûre garantie de la persévérance. Il gouverna dix-huit ans le collège de Verdun en qualité de Recteur ; et par son exemple, par ses conseils, par ses exhortations et les mille industries de son zèle, il fit épanouir de si belles vertus, et provoqua entre tous les religieux une telle émulation de perfection, qu'on aurait pu se croire au collège de Coïmbre ou à celui de Gandie, dont la ferveur presque excessive ravissait de joie notre Bienheureux Fondateur ; de longues années après la mort du saint Recteur, l'impulsion qu'il avait imprimée ne s'était pas ralentie, et le collège de Verdun s'appelait encore « le collège des saints ».

ABRAM, *Histor. Universitat. Mussipontan., mss., lib.* 1 *(copie, Archiv. dom.). — Elogia defunct. Prov. Campan. (Archiv. Rom.).*

Le même jour, l'an 1647, mourut au collège de Bourges, après cinquante années de vie religieuse, le P. JACQUES DE St-RÉMY, pieux et savant théologien de la Province de Champagne. Ses contemporains lui donnent ce bel éloge, que son enseignement et tous ses discours étaient la vive expression des pensées et des sentiments de la sainte Église, telle que le recommande si instamment le Bienheureux Fondateur de la Compagnie, à la fin du livre des Exercices, dans les règles qu'il trace à tous ses enfants, pour avoir constamment et en toutes choses un même esprit,

un même cœur, et en quelque sorte un même instinct avec la très sainte Épouse du Sauveur, aimant tout ce qu'elle aime, approuvant tout ce qu'elle approuve, se plaisant à tout ce qui lui plaît dans la conduite de ses saints, sans attendre jamais un ordre formel ou une décision imposée sous peine d'anathème. C'est ainsi qu'il eut le bonheur de former un grand nombre d'âmes vraiment catholiques, et mérita d'être proposé comme le modèle des parfaits ouvriers évangéliques de la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Claude Boucher *sur la mort du P. Jacques de Saint-Remy*, « *de Bourges, ce* 12 *d'aoust* » 1647 *(Arch. dom.)*.

XIII AOUT

—

* Dans les mers de Chine, en vue de l'île Poulo-Pinang, mourut, on ignore quel jour et quelle année, le P. d'Estelan, victime de sa charité au service de marins naufragés. Le navire qui le portait en Chine, s'était engagé, par la perfidie d'un pilote malais, au milieu des récifs qui remplissent ces parages, et il n'avait pas tardé à toucher et à s'entr'ouvrir. Quarante-deux hommes étaient à bord, et sous peine de couler bas, la chaloupe ne pouvait en contenir que trente-quatre. Le capitaine, impuissant à sauver tout son monde, ordonna le tirage au sort, et trente-trois hommes descendirent dans la chaloupe ; le trente-quatrième refusa, c'était le P. d'Estelan. Il déclara qu'il suivrait l'exemple du capitaine, intrépide marin que nulle instance de l'équipage ne put arracher à son bâtiment ; il ajouta qu'il devait son ministère à ceux qui bientôt allaient mourir et paraître devant Dieu. La chaloupe dut s'éloigner, et presque au même moment le navire sombra et disparut dans un tourbillon formidable.

Les naufragés reparurent quelques instants après à la surface. On vit alors de la chaloupe un spectacle admirable. Soutenu par une force surhumaine, le P. d'Estelan nageait de l'un à l'autre de ces hommes, il les soulevait d'une main, il les entendait, les

exhortait au regret de leurs fautes, leur pardonnait au nom de Dieu, et les laissait ensuite retomber doucement sur la vague qui allait les ensevelir. Il ne se lassa point dans ce ministère sublime, qu'il n'eût réconcilié et préparé à la mort jusqu'au dernier de ces infortunés ; il sentit alors ses bras se raidir, ses forces l'abandonner, et plein de joie de s'être livré pour les âmes à l'exemple de son divin Maître, le vaillant apôtre ne chercha point à disputer aux flots sa propre vie, et il se laissa couler enveloppé dans son glorieux linceul.

N. B. — Nous avons trouvé ce récit émouvant dans les notes du P. de Guilhermy ; mais il est écrit d'une autre main et le copiste a négligé de noter d'où il est tiré. Il se termine par ces mots : « J'ai su tous ces détails par mon vénérable ami, le duc de Penthièvre, à qui les registres et les bureaux de sa Grande-Amirauté en avaient donné l'information ». Le capitaine du navire s'appelait Magon de Boisgarin, d'une honorable famille de Saint-Malo. Malgré l'absence de renseignements plus précis, nous n'avons pas cru devoir priver nos lecteurs de cet exemple de dévouement apostolique.

XIV AOUT

—

Le quatorzième jour du mois d'août, l'an 1671, mourut au collège de Billom, le jeune F. Scolastique GABRIEL DE L'HOSPITAL, l'un des plus surprenants modèles de l'amour du salut des âmes par la croix. Dans la fleur de l'âge, à vingt-trois ans, presque au début de sa carrière, arrêté tout à coup par une douloureuse maladie articulaire, que les médecins jugèrent irrémédiable, bien loin de se laisser abattre à la pensée qu'il ne pourrait désormais remplir aucun ministère apostolique, il reçut de Notre-Seigneur une très vive intelligence du salut du monde par la douleur, et s'offrit, autant que l'obéissance le lui permettrait, à mettre tout en œuvre pour réaliser en sa personne la parfaite image de Jésus priant et souffrant jusqu'à la mort.

Alors, avec l'autorisation de ses supérieurs, qui crurent ne pouvoir résister à l'esprit de Dieu, et le concours du Frère infirmier, dont l'assistance lui était nécessaire, et qui lui promit un inviolable secret, Gabriel de l'Hospital s'entoura les bras, les jambes, tout le corps et la tête même, de chaînes, de ceintures, et d'une couronne hérissée de pointes de fer, demeurant dans ce douloureux état des semaines entières, jeûnant ordinairement au pain et à

l'eau, s'abreuvant de vinaigre, de fiel et d'absinthe, enfin saintement ingénieux à inventer toujours quelques nouvelles industries pour se crucifier. Mais son union à Dieu par la prière était aussi continuelle et aussi ardente que sa souffrance, et il puisait chaque jour, dans le renouvellement du sacrement de pénitence et dans la très sainte Eucharistie, une force divine et une joie qui semblait déjà l'avant-goût du ciel, état véritablement incompréhensible, et qui se prolongea près de douze années.

Elogia defunct. Provinc. Tolos. (Arch. Rom.).

XV AOUT

—

Le quinzième jour d'août de l'an 1622, mourut saintement dans l'Ile de Ré, le P. Jean de la Garde, de la Province d'Aquitaine, que la cause étrange et les circonstances de sa mort ont fait inscrire, par les PP. Tanner et Alegambe, sur la liste des martyrs de la Compagnie. Entré au noviciat de Bordeaux à l'âge de seize ans, il s'était appliqué, dès les premiers jours, avec tant d'ardeur et de succès au saint exercice de l'oraison, qu'au bout de six mois de vie religieuse, il avait obtenu de Notre-Seigneur, comme saint Louis de Gonzague, le merveilleux privilège de ne plus éprouver aucune distraction durant les longues heures qu'il passait chaque jour à s'entretenir avec Dieu. Son angélique chasteté ne paraissait pas moins surprenante ; et néanmoins, fidèle imitateur du bienheureux patron de la jeunesse, il semblait encore à son exemple n'avoir une chair que pour la crucifier.

A peine élevé au sacerdoce, il fut attaché à un corps d'armée que le roi Louis XIII envoyait contre les hérétiques du midi. Pendant le siège de Tonneins, il était resté jour et nuit au milieu des troupes, prenant à peine sur la terre nue un peu de repos, et ravissant le cœur des soldats catholiques par son zèle et son intrépidité.

Nommé, peu de temps après, par ses supérieurs, aumônier de la flotte royale, bien que n'ayant pas encore vingt-sept ans, il fit chasser du vaisseau où il se trouvait un suppôt de l'enfer, qui, par ses artifices diaboliques, travaillait à ruiner la foi des matelots et à perdre leurs âmes. Ce misérable, convaincu d'affreux sacrilèges, eut l'audace de menacer le P. de la Garde de toute la vengeance des démons. Mais le missionnaire se contenta de lui répondre : « Quand Dieu te permettrait de me donner la mort la plus cruelle, je m'estimerais bienheureux d'avoir sacrifié ma vie pour délivrer d'une pareille peste le troupeau que Dieu m'a confié ».

Le jour même, il fut saisi d'un mal inconnu, dit la relation de sa mort ; et bientôt réduit à l'extrémité, ne pouvant plus, malgré tout son courage, supporter les douloureuses secousses de la mer, il dut être exposé sur la plage la plus voisine, et y demeura plusieurs jours, sans autre assistance que celle de Dieu ; dans une caverne, exposé à toutes les injures des vents et des flots. Quelques pauvres pêcheurs catholiques de Saint-Rian le découvrirent, comme par hasard, dans cet abandon et lui prodiguèrent les soins de leur charité. Mais son mal était désormais plus fort que tous les remèdes humains, et il expira saintement au bout de trois jours, glorieux martyr de son zèle et de la haine des démons.

ALEGAMBE, *Mortes illustres*, *p.* 322. *Le P. Alegambe cite ensuite : Annuæ Societ. Jesu, ms. Provinc. Aquitan., coll. Burdigal. — Elogia ms. in Tabulario nostro Rom.* — Jo. *Rho*, *Variæ virtut. histor., l.* 1, *c.* 3, *n.* 29, *p.* 56. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 15ª *aug.*, *p.* 106. — TANNER, *Societ. Jesu usque ad sanguin . . . militans . . .*, *p.* 96. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 15 *agost.*, *p.* 127.

* Le même jour de l'an 1684, le P. Pierre Chastellain, de Senlis, mourut à Québec dans la soixante-dix-huitième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie. Il avait vivement désiré la mission du Canada, dans l'espérance d'y verser son sang pour le nom de Jésus-Christ. Mais lorsqu'il s'embarqua, à l'âge de trente ans, avec les PP. Jogues et Garnier, Dieu lui fit connaître que cet honneur était réservé à ses deux compagnons. Pour se consoler de cette disposition de la Providence, qu'il attribuait à ses péchés, le P. Chastellain s'offrit au martyre de la pénitence. Et en effet, aux privations et aux fatigues inséparables de la vie de missionnaire au milieu de ces populations errantes, il ajoutait des austérités vraiment extraordinaires. Il enveloppait tout son corps de chaînes de fer armées de pointes si aiguës et si douloureuses, qu'il avait peine à se mouvoir ; il jeûnait tous les jours, et pendant de longs mois de l'année, il n'avait, pour apaiser sa faim, ni pain, ni viande, ni poisson. Tous les vendredis, en mémoire de la Passion du Sauveur, il mettait dans sa bouche des feuilles d'absinthe, et il en savourait l'amertume avec délices jusqu'à l'heure de midi. Il était insatiable de douleurs, et il fallut que l'obéissance mît un frein à ses pieux excès, inspirés par la folie de la croix.

Mais au milieu de ce crucifiement de la nature, le P. Chastellain jouissait d'une paix délicieuse, sa conversation était toute dans le ciel, et même au milieu du repos de la nuit on l'entendait exhaler les sentiments de son âme. C'est alors, pendant qu'il évangélisait les tribus huronnes, qu'il composa son beau livre : « Affectus animæ amantis Jesum ». Comme il ne vivait que de la foi, les évène-

ments les plus extraordinaires et les plus imprévus ne pouvaient altérer sa tranquillité ; c'était alors sa coutume de répondre à ceux qui s'en affligeaient devant lui, par ces deux mots qui, dans les dernières années de sa vie, étaient perpétuellement sur ses lèvres : « Aimons Dieu ». Le P. Chastellain, racontent les annales contemporaines, « était souvent favorisé de Dieu par des communications très particulières. C'était un saint, qui joignait à beaucoup de génie une douceur inaltérable, une simplicité charmante, une charité sans bornes envers le prochain, et un amour pour Dieu très ardent . . . Un jour entr'autres que les Pères allaient à leur maison de campagne, il marchait derrière, un peu éloigné, et s'entretenait à son ordinaire de quelque bonne pensée : Notre-Seigneur se fit voir à lui, le salua, comme autrefois ses disciples, en disant : « La paix soit avec vous », ce qui laissa dans son âme une impression qui ne s'effaça jamais.

Trois jours avant sa mort, il annonça, sans que rien fît prévoir une fin si prochaine, qu'il irait célébrer au ciel l'Assomption de la sainte Vierge ; et en effet, à la première aurore de la fête, un peu après minuit, il expira doucement, « plein de jours et de mérites, dit l'auteur de son éloge, et chargé des dépouilles de l'enfer ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Relations de la Nouvelle-France, ann. 1636-1644, *passim.* — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, p.* 666. — *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, p.* 261, 280. — *Lettres de la* VÉN. MÈRE MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 310.

Le même jour, l'an 1732, mourut, en odeur de sainteté, le père des petits enfants de Canton, Maurice du Baudory, né à Vannes, dont la vocation, la vie et la mort, rappellent tour à tour, selon l'expression de ses frères et de ses successeurs dans l'apostolat, les noms bénis de Stanislas et de Vincent de Paul. Il allait, en ce jour, suivant son désir et son espérance, célébrer au milieu des anges, dont il avait lui-même peuplé le ciel, la glorieuse fête de l'Assomption : « Dernier trait de pinceau, écrivait le P. Louis Porquet, ajouté à la ressemblance de sa vie avec celle de l'angélique patron des novices de la Compagnie. Comme lui, ne pouvant triompher autrement des résistances de sa famille, il était allé autrefois à pied jusqu'à Rome, pour obtenir du Révérend Père Général la grâce de suivre sa vocation ; comme Stanislas, il avait vécu dans le continuel exercice de la présence et de l'amour de Dieu ; enfin le même jour, il allait recevoir sa récompense. »

Le P. Maurice du Baudory mérite à juste titre d'être appelé le premier précurseur et l'inspirateur de l'œuvre admirable de la *Sainte-Enfance*, et même avec un caractère tout particulier : Depuis bien des années, il avait conçu, suivant le récit du P. du Halde, le projet de faire administrer le saint baptême aux petits enfants près d'expirer, jusque chez leurs propres parents infidèles. La plus grande difficulté était de s'ouvrir l'entrée de leurs maisons, surtout depuis les derniers édits de proscription. Plein de confiance en Dieu, le saint missionnaire employa d'abord à cette bonne œuvre quelques catéchistes, et principalement des femmes chrétiennes, qui avaient plus d'accès dans les familles que les hommes. Il destina les unes pour la ville, les autres pour la campagne, avec

ordre de marquer fidèlement le nombre des enfants qui mouraient après le baptême, et de lui en envoyer la liste tous les mois ; il leur fit aussi distribuer, avec la formule du baptême, une courte instruction sur tout ce qui est nécessaire pour sa validité ; et afin de mieux s'assurer lui-même de leur capacité dans une matière de cette importance, il les fit venir à la ville un jour de fête et les examina sur la manière dont elles administraient ce sacrement. Or, dès les premiers débuts de cette œuvre, cinq ans avant la mort de cet homme de Dieu, le succès dépassa tellement toutes ses espérances que, par son zèle et par ses soins, en l'espace d'une seule année, ajoutait le P. du Halde, quatre mille cent cinquante enfants ont été déjà placés dans le ciel.

Lettres édif., t. 19, *p.* 248 *et suiv.*; *t.* 22, *p.* 25 *et suiv.. Lettre du* P. PORQUET. — ID., 1ère *édit., t.* 19, *préf., p.* XXII. — *Annales de la Propagation de la Foi, novembre* 1859, *p.* 454 *et suiv..* — *Lettre de* Mgr GUILLEMIN *à sa mère*, 12 *février* 1850.

XVI AOUT

---

* Le seizième jour d'août de l'an 1656, mourut, dans la trente-huitième année de son âge et la dix-huitième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. ANTOINE D'HODENCQ, Principal du collège de Paris. « C'était, dit le P. Castillon, son supérieur, un homme de grande oraison et d'une mortification continuelle, toujours uni à Dieu et toujours agissant dans la vue de Dieu ». Il avait une dévotion extraordinaire au saint Sacrement; toutes les heures dont il pouvait disposer, il les passait en adoration au pied du tabernacle, c'est là, disait-on dans le collège, « qu'il le fallait aller chercher, quand on ne le trouvait pas dans sa chambre . . . ». Cette assiduité ne nuisait en rien à l'exercice des devoirs de sa charge. « Il y était exact à merveille, ajoute le P. Castillon, et sa vertu le faisait tellement respecter et aimer, non seulement des Nôtres, mais encore des pensionnaires, que, quoiqu'il veillât assidument sur eux et les traitât avec assez de sévérité, jamais pourtant il ne s'en est trouvé aucun qui se soit plaint de lui. Au contraire, ils l'ont toujours eu en singulière vénération, et ont parlé de lui comme d'un saint ».

Le P. d'Hodencq se souvenait avec reconnaissance qu'il était venu au monde, avait reçu le saint baptême et était entré en reli-

gion dans l'octave de l'Assomption de Notre-Dame. Dès qu'il se sentit frappé du mal qui devait l'emporter, il conjura avec une filiale confiance cette Mère de bonté de mettre le couronnement à ses maternelles faveurs en l'appelant au ciel dans cette même octave bénie. Il fut exaucé ; il s'éteignit doucement en s'entretenant avec Dieu jusqu'à la fin, et en exaltant le bonheur de mourir dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. ANDRÉ CASTILLON *à la mort du P. Antoine d'Hodencq*, « *de Paris, ce* 17 *aoust* 1656 » *(Archiv. dom.)*.

Le même jour de l'an 1683, mourut à Québec le F. Coadjuteur FLORENT BONNEMER, âgé de quatre-vingt-trois ans, dont il avait passé la plus grande partie au service de la colonie française et des sauvages du Canada. Très habile dans l'exercice de la médecine et dans les opérations de la chirurgie, il gagnait avec un art merveilleux les cœurs de ces pauvres barbares, et les amenait, par la guérison de leurs corps, à la guérison de leurs âmes et à la vie de la foi. Son amour pour la mortification et pour la prière lui mérita d'être comparé à plusieurs des plus saints apôtres de ces contrées, et Dieu daigna le favoriser plus

d'une fois de grâces miraculeuses fort extraordinaires. Une religieuse de Québec, morte en grande réputation de sainteté, et qu'il avait soignée très charitablement jusqu'à la mort, lui obtint tout à coup pour récompense un amour de Dieu si vif et si fort, qu'il ne pouvait plus s'en distraire, et fut même sur le point d'en mourir, tant les flammes de ce divin amour devinrent ardentes et les assauts impétueux. Comme il traversait un jour, tout ravi en Dieu, le Saint-Laurent, pour aller soigner quelques sauvages réunis dans l'île d'Orléans, et s'était engagé sans s'en apercevoir au milieu des glaces flottantes, la Vénérable Marie de l'Incarnation assure que, durant plus de trois cents pas, il marcha miraculeusement sur les eaux.

Elog. defunct. Prov. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Lettres de la* V. Marie de l'Incarnation, *p.* 500-502.

XVII AOUT

—

* Le dix-septième jour d'août rappelle la mémoire des PP. Jacques Bordier et Louis Rochette, morts, le premier en 1672, pendant qu'il était pour la seconde fois Préposé de la maison professe de Paris, le second en 1687, sur le vaisseau qui l'emportait aux Indes.

Dans les charges de Recteur, de Préposé et de Provincial, qu'il avait successivement remplies, le P. Bordier s'était montré partout le supérieur formé à l'école et selon le cœur de saint Ignace, « homme, lisons-nous dans une lettre adressée par le P. Simon de Lessau au Père Général, véritablement digne d'être comparé aux plus éminents » dans l'art si difficile de gouverner, alliant à la fermeté et à un zèle ardent pour l'observation de la discipline religieuse, une suavité si aimable, une charité si prévenante pour ses inférieurs, une sollicitude si attentive à tous leurs besoins, que tous, disait le même Père dans une autre lettre, se portaient avec une allégresse admirable aux plus laborieux devoirs de leur vocation. « Depuis que je suis dans la Compagnie, ajoutait-il, je ne me souviens pas d'avoir vu de collège plus florissant que celui-ci (le collège d'Amiens); après Dieu, nous devons tout au Père Recteur ». En une seule an-

née, plus de quarante écoliers de la congrégation de la sainte Vierge embrassèrent la vie religieuse.

Le P. Louis Rochette, de la Province de Lyon, était un des douze Pères qui, à la requête du roi de Siam, avaient été envoyés en Orient par Louis XIV, en qualité de ses mathématiciens. Il périt en mer, victime de sa charité au service des malades, qu'il avait assistés, dit la relation du P. Tachard, « avec un zèle et une assiduité extraordinaires ». « Il s'était attiré un si grand respect, ajoute la même relation, par sa douceur, par sa modestie et par la sainteté de ses mœurs, qu'après sa mort, il se trouva des gens qui l'invoquèrent comme un saint ». Une conversion merveilleuse justifia bientôt la persuasion que l'on avait de sa gloire au ciel et de son crédit auprès de Dieu. Un capitaine de ses amis, malheureusement étranger aux devoirs religieux, était à toute extrémité. A peine eut-il appris la mort du P. Rochette, qu'il fut touché de la grâce et qu'on l'entendit s'écrier : « Saint homme, priez Dieu pour moi... Ce que vous n'avez pu sur moi durant votre vie par vos saintes exhortations, vous l'obtenez de Dieu après votre mort, par vos puissantes et efficaces prières ». Il fit aussitôt rassembler tous ses officiers, et après avoir fait devant eux la confession publique de ses fautes, il les engagea à mener une vie chrétienne, et quelques jours après, muni de tous les secours de l'Église, il mourut en prédestiné.

P. Jacques Bordier. — *Cf. Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Litteræ* P. Simonis de Lessau *ad P. Gener.*, 29ª *jul.* 1655 *et* 17ª *jan.* 1659 *(Archiv. Rom.).* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 359.

P. Louis Rochette. — *Cf.* P. Tachard, *Second voyage au royaume de Siam, Amsterdam*, 1689, *p.* 3, 68.

Le même jour de l'an 1761, mourut saintement le P. François Mayet, le dernier directeur que nous connaissions des retraites communes de prêtres, de gentilshommes et d'artisans au noviciat de Paris, avant la destruction de la Compagnie. Il avait gouverné auparavant les collèges d'Eu, d'Alençon, de Caen et de Rennes, avec un don de Dieu très particulier pour entretenir l'esprit de ferveur parmi les jeunes religieux de la Compagnie. C'était surtout à l'autel qu'il puisait la lumière du Saint-Esprit pour travailler à la sanctification des âmes. Au moment de recevoir le saint viatique, il exhorta vivement tous les novices à la persévérance dans leur vocation, ajoutant qu'il ne connaissait pas de moyen plus sûr et plus efficace de parvenir à la sainteté, que la fidélité à bien s'acquitter chaque jour de l'oraison prescrite par les règles de la Compagnie. La veille du beau jour de l'Assomption de la très sainte Vierge, un de nos Pères s'entretenant avec lui du bonheur de monter au ciel en un pareil jour : « J'aurais bien désiré cette grâce, répondit le P. Mayet, mais la sainte volonté de Notre-Seigneur est que mes souffrances se prolongent jusqu'à l'octave du glorieux martyr saint Laurent ». La veille de sa mort, il fixa lui-même avec assurance l'heure à laquelle il faudrait réunir la communauté pour réciter les prières des agonisants ; et, après avoir assisté une dernière fois au saint sacrifice, il expira paisiblement, en prononçant avec une vive affection les actes de foi, d'espérance et de charité.

Lettre circulaire du P. Jos. Fiérard *sur la mort du P. François Mayet*, « *à Paris, ce* 19 *aoust* 1761 » *(Archiv. dom.)*.

XVIII AOUT

—

Le dix-huitième jour d'août de l'an 1718, mourut à Cayenne, avec la réputation d'un nouveau Claver, le P. THOMAS DE CREUILLY, l'apôtre et l'esclave volontaire des sauvages et des nègres de la Guyane, pendant environ trente-trois ans. Dès son départ de France et sur le vaisseau qui l'emportait, une dame de haute piété, femme du nouveau gouverneur destiné à Cayenne, rendait au jeune missionnaire ce beau témoignage : « Jusqu'à ce jour, je n'avais pu me résoudre à croire tout ce que je lisais dans la vie du grand apôtre des Indes ; mais je le crois désormais sans aucune peine, depuis que j'ai vu de mes yeux le P. Thomas de Creuilly se dépenser pour le salut des âmes ».

Dès son arrivée à Cayenne, il fit de chacune de ses semaines une perpétuelle mission tout autour de l'île. « Comptant pour rien, dit un de ses compagnons, les périls qu'il avait à courir sur une mer souvent battue par les orages, et l'air étouffant d'un climat de feu, il parcourait sans cesse les habitations dispersées et les plus épaisses forêts, portant de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ, et instruisant tour à tour chaque famille des devoirs qui lui étaient propres ». Il ne revenait d'ordinaire de cette course

que sur la fin de la semaine, épuisé de fatigues, mais se soutenant par la douce consolation d'avoir mieux fait connaître et aimer Dieu par quelques pauvres âmes de plus. Pour gagner plus sûrement le cœur des plus misérables, il se faisait leur esclave, travaillait quelquefois durant des jours entiers à réparer leurs cabanes demi-ruinées, abattant de ses mains le bois nécessaire et le rapportant sur ses épaules. Obligé d'emmener avec lui quelques nègres dans ses voyages le long des côtes de la mer et sur les grands fleuves de la Guyane, il portait la délicatesse de sa charité jusqu'à ramer bien souvent à leur place; et non content de leur faire part de ses provisions, il se réservait pour lui-même leur poisson séché à la fumée et les racines qui composaient l'aliment le plus ordinaire de ces pauvres gens.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zèle et de son héroïque dévouement, « je n'en choisirai qu'un seul, ajoute l'auteur de son éloge, qui vous en fera connaître l'étendue. Il apprit qu'un esclave s'était blessé, et était en danger de mourir sans confession. La hutte de ce malheureux était fort éloignée de la maison. Le P. de Creuilly, suivant les mouvements ordinaires de sa charité, partit sur l'heure à pied, et après avoir longtemps erré dans un bois où il s'égara, il se trouva à l'entrée d'une prairie tout inondée, remplie d'herbes piquantes et de serpents dont la morsure est très dangereuse. Il aperçut alors une misérable cabane, qu'il crut être la demeure de ce pauvre esclave. Aussitôt, sans hésiter un moment, il se jette dans la prairie, et la traverse ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Lorsqu'il en sortit, il se trouva tout ensanglanté, et il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabane, qui était abandonnée. Tout trempé qu'il était, il ne laissa pas de continuer

sa route avec la même ardeur, vers l'endroit qu'on lui avait désigné. Enfin il arrive à la hutte du nègre, qu'il trouve dans un état digne de compassion. Il le confesse, il le console, et fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvait le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison, à peine pouvait-il se soutenir ».

Et personne, ajoute l'auteur de cette relation, ne doute que ces sortes de fatigues, jointes à ses jeûnes et à ses continuelles austérités n'aient abrégé sa vie et hâté le moment de sa mort. L'admirable et touchant spectacle de ses funérailles rappela les plus beaux triomphes des saints. La colonie tout entière, l'armée, le gouverneur, confondus avec une multitude immense d'indiens et de nègres esclaves, vinrent se prosterner devant ses restes comme devant les reliques d'un bienheureux. Pendant sa vie, Dieu l'avait revêtu de la vertu d'en haut. On avait vu les flammes qui dévoraient d'immenses plantations de cannes à sucre, s'arrêter et s'éteindre à sa voix. Il lui suffisait de toucher les malades pour les guérir : il avait même fait retirer de la terre un enfant mort sans baptême, et l'avait rendu à la vie, en présence d'un peuple entier. Cette vertu miraculeuse sembla s'être attachée à son glorieux tombeau ; et les peuples qui s'y rendaient en foule, de toutes les parties de la Guyane, proclamaient hautement les merveilles de sa toute-puissante intercession.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — « *Lettre d'un missionnaire S. J., écrite de la Cayenne, en l'année* 1718 », *sur la mort du P. de Creuilly. Cf. Lettres édif., t. 7, p. 255 et suiv.* — Patrignani, *Menolog.*, 18 *agost.*, *p.* 158.

Le même jour, les PP. Pierre Richard et François Martincourt donnèrent généreusement leur vie au service des pestiférés, le premier à Vienne en 1629, et le second à Aurillac en 1628.

Le P. Pierre Richard avait fait depuis longtemps l'apprentissage de la charité; ses plus chères délices étaient de visiter et de consoler les pauvres; on ne l'appelait pas autrement que leur père. Son indifférence à tous les emplois et sa parfaite souplesse entre les mains de ses supérieurs n'étaient pas moins admirables ; l'auteur de son éloge célèbre avec raison, comme un trait digne d'être conservé, la promptitude avec laquelle, à huit reprises différentes, il ne fit aucune difficulté de laisser son emploi pour monter du jour au lendemain, sans préparation préalable, dans une chaire d'enseignement. Sa perte fut vivement regrettée. Dans une lettre commune au P. Mutius Vitelleschi, les échevins de Vienne rendirent un solennel hommage au zèle et au dévouement du P. Richard, et s'engagèrent à reporter les témoignages de leur reconnaissance sur le collège que la Compagnie dirigeait dans leur cité; et nous savons, par le P. Étienne Binet, que ces protestations n'étaient pas stériles.

L'année précédente, le P. François Martincourt avait couronné par le même martyre une vie de travail et d'abnégation. A l'exemple du P. Alegambe, il nous semble qu'il suffit de rapporter la lettre par laquelle cet héroïque fils de saint Ignace sollicita la faveur de se dévouer au service des victimes de la peste : « Étant inutile à la Compagnie et homme de néant, écrit-il au P. Provincial de Toulouse, et d'ailleurs par mes péchés étant cause du mal, je prie et demande à votre Révérence que de justice je m'expose. Si votre Révérence l'accorde à d'autres, ce sera charité; mais pour moi, ce

sera suivant le démérite de mes péchés, et comme la vengeance de Dieu le requiert. Et si Dieu se sert de ce moyen pour me donner le ciel, ce sera excès de sa miséricorde. J'en prie votre Révérence, par le sang de celui qui, comme je l'espère, lui suggérera de me l'octroyer. Certainement, s'il faut avoir peu d'appréhension en ce cas, j'assure Votre Révérence, soit don de Dieu, soit mon étourdissement, que je n'en ai point du tout. Et de bonne volonté à servir en cette extrémité, j'en sens plus que je n'en mérite. Plaise à Dieu de me l'augmenter, et que je puisse vivre et mourir pour celui qui est mort pour nous. Et comme au saint sacrifice, j'offre à son Père ma vie et ma mort, l'unissant à son offrande, ainsi ès mains de votre Révérence, je lui résigne la mort de ce tronc inutile, propre à brûler ès feux de sa justice éternelle. Je conjure Votre Révérence de m'aider à changer ces peines ès peines d'une exposition (au chevet des malades), et la prie d'y joindre sa bénédiction paternelle ».

Une prière inspirée par une charité et une humilité si belles méritait d'être entendue. Le P. Martincourt se jeta avec une impétuosité joyeuse au milieu de la contagion, et après quelques semaines d'un dévouement qui ne connaissait ni ménagement ni repos, il fut lui-même atteint par le terrible fléau et remit son âme vaillante entre les mains de Dieu.

P. Martincourt. — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6. *lib.* 13. *n.* 112. *p.* 208. — Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis, p.* 272. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 18[a] *aug., p.* 318.

P. Richard. — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 14, *n.* 114. *p.* 306. — Alegambe, *Heroes et victimæ charitat., ann.* 1629, *cap.* 2. *p.* 279 — *Histor. Prov. Lugdun., ann.* 1629 *(Archiv. Rom.).*

XIX AOUT

—

Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1653, le P. François Maltrait, de la Province de Toulouse, mourut martyr de la charité au service des pestiférés. A la première apparition du redoutable fléau, cet humble et fervent ouvrier avait été se jeter aux pieds de son supérieur, lui demandant avec larmes la grâce de réparer au moins par sa mort une vie que son humilité seule lui faisait regarder comme trop lâchement employée jusqu'alors au service de Dieu et des âmes. Il parcourait nuit et jour les rues et les places publiques, le crucifix à la main, portant sur son cœur les saintes huiles et le corps adorable du Sauveur, toujours au plus fort du péril, pour consoler les mourants et leur ouvrir le ciel.

Avec lui succombèrent le P. Amable La Rue et le F. Pierre Lebé. Le premier se préparait à porter l'Évangile aux Antilles, mais le feu de la charité qui le dévorait, ne lui permit pas de laisser échapper l'espoir d'une si belle mort.

Le second, dans les humbles fonctions de Coadjuteur, avait mérité cette glorieuse couronne, par sa charité pour ses frères, et

par sa dévotion envers Notre-Dame, dont la sainte image, qu'il baisait avec une confiance et une affection toute filiale, reçut son dernier soupir.

ALEGAMBE, *Heroes et victimæ charit.*, *ann.* 1653, *p.* 493.

XX AOUT

—

Le vingtième jour d'août de l'an 1694, le P. Claude-Joseph de Beauvau, digne fils du Vén. P. Anne de Beauvau, mourut au collège d'Autun, à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé près de trente-cinq dans la Compagnie. L'innocence de sa jeunesse et sa vocation à la vie religieuse furent regardées comme le fruit des prières de son père et de sa mère. Le jour où il quitta la maison paternelle : « Allez, mon fils, lui dit en l'embrassant sa pieuse mère, allez là où Dieu vous appelle, et soyez semblable au Bienheureux Louis de Gonzague ! ». Après l'avoir remis entre les mains du Maître des novices, son père voulut passer en oraison toute la nuit suivante, dans une chapelle de Notre-Dame, pour consommer son sacrifice, et conjurer la très sainte Vierge de faire un saint du fils qu'il venait d'offrir à Dieu.

Des vœux si ardents et si purs ne pouvaient manquer d'être exaucés. Le jeune F. de Beauvau s'attacha dès le premier jour à retracer les vertus de celui que sa mère lui avait donné pour modèle. Sa vigilance à ne rien accorder aux inclinations de la nature, son énergie à se vaincre lui-même, son union à Dieu par la prière, et la sainte cruauté avec laquelle il châtiait son corps, le faisaient regarder de tous comme une vive et parfaite image du

glorieux patron de la jeunesse. Sa réputation de sainteté dans la Compagnie fut si grande, que plusieurs illustres religieux ne craignaient pas de dire qu'elle égalait au moins, si même elle ne surpassait celle de son héroïque père. Pour consommer sa patience, Dieu lui envoya de longues et cruelles maladies; mais bien loin de se plaindre, il ne consentait pas même alors à diminuer ses autres austérités; et lorsqu'un affreux ulcère qu'il avait souffert en silence depuis plusieurs années, et qui ne lui permettait plus ni de se coucher, ni de s'asseoir, mais seulement de se reposer à genoux, l'obligea de se remettre à la discrétion des médecins, au milieu des opérations les plus douloureuses, il ne faisait entendre que ces paroles: « Dieu soit béni » !

Après avoir gouverné, avec une grande réputation de vertu et de sagesse, les collèges d'Auxerre et de Metz, et les pensionnaires de Pont-à-Mousson, Joseph de Beauvau venait d'être encore nommé Recteur du collège d'Autun, lorsque en visitant quelques malades, il fut atteint de la maladie dont il mourut. Au moment où on lui apporta le saint viatique, il le reçut à genoux, malgré son extrême faiblesse, puis il ordonna qu'on l'étendît à terre pour lui administrer l'extrême-onction. Quand il sentit approcher l'heure de son départ de cette vie, il fit brûler, par une dernière précaution de son humilité, tous les papiers où il avait écrit les faveurs divines dont Notre-Seigneur l'avait comblé depuis son enfance, et dont il avouait ne pouvoir jamais dignement rendre grâces à la miséricorde de son Sauveur.

Lempereur, *Histoire d'une sainte et illustre famille . . .*, *liv.* 6ᵉ. *Paris,* 1698.

*Le même jour, moururent victimes de l'impiété et de la cruauté révolutionnaires, deux anciens Jésuites, jetés à bord du navire *Les Deux Associés*, pour avoir refusé le serment de la Constitution civile du clergé. Le premier, le P. Michel-Dominique Luchet de la Mothe, chanoine de la cathédrale de Saintes, était resté dans cette ville pour offrir en secret aux fidèles les secours de son ministère. Mais, arrêté par les autorités du département, il fut condamné à la déportation ; et après trois mois de souffrances inexprimables, il mourut d'épuisement le 20 août 1793, à l'âge de soixante ans.

L'année suivante, le P. Alexis-François Romécour, vieillard de quatre-vingts ans, chanoine de l'église collégiale de Commercy, au diocèse de Toul, le suivit dans la tombe. Son âge l'exemptait de la déportation ; mais les autorités révolutionnaires du département de la Meuse, irritées de son refus de prêter le serment de la Constitution civile, l'arrêtèrent, et, après quelque temps d'une prison rigoureuse, le firent traîner avec cent onze prêtres jusqu'à Rochefort. Jeté dans l'entrepont du navire *Les Deux Associés*, il y fut bientôt réduit à une véritable agonie. Alors par une sorte de pitié barbare, ses bourreaux le firent transporter à terre avec quelques autres malades ; mais la chaloupe où ils le mirent était en si mauvais état, qu'il fallut l'asseoir dans l'eau et le soutenir sous les bras pour l'empêcher d'y tomber et de s'y noyer. Une misérable tente était dressée au milieu d'un champ fraîchement labouré ; c'est là, sur la terre nue, entre deux sillons, que le P. Romécour termina son long martyre, et cueillit la palme de son invincible patience.

Guillon, *Les Martyrs de la Foi, t.* 3, *p.* 597 ; *t.* 4, *p.* 513.

XXI AOUT

L'an 1742, on ignore quel mois et quel jour, mourut en Chine, dans la mission du Ho-nan, le P. Claude François Loppin, de la Province de Champagne, moissonné à la fleur de l'âge, après deux années seulement de travaux parmi les infidèles, mais déjà signalé par le P. Louis du Gad, comme un parfait imitateur du zèle de saint François-Xavier. « Il me paraît ne soupirer qu'après les travaux et les souffrances, écrivait son premier compagnon, le P. de Neuvialle; et moi, je l'assure qu'il aura lieu d'être content ». Dès ses premiers pas dans la mission, le P. Loppin s'était vu livré aux mandarins par l'avarice d'un nouveau Judas, et n'avait échappé, contre toute espérance, à des périls capables d'entraîner la ruine de la mission, que par la protection spéciale du Cœur de Jésus, auquel il s'était livré sans réserve. Car, non content de travailler à faire connaître et aimer ce divin Cœur jusques dans les contrées les plus lointaines, le P. Loppin, à l'imitation du Vénérable P. de la Colombière, s'était engagé par vœu à observer inviolablement jusqu'à sa mort toutes les constitutions et toutes les règles de la Compagnie.

Lettres édifiantes. t. 22, p. 415 et suiv., p. 474 ; t. 23. p. 8.

XXII AOUT

—

Le vingt-deuxième jour d'août de l'an 1664, mourut à Paris le P. Jean Bagot, âgé de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie. Les rudes assauts qu'il avait soutenus contre son père, dès l'âge de dix-huit ans, annoncèrent avec éclat tout ce que l'on pouvait attendre de son courage pour la plus grande gloire de Dieu. Arraché violemment du noviciat de Nancy, au milieu des larmes de ses nouveaux frères, qui lui promirent tous ensemble de faire une sainte violence à Notre-Seigneur par leurs prières et par leurs pénitences, pour lui obtenir la grâce de persévérer dans sa vocation, l'intrépide jeune homme, ramené à Rennes, sa patrie, se vit attaqué tour à tour, avec une véritable furie, en secret et en public, en présence de sa famille, des magistrats et des principaux membres du Parlement de Bretagne ; chassé de la maison paternelle, sans pouvoir trouver un asile même auprès de sa sœur ; puis, par un retour soudain bien plus dangereux, jeté au milieu des fêtes et des séductions les plus dangereuses. Après avoir vainement tenté de fléchir son père, en se prosternant à ses pieds, un jour qu'ils venaient l'un et l'autre de la table sainte, il parvint à s'échapper une seconde fois et rentra

triomphant au noviciat, où le monde et le démon n'osèrent plus lui livrer de nouveaux combats.

Ses études achevées, le P. Bagot parcourut avec éclat toute la carrière de l'enseignement. Telle était déjà sa réputation de science et de sainteté, même à la cour, que Louis XIII le choisit pour son confesseur. Mais le saint religieux, dont la maxime favorite était : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*, obtint du roi, à force de prières, la grâce de rentrer dans l'obscurité de la vie commune ; et il s'occupa jusqu'à sa mort des congrégations de la sainte Vierge, qui furent à Paris, sous sa direction, une pépinière d'âmes héroïques, comme on peut le voir plus en détail dans la vie de M. Boudon, l'un de ses plus fidèles disciples. C'est là que le P. Bagot formait aux plus solides vertus un grand nombre de religieux, de prélats, d'apôtres et même de martyrs, tantôt en les enflammant par ses discours tout brûlants de l'amour de Dieu et des âmes, tantôt en les conduisant dans les hôpitaux et dans les prisons, où il leur apprenait à instruire les ignorants, à convertir les pécheurs, et à rendre les services de la charité la plus humble et la plus tendre aux membres souffrants de Jésus-Christ.

Pour achever de le purifier, Notre-Seigneur, qui avait exaucé plus d'une fois son désir d'humiliations et de souffrances, lui envoya une maladie dont la seule pensée lui avait fait horreur dès son enfance ; mais lorsqu'il lui fallut se soumettre, à l'âge de plus de soixante ans, à l'opération de la pierre, il se contenta de prononcer ces touchantes paroles du grand Apôtre : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Privé de la vue dans les derniers temps de sa vie, le saint vieillard ne cessa, jusqu'à la fin de bénir la main de Dieu, qui ne l'éprouvait que pour embellir sa

couronne; et il s'endormit doucement dans le Seigneur, comblé de vertus et de mérites, « cueilli comme un fruit mûr, *in senectute bona* , dit un des témoins de sa sainte mort.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. J.-B. Ragon *à la mort du P. Jean Bagot*, « *de Paris, ce* 23 *d'aoust* 1664 ». *(Archiv. dom., coll. Rybeyrète).* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 142 *(Archiv. dom.).* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jes.*, *p.*407. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 32. — Collet, *Vie de M. Boudon, t.* 1, *p.* 43, 49, 66. — *Nouvelle Vie de M. Boudon, Paris* 1837, *p.* 33, 35, 41, 44, 50-53, 57.

XXIII AOUT

—

Le vingt-troisième jour d'août de l'an 1724, mourut glorieusement pour la foi romaine, sur les rives du Kennebec, un des fleuves de la Nouvelle-Angleterre, le P. Sébastien Rasles, né en Franche-Comté. Il avait porté le nom de Jésus jusqu'à cinq cents lieues de Québec ; la nation des Amalingans tout entière lui était redevable de sa conversion ; mais il travaillait plus particulièrement au salut des tribus Abenaquises, dont il avait été près de vingt ans l'apôtre et le père, et qu'il défendit avec un courage invincible jusqu'à sa mort, contre la ruse et la violence des hérétiques de Boston. Plusieurs fois, le ministre et le gouverneur anglais de cette colonie firent aux sauvages les offres les plus séduisantes, s'ils consentaient à livrer le P. Rasles, ou du moins à le renvoyer à Québec. Ils allèrent même jusqu'à mettre à prix la tête de l'homme de Dieu et promirent mille livres sterling à celui qui la leur apporterait. Ils avaient tenté de le surprendre traîtreusement en mainte rencontre ; pour dérober sa vie à leurs coups, il dut s'enfoncer dans des forêts où il se vit sur le point de périr de faim et de misère. Mais en vain ses enfants le pressaient-ils de se mettre complètement en sûreté. Rien ne pouvait le décider à exposer le salut de son cher troupeau ; et

il répondait toujours avec l'apôtre : « Non, je n'estime point ma vie plus précieuse que mon âme ; pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que m'a confié le Seigneur Jésus » ! Mais douze cents hommes armés ayant enfin surpris le village de Narantsouak, où il faisait alors sa résidence, le vaillant apôtre, à cette nouvelle, marcha généreusement à leur rencontre, pour donner du moins à ses néophytes le temps de se mettre à couvert ; et, percé de balles par des ennemis qui n'en voulaient qu'à la vie du pasteur des âmes, il tomba mort au pied de la grande croix du village, avec sept braves et fidèles sauvages qui lui faisaient un rempart de leurs corps et furent massacrés en le défendant.

Cent neuf ans, jour pour jour, après son martyre, le 23 août 1833, Monseigneur Fenwich, évêque de Boston, présidait solennellement à la dédicace d'un obélisque de granit, élevé sur ces mêmes rives, pour glorifier la mémoire de cet héroïque serviteur de Dieu, à l'endroit même fixé par la tradition, où il avait coutume, durant sa vie, d'offrir chaque jour le saint sacrifice. Au milieu d'une foule nombreuse de plusieurs milliers de catholiques et de protestants, accourus des points les plus éloignés de son immense diocèse, le pieux prélat développa, en les appliquant au premier apôtre de ces contrées, si riches d'espérances pour la foi romaine, ces belles paroles des livres saints : « *Sa mémoire ne périra point* ! *Son nom sera invoqué de génération en génération* ! *les peuples proclameront sa sagesse, et l'église des saints chantera ses louanges* » !

Patrignani, *Menolog.*, 23 *agost.*, *p.* 190. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 677-679. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, *t.* 4, *p.* 109 *et suiv.*, 117 *et suiv.* — *Lettres édifiantes*, *t.* 6, *p.* 127 *et suiv.*, 153 *et suiv.*, 227-238 — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada*, *t.* 1, *p.* 248 *et suiv.* — Shea, *History of the Cathol. missions...*, *p.* 150. — *Annales de la Propagat. de la Foi*, *t.* 7, *p.* 177.

* Le même jour de l'an 1622, s'éteignit dans la paix du Seigneur à Pont-à-Mousson, après trois années seulement de vie religieuse, l'angélique F. Scolastique Jean Dominé, qui dès sa plus tendre enfance n'avait cessé de demander à Dieu la grâce de mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel.

Sa vie, comme celle de saint Jean Berchmans, s'écoula tout entière dans le silence de la vie commune ; mais l'observation de la règle dans ses plus petits détails, la modestie, l'exercice de l'abnégation, de l'obéissance, de la charité la plus prévenante et la plus aimable, le conduisirent en peu de temps à une très haute perfection et l'entourèrent comme d'une auréole de sainteté. Quand il mourut, le P. Provincial et le P. Recteur lui recommandèrent le collège et toute la Province, et les Pères les plus graves de la congrégation provinciale, qui se trouvaient alors réunis à Pont-à-Mousson, ne voulurent point se séparer sans emporter avec eux quelques-unes de ses reliques.

Un Scolastique du collège était, à ce moment-là même, sur le point d'être renvoyé de la Compagnie ; il priait auprès du corps du F. Dominé, exposé dans la chapelle domestique. Tout à coup, saisi d'une inspiration d'en haut, il presse le défunt entre ses bras, et d'une voix animée de la plus vive confiance : « O saint Frère, s'écrie-t-il, attirez-moi vers vous, *Trahe me post te* ». Sa confiance fut exaucée ; le soir même, il fut atteint de la dyssenterie, et quelques jours après, il avait le bonheur de mourir dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 7, *n.* 115, *p.* 377. — *Elogia defunct. Provinc. Campan. (Arch. Rom.).* — ABRAM, *Histoire de l'Univers. de Pont-à-Mousson. édit.* CARAYON, *l.* 7, *p.* 471 *et suiv.* — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 23ª *aug.*, *p.* 121. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu.* 23ª *aug.*, *p.* 325.

XXIV AOUT

—

Le vingt-quatrième jour d'août de l'an 1629, moururent submergés au milieu des flots, en se rendant à la Nouvelle-France, le P. Philibert Noyrot, bourguignon, et le F. Coadjuteur Jean Malot, lorrain, au moment où ils croyaient toucher au terme de leur course.

Le P. Philibert Noyrot s'était préparé dès son noviciat aux travaux et aux privations d'une vie de missionnaire. Pendant les quatre ans qu'il passa au collège de Bourges, avant d'être élevé au sacerdoce, il avait obtenu la permission de parcourir, tous les jours de fête et de dimanche, les hameaux, les fermes, les cabanes des bergers, jusqu'à plusieurs lieues de distance, et il revenait le soir avec son compagnon d'apostolat, épuisé de fatigue, sans avoir pris d'autre nourriture qu'un morceau de pain, mais surabondant de joie d'avoir pu apprendre aux ignorants et aux pauvres à connaître, à aimer et à prier Dieu. On raconte que, dans ses longues communications avec Notre-Seigneur par la prière, il avait su longtemps d'avance le genre de mort que la Providence lui réservait. Il traversait pour la troisième fois l'océan, afin de travailler au salut des sauvages, lorsque, dans la nuit du 23 au 24 août de l'an 1629, le vaisseau qui le portait se brisa contre les rochers, à peu de distance du Cap Breton.

Le F. Jean Malot était un des plus habiles ouvriers de la Province de Champagne, et son dévouement égalait son habileté. Plusieurs fois il s'était exposé à la mort, en assistant les pestiférés. Il semblait avoir reçu de Dieu un don tout particulier pour travailler au salut des âmes. Sa charité et sa modestie lui avaient si bien gagné les cœurs pendant tout le temps de la navigation, qu'au moment du naufrage, il eut la consolation de voir le capitaine hérétique, vaincu par ses exhortations et par ses exemples, renoncer hautement aux erreurs de Calvin, et se réconcilier avec Dieu.

Creuxius, *Historia Canadensis, lib. 1, p. 4, 9, 40 seqq.* — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part. 6, lib. 14, n. 267 seqq., p. 346, 347.* — Cassani, *Varones ilustres, t. 1, p. 573 et suiv.*

---

* Le même jour de l'an 1747, mourut au collège d'Amiens, où il exerçait depuis quatorze ans les fonctions de Père spirituel et de Préfet des hautes études, le P. Charles de Lamberville, accompagné dans la tombe par les regrets et la vénération de tous ceux qui l'avaient connu. « Toute sa conduite, écrit son supérieur, a été une édification continuelle.... ; il n'est guère possible de pratiquer les vertus religieuses d'une manière plus constante, plus exacte, plus universelle et plus aimable... ». Sa délicatesse de conscience était extrême ; elle aurait dégénéré en scrupule, s'il ne s'était remis avec une soumission aveugle entre les mains de ses supérieurs. Plein de mépris pour lui-même, il crucifiait sa chair sans pitié, et

dans sa dernière maladie, il fallut un ordre de l'obéissance pour lui faire interrompre ses austérités. A force d'instances, il obtint d'être retiré des charges qu'il avait longtemps remplies, pour vivre dans l'obscurité et dans l'oubli. Mais sa sainteté rayonnait de toutes parts, et lui attirait malgré lui l'estime et le respect. A sa mort, la foule se pressa pour faire toucher à sa dépouille des chapelets et d'autres objets de piété ; parmi ceux qui l'avaient plus connu, plusieurs, au lieu de prier pour lui, commencèrent à l'invoquer comme un saint. Le P. de Lamberville était âgé de soixante-dix-huit ans, et en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Franc., ann. 1747 *(Archiv. Rom.). — Lettre circulaire du* P. Mauduit *à la mort du P. Charles de Lamberville*, « *ce* 26 *aoust* 1747 » *(Archiv. dom.).*

XXV AOUT

—

Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1669, mourut à Reims le P. Thomas Le Blanc, vénérable vieillard, que le P. Sotwel propose à tous les enfants de la Compagnie comme le modèle accompli du parfait jésuite, dans tous les emplois que l'obéissance lui confia. Il semble en effet presque impossible de posséder dans un plus haut degré toutes les vertus religieuses : la continuelle présence de Dieu, le zèle brûlant d'un apôtre, et une sagesse toute divine dans le gouvernement des âmes, l'amour du silence, qu'il n'interrompait que pour parler des choses célestes, l'estime et le saint emploi d'un temps dont les moindres parcelles appartiennent à Dieu, une douceur charmante jointe à la plus rigoureuse mortification, une charité si ingénieuse à veiller sur la réputation du prochain, qu'on l'avait surnommé l'avocat des absents; une tendresse et une libéralité sans bornes pour les membres souffrants de Jésus-Christ, libéralité que Notre-Seigneur récompensa plusieurs fois au centuple; en un mot une incomparable dépendance de l'esprit de Dieu dans toutes ses pensées, ses paroles et ses actions.

Recteur, pendant une grande partie de sa vie, des collèges de Châlons, de Verdun, de Pont-à-Mousson, d'Auxerre, de Dijon et

de Reims, Provincial de Champagne, député à plusieurs congrégations générales, on peut à peine comprendre comment, au milieu de si graves occupations, le P. Le Blanc put trouver le temps de composer pour toutes les classes de la société ces livres admirables où tous les trésors de la sagesse et de l'onction du Saint-Esprit se trouvent réunis aux richesses de l'érudition la plus surprenante et la plus variée. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans quelques détails sur cette multitude d'ouvrages de piété qu'il importerait, ce nous semble, à la gloire de Dieu et au bien des âmes, de répandre encore aujourd'hui pour la plupart, comme on l'a fait avec tant de fruits, il y a peu d'années, pour « le Saint travail des mains ». Qu'il nous suffise de rappeler ici : le Bon écolier instruit à conserver son innocence baptismale, à s'enrichir de vertu et de science, à connaître pour l'avenir et à suivre la voix de Dieu ; — le Chrétien dans l'Église ; — l'Homme de bonne compagnie ; — le Soldat généreux, pour l'utilité de tous les soldats, afin qu'ils soient de jour en jour plus courageux et plus vertueux ; — le Bon riche et le bon pauvre ; — le Bon vigneron ; — le Bon laboureur ; — le Bon artisan ; — le Bon serviteur et la bonne servante ; — la Consolation des veuves ; — le Miroir des vierges ; — enfin l'admirable commentaire des Psaumes, réimprimé jusqu'à trois fois dans la seule ville de Cologne, et l'un des plus beaux monuments de la science sacrée, qui pourrait suffire à la gloire du P. Le Blanc.

Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, le serviteur de Dieu mérita de mourir par obéissance, digne couronnement d'une si belle et si sainte vie. Il prévoyait que le remède ordonné par les médecins dans sa dernière maladie, allait lui donner la mort. Mais en digne fils de saint Ignace, il se remit volontiers entre leurs

mains, et fit avec joie ce dernier sacrifice à Notre-Seigneur, en prononçant ces belles paroles : « Mourons donc, puisque tel est le bon plaisir de Dieu » !

LEMPEREUR, S. J., *Hist. d'une sainte et illustre famille*, *p.* 338. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu*, *p.* 760. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 98. — FELLER, *Dictionn. historiq.*, *t.* 1, *p.* 501.

XXVI AOUT

Le vingt-sixième jour d'août de l'an 1647, mourut à La Bassée le P. Rodolphe Houssin, victime de sa charité au service des soldats malades, dont il était l'apôtre depuis plus de sept ans. « Les anges nous ont ravi la perle de notre mission, écrivait un de ses compagnons à l'armée de Flandre. Le P. Houssin est tombé au chevet des mourants, qu'il assistait jour et nuit sans relâche, et dont la plupart doivent le ciel à son héroïque charité. Pour moi, je ne doute point qu'ils ne soient venus en foule au-devant de lui, à son entrée dans la gloire » ! Trente années d'une vie de dévouement dans la Compagnie furent ainsi couronnées par la plus sainte et la plus douce mort. La très sainte Vierge, pour laquelle il avait toujours eu l'amour et le cœur d'un fils, daigna lui apparaître à ses derniers moments, et le remplit d'une joie ineffable ; et son ange gardien, qu'il avait la pieuse coutume d'honorer d'un culte particulier et d'appeler à son aide dans tous les périls, vint recevoir visiblement son dernier soupir et chercher son âme généreuse, pour la porter au trône de Dieu.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, p.* 436. — Nadasi, *Annales Mariani, p.* 548. — *Lettre du* P. François Chauveau *au P. Regnault, Recteur du noviciat de la Compagnie ..., à Paris, « à la Bassée,* 27 *aoust* 1647 » *(Archiv. dom., collect. Rybeyrète).*

---

* Le même jour de l'an 1720, mourut à Grenoble le P. Ignace Rolin, le guide spirituel de la Bienheureuse Marguerite-Marie, après le Vénérable P. de la Colombière, et à qui Notre-Seigneur rendit ce beau témoignage qu'il était très aimé de son divin Cœur. Le P. Rolin s'était rendu digne de cet éloge. Ce que nos annales racontent de l'ardeur et des industries de son zèle pour faire connaître et aimer le Sauveur des hommes, montre qu'il avait puisé largement à la source de la divine charité. Recteur du petit collège de Gray, qui était réduit à la plus extrême pauvreté, il le releva en peu de temps par sa confiance en Dieu, son dévouement et l'éclat d'une sainteté qui lui suscita de riches et généreux bienfaiteurs. Chaque semaine il faisait lui-même le catéchisme aux enfants de la ville, et l'on vit bientôt avec admiration fleurir au sein de cette jeunesse, presque abandonnée jusque-là et livrée au vice, la piété, la modestie et toutes les vertus. Il établit, sous le patronage de saint Joseph, la pieuse coutume de prier pour les moribonds ; dès qu'un malade entrait en agonie, partout dans les communautés religieuses et dans les maisons particulières, on recommandait à Dieu l'âme qui allait paraître au tribunal du souverain Juge.

Mais rien n'est plus touchant que ce qu'il entreprit à Grenoble, en faveur des enfants qui n'avaient pas encore fait leur première com-

munion. Avec l'agrément du clergé des paroisses, il en réunit plus de six cents, parmi lesquels quatre cents appartenaient à des familles pauvres ; il les prépara lui-même trois mois à l'avance, avec des peines infinies et avec une charité que rien ne rebutait. Le jour venu et tous les enfants pauvres parés par ses soins de vêtements neufs, ce fut une fête incomparable, à laquelle toute la ville prit part. Les familles de la première noblesse se disputèrent l'honneur d'emmener dans leurs propres voitures les premiers communiants, et après la messe de les faire asseoir à leur table, honneur que les artisans réclamèrent à leur tour pour le repas du soir. Une procession magnifique, relevée par la présence d'une multitude de prêtres et d'une foule immense, et la bénédiction du Saint Sacrement dans l'église du collège, terminèrent cette fête, dont on n'avait point vu d'exemple, et firent porter jusqu'au ciel le nom et la piété de celui qui l'avait préparée et dirigée.

Aussi le P. Rolin devint-il cher aux habitants de Grenoble ; c'est au milieu d'eux qu'il passa les dernières années de sa vie, « en estime et opinion de vertu et sainteté », disent les contemporaines de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, plein de jours et de mérites, éprouvant en lui-même, ainsi que le lui avait écrit la Bienheureuse, « qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Sacré Cœur de celui qui doit nous juger.

Histor. Provinc. Lugdun., ann. 1696, 1700 (*Archiv. Rom.*). — Daniel, *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie, p.* 273, 284, 287, 320, 400. — *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie, t.* 1, *p.* 238, 239, 245, 289, 311 ; *t.* 2, *p.* 266 *et suiv.*

XXVII AOUT.

—

L'an 1712, on ignore quel mois et quel jour, moururent en haine de la foi, dans la mission du Carnate, le P. PIERRE MAUDUIT et le P. JOSEPH DE COURBEVILLE, empoisonnés ensemble par les Brames, qui ne trouvaient pas de plus sûr moyen de venger ou de défendre l'honneur de leurs dieux. Le P. de Courbeville, d'une complexion très délicate, venait d'entrer dans la carrière de l'apostolat, et s'exerçait d'un grand cœur aux austérités qu'exigeait alors de tous les successeurs du P. de Nobili la dure mission du Maduré. Le P. Mauduit était au contraire un des vétérans de l'Inde, chargé des dépouilles de l'idolâtrie; durant de longues années, il avait eu bien souvent le bonheur d'être insulté, enchaîné, meurtri de coups pour le très saint nom de Jésus. Dieu combla leurs plus chers désirs, en acceptant en un même jour le sacrifice de leur vie.

Lettres édifiant., 1ère *édit.*, *t.* 11, *préf.*, *p.* VII. — JOS. BERTRAND, S. J., *La Mission du Maduré. t.* 4, *p.* 5, 16, 53 *et suiv.*, 58 *et suiv.*

XXVIII AOUT.

—

* Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1617, mourut à Rouen le P. Nicolas Place, issu d'une des familles les plus influentes de la Bourgogne. Il avait fait ses études au collège de Clermont à Paris, et était sur le point de les terminer, lorsqu'il fut témoin des outrages prodigués à nos Pères après l'attentat de Jean Châtel. Ce spectacle, loin de l'effrayer, lui inspira le désir de partager les ignominies des disciples de Jésus-Christ; ne pouvant trouver la Compagnie dans les provinces soumises au Parlement de Paris, il s'enfuit, à l'insu de ses parents, jusqu'au noviciat d'Avignon. Mais son père l'y poursuivit, armé d'une lettre du maréchal de Biron, gouverneur de Bourgogne, à Crillon, qui vivait alors retiré dans le Comtat. Nicolas Place dut subir un premier interrogatoire en présence de l'archevêque, de Crillon, de son père, de plusieurs hauts personnages ecclésiastiques et laïques, et d'un greffier amené là pour recueillir les actes. Il parut devant cette imposante réunion, après s'être fortifié par la prière et par la sainte Eucharistie. Il plaida si bien en sa faveur, qu'il gagna sa cause. Crillon, qui se vantait de n'avoir jamais versé une larme, fut si vivement touché de la constance et de la fermeté du jeune homme, qu'il ne put

contenir son émotion, et qu'à partir de ce jour, il mit ordre aux affaires de sa conscience. Cependant Nicolas Place fut remis pour trois jours aux mains de son père. Ce terme expiré, et sa résolution demeurant toujours inébranlable, il fut décidé qu'il subirait une nouvelle épreuve d'un mois dans la maison paternelle. Pendant quatre semaines, il fut en butte à toutes les séductions du cœur et des sens; ce n'étaient que fêtes et festins en l'honneur de son retour. La moindre infidélité pouvait le perdre. La prière le soutint, et son courage ne fléchit pas un instant. Mais quand il demanda à reprendre le chemin du noviciat, son père, aveuglé par la tendresse, le fit conduire à Paris, avec ordre d'y continuer ses études, et sans laisser à sa disposition de quoi subvenir aux frais du plus court voyage. Cette dernière épreuve ne fut pour lui qu'un jeu d'enfant. Heureux de faire un esssai de la pauvreté religieuse, il vendit, pour se procurer un peu de pain, quelques vêtements et quelques livres, et il prit à pied la route d'Avignon; après quinze jours de privations et de rudes fatigues, il rejoignit ses frères, remerciant Dieu d'acheter à ce prix, avec le bonheur de sa vocation, le changement du cœur de son père, enfin converti par tant de générosité.

Les vingt années de vie religieuse de Nicolas Place furent dignes d'un pareil début. La joie parmi les humiliations et les souffrances fut, avec le zèle apostolique, son caractère distinctif. Le médecin qui le soignait dans sa dernière maladie, assurait n'avoir jamais vu un pareil prodige de patience. Une sainte âme de Bretagne, au témoignage de laquelle le P. Nadasi assure qu'on peut ajouter foi, attesta que Notre-Seigneur lui avait donné des signes admirables de la haute perfection de son serviteur et de la gloire

qu'il lui avait préparée au ciel. Elle vit sur sa tête, pendant qu'il prêchait à Rennes, le Saint-Esprit en forme d'une colombe mystérieuse; et il lui apparut après sa mort, au milieu d'une troupe éclatante d'élus, chantant les louanges de l'Agneau. Les témoins de son bienheureux trépas crurent que saint Augustin avait voulu l'introduire au ciel le jour de sa fête; car peu de jours auparavant, le P. Nicolas Place avait dit à un de nos Pères, que ce grand et glorieux docteur était venu le visiter. Il n'était âgé que de quarante ans.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5, *lib.* 25, *n.* 53, *p.* 906. — *Litteræ ann. Societ. Jesu.*, *ann.* 1597, *p.* 335. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 28ª *aug.*, *p.* 128. — Lancicius, *Opuscul. primum*, *p.* 500-503.

Le même jour de l'an 1652, mourut saintement à La Flèche le Frère Coadjuteur Laurent Bardouil, d'une famille distinguée de Bretagne, et lui-même insigne bienfaiteur du collège de Rennes; mais qui, pour suivre de plus près Jésus humble et crucifié, ambitionna le dernier degré dans la Compagnie. Cet attrait de Dieu souleva la plus violente opposition parmi les membres de sa famille. Mais rien ne put ébranler sa résolution. Il quitta donc la Bretagne, et même la France, pour aller chercher un noviciat où l'on consentît à le recevoir; et il ne reparut dans la Province de Paris qu'après ses premiers vœux, sous le vêtement de nos Frères, n'aspirant qu'aux emplois les plus vils et les plus pénibles. Son

seul regret et sa seule plainte auprès de ses supérieurs, étaient de se voir trop ménagé : car on le donnait souvent pour compagnon aux prédicateurs et aux confesseurs, peut-être par égard pour sa parenté, mais bien plus encore pour la rare édification que causaient partout sa modestie et le reflet de sa continuelle union de cœur avec Dieu. Toutefois, quand l'obéissance le lui permettait, sa prédilection était de ployer sous le faix de quelque lourd et vil fardeau.

On disait de lui que le froid, le chaud, le jeûne, les veilles, faisaient ses délices; il y ajoutait tant d'autres austérités, que son confesseur dut y mettre un frein; car il allait jusqu'à vouloir goûter les douleurs des martyrs, dont il entendait le récit. Un jour qu'on lui aperçut les mains tout en sang, il ne put cacher, malgré ses désirs, qu'il s'était infligé le même traitement que faisaient alors souffrir les sauvages à nos saints martyrs du Canada, en s'enfonçant des aiguilles sous les ongles. La vie du F. Laurent Bardonil eût mérité, disent ses compagnons, d'être écrite en détail, pour l'exemple et l'édification de la Compagnie, comme celle du Bienheureux Alphonse Rodriguez; elle fut couronnée par une mort digne des plus chers serviteurs de Dieu et de Notre-Dame. Jamais on ne lui avait rien vu refuser au nom de la Reine du ciel, et elle ne pouvait rien lui refuser. Aussi, au moment de quitter la terre, son âme fut-elle inondée de joie; et l'un des derniers mots sortis de son cœur avant d'expirer, fut celui-ci : « Enfin je ne déplairai plus à Dieu ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Histor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

* Le même jour encore de l'an 1689, mourut le P. Claude Allouez, de la Province de Toulouse, premier apôtre des immenses contrées situées à l'ouest du Canada, et fondateur des missions si célèbres des Ottawas, du Lac Supérieur, du Sault-Sainte-Marie, de Saint-François-Xavier et de tant d'autres, qu'il cultiva au sein de la plus affreuse barbarie, pendant près de trente-deux ans. Rien ne ressemble plus à la carrière admirable du grand apôtre, que les travaux et les courses presque infinies, les persécutions, les opprobres et les dangers, et par de soudains et prodigieux retours, les consolations et les triomphes du P. Allouez, tantôt parcourant à pied des déserts de plusieurs centaines de lieues, traité par ses conducteurs comme s'il eût été leur esclave, abandonné seul, sans canot et sans ressources, sur les bords de fleuves inconnus, voué à la mort, près d'être immolé au soleil ; tantôt annonçant Jésus-Christ à plus de vingt nations barbares, baptisant de sa main dix mille infidèles, pris avec son compagnon, comme autrefois saint Barnabé et saint Paul, pour des divinités bienfaisantes auxquelles on se préparait à offrir des sacrifices. L'histoire de l'Amérique du Nord ne nous offre pas de plus intrépide missionnaire, ni d'homme qui ait porté sur de plus vastes espaces ou avec des fruits plus merveilleux la bonne nouvelle du salut.

Elogia defunctor. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.). — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1664-1672, *passim.* — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 2, *p.* 167 *et suiv.*, 253. — de Montézon, *Relations inédi-*

tes de la Nouvelle-France, t. 1, p. 125 *et suiv.* ; *t.* 2, *p.* 20, 306 *et suiv.* — BRESSANI, *Relation abrégée de quelques missions...*, *traduite de l'italien par le* P. FÉL. MARTIN, *Montréal,* 1852, *Appendice*, *p.* 315. — DE BACKER, *Bibliothèque*, *t.* 5, *p.* 6. — SHEA, *History of the catholic missions...*, *p.* 413. — BANCROFT, *History of the United States*, *t.* 2, *p.* 803. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire du Canada*, *t.* 1, *p.* 120 *et suiv.* — *Lettres de la* VÉN. MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 621, 627, 638, 648, 650, 670.

XXIX AOUT

—

Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1541, première année de l'existence de la Compagnie, mourut à Rome, à l'âge du saint Précurseur, dont il avait reçu le glorieux nom, le P. Jean-Baptiste Codure, que l'on peut appeler à juste titre le précurseur de la Compagnie dans le ciel. Né dans le Dauphiné, au diocèse d'Embrun, le jour de la naissance de saint Jean-Baptiste, il avait, vingt-neuf ans plus tard, reçu le même jour, la consécration sacerdotale avec saint Ignace et saint François-Xavier, et il montait au ciel le jour même de la Décollation de son saint patron. Il n'avait connu quelques-uns des premiers compagnons d'Ignace qu'après le départ de celui-ci pour l'Espagne, en 1535, et était une des trois conquêtes du Bienheureux Pierre Le Fèvre, qui complétèrent à Paris la réunion de nos dix premiers Pères. Sous la conduite de Le Fèvre, il fit avec tant de ferveur les saints Exercices, qu'il demeura trois jours entiers, durant la première semaine, sans prendre aucune nourriture. Après s'être dévoué quelques mois au service des pauvres et des malades dans les hôpitaux de Venise, lors de la dispersion de nos premiers Pères pour s'essayer aux travaux apostoliques, il eut en partage, avec Jacques Hozès, la

ville de Padoue, et Notre-Seigneur permit qu'il y fût traité comme l'avait été jadis à Alcala Ignace lui-même ; car le vicaire épiscopal ayant conçu quelques soupçons sur l'esprit et sur la doctrine de ces deux nouveaux prédicateurs, les fit arrêter et mettre en prison. Mais ils n'y passèrent qu'une nuit, ne cessant pas un moment de louer Dieu, dans une si grande allégresse, que ce fut pour eux, disent nos annales, une véritable nuit de paradis ; et dès le jour suivant, de nombreux témoins vinrent rendre hommage à l'innocence et à la sainteté de ces deux captifs, qui ne prêchaient que la gloire et l'amour de Dieu.

L'ardeur de la prédication et de la dévotion du P. Codure était même si vive, que plus d'une fois elle fit craindre pour sa vie, et ne tarda pas à le consumer. A Rome, saint Ignace le prit pour son principal auxiliaire dans le soin de donner les Exercices spirituels, celui de tous les ministères auquel il attachait dès lors le plus de prix. Parmi les âmes d'élite que Jean Codure conduisit à une haute perfection, on ne peut omettre le nom d'une des grandes bienfaitrices de la Compagnie, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Charles-Quint. Ribadeneira, qui, cette année même, fut présent à la profession de nos premiers Pères, nous raconte que ce jour-là le cœur de Jean Codure lui avait paru près d'éclater, tant sa dévotion s'exhalait en soupirs, en larmes de joie et en saints cantiques, dont il s'efforçait vainement de retenir la surabondance. Notre-Seigneur daigna manifester combien cette belle âme lui était chère, en l'appelant la première de toutes à la récompense des prédestinés. Ce fut en vain que le bienheureux fondateur de la Compagnie mit tout en œuvre pour faire une sainte violence au ciel et conserver une

vie si précieuse. Comme il traversait le Tibre pour se rendre à l'église Saint-Pierre au Janicule, et y célébrer à cette intention le saint sacrifice, il s'arrêta tout à coup au milieu du pont, et levant les yeux vers le ciel, comme saisi d'un transport extatique : « Retournons sur nos pas, dit-il à son compagnon, Codure vient de rendre son âme à Dieu ». Peu de jours après, il écrivait au Bienheureux Pierre Le Fèvre, qu'un serviteur de Dieu, qu'il ne nommait pas, avait vu l'âme de Codure monter à l'heure de sa mort vers le paradis, au milieu de tout un chœur d'anges qui l'accompagnait en chantant les louanges de Dieu.

Ribadeneyra, Bartoli, *etc.*, *Vie de S. Ignace.* — Orlandini, *Historia Societ. Jesu*, *l.* 1, *n.* 101, *p.* 29; *l.* 3, *n.* 20, *p.* 77. — Patrignani, *Menologio*, 29 *agosto*, *p.* 235. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 29ª *aug.*, *p.* 131. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 29ª *aug.*, *p.* 334. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 733. — Boero, *Vita del Servo di Dio P. Simone Rodriguez...*, *Firenze*, 1880, *cap.* 14, *p.* 116 *et suiv.*

—

Le trentième jour d'août de l'an 1556, fut blessé à mort sur le Saint-Laurent, par une troupe d'Iroquois, le P. Léonard Garreau, jeune et fervent missionnaire des Hurons, né à Saint-Yrieix, dans le diocèse de Limoges, d'une vraie famille de saints. Il couronnait ainsi par trois jours d'agonie, une vie toute consacrée à la gloire de Dieu. Couché sur la terre nue, baigné dans son sang, l'épine dorsale brisée, sans autre vêtement qu'un pauvre caleçon que lui avaient laissé les barbares, sans remèdes et même sans aliment, il ne cessait de demander à Dieu, comme saint Étienne, de recevoir son âme et de pardonner à ses bourreaux. Ayant aperçu, en cet état, quelques Hurons captifs, dévoués à la mort, et un jeune Français qui, par un esprit de vengeance et de trahison, s'était joint aux Iroquois, il se traîna péniblement vers eux, anima les prisonniers à souffrir et à mourir pour Dieu, reprocha tendrement au jeune homme l'énormité de son forfait, et après leur avoir donné à tous l'absolution, oubliant ses propres douleurs, il continua jusqu'au dernier soupir à rendre mille actions de grâces à Notre-Seigneur.

Le P. Garreau n'avait d'autre regret, disait-il, que de mourir

encore trop à son aise, et de n'avoir pas cherché assez purement la gloire de Dieu ! Il se déclarait indigne d'être comparé au moindre novice, et comptait pour rien, non seulement l'innocence sans tache, la tendre piété et la rigoureuse pénitence de ses premières années, qui l'avaient fait comparer publiquement au Bienheureux Louis de Gonzague, mais encore treize années d'une vie apostolique, qui ne fut, dit le P. Ragueneau, qu'un martyre de chaque jour, achevé par la mort sanglante et le dénuement de la croix.

Creuxius, S. J., *Historia Canadensis, lib.* 10, *p.* 795 *seqq.* — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1643, 1644, 1646, 1652, 1656. — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, *t.* 2, *p.* 67 *et suiv.*

Le même jour nous rappelle encore la mémoire des PP. René Cothereau, angevin, et Antoine Garaudel, qui moururent, le premier en 1598 à Chambéry, victime de son dévouement au service des pestiférés, et le second à Pont-à-Mousson en 1638, en grande réputation de sainteté.

En 1598, la peste avait envahi la Savoie et dispersé les classes de notre collège de Chambéry. Deux des Nôtres, le Père Ministre et le Frère sacristain, frappés pendant qu'ils donnaient leurs soins aux malades et aux moribonds, avaient succombé deux jours après entre les bras du P. Cothereau, qui s'était fait leur gardien et leur infirmier. Ce pieux devoir rempli, le P. Cothereau s'of-

frit à porter l'exercice de son zèle dans les campagnes environnantes, où la contagion ne faisait pas moins de ravages et où les secours étaient plus rares. Avec une charité et une intrépidité admirables, il allait de chaumière en chaumière, prodiguant partout les consolations et relevant les âmes abattues et terrifiées. Il parut quelque temps invulnérable ; mais enfin, il subit lui-même les atteintes du redoutable fléau, et fut emporté après une maladie de peu de jours, « fin glorieuse, remarque le P. Alegambe, dont le P. Cothereau s'était rendu digne par sa simplicité, son humilité, sa charité et la généreuse abnégation avec laquelle il s'était, pendant vingt-cinq ans, consacré à l'enseignement des enfants de la dernière classe élémentaire ».

Le P. Antoine Garaudel, avant son entrée dans la Compagnie, était chapelain de l'évêque de Verdun, Errie de Lorraine. « Ce fut un religieux, disent les annales du collège de Pont-à-Mousson, d'une haute vertu et d'une si grande familiarité avec Dieu, qu'il passait quelquefois douze heures de suite en oraison, à genoux et sans appui. Le soin des choses temporelles, dont il fut presque toujours chargé, n'attiédit jamais la ferveur de sa dévotion. On voyait briller en lui un généreux mépris de sa personne, une austère mortification, un respect plein d'humilité pour ses supérieurs, un grand amour de l'obéissance, de la pauvreté et de toutes les vertus. Mais l'humilité avait sa prédilection. Il avait été dans sa jeunesse employé comme serviteur au pensionnat de Pont-à-Mousson ; plus tard, la douceur et les agréments de son caractère le conduisirent auprès du prince Errie de Lorraine, qui en fit son confident, et lui donna une prébende assez considérable. Mais le P. Garaudel, gardant sur ces distinctions un silence absolu, parlait au contraire à tout pro-

pos de la pauvreté de ses parents et de sa première condition ». Ce saint religieux mourut avec de grands sentiments de piété ; il était dans la soixante-quatorzième année de son âge et la trente-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

P. Cothereau. — *Cf.* Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1598, *cap.* 3, *p.* 106. — Nadasi, *Annus dierum memorab.*, 30ª *aug.*, *p.* 133.

P. Garaudel. — *Cf.* Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *l.* 6, *p.* 419, 420. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 30 *aug.*, *p.* 133. — *Annuæ Litteræ Provinc. Campan.*, *ann.* 1638 (*Archiv. Rom.*). — *Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.).*

XXXI AOUT

—

Le trente-et-unième jour d'août de l'an 1749, mourut à Lyon le P. JOSEPH DE GALLIFFET, le fidèle disciple et l'héritier du Vénérable P. de la Colombière, dont il poursuivit l'apostolat pendant près de soixante-dix ans de vie religieuse. Dans son beau travail sur l'Excellence de la dévotion au Cœur de Jésus, il nous a lui-même indiqué quelques traits des voies merveilleuses par lesquelles la Providence l'avait préparé à cette grande œuvre. « Au sortir de mon noviciat, j'eus le bonheur, écrit-il, de tomber sous la conduite spirituelle du R. P. de la Colombière, le directeur que Dieu avait donné à la Vénérable Marguerite, laquelle était alors encore vivante. C'est de ce serviteur de Dieu que j'ai reçu les premières instructions touchant la dévotion au Cœur de Jésus, commençant dès lors à l'estimer et à m'y affectionner ». Puis, passant à l'époque de son troisième an de noviciat : « En servant les malades à l'hôpital, je pris, ajoute-t-il, une fièvre maligne, qui me réduisit en peu de jours à la dernière extrémité. Dès le sixième ou septième jour, les médecins jugèrent ma mort si certaine et même si prochaine que, pour avoir les saintes huiles en l'absence du Frère sacristain, on courut les chercher au monastère le plus voisin. Peu après, je perdis la connaissance et le sentiment. On attendait de moment en moment

que je rendisse le dernier soupir. Ma vie ainsi désespérée, un de mes amis, que nous regardions comme un saint, se sentit inspiré d'aller prier devant le saint Sacrement et d'y faire un vœu pour ma guérison. Il promit à Notre-Seigneur que, s'il lui plaisait de me conserver la vie, je l'emploierais tout entière à la gloire de son Sacré Cœur. Sa prière fut exaucée ; je guéris, au grand étonnement du médecin. J'ignorais le vœu fait à mon insu; mais le danger passé, je le ratifiai de tout mon cœur; et je me regardai dès lors comme voué, par un choix de la Providence, au Cœur adorable de mon divin Maître. Tout ce qui regardait sa gloire me devint précieux, et j'en fis l'objet de mon zèle ».

Cependant la délicatesse de sa complexion fit retenir assez longtemps le P. de Galliffet dans les emplois les moins laborieux, et par conséquent les moins favorables à l'apostolat, dans la vie cachée d'une procure, où son principal travail semblait être celui de sa propre sanctification. Mais à l'âge de trente-six ans, Notre-Seigneur lui fit entrevoir par quels moyens sa divine mission pourrait s'accomplir. Appliqué successivement aux importantes fonctions de Recteur, de Provincial de Lyon, et enfin d'Assistant de France auprès du P. Général: « Malgré le sentiment profond de ma faiblesse, je fus soutenu, dit-il, par un autre sentiment qui me fut donné, que Dieu m'envoyait à Rome pour y travailler à faire connaître la dévotion au Cœur de Jésus ». C'est donc à ce grand et saint religieux, toujours fidèle à la grâce, sans chercher à la devancer, que revient, entre tous les enfants de la Compagnie, la gloire d'avoir préparé et amené le triomphe de la dévotion au Cœur de Jésus, pour lequel il subit longtemps de très dures contradictions, comme il arrive toujours, dit-il encore, dans les œuvres de Dieu. Il n'épargna aucune

démarche pour susciter à cette divine cause de grands et puissants défenseurs jusque sur les trônes de France, d'Espagne et de Pologne. Et plusieurs années avant sa mort, il avait la joie d'apprendre que déjà le nombre des confréries érigées en l'honneur du Cœur de Jésus dans le monde entier s'élevait à plus de sept cents.

Dans une lettre inédite sur la mort de ce fervent serviteur de Dieu, un de ses successeurs dans le gouvernement de sa Province, le P. Jean d'Autun, nous a conservé quelques traits admirables des vertus du P. Joseph de Galliffet, parvenu, écrit-il, à une perfection consommée, comparable à celle que nous admirons dans plusieurs grands saints; cœur infiniment charitable, dit-il encore, vraiment formé sur le Cœur de Jésus; oubliant tous ses intérêts pour s'occuper uniquement de ceux de son Maître; ne prononçant jamais une parole que l'on pût tourner à sa louange; ne négligeant pas la moindre observance religieuse dans sa plus extrême vieillesse; presque toujours en adoration, du matin au soir, près du saint tabernacle ; mais toujours heureux qu'une âme lui offrît encore l'occasion de la consoler, en lui parlant du Cœur de son bon Maître, « ce qu'il faisait avec d'admirables paroles » ; enfin, comme il avait toujours vécu en saint, mourant de même, à l'exemple de son maître le Vénérable P. Claude de la Colombière ; et selon la belle expression de la Bienheureuse Marguerite, exhalant son dernier soupir dans le Cœur de Jésus.

Litter. ann. Provinc. Lugdun., ann. 1727-1730 *(Archiv. Rom.). — Lettre du* P. D'AUTUN, *Lyon,* 1er *sept.* 1759 *(Archiv. Rom.). —* DANIEL, *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie, chap.* 16, *p.* 206 *et suiv., p.* 443 *et*

suiv. — de Backer, *Bibliothèque . .*, *t.* 1, *p.* 324. — Feller, *Dictionnaire historique*, *t.* 3, *p.* 211.

---

* Le même jour de l'année 1650, mourut à Dijon le F. Coadjuteur Remi Milson, de Nancy. Son père était brodeur en or à la cour du duc de Lorraine ; à son école, le jeune Remi avait appris tous les secrets de la broderie. Fier de ses talents, il voulait courir le monde pour faire fortune. Déjà il était à Rennes et se disposait à passer en Angleterre. Avant de partir, il eut la bonne pensée, pour attirer la bénédiction de Dieu sur son entreprise, de se confesser et de communier. La Providence permit qu'il tombât aux mains d'un de ses compatriotes, le P. Claude Corcoul. Celui-ci le dissuada du voyage : il exposerait sa foi et ses mœurs au milieu d'un pays hérétique ; on avait besoin au collège d'un ouvrier de sa profession ; à quoi bon chercher au loin ce qu'il trouvait tout près ? Le jeune homme se laissa gagner ; bientôt il fit les Exercices, et renonçant à toutes les vaines espérances qu'il avait caressées, il sollicita son admission dans la Compagnie.

Dès les premiers jours, il montra toutes les vertus d'un Frère Coadjuteur parfait. Caractère facile et traitable, jugement ferme et solide, il fit paraître en même temps une telle aptitude pour toutes choses et une telle variété de talents, que nul emploi ne lui était étranger et qu'il excellait en tous. Il exerça longtemps à Nancy la charge de manuducteur des novices ; et par la perfection avec laquelle il la remplit, il rendit les plus grands services à sa Province. Sa charité envers les malades était véritablement insigne. Quand éclata la grande peste de 1636, qui fit tant de victimes, le

F. Milson courut, sans souci de sa vie, au secours des malheureux atteints par le fléau ; beaucoup succombaient, en dépit de tous ses soins ; il les ensevelissait alors de ses propres mains, et les portait sur ses épaules au lieu de la sépulture ; en un seul jour, il rendit ce douloureux devoir à quatre des Nôtres, moissonnés en même temps par la terrible contagion.

Une subtile illusion du malin esprit faillit lui faire perdre en un moment le fruit de tant de qualités et de vertus. Sa mère était pauvre ; sous prétexte de lui venir en aide, le F. Milson crut qu'il lui était permis d'aspirer au sacerdoce, et il se laissa quelque temps aller à cette pensée ; mais il ne tarda pas à découvrir la ruse de l'ennemi et, à la vue du péril qu'il venait de courir, il ne s'occupa que d'être encore plus humble et plus fervent. Il passa la dernière année de sa vie étendu sur la croix ; les plus cruelles douleurs ne lui laissèrent presque aucun moment de repos ; il les supporta avec une patience invincible ; on crut au reste qu'il les avait lui-même demandées ; car il n'avait cessé de conjurer avec instance Notre-Seigneur de lui faire endurer en cette vie les peines du purgatoire pour l'expiation de ses péchés. Ainsi épuré par la souffrance et enrichi des mérites des plus belles vertus, ce digne fils de saint Ignace alla recevoir au ciel la couronne promise au bon et fidèle serviteur. Il était dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Campan. (Arch. Rom.). — Litter. ann. Societ. Jes., ann. 1650, *p.* 151.

* Vers la fin du mois d'août de l'an 1720, succombèrent les premières victimes de la Province de Lyon, emportées par la trop fameuse peste de Marseille. Au premier appel du saint évêque Henri de Belzunce, ancien novice et jusqu'à la mort l'ami dévoué de la Compagnie, tous nos Pères et Frères de Marseille s'offrirent à voler au secours des mourants, dont le fléau fit bientôt périr plus d'un millier par jour. « Avec un courage plus qu'héroïque, une ardeur, une charité et un zèle infatigable, dit une relation du temps, les Jésuites des deux maisons de Saint-Jeaume et de Sainte-Croix couraient partout et se précipitaient même dans les maisons les plus abandonnées et les plus empestées, dans les rues et les places les plus traversées de cadavres pourris, et dans les hôpitaux les plus fumants de la contagion, confesser les pestiférés, les assister à la mort et recueillir leurs soupirs contagieux et empoisonnés, comme si c'était de la rosée ». De vingt-neuf qu'ils étaient dans les deux maisons, deux seulement échappèrent à la contagion, neuf revinrent à la santé, et dix-huit succombèrent, parmi lesquels on cite les PP. et FF. de MOUTHE, DU FAY, accouru de Lyon pour prendre sa part du danger, THIOLI, professeur d'hydrographie, HIVER, JOFFRE, VIAL, PERRIN, FAVIER, GUDIN, MERLIN, MÉGRONNET, BERNAUDET, GUILLAUMONT, GALLET, PROST et MILLEY.

Le plus illustre de cette troupe héroïque est le P. CLAUDE MILLEY, entré dans la Compagnie à l'âge de seize ans, et longtemps ouvrier apostolique dans les rudes missions des Cévennes. Envoyé à Marseille comme prédicateur et directeur de congrégation, il n'avait pas tardé à s'y faire connaître par son dévouement à toutes les œuvres de charité. Quand le fléau éclata, il parut dans son élément. « Son zèle,

écrivait de lui Mgr de Belzunce, a été sans exemple; il a remédié à tout, il était l'âme de tout »; glorieux témoignage confirmé par tous les contemporains. « Il choisit pour son département, raconte l'un d'eux, souvent visité et consolé par lui, le quartier le plus scabreux, celui où le mal avait commencé, où la moisson était plus abondante, où il y avait moins d'ouvriers, où enfin toutes les horreurs de la misère, de la maladie et de la mort se montraient avec tout ce qu'elles ont de plus hideux et de plus rebutant. Et comme si l'emploi de confesseur n'avait pas suffi à son zèle, chargé des aumônes que les gens de bien mettaient entre ses mains, il joignit à cet emploi celui de commissaire de ces quartiers abandonnés. Il y établit une cuisine où des filles charitables faisaient le bouillon pour les pestiférés. Il allait partout, distribuant des aumônes abondantes aux sains et aux malades, toujours suivi d'une multitude de pauvres... »

Il passa cinquante jours dans cet exercice de la plus admirable charité; « mais si la piété, ajoute une autre relation, en avait fait un héros, la contagion en fit bientôt un martyr. En l'enlevant de ce monde, elle ravit aux pauvres leur Tobie, aux pécheurs leur Jonas, aux chrétiens leur guide, aux Jésuites leur nouveau Xavier, et à Marseille son apôtre. Toutes les eaux de la tribulation ne purent éteindre l'ardeur de sa charité, dans laquelle il trouva enfin une mort plus glorieuse que les plus illustres triomphes ». Le P. Milley était dans la cinquante-troisième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Relation historique de la peste de Marseille en 1720. *Cologne* 1721,

p. 197 *et suiv.* — *Discours sur ce qui s'est passé de plus considérable à Marseille pendant la contagion en* 1720. *Réimprimé, p.* 24. — *Journal abrégé de ce qui s'est passé en la ville de Marseille depuis qu'elle est affligée de la contagion..., Paris,* 1721, *p.* 64, 65, 91. — *Précis historique sur la peste de Marseille, Marseille*, 1820, 2 *in* 8°, *t.* 1, *p.* 68, 82, 83, 250. — Paul Autran, *Éloge historique du P. Milley*, *Marseille* 1868, *in* 8°.

---

*Le même jour encore de l'année 1717, mourut à Hesdin, à l'âge de vingt ans et après quatre mois seulement de régence, l'angélique F. Jean Parent, dont son supérieur ne craignait pas de dire « que peut-être jamais régent n'a été plus estimé pendant sa vie et plus regretté de toute une ville après sa mort ». Élève du collège anglais de Saint-Omer et plus tard du séminaire de Joyeuse, le F. Parent avait apporté dans la Compagnie une vertu qui rappelait celle de saint Stanislas et de saint Louis de Gonzague, et qui ne fit que grandir à l'école du noviciat. On admirait en lui une pureté de cœur qui ne pouvait souffrir la plus légère faute, une fidélité inviolable à ses exercices spirituels, malgré des maux de tête presque continuels ; une simplicité et une ouverture de cœur qui ne savait rien cacher à ses supérieurs, une humilité et une modestie ravissante au milieu des plus heureux dons de la nature et de la grâce, une douceur et une égalité d'âme que rien ne troublait et qui faisaient dire qu'il n'avait d'autre passion « que celle de servir Dieu et de le faire servir » ; surtout une obéissance parfaite « à l'épreuve de tout », et qui, dans sa dernière maladie, lui inspira le vœu « d'être toujours à la main de ses supérieurs, si Dieu lui rendait la santé ».

Après son noviciat, il fut chargé de la classe de cinquième au collège de Hesdin. Il remplit cet emploi, comme le demande saint Ignace, avec une pureté de vues admirables, déployant toutes les ressources de sa riche nature et toutes les industries de son zèle pour l'avancement de ses élèves dans les lettres et dans la piété. Par respect pour leurs bons anges autant que pour ses propres règles, il ne se permit jamais, comme son supérieur le remarque à sa louange, de leur faire la plus innocente caresse ; et c'est par cette fidélité surnaturelle à tous ses devoirs, que ce jeune professeur de vingt ans conquit en une année l'estime et la confiance, non seulement de ses écoliers, mais de leurs familles et de toute la ville. Attaqué de la maladie dont il mourut, le F. Parent fit briller au dehors, dit encore son supérieur, « tous les trésors de grâces qui avaient été renfermés en lui-même pendant sa vie, par le soin qu'il prenait de se cacher », surtout celui d'une dévotion très tendre à Jésus en croix et à sa sainte Mère ; il ne se lassait pas de baiser son crucifix, et de jeter les yeux sur une image de Marie, placée au pied de son lit ; et jusque dans les transes de l'agonie, on l'entendit répéter : « Dieu est mon père et mon tout ; la sainte Vierge est ma mère, celle en qui après Dieu j'ai mis toute ma confiance ». Ce furent les dernières paroles qui sortirent de ses lèvres, et peu après il expira doucement en prédestiné.

Lettre du P. Martin, *à la mort du F. Jean Parent,* « *à Hesdin, ce 3 sept.* 1717 (*Arch. dom.*).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier SEPTEMBRE

—

Le premier jour de septembre de l'an 1644, mourut au noviciat de Nancy, dans une sainte et heureuse vieillesse, environ trente jours après sa première messe, le P. Érard Maimbourg, âgé de soixante-dix ans. Il avait mené, au milieu du monde et dans les liens du mariage, la vie des saints patriarches de l'ancienne loi, consacrant à Dieu seul ses biens, sa famille et sa personne. Pauvre de cœur, il ne trouvait d'autre joie ici-bas dans ses grandes richesses, que de pouvoir les consacrer aux œuvres de Dieu et à la subsistance des amis de Dieu. A Nancy, on ne l'appelait que le père des communautés religieuses. La résidence de la Compagnie à Saint-Nicolas-du-Port, l'église et une grande partie des bâtiments du collège de Nancy étaient dus à ses libéralités vraiment

royales. Quelques ennemis de la Compagnie ayant osé dire devant lui que plusieurs des fils de saint Ignace étaient loin de lui témoigner la reconnaissance due à de pareilles libéralités, il leur répondit avec Catherine Bertrand, sa sainte femme : « Sachez que quand tous les membres de la Compagnie viendraient nous cracher au visage, nous ne cesserions pas de leur faire du bien ; car c'est pour la seule gloire et le seul amour de Notre-Seigneur que nous le faisons ».

Érard Maimbourg était parvenu de la sorte à l'âge de soixante-huit ans ; il avait vu sa femme partir pour le ciel, son fils se consacrer à Dieu dans la Compagnie, et ses deux filles embrasser la règle du Bienheureux Pierre Fourier. Il écrivit alors au P. Vitelleschi une lettre admirable, où il lui demandait humblement la grâce de passer ses derniers jours au nombre de nos Frères Coadjuteurs. Mais tout en l'admettant au noviciat de la Province de Champagne, le Père Général lui ordonna de se préparer à recevoir au plus tôt par obéissance les ordres sacrés. Ce fut au début de sa seconde année de vie religieuse, que le vénérable vieillard, chantant comme saint Siméon son *Nunc dimittis*, rendit en paix son âme à Dieu.

Annales Domus Probationis Nanceianæ, ann. 1644 (*Archiv. Resid. Nanc. S. J.*) — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *l.* 7, *p.* 462 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. momorab.*, 1 *sept.*, *p.* 138. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 1a *sept.*, *p.* 339. — Dom Calmet, *Biblioth. de Lorraine*, *p.* 617.

II SEPTEMBRE

—

Le deuxième jour de septembre de l'an 1719, mourut à la Flèche le P. MICHEL LE TELLIER, dernier confesseur de Louis XIV, et si fameux par la haine dont le poursuivirent jusque dans l'exil les plus furieux ennemis de l'Église et de la Compagnie. Nul n'avait porté de plus rudes coups aux jansénistes, et n'a mieux mérité la gloire de leurs plus atroces calomnies. Aussi son nom est-il devenu, chez les historiens du XVIII[e] siècle, comme une sorte d'épouvantail, unissant en lui tout ce que le plus intolérant fanatisme pouvait offrir à leur imagination inventive d'odieux et même d'extravagant. Bien peu d'hommes cependant eurent un plus beau caractère. Tout ce que saint Ignace désire dans ses enfants de science et de vertu, de zèle et de dévouement, semblait se trouver au plus haut degré réuni dans la personne du P. Le Tellier.

Après la mort du P. Petau, ses supérieurs l'avaient jugé digne de mettre la dernière main à l'admirable monument des *Dogmes Théologiques ;* mais ses rares talents pour le gouvernement des âmes le firent bientôt élever aux premières charges de la Compagnie. Il était à la tête de la Province de Paris, lorsque le roi l'appe-

la à succéder au P. de la Chaise ; mais cette haute faveur, qui lui donnait pour ainsi dire la direction de toute l'Église de France, ne fit jamais le plus léger tort à son ardeur pour sa propre perfection. Il était d'une humilité qui se faisait un bonheur de la bassesse de sa naissance et du mépris des courtisans tels que Saint-Simon ; d'une régularité qui ne consentit jamais, même à la cour et dans l'accablement des plus grandes affaires, à se dispenser de sa lecture de piété de chaque jour, de son examen particulier, ou de la moindre observance de la vie commune ; d'une perpétuelle union avec Dieu, qui ne lui permettait de rien entreprendre sans avoir d'abord consulté le Saint-Esprit dans la prière ; d'un si profond respect pour la divine Majesté, qu'il ne récitait jamais son bréviaire qu'à genoux ; d'une austérité qui faisait de sa vie un jeûne continuel, et trouvait ses délices dans l'usage assidu des plus rudes instruments de pénitence, particulièrement des disciplines de fer, dont il ne suspendait pas même la rigueur dans les temps de maladie ; enfin, d'un zèle et d'un courage qui ne connaissait pas d'obstacle quand il s'agissait de la foi. « Voyez-vous cet homme ? disait un jour Louis XIV au duc d'Harcourt, en lui montrant le P. Le Tellier ; son plus grand bonheur serait de donner son sang pour l'Église ; et je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans tout mon royaume de plus intrépide et de plus saint » !

Comme ce prince demandait un jour à son confesseur s'il ne craignait pas pour lui et pour la Compagnie les orages d'un nouveau règne : « Sire, lui répondit le P. Le Tellier, que pourrais-je craindre, quand je défends les seuls intérêts de Dieu ? Si la Compagnie succombait en combattant pour une si belle cause, Dieu saurait bien se créer d'autres défenseurs. Il n'est pas né-

cessaire que la Compagnie ne meure point, mais il est nécessaire que la sainte Église demeure sans tache et toujours debout ». L'hérésie et l'impiété ont vainement tenté d'obscurcir l'éclat de la mort toute chrétienne du grand Roi entre les bras de son intrépide confesseur. Mais peu de jours après, un ordre du Régent exilait le P. Le Tellier, d'abord au collège d'Amiens, puis à celui de La Flèche, où quatre années d'une obscurité non moins glorieuse ni moins sainte que les plus belles années de sa vie, achevèrent de le rendre digne d'être mis en parallèle avec les plus illustres défenseurs de la foi catholique. Il était âgé de soixante-dix-sept ans et en avait passé près de soixante dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Chauveau *sur la mort du P. le Tellier (Archiv. dom., copie).* — *Mémoires du* P. René Rapin, *t.* 3, *p.* 411. — de Backer, *Bibliothèque . . . , t.* 2, *p.* 628. — Feller, *Dictionnaire histor. , t.* 4, *p.* 124. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique . . . , t.* 4, *p.* 84. — *Biographie univers.*

---

* Le même jour de l'an 1641, mourut, au retour d'un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, entrepris à pied pour accomplir un vœu, le P. Jean de la Cour, Recteur du collège de Vannes, « homme, dit le P. Champion, d'un rare mérite et d'une perfection éminente ». La courte relation écrite au lendemain de sa mort par le ministre du collège, le P. Hay de la Motte, confirme pleinement cet éloge. « Chaque jour, dit cette relation, le P. de la Cour se levait à trois

heures, employant les deux heures suivantes avec Dieu, et tout le jour aux fonctions de notre Compagnie, dans une continuelle présence de Dieu, obligeant avec une cordialité non pareille toute sorte de personnes et se trouvant toujours prêt pour faire la charité à quiconque que ce fût ; jusques à suppléer aux classes et aux offices de nos Frères, exciter le matin, tenir les clefs de la porte les jours entiers, lire ordinairement à la première table....

« Dieu avait donné au P. de la Cour un talent particulier pour aider les âmes les plus abandonnées... ; de sorte que, comme d'ailleurs il était en singulière réputation par toute la ville, il avait un emploi selon la mesure de sa charité, toute sorte de personnes ayant recours à lui ; et lui, quoiqu'il aimât extrêmement la retraite, s'abandonnant sans mesure aux devoirs de la charité et n'y trouvant rien de difficile ». Il se fit un concours extraordinaire à ses funérailles ; et dans plusieurs monastères d'hommes et de femmes, des services solennels furent célébrés pour le repos de son âme, pieux hommage rendu au zèle et à la sainteté de l'homme de Dieu.

Lettre circulaire du P. Jean Hay de la Motte *à la mort du P. Jean de la Cour, « de Vannes, ce 4 de septembre* 1641 *(Archiv. dom., Collect.* Rybeyrète *).* — Champion, *La vie du P. Jean Rigoleuc, Paris,* 1690, *p.* 131.

---

*Le même jour encore rappelle la mémoire de plusieurs anciens Jésuites qui, en 1792, tombèrent glorieusement sous le fer des bourreaux de la Révolution, dans la chapelle des Carmes à Paris. Il

convient de citer au moins les noms de ces martyrs que leurs vertus, n'eussent-elles pas été couronnées par une mort sanglante, mériteraient de recommander au souvenir et à l'imitation des enfants de la Compagnie.

Le premier de tous est le P. CLAUDE GAGNÈRES DES GRANGES, homme d'une science profonde, dont on disait qu'il avait tout lu et n'avait rien oublié. Plusieurs années d'avance, il avait deviné et prédit les excès auxquels devait aboutir la Révolution. Cité devant le tribunal, le P. Gagnères des Granges refusa de prêter le serment civique, et fut enfermé aux Carmes. Le jour du massacre venu, il se leva sans hésiter à l'appel de son nom, et marcha à la mort avec une dignité qui commandait la vénération. Il était âgé de soixante ans.

Avec lui furent égorgés les PP. JEAN CHARTON DE MILLOU, GUILLAUME DELFAUT, CHARLES LEGUÉ, JACQUES BONNAUD, VINCENT LE ROUSSEAU, MATHURIN VILLECROIX et JACQUES FRITEYRE-DURVEY.

Après la suppression de la Compagnie en France, le P. CHARTON avait été nommé par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, aumônier des religieuses du Saint-Sacrement de l'Adoration Perpétuelle, dont la chapelle se remplissait tous les jeudis d'une foule d'élite accourue pour entendre les prédicateurs les plus en renom. Mais aucun, par l'élévation de ses pensées, la chaleur et la conviction de sa parole et toutes les qualités d'une éloquence véritablement apostolique, n'attirait un auditoire plus nombreux et plus recueilli. Au dire d'un contemporain, si la délicatesse de sa poitrine n'avait interdit au P. Charton, les grandes chaires et les prédications continues, il eût été « le Bourdaloue de son siècle ». Le bien qu'il faisait dans les âmes le désigna des pre-

miers à la fureur des révolutionnaires ; il fut arrêté à la suite de l'horrible journée du 10 août, et consomma son martyre le 2 septembre, la joie dans le cœur, et l'action de grâces sur les lèvres.

Le P. Guillaume Delfaut, curé de Daglan dans le diocèse de Sarlat, avait été l'un des deux députés ecclésiastiques de la Sénéchaussée de Périgord aux États Généraux. Fermement attaché aux enseignements de l'Église romaine, il s'opposa de toutes ses forces aux entreprises sacrilèges de l'Assemblée Constituante ; il écrivit même à ses paroissiens et aux prêtres de son archiprêtré, pour les prémunir contre les dangers auxquels leur foi allait être exposée. Arrêté et jeté en prison, il refusa nettement le serment de la Constitution civile du clergé ; une demi-heure à peine avant l'arrivée des bourreaux, il fit dire à des amis qui lui avaient envoyé des vivres, que jamais il n'avait été si heureux.

Le P. Charles Legué, sur lequel nous n'avons aucun autre détail, était, dit le P. Barruel, un des meilleurs prédicateurs de Paris. Le P. Bonnaud, professeur d'une classe de grammaire au collège de Quimper, à l'époque de la suppression de la Compagnie, et plus tard grand vicaire de l'archevêque de Lyon, Mgr de Marbeuf, avait mérité depuis longtemps la haine des philosophes et des ennemis de l'Église, par ses vigoureux écrits en faveur de la vérité et du droit, également foulés aux pieds.

Avant l'expulsion violente des religieuses de leurs monastères, les PP. Le Rousseau et Villecroix remplissaient les fonctions de directeurs spirituels, le premier chez les Filles de la Visitation rue du Bac, le second chez des religieuses rue Belle-Chasse. Le P. Le Rousseau fut arrêté à la place d'un autre ecclésiastique ;

quand il parut devant le tribunal, on reconnut l'erreur, et on lui offrit la liberté, à condition qu'il prêtât le serment civique ; mais il refusa, rendant grâces à Dieu d'une méprise qui l'associait au sort des confesseurs de la foi. Le P. Villecroin montra la même intrépidité, et sa confession devant ses juges lui valut la même couronne.

Le P. Jacques Friteyre-Durvey était de la Province de Toulouse. Après la suppression de la Compagnie en France, il s'était livré d'abord au ministère des missions ; puis il était allé demander au Comtat-Venaissin la faveur de vivre quelques années de plus sous la règle de saint Ignace. Le Bref de Clément XIV ayant été promulgué, il vint à Paris, reçut l'hospitalité chez les Pères Eudistes et changea son nom de Friteyre en celui de Durvey, afin d'exercer avec plus de liberté les œuvres du zèle apostolique ; il se fit même entendre à la cour. Quand la persécution violente éclata, le P. Friteyre se déguisa en colporteur et continua d'assister les âmes, surtout celles des moribonds abandonnés. Arrêté au milieu de ce ministère de charité, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire : « Un tribunal, répondit-il avec intrépidité, je n'en reconnais qu'un pour me juger, le tribunal de Dieu ». Il fut assommé à coups de hache et de crosse de fusil par un de ses compatriotes ; mais la voix de son sang appela la miséricorde et le pardon sur la tête du misérable, et la victime eut la joie de convertir et de sauver son bourreau.

P. Gagnères des Granges. — *Cf.* Barruel, *Histoire du clergé pendant la Révolution française, Londres,* 1800, *t.* 2, *p.* 57. — de Backer, *Bibliothè-*

que..., *t.* 6, *p.* 168. — GUILLON, *Les Martyrs de la Foi*, *t.* 3, *p.* 149.

P. CHARTON DE MILLOU. — *Cf.* BARRUEL, *op. cit.*, *p.* 60. — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 2, *p.* 415.

P. DELFAUT. — *Cf.* BARRUEL, *op. cit.*, *p.* 60. — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 2, *p.* 561.

P. LEGUÉ. — *Cf.* BARRUEL, *op. et loc. cit.*

P. BONNAUD. — *Cf.* BARRUEL, *op. et loc. cit.* — DE BACKER, *Biblioth....*, *t.* 1, *p.* 106. — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 2, *p.* 247. — PICOT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique...*, *t.* 4, *p.* 527. — *Biographie universelle*, *article* BONNAUD, *Supplément*, *t.* 58, *p.* 557. — *Nouvelle Biographie universelle*, *t.* 6, *p.* 615.

P. LE ROUSSEAU. — *Cf.* BARRUEL, *op. et loc. cit.* — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 4, *p.* 531.

P. VILLECROIX. — *Cf.* BARRUEL, *op. et loc. cit.* — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 4, *p.* 724.

P. FRITEYRE-DURVEY. — *Cf.* BARRUEL, *op. et loc. cit.* — GUILLON, *op. cit.*, *t.* 3, *p.* 62. — *L'Abbé Guillon dit à tort que le P. Friteyre-Durvey appartenait à la Congrégation des Eudistes ; il avait seulement reçu l'hospitalité dans leur maison.* — L'ABBÉ POMMEYROL, « *Un martyr et un bourreau* », *Clermont-Ferrand*, 1873.

A ces noms, il faut ajouter les suivants, relevés dans la crypte de l'église des Carmes à Paris.

1° Le P. THOMAS BONNOTTE LUPUS, d'Auxerre, confesseur des religieuses Ursulines, rue Saint-Jacques. Le P. Thomas Lupus appartenait à la Province de Champagne ; il était né à Entrains, diocèse d'Auxerre, le 13 septembre 1719, et était entré dans la Compagnie le 7 septembre 1734.

2° Le P. FRANÇOIS VAREILHE-DUTEIL, ancien chanoine de Saint-Merri, né à Felletin (Creuse) en 1735, et entré dans la Compagnie le 22 novembre 1751.

3° Le P. François Balmain, entré chez les Eudistes après la suppression de la Compagnie. Il était né à Luzy, diocèse d'Autun, le 26 mai 1733, avait été reçu dans la Compagnie le 20 juillet 1753.

4° Le P. Louis-Laurent Gaultier, de Rennes, chapelain de l'hospice des Incurables.

Une note du P. Le Lasseur cite encore le P. Louis-Marie Barazer de Lannurien, né à Morlaix le 28 septembre 1721, entré dans la Compagnie le 14 août 1739, profès le 15 août 1756.

Le P. Claude-Antoine-Rodolphe de la Porte, né à Brest, admis dans la Compagnie le 24 septembre 1753.

Cf. pour tous ces martyrs, Guillon, *op. cit.*

III SEPTEMBRE

Le troisième jour de septembre de l'an 1680, mourut à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, le P. PAUL RAGUENEAU, avec la réputation d'un admirable religieux. Personne, au témoignage de deux illustres et saints missionnaires des tribus Huronnes, les PP. François Le Mercier et Joseph Poncet, personne ne rendit plus de services à l'église naissante du Canada, et ne mérita plus justement le titre d'apôtre. Les victoires de ses néophytes et des enfants mêmes sur les ennemis de la foi, offrent des scènes dignes de la confession des martyrs. « Tu perdras ici ton temps, répondait un d'entre eux à un capitaine payen qui voulait le forcer à quelque pratique superstitieuse, tu perdras ton temps ; les enfants mêmes ne t'obéiront pas ! Le diable n'a point ici d'empire. On peut bien nous massacrer tous, mais nous n'obéirons qu'à Dieu ».

Celui qui avait si profondément enraciné dans les cœurs l'amour de Jésus-Christ, semblait n'avoir lui-même acheté toutes ces âmes qu'au prix des derniers outrages, des coups et des blessures, dont il portait les traces glorieuses, et de perpétuels dangers de mort. Un jour qu'il entrait dans une cabane pour baptiser une femme sauvage au lit de la mort, le mari, hurlant comme une bête

féroce, prit une hache et en déchargea un coup terrible de toutes ses forces sur la tête du P. Ragueneau. Mais la hache s'arrêta miraculeusement : « Je pensais avoir la tête fendue, racontait-il lui-même, mais je n'ai eu aucun mal » ! Le barbare en demeura si épouvanté, qu'il s'enfuit de sa cabane ; et le Père eut le courage d'y rentrer et de donner le baptême à la mourante, qui expira peu d'heures après.

« Une autre fois, écrit la Vénérable Marie de l'Incarnation, qui nous a conservé ce double récit, comme on lui avait rompu un gros bâton sur les bras, je lui dis : « Eh bien ! mon Père, cela n'est-il pas bon, et n'êtes-vous pas bien aise d'avoir été ainsi traité » ? — « Hélas ! me répondit-il, j'eusse bien voulu qu'on en fût venu plus avant » ! Voilà les sentiments de cet apôtre ; et tout le monde envie ici le bonheur qui lui est arrivé » ! — « Nous voyons, écrivait-il au P. Jérôme Lallemant, nous voyons l'ouvrage de nos mains dissipé, ou plutôt l'ouvrage de la main de Dieu, quantité d'églises naissantes, qui portent sur elles-mêmes la vraie marque du christianisme, je veux dire, la croix de Jésus-Christ. Ce nous est un bonheur, qu'une partie de cette croix vraiment pesante soit à nous-mêmes notre partage, et que nous ayons vu de nos frères y répandre leur sang, et y endurer des tourments dont la cause les pourra bien faire passer quelque jour pour martyrs ; qu'il n'y en ait pas un seul d'entre nous qui ne puisse espérer de les suivre au milieu des brasiers ardents où ils ont été consumés ; et que maintenant l'état des affaires soit tel, que nous soyons heureusement nécessités de beaucoup souffrir et de tout craindre au service du grand Maître dont nous annonçons les grandeurs en ces pays barbares ».

Nous lisons dans l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, que Notre-Seigneur révéla un jour à une de ses fidèles servantes, Madame d'Aillebout, le haut degré de mérites et de sainteté du P. Ragueneau. Comme elle était dans l'admiration de tant de richesses spirituelles, il lui dit que le cœur de son serviteur n'avait presque pas son égal, et que ce qui en relevait le prix était son amour pour les âmes, et le talent qu'il avait de les conduire à Dieu par des voies si pures et si douces, qu'il leur inspirait un merveilleux courage pour franchir avec joie les plus grandes difficultés, sans les laisser languir dans les abattements de cœur où tombent si souvent les faibles, qui ne reçoivent pas, lui fut-il dit, assez de secours de ceux qui devraient leur en donner.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1636-1652. — Patrignani, *Menol.*, 3 *settemb.*, *p.* 14. — Champion, *La Vie. . . . du P. Louis Lallemant, Lyon* 1735, *p.* 19 *et suiv.* — de Backer, *Bibliothèque. . .*, *t.* 5, *p.* 597. — *Lettres de la* Vén. Mère Marie de l'Incarnation, *p.* 130, 330, 332, 334. — *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, *p.* 282. — Shea, *History of the catholic Missions. . .*, *p.* 241.

---

* Le même jour de l'an 1792, les scènes de carnage qui avaient ensanglanté la veille l'église des Carmes, se renouvelèrent au séminaire de Saint-Firmin. Au nombre des victimes qui donnèrent leur vie, se trouvaient plusieurs membres de l'ancienne Compagnie de Jésus, Jean Vourlat, Nicolas Verron, du diocèse de Quimper,

et les deux frères PIERRE et FRANÇOIS GUÉRIN DU ROCHER, les plus illustres de tous. Les PP. du Rocher vivaient ensemble au séminaire des Nouveaux-Convertis, dont François, à son retour des missions d'Orient, avait été nommé supérieur par l'archevêque de Paris. C'est là qu'ils furent arrêtés, en compagnie d'autres ecclésiastiques qui demeuraient avec eux. Entraînés brutalement à Saint-Firmin, ils y furent accueillis par une horde furieuse qui réclamait leur mort à grands cris. « A la tête de ces confesseurs, raconte le P. Barruel, était le vénérable P. Guérin du Rocher, connu par cette *Histoire véritable des temps fabuleux*, qui avait rempli l'univers d'étonnement. . . Tous ceux qui l'ont connu, ajoute-t-il, trouvaient en lui quelque chose de plus admirable encore que ses vastes connaissances: c'était, avec tant de science, une modestie et une humilité qui faisaient chercher le savant caché sous le voile de la simplicité. Une âme gagnée à Dieu par ses catéchismes lui était mille fois plus chère que toute cette réputation dont il jouissait, et qu'il semblait seul ignorer d'avoir méritée . . . »

Pour la première fois, il parut en cette circonstance se départir de sa simplicité ordinaire. « A l'exemple des martyrs, qui se paraient de leurs plus riches vêtements avant de descendre dans l'arène, il s'avançait en soutane et en manteau long, comme dans un jour de fête, glorieux d'être le chef » de cette troupe généreuse. A ses côtés marchait le P. François, son frère puîné. Pendant plusieurs années, le P. François du Rocher avait parcouru les missions du Levant en savant et en apôtre, et il en avait rapporté, sur les mœurs, la religion, les antiquités de ces contrées, des connaissances que beaucoup croyaient égales à celles de son frère. Ils refusèrent l'un et l'autre le serment de la Constitution civile du cler-

gé, et ils confondirent leur sang dans un même témoignage rendu à leur foi et au nom de Jésus-Christ.

BARRUEL, *Histoire du clergé pendant la Révolution . .*, *t.* 2, *p.* 22. — CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, Supplem.* 1um, *p.* 149. — DE BACKER, *Bibliothèque . . .*, *t.* 4, *p.* 293. — FELLER, *Dictionnaire historique*, *t.* 3, *p.* 418. — GUILLON, *Les Martyrs de la Foi*, *t.* 3, *p.* 242. — PICOT, *Mémoires . . .*, *t.* 4, *p.* 528. — *Biographie universelle*, *article* GUÉRIN DU ROCHER, *t.* 19, *p.* 27. — *Nouvelle Biographie universelle*, *t.* 22, *p.* 422.

IV SEPTEMBRE

—

Le quatrième jour de septembre de l'an 1792, le P. Hyacinthe le Livec, breton, fut massacré à Paris, dans la prison de la Force, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait traversé avec un courage héroïque les souffrances de l'exil et de la misère, pour demeurer fidèle à la Compagnie ; et lorsque des temps moins orageux eurent permis aux enfants de saint Ignace de rentrer en France, sa vertu, sa science et son mérite, qui lui avaient fait le plus grand honneur en Allemagne, engagèrent le pieux archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, à lui confier le soin des Filles du Calvaire, en même temps que la princesse de Lamballe lui donnait toute sa confiance et le priait de vouloir bien accepter la direction spirituelle de sa maison. Le P. Le Livec exerça ce double ministère avec la réputation d'un saint ; et quand le triste décret de 1790 chassa les religieuses de leurs cloîtres, au nom de la liberté, les Filles du Calvaire résolurent de se fixer dans le voisinage de leur ancienne demeure, pour recevoir jusqu'à la mort les conseils de celui dont les paroles et les exemples leur avaient si bien fait comprendre le prix et la douceur de la croix. Jeté dans les prisons de la Force après la journée du 10 août, le P. Le Livec vit les assassins lui

offrir la vie, s'il voulait prêter le serment que la Révolution imposait à tous les prêtres. Mais le généreux confesseur répondit sans hésiter que, jusqu'à son dernier soupir, il demeurerait fidèle à la loi de Dieu et de l'Église ; et à l'instant il fut égorgé.

GUILLON, *les Martyrs de la Foi, t. 3, p. 526.*

V SEPTEMBRE

—

Le cinquième jour de septembre de l'an 1792, mourut à Paris, martyr de la foi, le P. Alexandre Lenfant, qui avait été, avec le P. Beauregard, l'un des plus grands orateurs chrétiens des trente dernières années du XVIIIe siècle. Entré au noviciat d'Avignon en 1741, à l'âge de quinze ans, il eut le bonheur de se former, pendant plus de vingt ans de vie religieuse, à toutes les vertus de l'apôtre, et à cette éloquence qui lui fit appliquer par ses contemporains cette belle parole du Saint-Esprit au second livre des Machabées : « *Magnifice sapientiam tractabat*, il annonçait magnifiquement les leçons de la sagesse divine » ! Uniquement passioné pour la gloire et les intérêts de son Maître, et méprisant des applaudissements stériles, le P. Lenfant dévoua sa vie à faire reculer, s'il en était temps encore, le flot toujours montant de l'impiété et de la révolution. Les philosophes en furent effrayés ; et Diderot, après l'avoir entendu prêcher sur la foi, se voyait contraint d'avouer « qu'après de tels sermons, il était bien difficile à ses auditeurs de rester incrédules » !

Proscrit avec la Compagnie, sa mère, le vénérable exilé fut appelé successivement dans les cours de Lorraine, de Flandre et d'Autriche, pour annoncer la parole de Dieu. A Vienne, Marie-Thérèse

voulut l'entendre durant trois avents et trois carêmes ; elle lui témoigna même le désir de le voir se fixer près d'elle, mais il déclina cet honneur pour rentrer en France. Au moment où il prenait congé d'elle : « Vos sermons, lui dit-elle aimablement, ont fait autant de bien à mon âme que de plaisir à mon esprit » ! A Versailles, il prêcha cinq stations en présence de Louis XVI. En 1791, il venait de remonter encore dans la chaire des Tuileries, lorsqu'après la première semaine du carême, parut la loi sacrilège qui imposait à tous les prêtres le serment de la Constitution civile du clergé. Le P. Lenfant le refusa avec une vigueur toute sacerdotale, et la cour ne le revit plus.

Ce grand homme était en même temps le père des pauvres ; on en eut une preuve touchante au jour de sa mort. Depuis quarante-huit heures environ, il assistait comme prisonnier aux égorgements de l'Abbaye, sans qu'on l'eût encore appelé pour être livré au bourreau ; dans la nuit du trois au quatre septembre, sachant que de nouvelles victimes étaient enfermées dans la chapelle en attendant le carnage du lendemain, il parvint à pénétrer dans une tribune, et de là il invita hautement ces pauvres captifs à se préparer à leur dernière heure. Alors, racontait plus tard l'un d'entre eux, qui avait échappé aux mains des égorgeurs, « un mouvement qu'on ne peut définir nous précipita tous à genoux », et le vaillant confesseur de la foi donna à tous une dernière absolution. Quand il parut à son tour, le lendemain, en présence du peuple accouru pour voir massacrer les prêtres, la foule réclama la vie et la délivrance de l'homme de Dieu ; et déjà il avait franchi le fatal guichet de la prison, lorsqu'en le voyant, une pauvre femme laissa échapper ce cri : « Voilà le confesseur du roi qu'on vient de sauver ». C'en fut assez pour

attirer de nouveaux assassins vers l'homme de Dieu, et alors, tombant à genoux et levant les mains vers le ciel : « Mon Dieu, je vous remercie, s'écria-t-il, de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi » ! Et à l'instant même il fut égorgé par les brigands.

CARRON, *Les Confesseurs de la Foi*, t. 1, p. 103. — JAGER, *Hist. de l'Église de France pendant la Révolution*, t. 3, p, 514, 516, 523. — GUILLON, t. 3, p. 425. — *Messager du Sacré-Cœur*, septemb. 1881, p. 294-312. — BARRUEL, *Histoire du clergé pendant la Révolution française*, t. 2, p. 75. — DE BACKER, *Bibliothèque* . . . , t. 1, p. 446. — CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu*, *Supplement*. 2um, p. 56. — FELLER, *Dictionn. histor.*, t. 4, p. 98.

N. B. — Dans le Catalogue de la Province de Lyon, 1752, le nom du saint martyr est écrit Lanfant.

VI SEPTEMBRE

—

Le sixième jour de septembre de l'an 1652, mourut à La Flèche le P. Georges de la Haye, Recteur du collège de cette ville, vrai père de sa communauté, et tenu dans toute la Province de Paris, dont il avait exercé les charges les plus importantes, pour le parfait modèle d'un supérieur. Rien de ce qui pouvait encourager ou aider ses inférieurs à procurer la plus grande gloire de Dieu, par leurs discours, leurs écrits, leurs œuvres apostoliques, ne semblait coûter à la générosité de son âme. Il ne voyait dans son office qu'un titre de plus à chercher et à procurer, par les autres aussi bien que par lui-même, ce qui pouvait contribuer plus efficacement à faire louer, honorer et servir Jésus-Christ. Ce ne fut pas sans bien des obstacles et des croix, qui lui vinrent même de ceux qui semblaient devoir le plus justement seconder ses efforts. Pendant qu'il était Recteur du collège d'Orléans, l'évêque, peu favorable aux religieux, après avoir retiré à tous ceux de son diocèse le pouvoir d'entendre les confessions dans le temps même du jubilé, trompé par les calomnies des novateurs, favorisa les bruits les plus injurieux au P. de la Haye, et alla jusqu'à lui défendre solennellement de monter en chaire et de continuer les

catéchismes qu'il faisait alors dans notre église. Heureux de partager les opprobres de son Maître, le saint religieux obéit sur-le-champ, sans laisser échapper et sans permettre à ses enfants une parole de murmure. Cette douce humilité frappa toute la ville d'une admiration profonde, et ne tarda pas à gagner même le cœur ulcéré du prélat, qui donna dans la suite à la Compagnie les preuves de la plus affectueuse bonté.

Les autres vertus religieuses et apostoliques de ce grand serviteur de Dieu, ses succès dans la chaire chrétienne, les fruits de son zèle dans les congrégations de la sainte Vierge, le faisaient regarder comme un homme incomparable ; mais nous ne pouvons passer sous silence un trait de sa charité. Cet homme, qui se refusait les choses les plus nécessaires avec une rigueur extrême, n'avait pour les autres que des entrailles de miséricorde. Pendant la dernière année de sa vie, au milieu de l'affreuse famine qui désolait tout le pays, trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le dimanche, le P. de la Haye distribuait à une multitude immense de pauvres la nourriture qui les empêchait de mourir de faim. Ces malheureux ne l'appelaient que leur père, et déclaraient hautement qu'ils étaient redevables de leur vie à son inépuisable libéralité. Sa sainte mort, accompagnée des larmes et des prières de tout le peuple, fut regardée comme la récompense que Dieu ne voulait pas faire attendre plus longtemps à une âme qui l'avait si fidèlement servi.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Roman.). — Cordara, *Histor. Societ., part. 6, lib. 17, n. 216, p. 645.* — *Lettre circulaire du*

P. Claude Pasquier, *à la mort du P. Georges de la Haye,* « *à la Flèche, ce* 6 *sept.* 1652 » *(Archiv. dom., coll. Rybeyrète).* — Charlevoix, *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, Paris* 1724, *p.* 170, 206, 224, 225.

Le même jour de l'an 1655, mourut au collège de Bourges le P. Florimond de Refuge, âgé d'environ cinquante ans, laissant, au témoignage du P. Jacques Grandamy, « une douce odeur de ses vertus et confiance de sa béatitude ». Dans la chaire, où il annonçait la parole divine depuis quinze ans, et au saint tribunal de la pénitence, il était avant tout un homme de Dieu, inspirant aux âmes l'amour de la vie intérieure et de la prière. Il avait gouverné le collège de Rennes avec de si admirables fruits pour ses inférieurs, qu'un autre de nos Pères, venant de passer quelques semaines près de lui, écrivait au P. Général : « Je ne crois pas avoir jamais vécu dans une autre maison de la Compagnie où j'eusse sous les yeux de plus beaux exemples de vertu » ; et tout cela était, ajoutait-il, le fruit de la vigilance du saint Recteur pour établir le règne du Saint-Esprit dans toutes les âmes que la divine Providence lui confiait.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Jacques Grandamy *à la mort du P. Florimond de Refuge,* « *de Bourges, ce* 6[e] *sept.* 1655 » *(Archiv. dom., collect. Rybeyrète).*

VII SEPTEMBRE

Le septième jour de septembre de l'an 1670, mourut au collège de Toulouse, à la fleur de l'âge, après six années de vie religieuse, le F. Scolastique Alexandre Deleige, né dans le diocèse de Limoges, laissant aux plus jeunes enfants de la Compagnie un admirable exemple de l'amour de sa vocation. Il était entré à seize ans au noviciat de Toulouse ; mais quelques mois plus tard, nous ne savons au juste pour quel motif, son Maître des novices avait cru devoir le renvoyer dans sa famille. Or, le jour même où il allait franchir de nouveau le seuil paternel, Alexandre Deleige eut tout à coup le cœur transpercé d'une douleur si vive de ne pouvoir plus vivre désormais dans la Compagnie de Jésus, qu'il reprit sur-le-champ le chemin de Toulouse, pour aller se jeter aux pieds du P. Provincial, et obtenir, à force de prières, que la porte du noviciat lui fût rouverte. Mais depuis peu de jours le P. Provincial était parti pour visiter les maisons de sa Province les plus éloignées de Toulouse.

Alors cet enfant de seize ans se mit à le chercher de ville en ville, à pied et en mendiant, bien résolu de ne s'arrêter que lorsqu'il aurait trouvé celui en qui seul désormais étaient toutes ses

espérances. Il se rendit successivement à Carcassonne et à Perpignan, puis à Béziers, à Montpellier, et jusqu'à Tournon, et ne parvint enfin à le rejoindre qu'au prieuré de Saint-Sauveur, appartenant au collège de Tournon. Il n'y arriva que le soir, après une longue et rude journée, à une heure où la porte était déjà fermée. Il passa dehors la nuit tout entière, exposé aux injures de l'air, mais dès le lendemain matin, il était aux pieds du Père Provincial, et le conjurait de l'admettre de nouveau parmi ses enfants. Durant ce long et pénible pèlerinage, il s'était vu réduit à vendre une partie de ses vêtements pour acheter un peu de pain. Son visage hâlé était à peine reconnaissable ; mais tout cela était à ses yeux bien peu de chose au prix de sa sainte vocation. Cette héroïque fermeté frappa d'admiration le P. Provincial, et triompha sans peine de tous les obstacles. Rentré au noviciat de Toulouse, Alexandre Deleige ne cessa plus de montrer la même énergie de cœur : et quand à l'âge de vingt-deux ans, il sentit approcher la mort, la sainte joie dont son cœur débordait, fut, pour tous les jeunes religieux de la Province de Toulouse, la plus éloquente prédication sur l'excellence de la vie et de la mort dans la Compagnie de Jésus.

Elogia defunctor. Provinc. Tolos. (Archiv. Rom.).

---

* Le même jour, moururent trois dignes religieux de la Compagnie, les PP. Étienne Luzvic à Orléans en 1640, Nicolas Abram à Pont-à-Mousson en 1655, et Vincent Bigot à Paris en 1720.

Le P. ÉTIENNE LUZVIC, né en Auvergne, consacra presque toute sa vie au laborieux ministère des missions. Les hérétiques essayèrent plus d'une fois d'attenter à ses jours, et il ne leur échappa que par une protection particulière de la Providence. Épuisé par ses fatigues et obligé de renoncer à son rude apostolat, il se plaignait d'être devenu un membre inutile, à charge aux collèges de sa Province, et à peine pouvait-on le consoler en lui rappelant que la fondation de plusieurs maisons était due à ses travaux et à sa réputation. Cependant le courageux vieillard ne pouvait se résigner au repos ; on le voyait se traîner avec effort le long des murs jusqu'à son confessional, où il restait de longues heures occupé à réconcilier et à instruire les âmes. Mais un jour en revenant de remplir ce ministère de charité, il fit un faux pas et tomba lourdement à terre. La chute fut mortelle ; il expira bientôt après, heureux d'avoir travaillé pour Dieu jusqu'au dernier souffle de sa vie. Le P. Luzvic était dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Le P. NICOLAS ABRAM, né en 1589 à Xaronval, village de Lorraine, s'était enrôlé à dix-sept ans sous l'étendard de saint Ignace. Presque toute sa vie religieuse se passa dans l'université de Pont-à-Mousson, dont il écrivit l'histoire, et où il enseigna la rhétorique et l'Écriture sainte avec une grande réputation et un grand éclat. Pour ne parler que de ses travaux littéraires, on sait que ses commentaires sur Virgile et sur les Discours de Cicéron ont mérité les suffrages des plus illustres savants, et que plusieurs lui ont fait de larges emprunts dans leurs éditions des œuvres de l'orateur romain publiées à Amsterdam, à Cambridge et à Paris.

Une notice de quelques lignes à peine est consacrée au modeste et savant religieux dans le journal de l'université. « Aujourd'hui, on a demandé les suffrages accoutumés pour l'âme du P. Nicolas Abram, vosgien, profès des quatre vœux et docteur de l'université. Pendant plusieurs années il a enseigné l'Écriture sainte et les Humanités avec un succès dont ses ouvrages imprimés rendent témoignage. Personne ne fut d'un commerce plus facile, il avait la douceur d'un agneau. Homme d'une vaste érudition et d'une grande renommée littéraire, il a vécu sans autre désir que de passer ses jours dans l'obscurité et la simplicité ; tous font l'éloge de l'innocence de sa vie et de sa parfaite observance de la discipline religieuse. Il est mort dans sa soixante-septième année ».

Le P. Vincent Bigot avait passé trente-trois ans au Canada, tour à tour missionnaire au milieu des pauvres sauvages Abenaquis, Recteur du collège de Québec, et enfin Supérieur de toutes les Missions de la Nouvelle-France. A bout de forces, il dut revenir en Europe. « La seule obéissance, dit la relation de sa mort, a pu l'arracher d'un lieu où il avait souhaité de consommer l'holocauste de sa vie, et dont ses travaux apostoliques ne lui avaient laissé que de misérables restes ». Mais restes précieux, ajoute-t-elle, qu'il consacra au service de ses frères dans la procure des missions, et qu'il sanctifia par la pratique de toutes les vertus. Il mourut dans la maison professe de Paris, à l'âge de soixante-et-onze ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie ; religieux « d'une vertu éminente, écrit son Supérieur, dont tout l'air respirait la sainteté, et auquel on pouvait appliquer ce qui est dit du premier des martyrs, qu'en le voyant on croyait voir le visage d'un ange ».

P. ÉTIENNE LUZVIC. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Arch. Rom.).*

P. NICOLAS ABRAM. — *Cf.* ABRAM, *L'université de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *préface, p.* XXXI. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, p.* 622. — DE BACKER, *Bibliothèque . . , t.* 2, *p.* 4. — FELLER, *Dictionnaire historique, t.* 1, *p.* 22. — DOM CALMET, *Bibliothèque de Lorraine, p.* 3.

P. VINCENT BIGOT. — *Cf. Lettre du* P. HONORÉ GAILLARD *à la mort du P. Vincent Bigot (Archiv. dom.).* — *Relations inédites de la Nouvelle-France, édit.* DE MONTÉZON, *t.* 2, *p.* 348.

---

* Le même jour encore de l'année 1825, mourut à Saint-Acheul, à l'âge de trente-et-un ans, le F. Scolastique CHARLES-FRANÇOIS HALLU, du diocèse d'Amiens, que ses contemporains ne craignaient pas de comparer, pour l'innocence de sa vie et sa parfaite régularité, à saint Stanislas et à saint Louis de Gonzague. Quand il se présenta pour entrer dans la Compagnie en 1814, il apportait avec lui une vertu déjà mûre et digne d'être proposée pour modèle aux plus fervents.

Le petit nombre des sujets et la multiplicité des œuvres à soutenir, surtout celle de l'éducation de la jeunesse, faisaient alors une sorte de nécessité d'unir aux exercices du noviciat et de la formation religieuse, les travaux de l'enseignement et les autres ministères apostoliques. Le F. Hallu subit cette nécessité sans détriment pour sa perfection. Il serait difficile de dire avec quel zèle et quel esprit de foi il fit la classe de grammaire qu'on lui avait confiée à Saint-Acheul. Il s'excitait lui-même à triompher de tous les ennuis, par cette belle parole qu'il aimait à méditer souvent : « *Adjutores Dei sumus*, nous sommes les auxiliaires de Dieu ». Prières, humiliations, pénitences, il rapportait tout au bien

de ses écoliers; il allait jusqu'à s'offrir en victime pour eux, afin d'expier leurs péchés et de leur obtenir du ciel les grâces dont ils avaient besoin.

Au bout de six années de régence, il fut envoyé pour un an au noviciat de Montrouge, conformément à la décision prise par le P. Général à l'égard de ceux qui avaient fait leur probation dans les collèges. Il revint ensuite à Saint-Acheul, animé d'une ferveur nouvelle, et plus que jamais résolu d'être un saint. Appliqué à l'étude de la théologie, il fut chargé en même temps de la direction de la maison de Saint-Firmin, dont les élèves se destinaient presque tous à l'état ecclésiastique. Il ne négligea rien pour nourrir et développer en eux l'esprit de piété: « Je suis ici, disait-il, pour aimer Jésus-Christ et pour le faire aimer ». Entre les dévotions qu'il s'efforçait de leur inspirer, la dévotion au Sacré-Cœur tenait le premier rang; il avait fait au reste le vœu de la propager de toutes ses forces.

« Il en parlait avec une sorte de transport, dit la notice à laquelle nous empruntons ces détails. Il paraissait alors avoir perdu sa timidité naturelle ; le feu dont il était animé, éclatait dans ses yeux, sur son visage.

« Il recueillit le premier les fruits promis par Notre-Seigneur aux âmes dévouées à son divin Cœur. Il avait eu longtemps à lutter contre des retours pénibles sur le passé, des appréhensions vagues à la pensée de l'avenir. Peu à peu il se dégagea de ces vains fantômes, et il adopta cette maxime, dont il fit désormais la règle de sa vie : « J'abandonne le passé à la miséricorde, l'avenir à la Providence ; quant au présent, je le livre à l'amour ». Sa générosité croissant avec sa confiance, il signa de son sang une

supplique où il demandait la grâce du martyre. En attendant, il s'exerça au martyre de la pénitence, « et ne laissa passer aucune occasion de se vaincre et de se mortifier ». Son union à Dieu était continuelle et intime. Il goûtait dans l'oraison les plus douces consolations : « A peine suis-je à genoux, disait-il, le Seigneur s'empare de mon cœur. Je ne conçois pas, ajoutait-il avec une humble reconnaissance, comment Jésus-Christ m'aime tant ! C'est un mystère plus incompréhensible pour moi que le mystère de la Sainte Trinité. Oh ! que l'amour du Cœur de Jésus m'a fait du bien » !

Cependant sa santé déclinait tous les jours ; il tomba bientôt dans une irrémédiable langueur et dut renoncer à tout travail. Sa fidélité à la règle n'en fut pas altérée un moment. Quelques heures avant sa mort, ceux qui l'assistaient le virent tout d'un coup fermer les yeux et demeurer dans un état d'immobilité complète. Ils s'approchent avec inquiétude, craignant qu'il n'ait expiré. Mais lui avec calme : « Je fais mon examen, leur dit-il ; n'avez-vous pas entendu la cloche qui vient de le sonner » ? Peu après, à l'heure même où allait commencer le jour consacré à la Nativité de Marie, après un dernier regard jeté sur une image du Sacré-Cœur, qu'il ne quittait jamais, le F. Hallu s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Quand la nouvelle s'en répandit le matin, une joie céleste éclaira tous les visages ; chacun disait : « C'est un bienheureux de plus dans le ciel ».

Mémoires sur le noviciat de Montrouge, *liv.* 4, *p.* 174-180 (*copie ms.*, *Archiv. dom.*). — *Précis de la vie et de la mort du F. Hallu* (*relation ms.*, *Archiv. dom.*). — *Annales mss. de Saint-Acheul*, *pp.* 266, 270, 366. — *Diarium Ministri* (*Archiv. Acheol.*).

VIII SEPTEMBRE

—

Le huitième jour de septembre de l'an 1653, mourut dans sa petite école de Damas, le P. Jérome Queyrot, l'un des plus grands ouvriers de nos missions naissantes de l'Archipel, de Constantinople, de l'Asie Mineure et de la Syrie. La dernière année de sa vie et la quarantième de son apostolat en Orient, il consacrait encore au moins dix heures chaque jour à instruire environ cent jeunes écoliers; et il en avait ainsi formé à lui seul plus de mille, qui étaient devenus les apôtres de leurs familles et faisaient fleurir la foi catholique et la sainteté au milieu du schisme. La plus vive consolation du serviteur de Dieu, bien digne de son glorieux Père saint Ignace, était de dissiper par ses catéchismes les erreurs de toutes les sectes orientales contre la Très Sainte Trinité. Pour mieux la faire connaître et la faire aimer, tout en gagnant l'affection et la confiance des plus prévenus, il avait réuni et leur citait, avec un grand respect, d'innombrables passages des anciens Pères et des saints Docteurs de leur Église, grâce à sa profonde érudition et à la connaissance de presque toutes les langues de ces contrées.

Dès son premier séjour à Constantinople, dit une de nos vieilles relations, il avait été bâtonné aux jambes et à la plante des pieds, à la turquesque. La peste et les prisons d'Alep lui avaient été plus

rudes encore : dans un des cachots infects où les janissaires l'avaient jeté, il n'eut d'autre lit qu'un sol semé par ses geôliers de têts de pots cassés et de cailloux aigus. Mais il gagna peu à peu la vénération des sectateurs mêmes de Mahomet, et lorsque la guerre éclata entre la République de Venise et le Grand-Seigneur, pas un musulman de Damas n'osa porter la main sur lui ; et ils le laissèrent en paix dans son humble école, poursuivre son apostolat des petits enfants.

La mort du P. Queyrot fut pour tout l'Orient une perte vraiment irréparable. Le clergé de l'église patriarchale lui fit de magnifiques funérailles. Un évêque, absent de Damas au moment de sa précieuse fin, ne crut pouvoir autrement se consoler qu'en prononçant publiquement son éloge funèbre, et alla jusqu'à dire que tous les chrétiens devraient, au premier anniversaire, tirer du tombeau ses saintes reliques pour les exposer solennellement sur les autels.

Elogia defunctor. Societ. Jesu (Archiv. Rom.). — Litteræ ann. Provinc. Franc. , ann. 1653 *(Arch. Rom.). — Lettre du* P. LAURENT D'AURILLIAC *au P. Antoine Suffren, Provincial de Lyon (Archiv. dom., collect. Rybeyrète).* — CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 15, *p.* 404. — J. BESSON, S. J., *La Syrie et la Terre Sainte. ., édit.* CARAYON, *p.* 22, 68-73, 78. — *Nouveaux Mémoires sur le Levant, t.* 4, *p.* 26. . , 92, 96, 98. — NADASI, *Annus dierum memorab.*, 8ª *sept.* , *p.* 153.

---

* Le même jour de l'an 1660, mourut à Toulouse, dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. ANTOINE SAVIGNAC, religieux d'une admirable douceur et d'une tendre dévotion envers la Mère de

Dieu. Chargé pendant quatorze ans de la direction des congrégations de la sainte Vierge, il remplit cette importante et délicate fonction avec une sollicitude, un zèle, un empressement qui lui gagnaient tous les cœurs; il parlait de Marie avec une piété si vraie, et en même temps avec une telle grâce et une telle distinction de langage, que ses congréganistes se pressaient avec avidité autour de sa chaire, et que les plus difficiles ne se lassaient pas de l'entendre. Provincial, il garda ce même charme de parole; et l'on raconte de lui que nul n'exhortait à la vertu et à la perfection avec plus de suavité et de force tout ensemble.

Cette douceur, qui rayonnait sur toute sa physionomie, était le fruit d'une vertu héroïque. Une multitude de maux dont il serait long, écrit le P. Nadasi, de dresser simplement le catalogue, ne lui laissaient pas un moment de répit. Avant son sacerdoce, il avait été perclus des deux bras et n'en avait recouvré l'usage qu'à la suite d'un vœu fait à saint Ignace dans la chapelle du château de Loyola. Le P. Savignac puisait la force de supporter toutes ces épreuves dans la méditation des souffrances de Jésus crucifié, dont il tenait toujours l'image en main. Mais il soupirait après le bonheur de voir Dieu et Notre-Dame. Assistant un de nos Pères, le P. Abadie, qui allait mourir : « Mon Père, lui dit-il, ne m'obtiendrez-vous pas de quitter bientôt cette terre ? » — « Oui, répondit le moribond, dans six mois ». Et six mois après, le saint religieux rompait ses chaînes, heureux de naître au ciel le jour même où Notre-Dame, par sa naissance, avait annoncé la joie au monde.

NADASI, *annus dier. memorab.*, 8ª *septembr.*, *p.* 154.

* Le même jour encore de l'an 1826, le P. Étienne Chanon mourut à Laval. Il était déjà prêtre et exerçait le saint ministère dans une des paroisses du Puy, quand il était venu s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace en 1814. Peu d'hommes, même au milieu de cette pléiade de vaillants ouvriers qui ont illustré les premières années de la nouvelle Compagnie en France, se sont signalés par un zèle plus enflammé pour le salut des âmes et une ardeur plus généreuse et plus infatigable au travail. Dans une mission donnée à Laval en 1816, touché des dangers qui attendaient les malheureuses victimes du péché après leur conversion, il conçut, à l'exemple de notre Bienheureux Père, le projet de leur ouvrir une maison de refuge pour assurer leur persévérance. Il désigna lui-même l'instrument que Dieu s'était choisi pour cette œuvre, il le soutint contre toutes les tentations de découragement et contre toutes les oppositions humaines, et en peu d'années il eut la consolation de voir ses desseins heureusement accomplis : L'Institut de la Miséricorde, qui le reconnaît comme son père et garde sa tombe avec vénération, est allé grandissant chaque jour pour le salut d'une multitude d'âmes.

Le P. Chanon avait pris pour patron spécial l'apôtre du Velay, saint François Régis. On peut dire qu'il fut son digne imitateur. S'il s'estimait, comme saint Paul, le débiteur de tous, c'est aux pauvres, aux artisans, aux gens du peuple qu'il aimait surtout à porter la bonne nouvelle. Les grandes vérités étaient ses sujets de prédilection. Il avait des accents terribles contre le péché ; mais au tribunal de la pénitence, il revêtait la mansuétude du Sauveur. On a remarqué, dit un compagnon de ses courses apostoliques,

que, grâce à ses prières et à de pieuses industries habilement suggérées, les âmes qu'il avait ramenées à Dieu se distinguaient ensuite par leur fermeté et leur constance dans le bien.

Son zèle ne connaissait presque aucun repos. Assailli plus d'une fois par de violents accès de goutte, au milieu même des exercices d'une mission, dès que la première fureur du mal s'était calmée, il ouvrait sa chambre aux hommes qui voulaient se confesser, et se faisait porter en chaire, où sa vue, presque autant que sa parole, touchait les âmes et les gagnait à Dieu.

Malgré ses travaux qui, commencés à la première aube du jour, se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit, le P. Chanon ne se dispensait d'aucun exercice de la vie commune. Le soir, quelle que fût l'heure où, tombant de fatigue et de sommeil, il pouvait enfin se retirer, il ne retranchait pas une minute à son examen et à ses autres prières, et le matin il se levait invariablement à quatre heures ou trois heures et demie pour faire son oraison, et courir ensuite à son confessionnal, assiégé déjà par une foule de pénitents.

De telles fatigues l'épuisèrent avant le temps. Prêchant un jour avec sa véhémence ordinaire, dans une mission donnée à Niort pendant le carême de 1826, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et on dut l'emporter de chaire presque mourant. Il comprit l'avertissement : mais tout en se tenant prêt à répondre à l'appel de Dieu, il ne put se condamner entièrement au repos. « Son repos, dit une de ses notices, ressemblait à une mission ». Le huit septembre, il venait de confesser et adressait la parole à de pieux fidèles dans une des trois congrégations qu'il avait établies en l'honneur de la sainte Vierge, dans l'église de la Compagnie à

Laval, quand un nouvel assaut du même mal le renversa à terre sans connaissance. Il expira quelques heures après, il était âgé seulement de quarante-sept ans.

Notice ms. sur la vie et sur la mort du P. Étienne Chanon (Archiv. dom.). — Témoignages de quelques contemporains, PP. THOMAS, LOUIS VALENTIN, DE RAVIGNAN, BOULANGER *(Archiv. dom.). — Litteræ ann. Societ. Jes. in Gallia*, 1835-36, *Resident. Lavall., p.* 6. — *L'*ABBÉ LE SEGRETAIN, *Vie de la Mère Thérèse, t.* 1, *ch.* 2, *p.* 41, 43 *et suiv.; ch.* 3, *p.* 61 *et suiv.; ch.* 5, *p.* 172 *et suiv.*

—

Le neuvième jour de septembre de l'an 1628, mourut au collège de Pau le P. Clément Pujol, de la Province d'Aquitaine, renommé parmi ses contemporains pour sa tendresse toute filiale envers la Mère de Dieu. L'opinion commune était que la sainte Vierge ne pouvait rien refuser à ses prières. Il lui devait, disait-on, comme Suarez, tous les trésors d'une vaste science, et ce qui était d'un bien autre prix à ses yeux, les dons de la vie intérieure en un si haut degré, qu'on le vit, disent les annales de sa Province, au temps de son oraison, élevé de terre, tout environné de lumière, plongé dans la contemplation des choses célestes et dans un profond ravissement.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 9ᵉ *sept.*, *p.* 155.

Le même jour, de l'an 1651, mourut à Verdun le P. Jean Parisot, cité dans les annales de la Compagnie, comme un des plus parfaits modèles du troisième degré d'humilité. La veille de sa première messe, cherchant ce qu'il pouvait offrir de plus agréable

à Notre-Seigneur, il s'était engagé par un vœu exprès, signé de son sang, à éviter, autant que le lui permettrait l'obéissance, toute charge honorable et tout ministère qui pût lui attirer quelque estime des hommes. Il s'y consacrait en particulier à enseigner de bon cœur, jusqu'à la mort, la dernière classe de grammaire, et y témoignait un très vif désir que ses supérieurs daignassent l'appliquer aux plus humbles fonctions de nos Frères Coadjuteurs. Ce vœu du P. Parisot fut en effet jusqu'à son dernier soupir la règle de toute sa vie ; jamais on ne voyait briller une plus douce joie sur son visage, que lorsqu'il obtenait une plus large part des humiliations de Jésus-Christ.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Annus dier. memorabil.*, 9ª *sept.*, *p.* 155. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 9ª *sept.*, *p.* 351.

X SEPTEMBRE

—

Le dixième jour de septembre de l'an 1668, mourut saintement à Blois, où il était né, le P. Jean de Brisacier, de la Province de Paris. La grandeur d'âme, le zèle de la foi, et une intrépidité que nulle crainte humaine ne pouvait faire hésiter un moment quand il s'agissait de la gloire de Dieu, formèrent comme les traits distinctifs de son caractère. A cause de cela même, peu de noms furent plus outragés par les ennemis de l'Église. Le P. Brisacier ne semble connu de la plupart des lecteurs de nos jours, que par les calomnies dont le jansénisme a chargé sa mémoire. Mais un homme qui avait cent fois affronté la mort dans l'apostolat des camps et sur les champs de bataille, ne devait pas se laisser effrayer par les calomnies. Il poursuivit l'hérésie avec tant de vigueur, à Paris, et particulièrement dans le diocèse de Blois, où l'on peut dire qu'il l'extermina, que le plus ardent défenseur du jansénisme y mourut de confusion et de désespoir. « Je me rappelle, écrit un de ses compagnons, avoir entendu plus d'une fois les habitants de Blois se dire en voyant passer le P. de Brisacier : « Voilà celui à qui nous sommes redevables d'être encore catholiques » ! Mais cette énergie était dirigée par une merveilleuse sagesse. Nul ne connaissait mieux toutes les délicatesses

de la plus douce charité, lorsqu'il n'était pas nécessaire, selon l'expression de saint François de Sales, de crier au loup. Nommé Recteur du collège d'Aix, il trouva la ville en proie au feu des haines les plus ardentes. Le Parlement et la noblesse de Provence étaient prêts à se porter aux dernières extrémités. Le P. de Brisacier fut pour eux un ange de paix ; et quand il quitta ce pays, il eut la consolation de laisser ces deux grands corps unis par les liens d'une étroite et sincère amitié.

Bientôt après, il fut choisi pour une ambassade encore plus délicate, et dont le succès paraissait presque désespéré. De tristes divisions s'étaient élevées au sein de la Compagnie, dans le royaume de Portugal, à l'occasion du partage de la Province en deux autres que le cours du Tage devait désormais séparer en deux ; et pour comble de malheur, le roi violemment irrité contre les premiers supérieurs, et plus encore contre le P. Goswin Nickel, Général de la Compagnie, faisait craindre un terrible orage, dont les coups pouvaient se faire sentir jusqu'aux extrémités du monde, partout où travaillaient les successeurs de saint François Xavier. Le P. Nickel crut que la Compagnie n'avait guère d'hommes aussi capables que le P. de Brisacier, de conjurer la tempête. Il le nomma Visiteur des Provinces de Portugal. Le Père partit pour sa mission. Ses efforts furent couronnés d'un si heureux succès, qu'ils surpassèrent toutes les espérances. Rome voulut voir l'auteur d'une paix regardée comme miraculeuse ; et le roi de Portugal écrivit à Louis XIV, le remerciant de lui avoir envoyé un pareil homme, prodige de vertu et de sagesse, et, ajoutait-il, digne d'être choisi par Sa Majesté très chrétienne, pour dépositaire et conseiller de ses plus intimes secrets.

Au milieu de ces témoignages d'honneur et de confiance, le P. de Brisacier n'aspirait qu'à l'obscurité des plus humbles ministères. Ne se jugeant plus bon à rien, il avait même obtenu de se retirer à Blois pour se préparer à la mort, lorsqu'en 1667, malgré ses soixante-quatre ans, Louis XIV témoigna le désir de le revoir au milieu de ses soldats. Il partit à l'instant pour l'armée de Flandre, et reprit avec ardeur le premier et le plus cher apostolat de sa jeunesse. Là, il avait trouvé jadis ce que cherchait uniquement son cœur insatiable de fatigues et de souffrances ; et c'était, disait-il humblement à son lit de mort, les seules années qu'il crût n'avoir pas entièrement perdues. On le voyait au milieu des mourants, couché à terre dans la poussière, la boue et le sang, pour entendre leurs confessions et recevoir leur dernier soupir ; il veillait avec les soldats dans les tranchées, et ne recueillait quelquefois de la part de ceux dont il était le père et l'ami, que les plus indignes traitements. A l'imitation de notre Père saint Ignace, il venait un jour d'arracher une pauvre fille à plusieurs d'entr'eux, quand un de ces misérables lui tira à bout portant un coup de feu ; mais la balle ne fit que traverser ses vêtements, et s'arrêta tout à coup comme par miracle.

Malheureusement la vigueur de son corps ne répondait plus à l'indomptable énergie de son âme ; usé par tant de fatigues, de luttes, de travaux de tout genre, le P. de Brisacier dut revenir sur ses pas ; et après quelques mois de souffrances, il rendit saintement son âme à Dieu. Il était âgé de soixante-six ans et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Pierre de Vallognes, *à la mort du P. Jean de Brisacier, « à Blois, 11 sept. 1668 » (Archiv. dom., coll. Rybeyrète).* — Rybeyrète, *Scriptores Provinc. Franc., p.* 160. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Societ. Jesu, p.* 426. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 136. — Rapin, *Mémoires sur... le jansénisme, t.* 1, *p.* 338, *et errata, p.* 567; *t.* 2, *p.* 105, 402, 410; *t.* 3, *p.* 163. — Pascal, *Sixième Provinciale.* — Feller, *Dictionn. historiq., t.* 1, *p.* 618. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *p.* 522. — Moreri. — *Biographie universelle.*

---

* Le même jour de l'an 1761, dans le temps même où la guerre contre la Compagnie était plus violemment déchaînée en France, mourut à La Flèche le P. François Le Maire, modèle accompli de toutes les vertus religieuses, et surtout de pénitence et d'abnégation. Profondément pénétré de l'obligation de suivre Notre-Seigneur en toutes choses, il paraissait n'avoir d'autre désir que de porter sa croix, comme son Maître, sans adoucissement d'aucune sorte. « Retiré dans sa chambre, écrit son supérieur, il ne la gardait continuellement que pour mieux souffrir, souffrir sans distraction, ou n'éprouver dans ses souffrances d'autre consolation que d'avoir Dieu seul pour témoin. Jésus crucifié était sa devise ; il l'avait sans cesse à la bouche, comme c'était le modèle qu'il s'efforçait d'exprimer dans toute sa conduite. Il portait la sobriété au delà des bornes, passant souvent plusieurs jours de suite sans rien prendre ou presque rien ». Le P. François Le Maire avait rempli avec honneur des charges importantes, et on cite comme un témoignage de la considération que ses éminentes vertus lui avaient méritée auprès des gens de bien, que pendant son rectorat d'Alençon, il put

rebâtir à neuf son collège sans contracter de dettes et sans toucher aux revenus. Ce parfait amant de la croix recueillit au moment de sa mort les bénédictions promises à ceux qui ont semé dans les larmes ; il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, en savourant d'avance les joies du paradis : il était âgé de quatre-vingt-un ans et en avait passé soixante-trois dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. DE GOSSON, *pour annoncer la mort du P. François Le Maire. « La Flèche, 10 de sept. 1761 » (Arch. dom.).*

XI SEPTEMBRE

—

Le onzième jour de septembre de l'an 1686, mourut en odeur de sainteté à Érivan le P. Esprit Roux, dont la vie s'était usée au service des âmes dans les missions de la Turquie, de la Perse et de l'Arménie. Les bénédictions que Dieu avait répandues sur ses travaux apostoliques, donnaient les plus belles espérances de le voir bientôt ramener, par la douceur et la force de son zèle, les Arméniens à l'unité de la foi. Le Patriarche de cette nation, auparavant ennemi des prêtres latins, et particulièrement des prêtres de la Compagnie, devint bientôt son ami et son plus zélé protecteur. Ce prélat prenait un singulier plaisir à s'entretenir avec lui de la réunion des deux églises ; il lui avait même permis de prêcher dans les églises arméniennes. Il écrivit au Père Général pour lui demander de nouveaux missionnaires semblables au P. Roux par leurs vertus et leur mérite ; il voulait, ajoutait-il, en avoir toujours un près de sa personne, pour assister à son conseil et faire des instructions au nombreux clergé de son monastère.

Lorsque le P. Roux tomba malade, le Patriarche en témoigna hautement un profond chagrin ; chaque jour il lui envoyait un de ses évêques, et ordonnait de subvenir libéralement à tous ses be-

soins. Après la mort du saint missionnaire, il lui fit de magnifiques funérailles et voulut que son corps reposât parmi les archevêques de sa nation ; chaque jour, matin et soir, il venait prier et pleurer sur le tombeau de celui qu'il n'appelait que son père : et il ne se lassait pas de témoigner sa douleur en présence de son clergé et de son peuple, et de faire en toute circonstance l'éloge des vertus de l'homme de Dieu.

Nouveaux Mémoires des Missions du Levant, t. 3, p. 244. — FLEURIAU, *État présent de l'Arménie*, p. 236, 245.

XII SEPTEMBRE

—

* Le douzième jour de septembre de l'an 1700, mourut à Paris le P. Louis Le Valois, le fondateur de l'œuvre des retraites dans la maison du noviciat de la Compagnie. Né à Melun en 1639, Louis le Valois était venu de bonne heure demander une place parmi les enfants de saint Ignace ; mais des maux de tête continuels que rien ne put dissiper, n'avaient pas permis de le garder ; il avait alors suivi pendant deux ans les cours de l'Université et, sa santé rétablie, il s'était présenté de nouveau et avait été admis.

Le zèle des âmes parut bientôt former le caractère propre de sa vertu. Chargé d'une classe au collège Louis-le-Grand, sa première sollicitude fut l'avancement spirituel de ses écoliers. Non content de leur faire du bien par lui-même, il voulut associer les meilleurs d'entr'eux à son apostolat. Dans un petit mémoire ou manuel composé à leur usage, il leur indiqua les moyens à prendre, les industries à mettre en usage par un jeune homme chrétien, pour animer ses condisciples à la vertu, les éloigner du vice et les gagner à Dieu. Mais ce n'étaient encore là que de faibles essais. A Caen, où il fut envoyé après son sacerdoce pour enseigner la philosophie, il donna un plus large essor à son zèle. Prêtres, laïques, âmes vouées à la vie parfaite dans les communautés religieuses,

recoururent bientôt à l'envi à ses lumières, et « il y eut lieu de s'étonner, écrit son biographe, qu'avec une santé si faible, il pût fournir à un travail qui croissait tous les jours, et qui aurait suffi pour plusieurs autres ». La Providence le préparait peu à peu à l'accomplissement de ses desseins. A la suite d'une retraite de dix jours donnée aux jeunes clercs du diocèse avant leur ordination, le maréchal de Bellefond, retiré alors en Basse-Normandie, conçut le désir de connaître l'homme de Dieu et se plaça sous sa direction ; puis jaloux d'étendre à un plus grand nombre le fruit des Exercices de saint Ignace, l'illustre chrétien transforma, pendant les mois d'été, son château de l'Isle-Marie en maison de retraite, où il convoqua par groupes distincts les gentilshommes, les ecclésiastiques et les dames du voisinage, et il invita le P. Le Valois à venir présider et à diriger ces réunions. Lui-même, pour donner l'exemple, se mit à la tête des gentilshommes, et sa femme à la tête des dames. Chaque retraite durait dix jours entiers, et chaque jour était occupé par trois méditations et une considération. Des merveilles de conversion et de sanctification récompensèrent le zèle du pieux maréchal, et le pays tout entier ressentit l'heureuse influence des grâces répandues sur l'Isle-Marie.

Cependant Le P. Le Valois fut rappelé à Paris. Il résolut aussitôt d'y fonder d'une manière permanente, à l'imitation de ce que le P. Huby venait de faire en Bretagne, une œuvre si utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Des difficultés de toute sorte se jetèrent à la traverse de son projet ; mais fort de sa confiance en la divine Providence, il ne se laissa ni effrayer ni décourager ; il trouva aussi de nobles protecteurs. Louis XIV, qui avait pour lui une estime particulière et qui lui en donna bientôt

une marque éclatante en le nommant, malgré ses résistances, confesseur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, lui fit une riche avance, et la convertit peu après en pension ; le maréchal de Bellefond, son ami, vint également à son aide ; bientôt la maison de retraite fut établie au noviciat ; et le 24 mars 1682, elle s'ouvrit à ses premiers hôtes. Pendant plus de trois quarts de siècle, des personnages du plus haut rang, dans le clergé, la magistrature et l'armée, n'ont cessé de venir, au nombre de plus de trois cent cinquante chaque année, s'y retremper dans la pratique généreuse de tous leurs devoirs. Les artisans ne furent point négligés ; le P. Le Valois les réunit aussi dans des retraites spéciales, pendant lesquelles il subvenait avec libéralité à tous leurs besoins de l'âme et du corps. Il méditait la même institution en faveur des ecclésiastiques ; mais la mort l'empêcha de mettre la dernière main à ce projet, qui fut repris et exécuté pas ses successeurs, héritiers de son zèle.

La charité de l'homme de Dieu embrassait toutes les souffrances et toutes les misères. Il soigna longtemps de ses propres mains un lépreux dont le corps s'en allait en pourriture. A Caen, il eut une part considérable dans la fondation de l'hôpital, et il donna des règlements si sages aux personnes chargées du soin des malades, que plusieurs évêques les introduisirent dans les hôpitaux de leurs diocèses. A Paris, il institua une société de dames, dites Servantes des pauvres, dont l'office était non seulement de secourir de leur argent les femmes pauvres, mais de travailler en commun à leur faire des vêtements, de les assister dans leurs maladies, et de panser elles-mêmes leurs plaies et leurs ulcères.

Le P. Le Valois n'était sévère que pour lui-même. Les plus ri-

goureuses pénitences, les cilices, la haire, les disciplines, les chaînes de fer, les veilles prolongées, étaient ses pratiques de chaque jour, et c'est à peine s'il consentit dans sa dernière maladie à modérer cette extrême rigueur. Plus d'une fois, surtout à l'époque des retraites, il restait à jeun jusqu'au soir sans penser à se dérober un moment au flot d'occupations dont il était perpétuellement envahi. La nature fléchit enfin sous ce poids trop accablant. Il tomba malade à Versailles, au milieu de la cour, où l'avait appelé son office de confesseur des princes. A la nouvelle qu'il avait reçu les derniers sacrements : « Il nous a appris à bien vivre, dit le roi, il nous apprend à bien mourir ». Et un seigneur, témoin du calme et de la sérénité répandus sur ses traits, s'écriait avec admiration : « Où est donc cette mort si terrible » ? Cependant le danger disparut pour un temps ; mais le saint religieux ne fit plus que languir, remerciant Dieu de ses douleurs et renouvelant mille et mille fois le sacrifice de sa vie, jusqu'à ce qu'il expirât paisiblement dans la soixante-et-unième année de son âge, le jour où l'Église célébrait la fête du Saint Nom de Marie, à laquelle il avait toujours eu une dévotion très tendre.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Œuvres spirituelles du* P. Le Valois. *Confesseur de Mgr le Duc de Bourgogne. Paris* 1758, *t.* I, *préface.* — de Backer, *Bibliothèque . . . . t.* 4. *p.* 712. — *Fondation des maisons de retraite en France . . . , Angers, Mame.* 1827. *p.* 354. — Feller, *Dictionn. historiq., t.* 5, *p.* 700. — L'Abbé Huet, *Histoire de l'hôpital S.-Louis de Caen. . . , Caen* 1888, *p.* 24 *et suiv.* — *Biographie universelle, t.* 47, *p.* 403.

Le même jour encore de l'an 1684, à peu de distance du mont Ararat, mourut, empoisonné par les schismatiques Arméniens, à l'âge de trente-huit ans à peine, le P. François Longeaux, l'un des deux fondateurs de cette mission. Il avait été chargé par Louis XIV de porter au roi de Perse de magnifiques présents. Dans l'audience solennelle qui lui fut accordée par le prince en présence de toute la cour, il en obtint sans peine la permission d'annoncer la foi ; des lettres patentes lui furent même remises, ordonnant au Khan de la Grande Arménie de le recevoir avec les autres religieux latins envoyés par le roi de France, et de le prendre ouvertement sous sa protection. Mais la haine du schisme et de l'hérésie ne tarda pas à lui procurer la gloire de mourir pour l'amour de Jésus-Christ. Telle était la crainte inspirée à tout le peuple par ces ennemis de la foi romaine, que son corps demeura trois jours sans sépulture, jusqu'à ce que le Khan, instruit de ces indignités, fit rendre lui-même au martyr les derniers honneurs.

Les plus belles qualités d'un apôtre se trouvaient réunies, par une alliance bien rare, dans la personne du P. Longeaux : force et douceur de caractère, connaissances profanes et sacrées, tact et délicatesse merveilleuse qui sur-le-champ lui gagnaient le cœur des personnes du plus haut rang, et en même temps parfaite humilité qui lui faisait trouver son bonheur au milieu des ignorants, des pauvres et des petits. Les dangers auxquels il avait été en butte dans ses courses apostoliques, les maladies, les persécutions qu'il avait souffertes, les saintes rigueurs qu'il y joignait de son propre choix et dont on ne put voir sans émotion les traces vénérables dans tous ses instruments de pénitence teints de son sang, tout

montrait avec éclat que la douleur ou la fatigue n'étaient pas capables de l'arrêter, quand il s'agissait de faire connaître et aimer Dieu Notre-Seigneur.

Mémoires des Missions du Levant, t. 3, p. 235 et suiv. — VILLOTTE, *Voyages d'un Missionnaire, p.* 86, 87.

XIII SEPTEMBRE

—

* Le treizième jour de septembre de l'an 1623, le P. Jean Gentil mourut à Dijon, avec la réputation d'un parfait supérieur. Entré dans la Compagnie dès l'âge de seize ans, il n'avait pas tardé à donner de sa maturité et de ses talents une opinion si haute que, même avant son élévation au sacerdoce, il fut nommé préfet des études au collège de Bordeaux et appliqué au ministère de la prédication. Pendant qu'il étudiait la théologie à Rome sous le saint et illustre P. François Suarez, le P. Aquaviva, témoin de ses grandes qualités, n'hésita pas à le donner comme successeur au P. Louis Richeôme, premier Recteur du collège de Dijon. Le P. Gentil ne trompa point l'attente du Père Général. Au milieu des circonstances si difficiles que la France traversait alors, il sut gouverner avec une prudence si admirable, se concilier à un tel point l'estime et la vénération de tous, qu'en 1595, lorsque les décrets d'exil furent lancés par le Parlement de Paris contre la Compagnie à la suite de l'attentat de Jean Châtel, le garde des sceaux, comte de Chiverny, lui fit offrir de l'exempter de la condamnation commune et de le laisser à Dijon. Mais le disciple de Jésus crucifié repoussa cette grâce odieuse, préférant partager avec ses frères les souffrances et les gloires de la persécution.

Nommé successivement Provincial de Lyon, compagnon du P. Laurent Maggio, Visiteur des maisons de la Compagnie en France et Provincial d'Aquitaine, le P. Gentil fit éclater partout les mêmes qualités : une prudence qu'il puisait surtout dans l'oraison, au pied de son crucifix, une magnanimité que nul obstacle n'étonnait, un tempérament de douceur et de force également éloigné de la mollesse et de la rigidité, une application aux devoirs de sa charge qui ne se laissait distraire par aucune autre occupation. A ces vertus d'un bon supérieur, le P. Gentil joignait celles du plus fervent religieux : une modestie angélique et si complètement modelée sur les règles laissées par notre Bienheureux Père, qu'il aurait vainement tenté, disait-on, de dissimuler sa profession de jésuite, parce que l'expression de son visage, son maintien, sa démarche l'auraient trahi ; une obéissance d'une simplicité d'enfant, qui ne tenait caché à son Père spirituel aucun secret de conscience ; un amour si profond de la vie commune que, tout épuisé par l'âge, il suppliait les supérieurs de lui épargner toute exception, disant que les vieillards doivent l'exemple aux jeunes gens ; une piété animée par une foi si vive dans la célébration du saint sacrifice, qu'un homme du monde s'écriait plein d'admiration : « On voit bien que ce prêtre a sous ses yeux et porte dans ses mains la personne de Jésus-Christ ».

Le P. Gentil passa les dix-huit dernières années de sa vie à Dijon comme Recteur et comme ouvrier apostolique. Tendrement dévoué à la sainte Vierge, il consacra l'église du collège à cette divine Mère et à son admirable serviteur saint Bernard, institua plusieurs congrégations en son honneur, celles des écoliers, des artisans, des clercs et des messieurs, réunissant ainsi tous les rangs, toutes les

professions et tous les âges aux pieds de Marie, et les confondant dans une sainte émulation d'hommages et de vertu. Son zèle s'étendait à toute sorte de personnes ; il était, dit la relation de sa vie, le directeur de la ville presque tout entière. Aussi sa mort parut comme un deuil public ; et quand on fit ses funérailles, honorées de la présence des plus hauts seigneurs, on aurait dit, à voir les larmes qui tombaient de tous les yeux, que chacun pleurait un père et un saint. Le P. Gentil était dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 7, *n.* 116, *p.* 377-378. — *Elogia defunct. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.).* — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 2, *p.* 43-44.

Le même jour de l'an 1677, mourut en Auvergne, à Mauriac, le F. Coadjuteur François Campistron. Pendant quinze années, il avait rempli seul tous les offices domestiques du collège ; et l'on regardait comme une sorte de miracle qu'il pût ainsi suffire à tant d'occupations, surtout en voyant le peu de soin qu'il mettait à ménager ses forces et l'extrême rigueur avec laquelle il se traitait. Après avoir passé presque toute la nuit en prière, il prenait à peine sur une planche nue quelques moments de repos. Il s'était interdit l'usage de la viande et des œufs, et ne mangeait la plupart du temps qu'un peu de pain et de fromage ; chaque jour il se flagellait sans pitié ; et il avait poussé si loin la rigueur de ses ma-

cérations, qu'il en avait presque perdu le sentiment de la douleur : c'était l'humble excuse qu'il faisait valoir, quand il demandait à ses supérieurs la permission de se livrer encore à de plus grandes austérités. Mais Notre-Seigneur adoucissait tellement à son serviteur, par l'onction de sa grâce, un genre de vie si pénible, qu'il suffisait au bon Frère d'entendre prononcer le nom de Dieu pour sentir ses yeux se remplir des plus douces larmes et son cœur surabonder de joie.

Elog. defunct. Provinc. Tolos. (Arch. Rom.).

XIV SEPTEMBRE

—

Le quatorzième jour de septembre de l'an 1562, mourut à Paris le P. PASQUIER BROET, né à Bettancourt en Picardie, l'un des dix premiers compagnons de saint Ignace. Celui-ci ne l'appelait que *l'ange de la Compagnie*, et avait une si haute idée de sa vertu et de sa prudence, qu'il l'offrit au Souverain Pontife Paul III pour la redoutable nonciature d'Écosse et d'Irlande, au plus fort des sanglantes fureurs d'Henri VIII. Broët partit sur-le-champ avec le P. Salmeron et François Zapata, qui devait, en les accompagnant, commencer les épreuves de son noviciat. Dans les instructions d'une sagesse toute divine qu'il leur donna, Notre Bienheureux Père voulut que, lorsqu'il faudrait parler aux grands, ce fût Pasquier Broët qui traitât avec eux. C'est lui qui obtint du roi d'Écosse, père de Marie Stuart, la promesse de demeurer ferme dans la foi. Bientôt après, il pénétra en Irlande, déguisé en mendiant, et parcourut l'île entière en moins de quarante jours, avec un succès qui surpassa, s'il est possible, tout ce que lui et ses compagnons avaient à braver de fatigues et de dangers ; leur tête fut mise à prix ; et cependant ils étaient décidés à se rendre à Londres et à prêcher la pénitence au roi Henri VIII lui-même, si la Providence

n'avait mis des obstacles insurmontables à leur héroïque dessein.

A son retour, le P. Broët fut jeté en prison par les magistrats de Lyon, comme un espion du roi d'Espagne, et demeura captif, bénissant Dieu de cette méprise, jusqu'à ce que les cardinaux Gaddi et de Tournon, lui fissent rendre, avec la liberté, tous les honneurs dus à un légat de la cour romaine. Les villes de Montepulciano, Ferrare, Sienne, Reggio, mais surtout Bologne, Foligno, et Faënza, où le trop fameux Ochin était à la tête des hérétiques, se renouvelèrent comme par miracle à la voix du P. Broët. Le catéchisme, les œuvres de charité, et les Exercices de saint Ignace, étaient entre ses mains des armes auxquelles il semblait impossible de résister. Lorsqu'il fut question de choisir le premier Patriarche d'Éthiopie, saint Ignace, après en avoir délibéré avec les PP. Laynez et Le Jay, crut que nul n'était plus capable que le P. Broët de ramener ce vaste empire à l'unité de la foi. On conserve encore aux archives du Gesù l'élection de Notre Bienheureux Père, telle qu'il comptait la présenter au Souverain Pontife : il y énumère tous les titres que la vertu, la prudence et une expérience consommée donnaient au P. Broët pour une si haute dignité. Mais des circonstances imprévues forcèrent le pape et le roi de Portugal à différer de quelques années l'exécution de ce projet ; et dans l'intervalle, le P. Broët fut nommé premier Provincial d'Italie, puis Supérieur de la Compagnie en France, au milieu des orages que soulevaient contre elle l'Université, la Sorbonne, le Parlement et l'hérésie.

Le saint homme, qui, depuis plus de vingt ans, demandait sans cesse à Notre-Seigneur la grâce de l'humilité, eut selon ses désirs bien des occasions de la pratiquer ; mais il recevait les outrages

avec une sérénité si douce, que l'on vit ceux qui l'insultaient le plus indignement, se jeter tout à coup à ses pieds, en le suppliant de leur pardonner et de les bénir. Sa sainte mort fut encore un fruit de son humilité et de sa charité. C'est en assistant de pauvres malades, qu'après avoir mis ses enfants en sûreté, il fut lui-même atteint de la peste, et rendit doucement à Dieu sa sainte âme, à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé vingt-six dans la Compagnie.

Orlandini, Sacchini, *Histor. Societ., passim.* — Prat, *Mémoires pour servir à l'histoire du P. Broët.., Le Puy,* 1885. — Bonucci, *Istoria della vita . . . del P. Pascasio Broet, Roma,* 1713. — Boero, *Vita del servo di Dio P. Pascasio Broet, Firenze,* 1877. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 14a *sept.*, *p.* 162. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 14a *sept., p.* 359. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *settemb., p.* 103. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat., p.* 1-17. — *Lettre du* P. Nicolas Bellefille *au R. P. Granget,* « *estant pour lors à Besançon, ce* 24 *novembre* » (*Archiv. dom., coll. Rybeyrète*). — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 725 *et suiv.* — Alcazar, *Chrono-Historia de la Compania de Jesus en la Provincia de Toledo, t.* 1, *p.* xcvi. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie . . . , t.* 1, *ch.* 1, *p.* 27 ; *ch.* 3, *p.* 112 *et suiv.*

---

* Le même jour de l'année 1668, mourut au collège de Caen, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie, le F. Coadjuteur temporel Jacques Ducroc, portier et sacristain dans ce même collège pendant près de cinquante ans. « C'était, disent nos annales, un reli-

gieux d'une obéissance véritablement insigne, d'une charité admirable envers tous ceux qui venaient frapper à sa porte, principalement envers les pauvres ; si affectionné à la sainte pauvreté, qu'il n'eut jamais aucune chose de prix, et qu'il réclamait à son usage les restes abandonnés de tout le monde ; avec cela, d'une humeur toujours joyeuse et du plus agréable commerce, malgré de nombreuses et pénibles infirmités, qu'il porta sans se plaindre l'espace de quarante ans. Sa dévotion envers les saints et particulièrement envers la très sainte Vierge, était vive et affectueuse. Dans sa dernière maladie et jusque dans les bras de la mort, le F. Ducroc aimait à répéter cette invocation, qu'il avait redite si souvent pendant sa vie : « *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ* », et c'est avec cette prière sur les lèvres qu'il rendit doucement son âme à Dieu.

- *Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. dom., coll. Rybeyrète, n° 33).*

---

* Le même jour encore, l'an 1700, mourut à Saïda, le P. Pierre Huré, de la Province de Paris, immédiatement après avoir prononcé les paroles du Sauveur expirant sur la croix : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, mon Père, je remets mon âme entre vos mains ». Il n'était âgé que de quarante-trois ans. La mission de Syrie avait multiplié les prières pour obtenir de le conserver, mais il était mûr pour le ciel ; à tous ceux qui lui parlaient de guérison, il répondait toujours sans hésiter qu'il ne se relève-

rait jamais de son mal, et que l'Exaltation de la sainte Croix lui serait un jour de fête et de bénédiction. C'était un homme entièrement mort au monde et à lui-même, écrit un des témoins de sa sainte vie, en qui brillaient dans un degré éminent toutes les vertus chrétiennes et religieuses. On l'avait vu entourer des soins de la plus tendre et de la plus héroïque charité un pauvre lépreux abandonné de tous dans une misérable cabane, coller ses lèvres sur les plaies de ce malheureux, et ne le quitter qu'après l'avoir préparé à la mort et lui avoir fermé les yeux. Le missionnaire qui entendit sa confession générale dans sa dernière maladie, avait peine à contenir son admiration, et dès que le P. Huré eut rendu le dernier soupir : « C'est un ange que nous avons au ciel, s'écria-t-il ; oh ! s'il m'était permis de parler, j'aurais à dire des choses merveilleuses de cet homme de Dieu ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettera scritta dalla Residenza di Seida sotto li 15 *settemb.* 1700 *(Archiv. Rom.).*

Le même jour encore de l'an 1717, mourut dans la mission du Kiang-si, le P. Émeric de Chavagnac, digne émule du zèle et de l'esprit apostolique du Vénérable P. Vincent Huby, dans la propagation de l'œuvre des retraites. Avant lui, pas un missionnaire ne semble avoir eu la pensée ou la hardiesse de recourir, pour la sanctification des Chinois, aux saintes industries qui réussissaient si bien en Bretagne. Cet honneur était réservé au P. de Chavagnac.

Les Exercices de saint Ignace, expliqués par lui à ses néophytes, renouvelèrent, en peu d'années, la face des chrétientés du Kiang-si. Avant de pénétrer dans sa mission, le P. de Chavagnac avait passé quinze jours en prières dans l'île de Sancian, au lieu même où Xavier rendit le dernier soupir. Ce fut dans cette heureuse retraite qu'il reçut les dons les plus précieux de l'apostolat, sans en excepter celui des miracles et de la puissance sur les démons, et une si merveilleuse efficacité sur le cœur des fidèles et des infidèles, que de son propre aveu la plupart de ceux auxquels il avait donné le saint baptême, s'étonnaient qu'un chrétien pût n'aimer son Dieu qu'à demi.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettres édifiantes, t. 17, p. 78, 123, 129, 131, 184 et suiv.; t. 18, p. 96, 150. — Hist. de la Fondat. des Maisons de retraite, p. 346. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr., n°* 248.

---

* Le même jour enfin de l'an 1709, mourut à Naxie le P. Robert Sauger, après quarante-cinq années passées dans les missions d'Orient. Dès son arrivée dans ce pays, il avait fait le rude apprentissage des souffrances et des privations de la vie apostolique. Embarqué sur un vaisseau hérétique qui faisait la traversée de Smyrne à Constantinople, il avait été confiné par le capitaine dans un étroit espace entre deux canons sous le lit d'un matelot. A Constantinople, de nouvelles épreuves l'accueillirent. La maison de la Compagnie venait d'être dévastée par un incendie : le P. Sauger

fut réduit à chercher un abri dans le clocher de l'église : « Mais jamais en ma vie, écrivait-il, je n'ai été plus content et satisfait. . . Je suis dans mon clocher comme dans un paradis . . . »

Les œuvres les plus diverses se partageaient le zèle des fils de saint Ignace. Le P. Saulger en dresse la longue énumération : c'étaient les marchands français établis à poste fixe dans la ville, à diriger, les équipages des navires de commerce à catéchiser, les esclaves du Grand-Seigneur à consoler et à fortifier ; ces pauvres gens au nombre de près de deux mille, presque tous Français, étaient entassés sur les galères et dans le bagne, dans une misère si grande « qu'à la sollicitation de se faire turcs, dit le missionnaire, ils quitteraient sans doute pour la plupart notre sainte religion, si nous n'étions continuellement à leurs oreilles à leur crier que leur misère passera bientôt, et qu'ils recevront en peu de temps la récompense de leurs travaux » ; c'étaient les chevaliers de Malte faits captifs et enfermés dans la prison des Sept Tours, les catholiques de toutes langues, italiens, grecs, allemands, les hérétiques et les schismatiques, à instruire, à éclairer, à ramener ; enfin, c'étaient les enfants à former dans les écoles.

Ce rude apostolat s'exerçait au milieu de tous les dangers. Dans cette capitale livrée en proie au fanatisme, les missionnaires n'étaient jamais en pleine assurance ; leur liberté et même leur vie pouvait dépendre du moindre caprice. Une troupe de janissaires envahit un jour leur maison ; arrêtés un moment par l'aspect vénérable du Père Supérieur, ils se jettent sur le P. Saulger et l'entraînent avec violence, disant qu'ils le jetteront en prison et lui feront donner cent trois coups de bâton sur la plante des pieds. Le serviteur de Dieu tressaillait d'allégresse : « Lorsque je servais

ainsi de spectacle à tout un grand peuple, dit-il, ma suite s'augmentait de telle façon que je n'ai jamais été si bien suivi ni tant considéré en ma vie... Je vous avoue que je n'avais point encore été à pareille fête et senti tant de consolation depuis mon arrivée à Constantinople ».

Ainsi fortifié par l'épreuve, le P. Saulger fut envoyé dans les îles de l'Archipel ; il s'y consacra tout entier à l'instruction des enfants, labeur obscur et ingrat, mais largement récompensé par la consolation de préparer des chrétiens qui seraient un jour l'honneur de la mission. C'est là qu'il acheva d'épuiser ses forces, et que plein de jours et de mérites, il s'endormit pieusement dans la paix du Seigneur ; il était dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Relation du P. SAULGER *(collect. Rybeyrète, Archiv. dom.). Cette relation a été publiée par le P. Carayon dans ses Documents inédits. — Cf. Relations... des Missions S. J. à Constantinople et dans le Levant, p.* 99 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 698. — FLEURIAU, *État des Missions de Grèce, p.* 255.

XV SEPTEMBRE

—

Le quinzième jour de septembre de l'an 1625, mourut à Bordeaux le P. Louis Richeome, premier Assistant de France, trois fois Provincial d'Aquitaine et de Lyon, Visiteur au nom du P. Aquaviva, et l'un des hommes les plus illustres de la Compagnie. Les combats qu'il avait livrés aux calvinistes le faisaient regarder comme un de leurs plus redoutables fléaux ; le roi Henri IV aimait à puiser dans ses écrits les réponses dont il avait besoin contre les objections et les suppliques des chefs de la prétendue Réforme. Le P. Richeôme possédait toute la confiance de ce grand prince, et obtint de lui la promesse de ne faire élever aucun Jésuite aux dignités ecclésiastiques de son royaume. Après avoir demandé si c'était là de bonne foi l'esprit de la Compagnie : « En ce cas, ajouta le roi, soyez tranquilles. J'aime votre Institut, je prendrai en main sa défense et ses intérêts ».

Le P. Richeôme, au témoignage des historiens de la Compagnie, n'était pas moins remarquable par sa science, son éloquence et sa sainteté, que par le zèle et la sagesse de son gouvernement ; mais son humilité attirait surtout les regards et ravissait d'admiration tous les cœurs. A l'âge de qnatre-vingts ans, ne pouvant

plus faire un pas, et n'étant plus bon, disait-il, qu'à laver la vaisselle, il priait ses frères de le porter à la cuisine, et là, pendant une grande partie de la journée, il vaquait à cet humble ministère, l'esprit et le cœur tout ravis en Dieu. Mais Notre-Seigneur, même avant de couronner dans le ciel les abaissements de son serviteur, le fit voir ici-bas à quelques âmes d'élite, la tête environnée de lumière. Sa réputation était si grande, qu'à la nouvelle de sa mort, le parlement de Bordeaux, réuni hors de la ville pour des affaires importantes, se hâta de revenir, afin d'assister aux obsèques du saint vieillard, et de rendre ainsi un dernier et solennel hommage à ses restes vénérés.

Elogia defunctor. Provinc. Aquitan. (*Archiv. Rom.*). — *Histor. Provinc. Aquitan., ann.* 1625 (*Archiv. Rom.*). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6, *l.* 10, *n.* 102, *p.* 589. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 15a *sept.*, *p.* 168. — Patrignani, *Menol.*, 15 *sett.*, *p.* 124. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu*, *p.* 572. — Abram, *l'Université de Pont-à-Mousson*, *édit.* Carayon, *l.* 2, *p.* 137. — *Bibliographia critica*.... *t.* 3, *p.* 250. — de Backer, *Bibliothèque*..... *t.* 1, *p.* 628. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France*...., *t.* 1, *p.* 477 ; *t.* 2, *p.* 5 *et suiv.*, 73 *et suiv.*, 249 *et suiv.*, 544 *et suiv.*; *t.* 3, *p.* 194 *et suiv.*, 265 *et suiv.*; 302 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 262 *et suiv.*, 426 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. historiq.*, *t.* 5, *p.* 274. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 1, *p.* 58.

Le même jour de l'an 1641, mourut à Flessingue, en se rendant de Londres à Cologne, le P. Jean Suffren, dont le P. Senault, de l'Oratoire, n'hésitait pas à dire, plus de trente ans après sa mort,

que sa sagesse et sa sainteté avaient été connues de toute l'Europe. Confesseur et prédicateur de la reine Marie de Médicis pendant les vingt-six dernières années de sa vie, le P. Suffren accompagna partout cette princesse, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et profita des longs et pénibles voyages qu'il fut obligé de faire à sa suite, pour annoncer Jésus-Christ, à la cour et dans les différentes provinces de France, en Italie, dans les Pays-Bas, et jusqu'en Angleterre, au sein de l'hérésie. « Il y parut, dit l'auteur de sa vie, comme un ange descendu du ciel, et même avec un si grand concours d'hérétiques, que plusieurs ministres ont été convertis et tous les fidèles confirmés en la foi ». Le P. Suffren était si intimement uni à Dieu, et aimait si passionnément la croix de Jésus-Christ, qu'il semblait impossible d'aller plus loin, et que ses supérieurs durent le placer sous l'obéissance du Frère Coadjuteur qui lui servait de compagnon, pour modérer son ardeur à se crucifier. Soumis à la cruelle opération de la pierre, il s'abandonna paisiblement entre les mains des chirurgiens, et au milieu des plus affreuses souffrances, il se contentait de répéter ces belles paroles : « *Ita, Pater, quia sic fuit placitum ante te* ! Oui, mon Père, je le veux, puisque tel est votre bon plaisir » !

Le P. Suffren consacra les courts moments de repos qu'il put trouver en Angleterre, dans les derniers temps de sa vie, à composer son beau livre de l'Année Chrétienne, digne d'être mis en parallèle avec ce que les plus grands et les plus saints auteurs ascétiques de la Compagnie ont écrit de plus parfait.

Pour donner une esquisse moins incomplète d'une si glorieuse vie, nous ajouterons ici quelques traits de l'éloge qu'un de ses contemporains, le P. de Condé, faisait de lui, peu de temps après sa

mort : « Je pourrais, dit-il, rapporter de personnes dignes de foi, que ce bon Père reçut un jour le Saint-Esprit sous des apparences sensibles, comme les Apôtres le reçurent dans le cénacle sous le symbole de langues de feu. Mais c'est assez que toute l'Église de France dépose qu'il l'inspirait avec tant d'efficacité, que nul ne pouvait fermer les yeux à ses lumières, ni le cœur à ses mouvements : également solide et clair, sublime et familier, profond aux esprits les plus perçants et accessible à tout le monde. L'homme privé valait encore plus en lui que l'homme public. Sa vie prêchait plus que tous ses insignes talents, et sa seule vue quelquefois autant que tous les dons de son éloquence. Ce digne Jésuite semblait être l'expression fidèle de toutes les idées de la perfection sortable à sa profession religieuse : savant et pieux, subtil et affectueux, théologien et orateur, contemplatif et actif, grand et simple, enfant dans la souplesse à ses supérieurs, apôtre dans tout emploi, ange dans l'innocence de sa vie ».

Litteræ ann. Provinc. Franc, ann. 1641 (*Archiv. Rom.*). — *Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — *Abrégé de la vie du P. Jean Suffren* (*Archiv. dom., collect. Rybeyrète*). — de Condé, *S. J.*, *L'Année chrétienne dans son parfait accomplissement, Paris,* 1649. *Introduction.* — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 182 *et* 303. — Sotuellus, *Scriptor. Societ. Jesu, p.* 505. — Nadasi, *Annus dierum memorab.*, 15ª *sept.*, *p.* 168. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 15ª *sept.*, *p.* 361. — Patrignani, *Menolog.*, 15 *sett.*, *p.* 121. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 86. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France...*, *t.* 3, *p.* 441 *et suiv.*, 759 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 149 *et suiv.*, 208 *et suiv.*, 561 *et suiv.* — de Backer, *Biblioth...*, *t.* 2, *p.* 603. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 562. — *Bio-*

graphie univers., *article* JEAN SUFFREN, *t.* 4, *p.* 155. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie...*, *t.* 3, *ch.* 2, *p.* 137 ; *ch.* 6, *p.* 337 ; *ch.* 7, *p.* 345, 350 *et suiv.*

Le même jour encore de l'an 1689, mourut à Paris le P. TIMOLÉON CHEMINAIS, à peine âgé de trente-huit ans, dont il avait passé vingt-trois dans la Compagnie. Il jouissait déjà, comme prédicateur, de la plus haute réputation, et semblait devoir un jour égaler Bourdaloue, lorsque la faiblesse de sa santé l'obligea d'abandonner la chaire, à un âge où la plupart des orateurs commencent à y monter. On le vit alors avec admiration, épuisé de souffrances et n'ayant plus assez de forces pour se faire entendre dans les grandes églises de la capitale, se traîner péniblement dans les villages voisins, pour consacrer à l'instruction des pauvres les restes d'une vie qui s'éteignait. Il s'appliquait aussi à former les jeunes gens à la piété ; un grand nombre s'étaient placés sous sa direction, « et on aurait peine à croire, dit l'auteur de son éloge, tout ce qu'il faisait pour leur inspirer l'horreur du vice ou pour les entretenir dans la vertu ».

Il avait un talent particulier pour parler de Dieu aux gens du monde et pour les édifier sans leur causer ni fatigue ni ennui, tellement il savait, par son humeur agréable, ses manières gracieuses et le tour d'esprit dont il assaisonnait les discours les plus sérieux, gagner leurs cœurs et faire aimer la vertu. Cependant ses forces dépérissaient de jour en jour. Épuré par huit années entières passées sur la croix, en union avec Notre-Seigneur, le P. Cheminais, toujours doux et aimable envers tous, même au

plus fort de ses douleurs, alla recueillir enfin le prix de ses travaux et de son invincible patience.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Arch. Rom.*). — *Notice sur la Vie et les Sermons du P. Cheminais, par les* PP. DE FELLER *et* F. BRETONNEAU, *S. J.*. *Cf.* MIGNE, *Orat. sacrés, t.* 12. — DE BACKER, *Biblioth. des Écriv...*, *t.* 1, *p.* 191 ; *t.* 7, *p.* 192.

XVI SEPTEMBRE

—

* Le seizième jour de septembre de l'an 1631, mourut à Auxerre le P. Étienne Voirin, victime de sa charité. Prévenu des bénédictions de la Reine des anges dès sa plus tendre enfance, il avait sollicité et obtenu son admission dans la congrégation de la sainte Vierge à un âge où l'on ne se souvenait pas qu'aucun autre de nos écoliers eût reçu pareille faveur, et bientôt après, sous la protection de cette divine Mère, il força de même, pour ainsi dire, l'entrée du noviciat de la Compagnie. Le caractère de sa vertu se dessina dès ce premier moment : ce fut une surprenante fidélité à la grâce ; il portait véritablement son âme entre ses mains. Pour ne rien abandonner au caprice ou à l'imprévu, il notait d'avance et par écrit toutes les intentions les plus parfaites que peut se proposer un religieux et un homme apostolique, et il soumettait ensuite à l'examen le plus scrupuleux tout le détail de ses actions et jusqu'à ses moindres pensées. Aussi sa pureté de conscience était-elle tout angélique ; c'est à peine si dans les revues de l'année, il avait quelque faute légère à porter aux pieds de son confesseur. Une de ses pratiques les plus chères était de renouveler chaque jour sa profession d'entière indifférence pour toute

chose, excepté pour le mépris et pour l'abjection, si la divine Majesté devait en être également glorifiée.

Ces habitudes de vie surnaturelle et tout en Dieu entouraient le P. Voirin d'une sorte d'auréole et lui donnaient une puissance incroyable sur les âmes. Dans les missions, le peuple ne l'appelait pas autrement que « l'Ange de Dieu ». Plusieurs professeurs s'étaient succédé tour à tour dans la chaire de rhétorique de l'université de Pont-à-Mousson sans pouvoir s'imposer à une jeunesse turbulente et indisciplinée ; le P. Voirin s'en rendit en peu de mois si complètement le maître, qu'à la fin de l'année, près de soixante-dix d'entr'eux firent une confession générale en signe de parfaite conversion, et dix embrassèrent la vie religieuse.

Cet admirable ouvrier promettait à la Compagnie les plus beaux fruits de son zèle, quand un acte de charité lui coûta la vie. Pendant qu'il assistait un moribond atteint d'une maladie pestilentielle, il contracta le mal, et peu de jours après, il remit saintement et joyeusement son âme entre les mains de Dieu, dans la quarantième année de son âge.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.). — Elogia defunct. Prov. Campan. (Arch. Rom.). — Annal. Prov. Camp., ann. 1631 *(Arch. Rom.).* — Abram, *l'Univers. de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *liv.* 7, *p.* 464. — Dom Calmet, *Biblioth. de Lorraine, p.* 1031.

---

* Le même jour de l'an 1716, le P. Jean Barbereau mourut à Rouen, en si haute réputation de vertu que tout le peuple l'acclama comme un saint et lui donna, malgré les efforts des Pères du

collège, les marques de vénération réservées aux bienheureux. Quelques lignes détachées de la courte notice écrite au lendemain de sa mort, suffiront à faire connaître ce parfait ouvrier de la Compagnie.

Après son noviciat, il fut appelé à la régence ; « il commença dès lors à se distinguer par sa piété et sa mortification, et ses écoliers en parlaient comme d'un saint ». Cette réputation de vertu ne fit que grandir au milieu des ministères qui lui furent tour à tour confiés ; car, au témoignage de la foule, il faisait tout ce qu'il disait et plus qu'il ne disait. C'est pourquoi « les Supérieurs le choisirent pour gouverner la congrégation des messieurs, établie à Rouen », composée « de personnes recommandables par leur naissance, par leurs charges, et qui avait à sa tête l'illustre chef du Parlement et plusieurs autres magistrats du même corps... ». Son zèle « le portait sans cesse à imaginer et entreprendre de nouveaux moyens de procurer solidement le bien des âmes. Il établit la retraite des hommes au noviciat de Rouen. Il fit fonder également, grâce aux libéralités de ses congréganistes, les retraites de femmes et la maison du Bon Pasteur. Plusieurs de ceux qu'il dirigeait moururent en odeur de sainteté ».

A ces vertus d'un apôtre, le P. Barbereau joignait les plus belles vertus religieuses, l'amour de la pauvreté jusqu'au plus complet dépouillement, l'oubli de lui-même, l'esprit et la pratique de la plus sévère mortification (à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il ne voulait encore rien retrancher de la rigueur de ses jeûnes et de ses flagellations), « une piété tendre et forte, dont l'onction se répandait sur tout ce qu'il faisait; une admirable pureté de conscience, qu'il entretenait par de fréquentes confessions

accompagnées de larmes » ; une dévotion toute filiale envers la sainte Vierge et saint Joseph, qu'il « tâcha, par tous les moyens reçus dans l'Église, de faire aimer ». La pensée des jugements de Dieu ne laissait pas de lui causer de pénibles appréhensions, et de troubler la sérénité de son âme. « Mais dans sa dernière maladie, Dieu lui fit la grâce d'une grande paix et d'une inaltérable confiance » : il avait, disait-il, trois motifs d'une puissance invincible pour se rassurer, « la miséricorde infinie de Dieu, la Passion de Jésus-Christ et l'intercession de la sainte Vierge ». En témoignage de son amour pour cette divine Mère, il demanda d'être enterré avec son scapulaire ; il voulut aussi qu'on déposât près de lui le catalogue de ses saints du mois, pour lesquels il avait toujours eu une dévotion particulière. Il était dans la quatre-vingt-septième année de son âge et la soixante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Le Camus *pour annoncer la mort du P. Pierre Barbereau. Rouen,* 20 *sept.* 1716 *(Arch. dom.).*

Vers le milieu du mois de septembre de l'an 1664, mourut dans la mission d'Ispahan, qu'il avait fondée, le P. Aimé Chézaud, de la Province de Lyon. Cet homme mérite une place d'honneur parmi les grands apôtres de l'Asie. Avant l'âge de vingt-trois ans, il avait bravé jusqu'au poignard, pour conquérir la liberté d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; et après son élévation au sacerdoce,

il avait préludé à l'œuvre que Dieu lui réservait au delà des mers, par les laborieuses missions du diocèse d'Embrun et des vallées hérétiques du Dauphiné. Au bout de trois ans, son rare mérite et son dévouement au salut des âmes, fixèrent sur lui les yeux de ses supérieurs, et il fut destiné à la fondation des nouvelles églises de Syrie, et bientôt de celles de Perse.

Dès le début, le P. Chézaud comprit que, pour de semblables entreprises, il lui fallait acquérir avant tout la pleine connaissance des idiomes de ces peuples ; et à l'exemple du P. Mathieu Ricci, il se tint d'abord une année entière enfermé dans son humble cellule d'Alep, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître des langues arabe et arménienne. L'année suivante, il mettait à profit ses connaissances pour ramener à l'Église romaine bon nombre de prêtres, de moines, et même d'évêques arméniens ; l'un de ses compagnons, le P. Amieu, écrivait qu'à lui seul il faisait le travail de dix ouvriers. Ses premiers succès irritèrent bientôt à un tel degré les sectateurs de Mahomet, qu'il fut jeté dans les prisons d'Alep, sans être accusé d'aucun autre crime que d'avoir célébré le saint sacrifice. Dans plusieurs autres circonstances, les chaînes et les coups ne lui furent pas épargnés ; et plusieurs fois même, les janissaires transpercèrent ses vêtements à coups de poignard.

Mais l'œuvre la plus glorieuse du P. Chézaud devait être surtout la fondation des belles missions de Perse. Pour assurer leur succès, il les commença, comme celles d'Alep, en étudiant d'abord la langue du pays. Il s'y rendit bientôt assez habile pour pouvoir annoncer le nom de Jésus en présence de tous les grands de la cour, dans une assemblée la plus noble peut-être, au témoignage du P. Villotte, qui se fût tenue jamais à Ispahan. Voici,

d'après la relation de ce célèbre missionnaire, comment la divine Providence fit naître une occasion si glorieuse à la foi catholique. Le roi pressait depuis longtemps un arménien des plus distingués de se faire mahométan. Celui-ci ne sachant plus comment se défendre : « Sire, dit-il au roi, je consentirai à embrasser la religion de Votre Majesté si, dans une dispute réglée avec vos docteurs, le Père Abib (c'était le nom arabe du P. Aimé Chézaud) ne peut répondre à toutes leurs objections ». L'offre fut acceptée : la conférence eut lieu chez le premier ministre ; et de l'aveu de toute l'assemblée, le champion de la foi catholique ferma la bouche à tous les docteurs musulmans. Ce triomphe du Père eut un tel retentissement, que l'archevêque arménien, accompagné des principaux personnages de sa nation, alla le féliciter hautement de l'honneur qu'il venait de faire au christianisme. Le roi même, d'après ce que son ministre lui rapporta, que le Jésuite était une mer de science, souhaita de l'entendre ; mais il en fut détourné par ses prêtres, dans la crainte qu'ébranlé par la force des raisons du P. Chézaud, il ne confessât à son tour le nom de Jésus-Christ. Ce vaillant apôtre mourut dans la soixantième année de son âge et la vingt-septième depuis son arrivée dans les missions d'Orient.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 42-47. — Jac. de Machault, *S. J.* : *Relat. de la Mission des PP. de la Compagnie de Jésus établie dans le royaume de Perse, Paris*, 1659, *p.* 34, 48, 81, 88, 106, 108. — Villotte, *S. J.*, *Voyages d'un Missionnaire, p.* 133-142. — Besson, *S. J.*, *La Syrie et la Terre Sainte, édit.* Carayon, 1862, *p.* 27. — Kircher, *China illustrata, p.* 86.

XVII SEPTEMBRE

—

Le dix-septième jour de septembre de l'an 1579, mourut dans la maison professe du Gesù, le P. Jean Tellier, né en Normandie, et surnommé l'apôtre des prisons de Rome. Peu de saints ont mieux mérité que lui cette bénédiction du Sauveur : « J'étais captif, et vous m'avez visité » ! Il passait les journées entières dans les plus tristes réduits de ces malheureux. On peut dire sans exagération que, grâce à lui, leurs cachots revirent un spectacle dont ils n'avaient pas joui depuis l'ère glorieuse de la captivité des martyrs. On n'y entendait plus que les louanges de Dieu et de sa sainte Mère ; la prière et les lectures de piété remplissaient presque tous les moments qui n'étaient pas consacrés au travail ; les murs, couverts de saintes images, n'inspiraient que des pensées de pénitence et de piété. Le serviteur de Dieu obtint même du Souverain Pontife, que ses protégés pussent, au pied de ces images, gagner toutes les indulgences des sept églises et des sanctuaires de Rome les plus vénérés. En même temps, il fonda l'Archiconfrérie de la Charité pour subvenir à tous leurs besoins, prendre en main leurs intérêts, adoucir leur misère, les soigner dans leurs maladies, leur donner en un mot tous les témoignages de la plus vive tendresse, comme au Sauveur lui-même et à ses saints.

Le P. Tellier étendait encore les effets de son zèle et de sa charité aux pauvres âmes des défunts retenues captives dans les flammes du purgatoire, et il introduisit dans Rome le pieux usage de sonner chaque jour l'Ave Maria pour obtenir de Dieu leur délivrance ; sainte et salutaire dévotion bientôt adoptée dans toutes les églises de cette grande ville, et que le Souverain Pontife Grégoire XIII voulut recommander lui-même à tous les fidèles, en l'enrichissant des plus précieuses faveurs.

Sacchini, *Histor. Societ. Jes.*, *p.* 4, *lib.* 7, *n.* 34 *seqq.*, *p.* 215. — Alegambe, *Biblioth. Script. S. J.*, *p.* 507. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 17a *sept.*, *p.* 170. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 17a *sept.*, *p.* 364. — Patrignani, *Menol.*, 17 *sett.*, *p.* 142. — de Backer, *Bibliothèque*..... *t.* 6, *p.* 707.

Le même jour, l'an 1677, périt dans les flots en retournant à Cayenne, le P. Jean Grillet, premier supérieur de cette mission, avec les PP. Benjamin du Chanin, Antoine du Moutier et le F. Jean Borquereux, qui se destinaient à partager ses travaux.

Ce que le P. Grillet souffrit dans son apostolat, surtout parmi les sauvages, ainsi qu'à la prise de Cayenne par les Anglais, et plus tard lorsqu'il tomba entre les mains des Hollandais de la Guyane, témoigne de son invincible courage et de son amour pour les âmes et pour la croix. Lorsque la colonie fut attaquée en 1667, il se retira le dernier de tous, au milieu des balles ennemies, afin de pouvoir secourir nos soldats blessés à mort sur la plage,

et pendant sept jours entiers, il erra seul et sans abri, n'ayant pour nourriture que des crabes, de l'eau de mer et le suc de quelques arbrisseaux, défaillant parfois de fatigues, au pied de quelque tronc d'arbre, où « je fis, dit-il, ma méditation sur la Passion du Sauveur, m'attendant à y mourir, et me résignai avec beaucoup de consolation à sa très sainte volonté ».

Tombé au pouvoir des hérétiques, il ne tarda pas à leur gagner le cœur par sa douceur et sa sainteté. Il eut alors le bonheur d'assister à la mort plusieurs de ses compagnons de captivité, et obtint, peu de temps après, la délivrance des autres, même avant que l'on eût réglé toutes les conditions de la paix. Quelques années plus tard, le P. Grillet pénétra chez les sauvages de la Guyane, et s'enfonça si loin dans les forêts et sur les fleuves du continent, que personne avant lui ne paraît avoir visité tant et de si barbares nations. Mais les enfants qu'il eut la joie d'envoyer au ciel pendant cette pénible course, étaient à ses yeux une magnifique récompense de tant de fatigues et de dangers ; et après avoir rendu compte à son supérieur de ses succès et de ses espérances, il s'offrait encore, si Dieu lui conservait la vie, à guider dans ce vaste champ de nouveaux ouvriers évangéliques, et il demandait qu'on lui donnât des hommes « de forte santé, de grande vertu et prêts à souffrir beaucoup » !

Elogia defunct. Provinc. Franç. (Archiv. Rom.). — Voyage des PP. Jean Grillet et Franç. Béchamel dans l'intérieur de la Guyane, en 1674. *Cf. Mission de Cayenne et de la Guyane française, par le* P. DE MONTÉ-

zon, 1857, *p.* 229 *et suiv.*, *et p.* 513 *et suiv.* — *Lettre du* P. Jean Grillet *au F. Pierre de Saint-Gilles à Paris. Cf. ibid.*, *p.* 197 *et suiv.* — *Lettre du* P. Jean Grillet *au R. P. Brion, supér. génér. des Missions des Jésuites dans les Iles...*, 2 *sept.* 1674. *Cf. ibid.*, *p.* 512. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 272. — *Biographie univers.*, *à l'article* Grillet.

---

* Le même jour encore rappelle la mémoire des deux saints FF. Coadjuteurs François Gillard et Urbain Bordier, morts l'un et l'autre au collège de Bourges, le premier en 1719, le second en 1728.

Le F. Bordier avait exercé pendant trente-trois ans le dur emploi de cuisinier, heureux de consacrer ses forces au service de ses frères, dans lesquels il voyait la personne de Notre-Seigneur ; mais non moins ami de l'oraison que du travail, il donnait à la prière tous les moments dont il lui était permis de disposer. Quand la vieillesse l'eut condamné au repos, il suivit librement son attrait, et c'était un spectacle touchant de le voir uniquement occupé de Dieu tout le jour, ne parlant que du ciel, sanctifiant et consolant les ennuis de l'exil et les dernières défaillances de l'âge par l'exercice de toutes les vertus, et par l'espérance des joies qui ne finissent pas, jusqu'à ce qu'enfin il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans.

Le F. Gillard avait fait paraître, dès les premières années de sa vie religieuse, tant de sagesse, de discrétion, et une vertu si ferme, que son Maître des novices, le P. Pierre Pommereau, nommé confesseur de la reine de Portugal, demanda la permission de le

prendre pour compagnon pendant qu'il exercerait ce délicat emploi. Le F. Gillard se montra digne de cette confiance. La reine voulut qu'il eût ses entrées libres au palais, et quand elle entendait la messe dans sa chapelle, elle ne souffrait pas qu'un autre servît le prêtre à l'autel, tant elle était charmée de sa dévotion, de son recueillement et de sa modestie. De Lisbonne, le F. Gillard accompagna le P. Pommereau à Rome, et partout il donna les mêmes exemples et la même édification.

Il passa les six dernières années de sa vie à Bourges, en qualité de portier du collège. « On admira en lui, dit l'auteur de son éloge, toutes les vertus de son état : humeur toujours égale, douceur inaltérable qui lui gagnait les cœurs au dedans et au dehors, dévotion tendre et solide, grand amour pour la prière, obéissance parfaite, grand respect pour les Pères, ardeur au dessus de ses forces pour le travail, humilité profonde, charité admirable qui ne lui laissait jamais rien dire de désobligeant à personne, excusant tout, supportant tout, et rendant aux autres tous les services dont il était capable ». Aussi le F. Gillard vit venir sans crainte sa dernière heure, plein d'une humble confiance qu'il irait jouir au ciel de la récompense promise au serviteur fidèle ; il était âgé de soixante-cinq ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

F. Urbain Bordier — *Cf. Elog. defunct. Prov. Franc.* (*Arch. Rom.*).

F. Franç. Gillard. — *Cf. Lettre circulaire pour annoncer sa mort* (*Arch. dom.*).

Le même jour de l'an 1761, mourut au collège de Caen, de la mort des justes, le P. Taurin-Adrien d'Irlande, l'apôtre et l'un des plus saints religieux de la Normandie au dix-huitième siècle. « Tout le clergé, toute la noblesse, et tout le peuple des villes et des campagnes, tant de ce diocèse de Bayeux que des diocèses voisins, sentent la grandeur de notre perte », écrivait au lendemain de ses funérailles le supérieur qui venait de l'assister. Depuis vingt-neuf ans en effet, le P. d'Irlande était le digne émule du zèle des François Régis et des Maunoir. De bonne heure, il s'était préparé, par une incessante application à toutes les études et à toutes les vertus de sa vocation, à devenir un jour le digne instrument de la gloire et du bon plaisir de Notre-Seigneur. Jeune professeur de rhétorique vers l'âge de vingt-cinq ans, et non moins zélé pour le salut que pour le succès littéraire de ses élèves, il ne s'épargnait aucune fatigue pour leur inspirer l'amour du travail, sachant que ce serait la plus sûre sauvegarde de leur innocence. Chaque jour, il consacrait deux heures entières, en dehors du temps fixé pour sa classe, à les initier à l'histoire et à la critique des plus belles œuvres de l'esprit humain, sans nuire toutefois à ses propres études, car il avait obtenu dès lors de retrancher deux heures de son sommeil. Telle était en même temps son amour pour la mortification et pour la prière, que le matin des jours de dimanche et de fête, même au milieu des rigueurs de l'hiver, il passait à genoux deux heures et demie de suite en adoration devant le très saint Sacrement.

Parvenu à l'âge de trente ans, le P. d'Irlande était déjà destiné par ses supérieurs à la chaire de rhétorique de Louis-le-Grand.

lorsque le saint et apostolique P. Sandret, qui connaissait sa vertu et sa science, se sentit pressé par l'esprit de Dieu, après avoir longtemps prié à cette intention, de le demander pour compagnon et futur successeur dans l'œuvre si importante des missions de la Normandie. Contre toute espérance humaine, le vœu du saint vieillard fut exaucé, à la grande joie du P. d'Irlande ; sous la conduite d'un pareil guide, le jeune missionnaire entra plein d'ardeur dans cette nouvelle carrière, où la mort seule devait l'arrêter.

Ce que l'amour des âmes et de la croix lui faisait désirer depuis bien longtemps d'aller chercher au delà des mers parmi les sauvages, il le trouva sans quitter sa patrie ; et l'on peut dire de lui qu'il a souffert et travaillé à l'égal des plus grands apôtres de ces derniers temps. Mais rien ne l'arrêtait ni ne l'effrayait. Souvent brûlé des ardeurs de la fièvre, il trouvait, disait-il, que le meilleur moyen de l'éteindre était un redoublement de travail. On l'a vu le soir, descendant de chaire ou sortant du confessionnal presque épuisé de forces, courir à plusieurs lieues, au milieu de la nuit, par des chemins et des temps affreux, pour consoler de pauvres paysans qui demandaient à le voir avant de mourir, reparaître au point du jour, sans avoir pris un moment de repos, devant la foule accourue pour l'entendre. Après chaque mission, presque tous les prêtres du voisinage se réunissaient, souvent en grand nombre, pour faire sous sa direction les Exercices de saint Ignace ; et il leur enseignait tout à la fois et la pratique des vertus sacerdotales, et l'art de conserver dans leurs paroisses les fruits de salut que venait d'y opérer par son ministère la force de la divine parole et des sacrements. Ceux même que la grâce n'avait pas changés ne pouvaient refuser à l'homme de Dieu leur vénération ;

et l'on vit, par exemple, un curé janséniste, longtemps rebelle, dompté enfin par les terreurs d'une mort prochaine, se faire porter déjà presque à l'agonie jusqu'au lieu assez éloigné qu'évangélisait alors le P. d'Irlande, pour faire entre les mains du saint apôtre son abjuration solennelle et rendre en paix son âme à Dieu.

Lettre inédite du P. Plesse, *Recteur du collège de Caen, sur la vie apostolique et la sainte mort du P. Taurin d'Irlande, Caen,* 23 *septembre* 1761 *(Archiv. dom.).*

XVIII SEPTEMBRE

—

Le dix-huitième jour de septembre de l'an 1704, mourut dans une barque, à deux journées de Pékin, le P. CHARLES DE BROISSIA, fondateur de six chrétientés nouvelles, d'autant plus florissantes qu'elles étaient nées au milieu des épines et des croix. Avant même de se consacrer aux missions de la Chine, le P. de Broissia était parvenu à une si haute perfection, qu'il avait obtenu de ses supérieurs la grâce de s'engager par vœu à faire toujours ce qu'il croirait être de la plus grande gloire de Dieu ; le P. d'Entrecolles, confident des plus intimes secrets de son âme, ne craignit pas d'attester hautement, après sa mort, qu'il avait gardé jusqu'à son dernier soupir, avec une fidélité inviolable, cet héroïque engagement. L'union intime de son cœur et de toutes ses pensées avec Dieu, et l'habitude contractée de bonne heure de se vaincre généreusement, sans jamais céder aux répugnances de l'esprit ou du corps, lui avaient fait comme une seconde nature de cette docilité à suivre uniquement le bon plaisir de Notre-Seigneur. Il

croyait même faire si peu, que la pratique de son vœu lui semblait pouvoir devenir commune à tous les fidèles, tant il la trouvait juste et raisonnable pour une âme qui aime vraiment Jésus-Christ.

Afin de ne laisser échapper par sa faute aucune occasion de sacrifices, il avait soin de marquer en détail toutes les choses dans lesquelles il pouvait presque à chaque instant se renoncer. Les délices mêmes que le Saint-Esprit lui faisait goûter dans la prière n'étaient pas capables de l'enchaîner quand il s'agissait du service de Dieu et des âmes. Ainsi, dit encore le P. d'Entrecolles, jamais son attrait pour l'oraison ne le détourna de l'étude pénible et rebutante des livres chinois ; parce qu'il savait que, pour plaire à Dieu, il ne devait rien négliger de tout ce qui pouvait le rendre plus utile aux peuples dont il était l'apôtre. Sans pitié, comme tous les saints, pour la faiblesse de son corps, il le crucifiait avec tant de rigueur, que ses supérieurs crurent devoir lui interdire une grande partie de ses austérités. Mais ce que l'obéissance lui permit suffisait encore pour faire de sa vie un continuel martyre. Dans les temps de persécution, pour détourner ou fléchir la colère de Dieu, qu'il attribuait à ses péchés, il se châtiait plus cruellement encore, redoublait ses jeûnes et ses prières et se mettait en retraite pour chercher et purifier au prix de son sang tout ce qui pouvait en lui s'opposer à la divine miséricorde. C'était du reste ainsi qu'il se préparait toujours à quelque nouvelle entreprise; et Dieu fit connaître plus d'une fois, écrit un de ses compagnons d'apostolat, combien cette conduite de son serviteur lui était agréable ; car, pendant que le P. de Broissia levait les mains au ciel comme un autre Moïse, on vit les plus violents orages se dissiper

comme par miracle, au moment même où toute espérance semblait perdue.

Lettres édif., *t.* 17, *p.* 94, 96; *t.* 18, *p.* 56. *Lettre du* P. D'ENTRECOLLES *à M. le Marquis de Broissia sur la mort du P. Charles de Broissia, son frère, à Iao-Tcheou, le* 15 *novembre* 1704. — PFISTER, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n°* 222.

XIX SEPTEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de septembre de l'an 1715, mourut à Québec le P. Louis André, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé plus de quarante-cinq dans les missions du Canada. A peine y travaillait-il depuis quelques mois, que déjà la Vénérable Marie de l'Incarnation écrivait en France : « Le P. André a fait un bon noviciat dans sa mission. La famine le saisit de telle sorte, que lui et son compagnon en moururent presque d'épuisement. Pour se résoudre à tant souffrir, il faut être puissamment animé de l'esprit de Dieu ». Envoyé peu de temps après vers les sauvages du Lac Huron : « Je les trouvai, écrit-il lui-même, réduits à manger du sapin. Cependant la faim m'ayant obligé à chercher de quoi m'empêcher de mourir, je ne pus en avaler et recourus pour me soutenir à l'écorce d'un autre bois. Mais mon estomac s'est fait, dans la suite, à d'autres viandes bien plus maigres que celles-là, et même à s'en passer presque tout à fait pendant un temps notable... Je ne sais pas ce que ceux qui m'ont devancé ont souffert, mais j'ai assez expérimenté jusqu'où l'on peut aller sans mourir tout à fait. Les glands, une espèce de mousse que les Français appellent la tripe de roche, et les peaux d'orignac, étaient pour

lors mes mets délicieux... Mais les âmes de ces pauvres barbares sont assez précieuses pour nous faire dévorer avec joie toutes ces fatigues ; et ceux qui aspirent à ce bonheur de travailler à leur conversion, doivent se préparer à ne rien trouver ici, que ce que la nature ne veut pas avoir partout ailleurs ».

A la famine, il faut ajouter les nuits passées au milieu des neiges et des glaces, les chutes à travers les précipices, les blessures, les outrages, les mauvais traitements de toute sorte. L'invincible patience du P. André triompha de tout. Pour gagner le cœur de ces peuples et arriver plus aisément à leur conversion, la musique et les images de piété lui furent, comme à quelques autres de ses compagnons, d'un puissant secours ; mais la plus heureuse de toutes ses industries, fut « d'attaquer les hommes par les enfants. Il composa des cantiques contre les superstitions et les vices les plus opposés au christianisme, et les ayant enseignés aux enfants, au son d'une flûte douce, dit le P. Claude Dablon, il allait hardiment, avec ces petits musiciens, déclarer la guerre aux jongleurs, aux rêveurs, à tous ceux qui se livraient à quelque désordre. Et comme ces pauvres barbares aiment passionnément leurs enfants et souffrent d'eux volontiers toute chose, ils agréaient les reproches, quoique sanglants, qui leur étaient faits par ces cantiques » ; et le bon P. André tressaillait de joie, voyant Dieu se servir de ces bouches innocentes, pour confondre l'impiété de leurs propres parents.

Relations de la Nouvelle-France, 1670, *p.* 101 ; 1671, *p.* 31 *et suiv.* ; 1672, *p.* 37 *et suiv.* — *Lettres de la* VÉN. MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 671.

XX SEPTEMBRE

—

Le vingtième jour de septembre de l'an 1705, mourut à Paris, au collège Louis-le-Grand, le P. René de Carné, âgé de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé un peu plus de soixante-deux dans la Compagnie. « Il eût été bien difficile, écrivait le P. Michel Le Tellier, de rencontrer un autre religieux qui eût travaillé plus longtemps et avec plus de fruit » ; et ceux que la divine volonté retient dans les emplois d'une vie commune, auraient peine à trouver un plus parfait modèle. La première de ses dévotions était une exactitude parfaite à s'acquitter des devoirs de sa charge, comme aurait pu le faire un saint ; on admirait en lui, au plus haut degré, la merveilleuse alliance de deux vertus qui souvent semblent se combattre, une continuelle attention à fuir la louange des hommes, et toutes les saintes industries d'un zèle et d'un dévouement sans bornes pour la sanctification de la jeunesse. Aussi, pendant qu'il consacrait plus de trente-cinq ans par obéissance à l'enseignement des sciences sacrées, puis à la préfecture des hautes études du collège Louis-le-Grand, il demanda souvent à ses supérieurs la plus humble des classes de grammaire dans les plus petits collèges de la Province, ne croyant pouvoir nulle part ailleurs

travailler plus utilement, selon l'esprit de saint Ignace, au salut des âmes et à la plus grande gloire de Dieu. C'était pour la même raison qu'entre tous les ministères apostoliques, il aimait particulièrement celui de la confession, où il pouvait sûrement, sans bruit et sans gloire, conduire une multitude d'âmes à une haute perfection. Mais l'estime, qu'il fuyait avec tant de soin, venait l'y poursuivre; un grand nombre de prêtres et de docteurs du clergé de Paris croyaient ne pouvoir trouver un guide plus sûr dans les saintes voies du sacerdoce, de l'enseignement et de la parole. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, ce saint homme, en les enflammant de son zèle, ne cessa de faire par eux des biens infinis.

Lettre circulaire du P. LE TELLIER *à la mort du P. René de Carné, « de Paris, ce* 21 *sept.* 1705 » (*Archiv. dom.*).

Le même jour, l'an 1782, mourut en Bourgogne le P. JEAN-BAPTISTE GEOFFROY, digne héritier des PP. Porée et de la Sante, ses anciens maîtres, dans la chaire de rhétorique du collège Louis-le-Grand, pendant les vingt-deux dernières années qui précédèrent en France la destruction de la Compagnie. Sa brillante réputation l'avait fait élire comme associé, par l'Académie de Caen, lorsqu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans, et celle de Lyon lui décerna dans la suite un pareil honneur. Ses talents, sa modestie, son dévouement, arrachèrent aux ennemis mêmes des Jésuites plus d'un témoignage authentique d'estime et de vénération. Mais on

put comprendre mieux encore le prix du dévouement qui l'avait si longtemps enchaîné dans une classe d'enfants, lorsque après la destruction de la Compagnie, il se livra tout entier jusqu'à sa mort aux pénibles travaux des missions de campagne, de l'enseignement du catéchisme et en particulier de l'œuvre des retraites, où son éloquence naturelle, devenue encore plus pénétrante par la vigueur de son esprit, opérait des miracles de conversion.

Sermons du P. Geoffroy, *publiés par* Verchère, *Lyon* 1788, *t.* 1. — Caballero, *Bibliothec. Scriptor. Societ. Jesu, Supplement. prim., p.* 142. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 2, *p.* 223. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 263. — *Biographie univers., article* Geoffroy.

XXI SEPTEMBRE

—

Le vingt-et-unième jour de septembre de l'an 1620, mourut au collège de Roanne le P. Jean Pinard, de la Province de Lyon, également cher à Dieu et aux hommes, dit la relation de sa vie et de sa sainte mort. Il ne semblait pas qu'un religieux cherchant par dessus tout la volonté divine, pût remplir plus parfaitement chacune des règles de son office. Ses écoliers ressemblaient à des novices, et on leur en donnait le nom. Il avait un don si extraordinaire de faire connaître aux âmes ce que Dieu désirait de chacune d'elles, sans les décourager ou les affliger, que même lorsqu'il croyait devoir reprendre quelques-uns de ses inférieurs de leurs défauts, jamais ceux-ci ne le quittaient avec un sentiment d'amertume ou d'abattement, tant sa parole les laissait consolés et fortifiés. Entièrement mort à l'amour-propre et à la recherche de ses aises, il mettait son bonheur à vivre crucifié par amour avec Jésus-Christ, à s'humilier et à se traiter comme l'avait été son cher Maître dans sa Passion.

Mais bien qu'il parût embrasé des plus vives flammes du divin amour, en particulier à l'autel et dans tous ses exercices de piété, Notre-Seigneur lui faisait néanmoins une large part des peines

intérieures de son agonie. Peu de temps avant sa mort, comme il recommandait humblement une âme désolée, qui n'était autre que lui-même, aux plus ardentes prières de sa pénitente, la vénérable Mère Chézard de Matel, celle-ci vit soudain Notre-Seigneur, qui le tenait enchaîné à ses plaies par autant de liens d'amour, et elle entendit prononcer de sa bouche divine ces paroles pleines d'une ineffable consolation : « *Cum ipso sum in tribulatione*, dans sa tribulation je suis avec lui ; *Eripiam eum et glorificabo eum*, je le délivrerai et le couronnerai de gloire ». Et lorsque enfin le saint malade parut dans les dernières transes de l'agonie, le Sauveur ajouta : « *In pace in idipsum dormiet et requiescet*, il va s'endormir dans la paix et partagera mon repos ». Peu après, ce divin oracle s'accomplissait, et Jean Pinard exhalait doucement son âme en pressant avec amour et en baisant une dernière fois son crucifix.

Litter. ann. Provinc. Lugdun., ann. 1620 (*Archiv. Rom.*). — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 21ª *sept.*, *p.* 177. — ID., *Pretiosæ occupationes morientium...*, *c.* 9, *n.* 11, *p.* 82. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 21ª *sept.*, *p.* 369.

Le même jour de l'an 1726, mourut au collège d'Arras le P. JEAN LE BEL, dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie. La courte notice qui nous a conservé le souvenir de ce saint homme, ne nous donne des détails que sur les dix dernières années de

sa vie ; mais elles sont trop édifiantes pour être laissées dans l'oubli. Nommé supérieur de la résidence de Bapaume, il fut pendant huit ans l'apôtre de cette ville ; et « l'on peut dire, écrit le P. de Charleval, que ces huit ans n'ont été qu'une mission. Jour et nuit il était en action, toujours au confessionnal ou en chaire, aux malades, dans les prisons et dans les cachots, où il passait quelquefois les journées entières ; sur les échafauds, où il assistait les pauvres suppliciés avec une charité et un don de Dieu tout extraordinaire ; avec les soldats, auprès de pécheurs et d'hérétiques désespérés, qui ne pouvaient résister à sa tendre charité. Sans cesse il était appelé, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre ; et personne, pour ainsi dire, ne mourait dans toute la ville, qui ne fût aidé dans ce grand passage et consolé par l'homme de Dieu ». Dans ce pénible apostolat, il passait bien souvent toute la journée sans aucune nourriture, ne voulant jamais rien accepter hors de la maison ; et le soir, il prenait à peine quelques moments de repos sur une mauvaise paillasse, avec une pierre pour oreiller.

Frappé de paralysie, et ne pouvant plus se remuer, le vénérable malade, par un prodige de zèle apostolique et d'énergie surhumaine, ne suspendit pas ses travaux. Sa chambre était sans cesse remplie d'une multitude de pénitents qui venaient s'agenouiller au pied de son lit et lui faire l'aveu de leurs fautes ; et comme les pauvres mourants demandaient à grands cris la faveur d'expirer entre ses bras, il se faisait porter auprès d'eux, pour les animer au combat et recevoir leur dernier soupir. Enfin les supérieurs, voulant lui procurer quelque soulagement, ordonnèrent de le transporter au collège d'Arras; mais on eut des

peines incroyables pour exécuter ce projet, au milieu de tout un peuple ameuté qui refusait à grands cris de laisser partir le saint. Quant au P. Le Bel, il fit avec un courage héroïque le sacrifice d'une séparation si déchirante, et pendant les dix-huit mois qu'il vécut encore, il ne cessa de s'entretenir doucement avec Dieu, les yeux toujours fixés sur une image de Jésus crucifié, le priant et le remerciant d'exprimer en lui sur la croix les derniers traits de sa divine ressemblance.

Lettre circulaire du P. DE CHARLEVAL *à la mort du P. Jean Le Bel,* « *le* 1er *octob.* 1726 » (*Archiv. dom.*).

Le même jour encore de l'an 1753, mourut au collège Louis-le-Grand le F. LOUIS DOISSIN, jeune professeur d'humanités, déjà connu de la France entière par deux charmants poèmes latins sur la sculpture et la gravure, qui promettaient un digne successeur des Vanière, des Commire et des Rapin. En même temps, une délicieuse modestie et une délicatesse de conscience qui ne laissait pas apercevoir la plus légère tache dans toute sa vie religieuse, répandaient sur ses talents un doux et merveilleux éclat. Ses supérieurs aimaient à le citer comme un parfait modèle d'obéissance, tant il semblait heureux de renoncer à sa volonté propre, et de demander humblement jusqu'aux plus petites permissions, pour ne dépendre en toutes choses que du bon plaisir de Dieu. Aussi la

Compagnie le regardait-elle comme une de ses plus chères espérances, lorsqu'il lui fut enlevé dans sa fleur, à peine âgé de vingt-sept ans.

Lettre circulaire du P. de Saint-Jean *à la mort du F. Scol. Louis Doissin, « à Paris, le* 21 *sept.* 1753 » *(Archiv. dom.).* — de Backer, *Bibliothèque...., t.* 4, *p.* 182. — *Journal de Trévoux, a.* 1752, *p.* 234; 1754, *p.* 87. — *Biographie universelle, article* Doissin.

XXII SEPTEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de septembre de l'an 1562, mourut à Paris le F. Jean Bourgeois, cuisinier, l'un des plus chers compagnons du P. Pasquier Broët, auquel il ressemblait, dit le P. Alegambe, par la candeur de son âme et son admirable simplicité. Lorsque le P. Broët obligea ses autres enfants de se mettre à l'abri des atteintes de la peste, le F. Bourgeois ne put se résoudre à l'abandonner ; et ce fut en rendant à son cher Père expirant les offices d'une tendresse et d'un dévouement tout filial, qu'il contracta le même mal, et alla recevoir, après huit jours de souffrances, la couronne des martyrs de la charité.

Cf. plus haut, 14 septemb., p. 285, Ménologe du P. Broët, mêmes sources.

Le même jour, l'an 1628, le F. Claude Roussel, Scolastique du collège de Rennes, couronna, par un dévouement et par une mort semblable, une jeunesse toute consacrée à Dieu, et dont la ferveur n'avait jamais connu de relâchement. Pour obtenir plus sûrement

la grâce de sacrifier sa vie au service des malheureux atteints de la peste, grâce que l'année précédente il avait déjà demandée en vain, il s'adressa à la très sainte Vierge, et s'engagea même par vœu à plusieurs pratiques de dévotion en son honneur, si elle daignait lui épargner un nouveau refus. Contre toute espérance, sa demande ne tarda pas à être exaucée; et après avoir prodigué pendant quatre jours aux malades du grand hôpital les plus tendres soins, avec le zèle et la ferveur d'un ange, il expira plein de joie, dans le baiser du Seigneur, à peine âgé de vingt-huit ans.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1628, *cap.* 3, *p.* 273.

---

* Le même jour encore de l'an 1652, le P. JEAN BROQUIN termina au collège de Billom sa sainte vie, consacrée tout entière au service des âmes dans les travaux des missions et de l'enseignement. Il avait manifesté de bonne heure un talent particulier pour la controverse, et dès qu'il eut parcouru la carrière accoutumée de la régence, il y fut appliqué par les supérieurs, à la requête de l'évêque de Viviers, qui connaissait ses talents et sa vertu. Pendant près de vingt ans, il ne cessa d'évangéliser le diocèse, livrant partout à l'hérésie une guerre incessante avec des succès extraordinaires. Les calvinistes, furieux des coups qu'il leur portait, s'en vengeaient par des injures; ils crurent lui faire une peine très sensible en donnant son nom à leurs chiens; mais le P. Broquin ne fit qu'en rire, et continua à leur infliger de redoutables défaites.

Épuisé par des travaux presque excessifs, et forcé de se retirer du champ de bataille, il demanda comme une faveur de consacrer ce qui lui restait de vie à l'enseignement des plus petits enfants dans une classe de grammaire ; il se livrait à ces humbles fonctions avec la même ardeur et le même esprit de foi qu'il avait déployés contre les ennemis de Dieu et de l'Église, quand la peste se déclara dans la ville de Billom et ne tarda pas à y faire de nombreuses victimes. Le P. Broquin, malgré son âge et ses infirmités, fut un des premiers à voler au secours des malades et des moribonds, et par son intrépidité il servait d'exemple aux plus jeunes. Atteint bientôt lui-même par la redoutable contagion, il expira quelques jours après, dans la soixante-sixième année de son âge. La nouvelle de sa mort parvint à Viviers au moment où le clergé entier du diocèse s'y trouvait réuni en synode ; elle y causa une immense douleur. Après avoir fait en termes magnifiques l'éloge du défunt, l'évêque demanda à ses prêtres ce qu'il convenait de faire pour un homme qui avait si bien mérité du Vivarais : tous répondirent d'une voix unanime qu'il fallait célébrer une messe solennelle dans chacune des paroisses du diocèse, en même temps que chaque prêtre devait s'engager à offrir une fois le saint sacrifice pour le repos de son âme ; pieux et glorieux hommage rendu au zèle et à la sainteté de l'homme de Dieu.

Litter. ann. Tolos., *ann.* 1652 (*Arch. Rom.*). — Prat, *Vie du* P. Dauphin, *notes supplément.*, *p.* 170.

XXIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de septembre de l'an 1773, mourut à Milan le P. Joseph Fiérard, le dernier Maître des novices de l'ancienne Province de Paris, et que le P. Laurent Ricci recommandait au supérieur du collège de Bréra d'accueillir dans son exil comme un des plus admirables religieux de la Compagnie. Les PP. Ferrari et Termanini écrivirent en latin et en italien une notice assez étendue sur la vie et les vertus de ce saint homme, dont le seul souvenir faisait encore sur eux, bien des années après sa mort, une vive et profonde impression.

Le P. Fiérard, né à La Flèche, suça pour ainsi dire la piété avec le lait de sa mère ; dès son enfance, Notre-Seigneur sembla veiller sur lui avec une providence si merveilleuse, qu'on le regardait à juste titre comme réservé à quelque chose de grand. Un jour qu'il était près de périr, entraîné par le courant d'une rivière où il venait de tomber en jouant, saint Joseph lui apparut et le retira du milieu des flots. Quelques années après, atteint d'une douloureuse maladie, qui fut plus tard la cause de sa mort, il obtint, par l'intercession de saint François-Régis, autant de santé et de force qu'il lui en fallait, non pour ne plus souffrir, mais pour être en état de s'acquitter des différents ministères que l'obéis-

sance lui confiait. Recteur d'abord du collège de Compiègne, où le roi Louis XV vint plus d'une fois assister à ses sermons ; puis, après avoir gouverné le collège de Quimper et celui de Rennes, appelé à la direction du noviciat, il arracha au jansénisme un grand nombre d'âmes et même de communautés religieuses ; les plus illustres évêques de France l'avaient en si haute estime, qu'ils le consultaient souvent dans leurs doutes, en particulier l'archevêque de Paris, celui que les étrangers eux-mêmes surnommèrent l'Athanase du XVIIIe siècle, Christophe de Beaumont.

A la destruction de la Compagnie en France, honorablement accueilli, comme il le méritait, par nos Pères et Frères d'Italie, Joseph Fiérard, malgré son âge et ses infirmités, se mit aussitôt, avec l'ardeur d'un jeune religieux, à étudier la langue italienne, croyant que rien ne dispensait un véritable fils de saint Ignace de travailler jusqu'à la mort au bien des âmes et à la gloire de Dieu. Il y fit de si rapides progrès, qu'on les attribuait à ses prières et à la protection miraculeuse de la sainte Vierge, autant qu'à ses talents et à son application assidue. Le confessionnal et la composition de plusieurs ouvrages de piété se partagèrent, avec l'oraison et la souffrance, les dernières années de sa sainte vie. On le regardait comme un des directeurs les plus éclairés de la Province de Milan ; et la pompe de ses funérailles fit bien voir la haute estime que toutes les classes de la société avaient conçue, en si peu de temps, pour ce grand serviteur de Dieu.

Vita del P. Giuseppe Fierard, della Provincia di Parigi (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth..., t. 6, p.* 148.

XXIV SEPTEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de septembre de l'an 1643, mourut à Goa le P. Étienne de la Croix, du diocèse d'Évreux, après un long et glorieux apostolat dans la mission des Indes, surtout parmi les idolâtres de Salsette, dont il gagna un grand nombre à la foi de Jésus-Christ. Le P. Alexandre de Rhodes, qui le vit au milieu de ses néophytes, lorsqu'il passait lui-même à Goa pour aller porter l'Évangile aux extrémités de l'Orient, nous a tracé dans ses Voyages un admirable portrait du P. de la Croix ; et nous ne saurions mieux faire que de le transcrire, en y ajoutant à peine quelques mots tirés de la Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie. « On tenait ce bon Père, dit-il, pour un des plus illustres personnages de toutes les Indes, où il a travaillé bien des années avec une grande bénédiction. Il avait si parfaitement appris les deux langues du pays, la canarine, qui est vulgaire, et la maraste, qui est comme chez nous la latine, qu'il les parlait mieux que les indigènes eux-mêmes », et il avait imprimé en l'une et l'autre plusieurs livres très estimés de tout le monde ; particulièrement un fort beau poème sur saint Pierre, et un autre sur la Passion de Notre-Seigneur, que les chrétiens de Salsette chantaient

en l'église sur le soir chaque vendredi du carême. Cette dévotion se prolongeait une grande partie de la nuit, et avec un concours si grand que, de Goa même, il venait ordinairement dix ou douze mille hommes pour y assister. « Mais la réputation que ce bon Père avait méritée par sa vertu, était bien plus grande que celle de son bel esprit. Nos Pères et les étrangers le tenaient pour un grand saint. Il fut employé dans plusieurs missions ; et dans nos maisons, il eut toutes les charges les plus honorables, où il fit toujours paraître un esprit d'un vrai apôtre. Enfin, étant sur l'âge, le P. de la Croix vint achever sa vie parmi les néophytes, qui le reconnaissaient tous comme leur père ». Il était âgé de soixante-quatre ans et en avait passé plus de quarante dans les missions.

Le même jour, l'an 1744, mourut le P. Claude Aveneau, missionnaire des Outawaks pendant un grand nombre d'années. En annonçant à la Province la nouvelle de sa mort, ses supérieurs lui donnèrent cette courte mais belle louange, qu'ils l'avaient toujours trouvé prêt à travailler, à souffrir et à mourir, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

P. de la Croix. — *Cf. Voyages du* P. Alex. de Rhodes, *édit. du* P. Gourdin, 1884, *p.* 22, 23. — Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor. Soc. Jesu, p.* 749. — de Backer, *Bibliothèque . . . . t.* 3, *p.* 261.

P. Aveneau. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*).

XXV SEPTEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de septembre de l'an 1624, mourut à Paris le P. Fronton du Duc, l'un des savants du XVIIe siècle les plus oubliés de nos jours, et l'un des plus remarquables, même à côté des PP. Sirmond et Petau, par ses immenses travaux. Sans nous arrêter à l'éclat de son enseignement, dans les chaires de Pont-à-Mousson, de Bordeaux, de Paris, ni à sa controverse victorieuse contre Du Plessis-Mornay : qu'il nous suffise de rappeler comment, à la prière du clergé de France, il entreprit d'exhumer à lui seul de la poussière des bibliothèques presque tous les monuments de la tradition catholique des Églises d'orient. Dans l'espace de moins de vingt ans, il tira des manuscrits, ou revit et enrichit de savantes notes, les œuvres de saint Jean Chrysostòme, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Damascène, de Théodore Balsamon, de Nicéphore Calliste, de Jean Moschus, de saint Ignace martyr, et les opuscules de plus de cinquante auteurs grecs, à peu près inconnus jusqu'à lui. Il se préparait encore à publier Théodoret, saint Cyrille d'Alexandrie

et le texte grec des Saintes Écritures, lorqu'il fut arrêté par la mort à l'âge de soixante-six ans. Malgré la faveur qui s'est attachée à des éditions plus récentes, de savants bibliographes, même parmi les laïques de notre temps, avouent que les travaux du P. du Duc ne sauraient être méconnus, et n'ont pas été effacés. Le docte Leigh, membre de l'Église anglicane, convient que, pour la parfaite connaissance de la langue grecque, le P. Fronton du Duc pouvait être mis en parallèle avec Henri Étienne ; et quant au latin, un vieil auteur, alors célèbre à Paris, et témoin fidèle, en ce qui ne le concernait pas lui-même, du jugement de ses contemporains, Mathieu Bassulus, disait qu'il n'avait jamais vu que deux hommes qui parlassent bien cette langue, lui Bassulus, et le jeune régent de la classe de rhétorique au collège des Jésuites, maître Fronton, alors âgé de vingt-cinq ans. Son mérite comme représentant de la science catholique au XVIIe siècle, fut, au témoignage du janséniste Ellies Dupin, également reconnu par les catholiques et les hérétiques ; et il n'y avait presque pas un savant, parmi les uns et les autres, qui ne tînt à honneur d'avoir un commerce de lettres avec lui.

Mais ce qui n'était pas moins admirable que la science dans le P. Fronton du Duc, c'était l'esprit de saint Ignace, qui l'animait au travail, et l'amour de l'Église, qui le soutint jusqu'à son dernier soupir, malgré de cruelles infirmités, entre autres une pierre du poids de cinq onces, qui fut extraite après sa mort et lui faisait souffrir jour et nuit un cruel martyre. Ses contemporains ne parlaient de lui que comme d'un grand religieux, ce sont leurs expressions, dans lequel, comme dans les anciens solitaires, on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus, du travail, du jeûne,

ou de la prière, et le P. Labbe a mis son nom dans le catalogue des saints personnages de France, auxquels il ne manquait, ce semble, que d'avoir été canonisés.

Elog. defunct. Prov. Franc. (*Archiv. Rom.*) — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *liv.* 2, *p.* 116 *et suiv.*; *liv.* 3, *p.* 150 *et suiv.* — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 268. — SIRMOND, *t.* 4 *Epistol.* — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France*, *t.* 1, *p.* 518 *et suiv.*; *t.* 3, *p.* 75, 102. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 4, *p.* 188 *et suiv.* — BARONIUS, *Annal. eccles.*, *t.* 9, *p.* 76. — *Bibliogr. critica*, *t.* 2, *p.* 309. — *Mercure français*, *t.* 10, *p.* 781... — NICERON, *t.* 38, *p.* 103 *et suiv.* — RICHARD SIMON, *lett.* 9. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 620. — *Joannis Frontonis memoria, disertis per amicos virosque clarissimos encomiis celebrata, Parisiis* 1663, *in* 4°. *Cf.* CARAYON, *Bibliographie historique...*, *n.* 1810.

XXVI SEPTEMBRE

Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1738, mourut à Arles, en odeur de sainteté, le P. François Salony, âgé de quatre-vingt-trois ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Les pauvres, les malades, le peuple grossier des campagnes, dont il fut pendant de longues années l'apôtre et le véritable père, le vénéraient comme un autre François Régis. Atteint d'une maladie contagieuse pendant qu'il assistait des moribonds, il se contenta, pour ne pas être obligé d'interrompre ses œuvres de charité et de zèle, de répandre, avec cette foi qui fait les miracles, de l'eau bénite sur les charbons pestilentiels qui commençaient à couvrir son corps, et il se trouva guéri sur-le-champ.

Elogia defunctor. Provinc. Lugdun. (Archiv. Roman.)

Le même jour, nous rappelle le souvenir du F. François-Jean Cassagne et de quatre autres de nos Pères et Frères, que le mois de septembre de l'an 1636, tout à la fois glorieux et fatal au

collège de Dôle, vit périr en moins de vingt jours, pendant la peste effroyable qui désolait alors la Franche-Comté.

Le F. Cassagne, à peine âgé de vingt-deux ans, avait eu le bonheur d'attirer par son exemple à la perfection évangélique son père et sa mère, qui prirent et exécutèrent l'un et l'autre la résolution de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, presque aussitôt après lui avoir donné leur fils. Le saint jeune homme semblait se consumer d'amour pour l'adorable Sacrement de l'autel. Sur son lit de mort, il ne voulut recevoir son Dieu qu'à genoux, après lui avoir renouvelé une dernière fois l'offrande de sa vie et de sa mort, en répétant avec une ferveur angélique la formule de ses vœux.

Peu de jours auparavant avaient succombé, victimes de leur charité, le F. Edmond Ozanne, âgé de vingt-six ans, admirable par son amour pour Jésus crucifié; le P. François Moreau, dont la plus douce consolation, au milieu de ses douleurs et de ses longues insomnies, était de jeter les yeux sur une image de la très sainte Vierge et de la saluer avec l'ange; et le P. Jean Abriot, dont l'agonie ne fut comme toute sa vie qu'un exercice d'amour et le plus doux colloque avec la sainte Famille, qui reçut son dernier soupir.

Enfin le dernier de tous, et quelques heures seulement après le F. Cassagne, fut moissonné le F. Nicolas Réginald, enfant chéri de la Mère de Dieu, qui, peu d'années auparavant, l'avait miraculeusement arraché à la mort. Depuis cette insigne faveur, le F. Réginald avait regardé tous les moments de sa vie comme appartenant uniquement à la très sainte Vierge; il ne respirait plus que travaux, peines et souffrances, pour étendre sa gloire et celle de son divin Fils. Dans l'humble travail d'une classe, il montrait, par son

zèle et par son ardeur à se vaincre, que ses désirs d'apostolat parmi les sauvages de l'Amérique n'étaient pas une idée et un caprice d'enfant; et quand la peste lui offrit l'occasion de sacrifier sa vie, il n'hésita pas un moment. Par une touchante coïncidence, son père et sa mère, atteints du fléau, se trouvèrent parmi les malades que l'obéissance lui avait confiés; et c'est en leur prodiguant tous les soins de la tendresse filiale et de la charité la plus pure, qu'après les avoir ensevelis l'un et l'autre, il succomba glorieusement lui-même, à l'âge de vingt-quatre ans.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1636, *cap.* 2, *p.* 386. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 27ª *sept.*, *p.* 188. — ID., *Pretiosæ occupationes morientium in Societ. Jesu, cap.* 3, *p.* 33.



XXVII SEPTEMBRE

---

*Le vingt-septième jour de septembre de l'an 1741, mourut à Pékin le P. Dominique Parennin, de la Province de Lyon, dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie. Parmi les missionnaires de la Chine, il fut sans contredit l'un des plus illustres, non moins par ses vertus religieuses et apostoliques que par l'éclat et l'étendue de ses connaissances et par les services rendus à la religion dans les temps les plus difficiles. Ses supérieurs, écrivant au P. Général, ne craignaient pas de dire de lui qu'il était l'appui et la colonne de toute la mission, qu'il suffisait lui seul à presque tous les emplois et qu'il les remplissait dignement : « *Totius Sinicæ missionis, his præsertim temporibus, fulcrum et columna, partes fere omnes ipse fere unus agens et pro dignitate* ».

« Il semble, dit le P. Chalier, qui reçut son dernier soupir, que Dieu l'avait formé par une providence particulière. Il avait réuni dans sa personne les plus belles qualités du corps et de l'esprit : une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avait apprises (il par-

lait également bien le chinois, le tartare, le latin, le français, l'italien et le portugais); une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multiplicité de connaissances telle, qu'elles ne semblent pas pouvoir se trouver réunies dans le même sujet ». Aussi le P. Parennin jouit-il constamment de la faveur de l'illustre empereur Chang-hi ; il l'accompagnait chaque année dans ses voyages en Tartarie ; il lui servait de maître dans les différentes sciences de l'Europe que ce prince désirait apprendre ; il était son interprète dans toutes les relations officielles et diplomatiques avec les cours étrangères. Cette faveur ne l'abandonna pas, même sous les successeurs de Chang-hi, ennemis et persécuteurs de la religion ; et c'est en grande partie à son influence et à ses démarches que les missionnaires durent de continuer à vivre en liberté à Pékin.

Mais le P. Parennin était surtout un apôtre de Jésus-Christ. « Toutes ces qualités, dit encore l'auteur de son éloge, en ont fait un grand homme. Mais sa piété, son zèle, sa délicatesse de conscience, son amour poûr la pauvreté et les souffrances, son ardeur à travailler à la conversion des chinois, son exactitude scrupuleuse à remplir tous ses devoirs, en ont fait un homme véritablement religieux ». Quand il allait à la suite de l'empereur, il se souvenait surtout des âmes, pour lesquelles il était venu dans cet extrême Orient. Partout il fondait de nouvelles missions ou travaillait à augmenter les anciennes. Les plus florissantes, celles où l'on comptait le plus de chrétiens, qui se distinguaient par leur ferveur et qui étaient situées au delà de la grande muraille, sur la route de Pékin en Tartarie, étaient l'ouvrage de ses mains. Il a lui seul procuré le baptême à plus de dix mille enfants infidèles, parmi lesquels était un des frères de l'empereur. Quand la per-

sécution éclata, il se fit le conseil et l'appui des chrétiens, et défendit les droits de la vérité avec une intrépidité tout apostolique : « Nous ne sommes pas venus ici, disait-il aux envoyés de l'empereur, pour demander la permission de prier Dieu en secret.... Pourquoi emprisonner les chrétiens, pourquoi les punir ? Si c'est un crime d'être chrétien, nous sommes bien plus criminels, nous qui exhortons le peuple à embrasser le christianisme...»

Ce fier langage fut écouté en silence et avec une sorte de respect, dans une cour où toute opposition aux volontés et aux simples caprices du souverain pouvait paraître un crime digne de mort, tellement le P. Parennin avait conquis d'ascendant par l'éclat de sa science et de sa vertu. On en eut une nouvelle preuve à la mort de ce grand serviteur de Dieu. Ses funérailles ressemblèrent à un triomphe ; l'empereur en fit lui-même les frais, avec une magnificence digne d'un grand prince ; les membres de sa famille s'y firent tous représenter par des officiers ; des mandarins, des grands de l'empire tinrent à honneur d'y assister en personne, et accompagnèrent le convoi jusqu'au lieu de la sépulture, à deux lieues de Pékin. Le P. Parennin était en Chine depuis quarante-trois ans.

Lettres édif., 1[ere] *édit. t.* 26, *épitre du* P. DU HALDE, *préface, p.* I *et suiv.* — *Lettre du* P. CHALIER *au R. P. Verchère, Provincial, à Pékin, ce* 10 *oct.* 1741, *p.* 146 *et suiv.* — PFISTER, *notices biograph. et bibliogr., n°* 228. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *au mot* PARENNIN. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagn.*, *t.* 5, *ch.* 1, *p.* 50 *et suiv.* — FELLER, *Dictionn. histor.*, *au mot* PARENNIN. — BINER, *apparatus, part.* 12, *p.* 165.

Le même jour de l'an 1687, fut massacré pour la foi le P. Pothier, l'un des deux ambassadeurs de Louis XIV au roi de Perse, et le fondateur de l'importante mission de Chamakié, qu'il eut le bonheur d'arroser de son sang. Cette ville, regardée comme l'entrepôt de la Moscovie, de la Pologne et de la Perse, voyait tour à tour dans ses murs les caravanes de ces trois peuples, ainsi que celles des Tartares, des Indiens, des tribus du Caucase et du centre de l'Asie, et semblait pouvoir devenir comme le centre d'un apostolat qui se répandrait ensuite sur une grande partie des nations infidèles de l'Orient. Aussi le P. Pothier, profitant de la protection du roi de France et de la bienveillance du comte de Siri, ambassadeur du roi de Pologne, le vaillant et pieux Sobieski, s'était établi depuis quelques mois à Chamakié

Déjà l'évêque arménien, avec le clergé de la ville et des campagnes environnantes et une grande partie de leur troupeau, accouraient de toutes parts à ses instructions ; et il ne se passait pas un seul jour qu'il ne réconciliât quelques schismatiques avec l'Église Romaine, lorsqu'un turc, outré des heureux progrès de l'Évangile, entra dans un si furieux dépit, qu'il le frappa de deux coups de poignard, à la tête et au cœur. Le P. Pothier s'était préparé depuis longtemps à cette mort par une vie si sainte, qu'elle lui avait valu de la part de Dieu les grâces les plus extraordinaires. On sait, dit un de ses compagnons d'apostolat, qu'il avait souvent prédit des choses de la plus haute importance, justifiées par les évènements, et que plus d'une fois, dans des périls évidents, il avait été miraculeusement préservé de la mort. Mais la plus grande de toutes ces grâces, et celle qu'il avait le plus ardemment désirée,

fut de verser son sang, frappé par la main des infidèles pour l'amour et le nom de Jésus-Christ.

Villotte, *Voyages d'un missionn.*, *p.* 86-92. — Avril, *Voyages*, *p.* 84. — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 223, 268, 272, 309, 315. — *Mémoires des Missions du Levant, t.* 3, *p.* 379 *et suiv.*

Le même jour encore, au Canada, l'an 1749, mourut le P. Pierre de la Chasse, âgé de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-quatre dans la Compagnie. La dure et misérable existence des sauvages faisait ses délices, parce que, disait-il, l'amour-propre n'y pouvait trouver aucune consolation, et que le souvenir de la croix ne lui permettait pas une vie molle et nonchalante. Nommé supérieur de toutes les missions du Canada, et retenu à Québec par les devoirs de sa charge, il s'occupait jour et nuit des plus sûrs moyens d'étendre partout le royaume de Dieu et d'alléger en même temps les fatigues des autres missionnaires. Il y mettait d'autant plus de prévenance et de délicate charité, qu'il avait lui-même plus souffert, et il semblait avoir bien plus de plaisir à donner que les autres à recevoir. En même temps, il exerçait son zèle dans les communautés religieuses de Québec, où les relations du temps nous assurent qu'il fit fleurir les plus héroïques vertus. Enfin il veillait avec tant de soin à ne laisser échapper aucune occasion de gagner des âmes à Dieu, qu'à l'âge de plus de soixante-dix ans, pour arra-

cher au démon des prisonniers de guerre étrangers et hérétiques, il apprit leur langue. Notre-Seigneur le récompensa bien de sa peine, en lui accordant la conversion du plus grand nombre de ces malheureux.

Lettre circulaire à la mort du P. Pierre de la Chasse (*Archiv. dom.*).

XXVIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an 1758, mourut à Smyrne le P. Stanislas Justiniani, de la Province de Paris, en si haute réputation, que jamais, de mémoire d'homme, aucun missionnaire dans le Levant ne reçut de pareils honneurs. A la nouvelle de sa mort, les bâtiments qui se trouvaient dans la rade de Smyrne mirent leurs pavillons en berne, pour s'associer au deuil de la ville. Le consul de France convoqua tous ses compatriotes, et vint à leur tête pour assister aux funérailles du saint apôtre ; mais son cortège ne put pénétrer dans notre église, car les chrétiens de toute nation et de tout rite l'avaient déjà remplie, aussi bien que les religieux et les prêtres de la ville, accourus pour baiser les pieds et les mains de celui qu'ils regardaient comme leur père ; tant il avait su conquérir leur vénération et leur amour.

Les trente ans d'apostolat du P. Justiniani au milieu de ce grand peuple, ne furent que l'expression d'une seule et ardente pensée, faire aimer Dieu, de la jeunesse dans les écoles, dont il ne voulait céder les fatigues à aucun autre, même lorsqu'il était supérieur de la mission ; des pauvres, par les aumônes qu'il mendiait

lui-même pour eux et qu'il répandait dans leur sein avec tant d'abondance et de délicatesse, qu'il sauva une multitude de familles, et arracha bien des âmes au péril de perdre leur innocence et leur honneur ; des évêques, des moines et du clergé ; des catholiques et des hérétiques ; des juifs mêmes et des turcs, par toutes les œuvres de miséricorde et une charité si tendre, qu'il était impossible de s'y soustraire ; de tous enfin par ses exhortations, ses conseils et son dévouement. Aussi toutes ces nations de l'Orient qui forment la population de Smyrne, l'appelaient-elles leur apôtre, leur vrai père et leur unique refuge, comme si chacune d'elles eût été seule à le posséder. Et cependant le P. Justiniani trouvait encore le temps de passer chaque jour plusieurs heures au pied du saint tabernacle ; ou plutôt c'est là qu'en se transformant lui-même en Jésus-Christ, il trouvait le temps et la force de suffire à tout ce qui pouvait intéresser le service de Dieu.

Lettre circulaire à la mort du P. Stanislas Justiniani (Archiv. dom.).

XXIX SEPTEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1642, mourut d'un coup de hache le saint martyr René Goupil, fidèle compagnon des souffrances et de la captivité du vénérable P. Jogues, et qui fut, selon l'expression de ce grand apôtre, « martyr de l'obéissance, de la foi et de la croix ». Il prononça au milieu même des supplices ses vœux de dévotion, mais depuis longtemps il se préparait à cette grâce par les plus héroïques vertus, passait chaque jour de longues heures en prière, ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, et était amoureusement soumis en tout à sa très sainte volonté. Quand on lui parla d'aller aux Hurons, son cœur s'épanouit à la pensée des dangers qu'il allait courir pour son Maître ; il ne tarda guère à y trouver cette cruelle mort qu'il appelait de tous ses vœux. Dès qu'il fut tombé entre les mains des Iroquois, ces barbares commencèrent par lui arracher les ongles, puis ils broyèrent entre leurs dents l'extrémité de ses doigts mutilés, jusqu'à en faire sortir les os, et appliquèrent sur ses plaies sanglantes le feu de leurs calumets. Ils le traînèrent ensuite de village en village, où la multitude, armée de bâtons et de baguettes de fer, l'accablait à son entrée d'une effroyable grêle de coups. On couvrit

son corps déchiré et sa tête même de charbons ardents et de cendres brûlantes, dont ses liens ne lui permettaient pas de se délivrer. Au bout de quelques jours, il était si défiguré, qu'à l'exception des yeux seuls, son visage n'était qu'une plaie.

« Mais je le trouvai d'autant plus beau, dit le P. Jogues, qu'il avait plus de rapport à Celui qui, portant une face très digne des regards et des plaisirs des anges, nous a paru comme un lépreux au milieu de ses angoisses ». Durant plus d'un mois et demi de ce cruel martyre, auquel se joignaient chaque jour les plus indignes outrages, la nudité, la faim, l'ardeur du soleil qui engendra dans ses blessures la corruption et les vers, la morsure des insectes qui s'abreuvaient de son sang et ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, René Goupil ne cessa de bénir Notre-Seigneur et de s'animer, au souvenir de ses divines souffrances, jusqu'au jour où deux sauvages lui fendirent la tête pour le punir d'avoir tracé sur le front d'un petit enfant le signe adorable de la croix.

Bressani, *Relation de quelques missions, p.* 193. — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1643, *p.* 64, 72 ; *ann.* 1647, *p.* 18, 22, 24, 25. — Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguin . . militans, p.* 510 *seqq.* — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 1, *liv.* 6, *p.* 368 *et suiv.* — Ferland, *Histoire du Canada, p.* 321.

Le même jour, à Marseille, l'an 1649, le P. Philibert de Loches, de la Province de Lyon, mourut au service des pestiférés. Depuis quatre ans, il parcourait la Provence en apôtre ; sa réputation

était si grande que, lorsqu'il accourut à Marseille, à la première nouvelle du fléau, ses supérieurs et les magistrats de la ville refusèrent de lui laisser exposer à la mort une vie si précieuse. Mais son humilité et ses prières triomphèrent de ces résistances. Il organisa sur-le-champ l'assistance des malades avec tant de prévoyance et de charité, que pas un ne mourait sans avoir reçu les derniers sacrements. « Témoignage insigne, dit le P. Alegambe, d'une âme bien maîtresse d'elle-même et bien forte de son union avec Dieu, dans des extrémités où le trouble confond et précipite, aux dépens des âmes, les mouvements même du zèle le plus saint, et ne semble laisser aucune place aux conseils de la prudence ». Beaucoup d'hérétiques lui durent alors, au moment de rendre le dernier soupir, le bonheur de se réconcilier avec Dieu. En même temps, il recueillait les dernières volontés des mourants, sans y souffrir toutefois aucun témoignage de reconnaissance envers la Compagnie, et à plus forte raison envers sa personne. Aussi les magistrats, pleins d'admiration pour son éclatante fidélité, confirmèrent-ils solennellement tous les testaments qu'il leur avait remis. Enfin, lorsque le mal s'apaisa et que les pauvres malades parurent n'avoir plus besoin de son assistance, le P. de Loches, dernière et précieuse victime, fut frappé à son tour malgré les larmes de tout ce peuple, qui le redemandait à Dieu comme son sauveur et son père, et après cinq jours de souffrances, il fut appelé à la couronne immortelle, prix d'un si glorieux combat.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1649, *p.* 468. — *Elog. defunct. Provinc. Lugdun.* (*Archiv. Rom.*).

XXX SEPTEMBRE

—

Le trentième jour de septembre de l'an 1665, mourut en odeur de bénédiction, dans la mission syrienne de Tripoli, après cinq années seulement de vie apostolique, le P. Gilbert Rigault, de la Province de Toulouse, homme d'un souverain mépris pour son honneur, son bien-être et même sa vie. Le souvenir de ce grand ouvrier, si complètement mort au monde et à la nature, écrivait le consul français de la ville d'Alep, « n'est pas moins fécond pour nous en fruits de salut que cher, vénérable et ineffaçable ». Dieu lui avait donné une admirable puissance, non seulement sur les âmes, mais aussi sur les corps : pour les guérir, il lui suffisait de quelques gouttes d'eau, où il se contentait de faire tremper une relique de saint François Xavier. Mais la mission qui avait rendu son nom plus célèbre, était celle d'Alexandrette, petite ville de la côte, dont l'air était si infecté qu'on la comparait à un sépulcre, où l'on ne rencontrait que des demi-morts, selon l'expression du P. Besson. « On ne saurait y demeurer un jour, disent les Mémoires du Levant, sans contracter des maladies dont la plupart des étrangers ont peine à revenir. Bien des gens en meurent dans très peu de temps ; et ceux qui en sont quittes à meilleur marché,

sont tourmentés pendant un ou deux mois de fièvres d'une espèce inconnue en Europe ». Pénétré d'une généreuse honte, à l'exemple du grand apôtre des Indes, que la passion du gain fût plus puissante que le zèle à faire affronter les derniers périls, il s'y exposa héroïquement, en un temps où ce lieu était dépourvu de tout autre prêtre, entendit les confessions de presque tous les habitants, et ne s'en éloigna qu'avec une extrême douleur, en faisant le vœu d'y revenir aussi souvent que ses supérieurs le lui permettraient. Aussi, pour lui témoigner leur reconnaissance, les négociants d'Alexandrette, après l'avoir traité magnifiquement sur un de leurs vaisseaux, le saluèrent au jour de son départ d'une salve de toute leur artillerie.

Epistola P. NICOL. DE POIRESSON, *Sidone, 18ª octob.* 1655 *(Archiv. dom.)*. — BESSON, *La Syrie et la Terre Sainte, édit.* CARAYON, 1862, *p.* 56, 132. — *Mémoires du Levant, t.* 4, *p.* 43; *t.* 8, *p.* 129.

Le même jour de l'an 1649, mourut à Tours le P. LAURENT GODEFROID, laborieux missionnaire des campagnes de la Touraine, qu'il parcourait sans cesse à pied, revêtu du cilice, et portant avec joie les insignes de l'humilité et de la pauvreté dans ses vêtements et sa chaussure, qu'il raccommodait de ses propres mains. Sa parole et sa prière, jointes à de pareils exemples, avaient une efficacité prodigieuse. Parmi les miracles qu'il opéra, on cite la guérison subite d'une de ses sœurs, qui s'était consacrée à Dieu. Sur

son lit de mort, il se vit entouré d'une troupe d'esprits bienheureux qui venaient recevoir son âme, et la nuit suivante il apparut tout glorieux à un de nos Pères, pour lui donner l'heureuse nouvelle de son entrée dans le ciel.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 30a *sept.*, *p.* 195.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier OCTOBRE

—

* L'an 1578, on ignore quel mois et quel jour, mourut à Toulouse en grande réputation de sainteté, le P. Sébastien des Molineaux, « homme, dit l'auteur de son éloge, vraiment spirituel, attaché de cœur à l'esprit de la Compagnie, parfait observateur de nos règles, très adonné à la pénitence et à la mortification ». Ce court panégyrique est amplement justifié par ce que nous savons de la vie du P. des Molineaux. Il était déjà prêtre quand il entra au noviciat, et la disette d'ouvriers dans ces premiers temps ne permit pas de le laisser longtemps aux études. Néanmoins, quand on le chargea d'une classe de philosophie, il ne dit pas une parole pour s'excuser, et foulant aux pieds toutes les préoccupations de l'amour-propre, il considéra uniquement la volonté de Dieu. Animé du même esprit d'obéissance, on le vit plus d'une fois, sur un simple mot des supérieurs, monter en chaire presque sans aucune préparation,

après les plus illustres prédicateurs et devant les auditoires les plus imposants.

Son apostolat de prédilection était celui des campagnes et des pauvres pécheurs ; il avait un art merveilleux pour ramener à Notre-Seigneur les âmes les plus rebelles, et en particulier les hérétiques et les condamnés à mort ; il les entourait des témoignages d'une si affectueuse charité, qu'à peine s'en trouvait-il un seul qui pût lui résister. C'est aux pieds du Sauveur crucifié que le P. des Molineaux enflammait l'ardeur de son zèle, et c'est par ses larmes souvent mêlées à son sang qu'il arrachait les âmes à l'enfer. Pour gagner à Dieu une religieuse trop peu fidèle à sa vocation, il ne craignit pas de s'infliger un jour jusqu'à mille coups de discipline. Placé pendant treize ans à la tête du noviciat de Toulouse, il forma les jeunes gens confiés à ses soins, aux vertus fortes et solides, qu'il pratiquait lui-même ; il savait surtout leur inspirer l'amour de leur vocation, et beaucoup lui durent leur persévérance. A quelque fonction qu'il fût appliqué, le P. des Molineaux, uniquement appuyé sur sa confiance en Dieu, jointe à un travail qui allait jusqu'à l'épuisement de ses forces, recueillit les fruits les plus abondants, et il a montré avec éclat par toute sa vie, conclut justement l'auteur de son éloge, que la vertu et la grandeur du cœur peuvent plus que la science pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Litt. ann. Prov. Tolos., ann. 1598 (*Archiv. Rom.*).

II OCTOBRE

—

Le deuxième jour du mois d'octobre de l'an 1618, mourut à Limoges, en grande réputation de sainteté, le P. Ignace Balsamo, après avoir été pendant plus de trente-deux ans Maître des novices et Père spirituel dans les deux Provinces de Lyon et de Toulouse. La France lui dut grand nombre de parfaits religieux, qu'il avait formés uniquement sur le modèle des Constitutions, et qu'il enflammait sans cesse d'une sainte émulation, par le récit des œuvres apostoliques, des succès et des souffrances de nos premiers Pères, mais plus encore par celui de leurs héroïques vertus, de leur renoncement à eux-mêmes, et de leur insatiable ardeur à procurer en toutes choses la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Ces pieux récits lui semblaient d'une telle efficacité, qu'il entretenait un commerce assidu de lettres avec les missionnaires qu'il avait autrefois connus, et que l'esprit de Dieu avait portés aux extrémités du monde ; il voulait être instruit des moindres détails de leur vie.

Malgré ses travaux, ce saint homme consacrait au moins deux heures chaque jour à la méditation des choses divines ; l'on peut même dire que son oraison était continuelle, car rien ne pouvait interrompre l'union de son cœur avec Dieu. Souvent dans l'ardeur

de sa prière, son visage était baigné de larmes ; malgré ses efforts, il ne pouvait cacher l'abondance des consolations divines, surtout lorsque, pendant le saint sacrifice, il était élevé de terre par la force invincible de l'esprit divin. Ces faveurs étaient pour lui un grand sujet de confusion ; il cherchait à s'en dédommager par l'exercice des fonctions les plus humbles de la maison et des plus rigoureuses pratiques de pénitence. Sans égard pour ses nombreuses infirmités, qu'il appelait les *bénédictions du Seigneur*, il observait encore, à plus de soixante-quatorze ans, un jeûne très austère, se flagellait sans pitié, et ne quittait pas même ses vêtements pour se reposer pendant la nuit. Plusieurs prélats, tels que les légats du Saint-Siège et l'archevêque d'Avignon, venaient faire sous sa conduite les Exercices de saint Ignace, et ils en sortaient transformés en d'autres hommes.

Mais le P. Balsamo s'attachait surtout à la formation des religieux de la Compagnie. Celui qui aide un Jésuite à devenir un saint, fait plus, disait-il, pour la gloire de Dieu, que s'il convertissait un grand nombre d'âmes. Il recommandait aux jeunes gens l'amour cordial de toutes leurs règles, en particulier du silence, et s'appliquait à leur inculquer cette maxime : Celui qui ne sait pas réprimer sa langue, ne saura jamais s'entretenir de Dieu et avec Dieu ; et celui qui néglige volontairement une seule règle, la regardant comme peu importante, montre assez qu'il n'a pas pour unique but l'amour et l'accomplissement filial de la très sainte et aimable volonté de Dieu.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6, *lib.* 3, *n.* 80, *p.* 158. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 392. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 2ª *octob., p.* 200. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *ottob., p.* 9. — de Backer, *Biblioth...., t.* 3, *p.* 110.

Le même jour de l'an 1718, mourut à Orléans, où il venait d'assister sa mère à la mort, le P. Barthélemy Germon, âgé de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie. Son nom est assez honorablement connu dans l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, par ses qualités éminentes d'érudition et de ménagement dans la discussion, pour qu'il nous suffise ici de les rappeler. Mais il importe plus à sa mémoire de dire à quel degré il vécut et mourut en religieux exemplaire. « Rien n'a été plus édifiant que sa vie » dit son supérieur, le P. Labbe, qui nous en trace en quelques lignes un portrait charmant, « et c'est sans doute, ajoute-t-il, ce qui lui a mérité des miséricordes du Seigneur une si glorieuse fin ». Car c'était un parfait modèle des plus excellentes vertus religieuses : « plein de charité, aimable, modeste et recueilli ; entièrement soumis à ses supérieurs, et ayant pour eux tous les égards imaginables ; prêt à obliger toujours chacun de ses frères et ne laissant jamais éclater plus de joie que quand il se présentait quelque occasion de leur faire plaisir ; zélé pour les intérêts de la religion et l'honneur de la Compagnie, et travaillant infatigablement pour Dieu et pour l'Église ». Quand la divine Providence parut lui demander presque à l'improviste le sacrifice de sa vie: « Je n'ai guère vu, dit son confesseur, d'homme si soumis, ni plus prompt à faire d'aussi bon

cœur et entièrement son sacrifice ». Au milieu de toutes ses douleurs, il ne s'occupait que de son Sauveur et ne voulait pas qu'on lui dît un mot d'autre chose que des souffrances de la croix. Aussi sa mémoire demeura en bénédiction, comme celle d'un vrai Jésuite, en égal renom de science et de sainteté.

Lettre du P. Labbe *à la mort du P. Barthélemy Germon,* « *au collège de Paris,* 10e *octob.* 1718 » (*Archiv. dom.*). — *Elog. defunct. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — de Backer, *Bibliothèque* . . . , *t.* 1, *p.* 333. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 284. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* . . . , *t.* 4, *p.* 79. — *Biographie univers.*, *article* Germon, *t.* 17, *p.* 216. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 20, *p.* 266. — *Journal des Savants, mai* 1702, *p.* 520.

III OCTOBRE

—

Le troisième jour d'octobre nous rappelle le souvenir de deux de nos Frères Coadjuteurs, qui donnèrent à la Province de France des exemples insignes d'humilité et d'abnégation, le F. ÉTIENNE MARTELLANGE, mort au noviciat de Paris, en 1641, à l'âge de soixante-douze ans, et le F. PIERRE DE SAINT-GILLES, au collège de Louis-le-Grand, en 1701, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Le F. MARTELLANGE, né à Lyon, était un des peintres et des architectes les plus renommés de son temps. Le goût des arts lui avait fait entreprendre de bonne heure le voyage de Rome, et il était déjà sur la voie de la richesse et des honneurs, lorsque à peine âgé de vingt-et-un ans, il résolut de se consacrer à Dieu dans les plus humbles fonctions de la vie religieuse. Comme il avait fait toutes ses études, les supérieurs de la Province voulurent l'élever au sacerdoce, mais il obtint, à force de prières, la grâce de vivre et de mourir dans le degré que l'amour de Notre-Seigneur lui avait fait embrasser. S'il se soumit par obéissance à donner le plan et à diriger les travaux de l'église du collège de la Trinité à Lyon, et de celle du noviciat de Paris, que l'on regardait comme un chef-d'œuvre, il revenait toujours avec joie aux

offices les plus vils et les plus pénibles à la nature, saintement avide de l'humilité et de la croix.

Le F. Pierre de Saint-Gilles, issu d'une riche et noble famille, était un des grands bienfaiteurs de nos missions du Canada et des Antilles ; ses connaissances distinguées lui assuraient, aussi bien que son rang, une position très honorable dans le monde, lorsqu'à l'âge de trente ans, il se présenta au noviciat de Paris, demandant humblement au supérieur que l'on voulût bien l'admettre en qualité de Frère Coadjuteur ; et durant les cinquante-six années de sa vie religieuse, qu'il passa presque toutes dans le laborieux emploi de Procureur des missions de la Martinique, il ne sembla se souvenir de son opulence et de sa noblesse, que pour être le dernier de tous, le plus méprisé, le plus pauvre et le plus crucifié.

F. Martellange. — *Cf.* Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 260. — *Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Litter. ann. Prov. Franc., ann.* 1633. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 5, *p.* 522. — *Biographie universelle, t.* 73, *p.* 223. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 33, *p.* 998. — Fontenay, *Dictionn. des artistes*, 1777.

F. de Saint-Gilles. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Lettre du* P. Darrot *à la mort du F. Pierre de Saint-Gilles,* « *à Paris, le* 3 *octob.* 1701 » *(Archiv. dom.).* — de Montézon, *Mission de Cayenne et de la Guyane française,* 1857, *p.* 197.

---

* Le même jour encore de l'année 1648, mourut au collège de Clermont à Paris, où il remplissait les fonctions de Père spirituel, le P. Pierre de Sesmaisons, « religieux, dit le P. Rybeyrète, qui n'a

pas jeté moins d'éclat sur la Compagnie par ses vertus que par sa science, très cher aux Nôtres et aux étrangers, à cause de ses éminentes qualités, mais surtout à cause de l'incomparable aménité de son caractère ». A cet éloge trop succinct, le supérieur du P. de Sesmaisons ajoute quelques traits que nous transcrivons mot à mot.

« C'était, dit-il, un très digne sujet de la Compagnie, où il a servi fort utilement et avec grande estime, et pour sa doctrine, et pour sa prudence dans la conduite des âmes. Il s'était particulièrement attaché à l'étude de la théologie morale, et s'y était rendu si excellent qu'il était consulté des plus habiles hommes et sur les affaires les plus importantes avec beaucoup de satisfaction, étant fort décisif et raisonnable dans ses résolutions. Il a été environ sept ans Père spirituel de cette maison, et l'on n'a guère vu de personne chez nous plus généralement aimé qu'il était dedans et dehors pour sa douceur, cordialité, franchise, accompagnée d'une singulière tendresse de conscience, religiosité et sagesse dans sa conversation... Dès le second jour de sa maladie, on lui donna les derniers sacrements, qu'il reçut avec grand jugement et dévotion. Il a vécu encore plus de trois jours, pendant lesquels il nous a très merveilleusement édifiés par ses bons sentiments et surtout par une tranquilité extraordinaire dans la vue de la mort, nous ayant dit que non seulement il n'avait aucune peine, mais que par la grâce de Dieu, depuis son entrée dans la Compagnie, chose du monde ne l'avait troublé. Il a désiré de voir tous nos Pères et Frères pour leur témoigner la joie qu'il avait de mourir en la Compagnie, et le déplaisir qu'il ressentait, disait-il, d'y avoir si peu fait pour le service de Dieu,

demandant à chacun sa bénédiction, que je lui ai donnée pour tous ».

Le P. de Sesmaisons était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 223. — *Lettre circulaire à la mort du P. Pierre de Sesmaisons, « à Paris, ce 3 d'octob.* 1648 » (*Archiv. dom., Collect.* RYBEYRÈTE). — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 700. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 692. — RAPIN, *Mémoires*, *t.* 1, *p.* 29.

IV OCTOBRE

—

Le quatrième jour d'octobre de l'an 1635, mourut dans les environs de Moulins, le P. CHARLES MALLIAN, Provincial de Lyon, et pendant les dernières années de sa vie, confesseur du roi Louis XIII. Les deux cardinaux de Richelieu, qui avaient eu l'un et l'autre occasion d'admirer son désintéressement et sa vertu à toute épreuve, le proposèrent au prince pour la direction de sa conscience, et dès que celui-ci l'eut vu, il l'accueillit avec joie et ne voulut plus s'en séparer jusqu'à la mort de l'homme de Dieu. Le P. Mallian n'accepta qu'avec une profonde répugnance l'honneur d'un poste si éclatant. Il ne pouvait se rappeler sans verser des larmes, le temps heureux qu'il avait passé au milieu des pauvres et des mourants pendant la terrible peste de Lyon, leur rendant les services les plus bas, et espérant chaque jour tomber comme un grand nombre de ses frères, victime de la charité. Il disait souvent que celui qui aime sincèrement la vie religieuse, ne peut aimer la vie des cours ;et il fallut, pour l'y retenir jusqu'à la fin, son ardent désir de travailler avant tout, selon l'esprit de saint Ignace, à la plus grande gloire de Dieu. Les peines et les fatigues de sa charge étaient ce qu'il estimait le plus et ce qu'il embras-

sait toujours avec plus d'ardeur. Une année qu'il était gravement malade aux approches de la Pentecôte, le roi ayant dit qu'il remettrait ses dévotions à une autre fête, puisque son confesseur ne pouvait venir, le P. Mallian se leva de son lit et se traîna tout défaillant jusqu'au palais, pour que le prince ne fût pas privé, dans une si belle fête, de recevoir la sainte communion.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menologio, 4 ottob., p.* 25.

V OCTOBRE

—

Le cinquième jour d'octobre de l'an 1654, mourut à Dijon le P. Nicolas de Condé, l'un des hommes les plus illustres de la Province de Champagne, et dont on disait publiquement, au témoignage de Dom Calmet, lorsque le roi Louis XIII s'empara de la Lorraine, que de tous les joyaux ajoutés par cette conquête à la couronne de France, le P. de Condé était le plus précieux. Son éloquence naturelle, toute pénétrée de l'esprit de Dieu, le faisait regarder, dit le P. Nadasi, comme un miracle de la nature et de la grâce. Pour prêcher la parole de Dieu avec plus de pureté, d'onction et de force, il lisait chaque jour quelques chapitres de l'Écriture sainte, à genoux, et joignait l'abstinence la plus rigoureuse à la méditation et à la prière, pour recevoir d'un cœur plus pur la sagesse et la lumière de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 5a *octob.*, *p.* 207. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 5a *octobr.*, *p.* 389. — Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor. Societ. Jesu*, *p.* 628. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 141. — Dom Calmet, *Bibl. Lorr.*, *p.* 299.

Le même jour, à Paris, l'an 1820, mourut le P. Augustin Barruel, dont le plus bel éloge est d'avoir consacré plus de quarante ans de sa vie à la défense de la foi. Digne fils de saint Ignace, il ressentit profondément, disent ses biographes, les maux et les biens de l'Église ; il était toujours sur la brèche pour repousser l'ennemi et recevoir les premiers coups. L'histoire ne nous offre pas, à la fin du XVIII[e] siècle, un plus intrépide combattant. On sait avec quelle vigueur il attaqua la philosophie incrédule, le mariage civil, la constitution civile du clergé. Des écrivains étrangers à la Compagnie n'ont pas craint de dire que le clergé français lui dut alors en grande partie son héroïque constance. Le Concordat de Pie VII et la souveraine autorité du Pontife Romain n'eurent pas sous le règne de Napoléon, de plus ardent défenseur, contre la Petite Église et les théologiens gallicans. Des esprits timides, plus prompts à prêcher une modération facile que le dévouement au jour du danger, lui reprochèrent quelquefois dans la polémique une vivacité qui n'était que la sainte et ardente passion de faire triompher partout la cause de Dieu ; ils l'accusèrent même d'exagération, lorsque le premier de tous il dénonçait au monde chrétien les trames infernales des sociétés secrètes. Mais les évènements ont bien vite justifié son cri d'alarme, et montré que la sagesse de ses prévisions ne le cédait en rien à la fermeté de son âme.

C'était bien entendu au péril de sa liberté et de sa vie que le P. Barruel démasqua presque toujours les attaques de l'impiété. Au plus fort de la Révolution française, il entreprit de ramener à l'Église le vieil évêque intrus et apostat, Joseph Gobel, qui avait poussé la faiblesse jusqu'à présider aux orgies du culte de la déesse

Raison ; et après l'avoir convaincu, il le pressait, au nom de Dieu et de son âme, de rétracter publiquement une si horrible apostasie. Gobel ne s'en sentait pas le courage. « Eh bien ! lui dit un jour le P. Barruel, ce sera moi qui lirai en chaire, dans la métropole, votre rétractation : je la lirai, vous présent ; on s'emparera de nos personnes, on nous traînera à l'échafaud, et de là nous monterons tous deux au ciel ». Parvenu à l'âge de près de quatre-vingts ans, le généreux vieillard n'avait rien perdu de la vigueur de son âme ; et lorsqu'il sentait plus vivement les cruelles infirmités qui lui annonçaient la mort, on l'entendit s'animer d'une voix tremblante de douleur, mais encore pleine d'énergie, en répétant ces belles paroles, mobile et devise de toute sa vie militante : « Dieu le veut ! Dieu le veut » !

« La nuit qui précéda sa mort, raconte le P. Delvaux, désirant l'encourager dans ses grandes souffrances, j'eus l'indiscrétion de lui parler de tout ce qu'il avait fait pour la défense de la religion. Il m'en reprit avec une sorte d'indignation : « Que dites-vous là ? Je n'ai rien fait... Parlez-moi de mes péchés... Je ne compte que sur la miséricorde de Dieu ». Le P. Varin l'ayant averti, sur sa demande expresse, que sa dernière heure approchait, le moribond inclina la tête ; et répétant jusque dans le délire de l'agonie ces paroles : *Fiat, laudetur et superexaltetur justissima et amabilissima Dei voluntas*, il rendit doucement son âme à Dieu.

Notice ms. sur le P. de Barruel (Archiv. dom.). — Quelques témoignages contemporains (Archiv. dom.). — Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p. 133. — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 43. — CABALLERO,

Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, Supplem. 1um, *p.* 90. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, *t.* 6, *chap.* 3, *p.* 114. — Dussault, *Notice en tête des Helviennes*, 6e *édit.*, *Méquignon*, 1823. — *Biographie univers.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 369. — *L'Ami de la Religion*, *t.* 25, *p.* 401.. ; *t.* 26, *p.* 81, 129. — Neut, *Nécessité d'étudier la Franc-Maçonnerie*, *p.* 44. — l'abbé Mollier, *Recherches historiques sur Villeneuve-de-Berg*, *Avignon*, 1866, *p.* 368.

VI OCTOBRE

Le sixième jour d'octobre de l'an 1662, mourut en odeur de sainteté à Rouen, le P. Barthélemy de Fumechon, l'un des plus fidèles disciples du P. Rigoleuc dans les voies de la vie intérieure. Il ne cessait de remercier Notre-Seigneur de lui avoir fait connaître un si saint homme, assurant qu'il n'avait eu qu'une idée grossière et misérable de la vraie spiritualité, jusqu'au moment où la Providence le conduisit près de cet admirable directeur ; et c'était, ajoutait-il souvent, une des plus grandes grâces qu'il eût jamais reçues de la miséricorde de Dieu. Le P. de Fumechon joignait à cette haute perfection des talents extraordinaires, cultivés avec le plus grand soin ; et malgré la faiblesse de sa santé presque toujours chancelante, il rendit aux âmes des services signalés. On cite en particulier un fort grand nombre d'hérétiques de distinction qu'il gagna autant par sa charité que par son habileté dans la controverse. Il se montra si fidèle à ce qui fait avant tout la sainteté d'un religieux, qu'on ne le vit jamais transgresser aucune de ses règles, pas même celle du silence, pendant les vingt-neuf ans qu'il vécut dans la Compagnie, où il était entré à l'âge de dix-sept ans.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Champion, *La vie du P. Jean Rigoleuc, Paris,* 1690, *p.* 132, 133.

VII OCTOBRE

—

Le septième jour d'octobre de l'an 1651, mourut à Paris le P. JACQUES SIRMOND, regardé comme le maître, le père et le modèle de cette magnifique génération, si glorieuse à la Compagnie, qu'on vit fleurir en France sous le règne de Louis XIII. Jamais peut-être, dit le P. Cassani, aucune autre maison de la Compagnie ne vit à la fois une réunion approchant de celle qu'offrait au monde la série des humbles cellules du collège ou de la maison professe de Paris, lorsque le P. Sirmond en était le supérieur. Les PP. Fronton du Duc, Denis Petau, François Grandamy, Jacques Salian, Cressole, Gordon, Viger, Le Mairat, Bagot, Moncée, Caussin, Cellot, bientôt suivis des PP. Labbe, Cossard, Hayneufve et de plusieurs autres, semblaient recevoir de lui la science et l'ardeur à défendre l'Église, qui furent le caractère de toute leur vie. Il leur communiquait à tous, avec une générosité sans bornes, toutes ses richesses littéraires. Les étrangers eux-mêmes, religieux et hommes du monde, ne recouraient jamais en vain à ses lumières. Plusieurs, dont le P. de la Beaune nous a conservé en partie les noms, lui durent l'idée et les matériaux des ouvrages qui ont fait leur gloire ; il les aidait avec tant de bonne grâce et de modestie, que

sûrs de sa discrétion, quelques-uns le payèrent de sa complaisance par un silence plein d'ingratitude. Le même P. de la Beaune nous a pareillement conservé quelques-uns des témoignages d'estime et d'admiration que prodiguèrent à ce grand homme les plus savants écrivains de ce siècle, tels que Baronius, Bellarmin, Valois, Juste Lipse, sans en excepter les plus habiles partisans de l'hérésie, tels que Grotius, Saumaise et jusqu'au célèbre Gothofredus, dont le savoir semblait si redoutable au cardinal Duperron, mais qui fut réduit au silence par le P. Sirmond.

Pour prix des services qu'il avait rendus à la sainte Église, le pape Urbain VIII lui témoigna le désir de le voir à Rome, dans le dessein de l'élever à la pourpre romaine ; mais l'humble religieux pria le Souverain Pontife de ne pas l'obliger à ce voyage, cachant sous l'excuse de son grand âge son éloignement des honneurs ; et le roi Louis XIII, jaloux de garder un si précieux trésor, le choisit pour son confesseur, afin de le fixer près de lui.

La vertu du P. Sirmond était à la hauteur de sa science ; il s'était fait admirer dès sa jeunesse par son talent et par son zèle à inspirer la piété à ses élèves, aussi bien que par son habileté et ses succès dans l'enseignement. Il compta au nombre de ses écoliers, lorsqu'il était encore jeune professeur de rhétorique, saint François de Sales et le Bienheureux Pierre Fourier ; et ces deux glorieux serviteurs de Dieu conservèrent jusqu'à la mort une estime et une affection filiales pour les vertus de leur cher maître. Il fut en effet toute sa vie si fidèle à la pratique des vertus religieuses, qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans, dont il avait passé soixante-quinze dans la Compagnie, ses supérieurs le citaient avec complaisance aux novices et aux jeunes étudiants de la Province,

comme un modèle de régularité, d'obéissance, de mortification et d'infatigable persévérance à ne pas perdre un moment qui ne fût consacré à l'étude, à la charité ou à la prière. Ainsi jusqu'à sa dernière heure, ce vaillant athlète s'entretint de Dieu et de l'éternité, avec une affection et un calme que l'on ne pouvait contempler sans attendrissement ; il remerciait surtout Notre-Seigneur de l'avoir appelé à la Compagnie dès sa jeunesse, et de lui avoir fait cette grâce insigne d'y persévérer pendant plus de trois quarts de siècle et jusqu'à la mort.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Litter. Ann. Societ. Jesu, ann. 1651, *p.* 120. — DE LA BEAUNE, *Vita P. Sirmondi, Cf. J. Sirmondi.... Opera varia..., Parisiis, in-fol.* 1696. — *Différentes Vies du P. Sirmond. Cf.* CARAYON, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus, n°* 2600, *p.* 350. — RYBEYRÈTE, *Scriptores Provinc. Franc., p.* 122. — SOTUELLUS, *Biblioth..., p.* 387. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu, 7a octob., p.* 392. — PATRIGNANI, *Menologio, 7 ottob., p.* 53. — CASSANI, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 288-304. — DE BACKER, *Bibliothèque . . . , t.* 2, *p.* 558. — ZACCARIA, *Biblioth. ritual., t.* 3, *p.* 267. — FELLER, *Dictionn. historique, t.* 5, *p.* 510. — *Biographie univers., article* SIRMOND.

VIII OCTOBRE

—

Le huitième jour d'oetobre de l'an 1659, mourut à Québec, en se dévouant au serviee des malades, le P. Jean de Quen, du dioeèse d'Amiens. Le premier de tous les missionnaires du Canada, il avait pénétré dans les immenses forêts du nord, et était regardé en partieulier comme l'apôtre des Algonquins. On peut se faire une idée de tout ce qu'il eut à souffrir, dans un temps où, selon l'expression de la Vénérable Marie de l'Incarnation, les martyrs que la rage des Iroquois avait fait périr dans les supplices, ne semblaient pas être eeux qui avaient souffert le plus. Nommé supérieur de toutes les missions sauvages, voiei ee que le P. de Quen écrivait à ses frères d'Europe, en leur envoyant le réeit des douleurs et des joies d'une Église, où il fallait tous les jours « se mettre dans les dangers du feu de la terre pour délivrer ces pauvres peuples du feu de l'enfer, se jeter dans la eaptivité pour les mettre en liberté, endurer la faim, la soif et la nudité, pour les nourrir et pour les revêtir de Jésus-Christ ». — « Vous voyez bien que nous pouvons dire avec vérité que les jours de eette dernière année ont été *boni et mali*, bons et mauvais, eomme les jours de Jacob. Disons plutôt qu'ils ont tous été bons, puisqu'ils se sont

passés en la croix. Nous avons cette consolation que c'est la querelle de Jésus-Christ et de son Évangile, qui est la cause de nos travaux et qui nous ôte la vie. Nous ne nous étonnons point à la vue de notre sang. Notre douleur et notre tristesse est notre petit nombre, nous crions à l'aide et au secours. Envoyez-nous des gens de cœur qui ne s'effraient point à la vue de mille morts qu'il faut tous les jours souffrir, en cherchant des barbares dans les tanières de leurs grands bois ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Relations... des Missions... de la Nouvelle-France, ann.* 1635-1657. — *Lettres de la* Vén. Marie de l'Incarnation, *p.* 544.

---

* Le même jour de l'an 1793, vingt ans après la suppression de la Compagnie, mourut à Pékin dans la soixante-quinzième année de son âge, le P. Joseph-marie Amiot, de Toulon. Au jugement des savants, nul, après les PP. Prémare et Gaubil, n'a mieux mérité des sciences et des lettres. Parti pour la Chine en 1750, le P. Amiot abordait à Macao avec deux Jésuites portugais, au commencement de l'année 1751, et peu après, par ordre de l'empereur, il prenait le chemin de la capitale. Il y arriva brisé de fatigue après un voyage de plusieurs mois ; presque aussitôt, il fut présenté à l'empereur. La persécution sévissait alors dans le Céleste-Empire ; à l'abri de la science, les missionnaires pouvaient encore exercer leur ministère à l'intérieur de leur maison et même au dehors, moyennant quelques précautions. Le service divin se faisait régulièrement dans leur église ; différentes congrégations se mainte-

naient dans l'esprit de ferveur. Le P. Amiot ne tarda pas à être chargé de celle des enfants, sous le titre des saints Anges gardiens. Cette occupation et celle du tribunal de la pénitence partageaient son temps avec l'étude de la langue, de l'histoire, des mœurs et des arts de la Chine.

Pendant plus de quarante ans, le P. Amiot vécut à Pékin, attaché à son obscur et ingrat labeur, soutenu dans ses fatigues par la pensée qu'il accomplissait la volonté de Dieu et servait les intérêts de la religion, non moins efficacement que s'il avait parcouru les provinces en annonçant la bonne nouvelle. On peut voir, dans les Mémoires concernant la Chine, la longue liste de ses ouvrages. Si l'on se rappelle au milieu de quelles douloureuses épreuves il les écrivit, on admirera plus encore et son ardeur au travail et son invincible force d'âme. La nouvelle de la suppression de la Compagnie le remplit d'une immense douleur ; pour perpétuer à la fois le souvenir de cette grande catastrophe et de ses regrets, il composa, en l'honneur de l'Ordre détruit et de ses frères morts sous la bannière de saint Ignace dans des jours plus heureux, cette touchante épitaphe que, soixante ans plus tard, un missionnaire qui fut ensuite Mgr Mouly, ne pouvait lire, au milieu des ruines, sans verser des larmes abondantes. Dégagé malgré lui de ses vœux, le P. Amiot continua de les observer avec la même fidélité, et lui-même déclare dans son testament qu'il a vécu et qu'il meurt sans avoir rien en propre. Il était un des derniers survivants de cette glorieuse légion d'apôtres qui, depuis deux siècles, avaient cultivé, au prix de leurs sueurs et de leur sang, cette vaste portion de l'héritage du Père de famille.

De Backer, *Bibliothèque des Écrivains...*, *t.* 3, *p.* 26-44, *article du* P. Lauras. — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n°* 389. — *Lettres édif. et curieuses*, *passim.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie*, *t.* 5, *ch.* 1, *p.* 68; *ch.* 6, *p.* 340. — Huc, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 4, *ch.* 5, *p.* 205 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 154. — *Lettre de* M. Mouly, 12 *octob.* 1835, *Cf. Annales de la Propagation de la Foi*, *t.* 10, *p.* 100 *et suiv.*

Voici l'épitaphe dont il est parlé plus haut ; il nous semble qu'elle a sa place marquée dans ces pages ; elle était au-dessous d'un tableau du P. Amiot.

In nomine Jesu :
Amen.
Inconcussa
Diu, tandem
Tot victa procellis, occu-
buit.
Sta, viator et
Lege :

Atque humanarum inconstantiam rerum paulisper
Tecum reputa. Hic jacent Missionarii Galli, ex
Illa, dum viverent, celeberrima Societate, quæ
Ubique locorum genuinum Verum Dei cultum
Docuit et promovit ; quæ Jesum, a quo nomen
Accepit, in omnibus, quantum patitur humana
Imbecillitas, propius imitatur inter labores et
Ærumnas, virtutem excoluit, proximum juvit et
Omnia omnibus facta, ut omnes lucrifaceret,
Per duo et amplius sæcula quibus floruit, suos
Dedit Ecclesiæ martyres et confessores.

Nos, Josephus-Maria Amyot
Cæterique ex eadem Societate Missionarii
Galli, dum Pekini Sinarum, sub auspiciis

Et tutela Tartaro-Sinici Monarchæ,
Obtentu scientiæ et artium, rem
Divinam adhuc promovemus ; dumque in ipso
Imperiali palatio, tot inter inanium
Delubra deorum, præfulget adhuc Gallicana
Nostra Ecclesia ; heu, ad ultimum vitæ diem
Tacite suspirantes, hoc fraternæ pietatis
Monumentum ferales inter lucos posuimus.
Abi, viator, congratulare mortuis,
Condole vivis, ora pro omnibus, mirare et
Tace.

ANNO CHRISTI MDCCLXXIV
MENSIS OCTOBRIS DIE XIV.
IMPERII KIEN-LONG XX.
LUNÆ NONÆ DIE X.

« Si ce n'est pas là, dit Mgr Mouly après avoir cité cette épitaphe, le cantique du Prophète pleurant sur les malheurs du peuple de Dieu à Babylone, ces lignes le rappellent du moins ; et les maux dont a été accablée la religion en Chine depuis que les Jésuites n'y sont plus, ne justifient que trop ces lugubres gémissements ».

IX OCTOBRE

—

Le neuvième jour d'octobre, moururent victimes de la charité le F. Guillaume Pacot, à Rennes en 1631, et le P. Balthasar Belly, en 1639 à Montiers en Savoie.

Le P. Balthasar Belly n'était pas à son coup d'essai. Lors de la terrible peste de Lyon, qui emporta tant de victimes en 1628, il avait passé dix mois entiers au milieu du feu de la contagion. Le secours des malades et le soin des enfants, des pauvres et des idiots, étaient, disait-il, les seules fonctions où il pût être bon à quelque chose ; et à défaut de la glorieuse mort que Lyon lui avait refusée une première fois, il avait demandé au P. Mutius Vitelleschi la grâce de passer le reste de ses jours dans la dernière classe de grammaire. Mais dans tous les postes que lui confia l'obéissance, son zèle lui faisait trouver une multitude de saintes industries pour gagner des âmes à Dieu. Il était au collège de Chambéry, lorsque la peste éclata dans la Tarentaise. Malgré des pluies torrentielles qui rendaient le pays presque inaccessible, il arriva, après trois jours de fatigues excessives, par des chemins affreux, au milieu de ce pauvre peuple qui s'abandonnait au désespoir, releva par son intrépidité les courages abattus, donnant lui-même l'exemple d'ense-

velir les morts aussi bien que de secourir les mourants ; et après quinze jours d'un travail surhumain, mais qui avait ouvert le ciel à bien des âmes, il succomba glorieusement.

Ce n'était pas non plus pour la première fois que le F. Guillaume Pacot, Coadjuteur temporel au collège de Rennes, s'exposait à la mort dans les hôpitaux. Deux fois déjà la récompense des martyrs de la charité lui avait échappé des mains ; et il s'humiliait devant Dieu d'en avoir été jugé indigne. Aussi fit-il hautement éclater sa joie pendant les quatorze jours d'horribles souffrances qui couronnèrent sa sainte vie. Trois éminentes vertus semblèrent principalement lui avoir mérité cette grâce : une oraison presque continuelle, et à laquelle étaient spécialement consacrés tous ses moments de repos ; une singulière application à s'acquitter parfaitement de son office, sans jamais céder à la fatigue, à la négligence ou au dégoût, parce qu'il travaillait sous les yeux et pour l'amour de Notre-Seigneur ; enfin une charité si grande envers tous les malheureux, qu'avec la permission de ses supérieurs, il trouvait toujours quelque moyen de les soulager dans leurs misères, et surtout de gagner leurs cœurs à Dieu.

P. Balthazar Belly. — *Cf. Annales Prov. Lugd., ann.* 1639 (*Archiv. Rom.*). — Alegambe, *Heroes...., ann.* 1639, *cap.* 2, *p.* 415. — Patrignani, *Menologio,* 9 *ottob., p.* 62. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 9a *octob., p.* 395.

F. Guillaume Pacot. — *Cf. Elog. defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — Alegambe, *Heroes..., ann.* 1631, *cap.* 4, *p.* 353. — Patrignani, *Menologio,* 9 *ottob., p.* 60.

X OCTOBRE

—

Vers le dixième jour d'octobre de l'an 1793, mourut dans la rade de Rochefort, sur un des vaisseaux où l'on entassait les prêtres fidèles, le P. Nicolas Cordier, un des survivants de l'ancienne Province de Champagne les plus signalés à la haine des tribunaux révolutionnaires. Il avait consumé au service de Dieu sa longue vie de quatre-vingt-trois ans, et donné constamment, comme le saint vieillard Éléazar, les plus beaux exemples d'une inébranlable fermeté. Il était coupable en particulier, au dire de ses ennemis, d'avoir entretenu jusqu'au dernier moment l'esprit d'un incorrigible fanatisme parmi les religieuses Annonciades de Saint-Mihiel, dont il avait été nommé aumônier après la destruction de la Compagnie.

Jeté dans les prisons de la République à Verdun, et déporté ensuite à Rochefort malgré ses infirmités et sa vieillesse, il y arriva dans un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait plus pour ainsi dire faire un mouvement ; et ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on parvint à le faire monter sur le vaisseau où il

était condamné à finir ses jours. Par un raffinement de cruauté toute gratuite, le capitaine devant lequel on l'amena, poussa la brutalité jusqu'à lui arracher des mains son bréviaire, et à jeter à la mer le bâton qui lui permettait à peine de se soutenir, l'accablant d'infâmes plaisanteries et des injures les plus grossières ; puis il le fit pousser à coups de plat de sabre jusqu'au misérable réduit où les autres captifs étaient entassés. Ce fut de là que le P. Nicolas Cordier alla recevoir la couronne de sa persévérante fidélité, après avoir passé quelques mois dans cette espèce d'enfer, toujours louant et bénissant Dieu Notre-Seigneur.

Guillon, *Les Martyrs de la Foi, t. 2, p.* 466.

Le même jour mourut à Paris, l'an 1659, le P. Antoine Vatier, l'un des maîtres les plus éclairés de la vie chrétienne. « La conduite de saint Ignace menant une âme à la perfection par les Exercices spirituels », mérite une place distinguée parmi les ouvrages du même genre. Le pieux auteur y déplore et y découvre les illusions qui déjà même de son temps éloignaient bien des âmes du texte et de la méthode de notre Bienheureux Père, « pour suivre, dit-il, d'autres façons d'exercices qui n'en approchent que fort peu, leur faisant injustement et à tort mettre en oubli la source dont les eaux puisées en elle-même sont si salutaires et si délicieuses ». Plein de zèle pour l'intégrité de la foi, le P. Vatier la défendit encore énergiquement contre les jansénistes, et releva

avec autant de netteté que de vigueur les perfides falsifications d'Arnaud dans sa traduction du livre de la Correction et de la Grâce de saint Augustin.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Bibliotheca, p.* 87. — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 23. — DE BACKER, *Bibliothèque…, t.* 1, *p.* 774.

XI OCTOBRE.

—

Le onzième jour d'octobre de l'an 1615, mourut au noviciat de Nancy, dans une sainte et heureuse vieillesse, le P. JEAN BLEUSE, dont l'historien de Pont-à-Mousson résume en ces quelques lignes touchantes les vertus caractéristiques, bien dignes d'un fils de saint Ignace. « Après avoir gouverné l'université durant treize années, il vit sans peine son successeur adopter une ligne de conduite différente de la sienne et, loin de le désapprouver, il n'en parla jamais qu'avec éloge et contentement. Il aimait la Compagnie avec une telle ardeur que, dans les occasions où il s'agissait de lui en donner des preuves, il semblait dépasser la mesure : il avait accoutumé de dire qu'il ne serait pas plus difficile d'effacer en lui le caractère du baptême que d'arracher de son cœur l'amour de la Compagnie. Toutes les fois qu'il montait à l'autel, s'il était libre de ses obligations envers les défunts, c'est pour elle qu'il offrait le saint sacrifice ».

Cet amour n'avait d'égal que son zèle pour le salut des âmes; il aurait voulu se multiplier pour entendre, en mille lieux à la fois, les confessions. Grandement adonné à l'oraison, on peut dire qu'il entretenait partout et toujours les plus douces conversa-

tions avec Dieu. Épuisé par le travail et les années, il jeûnait encore avec tant de rigueur, qu'il se contentait d'un seul repas par jour ; le soir, il ne prenait rien, pas même un verre d'eau. Et comme on lui conseillait de modérer un peu cette austérité : « Mes chers frères, répondait-il en souriant avec amabilité, j'ai passé environ cinquante carêmes de cette sorte, je viendrai bien encore à bout de celui-ci ; à moins que la bonté divine n'ait décidé qu'il vienne enfin à bout de moi ».

' Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson*, *édit.* Carayon, *liv.* 6, *p.* 424.

---

* Le même jour de l'an 1650, le P. François Mazillier, d'Autun, mourut à Varsovie, en odeur de sainteté. Il avait accompagné dans cette ville le P. Guillaume Rose, nommé confesseur et prédicateur de la reine de Pologne. Sous un extérieur humble et modeste, le P. Mazillier cachait les plus beaux talents et une science peu commune. Outre le latin et le grec, il savait l'hébreu, le syriaque et presque toutes les langues de l'Europe, de manière à pouvoir prêcher dans chacune d'elles. Le roi, qui connaissait son mérite, l'invita souvent à parler à la cour ; le P. Mazillier s'en défendit toujours, préférant annoncer la parole de Dieu aux pauvres et aux simples et faire le catéchisme aux petits enfants. Tout son bonheur était de parcourir les campagnes à travers les neiges et les glaces, et d'aller donner des missions aux populations les plus délaissées ; il aurait voulu s'en-

foncer dans les régions les plus sauvages du nord, et y porter le nom et la connaissance de Jésus-Christ, et il en demanda la permission au Père Général.

Son amour de Dieu et des âmes n'avait d'égale que sa haine de lui-même. Les plus rudes pénitences lui étaient familières ; il semblait ne pouvoir s'en rassasier ; jusque dans sa dernière maladie, il se flagellait avec une discipline de fer. Au milieu des douleurs qui torturaient alors tous ses membres, sa plus grande souffrance était de mourir dans un lit. Mais il acceptait tout avec une égale reconnaissance, les maux que le Seigneur lui envoyait et les adoucissements que la charité de ses frères cherchait à lui procurer, et il ne voyait en tout qu'un moyen de mieux aimer Dieu.

Elogia defunct. Prov. Camp. (Arch. Rom.).

XII OCTOBRE.

—

Le douzième jour d'octobre de l'an 1659, mourut en Syrie, au milieu des populations catholiques du mont Liban, le P. François Lambert, de la Province de Lyon. C'était un riche marseillais, négociant de Saïda, mais en même temps un des membres les plus dévoués de la congrégation de la sainte Vierge, que dirigeait alors dans cette ville le P. Jean Amieu. Ce grand apôtre entretenait souvent ses congréganistes de la propagation de l'Évangile dans tout l'Orient. Or un jour, comme il leur parlait de l'Église naissante de Perse, où n'avait encore pénétré qu'un seul Père de la Compagnie, M. Lambert se sentit embrasé d'un feu tout divin, et résolut sur-le-champ de consacrer le reste de sa vie au service de ce missionnaire.

Traversant les déserts de l'Arabie, il se rendit à Bagdad, descendit l'Euphrate, et courut chercher le Père, qu'il comptait trouver à Ispahan. Trompé dans ses espérances, il se replia vers Ormuz et passa aux Indes, puis dans les états du Grand Mogol, à Surate, à Golconde, à Méliapour, où il demeura quelques semaines, auprès du tombeau du glorieux apôtre saint Thomas ; et bientôt il reprit vaillamment ses courses, fit naufrage sur les côtes

du Bengale, et fut arraché deux fois miraculeusement du fond de la mer, grâce au secours de la très sainte Vierge. Puis après deux jours et deux nuits passés, avec cinq compagnons d'infortune, sans nourriture et sans abri, sur une plage entièrement déserte, où ils prenaient, dit le P. Besson, « leurs uniques rafraîchissements des louanges de Dieu, qui leur servaient de festin et de remède, de repos et de consolation », ils chantèrent tous ensemble le *Te Deum*, avant que de s'engager dans des maux plus grands encore ; et avec quelques autres malheureux, échappés comme eux à la mort, ils construisirent trois radeaux ; et durant trente-cinq jours, où la plupart moururent de faim, ils remontèrent, au sein d'immenses forêts, un des grands fleuves de l'Inde, avant que de rencontrer une population hospitalière qui les arracha à la mort et les conduisit au premier poste des Portugais.

Enfin, à travers de nouvelles fatigues et de nouveaux miracles de la Providence, la main de Dieu conduisit M. Lambert au noviciat de Saint-André, à Rome, d'où elle le ramena, prêtre et apôtre, dans les missions de la Syrie. Là, de nouveaux orages le jetèrent encore à une côte dont les habitants le prirent pour un pirate naufragé, et l'emmenèrent prisonnier au principal chef des chrétiens de la montagne. Ce dernier accident devait être, dans les desseins de Dieu, l'heureuse occasion qui donna naissance à la mission des Maronites. Le P. Lambert travailla jusqu'à la mort parmi ce peuple, qu'il a le premier rattaché plus étroitement à Jésus-Christ, en même temps qu'il ouvrait dans la montagne un asile où les musulmans convertis et les chrétiens persécutés fussent désormais à l'abri du fanatisme implacable des mahométans.

Lettres édifiantes, Lettre du P. NACCHI..., *t.* 1, *p.* 219 *et suiv.* — BESSON, *La Syrie et la Terre Sainte*, *édit.* CARAYON, 1862, *p.* 137-153.

Le même jour nous rappelle la mémoire de trois autres insignes missionnaires des différentes Provinces de France, au Canada, en Perse et en Syrie. Ce sont :

Le P. ANTOINE SILVY, mort à Québec en 1711, après avoir, le premier avec le P. Dalmas, porté l'Évangile chez les barbares les plus reculés du nord, et sur les bords de la baie d'Hudson, où le climat et les privations lui firent contracter de cruelles infirmités, auxquelles la mort seule put mettre un terme, après vingt-cinq ans d'apostolat ;

Le P. JEAN BOUCHER, supérieur de la mission d'Ispahan, et surnommé l'apôtre des Arméniens de Julfa, au milieu desquels il finit ses jours en 1696, laissant une réputation extraordinaire de zèle, de sainteté, de dévotion envers la Mère de Dieu, et après avoir prédit le jour de sa mort ;

Le P. NICOLAS DE POIRESSON, qui, à l'âge de soixante-dix ans, parcourait encore les montagnes de la Syrie, où il mourut en 1673, épuisé par des fatigues et des privations bien au dessus de ses forces, soutenues généreusement jusqu'à son dernier soupir, malgré des infirmités cruelles, fruit de vingt-quatre années du plus rude apostolat. Dieu récompensa plus d'une fois par des grâces miraculeuses le courage de son serviteur, et sa fidélité si extraordinaire à toutes les pratiques de la vie religieuse, qu'il n'en changeait pas même les heures, au milieu du travail de ses missions.

P. ANTOINE SILVY. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Lettres édifiantes...., t. 6, p.* 8. — CASSANI, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 670. — *Lettre de* JEAN, *évêque de Québec, p.* 113.

P. JEAN BOUCHER. — *Cf. Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — VILLOTTE, *Voyages d'un Missionnaire, p.* 130, 323, 411, 419. — FLEURIAU, *État présent de l'Arménie, p.* 51.

P. NICOLAS DE POIRESSON. — *Cf. Elog. defunct. Prov. Campan. (Archiv. Rom.).* — *Litter. ann. Provinc. Campan., ann.* 1673 *(Archiv. Rom.).*



XIII OCTOBRE

—

* Le treizième jour d'octobre moururent les deux Frères Coadjuteurs JACQUES CHAPELLE à Tournon l'an 1611, et RICHARD DEUSELIN à Rouen l'an 1653.

Chargé pendant les vingt-sept années de sa vie religieuse de pourvoir aux approvisionnements du collège et à l'entretien des vignes de la maison de campagne, le F. CHAPELLE apportait dans ces laborieuses et distrayantes fonctions un soin et une activité que nulle fatigue ne ralentissait; mais en même temps il était si attentif à se tenir toujours sous la conduite du Saint-Esprit, que son oraison et ses exercices de piété n'en subissaient nul détriment. Des hommes très savants et très avancés dans les voies spirituelles, l'entendant parler de Dieu, ne pouvaient retenir leur admiration. Plusieurs des Nôtres ont affirmé devoir la première pensée de leur entrée dans la Compagnie à la modestie avec laquelle le F. Chapelle récitait le rosaire en allant du collège à la maison de campagne, et au zèle qu'on le voyait déployer les jours de marché pour parler de Dieu et faire quelque bien aux âmes des pauvres villageois avec lesquels il avait à traiter.

Le F. RICHARD DEUSELIN, avant son entrée dans la Compagnie,

était un riche commerçant ; mais désireux de suivre l'humilité et la pauvreté du Sauveur, il consacra les trente dernières années de sa vie aux plus modestes fonctions de Coadjuteur temporel, dans cette même ville de Rouen, où il avait vécu connu et honoré de tous, et dans la maison du noviciat, qui le comptait au nombre de ses plus insignes bienfaiteurs.

F. Jacques Chapelle. — *Cf. Litter. ann. Soc., ann.* 1611, *p.* 171.
F. Richard Deuselin. — *Cf. Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom).*

Le même jour de l'an 1634, mourut en la fleur de l'âge au collège d'Amiens le P. Michel Fortier, martyr de la charité au service des pestiférés. C'était l'homme de la volonté de ses supérieurs, de la vie cachée et crucifiée, docile instrument de Dieu pour la sanctification de ses pénitents et de ses élèves, surtout dans les ministères les plus humbles, qu'il aimait d'un amour de prédilection. Portant nuit et jour sur son corps une douloureuse chaîne de fer dont il ne se dépouillait pas, croyait-on, deux fois en une année, il ne passait pas non plus un seul jour sans se flageller. Il fut atteint de la peste au confessionnal. Sur son lit de mort, il avait le cœur inondé d'une humble et très douce joie, et il répétait affectueusement en bénissant Dieu : « *Pater, opus consummavi quod dedisti mihi* ! Mon Père, j'ai consommé l'œuvre que votre bonté m'avait confiée » !

Litter. ann. Prov. Franc., ann. 1634 *(Archiv. Rom.).*

* Le même jour encore de l'année 1686, mourut au collège de La Flèche le P. Charles Pajot, âgé de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie et plus de trente dans les chaires de l'enseignement. La courte notice consacrée à sa mémoire ne craint pas de dire qu'il a bien mérité des collèges. Cet éloge est largement justifié, et par son ardeur à se dépenser lui-même de si longues années au service de la jeunesse, et par les livres classiques, grammaires, prosodies, dictionnaires, qu'il ne cessa de publier et dont les éditions multipliées attestent le mérite. Accablé par les années et hors d'état de soutenir davantage les fatigues de la régence, le P. Pajot se faisait un bonheur de rassembler autour de lui les petits enfants vagabonds et mendiants; et en même temps qu'il leur apprenait à lire et à écrire, il leur parlait de l'Enfant de Bethléem et de Nazareth, pour lequel il avait une dévotion très tendre, et de la sainte Vierge sa Mère, à laquelle il se proclamait redevable d'une multitude de précieuses faveurs.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 32 — Sotuellus, *Bibliotheca....*, *p.* 131. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 455.

Le même jour enfin de l'an 1742, le P. Claude Fontenai mourut à La Flèche, après deux années de souffrances qui mirent le sceau de la croix à ses éminentes vertus. Longtemps rédacteur du journal de Trévoux, et choisi, après la mort du P. Longueval,

pour continuer l'Histoire de l'Église Gallicane, il usa rapidement ses forces dans ce travail tout nouveau, que la confiance de l'assemblée du clergé de France lui imposait malgré son âge déjà avancé. Il s'y mit avec tant d'énergie de volonté, qu'il ne semblait plus, dit son éloge funèbre, connaître que l'église et sa cellule, la prière et le travail ; son étude n'était interrompue que par les conseils pleins de sagesse qu'il donnait aux jeunes religieux du collège Louis-le-Grand, dont la direction littéraire lui avait été confiée.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. Frey, *à la mort du P. Claude Fontenai,* « *à La Flèche,* 14 *octob.* 1742 » (*Archiv. dom.*). — Berthier, *Histoire de l'Église Gallicane, édit.* 1783, *t.* 11, *introduct.* — de Backer, *Bibliothèque...., t.* 6, *p.* 155. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 110. — *Biographie universelle, t.* 15, *p.* 215. — *Nouvelle biographie générale, t.* 18, *p.* 122.

XIV OCTOBRE

—

* Le quatorzième jour d'octobre de l'an 1634, mourut à Rennes, sa patrie, le P. Guillaume de la Rongère, d'une famille distinguée par sa noblesse. Il avait fait ses études de philosophie et de théologie au collège de La Flèche, et avait manifesté de bonne heure l'intention d'entrer dans la Compagnie. Ses parents, qui avaient fondé sur lui de brillantes espérances, multiplièrent les efforts pour le retenir dans le monde ; ils le firent même pourvoir d'un canonicat et d'autres dignités ecclésiastiques. Mais le jeune homme se dépouilla de tout pour servir Jésus-Christ dans la pauvreté évangélique.

Après les épreuves ordinaires, il fut appliqué à la direction des âmes ; il avait un art merveilleux pour les gagner et les conduire à Notre-Seigneur. C'était sa coutume de dire que, pour jouir d'une grande paix dans la Compagnie, il fallait, d'après la maxime de saint François de Sales, ne rien demander et ne rien refuser. La peste ayant éclaté à deux reprises différentes dans la ville de Rennes, il se dévoua au service des malades avec un zèle qui ne reculait devant aucune fatigue, et qui lui coûta la vie. Frappé à mort et transporté dans l'infirmerie du collège, son seul regret était de ne pas rendre le dernier soupir à l'hôpital, au milieu des pesti-

férés. La ville ayant fait le vœu, pour obtenir la cessation du fléau, de porter publiquement en procession l'image de la Mère de Dieu, le P. de la Rongère, déjà presque moribond, obtint à force d'instances, de se faire placer dans une maison voisine, d'où il pouvait contempler tout le pieux cortège, et ravi de joie à la vue de la foi de ce peuple et des hommages rendus à la Reine du ciel, il s'écria tout triomphant: *Nunc dimittis servum tuum, Domine;* et peu de temps après, il rendit paisiblement et joyeusement son âme à Dieu, dans la quarante-septième année de son âge et la dix-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 14ª *oct.*, *p.* 222. — PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *ott.*, *p.* 103.

Le même jour d'octobre de l'an 1636, mourut à Grenoble le P. JACQUES GAULTIER, d'Annonay, l'un des fléaux de l'hérésie dans le midi de la France, sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Une des discussions les plus célèbres de ce temps-là fut sa conférence de plus d'un mois, sur la tradition de l'Église, avec le fameux ministre Chamier, conférence dont on publia les actes authentiques, « reçus des mains de Messieurs de Justice », avec le « recueil des arianismes, contradictions, ignorances et refus de répondre » du même Chamier. Quelque temps après, le P. Gaultier publia l'anatomie du calvinisme, en deux cents dilemmes où, « par la confession de Calvin et de ses comministres », il démontrait leurs erreurs, mensonges et contradictions.

Henri IV, instruit de la profonde érudition du Père, lui suggéra l'idée de sa « Table chronologique de l'état du christianisme », où l'histoire de chaque siècle est suivie du rapport des vieilles hérésies avec les nouvelles de la prétendue Réforme. L'Église catholique accueillit avec tant de faveur ce remarquable monument de science et de controverse que, du vivant même de l'auteur, plus de sept éditions en latin et en français s'en répandirent de toutes parts ; et le roi, en acceptant la dédicace du P. Gaultier, voulut bien l'honorer de la réponse suivante : « Cher et bien aimé, nous avons vu de fort bon œil votre Chronologie, d'autant plus que c'est chose que nous avons, longtemps y a, désiré, que l'on fît voir l'antiquité de la foi catholique et la conformité de notre créance avec celle de nos pères, de siècle en siècle depuis les Apôtres : ne doutant point que ce livre, qui est comme un tableau de vérité et le miroir du temps, père d'icelle, ne fasse un très grand profit dans l'Église de Dieu ».

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6, *lib.* 3, *n.* 74, *p.* 157. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France....*, *t.* 1, *p.* 449 *et suiv.*, 640 *et suiv.*, 661 *et suiv.*; *t.* 2, *p.* 570 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 97 *et suiv.* — Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 365. — de Backer, *Bibliothèque....*, *t.* 2, *p.* 219.

XV OCTOBRE

—

Dans le courant du mois d'octobre de l'an 1621, moururent au siège de Montauban, victimes de leur dévouement au service des blessés et des combattants de l'armée royale, les PP. GUILLAUME TRÉBOS, GUI SISTRIÈRES, PIERRE TRAPÈS et PAUL SÉGUIN, aumôniers militaires des deux Provinces de Bordeaux et de Toulouse.

Le P. TRÉBOS avait la réputation d'un homme qui ne savait rien garder pour son propre usage, et ne pensait qu'aux besoins et aux souffrances de ceux qui se rencontraient avec lui. Il avait d'abord été ministre dans un collège de sa Province. Lorsqu'il voyait quelque religieux omettre ce que la règle ou les supérieurs avaient prescrit, il s'en acquittait à sa place, jusqu'à balayer même sa chambre ou nettoyer sa chaussure, et par cette muette réprimande, il avait établi en peu de temps une parfaite régularité. Il semblait avoir tellement habitué son corps à la douleur, par les plus rudes exercices de la pénitence, que toutes les privations de la vie des camps et l'infection des hôpitaux et des ambulances n'offraient plus rien qui parût le rebuter.

Le P. SÉGUIN venait d'être ordonné prêtre, et ses talents annonçaient un professeur de premier ordre. Il fut vraiment martyr de

son zèle, après de cruelles douleurs contractées en pleine campagne, pendant qu'il confessait de pauvres soldats, sous les ardeurs d'un soleil dévorant.

Le P. Trapès revenait d'une expédition militaire dans le Vivarais, où il avait accompagné le maréchal de Montmorency; non content d'assister en pleine mêlée les soldats catholiques, il avait, en moins de six mois, reconquis sur le calvinisme deux cents hérétiques d'Aubenas.

Enfin le P. Gui Sistrières, également cher aux simples soldats et aux généraux, par sa bravoure sur le champ de bataille, son talent pour apaiser toutes les discordes, et son dévouement dès qu'il s'agissait de sauver des âmes, ne put résister plus d'un mois à l'excès d'un travail au-dessus des forces humaines; et sa mort, bien avant le terme du siège, fut un des grands deuils de l'armée.

P. Guillaume Trébos. — *Cf. Elogia defunct. Provinc. Tolos.* (*Archiv. Rom.*). — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 14ª *octob.*, *p.* 222. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 14ª *octob.*, *p.* 402. — Prat. *La Compagnie de Jésus en France...*, *t.* 4, *p.* 289. — Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6. *lib.* 6, *nº* 89, *p.* 304.

PP. Paul Séguin, Pierre Trapès, Guy Sistrières. — *Cf. Elog. defunct. Prov. Tolos. et Aquitan.* (*Archiv. Rom.*); *le P. Séguin mourut le* 25 *octob.*, *le P. Trapès le* 3, *le P. Sistrières le* 7.

XVI OCTOBRE

—

* Le seizième jour d'octobre de l'an 1628, mourut dans la petite résidence de Saint-Macaire, près de Bordeaux, le P. François Solier, premier Recteur du collège de Limoges, sa ville natale. François Solier avait fait de si brillantes études que, dès l'âge de vingt ans et avant la fin de son noviciat, il fut associé à l'illustre P. Fronton du Duc, et chargé de la classe de rhétorique à l'université de Pont-à-Mousson. Il occupa avec non moins d'éclat la chaire sacrée, et pendant quinze ans, il annonça la parole de Dieu avec de grands succès. Sa rare prudence et ses vertus le firent alors nommer Maître des novices à Verdun, et cinq ans après Recteur du collège de Limoges, qui venait d'être fondé. Le P. Solier se montra partout l'homme de saint Ignace, uniquement attentif à procurer la gloire de Dieu, oublieux de lui-même, parfaitement souple entre les mains des supérieurs, et d'une exactitude scrupuleuse à ne laisser perdre aucune parcelle de son temps. La longue liste des ouvrages de piété qu'il a composés ou traduits de l'espagnol et de l'italien en français, et son Histoire ecclésiastique du Japon, à laquelle il mettait la dernière main à l'âge de soixante-dix ans, quelques mois à peine avant de mourir, sont la preuve éclatante de

cette ardeur infatigable qui voulait se dépenser le plus possible, et n'aspirait à d'autre repos qu'à celui des bienheureux dans le sein de Dieu.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit. du* P. Carayon, *liv.* 2, *p.* 115. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 254. — de Backer. *Biblioth...*, *t.* 1, *p.* 754. — Carayon, *Bibliographie histor.*, *nn.* 746, 829, 878, 2086, 2972.

---

* Le même jour de l'an 1659, s'éteignit à La Flèche, dans la soixante-dix-huitième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Étienne Noel, homme d'une sainteté véritablement insigne. Professeur de littérature, de philosophie, de théologie, Recteur des collèges d'Auch, de La Flèche, de Paris, Provincial de France, il fit éclater partout les plus belles vertus, une humilité profonde toujours en quête des plus bas offices, une patience inaltérable au milieu des souffrances d'une santé épuisée, un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, une ardeur infatigable au travail, une douceur de caractère qui lui gagnait tous les cœurs, et surtout une incomparable obéissance. A l'âge de plus soixante-dix ans, il en donna un exemple que ses biographes ont voulu nous conserver. Le professeur de philosophie du collège de Rennes venait de faire défaut. Le P. Noël, retenu alors au lit par la maladie, s'offrit aussitôt aux supérieurs pour prendre sa place ; et dès qu'il eut reçu la permission sollicitée, il se leva, se mit en route et acheva heureusement le cours

commencé, Dieu multipliant ses forces, et glorifiant par une sorte de miracle son obéissance et son dévouement.

Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 750. — de Backer, *Bibl. des Écriv. . . . , t.* 5, *p.* 555. — Maynard, *Pascal, sa vie et son caractère, t.* 1, *p.* 184 *et suiv.*

Dans la nuit du 16 au 17 octobre de l'an 1791, le P. Antoine Nolhac, de la Province de Toulouse, reçut la glorieuse couronne du martyre, à la glacière d'Avignon, à l'âge de près de quatre-vingts ans. Formé à la pratique de toutes les vertus religieuses par le saint P. Cayron, il avait été son successeur, jusqu'à la destruction de la Compagnie, dans la charge de Maître des novices. On remarquait surtout en lui un ardent amour pour la mortification et pour la prière, à laquelle il donnait une grande partie de ses nuits, et en même temps un extrême désir de verser son sang pour Jésus-Christ ; il n'en parlait qu'avec transport, et proclamait bienheureux ceux de ses enfants qui obtiendraient un jour cette grâce, tout en s'en déclarant lui-même profondément indigne.

Contraint par l'arrêt des Parlements à chercher un asile dans le Comtat-Venaissin, et bientôt frappé d'un coup plus douloureux par le Bref de Clément XIV, il accepta volontiers la cure de Saint-Symphorien, parce qu'il n'y en avait aucune autre dans la ville d'Avignon, qui comptât un aussi grand nombre de pauvres ; et il consacra à ces privilégiés de Jésus-Christ tout le reste de sa vie. Pour subvenir à leurs besoins, le vénérable vieillard, devenu comme le

trésorier de toutes les âmes charitables, n'hésitait pas à se priver lui-même du nécessaire. Sa nourriture se bornait, presque tous les jours de l'année, à quelques fruits, avec un peu de riz ou de lait ; et tout ce que son amour pour la pénitence lui faisait retrancher sur sa subsistance, appartenait à ses pauvres. Aussi le procès-verbal de son martyre, lu à l'Assemblée nationale, lui donne-t-il le beau titre de père des pauvres ; les fidèles d'Avignon ne le connaissaient pas pour ainsi dire sous un autre nom.

Enfermé dans l'antique château des papes, avec près de soixante personnes, parmi lesquelles se trouvaient quelques grands coupables, le P. Nolhac remercia Dieu de l'avoir livré aux égorgeurs pour le salut de plusieurs âmes ; et il eut en effet le bonheur, avant de mourir, de les réconcilier toutes à Dieu ; puis à mesure que l'on appelait une des victimes au guichet de la tour, pour les assommer à grands coups de barres de fer, et les précipiter au fond de la glacière, il les embrassait tendrement, les bénissait une dernière fois, en les exhortant à unir le sacrifice de leur vie au sacrifice de Jésus-Christ, et les envoyait à la mort pleins de résignation et de confiance. Enfin le dernier de tous, il s'avança vers ses bourreaux, en priant Dieu de leur pardonner ; et il remercia celui qui lui porta le premier coup, avec un regard si doux, que ce misérable ne pouvait, dans la suite, se le rappeler sans une horreur profonde de son crime. Lorsqu'il fut permis le lendemain de retirer les cadavres mutilés, on reconnut, à ses vêtements de prêtre et à son crucifix, le corps du saint homme, couvert de cinquante blessures, et revêtu encore du cilice dont il ne se dépouillait jamais ; et durant huit jours entiers, il fallut laisser ses précieux restes exposés à la vénération du peuple, qui

ne pouvait se lasser de baiser ses plaies, de le pleurer et de l'invoquer.

PRAT, *Vie du P. Dauphin; Notes supplément.*, *p.* 215. — CARRON, *Les Confesseurs de la Foi, t.* 1, *p.* 34. — GUILLON, *Les Martyrs de la Foi, t.* 4, *p.* 146. — JAUFFRET, *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion, t.* 2, *p.* 246. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *chap.* 6, *p.* 361.

XVII OCTOBRE

—

Le dix-septième jour d'octobre de l'an 1628, mourut le P. François Bouton, une des plus illustres victimes de la grande peste de Lyon. On peut dire de lui que toute sa joie était de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ. Aussi n'était-il pas d'entreprise si difficile qu'elle pût l'intimider même un seul moment. Il avait été associé aux premiers fondateurs de la mission française de Constantinople, et grâce à la haine des Anglais pour la foi romaine, et des Vénitiens pour la Compagnie de Jésus, il s'était vu jeter, avec ses frères, dans des cachots affreux, où ils furent tous sur le point de mourir de faim et de misère. Lorsque l'ambassadeur de France parvint à les délivrer, le grand vizir exigea qu'un d'entre eux restât du moins prisonnier en qualité d'otage ; le P. Bouton obtint, à force d'instances, la faveur de demeurer seul dans les fers, et il y languit encore plusieurs mois. Mais Notre-Seigneur, disait-il, le fit surabonder de joie dans cette longue et dure captivité. Chassé bientôt après de Constantinople, et obligé de revenir en France, il fit naufrage sur les côtes de la Calabre ;

et au moment où il se sauvait à la nage presque nu, les habitants de ces plages inhospitalières le prirent pour quelque pirate échappé aux flots ; et il allait périr, s'il ne fût parvenu à se faire reconnaître comme religieux de la Compagnie.

Pendant les douze dernières années de sa vie, le P. Bouton remplaça les souffrances de l'apostolat par le travail et par la pénitence. « Sa théologie ascétique et ses vastes travaux sur l'hébreu, le syriaque et les livres saints, attestent, dit le P. de Colonia, une érudition immense » ; mais la mort ne lui laissa pas le temps de les achever. En même temps, sa vie rappelait celle des plus austères anachorètes : il ne faisait chaque jour qu'un seul repas ; la nuit, il prenait à peine quelques heures de repos sur un peu de paille ; et il joignait secrètement à ces rigueurs toutes les saintes industries que peut inspirer l'amour de la croix.

La peste ayant éclaté à Lyon, il demanda la permission de se dévouer au salut des mourants ; et après d'immenses travaux, où il trouva plus de douceur encore, disait-il, que dans sa prison de Constantinople, il finit par être lui-même atteint du fléau. Lorsque les chirurgiens visitaient les plaies dont son corps était couvert, il les priait d'arracher sans crainte les bandages et d'employer hardiment le fer et le feu ; car « il est bon, ajoutait-il, de souffrir quelque chose pour Dieu, pendant que nous le pouvons encore » ! Enfin, sentant approcher sa dernière heure, le P. François Bouton se traîna au pied du lit d'un de ses compagnons, le P. Ignace Pompone, qui était lui-même sur le point de rendre son âme à Dieu ; et après lui avoir administré les derniers sacrements, il s'étendit à côté de lui, en le priant de lui rendre à son tour le même service de charité, et il expira peu après. Ce saint homme

n'était âgé que de cinquante ans, et il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6, *lib.* 13, *n.* 117 *seqq.*, *p.* 209. — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1629, *cap.* 4, *p.* 274. — ID., *Biblioth. Scriptor. Soc.*, *p.* 218. — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 218. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 17ª *oct.*, *p.* 227. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *ottob.*, *p.* 122. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 662. — DE COLONIA, *Histoire littéraire de Lyon*, *t.* 2, *p.* 751. — DE BACKER, *Biblioth...*, *t.* 1, *p.* 126. — THÉOPH. RAYNAUD, *S. J.*, *t.* 8, *p.* 91. — *Biographie universelle*, *t.* 5, *p.* 407.

Le même jour de l'an 1782, mourut à Paris, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-troisième depuis qu'il s'était enrôlé sous l'étendard de saint Ignace, le P. THOMAS-OLIVIER CORRET, le dernier successeur du Vénérable P. Julien Maunoir dans les missions de la Basse-Bretagne ; il évangélisa ce pays pendant vingt-quatre ans, avec la réputation d'un saint et d'un thaumaturge, jusqu'à la destruction de la Compagnie en France par les arrêts des Parlements. Forcé alors de s'expatrier, le P. Corret supporta courageusement les souffrances de l'exil, et après quelques années, il vint se fixer à Paris, où la charité des religieuses Oblates de l'Enfant-Jésus s'empressa de lui ouvrir un asile, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, et qu'il sanctifia par l'exemple de toutes les vertus.

Sa vie se consumait tout entière devant le saint tabernacle ; bientôt les religieuses ne l'appelèrent plus que *l'ange de la paix* et *l'adorateur perpétuel.* Il ne s'éloignait du sanctuaire que pour consoler les âmes affligées, en leur communiquant son amour et

sa confiance pour le Sauveur. Épuisé par les fatigues et les années, pouvant à peine se tenir debout, il s'efforçait encore, cinq jours avant sa mort, de dissimuler sa faiblesse, dans la seule crainte qu'on ne lui interdît de monter à l'autel et qu'il ne fût privé par les médecins de la terre du bonheur d'aller, disait-il, au médecin du ciel. Mais enfin il dut céder au mal. En entrant pour la dernière fois dans sa chambre : « Maintenant, dit-il d'un air plein de joie, il faut nous en aller à Dieu ». Les trois dernières nuits et les deux derniers jours qu'il vécut encore, ne furent qu'un doux et continuel entretien avec Notre-Seigneur, parmi des douleurs parfois excessives, mais qui ne lui arrachaient pas une plainte. Le matin du jour où il expira, son visage, comme par une transfiguration soudaine, prit tout à coup un air angélique ; ce rayonnement anticipé de la gloire et de l'allégresse des élus frappa d'étonnement tous ceux qui en furent témoins. Au moment même où venait de se consommer encore une fois pour lui le divin sacrifice, l'humble et fidèle adorateur de Jésus immolé rendit paisiblement à Dieu sa sainte âme. Les restes vénérés du P. Olivier Corret, déposés d'abord auprès de l'autel où il avait offert tant de fois et avec tant d'amour l'adorable Victime, étaient rendus à la Compagnie, quatre-vingts ans plus tard, pour reposer désormais près de ses frères, et à l'ombre encore du tabernacle, dans le sanctuaire du Jésus, à Paris.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Extrait des circonstances de la maladie et de la mort du Révérend Père Corret, mort dans la Maison royale de l'Enfant-Jésus, le 17 *octob.* 1782 *(Relat. ms., Arch. dom.).*

XVIII OCTOBRE

—

Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1646, périt de la main des Iroquois, le Vénérable P. Isaac Jogues, qui fut, avec le Vénérable P. de Brébeuf, le plus illustre des martyrs du Canada. Trois fois il avait pénétré chez ces nations féroces, et il y avait enduré de telles tortures, qu'il y a des milliers de martyrs, écrivait la Vénérable Marie de l'Incarnation, qui sont morts à moindres frais ! « Imaginez-vous, ajoute-t-elle, en racontant la première captivité du P. Jogues, les choses les plus ignominieuses qu'on puisse souffrir ; il les a souffertes. Après une salve de coups de bâton épouvantable qui le rendit semblable à un monstre et le fit laisser pour mort, on lui arracha les ongles, on lui coupa deux doigts, et après avoir broyé les autres, on y appliqua le feu, puis on le suspendit en l'air par le gras des deux bras avec des liens si serrés, que ce supplice lui fut le plus douloureux de tous. On le promena ensuite tout nu de village en village et de théâtre en théâtre ». La nuit, on le livrait aux enfants, qui le tourmentaient avec des tisons et le couvraient de cendres brûlantes. Et cependant, lorsqu'après toute une année de souffrances, les Hollandais, sur l'ordre de leurs États Généraux et les instan-

ces de la reine de France, lui offrirent de le soustraire par la fuite à la cruauté de ces barbares, le saint homme voulut passer une nuit en prière, avant de leur donner sa réponse, pour examiner devant Dieu ce qui pourrait être le plus à sa gloire.

Rien n'est beau comme le récit qu'il nous a laissé par obéissance de tout ce qu'il avait souffert, des quarante jours d'exercices spirituels par lesquels il voulut se préparer à tout, au milieu de cette barbarie, des grâces miraculeuses qu'il y reçut de Notre-Seigneur, des âmes qu'il eut le bonheur d'envoyer au ciel, en baptisant des enfants, des malades, et même de pauvres captifs au milieu des flammes de leur bûcher, enfin de sa délivrance et de l'hospitalité qu'il reçut dans une pauvre chaumière, quand il aborda, dénué de tout, sur les côtes de Bretagne. Comme ses doigts mutilés semblaient le mettre dans l'impossibilité d'offrir les saint sacrifice, on rapporte que le Souverain-Pontife, instruit de ses maux et de son héroïque constance, crut devoir en sa faveur passer par-dessus les règles ordinaires et prononça ces belles paroles : « *Indignum esset Christi martyrem, Christi non bibere sanguinem* ! Ce serait une chose indigne qu'un martyr de Jésus-Christ ne pût boire le sang de Jésus-Christ ».

Le P. Jogues se hâta de retourner à sa chère mission, qu'il appelait son épouse de sang. Deux fois encore il essaya d'amener ses bourreaux à la connaissance de l'Évangile, mais le moment de la grâce n'était pas venu. En partant pour son troisième voyage, il écrivit à l'un de ses frères : « J'irai et je ne reviendrai plus » ! En effet, à son arrivée dans le pays des Iroquois, ces barbares le dépouillèrent tout nu et l'accueillirent par une grêle de coups, en lui disant : « Ne t'étonne pas de ce traitement, car tu dois

mourir demain ». Le jour suivant, au moment où il entrait dans une cabane, un sauvage lui fendit la tête d'un coup de hache ; et ainsi fut pleinement accomplie la parole de Notre-Seigneur, un jour que ce saint apôtre lui demandait avec larmes d'avoir le bonheur de souffrir et de mourir pour lui : « *Exaudita est oratio tua*, ta prière est exaucée » !

Peu de temps après, son meurtrier fut pris et livré aux Algonquins, qui le condamnèrent au supplice du feu. Mais par une grâce merveilleuse, que l'on attribua aux prières et aux mérites du saint homme, ce malheureux se convertit tout à coup avant de mourir, et reçut le baptême des mains du P. Le Jeune, qui le nomma Isaac Jogues. Il endura ses tourments avec un courage héroïque, invoquant dans les flammes le saint nom de Jésus, et rendant grâce à Dieu d'avoir permis qu'il fût pris et livré à ses ennemis, puisque ce malheur était cause de son salut.

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1636-1647. — Bressani, *Relation abrégée de quelques missions..., édit. du* P. Martin, *Montréal* 1852, *p.* 186 *et suiv.* — Tanner, *Societ. Jesu usque ad sanguinem militans*, *p.* 510. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 616. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 18a *octob.*, *p.* 231. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 18a *octob.*, *p.* 408. — Patrignani, *Menolog.*, 18 *ottob.*, *p.* 145. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 601. — Rybeyrète, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 185. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 6, *p.* 240. *Les PP. de Backer, l. c., citent les Précis historiques, t.* 7, *p.* 173 *et suiv.* — Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, *t.* 1, *p.* 362 *et suiv.* — Félix Martin, *Le P. Isaac Jogues, S. J., premier apôtre des Iroquois*, *Paris* 1873. — *Lettres de la* Vén. Marie de l'Incarnation, *p.* 378, 383, 408, 420, 436, 438. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compag.*, *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 214. — Ferland, *Histoire du Canada*, *liv.* 3,

ch. 3, *p.* 316 *et suiv.* — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 54 *et suiv.* — Bancroft, *History of the United States, t,* 2, *p.* 790 *et suiv.* — Shea, *History of the catholic missions among the indian tribes...*, *p.* 497. — Faillon, *Histoire de la colonie française au Canada*, *t.* 2, *p.* 3, 60 *et suiv.*

XIX OCTOBRE

—

L'an 1583, on ignore quel mois et quel jour, mourut à Paris le P. Olivier du Hamel, l'un de ces grands ouvriers apostoliques du seizième siècle dont le nom même nous est à peine connu, et qui reconquirent, à la suite et à l'exemple du P. Émond Auger, une si grande partie de la France sur l'hérésie. Olivier du Hamel eut pour principal théâtre de son zèle plusieurs provinces du midi, entre autres la Gascogne et la Saintonge ; et malgré la haine dont les calvinistes poursuivaient les membres de la Compagnie, Henri IV, roi de Navarre, entendit raconter de telles merveilles du zèle, de la science, de la charité du P. du Hamel, qu'en 1582 il voulut le voir et l'interroger sur ses œuvres, sur son genre de vie et celui de ses compagnons, sur l'Institut de saint Ignace ; et il se montra si satisfait des réponses de cet homme apostolique et de ses vertus que, par un privilège très extraordinaire, il lui accorda un sauf-conduit pour prêcher librement la foi catholique au peuple de toutes les villes et terres de sa couronne de Navarre, sans que nul de ses officiers pût s'y opposer.

Sacchini, *Histor. Societ.*, *part.* 4a, *lib.* 8, *n.* 192, *p.* 280. — Poussines, *Histor. Societ.*, *part.* 5a, *lib.* 2, *n°* 161, *p.* 91 ; *lib.* 3, *p.* 134. — *Litter. ann. Societ. Jesu, ann.* 1582, *p.* 160.

L'an 1609, vers le mois d'octobre, mourut au collège de Pont-à-Mousson, le P. Jean Gaultier, plein d'une sainte joie d'expirer à la fleur de l'âge, dans la Compagnie de Jésus, après cinq années seulement de vie religieuse. Tout jeune encore, il avait été nommé théologal de l'église métropolitaine de Reims, et il avait fait paraître dans cette charge de si brillantes qualités, qu'au lendemain de son entrée au noviciat, une députation officielle vint au nom du chapitre, du peuple et des magistrats, le supplier de revenir prendre son poste, pour le plus grand honneur de Dieu et de sa patrie. Dans cette conjoncture délicate, ce fut sa mère qui prit sa défense : « Car, disait-elle, le seul frein de l'obéissance peut empêcher mon fils de s'épuiser bientôt, par les excès de travail, de prière et de pénitence auxquels il se livre ». Si dur pour lui-même, le P. Gaultier était d'une telle affabilité pour les autres qu'elle lui gagnait tous les cœurs. Aussi sa mort fut un deuil public pour l'université de Pont-à-Mousson ; et ce ne fut pas sans peine que ses élèves consentirent à suspendre seulement aux parois de leur classe, et non, comme ils l'avaient résolu d'abord, aux murs de l'église, les inscriptions en diverses langues que la piété filiale leur avait inspirées en son honneur.

Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit. par le* P. Carayon, *l.* 6, *p.* 438.

XX OCTOBRE

—

Le vingtième jour d'octobre de l'an 1680, mourut au collège du Puy, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le P. Jacques Montal, dont les habitants du Velay disaient, dans la naïveté de leur langage : « C'est encore pis que le Bienheureux Père Régis » ! tant ils avaient une haute idée de son zèle et de son admirable sainteté. Comme l'héroïque apôtre de La Louvesc, il parcourait pendant une grande partie de l'année ces montagnes hérissées de glace et entrecoupées de précipices, pour porter aux ignorants et aux pauvres la bonne nouvelle du salut. Aux souffrances de ce rude apostolat, dont la vie de saint François Régis nous offre une fidèle image, il joignait les mêmes austérités, ne vivait que de légumes et d'herbes crues, et bien souvent même, au milieu de ses travaux, il passait plusieurs jours de suite sans aucune nourriture. Les plaies dont son corps était tout couvert et qu'il renouvelait sans cesse, furent regardées par les médecins comme une des causes de sa mort. On assure que sa dévotion à la très sainte Vierge et à son ange gardien devint pour lui l'occasion et la source d'une multitude de grâces extraordinaires. Dans ses communications avec Dieu, il puisait une

lumière miraculeuse qui lui faisait pénétrer les replis des consciences et les secrets les plus cachés de l'avenir. La ville du Puy tout entière accourut à ses obsèques ; pour le dérober à la pieuse indiscrétion du peuple, qui semblait vouloir se partager ses précieux restes, il fallut porter son corps à la sacristie, et l'ensevelir ensuite les portes fermées. Mais du fond de son glorieux tombeau, le P. Montal conserva cette vertu des prodiges qui s'était si admirablement attachée à sa personne pendant sa vie.

Elogia defunctor. Prov. Tolos. (Archiv. Rom.). — Prat, *Vie du P. Dauphin, notes supplément., p.* 177.

XXI OCTOBRE

—

Le vingt-et-unième jour d'octobre de l'an 1725, mourut au collège Louis-le-Grand, de la mort des saints, le P. Jacques de la Baune, célèbre par ses rares connaissances et par la générosité avec laquelle il triompha des résistances et des larmes de sa mère, à l'âge de seize ans, pour obéir à la voix de Dieu, qui l'appelait à la Compagnie de Jésus. Les rares qualités d'esprit et de cœur dont il avait donné, dès son premier enseignement, les plus beaux exemples, jetèrent un si vif éclat, et firent tant d'honneur à la Compagnie, que le grand Condé demanda et obtint par ses instances qu'il fût choisi, malgré sa jeunesse, pour l'éducation de son petit-fils, le jeune duc de Bourbon ; et plus tard, quand il fut question de haranguer, au nom de la Compagnie, les membres du Parlement de Paris, qui venait en corps faire une visite solennelle au collège Louis-le-Grand, ce fut au P. de la Baune que l'on confia cette délicate mission. Parmi les services qu'il rendit aux lettres, nous devons signaler aussi en particulier la belle collection, imprimée aux frais de Louis XIV, de

tous les opuscules du P. Sirmond; il se préparait à rendre le même service à la glorieuse mémoire du P. Petau, lorsque l'affaiblissement de sa santé et de sa vue le contraignit de s'arrêter.

A ces travaux, le P. de la Baune joignait un grand amour pour la prière, et un attrait digne de sa vocation pour toutes les œuvres de miséricorde: il trouvait son délassement dans la visite des prisons et des hôpitaux de Paris, au chevet des mourants et dans les galetas des pauvres; il soulageait la misère des indigents par d'abondantes aumônes, et il consolait leurs douleurs par son onction à leur parler de Dieu et de la béatitude évangélique promise à ceux qui souffrent pour lui. C'était du reste par excellence le très efficace soulagement dont il usait lui-même pour ses propres maux: dans les douleurs les plus aiguës, il lui suffisait de prononcer ou d'entendre le nom de Jésus, pour tressaillir de joie de lui ressembler sur la croix.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettre circulaire du P. Clavyer *à la mort du P. Jacques de la Baune, « à Paris le* 21 *octob.* 1725 » *(Archiv. dom.).* — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 50. — Feller, *Dictionnaire histor., t.* 1, *p.* 392. — *Biographie univ.*

Le même jour de l'an 1712 nous rappelle le souvenir du P. Gui Tachard, de la Province de Guyenne, qui passa plus de dix années à parcourir les mers des quatre parties du monde, et porta l'Évangile, jusqu'à cinq reprises différentes, aux plus lointains royaumes

de l'Orient. Deux fois il remplit, auprès de Louis XIV et du Souverain Pontife, les fonctions d'envoyé confidentiel du roi de Siam ; et ce prince idolâtre, en lui confiant le soin des grands mandarins qu'il envoyait sous sa conduite à la cour de Versailles et au Vatican, lui ordonna de ramener au moins douze missionnaires pour élever un observatoire à Siam, y fonder un collège de la Compagnie, et exercer librement le ministère apostolique dans toute l'étendue de ses états. En même temps, il lui fit remettre par un de ses chambellans deux magnifiques crucifix d'or massif, l'un pour le confesseur du roi de France, « l'autre, lui dit-il, pour vous, afin que, dans tout le cours de votre voyage, il vous tienne lieu de fidèle compagnon ». Après la mort tragique de ce prince, si bien disposé pour la foi, quand la révolution de Siam et l'expulsion des Français eurent anéanti les espérances de cette Église naissante, le P. Tachard se rendit à Pondichéry pour travailler au salut des indiens ; mais il s'en vit bientôt chassé par les Hollandais victorieux, tandis qu'il se préparait à porter la foi dans le royaume du Carnate, où n'avait pu encore pénétrer aucun des successeurs de saint François Xavier. Enfin, quand la paix de Ryswik lui permit de revenir au bout de quelques années, trouvant que trois de ses frères l'avaient précédé dans ce royaume, et que déjà même ils étaient à la tête d'une florissante chrétienté, il se dirigea vers l'empire du Mogol, apprit, à l'âge de plus de soixante ans, la langue des habitants du Bengale, et après avoir épuisé, pour les gagner à Jésus-Christ, le peu de forces que lui avaient laissé tant de voyages, de fatigues, de persécutions et de naufrages, il périt victime d'une fièvre pernicieuse, dans l'exercice même de l'apostolat.

Voyages du P. Tachard, 1[er] *voyage*, *l.* 5 : 2[e] *voyage*, *p.* 1 *et passim.* — *Lettres édif.*, 1[ere] *édit.*, *t.* 3, *préf.*, *p.* I ; *t.* 11, *préf.*, *p.* VIII. — *Lettres édif.*, *édit.* 1781, *t.* 12, *p.* 5 ; *t.* 13, *p.* 270. — *Litter. ann. Provinc. Franc.*, *ann.* 1700 (*Archiv. Rom.*). — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 613. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 575. — *Biographie universelle.*

XXII OCTOBRE

Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1642, mourut à Québec, épuisé par une langueur de plus de trois mois, le P. Charles Raymbaut, d'abord procureur des missions de la Nouvelle-France, puis durant les quatre dernières années de sa vie, associé, pour prix de sa charité, aux travaux des premiers apôtres de ces contrées. Ce fut un spectacle admirable, dit le P. Vimont son supérieur, de voir, dans l'épuisement absolu où il expira, sa tranquillité d'esprit et de cœur, son entière conformité à la volonté de Notre-Seigneur, et sa consolation très particulière d'avoir gagné la mort en travaillant à la conversion des pauvres sauvages. N'ayant plus qu'un souffle de vie, il le consacrait encore au salut du prochain ; peu d'heures avant de rendre sa sainte âme à Dieu, voyant près de son lit un chef algonquin depuis longtemps rebelle à tous ses efforts : « Tu vois bien, lui dit-il, que je vais mourir, et que dans ce moment je ne voudrais pas te tromper. Eh bien ! je t'assure qu'il y a là-bas, dans l'autre vie, un feu qui brûlera éternellement ceux qui ne veulent pas se résoudre à croire ». Ces simples paroles lui suffirent pour gagner à Dieu ce cœur infidèle, qui devint désormais celui d'un fervent chrétien.

En reconnaissance des services qu'il avait rendus à la colonie, le gouverneur de la Nouvelle-France voulut que le P. Charles Raymbaut reposât par honneur à côté de la glorieuse dépouille du grand fondateur de Québec, Samuel Champlain, l'ami et le principal coopérateur des ouvriers de la Compagnie de Jésus dans le Canada.

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1637, 1640-1644. — Creuxius, *Hist. Canadensis.* — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 598. — Ferland, *Cours d'histoire du Canada, liv.* 3, *ch.* 3, *p.* 316, 324. — Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 54 *et suiv.* — *Lettres de la* Vén. Marie de l'Incarnation, *p.* 349.

XXIII OCTOBRE

—

* Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 1627, mourut à Bourg-en-Bresse, après quarante années de vie religieuse et apostolique, le P. Théofroi Parandier, « très grand et très renommé saint », dit un vieil auteur d'une histoire inédite des Alpes-Maritimes, bien assuré « que les Ambrunois ne liront rien, ajoute-t-il, plus volontiers que les vertus et les miracles d'un de leurs concitoyens ».

Après son élévation au sacerdoce, le P. Parandier fit des diocèses de Besançon et de Lyon le principal théâtre de ses travaux. « Sa vie était une perpétuelle course à pied » ; il prêchait sans relâche, souvent cinq ou six fois par jour ; « il ne faisait point de distinction d'hiver ou d'été, de froid ou de chaud, de vent, de pluie, de neige ou de glace ». Il alla jusqu'à perdre momentanément la vue et à ne plus pouvoir se servir de ses pieds gelés ; mais Dieu le guérit pour sa plus grande gloire. « Sa vie, dit encore son historien, était une continuelle oraison et son respirer un soupirer à Dieu ». Dans ces élans embrasés, il obtenait souvent d'une façon qu'on peut appeler miraculeuse les âmes qu'il ne cessait de recommander à la divine miséricorde. Tandis qu'égaré dans la campagne, il cherchait des yeux quelque villageois pour lui demander son

chemin, bien des fois il entendit des paroles comme celles-ci : « C'est Jésus ou sa sainte Mère qui vous ont conduit de ce côté; car je vous reconnais tel que vous m'avez été montré dans mon sommeil, vous offrant à Dieu pour mon salut. Je vous remets le soin de mon âme ».

D'autres fois, ni le temps ni la distance ne lui dérobaient la connaissance des besoins spirituels ou corporels de ceux pour lesquels il s'intéressait auprès de Notre-Seigneur. Un bon prêtre de ses amis, se promenant un jour dans une galerie suspendue, la sentit tout à coup s'effondrer sous ses pas, et se trouva en grand danger de se briser sur le sol ou d'être enseveli sous les décombres. Mais à l'instant il vit le P. Parandier, « fort éloigné dans ce moment, qui lui apparaissait en l'air, lui tendait les mains et le soutenait doucement ». Ainsi la divine bonté se plaisait à glorifier elle-même devant les hommes celui qui n'avait jamais cherché d'autre honneur que celui de son Maître, et ne voulait goûter qu'au ciel le repos des fatigues auxquelles il s'était voué pour son amour.

Elogia defunctor. Provinc. Lugdun. (Archiv. Rom.). — P. MARCELLIN FORNIER, *Histoire générale des Alpes-Maritimes, par le* P. MARCELLIN FORNIER, *Tournonois, S. J. (Ms. de la Biblioth. de Lyon, n°* 831 *).* — CORDARA, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6, *lib.* 12, *n.* 46, *p.* 110.

Le même jour d'octobre de l'an 1774, mourut à Pékin le P. MICHEL BENOIT, du diocèse d'Autun, âgé de cinquante-neuf ans, dont il avait consacré plus de la moitié aux plus pénibles travaux des

missions de la Chine. Ses luttes pour sa vocation religieuse, et l'indignation de son père, dont il ne put jamais fléchir le courroux, ni obtenir une bénédiction, firent de bonne heure éclater la générosité de son caractère. Mais il devait en sentir bien plus vivement encore le besoin, pour se plier pendant près de trente ans à tous les caprices d'un prince qui ne voulait rien trouver d'impossible, dès qu'il exprimait un désir. Heureusement, avant son départ pour la Chine, grâce au concours des savants les plus renommés, le P. Benoît n'avait rien négligé pour atteindre la perfection des arts de l'Europe, dont la connaissance était, au milieu des persécutions, la plus sûre ou même l'unique sauvegarde de la religion. C'est lui qui sema comme à profusion, dans les jardins des palais de l'empereur, toutes les magnificences de Saint-Cloud et de Versailles, les jets d'eau, les cascades, et ces innombrables merveilles de l'art hydraulique, inconnues jusqu'alors aux habitants du Céleste Empire, et qui lui gagnèrent la faveur et l'intimité même du prince à un tel degré, qu'on la regarda comme une véritable révolution dans les usages de la cour, si longtemps impénétrable à tout étranger. Mais on peut voir dans le recueil des Lettres édifiantes, au prix de quelles fatigues un missionnaire achetait à Pékin une distinction si enviée. Après avoir travaillé tout le jour, il consacrait une grande partie des nuits à l'étude et à la prière ; et peu content de protéger les travaux de ses frères par son influence, il s'occupait encore de quelques jeunes néophytes destinés à devenir un jour les catéchistes et les apôtres de leur pays.

Nommé Supérieur de la mission dans les temps les plus difficiles, il trouva le moyen de multiplier les aumônes, d'entretenir dans notre maison un plus grand nombre de lettrés et de catéchistes,

de donner des retraites durant lesquelles ceux qui s'appliquaient aux saints exercices étaient logés et nourris gratuitement, enfin d'augmenter la distribution des remèdes et des livres de piété. Sa mort, hâtée par l'excès de tant de travaux, fut regardée comme un malheur public, à la cour aussi bien que dans toutes les églises de Chine. L'empereur prononça hautement son éloge, en des termes qui auraient suffi pour illustrer, selon l'expression d'un missionnaire, une longue suite de générations, s'ils avaient été appliqués à un mandarin tartare ou chinois ; et nous n'aurions, ajoute-t-il, qu'à rapporter ce que les infidèles eux-mêmes disaient et pensaient du P. Michel Benoît, pour apprendre à la postérité combien ses vertus étaient encore supérieures à ses talents.

Lettres édif. 1ère *édit.*, *t.* 34, *préf.*, *p.* XI. — *Ibid.*, *édit.* 1781, *t.* 24, *p.* 396-430 ; *t.* 26, *p.* 417, 428 *et suiv.* — P. PFISTER, *Notic. biograph. et bibliogr. Ms.*, *n°* 375 (*Archiv. dom.*). — DE BACKER, *Bibliothèque*..., *t.* 6, *p.* 39. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 442. — *Biographie univers.*, *t.* 4, *p.* 199. — HUC, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 4, *p.* 92 *et suiv.*

XXIV OCTOBRE

—

Le vingt-quatrième jour d'octobre de l'an 1626, mourut à Rouen le P. Jean le Sec, à l'âge de soixante-cinq ans. Deux fois son zèle et sa charité l'avaient fait s'exposer à la mort au service des pestiférés. Un ardent amour et une continuelle méditation de la passion du Sauveur l'avaient rendu avide de souffrances. Dans ses entretiens familiers, aussi bien que dans ses exhortations publiques, il revenait sans cesse sur ce sujet ; les larmes qu'il répandait alors en abondance, faisaient assez voir combien son cœur en était pénétré. Aussi avait-il un don merveilleux pour inspirer l'amour de la croix. L'année même de sa mort, avant de commencer sa retraite, il apprit par une inspiration intérieure que ce serait la dernière de sa vie ; et après l'avoir achevée avec un redoublement de ferveur, il déclara à son supérieur que dans trois jours il paraîtrait devant Dieu.

Litter. ann. Prov. Franc., *ann.* 1626 (*Archiv. Rom.*). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 24ª *octob.*, *p.* 243. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 24ª *oct.*, *p.* 415.

* Le même jour de l'an 1761, mourut au collège de La Flèche le F. Coadjuteur Simon Dumesnil, l'un de ces humbles religieux qui, par l'exacte et constante observation de leurs règles, s'élèvent, presque sans s'en douter, à la plus éminente perfection. Sa vie s'écoula tout entière dans les obscures et laborieuses occupations de cuisinier, d'acheteur et de sacristain ; mais il s'acquittait de ces divers emplois avec tant de zèle, d'attention, et une fidélité si scrupuleuse aux moindres prescriptions des supérieurs, qu'on voyait bien qu'il avait purement en vue le bon plaisir divin. Ce qu'on admirait surtout, c'était son incomparable constance à garder toujours, sans se démentir jamais, la même perfection dans les plus menus détails de son office. Il n'écoutait ni fatigue ni ennui ; chaque jour il reprenait la tâche de la veille avec la même ardeur, sans désirer changer d'emploi ni de maison. Il resta trente ans de suite au collège de Caen, disposé à y demeurer toute sa vie, si les supérieurs, touchés de ses infirmités croissantes, ne l'eussent envoyé prendre quelque repos à La Flèche.

La vie du F. Dumesnil ne fut plus dès lors qu'une prière continuelle. Sacristain, il avait contracté avec Dieu Notre-Seigneur une douce et intime familiarité. Toute sa joie était de se tenir à ses pieds, de lui parler et de l'écouter. Libre désormais de toute autre occupation, il ne mit presque plus de bornes à sa ferveur. Chaque jour, il se traînait à l'église avant le réveil de la communauté, et ne passait pas moins de dix heures entières en adoration devant le saint Sacrement ; pour ne jamais perdre de vue, s'il était possible, l'objet de son amour, il avait dans sa chambre une pieuse image représentant ce divin mystère; et

les yeux constamment fixés sur elle, il continuait sans fin ses colloques avec son bien aimé. Sa mort devait être l'écho de sa vie. Un jour, il entrait à la chapelle pour y entendre la messe avec les autres Frères, quand il fut saisi d'une défaillance subite ; le prêtre qui allait monter à l'autel, accourut près de lui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, lui donna une dernière absolution, et le fidèle adorateur du saint Sacrement expira aux pieds de son Maître. Il était dans la soixante-dixième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. de Gosson, *pour annoncer la mort du F. Simon Dumesnil, « à la Flèche, le* 24 *d'octobre* 1761 » *(Archiv. dom.)*.

XXV OCTOBRE

—

*Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1613, le P. Innocent Piquet mourut au noviciat de Nancy, dans la soixante-et-onzième année de son âge, « plus riche encore de mérites que d'années », dit son biographe. Il consuma la plus grande partie de sa vie dans le laborieux et fécond travail des missions de campagne, sans que la vieillesse pût ralentir l'ardeur de son zèle. « Peu d'ouvriers, ajoute son biographe, même dans la force de l'âge, pourraient accepter et soutenir le fardeau que le P. Piquet, à l'âge de soixante et de soixante-dix ans, portait encore avec une vaillance infatigable ». Les jours de fête, quand il avait passé toute la matinée à entendre les confessions, son bonheur était de parcourir à pied dans l'après-midi les campagnes environnantes, de faire le catéchisme au peuple, et par ses exhortations, ses conseils, de corriger les abus et les vices, et d'amener les âmes à Notre-Seigneur. Nul n'était plus assidu au tribunal de la pénitence ; et après sa mort, le sacristain de notre église put rendre de lui ce témoignage, que jamais il ne le vit alléguer aucune excuse pour éviter de s'y rendre dès qu'il y était appelé.

Liber annal. dom. Probat. Nanceianæ (Arch. dom.). — Litter. ann. 1613-14, *p.* 494.

Le même jour d'octobre de l'an 1628, mourut à Lyon, au chevet des pestiférés, le P. Jean Corlet, second Recteur du collège d'Embrun, qu'il avait gouverné pendant neuf ans. La ville d'Embrun, écrit le P. Marcellin Fornier dans son histoire des Alpes-Maritimes, conserve chèrement et avec raison le souvenir des tendres affections, de la piété, de la diligence de ce vrai zélateur du salut des âmes. Seul il était venu à bout de faire disparaître, entre autres désordres enracinés, une perverse et ancienne coutume, honteux vestige de la fête païenne des Lupercales. Avant lui, chaque année, durant plusieurs jours, lors des plus violentes rigueurs de l'hiver, des hommes masqués parcouraient effrontément la ville d'Embrun, sans vêtements et sans vergogne, dit le même auteur. La congrégation de la très sainte Vierge, fondée par le P. Corlet, eut une grande part à l'extirpation du libertinage et de l'hérésie, et contribua ainsi à réaliser l'espoir et le désir du pieux archevêque d'Embrun, Honoré du Laurens, qui, après l'expulsion des calvinistes, avait rétabli le collège de la Compagnie de Jésus, « pour être, disait-il, une pépinière de bons religieux, de bons ecclésiastiques, de bons citoyens ».

Marcellin Fornier, *Histoire générale des Alpes-Maritimes (Ms. Biblioth. de Lyon, nº 831).* — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit., ann.* 1628, *cap.* 4, *p.* 275.

XXVI OCTOBRE.

—

* Le vingt-sixième jour d'octobre de l'an 1556, mourut à Rome, quelques mois seulement après saint Ignace, auquel il était très cher et qui le regardait comme un ange, le P. André Frusius ou des Freux, du diocèse de Chartres, « homme, disent nos annales, non moins recommandable par sa vertu que par ses rares talents ». André Frusius administrait depuis plusieurs années la paroisse de Thiverval, lorsque le désir d'une fortune plus haute lui fit prendre le chemin de Rome ; mais ayant entendu prêcher le P. Lainez, il renonça pour toujours à ses projets de gloire et d'ambition, et embrassa l'humilité de la croix dans la Compagnie de Jésus. Saint Ignace l'envoya d'abord à Padoue reprendre ses études de théologie, puis il l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Il fut si frappé des grandes qualités qu'il découvrit en lui, qu'il ne cessa plus de lui confier les emplois les plus importants. On trouve le P. Frusius à Florence, où le P. Lainez, en partant pour Pérouse, lui laisse la chaire qu'il venait d'occuper avec des fruits immenses ; puis à Montepulciano, où il réforme le clergé et le peuple ; à Messine, où il est envoyé avec le P. Jérôme Natal et le P. Lancicius, et enseigne le premier la langue grecque ; de là, sur les instances d'André Lipomano, il se rend à Venise pour gouver-

ner le collège que ce grand bienfaiteur de la Compagnie venait de fonder dans cette ville, et avec ses compagnons il y supporte pour la gloire de Dieu des fatigues extraordinaires. Saint Ignace le rappelle ensuite à Rome et lui confie la chaire d'Écriture sainte du Collège Romain ; puis, lorsqu'au prix d'efforts incroyables, il a pu établir enfin le Collège Germanique, l'une de ses œuvres les plus chères et les plus fécondes, il en nomme le P. Frusius premier Recteur. C'est là que ce vaillant ouvrier, épuisé par tant de courses et de travaux soutenus sans relâche pendant quinze ans pour l'honneur de Dieu et le bien de la sainte Église, fut attaqué de la maladie qui devait l'emporter après de longues souffrances endurées avec une patience invincible. La veille de sa mort, comme il assistait au saint sacrifice, il entendit le prêtre prononcer ces paroles de l'Évangile : « *Omne debitum dimisi tibi*, je vous ai remis votre dette ». Il lui sembla que Notre-Seigneur les lui adressait à lui-même, et son cœur fut rempli d'une joie et d'une confiance qui ne le quittèrent plus jusqu'à son dernier soupir.

A ses qualités de gouvernement et à ses vertus religieuses, le P. Frusius joignait les dons les plus divers, qui en faisaient un homme universel. Il possédait à fond les langues anciennes, latine, grecque et hébraïque, et plusieurs langues modernes ; il excellait dans les mathématiques, était habile médecin, musicien expert, juriste savant, éloquent orateur et poëte distingué. Un grand nombre d'ouvrages sont sortis de sa plume. C'est à lui que nous devons la traduction de l'espagnol en latin des Exercices de notre Bienheureux Père, traduction connue sous le nom de Vulgate ; les Exercices sont le premier livre que la Compagnie ait fait imprimer.

Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 3, *n.* 17, *p.* 57; *lib.* 6, *n.* 11, *p.* 127; *lib.* 7, *n.* 8, *p.* 147; *n.* 30, *p.* 151; *lib.* 8, *n.* 2, *p.* 164; *n.* 10, *p.* 166; *n.* 13, *p.* 166; *lib.* 10, *n.* 85, *p.* 238; *n.* 97, *p.* 239; *lib.* 16, *n.* 89 *et* 90, *p.* 414. — Alberti, *S. J.*, *Dell'Istoria d. C. d. G.*, *la Sicilia descritta...*, *l.* 1, *c.* 12, *p.* 90 *et suiv.* — Aguilera, *Provinciæ Siculæ S. J. ortus et res gestæ*, *p.* 10, 13, 62, 125. — Patrignani, *Menol.*, 26 *ottob.*, *p.* 187. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26a *octob.*, *p.* 418. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*, *p.* 50. — de Backer, *Biblioth...*, *t.* 2, *p.* 208.

Le même jour de l'an 1652, mourut à Paris, étant Provincial pour la troisième fois, le P. Étienne Charlet, « une des personnes les plus illustres qui fût dans notre Compagnie », dit la relation de sa mort, dont nous ne faisons que citer mot à mot quelques extraits.

« Outre les grands services qu'il a rendus avec louange dans toutes les fonctions, surtout enseignant les hautes sciences de philosophie et de théologie, sa grande capacité au gouvernement l'a retenu dans les premières charges l'espace de plus de trente-cinq ans : ayant été Recteur dans les premiers collèges sept à huit ans ; trois fois Provincial, deux dans la Province de France et une en celle de Lyon, d'où il fut appelé à Rome par le P. Mutius pour être Assistant de France, ce qu'il a continué d'être l'espace de dix-neuf ans, avec un si heureux succès et un contentement si universel, qu'il semblait être l'Assistant de tous, tant il était également chéri de tout le monde. Dieu lui avait donné abondamment toutes les qualités qui sont nécessaires pour bien gouverner, un grand jugement, une rare prudence, une douceur et accortise na-

turelle, et une très grande civilité qui l'a fait aimer et respecter depuis les plus grands jusqu'aux plus petits.

« Il a toujours été fort dévot et enclin à la prière ; et autant que sa santé le lui a permis, il passait plusieurs heures devant le saint Sacrement ; son assiduité à être longtemps à genoux lui avait causé sa première incommodité, mais il a continué ses prières ordinaires jusqu'au dernier moment de sa vie.

« Au lit de la mort, étant prié de nous donner sa bénédiction, il le fit avec grande tendresse, tenant le crucifix, qu'il employa à cet effet, demandant pardon à tout le monde, et nous donna avec l'exemple de sa vertu, une grande crainte de le perdre, et un désir de le conserver, comme le bonheur non seulement de cette maison, mais de toute la Province. Nous le considérions comme le Père de tous, non seulement à cause de son grand âge, mais parce qu'il avait été si longtemps le supérieur de tous, et qu'il avait donné à une grande partie de la Province l'entrée de la Compagnie.

« Sa grande tempérance a étendu plus loin les bornes de sa vie, que ne portait la délicatesse de sa complexion. Il prenait un grand soin des malades, les visitait et consolait volontiers, et ne craignait pas d'être prodigue pour eux, aussi bien que pour les pauvres, auxquels il ne souffrait pas que l'on refusât l'aumône, tant il avait le cœur tendre à la miséricorde et rempli de charité. Aussi n'est-il pas possible que celui qui était si universellement aimé des hommes, ne le fût de Dieu même, qui, lui ayant communiqué de si grandes vertus, les aura sans doute récompensées de sa gloire à l'heure même de son bienheureux trépas, qui a eu lieu avec la même paix et tranquillité qu'il avait eue toute sa vie ». Le P. Charlet était dans la quatre-vingt-troisième année de son

âge et la soixante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie ».

Elogia defunctor Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Histor. Prov. Franc., ann. 1652 *(Archiv. Rom.). — Litteræ* P. Pirot *ad R. P. Gener. (Archiv. Rom.). — Lettre circulaire à la mort du P. Étienne Charlet (Arch. dom.).*

Le même jour encore de l'an 1681, le P. Jean Garnier mourut à Bologne, à l'âge de soixante-et-onze ans, en se rendant à Rome comme député de la Province de France. Sa haute renommée de science profane et sacrée, ses travaux sur la grâce et sur l'histoire de l'Église l'ont placé au premier rang parmi les savants du XVII[e] siècle ; les vingt-six années de son enseignement théologique furent une des belles périodes du collège Louis-le-Grand. Mais on connaît moins de nos jours les dons surnaturels dont son âme fut enrichie. Sans nous étendre ici sur sa perfection religieuse, sur son humilité, qui parvint à éviter les charges honorables que la Compagnie songeait à lui confier, sur sa charité et son zèle à instruire et à sanctifier ses élèves, sur ses austérités, égales à celles des saints les plus ennemis de leur corps : son innocence et sa piété lui méritèrent, dès l'âge de seize ans, que la très sainte Vierge daignât lui apparaître et l'appeler à la Compagnie de son Fils. Aussi pour reconnaître un si grand bienfait, il se rendait chaque année en pèlerinage à l'un des sanctuaires les plus vénérés de la Reine du Ciel, celui de Notre-Dame des Vertus, aux environs de Paris. Il y allait et en revenait à pied et à jeun, même dans les derniers temps de sa vie.

Son amour pour Notre-Seigneur répandait sur toute sa personne comme un reflet des flammes divines dont il était sans cesse consumé, et qui éclataient surtout à l'autel, et dans ses leçons sur les perfections et les mystères du Verbe incarné. Il avait prié longtemps à l'avance un de ses plus intimes confidents de lui lire à l'heure de la mort l'admirable discours du Sauveur après la Cène ; et ce fut en s'unissant à ces paroles et à ces sentiments ineffables, qu'il eut le bonheur de rendre le dernier soupir. Les quinze jours de la maladie qui conduisit au tombeau le P. Garnier, remplirent Bologne de l'éclat et du bruit de ses vertus, et toute la ville accourut aux funérailles de cet humble religieux, étranger, inconnu, qui n'avait pas même paru en public, et dont les précieux restes reçurent néanmoins des honneurs réservés aux plus insignes serviteurs de Dieu.

Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 177. — Sotuellus, *Bibliotheca.... p.* 452. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 329. — Hardouin, *Cf. Theodoreti oper.*, *t.* 5; *en tête est l'éloge du P. Garnier.* — Zaccaria, *Biblioth. ritual.*, *t.* 3, *p.* 192. — *Bibliograph. crit.*, *t.* 2, *p.* 199. — Feller, *Dictionnaire histor.*, *t.* 3, *p.* 232. — *Biographie universelle*, *t.* 16, *p.* 485.

XXVII OCTOBRE

—

Le vingt-septième jour d'octobre de l'an 1620, mourut à Bordeaux, après quarante-trois ans de vie religieuse et vingt-huit ans de travaux apostoliques, surtout dans la Saintonge et le Béarn, le P. Guillaume Bayle, né à Monistrol, dans le Velay. On a peine à se faire une idée du lamentable état dans lequel étaient tombées ces belles provinces. Le malheur des guerres de religion avait porté de si terribles coups aux vocations sacerdotales, que beaucoup d'églises étaient sans prêtres depuis vingt et trente ans. Un grand nombre d'adultes ne s'étaient jamais approchés du sacrement de pénitence; et telle était leur ignorance, que là où il restait encore quelque vestige de la confession, on les voyait se réunir par troupes de vingt ou trente pour recevoir tous ensemble l'absolution.

Le P. Bayle comprit dès le premier jour, en entrant dans cette lice, qu'il y fallait un homme capable d'affronter toutes les puissances de l'enfer, tous les outrages des hommes et même les menaces du fer et du poison. Aussi dut-on bientôt reconnaître que la main de Dieu était avec lui. Son seul nom jetait une telle épouvante parmi les ministres de l'hérésie, que cent vingt

d'entre eux firent le serment de ne plus accepter de lutte contre *aucun Bayle* ; car c'est ainsi qu'ils désignaient à leurs auditeurs la plupart des prêtres de son école, et en particulier les fils de saint Ignace. Les populations séduites par les novateurs ou corrompues par l'ignorance et les mauvaises passions, se convertissaient en foule ; l'ébranlement produit par son zèle, surtout dans la Saintonge, était si grand, qu'il fallait, disait-on, remonter jusqu'à saint Eutrope, l'apôtre de la contrée, pour trouver un spectacle pareil. Lors qu'il publia le grand jubilé de 1601, au temps des fêtes de Pâques, on estima à plus de cent vingt mille le nombre de ceux qui pendant ces jours accoururent prendre part aux processions organisées par l'homme de Dieu et gagner l'indulgence du jubilé ; plus de sept mille étaient venus à pied de Saint-Jean-d'Angély et de la Rochelle, les deux places fortes du calvinisme.

C'est au prix de ses larmes, de ses oraisons prolongées et de son sang, que le P. Bayle remportait sur l'enfer ces glorieux triomphes. Jamais il ne montait en chaire sans être armé d'un rude cilice et sans avoir déchargé sur ses épaules les coups d'une longue flagellation, pendant laquelle on l'entendait répéter cette prière : « *Da mihi, Domine Jesu, animas pro quibus sanguinem tuum pretiosum fudisti ;* Seigneur Jésus, donnez-moi les âmes pour lesquelles vous avez répandu votre sang précieux ». Il aimait à redire ces paroles toutes les fois qu'il avait occasion de prendre dans ses mains la sainte Hostie. C'était aussi sa coutume, pour sanctifier sa langue et en faire comme un glaive redoutable aux puissances infernales, de l'humecter avec de l'eau bénite, dont il avait éprouvé mille fois la vertu toute-puissante.

La Province d'Aquitaine lui dut la fondation du collège de Saintes, et en grande partie celle du collège de Poitiers ; c'est aussi en sa considération que le prieuré de Ligugé, devenu de nos jours abbaye bénédictine, fut cédé à nos Pères.

Épuisé par les travaux plus encore que par les années, le P. Bayle couronna, par de cruelles souffrances vaillamment supportées, sa belle carrière apostolique, et mit ainsi le sceau à sa perfection à l'âge de soixante-trois ans.

Elogia defunct. Prov. Aquitan. (Arch. Rom.). — *Litter. ann. Provinc. Aquit. (Archiv. Rom.).* — CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 5, *n°* 91, *p.* 253. — *Litter. ann. Societ., ann.* 1601, *p.* 371, « *Missio Santonica* ». — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 312. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 27a *octob.*, *p.* 247. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 27a *octob.*, *p.* 419. — PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *ottob.*, *p.* 202. — NIEREMBERG, *Varones ilustres, t.* 4, *p.* 556. — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France*, *t.* 2, *p.* 553 ; *t.* 3, *p.* 526 ; *t.* 4, *p.* 258. — DE BACKER, *Bibliothèque..... t.* 2, *p.* 49.

Le même jour de l'an 1639, mourut à Bernay, en très haute réputation de sainteté, à peine âgé de quarante-trois ans, le P. PIERRE MESLANT, de la Province de France. « Il serait difficile, écrivait le P. Fillau, Supérieur des Provinces de Paris et de Toulouse, de trouver, dans l'histoire de la Compagnie, une perfection supérieure à la sainteté du P. Meslant. Tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui proclament unanimement que toutes les vertus recommandées par notre Bienheureux Père aux enfants de la Compagnie, brillèrent en sa vie du plus

vif et du plus merveilleux éclat » ! A le voir, on aurait pu deviner cet héroïque vœu qu'il avait offert à Dieu, pour s'enchaîner plus parfaitement et plus irrévocablement à son service : « Moi, Pierre Meslant, vil et indigne serviteur de la divine et adorable Majesté, en présence de toute la cour des Bienheureux, de la très sainte humanité du Sauveur Jésus, qui m'a tant aimé, de l'admirable Mère de Dieu, et de son très cher époux, des saints anges, des saints apôtres Pierre et Paul, et de mon Père saint Ignace: je fais vœu à la très sainte Trinité de chercher toujours et en tout son plus grand honneur, sa plus grande gloire, selon le degré de lumière et d'inspiration qu'elle daignera m'accorder » !

Du reste, son union avec Dieu était si grande que, dès l'âge de vingt-deux ans, comme il en fit l'aveu à ses supérieurs, il ne pouvait trouver à se reprocher la plus légère distraction dans ses exercices spirituels; et cependant, bien que pas un de ses frères ne découvrît en lui une parole ou un mouvement répréhensible, il portait l'extrême délicatesse de sa conscience jusqu'à recourir chaque jour au sacrement de pénitence, qu'il faisait suivre immédiatement d'une longue et cruelle flagellation. C'est dans la carrière des études et de l'enseignement, qui remplit à peu près toute sa vie religieuse, que le P. Meslant parvint à cet éminent degré de perfection. Il venait d'être nommé Instructeur des Pères du troisième an, et faisait à pied le voyage de La Flèche à Rouen, pour se rendre à son nouveau poste, lorsqu'il fut arrêté dans sa course par la maladie qui devait le réunir à Dieu.

Les quinze derniers jours de sa vie ne furent qu'un doux et perpétuel entretien avec Notre-Seigneur. Il en avait dès son enfance contracté la sainte habitude ; et depuis bien des années, il

avait obtenu de se lever à deux heures du matin, pour consacrer à la prière au moins les trois premières heures de la journée. La vue de Dieu dans toutes les créatures faisait de son étude même et de ses leçons une prière continuelle. Sa joie de souffrir était si grande, qu'il demanda en grâce dans ses derniers moments d'être rudement frappé, pour participer encore une fois à la flagellation du Sauveur ; il serait mort avec la chaîne de fer dont il était toujours armé, si l'obéissance ne lui avait commandé de la déposer. Il est à regretter que l'on n'ait pas encore livré à la pieuse avidité des fidèles et surtout des âmes religieuses, la vie manuscrite de ce grand serviteur de Dieu, toute remplie de ses sentiments admirables et des plus vives lumières du Saint-Esprit.

Viald, *S. J.*, *Vita P. Meslant* (*Ms.*). *Cf. apud* Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 91. — *Litter. ann. Prov. Franc.*, *ann.* 1639 (*Archiv. Rom.*).

---

* Le même jour encore de l'an 1687, mourut à Paris le P. René Rapin, de Tours, l'un des humanistes les plus appréciés et les plus goûtés du XVIIe siècle, et que son éloge envoyé à Rome appelle « l'honneur et l'ornement de la Compagnie ». Son poème *des Jardins* surtout fut regardé comme un chef-d'œuvre digne du siècle d'Auguste et de Virgile même. Nourri dès ses premières années dans l'étude de l'antiquité, la langue de Cicéron lui était familière comme la sienne propre. Mais ses vertus religieuses ont jeté un éclat incomparablement plus vif, et recommandent surtout sa mémoire aux enfants de la Compagnie.

On voyait briller en lui une pureté de mœurs et une délicatesse de conscience admirables, une estime et une sorte de respect du temps, qui lui fit trouver le secret, au milieu des épreuves d'une santé souvent chancelante, de composer une multitude d'ouvrages de littérature, de controverse religieuse et de dévotion, dont la plupart ont été traduits en plusieurs langues ; un attachement filial et profond à l'Église et au Vicaire de Jésus-Christ, qui en fit un adversaire déclaré des hérétiques et le soutint pendant vingt ans dans les fatigues de son grand travail sur l'histoire du jansénisme ; un zèle des âmes qui s'attachait de préférence à la conversion des calvinistes, et le conduisait toutes les semaines au chevet des malades de l'Hôtel-Dieu, et auprès des pauvres habitants des campagnes, qu'il aimait à instruire et à confesser ; un amour pour la discipline régulière qui ne souffrait aucun relâchement ; une humilité simple et vraie au milieu des applaudissements et des témoignages de bienveillance et d'amitié des plus hauts personnages du temps, et en particulier du Souverain Pontife Clément IX ; une piété douce et aimable qui se reflétait sur son visage ; enfin une charité prévenante et gracieuse qui se mettait au service de tout le monde.

Atteint d'une grave maladie, le P. Rapin supporta les douleurs les plus aiguës sans se plaindre, et presque sans en parler, même « à ceux qui avaient le plus sa confiance, ne voulant avoir que Dieu pour témoin de ce qu'il souffrait, et persuadé que le bonheur d'un chrétien est de souffrir ». Le beau livre, *La vie des prédestinés dans la bienheureuse éternité*, fut le fruit de cette maladie, « qui m'a plus instruit dans les voies de Dieu, si je l'ose dire, écrivait-il, que plusieurs années de religion ». Au reste, il vivait sans cesse

en face de la mort, s'y préparait chaque mois pendant un jour entier par un petit exercice qu'il avait composé lui-même pour son usage. Il la vit venir avec un calme et une sainte joie, et après avoir langui près de deux mois, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Franc. (*Arch. Rom.*). — SOTUELLUS, *Biblioth. Script.*, *p.* 717. — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 252. — DE BACKER, *Biblioth. des Écriv...*, *t.* 1, *p.* 603. — BOUHOURS, *Éloge du P. Rapin. Cf.* LÉON AUBINEAU, *Mémoires du P. Rapin...*, *t.* 1, *introd.*, *p.* XXIX. — RAPIN, *La vie des prédestinés dans la bienheureuse éternité, préface.* — CARAYON, *Bibliogr. histor.*, *n°* 2420. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 216. — *Biogr. univers.*, *au mot* RAPIN.

XXVIII OCTOBRE

—

Le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 1657, mourut au collège de Caen le P. NICOLAS BAILLY, religieux d'une perfection antique et dont toutes les actions portaient profondément l'empreinte d'un homme de Dieu. L'amour du recueillement, du silence et de la prière, joint à l'élan passionné de la charité et à toutes les saintes industries d'une âme qui ne semblait vivre et respirer que pour répandre les flammes divines qui la consumaient, paraissent avoir formé les principaux traits de sa vie. Par malheur, une mort trop prompte, et la dispersion des anciens trésors de nos bibliothèques, nous ont ravi un des plus précieux fruits de son amour filial pour la Compagnie, destiné à nous conserver le souvenir de nos premiers Pères de France depuis saint Ignace : ouvrage entrepris et exécuté sur l'instante prière d'une Congrégation Provinciale, et intitulé : « *De Gallis Societatis Jesu, in Gallia et extra Galliam, doctrina et virtute illustribus*, Des Jésuites français qui se sont illustrés, en France et hors de France, par leur doctrine et leurs vertus » ; recueil véritablement inappréciable, et dont le titre seul semble avoir pu échapper au naufrage, en nous dérobant même la plupart des noms de ces serviteurs de Dieu. « Plaise à No-

tre-Seigneur, éerivait le P. Bailly, dans la préfaee de la vie du P. Émond Auger, plaise à Notre-Seigneur que ce travail entrepris pour sa gloire, et dont plus de la moitié est aehevée, puisse être conduit à bonne fin par l'auteur, déjà parvenu à sa soixante-troisième année. Peut-être offrirait-il tout à la fois de précieux et chers souvenirs à la Compagnie tout entière, surtout aux Provinees de France ; et servirait-il, en rappelant à tous de si beaux exemples, à rendre plus ardent et plus fort l'élan de beaueoup de nos frères pour toutes les vertus de leur voeation, la sanctifieation d'un grand nombre d'âmes, et le plus grand honneur de Dieu » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 205. — SOTUELLUS, *Bibliotheca. . . , p.* 623. — DE BACKER, *Bibliothèque. . , t.* 2, *p.* 49. — BAILLY, *Historia vitæ R. P. Emundi Augerii, Parisiis*, 1652, *ad Lector.*

---

* Dans les derniers jours d'oetobre de l'année 1715, mourut à Québec le P. MICHEL DE COUVERT, à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie et vingt-deux parmi les sauvages de la mission de Lorette. Au début de son apostolat, le P. de Couvert eut à essuyer des fatigues et des rebuts ineroyables ; mais son invineible patience surmonta tous les obstacles, et suivant la prédiction que lui en avait faite le saint P. Chaumonot, il eut enfin la eonsolation de voir les pauvres âmes confiées à ses soins ehanger tout à coup et donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Épuisé de forees, le vaillant missionnaire dut, par ordre de ses supérieurs, quitter ses ehers sauvages

et revenir à Québec. Son zèle ne fit que changer de théâtre. Par sa résignation, son union à Dieu, sa fidélité à toutes les observances religieuses, il exerça au milieu de ses frères un apostolat non moins fécond que celui qu'il venait de quitter. En particulier, sa dévotion au Sacré-Cœur était très vive et, on peut le dire, extraordinaire : le Sacré-Cœur était son asile, son refuge, le lieu où il voulait rendre le dernier soupir. Au témoignage de son supérieur, il en reçut des grâces ineffables, pareilles à celles dont avait été comblé autrefois le P. Alphonse Ezquerra, comme de voir son âme introduite et plongée tout entière par la sainte Vierge dans la plaie sacrée du côté, de se sentir comme saint Jean presser contre la poitrine du Fils de Dieu, et pendant une année entière de se nourrir spirituellement de la chair et du sang de ce Cœur adorable. Aussi semblait-il ne plus vivre sur la terre, toutes ses pensées étaient au ciel ; il n'était occupé que de Dieu, et il en parlait sans cesse : « *Væ tacentibus de te*, malheur à ceux qui se taisent de vous », disait-il à l'exemple de saint Augustin, et quand il fut sur le point, ainsi qu'il l'avait désiré, d'expirer dans le Cœur de Jésus, ses dernières paroles furent encore pour recommander à ses frères de parler souvent de Dieu.

Lettre circulaire du P. Joseph Germain, *à la mort du P. Michel de Couvert*, « *à Québec, le* 1er *nov.* 1715 » *(Arch. dom.)* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 17a *jul., P. Alphonsus Esquerra, p.* 34.

XXIX OCTOBRE

—

Le vingt-neuvième jour d'octobre de l'an 1693, mourut au collège de Vannes, à la fleur de l'âge, mais consumé rapidement par ses travaux apostoliques, le P. Pierre Bouault, héritier de l'esprit et des œuvres du vénérable P. Vincent Huby, après avoir été l'un de ses plus dévoués coopérateurs dans l'œuvre des retraites. « On voyait revivre en lui, dit la courte notice où nous retrouvons son souvenir, ces anciens ouvriers de Dieu et de la Compagnie qui, par une alliance merveilleuse des dons naturels, d'un travail que rien ne lassait, et d'une sainteté consommée, portaient en eux une force divine capable de renouveler tout un monde ». Aussi dans ce temps où la Bretagne comptait un si grand nombre de saints et illustres missionnaires formés à l'école des PP. Huby, Maunoir et Rigoleuc, l'évêque de Vannes crut pouvoir dire, à la mort du P. Bouault, qu'il avait perdu le meilleur ouvrier de son diocèse.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Champion, *Vie du P. Huby, Nantes*, 1698, *p.* 271.

Le même jour de l'an 1631, mourut le P. François Gandillon, à l'âge de quarante-deux ans, au collège d'Alençon, qu'il gouvernait alors en qualité de Recteur. La vénération dont il était l'objet était si grande, que pour ses funérailles il fallut transporter son corps dans l'église des religieux de saint François, l'église du collège ne pouvant contenir la multitude accourue pour lui rendre les derniers devoirs. Il avait apporté dans la Compagnie la réputation d'un jeune homme dont la piété, l'innocence, les études, et le désir de beaucoup faire pour Dieu, semblaient promettre un digne successeur des premiers disciples de saint Ignace. Sa générosité à se vaincre et à faire valoir au service de Dieu tous les dons qu'il avait reçus, justifia les promesses de son enfance ; et les collèges de Rennes, d'Orléans, de La Flèche, de Paris et d'Alençon lui durent des leçons et des exemples qui firent le plus grand honneur à la Compagnie.

Cordara, *Historia Societ. Jesu*, *part.* 6, *lib.* 16, *n.* 259, *p.* 517. — Sotuellus, *Bibliotheca*, *p.* 228.

XXX OCTOBRE

—

Le trentième jour d'octobre de l'an 1686, mourut à Bapaume le P. CLAUDE d'HÉDICOURT, âgé de quarante-et-un ans. Il avait été prévenu dès sa plus tendre enfance des bénédictions de Dieu ; son innocence lui avait fait donner le surnom d'ange. Dès le temps de ses études, quoiqu'il n'eût pas encore dix-sept ans, toutes les pratiques de la perfection religieuse lui étaient familières, comme aux Stanislas et aux Louis de Gonzague. La principale maxime de sa vie, objet de ses méditations incessantes, et qui fut toujours pour lui la source d'une force et d'un calme inaltérables, était qu'il faut accomplir en tout le bon plaisir de Dieu ; dès qu'il l'avait reconnu, rien n'était capable de l'arrêter.

A peine élevé au sacerdoce, il obtint les missions du Levant ; mais le brûlant climat de la Syrie mit bientôt ses jours en danger ; et il reçut l'ordre de rentrer en France, au bout de six ans d'apostolat. Dieu le voulait ; il se soumit donc avec joie, et passa dans la résidence de Bapaume les dernières années de sa vie. Bien loin d'y chercher le repos et un adoucissement à ses souffrances, il ne se considéra que comme une victime qu'il devait chaque jour immoler à Dieu par la pénitence ; et son courage lui donna cette énergie supérieure à toutes les défaillances de la nature, que savent si merveilleusement trouver les saints. Il sem-

blait, comme saint Pierre Claver et saint Pierre d'Alcantara, avoir fait ici-bas un pacte avec son corps pour ne pas lui donner un moment de répit jusqu'à la mort. Le jour, il ne le laissait jamais sans quelque instrument de pénitence, cilice, haire, chaîne de fer, tourment de la faim et de la soif, longues et sanglantes flagellations ; la nuit, même dans les rigueurs de l'hiver, il n'interrompait sa prière que pour prendre, par force, quelques moments d'un court sommeil, sur une planche et tout habillé.

Et cependant, dans ce perpétuel état de souffrance, le P. d'Hédicourt ne semblait vivre que pour le salut des âmes, surtout des pauvres et des misérables les plus abandonnés. Il se faisait leur infirmier et leur serviteur le plus humble, aussi bien que leur catéchiste, leur confesseur et leur intercesseur auprès de Dieu. Aussi quand il leur fut enlevé par la mort au bout de trois ans, ses funérailles offrirent-elles un admirable et touchant témoignage de la vénération publique. Le gouverneur, les soldats de la garnison, la noblesse et le peuple se pressaient à l'envi autour de sa dépouille, pleurant et poussant des cris de douleur, invoquant hautement leur père, leur apôtre et leur saint. Vainement l'environna-t-on de gardes pour contenir la multitude, toutes les résistances furent brisées, et il fallut laisser pendant quelque temps tous les pauvres et les misérables couvrir de leurs larmes et toucher une dernière fois les restes de celui qui, jusqu'à son dernier soupir, les avait si souvent et si tendrement consolés, en remplissant leur cœur de l'amour de Dieu.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).

---

* Le même jour, mourut à Arras en 1642 le F. Jacques Bidaut, Coadjuteur temporel, qui, sans avoir étudié les règles de l'art, possédait dans un rare degré tous les secrets de l'architecte, et rendit les plus grands services à plusieurs de nos maisons et collèges. « Cette maison entr'autres, écrit le P. Castillon, Recteur du collège d'Arras, lui doit tout ce qu'elle est, ayant été le seul architecte qui en donna le dessin et la conduisit jusques à la perfection ». — « Mais ce qui est plus à priser, continue le même Père, le F. Bidaut était un très bon religieux, humble, obéissant, patient, fort adonné à l'oraison, et laborieux à merveille ». Une maladie de langueur acheva de faire briller du plus vif éclat toutes ses vertus et en particulier sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu. Après avoir reçu les derniers sacrements de l'Église, « avec des sentiments extraordinaires de dévotion », il s'endormit du sommeil des justes, « dans une douceur et une paix d'esprit admirables ». Il était âgé de soixante-dix-sept ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. André Castillon, *à la mort du F. Jacques Bidaut,* « *d'Arras, ce* 30e *d'octobre* 1642 » *(Arch. dom.). — Elogium F. Jacobi Bidaut (Arch. dom.).*

XXXI OCTOBRE

—

Le trente-et-unième jour d'octobre de l'an 1663, mourut au collège de la Trinité, à Lyon, le P. THÉOPHILE RAYNAUD, l'un des plus savants hommes de son siècle, et qui ne fit pas moins d'honneur à la Compagnie par sa fermeté sacerdotale et par ses vertus religieuses, que par son immense érudition. Le pape Innocent X proclamait hautement que ce digne fils de saint Ignace avait été particulièrement éclairé par le Saint-Esprit pour l'ornement et la défense de la sainte Église. Alexandre VII assurait que l'un de ses plus agréables délassements était de lire les ouvrages d'un si savant homme. Les cardinaux de Lugo et Bona, le savant André du Saussay dans son martyrologe de l'Église de France, et plusieurs autres juges de pareil mérite, ne parlent du P. Théophile Raynaud qu'avec les expressions de l'admiration la plus vive. Un de nos Pères Généraux ne croyait pas que la Compagnie possédât alors un homme plus docte ; et un autre, le P. Vincent Caraffe, bon appréciateur en fait de sainteté, assurait que tous les trésors de la prodigieuse érudition du P. Raynaud demeuraient néanmoins bien au-dessous de ses héroïques vertus. Des critiques superficiels, qui semblent n'avoir jamais pris la peine de lire et d'étudier les œu-

vres du P. Raynaud, seront peut-être étonnés de pareils éloges, ne pouvant pas même se douter de tout ce que ses livres renferment de richesses, par exemple sur la Personne adorable du Dieu fait homme, ou sur les splendeurs de la vie morale, empruntées à toute la tradition des philosophes païens et des saints Docteurs, et sur une multitude presque infinie de problèmes d'antiquité profane et sacrée, que l'on chercherait vainement ailleurs. Beaucoup le connaissent bien plutôt par quelques saillies de caractère, ou par quelques traits d'originalité, sans soupçonner que le mérite éminent de ce grand homme l'avait fait demander par la cour, le clergé, le peuple de la Savoie, pour successeur de saint François de Sales; ou que Richelieu s'était efforcé en vain de faire du P. Raynaud un instrument docile de sa politique, sans pouvoir en venir à bout par les persécutions pas plus que par les promesses.

Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, cet infatigable religieux partageait encore sa vie entre la prière, l'étude et les ministères du salut des âmes. C'est là, disait-il à un triste apostat de la Compagnie, toute la vie du Jésuite fidèle à sa vocation; et quant à l'ardeur de son zèle, « nous attestons l'avoir vu mille fois, écrit un de ses frères, même dans sa plus extrême vieillesse, descendre péniblement les escaliers du collège de la Trinité, pour entendre à la porte les confessions de quelques mendiants ou de quelques pauvres servantes, dès qu'il était averti par le portier, et diriger toujours avec le même zèle la congrégation des principaux habitants de Lyon ». Aussi celle-ci donna-t-elle un éclat presque sans exemple aux fêtes célébrées pour le cinquantième anniversaire de la première messe du P. Raynaud, annoncé solennellement par l'artillerie de la ville, et dont nous possédons encore la relation.

Il n'avait pas moins bien mérité, et par ses écrits et par ses démarches, de plusieurs saints Ordres religieux, qui lui en témoignèrent leur reconnaissance après sa mort, par des obsèques solennelles. Le Général des Chartreux alla jusqu'à faire offrir à son intention un grand nombre de messes et de prières, dans toutes les maisons des fils de saint Bruno.

La fin de ce fidèle serviteur de Dieu fut du reste en tout point digne de sa vie. La veille, trentième jour d'octobre de l'an 1663, le vénérable et courageux vieillard ne s'était encore exempté d'aucun des détails de la vie commune. Mais éclairé par une lumière divine, il annonça le soir à l'un de ses frères que le lendemain il remettrait son âme entre les mains de Dieu, et qu'il espérait bien assister dans le ciel à la glorieuse fête de tous les Saints. Le jour suivant, il se leva à quatre heures pour faire sa méditation, voulant jusqu'à son dernier soupir se montrer fidèle à ses saintes règles. Mais il ne tarda que peu de moments à tomber dans une suprême défaillance ; et quelques minutes à peine après avoir reçu le saint viatique et répété avec un profond sentiment d'amour le cantique du saint vieillard Siméon, il expira en paix, également plein de jours et de mérites, dans la quatre-vingtième année de son âge et la soixante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Bibliotheca...., p. 757.* — Drews, *Fasti Societ. Jes., 31ª octob., p. 425.* — de Backer, *Bibliothèque.., t. 1, p. 607.* — Carayon, *Bibliographie historique S. J., n. 2432, p. 331.* — Raynaud, *Opera, t. 6, p. 621 seqq.* — Boniel, *S. J., Éloge du R. P. Théophile Raynaud, composé à l'occasion de sa nouvelle messe en la cinquan-*

tième année de sa prestrise. Cf. Raynaud, *Opera, t.* 6, *p.* 628 *seqq.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura ital., t.* 8. — Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon, t.* 2, *p.* 740, 743. — *Journal des Savants, ann.* 1667. — Collombet, *Études sur les historiens du Lyonnais, t.* 1, *p.* 125-161. — Michault, *Mélanges historiques et philologiques, t.* 2, *p.* 346, 369. — Nicéron, *Mémoires, t.* 26. — Feller, *Dictionnaire historique, t.* 5, *p.* 227. — *Biographie universelle, t.* 37, *p.* 183. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 41, *p.* 466. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie..., t.* 4, *ch.* 7, *p.* 349, 350.

---

* Le même jour de l'an 1661, mourut au collège de La Flèche, dans la soixante-et-unième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Pierre Mambrun, du diocèse de Clermont, homme d'un génie également souple et élevé, qui parut tour à tour avec le même éclat dans les chaires de rhétorique, de philosophie et de théologie. A Caen, il voyait plus de trois cents écoliers se presser autour de lui. Au milieu d'eux se distinguait celui qui fut plus tard l'illustre évêque d'Avranches, Daniel Huet, qui déclarait bien haut « se devoir tout entier » à son maître, et lui voua jusqu'à la mort une affection reconnaissante. Ses œuvres poétiques, écrites avec une pureté et une élégance dignes de Virgile, méritèrent les suffrages et l'admiration de tous les humanistes de l'époque. Mais c'est par ses vertus religieuses que le P. Mambrun est surtout digne d'éloge : une obéissance parfaite, dit l'auteur de sa notice, dont il avait fait la règle et l'inspiratrice de toute sa vie ; un amour du travail dont la mauvaise santé elle-même ne pouvait enchaîner l'élan ; un zèle des âmes qui lui faisait joindre aux fatigues de l'enseignement et de l'étude celles de la prédication et de la direction d'une congré-

gation : une présence de Dieu si vive et si continuelle, qu'au milieu même des occupations les plus absorbantes, il ne laissait jamais passer une heure sans s'y renouveler par un acte exprès ; enfin une patience inaltérable au milieu des plus cruelles douleurs de sa dernière maladie. Le P. Mambrun avait toujours eu une frayeur extrême de la mort ; mais quand il la vit venir, toutes ses appréhensions se dissipèrent, et nul ne s'endormit avec plus de paix et de confiance dans le sein de Dieu, « fruit ordinaire, remarque l'auteur de son éloge, de la vie passée saintement en religion ».

Elogium P. Petri Mambruni (Archiv. dom.) — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 229. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu. p.* 681. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains. . .*, *t.* 1, *p.* 478. — de Rochemonteix, ***S. J.***, *Le Collège Henri IV de la Flèche, t.* 3, *p.* 123 *et suiv.* — H. Chérot, *S. J.*, *Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne, chap.* ix, *Querelle littéraire entre Le Moyne et Mambrun*, *p.* 233 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 292.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

1er NOVEMBRE

—

Le premier jour de novembre de l'an 1629, mourut près de Béziers le P. Claude de Sainte-Colombe, surnommé le saint Recteur de Tournon, et dont on disait que sa présence et ses prières suffisaient pour garantir une ville des fléaux de la colère divine. C'est dans la sainte Eucharistie qu'il avait trouvé dès son enfance la source de tous les dons surnaturels et de toutes les vertus: une pureté de cœur si parfaite, que les yeux les plus vigilants n'avaient pu découvrir, même dans sa première jeunesse, une faute vénielle délibérée; un amour du recueillement et du silence qui ne lui laissait jamais perdre de vue la présenee de Dieu; une insatiable ardeur à immoler son corps en toute manière, à répandre son sang, à porter sur sa chair les stigmates de la Passion, pour

s'unir au sacrifice de l'Agneau immolé sur les autels ; une lumière toute divine qu'il puisait dans la conversation intime du Sauveur, pour diriger ses moindres actions ; enfin les trésors même des sciences et des lettres humaines, auxquelles il s'appliquait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il le faisait pour l'amour et pour la gloire de Dieu.

Mais lorsque le P. de Sainte-Colombe eut été élevé au sacerdoce, sa dévotion pour Notre-Seigneur sembla ne plus connaître de bornes. A peine passait-il une heure de la journée sans venir se prosterner un moment devant le saint tabernacle, et il y demeurait une grande partie de la nuit, répétant sans cesse ces paroles du saint homme Job : « *Quis det de carnibus ejus ut saturemur* » ! et celles-ci de saint Jean Chrysostôme : « *Unus sit nobis dolor hac esca privari* » ! Deux fois seulement depuis son élévation au sacerdoce, il se trouva dans l'impuissance de célébrer la sainte messe ; et l'une des deux fois, espérant trouver le soir une église catholique, il demeura jusqu'à la nuit complètement à jeun, pour avoir du moins le bonheur de communier. Quand il avait quelques grâces plus importantes à demander, et surtout pendant ses retraites, il obtenait la permission de consacrer plusieurs heures au saint sacrifice. Pour se rendre moins indigne d'un si grand ministère, comme saint François de Borgia, il recourait deux fois chaque jour au saint tribunal de la pénitence. Enfin son amour ineffable pour le Sauveur Jésus ne lui laissait pas de repos, dès qu'il s'agissait de lui gagner des âmes, au péril même de sa vie. Lorsqu'il remplissait les fonctions de Père spirituel auprès des jeunes religieux de la Compagnie, ou qu'il entendait les confessions des prêtres, deux ou trois paroles suffisaient souvent pour les en-

flammer du désir de la sainteté, mais c'étaient de ces paroles qui semblaient sortir des lèvres et du cœur même de Jésus-Christ.

La peste ayant éclaté à Béziers, où il prêchait le carême, le P. de Sainte-Colombe s'offrit aussitôt à voler au secours des victimes du fléau. Les magistrats de la ville, loin d'accéder à sa demande, l'obligèrent à chercher un abri dans un village éloigné de quelques milles. Nul sacrifice ne pouvait être plus pénible au serviteur de Dieu : « Oh ! quelle joie, avait-il répété souvent, si je pouvais mourir de cette mort que les autres ont en horreur, être jeté comme un pestiféré dans un fossé, et rendre le dernier soupir, abandonné de tous, sans aucune consolation humaine » !

Cette héroïque prière fut en partie exaucée. La contagion étendit ses ravages jusqu'au lieu de sa retraite, multipliant partout les morts et les mourants. Le P. de Sainte-Colombe saisit avidement cette occasion de se sacrifier ; il se livra sans réserve au service des malades, leur prodiguant jour et nuit tous les soins de l'âme et du corps, avec la plus industrieuse et la plus infatigable charité. Enfin il fut atteint lui-même par le terrible mal, et il eut la joie de donner sa vie pour ses frères, au milieu des plus doux transports de la reconnaissance et de l'amour.

Litter. annuæ Prov. Tolosanæ (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6, *lib.* 14, *n.* 124, *p.* 309. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 1 *nov.*, *p.* 256. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 1a *nov.*, *p.* 427. — Patrignani, *Menol.,* 1 *nov.*, *p.* 8.

* Le même jour de l'an 1635 rappelle la glorieuse mort, à Pont-à-Mousson, du P. François Rousselet, suivie quelques jours après de celle du P. Didier Barbazan, victimes l'un et l'autre de leur dévouement au service de tous les malheureux dans cette grande guerre qui jeta en Lorraine six corps d'armée entiers, Français, Allemands, Suédois, Croates, Hongrois : couvrit pendant trois ans le pays tout entier de ruines et de sang, et ne coûta pas la vie à moins de six cent mille habitants. La peste, la famine, tous les maux s'étaient déchaînés à la fois avec une violence inouïe. La charité de nos Pères de Pont-à-Mousson multiplia les efforts pour faire face à tant de misères. On les vit donner leurs soins aux malades dans les hôpitaux, visiter les prisonniers, prodiguer tous les secours aux infortunés gisant sur les places publiques. Parmi les plus intrépides, se distinguaient les PP. Rousselet et Barbazan : nulle misère, nulle infection ne les étonnait ; ils couraient avec une ardeur incroyable aux plus rebutants et aux plus abandonnés. Mais ils ne tardèrent pas à succomber à tant de fatigues. Le P. Barbazan était un modèle de candeur, d'obéissance et d'humilité, dévoré du zèle des âmes, uniquement préoccupé des moyens de les conduire au ciel. Le P. Rousselet était professeur de philosophie à l'université de Pont-à-Mousson. Quand le P. Provincial lui déclara que son mal était sans remède, il ne perdit rien de la sérénité de son visage ni de la tranquillité de son âme, et il se contenta de répondre par ces paroles du Psalmiste : *Lætatus sum*..., puis il ajouta : « Je mourrai au comble de mes vœux, si je puis me dire vrai membre de la Compagnie, et mourant au poste qu'elle m'a confié ». — « Oui, reprit le P. Provincial, vous avez cette double consola-

tion ». — « Dieu soit loué, dit-il alors, je n'ai plus rien à désirer ». Et il s'entretint doucement avec Notre-Seigneur, et cessa de vivre au moment où il s'efforçait de répéter le *Gloria Patri*.

Elogia defunct. Prov. Campan. (Archiv. Rom.). — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *liv.* 8, *p.* 513, 514.

II NOVEMBRE

Le deuxième jour de novembre de l'an 1639, mourut à Reims le P. Jacques François, de la Province de Champagne, professeur d'Écriture sainte et chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, où l'on distinguait particulièrement ses élèves à l'amour et au respect qu'il leur inspirait pour tous les oracles divins, et aux fruits de lumière et de piété qu'ils en retiraient pour toute la conduite de leur vie. Le P. Jacques François avait continuellement devant les yeux la sainte pensée de la mort ; il l'entretenait avec affection et confiance : elle lui avait été d'un puissant secours pour arriver à une extraordinaire pureté de cœur, et lui faisait concevoir un si ardent désir de jouir de la vue de Dieu, qu'il avait souvent à la bouche ces paroles du Prophète et d'autres semblables : « *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei* ? Quand donc me sera-t-il donné d'aller et de paraître devant la face de mon Dieu » ? — Il composait une paraphrase en vers latins sur le cantique du saint roi Ézéchias, lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la mort. Selon la belle expression de son épitaphe, que nous a transmise Dom Calmet dans sa Bibliothèque de Lorraine, « il la vit venir sans crainte, parce qu'il n'avait rien laissé en son âme qui pût lui offrir

quelque sujet de tristesse ou d'inquiétude, et il quitta les hommes avec joie, pour aller vivre avec son Dieu, ne laissant aux témoins de sa vie toute céleste et de son bienheureux trépas, que le sentiment d'une sainte envie », et prononçant sans cesse du cœur et des lèvres ces paroles du Psalmiste : « *Suscipe me, Domine, secundum verbum tuum, et vivam* ; Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole, et je vivrai ».

Litter. Ann. Provinc. Campan., ann. 1639 (*Arch. Rom.*). — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, l.* 8, *p.* 514. — NADASI, *Ann. dier. memorab.,* 2ª *nov., p.* 258. — SOTUELLUS, *Bibliotheca...., p.* 364. — DE BACKER, *Bibliothèque...., t.* 5, *p.* 210. — DOM CALMET, *Bibliothèque de Lorraine, p.* 391.

Le même jour moururent le P. FRANÇOIS DE SAINT-REMI à Rennes en 1652, et le F. Scolastique PHILIBERT ÉLÉAZAR GUÉNEAU à Paris en 1656. La vie entière du P. FRANÇOIS DE SAINT-REMI montra ce que peut une âme énergique et dévouée à tout prix au service de Dieu, malgré la faiblesse du tempérament et de nombreuses infirmités. Comme son bonheur était de souffrir pour Jésus-Christ, tant que la maladie ne l'enchaînait pas de manière à ne plus pouvoir se remuer, il continuait péniblement ses visites des hôpitaux, des prisons et des plus misérables réduits, théâtre ordinaire de son zèle ; et ses supérieurs, tout en n'osant pas s'opposer à l'inspiration visible du Saint-Esprit, ne pouvaient comprendre comment il trouvait encore la force de se livrer en secret à des austérités surprenantes, que lui faisait embrasser avec ardeur son amour pour la croix.

Le F. Scolastique Philibert Éléazar Guéneau était à peine âgé de vingt-trois ans. Nous n'avons malheureusement aucun détail sur l'enfance et le noviciat de cet angélique jeune homme ; mais les regrets incroyables que sa mort causa au collège de Paris, où il n'était cependant que depuis trois semaines, montrent à quel degré il répandait parmi ses élèves et ses frères la bonne odeur de Jésus-Christ. Son innocence et son recueillement, la modestie de sa démarche, la sagesse surnaturelle de ses paroles, le reflet de la présence de Dieu qui brillait sur son visage, sa tendre dévotion pour le Sauveur et sa sainte Mère, le rendaient également admirable et aimable à tout le monde. Mais, dit un témoin de sa mort, il soupirait avec tant d'ardeur après l'heureux moment de s'unir à Dieu pour toujours, que sa prière fit une sainte violence au ciel ; et il expira doucement dans le baiser du Seigneur, ne cessant jusqu'à son dernier soupir de le remercier et de le bénir avec des transports de joie de ce qu'il lui était donné de mourir dans la Compagnie.

P. Fr. de Saint-Remi. — *Elog. defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).*
F. Phil. Guéneau. — *Lettre circulaire du* P. André Castillon *à la mort du F. Guéneau, « à Paris, 3 nov.* 1656 » *(Archiv. dom.).*

III NOVEMBRE

—

Le troisième jour de novembre de l'an 1672, mourut dans les flots du Saint-Laurent le jeune F. Coadjuteur NOEL JUCHEREAU, infirmier de la résidence de Québec, âgé seulement de vingt-cinq ans, et depuis sept ans religieux de la Compagnie. Il avait étudié en France, durant deux années entières, la médecine et la pharmacie, avant de se consacrer au salut des âmes. Son rare talent, joint aux éminentes vertus de sa vocation, lui avait acquis, dans un haut degré, la vénération non moins que l'amour des Français de la colonie et des sauvages. Homme de prière et de travail, il donnait, chaque nuit, deux heures au saint exercice de l'oraison, avant le réveil de ses frères ; et bien qu'il fût accablé tout le jour par les malades qui recouraient à sa charité, la présence de Dieu lui était si familière et si vive que, dès qu'il se trouvait seul un moment, il se prosternait pour offrir à Notre-Seigneur quelque acte fervent d'amour et d'adoration. A l'arrivée et après l'examen de chacun de ses visiteurs, il lui remettait quelque livre de dévotion pour occuper son esprit des choses de Dieu, pendant que lui-même préparait les médicaments nécessaires ; et cette pieuse industrie servit à la sanctification d'un grand nombre d'âmes.

Ce bon Frère avait le plus tendre amour pour la Reine des anges. Tous les samedis, il allait en son honneur, à jeun et tête nue, même en hiver, quelle que fût la rigueur du froid, visiter et soigner les pauvres sauvages de Notre-Dame de Foye, à quatre milles de Québec. Souvent il lui recommandait humblement ses malades ; et cette Mère de bonté, qui le favorisa plus d'une fois de sa présence, exauçait si visiblement ses désirs, qu'il finit par lui demander des guérisons un peu moins promptes, dans la crainte de se voir attribuer à lui-même le don des miracles. Peu de jours avant le naufrage où il périt, une lumière intérieure fit comprendre au F. Juchereau qu'un danger prochain le menaçait ; et il s'y prépara par un redoublement de ferveur, de pénitence et de charité. La veille même de sa mort, comme il s'accusait aux pieds de son confesseur de quelques légères imperfections, il reçut une grâce de larmes et de contrition si extraordinaire, que les sanglots lui coupèrent la voix. Le lendemain, s'étant embarqué sur un frêle canot d'écorce, pour aller visiter ses chers malades, il fut victime au milieu du fleuve d'un accident imprévu, et il périt dans les flots, au moment où il récitait avec ses compagnons les litanies de la sainte Vierge, c'est-à-dire dans l'acte même de la prière, du zèle et de la charité.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *nov.*, *p.* 19.

Le même jour de novembre l'an 1659, mourut à la Martinique le P. JACQUES BONNIN, breton. Jusqu'à l'extermination des tribus Huronnes par les Iroquois, il avait travaillé avec les saints apô-

tres du Canada à la conversion des sauvages. « En le voyant, vous connaîtrez aussitôt que ce n'est pas un homme du commun, écrivait à son fils la Mère Marie de l'Incarnation ; mais je l'honore plus de ce qu'il est un grand serviteur de Dieu, que pour tous ses autres grands talents . . . . . » — « C'est une grande bénédiction, disait de lui et de ses compagnons le P. Jérôme Lallemant, de voir le courage et le zèle de ces bons Pères ; le sang et la mort de ceux qui les ont précédés les animent ; leur joie paraissait si grande sur leurs visages, qu'on eût dit qu'ils s'en allaient tous prendre possession d'une couronne et d'un empire » !

Relations de la Nouvelle-France, année 1648. *Relation du* P. JÉROME LALLEMANT. — *Lettres de la* VÉNÉR. MARIE DE L'INCARNATION, *p.* 449.

—

* Le quatrième jour de novembre de l'an 1629, mourut au noviciat de Toulouse le F. Bertrand Verdier, digne émule de saint Stanislas Kostka. Dès sa plus tendre enfance, toutes les pratiques de mortification lui avaient été familières, et sa plus douce consolation était de s'entretenir avec Dieu. Quand il se présenta pour entrer dans la Compagnie, interrogé par le Père Provincial quel motif l'amenait sous l'étendard de saint Ignace : « Celui, dit-il, de pouvoir éviter plus facilement les fautes les plus légères ». Bientôt le saint jeune homme fut mûr pour le ciel ; comme son angélique patron, il ne pouvait contenir les flammes divines qui le consumaient ; et souvent ses frères l'entendaient pendant ses oraisons éclater en transports d'amour. Une fois, à la suite d'un de ces assauts plus violents, on le trouva tout hors de lui et comme privé de vie. Une fièvre brûlante ne tarda pas à se déclarer, et après peu de jours le F. Verdier s'endormit paisiblement dans le baiser du Seigneur.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu,* 6ª *part., lib.* 14, *n.* 123, *p.* 309. — *Elog. defunct. Provinc. Tolos.* (*Archiv. dom.*).

Le même jour encore de l'an 1714, mourut à Québec le F. Coadjuteur JACQUES L'ARGILIER, surnommé le Castor parmi les sauvages. Ce bon vieillard, âgé de près de quatre-vingts ans, avait passé un demi-siècle au service des missionnaires. Sa fidélité, à l'épreuve de toutes les privations et de tous les périls, sa piété, sa persévérance, lui avaient mérité la grâce d'être reçu dans la Compagnie. Dieu se communiquait libéralement à cette âme simple et généreuse, qui croyait ne faire que son devoir en accomplissant la perfection de la justice chrétienne. Deux jours avant sa mort, voyant un de nos Pères que son état jetait dans une profonde tristesse : « Mon Père, lui dit-il, je m'en vais, je meurs, voilà qui est fait, mais la Providence aura soin de vous. Il vous viendra, un de ces jours, du monde pour vous secourir à ma place, et cela dans le temps que vous y penserez le moins » ! Peu après, la prédiction du bon Frère s'accomplit à la lettre et d'une manière tout à fait inattendue, comme pour faire éclater le mérite de ses prières et la puissance de son intercession auprès de Dieu.

Lettre du P. MERMET, *à la mort du F. Jacques L'Argilier,* « *Village des Cascaskias*, *le* 25 *février* 1715 » (*Arch. dom.*).

V NOVEMBRE

Le cinquième jour de novembre de l'an 1660, mourut à Ispahan le P. Alexandre de Rhodes, un des plus glorieux enfants de la catholique ville d'Avignon, et le Xavier de la Cochinchine et du Tonkin, comme le proclamaient ses contemporains. Nous ne savons si l'on trouverait en effet un autre missionnaire de la Compagnie qui ait suivi de plus près, avec plus d'éclat et au milieu de plus de merveilles, les traces de François-Xavier aux extrémités de l'Orient. Parti de Rome pour les Indes à l'âge de vingt-six ans, il prélude à sa noble et sainte carrière, auprès des prisonniers et des esclaves de Goa. Dans les quelques jours de la traversée de cette première ville à Tuticorin, il convertit et baptise cinquante payens, au milieu d'une furieuse tempête. En attendant à Malacca le départ du navire qui doit l'emporter vers sa mission, aidé d'un seul compagnon, il enfante à Jésus-Christ par le saint baptême deux mille infidèles. En abordant pour la première fois au rivage du Tonkin, il annonce le vrai Dieu du haut de la poupe du vaisseau, et avant d'avoir mis pied à terre, il arrache au démon par ce premier discours deux de ses auditeurs qui n'avaient jamais entendu le nom de Jésus. Trois ans

ne se sont pas encore écoulés, et parmi la foule immense de ses néophytes, dont il a parfois baptisé jusqu'à deux cents en une seule nuit, il compte dix-huit membres de la famille du roi avec deux cents prêtres des idoles ; et vingt-cinq ans plus tard, cette église, qui le reconnaît pour son fondateur et son père, compte jusqu'à trois cent mille chrétiens.

A l'exemple du grand apôtre des Indes, le P. de Rhodes communique à ses néophytes le pouvoir de chasser les plus fiers démons, de guérir les malades et de ressusciter les morts, avec quelques gouttes d'eau bénite ou par l'attouchement de la sainte croix. Dans un seul village, en une semaine, six de ses envoyés rendent la santé à deux cent soixante-douze malades. Un soulèvement général de l'idolâtrie aux abois le fait à plusieurs reprises jeter dans les fers, et même condamner à mort ; mais dans une de ces fréquentes arrestations, il baptise quatre-vingt-douze idolâtres. Jeté dans une barque et livré à une troupe de soldats qui doivent l'arracher de force à sa chère mission, il convertit vingt-quatre de ses gardes et le capitaine qui les commande ; puis se faisant déposer sur un rivage désert, il reprend bientôt le cours de son apostolat. Quinze fois, pour évangéliser ainsi le Tonkin ou la Cochinchine, il traverse au péril de sa vie le golfe d'Haïnan, si fameux en tempêtes et en naufrages. Et lorsqu'il se décide à venir chercher en Europe un renfort de vaillants ouvriers fournis par la Compagnie tout entière, il ne quitte l'Orient qu'après avoir organisé l'œuvre merveilleuse de ses catéchistes, une des plus belles dont les annales de nos missions aient conservé le souvenir.

Enfin, la grandeur des périls et des épreuves de son retour à Rome égale celle de son apostolat. Jeté en prison à Java par les

Hollandais hérétiques, il y gagne encore des âmes ; séparé alors, par les sectaires furieux, de tous les autres captifs, seul dans un plus profond cachot, il se repose de ses autres travaux, en faisant les Exercices de saint Ignace ; puis rendu de nouveau à la liberté, il traverse les royaumes des Indes, une grande partie de l'Asie ; et au bout de trois ans et demi de voyages, comme il le raconte lui-même, « parmi tant de dangers sur terre et sur mer, tant de tempêtes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux déserts, tant de barbares, tant de payens, tant d'hérétiques et tant de turcs, toujours porté, dit-il, sur les ailes de la Providence », il vient déposer aux pieds de son Général et du Vicaire de Jésus-Christ, les vœux et les espérances des églises qu'il a fondées aux extrémités du monde.

Rentré en France pour y susciter des apôtres, on peut sans exagération le regarder comme l'auteur de cet immense courant qui depuis plus de deux siècles entraîne tant de missionnaires français vers les plus barbares nations de l'Orient. « Allons, mes Pères, dit-il, en terminant le récit de ses voyages, à la glorieuse troupe dont il devait être le chef, Jésus nous appelle pour être les instruments de sa gloire, dans le salut de tant de peuples que le démon lui a ravis ». Ce grand homme se préparait donc à revoir ses chers néophytes, lorsque l'obéissance lui ordonna de s'arrêter à la cour du roi de Perse pour y annoncer Jésus-Christ. C'était redemander à un homme de plus de soixante ans, usé par quarante années de missions, le travail d'une fondation toute nouvelle, parmi des peuples de langues et de coutumes inconnues, en même temps que le sacrifice de ses plus vives et de ses plus saintes affections. Mais rien n'était au-dessus de la générosité du P. de Rhodes. Pendant qu'il

étudiait la langue persane, il parcourait sans cesse les environs de la ville d'Ispahan, conférant le baptême aux petits enfants malades, et balbutiant sans honte, devant les sectateurs de Mahomet, le peu qu'il savait de leur idiome, sans s'inquiéter des rebuts, des malédictions, des coups et des menaces de mort dont il était poursuivi. Il méditait la fondation de nouvelles églises jusque parmi les Géorgiens et dans la grande Tartarie, lorsqu'il fut arrêté par la mort, au milieu de ces peuples qui déjà l'avaient surnommé le saint, l'homme de lumière, et qui lui firent des funérailles telles que la capitale des rois de Perse n'en avait encore jamais vu, tandis que ses frères le proclamaient également admirable par la pratique de toutes les vertus religieuses et par ses immenses travaux.

CORDARA, *Historia Societ. Jesu, part.* 6a, *l.* 12, *n.* 145 *seqq.*, *p.* 142 *seqq.* — DE RHODES, *Voyages et Missions du P. Alex. de Rhodes, Nelle édit., annotée par le* P. GOURDIN, *S. J., Lille* 1884. — *Lettre circulaire du* P. AIMÉ CHÉZAUD, *à la mort du P. Alex. de Rhodes,* « *à Ispahan, ce* 11 *novembre* 1660 » *(Arch. dom.).* — FLEURIAU, *État présent de l'Arménie, p.* 46. — VILLOTTE, *Voyages d'un Missionnaire, p.* 136 *et suiv.* — SOTUELLUS, *Bibliotheca..., p.* 24. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.,* 5a *nov., p.* 433. — PATRIGNANI, *Menol.,* 5 *nov., p.* 31. — JACQ. DE MACHAULT, *S. J., Mission de Perse, p.* 79. — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 622. — FELLER, *Dictionnaire historique, t.* 5, *p.* 259. — *Biographie univers., t.* 37, *p.* 481. — *Nouvelle Biographie génér., t.* 42, *p.* 104.

VI NOVEMBRE

—

Le sixième jour de novembre de l'an 1653, mourut en Syrie, après dix-huit années d'apostolat, le P. Jean Amieu, de la Province de Lyon. Né de parents hérétiques, il eut le bonheur d'ouvrir les yeux dès son enfance à la lumière de la foi ; depuis ce moment jusqu'au dernier jour de sa vie, il se leva toutes les nuits, et demeurait plusieurs heures en adoration devant la très sainte Trinité, pour laquelle il avait une merveilleuse dévotion. Après avoir enseigné la philosophie pendant près de dix ans, et travaillé quelque temps au salut des hérétiques dans la vallée de Pragelas, rendez-vous des plus fanatiques sectaires du Dauphiné, tout à coup, sans en avoir fait la demande, il reçut l'ordre de partir pour la mission de Syrie. Il se mit aussitôt en route, sans autre viatique que son bréviaire, comme pour observer littéralement et dans son plus haut degré le quatrième vœu des profès de la Compagnie. Mais Dieu lui donna la consolation avant son départ d'arracher à l'hérésie et de gagner à la foi les âmes de son père et de sa mère.

L'Église de Syrie doit au P. Amieu la naissance des belles missions de Tripoli et de Damas, le rétablissement de la chrétienté

de Saïda, les trois ferventes congrégations des Arméniens et des Maronites d'Alep, si fécondes en fruits de salut et en vocations religieuses, la conservation du collège des Maronites, fondé par Grégoire XIII à Rome, mais alors menacé d'une ruine prochaine. Dans ces difficiles entreprises, Dieu lui vint plus d'une fois visiblement en aide, et lui envoya même des anges pour le tirer des plus grands dangers. Mais le vaillant missionnaire n'en eut pas moins le mérite des persécutions et des souffrances. Il fut jeté dans des prisons infectes, où il eut tout à endurer, sauf la mort. Lié vingt-deux jours de suite par un collier de fer, comme un vil animal, à une longue chaîne de captifs, dont pas un ne pouvait bouger sans faire souffrir cruellement tous ses compagnons d'infortune ; menacé du poignard, dont on lui fit toucher la pointe au visage, sans qu'il parût éprouver la plus légère crainte : « Je ne tiens pas plus à ma vie qu'à celle d'un moucheron », répondait-il à ceux qui paraissaient surpris de son courage.

Il ajoutait lui-même tant d'autres mauvais traitements à ceux que lui faisaient subir les ennemis du nom chrétien, tant de jeûnes, de macérations et de veilles, tant de voyages pieds nus durant des centaines de lieues, où l'on pouvait souvent le suivre à la trace de son sang, « que je puis bien, écrit le P. Besson dans son beau livre de la Syrie sainte, l'appeler l'homme de douleurs ». Ses travaux sur les langues de l'Orient, pour aplanir à ses successeurs les voies de l'apostolat ; les services qu'il rendit aux patriarches et aux évêques, dont plusieurs l'avaient choisi pour le guide de leur troupeau et de leur âme ; ses projets pour la conversion de la Perse, où il envoya le célèbre P. Rigordi, peuvent achever de nous faire concevoir quelque idée des travaux du P. Amieu. Ses

derniers moments furent dignes d'une si belle et si généreuse vie. Un religieux, témoin de ce spectacle, disait que, pour prix de ses longs travaux, il ne demandait qu'une étincelle du feu divin de ce cœur d'apôtre. Enfin, après avoir affectueusement remercié Notre-Seigneur de ce qu'il lui était donné de mourir enfant de l'Église catholique et religieux de la Compagnie, il rendit l'âme en répétant dans une douce extase d'amour : Que Dieu est bon ! Que Dieu est bon!

BESSON, *La Syrie et la Terre Sainte, Nelle édit.*, 1862, *p.* 45, 85-94, 118. — *Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).* — *Mémoires des Missions du Levant, t.* 4, *p.* 129 *et suiv.*, 177. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 6a *nov., p.* 263. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 6a *nov., p.* 435. — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *nov., p.* 35.

---

* Le même jour de l'an 1635 rappelle la mémoire du F. JACQUES DESSES, de Valence en Dauphiné, mort à Vesoul au service des pestiférés, à l'âge de soixante-deux ans. Le caractère particulier de sa vertu paraît avoir été un amour également tendre et fort pour sa vocation. Il ne se lassait pas d'exalter la miséricorde de Dieu, qui avait daigné l'appeler à un genre de vie si saint et si élevé, et il s'animait par cette pensée à en remplir toutes les obligations avec une inviolable fidélité. Dans les humbles fonctions de Frère Coadjuteur, il ne voyait que des moyens de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Conformément à l'esprit de ses règles, il saisissait toutes les occasions de faire du bien ; il ne s'entretenait jamais avec les personnes du dehors, surtout avec

les gens simples et les pauvres, sans leur parler de Dieu et sans essayer d'élever leurs pensées vers le ciel. Au milieu de ses frères, nul n'était plus dévoué, plus empressé à se mettre au service de tout le monde, sans que l'âge lui fût jamais un prétexte de se dépenser avec moins d'ardeur. Aussi le F. Desses jouissait-il dans la Compagnie aussi bien qu'au dehors de la réputation d'un saint. Une maladie douloureuse, contractée au chevet des moribonds atteints de la peste, mit le dernier couronnement à sa vertu et fit briller plus que jamais son amour pour la Compagnie ; il expira plein de la joie de souffrir pour Jésus-Christ et pour les âmes, et de mourir enfant de saint Ignace, fidèle jusqu'à la fin à sa vocation ; « car la grâce de la vocation, disait-il, renferme la plénitude des grâces ».

Litter. ann. Provinc. Lugdun. (Arch. Rom.). — ALEGAMBE, *Heores et Victim. charit.*, *p.* 383.

VII NOVEMBRE

—

Le septième jour de novembre de l'an 1652, mourut saintement à Toulouse le F. Coadjuteur Gaspard Arbé, victime de sa charité au service des pestiférés. Il avait rempli successivement durant vingt années, dans la maison professe de Toulouse, les fonctions de portier et de sacristain, vénéré par les étrangers et par ses frères comme un admirable religieux et un rare modèle d'union à Dieu, d'amour du silence, de la modestie et du travail ; il n'avait jamais donné lieu, disait-on, à une plainte méritée de ses supérieurs. Quand le fléau de la contagion se manifesta dans Toulouse, Gaspard Arbé s'offrit le premier de tous pour aller exposer sa vie au chevet des mourants ; et avec la bénédiction de l'obéissance, il se mit à parcourir du matin au soir, pendant des semaines entières, les quartiers de la ville les plus misérables, soignant avec un égal dévouement les corps et les âmes et préparant les voies, selon son degré, à quelqu'un de nos Pères, qui n'avait plus d'autre sollicitude et d'autre fatigue que de donner les derniers sacrements. Arrêté au milieu de sa glorieuse carrière : « Voici mon tour de partir pour le ciel », dit-il aux premières atteintes du mal ; plus ses douleurs étaient vives, plus il paraissait triomphant ; il

ne cessa de répéter les paroles du grand apôtre : « *gloriabor in infirmitatibus meis* », jusqu'au bienheureux moment où il expira en baisant les plaies de son crucifix.

Elogia defunctor. Provinc. Tolos. — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitatis, ann.* 1652, *p.* 482.

VIII NOVEMBRE

—

Le huitième jour de novembre nous rappelle le souvenir de trois de nos Pères des Provinces de Lyon et de Paris, signalés pour leur esprit d'oraison et leur dévotion envers le très saint Sacrement : à Rome, le P. Jean-Baptiste Athanase, si habile à inspirer le même esprit aux jeunes religieux de la Compagnie, qu'on ne crut pouvoir le remplacer dans la charge si importante de Père spirituel du Collège Romain, jusqu'à sa mort, arrivée en 1630, à l'âge de quatre-vingt-seize ans ; — à Vienne en 1651, le P. Boniface Constantin, qui nous a laissé l'expression des sentiments de son âme dans la Triple Couronne de la sainte Eucharistie ; — et enfin à La Flèche en 1652, le P. Robert Gauteron, qui passait chaque jour des heures entières en oraison, au pied du saint tabernacle, à genoux, sans appui, dans l'attitude et avec la ferveur d'un ange.

A ces grands serviteurs de Dieu, il faut joindre encore un autre fils de saint Ignace, mort à Naxie l'an 1712, le P. Charles Lemaire, que son dénuement de toutes choses, sa patience et sa charité faisaient appeler le Saint, entre tant de religieux admirables, dont il

fut tour à tour pendant quarante ans le coopérateur et le père, dans les missions de la Grèce et de la Turquie.

P. JEAN-BAPTISTE ATHANASE. — *Cf.* SOTUELLUS, *Biblioth....*, *p.* 408. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 17.

P. BONIFACE CONSTANTIN. — *Cf.* SOTUELLUS, *Biblioth....*, *p.* 124. — DE BACKER, *Biblioth...*, *t.* 5, *p.* 145.

P. ROBERT GAUTERON. — *Cf. Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).*

P. CHARLES LEMAIRE. — *Cf. Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.).*

---

* Dans le courant de novembre de l'année 1629, on ne sait pas au juste quel jour, mourut à Aix, victime de son dévouement au service des pestiférés, après huit années seulement de vie religieuse, le P. ELZÉAR D'ORAISON, d'une illustre famille de Provence, mais encore plus illustre par l'éclat de ses vertus que par celui de sa naissance. Dès son entrée dans la Compagnie, à l'âge de près de trente-cinq ans, il s'était offert au Père Général pour les missions les plus laborieuses et les plus fécondes en périls de toute sorte. Extrêmement dur à lui-même, il ne prenait son sommeil que tout habillé et après une rude flagellation ; mais au reste, on le voyait le front toujours dilaté et l'âme si joyeuse, qu'il confessait n'avoir pas éprouvé même un quart d'heure de tristesse depuis qu'il s'était donné à Dieu dans la religion.

Quand éclata la grande peste de 1629, qui fit tant de victimes dans les provinces méridionales, la famille du P. d'Oraison le pressa de se réfugier auprès d'elle, et il ne manqua pas d'amis pour lui conseiller d'accepter l'invitation et de se dérober ainsi à la con-

tagion. Mais le généreux serviteur de Jésus-Christ refusa d'écouter des prières trop humaines, et faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, il courut aussitôt se jeter au plus fort du péril, au milieu des pauvres habitants de la campagne, en proie au double fléau de la peste et de la famine, et presque entièrement abandonnés. Il leur prodigua tous les secours de l'âme et du corps avec une charité admirable, jusqu'au jour où il fut lui-même atteint par le mal et rendit à Dieu son âme généreuse.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 14, *n.* 119, *p.* 307. — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitat.*, *ann.* 1629, *cap.* 2, *p.* 280. — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 187. — DU BARRY, *La solitude de Philagie*, *Rouen*, 1642, *p.* 303. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 548.

IX NOVEMBRE

—

Le neuvième jour de novembre de l'an 1686, mourut, en terminant la mission de Guingamp, le P. Vincent Martin, le disciple, l'ami et le compagnon d'apostolat pendant quatorze ans du V. Père Julien Maunoir, dont il composa le chant funèbre, encore aujourd'hui en honneur parmi les Bretons. Jugé seul capable entre tous ses frères, de soutenir le faix des immenses travaux de ce grand apôtre, après la mort de son cher et saint maître, il poursuivit la même carrière jusqu'à son dernier soupir, sans que rien au monde fût capable de l'arrêter. A peine consentait-il chaque année à prendre un mois de répit entre ses missions ; et encore l'employait-il d'abord à retremper la vigueur de son âme dans les Exercices de saint Ignace, puis à visiter les villages et les hameaux voisins de la ville de Quimper, pour y faire le catéchisme aux enfants, aux pauvres et aux ignorants. Ce ne fut pas néanmoins l'excès du travail, dit la relation de sa mort, mais un véritable assaut de l'amour divin, qui lui ôta la vie, comme il en fit l'aveu à son confesseur dans ses derniers moments. L'ardeur avec laquelle il parlait de la bonté et surtout des souffrances de Notre-Seigneur, l'avait littéralement consumé. Et l'on peut juger de l'im-

pression qu'il faisait sur les âmes, puisque dans cette seule mission, interrompue ou plutôt couronnée par sa mort, plus de trente mille personnes, accourues en grande partie de bien loin pour entendre l'homme de Dieu, s'approchèrent de la table sainte. Ses funérailles, célébrées par l'évêque et par un clergé innombrable, furent justement regardées, malgré les gémissements de tout un peuple, comme le plus émouvant des triomphes de l'homme de Dieu.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — Boschet, *La vie du P. Maunoir, Paris* 1697, *p.* 324, 406 *et passim.*

X NOVEMBRE

—

Le dixième jour de novembre de l'an 1623, le P. Antoine Suffren donna généreusement sa vie pour conserver à la Compagnie et à l'Église celle de son saint et illustre frère, le P. Jean Suffren, confesseur de Marie de Médicis. Ce grand homme était aux portes de la mort, lorsque le P. Antoine en reçut la nouvelle à Poitiers ; sur-le-champ, il se rendit au tombeau de sainte Radegonde, y célébra le saint sacrifice, obtint par la ferveur de sa prière d'être accepté comme victime à la place de son frère. En descendant de l'autel, il fut saisi d'une fièvre ardente, qui ne le quitta plus et l'emporta au bout de quelques mois.

Le P. Antoine Suffren était lui-même un des religieux les plus éminents que la Compagnie possédât alors en France : il avait gouverné successivement les deux Provinces de Lyon et d'Aquitaine. Pendant qu'il était à la tête de la première, la très sainte Vierge lui avait conservé miraculeusement la vie, comme elle daigna le déclarer elle-même à un de nos Frères Coadjuteurs. Ce fut à son zèle pour propager la gloire de Notre-Seigneur, que la Compagnie dut les importantes fondations des deux maisons de Marseille et de Grenoble. Dans cette dernière ville en particulier, il jouissait d'une

si haute réputation et avait tellement gagné tous les cœurs, que les religieux mêmes des autres Ordres lui envoyaient leurs disciples et leurs pénitents, pour qu'il les dirigeât dans les voies de Dieu. Le P. Claude Aquaviva aimait à citer le P. Suffren comme le modèle accompli des supérieurs de la Compagnie, soit pour l'étude et la connaissance de l'Institut, soit pour la douceur et la fermeté de l'exécution, qui le faisaient triompher de tous les obstacles, ainsi que pour le choix et la formation des sujets qui demandaient à être reçus au noviciat, et dont il écartait soigneusement ceux qui ne lui paraissaient pas à la hauteur d'une vocation si grande et si sainte.

Les vertus qui accompagnaient de si belles et de si précieuses qualités, sa dévotion au saint Sacrement, dont il semblait ne pouvoir s'éloigner, tant il prolongeait son action de grâces et ses visites aux pieds de Notre-Seigneur, son zèle pour le salut des infidèles, qui lui avait fait demander les missions de Constantinople ou des côtes d'Afrique, parce qu'il espérait y souffrir davantage et avoir même le bonheur d'y verser son sang ; sa tendre charité pour les âmes du purgatoire, qui vinrent plus d'une fois réclamer le secours de ses prières ; sa modestie, son humilité, qui lui fit solliciter la grâce d'être renvoyé parmi les novices, et le porta, sur son lit de mort, à prier avec instance qu'on le flagellât sans pitié comme le plus misérable des pécheurs ; enfin ce merveilleux don de conversation religieuse, également pleine d'un charme qui ravissait le cœur, et toute pénétrée de l'esprit de Dieu, et telle que l'on ne se rappelle pas avoir jamais rien entendu de pareil : tout cela peut nous donner une idée, malheureusement bien incomplète encore, de cet admirable religieux. Dans ses derniers moments, les démons firent de vains efforts pour troubler la séré-

nité de cette âme, qui n'avait jamais respiré que la plus grande gloire de Dieu ; et comme en le voyant faire un mouvement vers son crucifix, un de ses frères lui demanda ce qu'il désirait : « Ce n'est rien, répondit-il, ces vilains s'étaient présentés ; mais par la faveur divine, je les ai chassés. Allons maintenant avec le Sauveur Jésus » ! Et il expira.

De Vita et morte P. Antonii Suffreni (Archiv. dom.). — Tesmoignage de son compagnon ès visites de la Province. — Tesmoignage d'un Scolastique de théologie qui avait soin de sa chambre (Archiv. dom.). — NADASI, *Annus dier. memor.*, 10ª *nov.*, *p.* 268. — ID., *Pretiosæ occupat. morient...*, *c.* 8, *p.* 73. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 10ª *nov.*, *p.* 440. — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France*, *t.* 3, *p.* 665, 670 ; *t.* 4, *p.* 315 *et suiv.*, 378 *et suiv.*, 399 *et suiv.*

Le même jour de l'an 1715, mourut, à peu de distance de Pékin, le F. Coadjuteur BERNARD RHODES, habile et humble religieux de la Province de Toulouse, dont le talent pour la médecine et la chirurgie fut d'un puissant secours pour la propagation de la foi en Chine. C'était la seule récompense qu'il consentit jamais à accepter, malgré son crédit près des mandarins de la famille impériale, et de l'empereur Cang-Hi lui-même, qui, durant seize années, voulut l'avoir presque constamment auprès de lui. Bernard Rhodes avait obtenu d'abord la mission des Indes, et venait d'arriver à Pondichéry, lorsqu'une flotte hollandaise parut devant la ville et s'en empara. Traité en prisonnier de guerre, avec le P. Tachard son supérieur, Bernard Rhodes fut jeté par les hérétiques à fond de cale d'un vaisseau, ramené en Europe, et après une navigation

très douloureuse, associé aux malfaiteurs des cachots d'Amsterdam. Mais cette première épreuve ne l'abattit point. A peine rendu à la liberté, il s'embarqua de nouveau pour l'Orient ; et durant ce second voyage, le vaisseau qu'il montait fut surpris par des flibustiers de l'île d'Anjouan, qui le dépouillèrent de tout. Ainsi Dieu l'avait préparé, par l'ignominie et la souffrance, à des honneurs qui devaient le trouver fidèle au plus pur esprit de sa vocation et de son degré dans la Compagnie.

Dès qu'il eut mis le pied sur le sol de Chine, déjà précédé par sa renommée, il fut appelé à la capitale, et bientôt contraint d'accepter la charge périlleuse de veiller à la santé de l'empereur. Deux fois il eut le bonheur de guérir le prince de maux qui le faisaient cruellement souffrir et avaient défié tous les efforts de la médecine chinoise. Les plus grands seigneurs de l'empire s'estimaient heureux qu'il voulût bien les soigner dans leurs maladies. Toutes les portes de leurs palais s'ouvraient devant lui. Aussi le P. Parennin écrivait-il : « A combien de petits enfants, même du sang royal, le F. Rhodes n'a-t-il pas ouvert la porte du ciel » ! Mais ce que l'orgueil des Chinois ne pouvait comprendre, c'était les soins que le Frère prodiguait aux pauvres, avec bien plus d'empressement et de joie qu'aux plus hauts mandarins du Céleste Empire, sans se laisser rebuter ni par leurs plus dégoûtantes plaies, ni par leur grossièreté, ni par leur misère. « Si ce religieux européen, disait un puissant seigneur idolâtre, était né au milieu de nous, il y serait vénéré comme un grand saint, et l'on élèverait plus d'un monument à sa gloire ». Cang-Hi voulait l'avoir constamment à sa suite durant ses visites annuelles et ses grandes chasses en Tartarie. Ce fut au retour du dixième de ces voyages,

que le F. Rhodes, épuisé de forces, et sentant bien qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre, se prépara sans trouble à sa dernière heure, sur le chariot même qui le ramenait. Homme d'oraison, de renoncement, et d'une fidélité parfaite à toutes ses règles, malgré les agitations d'une vie errante et ce milieu d'une cour payenne, où il lui fallait vivre, des mois entiers, éloigné de ses frères, il n'en avait pas moins gardé son âme toujours humble et pure ; il la remit en paix à Notre-Seigneur par les mains de sa sainte Mère, en adressant une fois encore à Notre-Dame les invocations de ses litanies.

Lettres édifiantes, 1781, *t.* 18, *p.* 76, *lettre du* P. Gerbillon ; *p.* 90, *lettre du* P. d'Entrecolles ; *et p.* 341-350, *lettre du* P. Parennin, *Pékin*, 27 *mars* 1715. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 239.

XI NOVEMBRE

—

Le onzième jour de novembre de l'an 1616, mourut à Paris le P. Jean Gontery, ce grand et admirable chasseur d'âmes, comme l'appelle l'auteur de son épitaphe, qui n'avait pas son égal en France pour attirer les hérétiques et les pécheurs à la liberté et à la vraie vie des enfants de Dieu. Sa méthode pour triompher des sectaires semblait tellement infaillible, que même en Allemagne on essaya de la réduire en art, dans un ouvrage intitulé : *Methodus Gonteriana.* Henri IV ne se lassait pas de l'entendre. Il l'admettait avec le P. Coton dans sa plus intime familiarité. Cependant le P. Gontery prêchait au roi la loi de Dieu avec une liberté apostolique que nous pouvons à peine comprendre aujourd'hui. C'est ainsi que voyant un jour, parmi les dames du palais, la marquise de Verneuil agacer le prince, et chercher à le faire rire pendant qu'il assistait au sermon de l'homme de Dieu : « Sire, dit le P. Gontery en s'interrompant tout à coup, permettrez-vous plus longtemps à tout un sérail de venir entendre avec vous la parole divine, et de donner un si grand scandale dans le saint lieu » ! Henri IV, loin de s'irriter d'un zèle si audacieux, eut le grand cœur de revenir dès le lendemain près de sa chaire,

mais après l'avoir prié, tout en le remerciant, de ne plus lui faire qu'en particulier de telles leçons.

Dévoré du zèle de la gloire de Dieu, qui donnait tant d'éclat et de flamme à son éloquence, le P. Gontery, déjà mortellement atteint, ne cessa de se faire entendre dans la chaire de Notre-Dame jusqu'à ce que ses forces épuisées eussent complètement éteint sa voix. Alors il ne songea plus qu'à se préparer à la mort ; il la vit approcher sans crainte ; car ce grand homme, qui avait conduit tant d'âmes à l'amour des choses divines, était lui-même intimement uni de cœur à son Maître, et si éclairé des lumières du Saint-Esprit, qu'il mérita d'être comparé aux prophètes, autant par sa connaissance de l'avenir que pour sa puissance à parler au nom de Dieu. Or, dit un témoin oculaire, comme on exposait son saint corps à la vénération publique dans notre église, à peine fut-il approché du saint Sacrement de l'autel, qu'on remarqua aussitôt en son visage comme un tressaillement sensible de joie, en sorte qu'il ne paraissait plus glacé par la mort, mais vraiment vivant et souriant, en présence du corps vivant du Fils de Dieu, qu'il avait si fidèlement et si courageusement défendu tant de fois contre l'hérésie ; « merveille qu'il n'est pas raisonnable de taire », lisons-nous dans une relation livrée au public peu de jours après.

Epitaphium P. Gonterii (*Archiv. dom.*). — *Litter. ann. Provinc. Franc.*, *ann.* 1616 (*Archiv. dom.*). — *Louange funèbre sur le trépas du R. P. Gontery, excellent prédicateur de la Compagnie de Jésus, Bourdeaus, chez P. de la Court*, 1617, *in-8°*. — *Lettre à Mademoiselle de Saincte-Beuve sur le decez et en la louange du R. P. Gontery, S. J., à Paris*, 1617,

in-12. — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 454. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 249. — PRAT. *La Compagnie de Jésus en France. t.* 2, *p.* 255 *et suiv.*, 308, 361, 635 *et suiv.*; *t.* 3, *p.* 31 *et suiv.*, 79 *et suiv.*, 173 *et suiv.*, 456 *et suiv.*, 517 *et suiv.*, 724 *et suiv.* — COURCIER, *Maria, negotium omnium sæculorum*, *p.* 381. — FLORIMOND DE RAYMOND, *Les Trophées de la vérité, préface.* — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 1, *p.* 56. — FELLER, *Dictionn. historique*, *t.* 3, *p.* 340. — SAINTE-FOI, *Vies des premières Ursulines, t.* 1, *p.* 119, 122, 137. — BONNEFOY, *S. J.*, *Historia hæresis in Gallia ortæ*, *t.* 2, *p.* 46.

---

* Le même jour de l'an 1624, le F. JEAN PANAGEAU, Coadjuteur temporel, mourut à Tournon, dans la quatre-vingt-onzième année de son âge et la soixante-dixième depuis son entrée dans la Compagnie. Toutes les vertus que saint Ignace demande de ceux de ses enfants qui sont occupés aux offices domestiques, brillèrent en lui ; mais il fit surtout éclater des exemples incomparables de piété envers Dieu, d'humilité et de patience au milieu des plus rudes épreuves. Profondément pénétré de la pensée qu'il n'avait droit à nul égard dans la religion, il ne voulut jamais souffrir, même dans la plus extrême vieillesse, qu'on lui donnât rien de particulier, et s'il arrivait qu'il fût oublié ou traité avec peu de soin, il s'en réjouissait et en remerciait Dieu comme d'une insigne faveur. Les attentions dont l'entourait la charité de ses frères, lui pesaient comme un remords ; on le vit plusieurs fois se jeter aux genoux de ses supérieurs et les conjurer avec instance de l'envoyer à l'hôpital vivre et mourir avec les pauvres ; car il n'était plus, disait-il, qu'un membre inutile, un incommode fardeau ; à l'hôpital, il pourrait au moins souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

Dieu se chargea d'exercer d'une autre manière la patience et

l'humilité de son serviteur, il donna puissance au démon contre lui. Trente années entières, le F. Panageau, à l'exemple du saint portier de Majorque, fut en butte à toute la rage de l'enfer ; souvent au milieu des ténèbres de la nuit, on entendait et les insultes dont l'accablaient ces ennemis de la nature humaine, et le bruit des coups qu'ils déchargeaient sur ses épaules ; l'innocente victime, au milieu de cette horrible tempête, invoquait tantôt saint Antoine, la terreur des démons, et tantôt la Vierge immaculée, qui de son pied a écrasé la tête du dragon infernal. Comme Alphonse Rodriguez, le F. Panageau puisait dans la prière et l'union à Dieu la force de soutenir ces terribles assauts. Jaloux de garder inviolable la pureté de son cœur, il lavait tous les jours son âme dans le sang de l'Agneau au tribunal de la pénitence, et tous les deux jours au moins il s'approchait de la sainte Table. Dans ses dernières années, quand sa mémoire ne pouvait plus garder le souvenir d'aucune chose, on remarqua qu'elle lui était demeurée fidèle sur ces deux points. Aussi la vénération publique s'attachait-elle au bon vieillard et lui donnait le nom de saint. On en vit un témoignage solennel à sa mort. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, il se fit un concours extraordinaire auprès de sa pauvre dépouille ; les grands rivalisaient avec le peuple pour lui baiser les pieds et se disputer des lambeaux de ses vètements. Henri de Tournon s'estima très heureux d'obtenir son chapelet, et le conserva comme une précieuse relique.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 9, *n.* 121, *p.* 507. — *Litter. ann. Prov. Tolos., ann.* 1624 (*Archiv. Rom.*).

* Le même jour encore de l'an 1634, mourut à Rome le P. Louis de Cressolles, d'une pieuse et noble famille de Tréguier en Bretagne. Après avoir occupé avec une grande distinction les chaires de philosophie et de théologie, le P. de Cressoles fut appliqué pendant dix ans à l'enseignement des belles-lettres, pour lesquelles il avait un talent extraordinaire, que les protestants eux-mêmes se sont plu à reconnaître. Il fut ensuite mandé à Rome par le P. Mutius Vitelleschi, qui le prit comme secrétaire dans sa correspondance avec la Province de France. Dans cet emploi, écrit un témoin oculaire, le P. de Cressoles fit preuve d'une humilité et d'une douceur admirables. Toutes les heures que son office lui laissait libres, étaient consacrées à l'étude des Saints Pères. A un grand talent, il joignait une science profonde et une ardeur infatigable au travail, qui ne souffrait pas de perdre jamais aucune parcelle de temps. La nature n'avait pas été prodigue envers lui de ses dons extérieurs : sa taille était petite et toute sa personne chétive ; un embarras de langue rendait sa parole difficile et faisait perdre à sa conversation une partie de l'intérêt que ses vastes connaissances lui permettaient d'y apporter. Mais il rachetait ces défauts par de si précieuses qualités de l'esprit et du cœur, par une charité si délicate, une si merveilleuse facilité à se faire tout à tous, qu'on n'y prenait presque pas garde, et que partout où il eut à vivre, remarque l'auteur de son éloge, il laissa d'unanimes regrets et la réputation d'un parfait religieux. Il mourut dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*, p. 562. — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson*, l. 5, p. 336. — DE BACKER, *Bibliothèque des Écrivains*, t. 2, p. 159. — BALTH. GIBERT, *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, t. 2. — DANIEL PARENT *et* MORHOF. *Cf.* DE BACKER, *l. c.*

Le même jour de l'an 1714, mourut dans la sainte mission d'Alep, à laquelle il avait mérité ce nom, le P. BERNARD COUDERT, de la Province d'Aquitaine, Maître des novices de Bordeaux avant son départ pour la Syrie, à l'âge de trente-huit ans. La perfection avec laquelle il formait les jeunes religieux de la Compagnie, avait suscité jusque là des difficultés presque insurmontables à sa vocation apostolique ; il fallut à ses supérieurs des marques visibles de l'appel de Dieu, pour les décider à se priver d'un pareil homme.

Les merveilles de son zèle durant trente-quatre ans firent éclater à quel degré la grâce divine était en lui. Non content des travaux ordinaires de l'apostolat, des mauvais traitements alors si communs dans toutes les missions de l'empire turc, des fréquentes invasions de la peste, à laquelle il obtint d'exposer sa vie jusqu'à six reprises différentes, du nombre incroyable d'enfants infidèles auxquels il ouvrit le ciel par sa vigilance et par la bénédiction miraculeuse que Dieu semblait attacher à ses remèdes, le P. Bernard Coudert n'aspirait à rien moins qu'à faire des chrétiens d'Alep une véritable église de saints. On comptait parmi eux, écrit un de ses compagnons, jusqu'à neuf cents familles qu'il avait formées à tous les exercices de la plus solide piété. Pour les cultiver toutes avec plus de fruit, il avait dis-

tribué la ville en sept quartiers, et pour ainsi dire en sept congrégations dont il visitait une en particulier, à des heures marquées, chacun des sept jours de la semaine. Toutes les œuvres de charité et de dévotion y étaient en honneur, grâce à ses leçons, comme dans l'église naissante de Jérusalem.

Et néanmoins telle était la perfection d'obéissance de ce saint homme, que rien ne put le faire hésiter à quitter un poste où Dieu se servait de lui pour un si grand bien, tant il tenait son âme à la disposition de ses supérieurs. Ses rigoureuses austérités n'étaient également modérées que par le même esprit d'obéissance, sans lequel elles n'eussent pu servir à sauver les âmes. On voyait bien, à son invincible patience, combien il aimait les douleurs et les croix que lui prodiguait la bonté de Dieu. Instruit enfin, soit par révélation, comme on put le croire, soit par la décroissance de ses forces, que l'heure de sa mort approchait, il voulut prendre une dernière fois congé de son cher troupeau d'Alep et le confirmer dans l'amour qu'il lui avait inspiré pour la vie parfaite ; puis au retour de cette course, il demanda et reçut avec un redoublement de ferveur et de confiance les suprêmes consolations de la sainte Église, et il s'endormit presque aussitôt après, de la mort des justes.

Mémoires du Levant, *t.* 4, *p.* 75 *et suiv.*

XII NOVEMBRE

* Le douzième jour de novembre de l'an 1572, mourut à Paris le P. Louis Codret, né à Sallanche, d'une noble famille du Faucigny. Peu d'ouvriers apostoliques ont fait une plus redoutable guerre à l'hérésie : la Haute-Savoie, le Dauphiné, le Languedoc, la Provence furent tour à tour le théâtre de ses combats et de ses victoires. L'historien des Alpes-Maritimes, le P. Marcellin Fornier, parlant des immenses travaux du P. Codret et du P. Antoine Possevin, célèbre « ces deux puissants athlètes » et les « prouesses » accomplies par eux dans le Dauphiné, et que « ce pays reconnaissant, ajoute-t-il, envers les pères de leur salut, ne doit jamais oublier ». C'est au milieu de toutes les fatigues et de tous les dangers que le P. Codret exerçait son apostolat. A Gap, dit encore le P. Fornier, « la populace, tout empestée du calvinisme, n'eut pas plutôt vent de son arrivée, qu'elle fit la tempête et la gresle, et menaça de l'étrangler avant qu'il fût monté dans la chaire », protestant « que jamais vif il n'y mettrait le pied ». Partout où il prêche, « il est menacé des yeux, de la main et de toute sorte d'insolences ». Mais « il n'épargne ni peines ni force dans toutes les villes, bourgs et villages, quelque mauvais traitement qu'on

lui fasse » ; et il a la gloire de préserver du venin de l'hérésie des provinces entières.

Cet infatigable ouvrier était en même temps un admirable supérieur. Dans les quelques lignes consacrées à son éloge, le P. Sacchini remarque qu'il était doué d'un talent particulier pour présider aux débuts et aux premiers développements des collèges de la Compagnie ; nul n'avait un courage plus intrépide pour tenir tête à toutes les oppositions, et une constance plus inébranlable pour mener à son terme l'entreprise commencée. Il fonda les collèges de Florence, de Montepulciano, de Mondovi, d'Avignon et de Chambéry ; religieux, continue le P. Sacchini, véritablement insigne, ami de la pauvreté, dur à la fatigue, passionné pour le travail, d'un savoir et d'une éloquence bien au-dessus du commun, dévoré du zèle des âmes, d'une modestie et d'une bonté qui éclatait sur son visage et dans toutes ses manières, et d'une humilité qui le mettait au service de tous et gagnait tous les cœurs à Jésus-Christ.

Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu, l.* 11, *n.* 11, 12, 13 *et* 14, *p.* 249 *seqq.* — Sacchinus, *Hist. Soc. Jesu, part.* 2a, *lib.* 3, *n.* 74, *p.* 94 ; *lib.* 4, *n.* 72, 73, *p.* 125 ; *lib.* 5, *n.* 88, *p.* 182 ; *lib.* 6, *n.* 48, *p.* 234 ; *lib.* 8, *n.* 2, *p.* 299 ; *n.* 87, *p.* 317. — Id., *Hist. Soc. Jesu, part.* 3a, *lib.* 1, *n.* 82, *p.* 28 ; *lib.* 4, *n.* 175, *p.* 175 ; *lib.* 8, *n.* 248, *p.* 415. — Marcellin Fornier, *Histoire génér. des Alpes-Maritim.* (*Ms. de la Biblioth. de Lyon, n*o 831, *p.* 696). — Juvencius, *Epitome Histor. Soc. Jesu, t.* 2, *p.* 54, 59.

XIII NOVEMBRE

—

Le treizième jour de novembre de l'an 1720, mourut en odeur de bénédiction au collège de Caen, où il avait passé près de la moitié de sa vie, le P. Gabriel de Kergariou, âgé d'environ soixante-deux ans, également aimé des pauvres, des malades, des prisonniers, comme leur apôtre et leur père, et des personnages les plus éminents, dont il réunissait l'élite dans la grande congrégation de la sainte Vierge. Plusieurs de ses pénitents menèrent une vie parfaite au milieu du monde, et moururent en réputation de sainteté. Le cœur et les moindres paroles de ce véritable fils de saint Ignace, au témoignage formel de son supérieur, surabondaient en effet de force et d'onction. Sous toutes les apparences de la vie commune, mais d'une vie commune toute surnaturelle, il ne venait pas à bout de voiler les plus belles vertus, bien que toute son application fût de dérober ses croix aux yeux des hommes. Ainsi pendant plusieurs années, son estomac délabré fut en proie à de continuels vomissements, sans qu'il y cherchât même un soulagement, ou qu'il en trahît le secret par une plainte ; car il n'aimait rien tant que la douleur qui lui venait de Dieu, et il ne se rendait qu'à l'excès du mal, par obéissance.

Lettre circulaire à la mort du P. Gabriel de Kergariou, « à Caen, ce 13 novembre 1720 » (Biblioth. de Caen, Ms. f°. n° 130, copie, Archiv. dom.).

Le même jour rappelle encore la mémoire de deux grands serviteurs de Dieu, les PP. Claude Dufour et Henri de la Crochinière.

Le P. Dufour, de la Province de Lyon, mourut à Vienne, l'an 1679, en grande réputation de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. L'habitude et l'amour de la prière, qu'il avait contractés dès son enfance, après avoir été si longtemps l'âme et la force de ses travaux pour le bien des âmes, furent sa plus douce consolation lorsque l'âge et les infirmités le condamnèrent au repos. Laissant dès lors toutes les pensées et les conversations du monde, ses dernières années ne furent plus qu'une sainte et perpétuelle union de cœur avec Dieu.

Le P. Henri de la Crochinière s'éteignit à Tours l'an 1723. C'était un admirable religieux, que l'on ne craignait pas de comparer, pour ses communications avec Dieu, au grand évêque de cette ville, saint Martin. A l'autel, pendant les divins mystères, son visage et toute sa personne paraissaient comme transfigurés. On l'aurait pris, dit l'auteur de son éloge funèbre, pour un des anges qui environnent le tabernacle. Il en sortait si plein de Dieu, que ses moindres paroles inspiraient comme un saint dégoût pour toutes les choses de la terre, et un ardent amour pour tout ce qui rapproche du ciel.

P. Claude Dufour. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Lugdun. (Arch. Rom.).*

P. Henri de la Crochinière. — *Cf. Elog. defunct. Prov. Franc. (Arch. Rom.).*

XIV NOVEMBRE

—

Le quatorzième jour de novembre de l'an 1675, mourut saintement à Rome, dans les plus modestes fonctions de Coadjuteur, le F. Jacques Courtois, vulgairement appelé le Bourguignon, et dont le cavalier Bernin disait que, pour les tableaux de bataille, il n'avait pas son pareil dans toute l'Europe. Mais Dieu le destinait à une bien autre renommée et voulait le combler de bien autres dons.

Voici quelques traits du récit de sa vocation toute merveilleuse, tel qu'il fut obligé de l'écrire, par l'ordre de son confesseur. Après quelques années passées dans les liens du monde et consacrées à l'étude des grands maîtres, il venait de perdre sa femme à la fleur de l'âge, et se trouvait à Rome, lorsque le Seigneur l'appela, d'une vie chrétienne mais ordinaire, à une très haute perfection. « Le jour de saint François-Xavier, dit-il, je me sentis dès mon réveil embrasé d'un violent désir de trouver Dieu, et je demeurai plusieurs heures dans l'église de sainte Bibiane, pleurant amèrement mes péchés, assistant à plusieurs messes, et tout absorbé dans la pensée des choses célestes. Puis je me rendis au Gesù, et prosterné devant l'autel du grand apôtre des Indes, je pris la ferme ré-

solution de me dépouiller de tout. Le jour même, je remis à mon confesseur tous mes joyaux, pour en distribuer le prix aux pauvres ; et de ce qui me restait, joint à la vente d'une partie de mes vêtements, je m'empressai de fonder un bénéfice, ne me réservant que le nécessaire. Sur ces entrefaites, comme je dessinais une image du Sauveur, j'entendis tout à coup sortir de sa bouche sacrée les paroles qu'il avait adressées trois fois à saint Pierre après sa résurrection : « *Pierre, m'aimes-tu* » ? Je tombai alors la face contre terre, pénétré d'amour et de confusion. Mais le Seigneur m'apparaissant tout éclatant de lumière, m'imprima une si vive connaissance des choses divines, que les livres de tous les docteurs n'auraient pu en approcher. Je me sentis en même temps un merveilleux amour pour la pureté, et j'allai mettre mon anneau nuptial au doigt d'une statue de la Mère de Dieu, lui confiant la garde de mon corps et de mon âme. Depuis lors, durant les cinq années qui viennent de s'écouler, je n'ai cessé d'être uni à mon Seigneur, toujours présent à ma pensée, ce qui ne me permettait plus de rien trouver de difficile à son service ; et dès mon réveil, son souvenir s'emparait si fortement de mon esprit, qu'à peine à demi-vêtu, je tombais à genoux, tout ravi en Dieu, écoutant ce qu'il me disait au cœur, et goûtant la plénitude de cette divine joie dont parle saint Paul, quand il nous dit : « *Gaudete in Domino semper !* Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » ! Oh ! que l'on sent bien alors que celui qui vous fait de pareils dons est un Dieu » !

Telle fut, même avant son entrée dans la Compagnie, la vie du saint F. Jacques Courtois. A la prière et au travail, il joignait toutes les œuvres de miséricorde, dans les prisons, dans les hôpitaux, prodiguant les trésors inépuisables de sa charité à toutes

les misères du corps et de l'âme ; et pendant les dix-huit années qu'il vécut au milieu de nous, sans cesse comblé de nouvelles faveurs par le Sauveur et sa sainte Mère, il ne rechercha jamais qu'une chose, s'humilier toujours plus profondément au-dessous du plus inconnu de ses frères ; il ne témoigna qu'un seul désir, celui d'être le plus pauvre, le plus méprisé et le plus crucifié, pour être plus uni de cœur et devenir plus semblable à Jésus-Christ.

Patrignani, *Menologio*, 14 *nov.*, *p.* 109. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 412. — *Biographie universelle*, *t.* 10, *p.* 119. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 12, *p.* 237.

---

* Le même jour de l'an 1761, mourut saintement au collège de Vannes dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie, le F. Yves Gueho, Coadjuteur temporel, d'une fidélité inaltérable à tous les devoirs de son emploi. Dès sa jeunesse, il avait été prévenu des dons de la plus tendre piété, et il s'était attaché au service des Pères du collège, pour en suivre les mouvements avec plus de liberté. Admis dans la Compagnie, il parut presque aussitôt un homme formé. Aussi, même avant la fin de son noviciat, il fut envoyé à la maison de retraite et chargé de toute l'administration matérielle, œuvre difficile autant que délicate, qu'il remplit pendant quarante ans avec un dévouement, une charité, une prudence, qui ne se démentirent jamais. Plusieurs fois l'année, trois à quatre cents personnes, prêtres, gentilshommes, bourgeois, artisans se réunissaient dans cette maison pour y faire les exercices de saint Ignace ; le F. Gueho

pensait à tout, pourvoyait à tout ; aucun détail ne lui échappait ; affable, prévenant envers tous, il s'accommodait avec un tact merveilleux à tous les rangs, à toutes les conditions.

Mais ce qui ravissait surtout, c'était de le voir, au milieu de cette multiplicité d'occupations, toujours calme, maître de lui-même, « inviolablement attaché, dit son supérieur, à ses oraisons, à ses examens, à ses lectures, et à des prières particulières qu'il s'était imposées ; car il avait si heureusement distribué les heures de la journée, qu'il donnait toujours à ces exercices le temps prescrit par la règle ». Les souffrances vinrent couronner une vie si bien remplie et achevèrent de la purifier. Après une pénible agonie de cinq jours, pendant laquelle, grâce à une assistance toute particulière de Dieu, il ne cessa de multiplier les actes des plus parfaites vertus, le saint F. Gueho alla recevoir la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Lettre circulaire du P. Olivier Lamy, *pour annoncer la mort du F. Yves Gueho,* « *au collège de Vannes, ce* 14 *novembre* 1761 » *(Arch. dom.).*

XV NOVEMBRE

—

Dans le cours du mois de novembre de l'an 1687, périt dans les flots de la mer Baltique, l'intrépide P. Louis Barnabé, de la Province d'Aquitaine, signalé par les vieilles relations de voyages du P. Avril, comme un des missionnaires français les plus accomplis qui aient évangélisé l'Orient. Il avait conçu et soumis à la sagesse de ses supérieurs le projet de se rendre en Chine par la voie de terre, en traversant, avec l'approbation du czar, toute la Russie d'Europe et d'Asie, ou si l'autorisation lui était refusée, la Perse et les régions presque inaccessibles de l'Asie centrale. Dans ce but, il parcourut à pied, durant plusieurs années, des contrées immenses, annonçant partout l'Évangile. Il fut plusieurs fois pris et dépouillé par les Arabes, les Kurdes et autres peuplades barbares, emprisonné, maltraité, bâtonné pour le très saint nom de Jésus ; souvent en péril de mourir de froid et de faim, et dans la douce nécessité d'offrir à Dieu, chaque jour à son réveil, le sacrifice peut-être prochain de sa liberté ou de sa vie.

Afin de venir plus facilement à bout de ce hardi projet, il s'était appliqué, malgré d'excessives répugnances, à l'étude approfondie de la médecine, « convaincu, disait-il, que c'était là un des plus

sûrs moyens de réussir auprès des peuples qui ne reçoivent les vérités divines qu'à l'ombre et comme sous la protection des avantages temporels, et qu'un envoyé de Dieu ne doit négliger aucun moyen de procurer la gloire de son Maître ». Cette étude lui fut en effet d'un grand secours, surtout dans la fondation des églises d'Arménie et du Kurdistan, et pour arracher aux ténèbres de l'infidélité la nation entière des Jasidies. Cependant après avoir essayé en vain de franchir des obstacles trop visiblement insurmontables, arrêté moins encore par les déserts, les fleuves et les montagnes, que par les intrigues du schisme et de l'hérésie, le P. Barnabé fut contraint de rentrer en France. Il préparait, sous la protection de Louis XIV, une nouvelle et plus décisive expédition, lorsque le vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour tenter de nouveau le passage par la Russie, vint se briser sur les côtes de la Norwège, et la mort de ce vaillant apôtre dissipa des espérances que nul autre après lui ne devait parvenir à réaliser.

Avril, *S. J.*, *Voyages, p.* 32, 51 *et suiv.*, 72 *et suiv.*, 112, 124, 138, 141, 145, 232, 274. — Fleuriau, *État présent de l'Arménie, p.* 66, 72, 88, 95, 112, 114. — Villotte, *Voyages d'un missionnaire, p.* 195.

---

* Le quinzième jour de novembre de l'an 1615, mourut à Pont-à-Mousson le F. Coadjuteur Bernard Gozenflot, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie. C'était un religieux d'une admirable humilité, d'une oraison très élevée, mais surtout d'une dévotion extra-

ordinaire pour les âmes du purgatoire. « Il ne passait aucun jour, raconte le P. Abram dans son Histoire de l'université de Pont-à-Mousson, sans quêter charitablement pour elles quelques suffrages. S'il rendait quelque petit service, et Dieu sait comme il s'y portait volontiers, il ne demandait rien autre chose que des prières pour ses chers défunts ».

Il avait acquis dans l'oraison des connaissances surnaturelles si élevées, que plus d'une fois des professeurs de théologie confessèrent avoir puisé dans ses entretiens plus de lumières sur les mystères de notre foi que dans leurs livres. Parvenu à l'extrême vieillesse, non seulement il voyait venir la mort avec calme, mais il la désirait si ardemment, que son supérieur, sachant combien ce serait lui faire plaisir, lui dit un jour avec une rudesse affectée : « Mais partez donc enfin ; vous voyez bien que vous n'êtes plus bon à rien ; laissez la place aux jeunes gens ». A ces paroles, le saint Frère, versant des larmes de joie, leva les yeux et les mains au ciel, et tout son corps tressaillit d'allégresse. Puis quand le supérieur se fut retiré, il dit à ceux qui restaient avec lui : « J'ai vu dans ma vie bien des Recteurs, mais jamais de meilleur que celui-là ».

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson*, *liv.* 2, *p.* 142.

XVI NOVEMBRE

—

* Le seizième jour de novembre de l'an 1683, mourut au collège de Québec le P. Claude Pijart, vénéré par ses compagnons comme un saint. Le plus filial amour de Dieu semblait avoir prévenu en lui l'âge de raison ; dans son extrême vieillesse, il aimait à se rappeler avec une affectueuse reconnaissance, comment vers l'âge de sept ans se levant une nuit dans un transport d'amour, il s'était consacré à Notre-Seigneur pour ne plus jamais vouloir et chercher que lui. Jeune écolier des collèges de Paris et de La Flèche, son plus doux repos après le travail était de s'entretenir avec Dieu, les anges et les saints ; les jours de fêtes et de congés, il demeurait de longues heures auprès de l'autel.

Quelques traits détachés de sa notice achèveront de faire connaître cet homme de Dieu. Il avait aspiré de bonne heure aux rudes missions de la Nouvelle-France ; sa joie et sa reconnaissance furent sans bornes quand il vit ses désirs exaucés. Dès qu'il eut appris les premiers éléments des langues sauvages, il s'enfonça dans l'intérieur du pays, à deux et trois cents lieues de Québec. « Le premier de tous, dit le supérieur de la mission, le P. Beschefer, il a

porté la foi à plusieurs peuples barbares ; et les dix années entières qu'il les a suivis dans les forêts, le long des lacs et des rivières, il a montré un cœur infatigable dans les travaux, intrépide dans les dangers, invincible dans les souffrances... » — « Il m'a fait le récit, ajoute la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, des peines que les Pères endurent dans cette mission ; elles sont inconcevables ; et néanmoins son cœur était rempli d'une telle ardeur d'y retourner, qu'il oublia tous ses travaux...., pour aller chercher ses amoureuses croix, qu'il proteste qu'il ne changerait pas, hors la volonté de Dieu, pour le paradis... ».

Cependant les supérieurs jugèrent à propos de le retirer de ces terres lointaines, trop exposées alors aux incursions sanglantes des Iroquois ; et ils lui confièrent la conduite spirituelle des Français et des Algonquins établis aux environs de Montréal. Nul sacrifice ne pouvait lui coûter davantage. Depuis de longues années, le P. Pijart, en prenant le corps et le sang de Notre-Seigneur, demandait tous les jours la grâce de joindre son immolation à celle de la sainte Victime et de donner sa vie pour la foi ; mais l'obéissance vaut encore mieux que le martyre. L'humble religieux se dévoua à son nouveau ministère avec tout le zèle dont il était capable. Quand il le quitta pour venir à Québec, il laissait après lui une si haute idée de sa vertu, que « depuis vingt-sept ou vingt-huit ans qu'il est parti, sa mémoire, écrit le P. Beschefer, est encore en bénédiction ».

Il passa les dernières années de sa vie à Québec, « dans les emplois de missionnaire, de prédicateur, de catéchiste, de Père de la congrégation, de visiteur des malades à l'hôpital, des prisonniers dans la prison, des soldats dans leur corps de garde, et des ou-

vriers à leur atelier... De plus », comme si tant d'occupations ne suffisaient pas encore à contenter son ardeur au travail, cet infatigable ouvrier « enseignait dans le collège, tantôt les petites classes ou la rhétorique, tantôt la philosophie ou la théologie.., étant prêt et propre à tout.. ». A quatre-vingts ans, il prêchait encore « toutes les fêtes et tous les dimanches ». Mais enfin ses forces épuisées le trahirent absolument, et jusqu'à son bienheureux trépas, il ne fit plus que prier et souffrir.

Toutes les vertus religieuses brillaient en lui avec éclat : « une charité si ardente, qu'il passait quelquefois les nuits entières dans des colloques amoureux avec Dieu, et que ses retraites spirituelles n'étaient à proprement parler qu'un acte d'amour de Dieu... : une dévotion envers Notre-Seigneur et la sainte Vierge, si tendre, si pleine de confiance et de familiarité, qu'il traitait avec eux comme un enfant avec son père et avec sa mère ; un très sublime don d'oraison infuse », une ardeur si vive à se mortifier, que les supérieurs furent obligés de modérer ses austérités, et même de lui en interdire enfin tout à fait l'usage ; un amour si filial de la pauvreté que, lorsqu'il pouvait avoir les choses les plus viles de la maison, « il les baisait avec vénération comme des reliques ». Mais sa vertu de prédilection était l'obéissance. « Tous ses supérieurs ont protesté que jamais ils n'ont trouvé d'inférieur plus facile, parce qu'il ne savait ce que c'était que de rien refuser et de témoigner la moindre répugnance ». Sa grande maxime, qu'il avait apprise de Notre-Dame, « était qu'il faut obéir jusqu'à la lassitude, jusqu'au dégoût et jusqu'à la mort ».

Mais l'éloge de cet admirable serviteur de Dieu « remplirait un volume entier », dit son supérieur. Après quinze mois de souffran-

ces, qui furent un continuel exercice de toutes les vertus, le P. Pijart remit entre les mains de son Créateur sa sainte âme, encore parée de l'innocence de son baptême.

Lettre circulaire du P. Thierry Beschefer, *à la mort du P. Claude Pijart, « à Québec le* 16 *nov.* 1683 *(Biblioth. nationale, ms. franç.*, 24, 714 ; *f°* 136 ; *copie, Archiv. dom.). — Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1637, 1640-1644, 1646, 1656. — Creuxius, *Histor. Canad., lib.* 2, *p.* 171. — Courcier, *Maria, negotium omnium sæculorum, p.* 421. — *Lettres de la* Vén. Mère Marie de l'Incarnation, *p.* 341, 347, 349. — Brasseur de Bourbourg, *Hist. du Canada, t.* 1, *p.* 54.

Le même jour de l'an 1660, mourut au collège d'Amiens, à l'âge de quatre-vingt-six ans, le P. Jean-Baptiste Joubert, ancien supérieur de la mission de Constantinople et glorieux confesseur de la foi devant les tribunaux musulmans. Il avait eu le bonheur de souffrir la prison, le bannissement, le cruel supplice de la bastonnade sur les jambes et les pieds, pour le nom de Jésus-Christ. Chassé de Constantinople par les indignes menées des Anglais et des Vénitiens, et nommé Recteur de plusieurs collèges de France, il ne cessa jusqu'à la mort de redemander avec larmes les fatigues et les avanies de sa chère mission. Mais Notre-Seigneur les remplaça par un autre genre de martyre. Dans les derniers temps de sa vie, le saint vieillard devint tout à la fois sourd et aveugle. Il reçut cette épreuve comme une précieuse faveur de son bon Maître, et en homme à qui la présence et la conversation de Dieu tenait surabondamment lieu de tout.

Elogia defunctor. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettre du P. Laurent d'Aurillac, *de la mission de Chio, au P. Antoine Suffren, Provincial de Lyon (Arch. dom., collect.* Rybeyrète*).*

Le même jour encore, à Dôle, l'an 1738, le P. Jean Chappuis mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé près de soixante-dix dans la Compagnie. L'onction et la solide piété de ses *Méditations chrétiennes* font assez voir son habileté dans le grand art de former des saints ; on y remarque, dit le Journal de Trévoux, « une justesse dans les divisions et des traits d'une éloquence vive et persuasive, qui décèlent l'auteur déjà connu par le succès de vingt-cinq années de prédication en Languedoc, en Provence, en Franche-Comté, dans le Lyonnais et à la cour de Savoie ». Lorsque les infirmités l'obligèrent pour ainsi dire à déposer les armes, sa sainte vie fut encore une muette mais bien éloquente prédication ; ce vieillard qui, jusqu'à l'heure du dîner, passait la matinée tout entière devant le très saint Sacrement, faisait désirer et comprendre, par sa seule vue, le bonheur d'une âme intimement unie à Dieu.

Elogia defunct. Prov. Lugd. (Arch. Rom.). — de Backer, *Bibliothèque. . . , t. 6, p.* 86. — *Journal de Trévoux,* 1724, *p.* 1296.

XVII NOVEMBRE

—

Le dix-septième jour de novembre de l'an 1829, mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-onze ans, le P. JEAN BILLY, entré dès l'an 1755 dans l'ancienne Province de Champagne, et de nouveau affilié à la Compagnie en Russie longtemps avant son rétablissement dans le monde entier par le Souverain Pontife Pie VII. Il a été le dernier parmi nous de ces admirables fils de saint Ignace, que l'amour de leur vocation avait réunis fraternellement, après plus de quarante années passées comme en exil au milieu du monde, sans que l'ineffaçable empreinte de leur formation en eût seulement paru altérée ; car tel est le beau témoignage rendu à leurs vertus par tous ceux qui eurent alors le bonheur de les connaître. Pour le P. Billy, atteint dans ses plus profondes affections, moins par les arrêts du parlement que par le bref de Clément XIV, il trouva durant de longues années un noble et généreux asile, dans la demeure d'un homme de grand cœur, qui était avant tout un grand chrétien, le maréchal prince de Broglie. Pour faire connaître ce gentilhomme par un seul trait, il suffira de dire qu'il s'approchait de la table sainte à toutes les grandes fêtes de l'année, et qu'il ne manquait jamais de s'y préparer chaque fois par trois jours de

retraite et de prière. Le maréchal de Broglie confia au P. Billy l'éducation de ses deux plus jeunes fils, le prince Charles, qui devint le premier compagnon du P. de Tournély dans la fondation des Pères de la Foi, et le prince Maurice, évêque de Gand, prisonnier à Vincennes pour prix de sa résistance épiscopale à Napoléon, et après la chute de l'empire, pendu en effigie par l'ordre de Guillaume roi de Hollande, pour cette même invincible fidélité à l'Église et au Saint-Siège.

Ce fut vers cette époque que le P. Billy, un peu déchu, s'il faut en croire l'humble récit qu'il nous en a laissé, de son ardeur première pour la perfection, bien que toujours irréprochable à l'extérieur, et même singulièrement estimé pour son esprit de foi et son zèle des âmes, vit un jour apparaître, dans tout l'éclat de la gloire céleste et avec un visage tout à la fois maternel et sévère, la Reine du ciel, qui dépliant sous ses yeux un rouleau, où il reconnut distinctement toutes les infidélités qu'il avait commises, lui adressa ces paroles : « Tu dis que tu m'aimes ; mais si ton amour était réel, te rendrais-tu coupable de ces négligences » ! — « Je serais mort, disait-il plus tard, de confusion, de douleur et d'effroi, sans l'expression indéfinissable de tendresse qui accompagnait ces reproches. Je tombai à genoux, fondant en larmes, et bien résolu à vivre désormais en digne enfant de Marie » !

Cette apparition, et une cruelle tentation de désespoir, comparable à celle de saint François de Sales, et dans laquelle le démon lui dit un jour : « Tu as beau faire, tu seras certainement damné, je vois déjà ta place dans les enfers », sont les seuls traits d'intervention surnaturelle dont ait fait part à ses confidents l'humilité du P. Billy ; mais il avouait en même temps que rien ne

pouvait avoir plus de force pour lui inspirer le désir de devenir un saint. Cependant lors d'un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg peu d'années après, croyant qu'à l'âge de plus de soixante ans il ne pouvait qu'être une charge, il ne songeait pas à se réunir à ses frères de Russie, lorsque le Père Général, charmé de son mérite et de sa vertu, lui dit un jour avec une rare délicatesse : « *Mane nobiscum, quoniam advesperascit* » ! Dès ce moment, il n'hésita plus, et par un renoncement que la vieillesse et des habitudes plus douces devaient lui rendre si pénible, il reprit avec bonheur ce joug béni de la vie religieuse, qu'il semblait n'avoir jamais déposé.

Notice ms. sur le P. Jean Billy (Archiv. dom.).

---

* Le même jour de l'an 1658, le P. JACQUES BOUTON, né à Nantes, termina saintement sa vie au collège de La Flèche. Aux rares talents qu'il avait reçus de la nature, « il unissait, dit le P. Rybeyrète, une si étonnante sainteté et un tel savoir, qu'il se montra *grand* en toutes choses ». Appliqué pendant onze ans à l'enseignement de la philosophie et de la théologie, il égala les plus illustres maîtres, s'il ne les surpassa pas. Mais il soupirait après les fatigues des missions étrangères ; à force d'instances, il obtint des supérieurs la permission d'aller se consacrer au service des sauvages des îles de l'Amérique. On ne saurait dire tout ce qu'il eut à souffrir dans cet apostolat, et avec quel zèle il se dépensa pour amener ces pauvres infidèles à la connaissance et à l'amour de

Jésus-Christ. Les fièvres et l'ardeur d'un ciel de feu épuisèrent rapidement ses forces et le contraignirent à repasser en France.

La vie du P. Bouton ne fut plus dès lors qu'une longue défaillance, sanctifiée par la patience et par toutes les vertus. Cependant à le voir assidu à tous les exercices et toujours occupé, on aurait pu croire qu'il n'avait rien à souffrir; le vaillant disciple de la croix ne voulait d'autre adoucissement à ses maux que le bonheur de s'abandonner à la volonté de Dieu. Mais enfin il dut rendre les armes. Il avait coutume d'aller prier chaque jour au pied d'une image de la sainte Vierge; une fois sa faiblesse trahit sa piété, et il ne put accomplir son dévot pèlerinage. Le saint vieillard comprit que sa fin n'était plus éloignée, et en effet quelques jours après, il s'éteignit doucement, dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète. *Script. Prov. Franc., p.* 106. — Sotuellus. *Biblioth. Script. Soc. Jesu. p.* 359. — de Backer. *Biblioth. des Écriv.... t.* I, *p.* 126. — Bouton, *Relation de l'establissement des Français... en l'île de la Martinique.*

XVIII NOVEMBRE

—

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1674, mourut à Paris le P. Charles Lallemant, second fondateur des missions de la Nouvelle-France, qu'avait étouffées presque à leur origine l'invasion des corsaires anglais de la Virginie en 1613. La misère excessive à laquelle dut se condamner ce vaillant apôtre, jointe aux rudes épreuves de ses quatre voyages de terre et de mer, de ses deux naufrages sur les côtes du cap Breton et du Guipuzcoa, où il fut longtemps battu par les flots et violemment jeté contre les rochers; enfin les souffrances excessives de sa captivité sur des vaisseaux hérétiques et en Angleterre, avaient si complètement épuisé ses forces, qu'en dépit de la sainte joie qu'il avait goûtée à se voir si près de la mort et à consumer sa vie au salut des peuples barbares, ses supérieurs se virent contraints de le rappeler en France, où il demeura jusqu'à sa mort.

« Mais, écrivait-il à l'un de ses frères, le P. Jérôme Lallemant, qui lui succéda plus tard dans ce glorieux apostolat, « encore que je n'espérasse aucun profit tout le temps qu'il plaira à Dieu de me conserver, pourvu qu'il eût nos travaux agréables et voulût s'en servir rien que comme préparation pour ceux qui viendront

après nous, je me tiendrais trop heureux d'employer ma vie et mes forces, et n'épargner même mon sang pour semblables sujets ». Dieu néanmoins le conserva jusqu'à une extrême vieillesse, pour la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Il gouverna successivement les importants collèges de Rouen, de La Flèche, de Paris, la maison professe et même la Province entière, avec une haute réputation de sagesse, de zèle et de sainteté.

Un des plus beaux fruits de son amour pour la personne adorable de Notre-Seigneur, et un de ses titres principaux à la reconnaissance des âmes pieuses, fut l'admirable livre de ses « Entretiens sur la vie cachée de Jésus dans l'Eucharistie, pour conduire à la perfection les âmes qui s'approchent souvent de ce divin sacrement ». Bien peu d'ouvrages de ce genre offrent dans un plus haut degré les caractères de foi, d'amour et d'onction d'un cœur qui n'a plus d'autre vie que la vie même de Jésus-Christ : et l'on a pu, à juste titre, signaler le P. Charles Lallemant comme particulièrement suscité de Dieu pour répandre en France la dévotion si salutaire de la très sainte Eucharistie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Rybeyrète, *Scriptor. Prov. Franc.*, *p.* 30. — Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 130. — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1626, 1632-38, 1640, 1643. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 427.

XIX NOVEMBRE

Le dix-neuvième jour de novembre de l'année 1622, mourut au noviciat d'Avignon l'un des plus insignes missionnaires de la Province de Lyon, le P. Pierre Biard, après avoir été tour à tour le premier apôtre des sauvages du Canada et l'intrépide aumônier des armées françaises.

Le P. Biard partit, en 1611, avec le P. Enemond Masse, pour la Nouvelle-France, à peu près comme saint François Xavier pour les Indes ; ils n'eurent l'un et l'autre, raconte la relation de leur voyage, aucun serviteur en la traversée, « sinon leurs propres pieds et bras. S'il fallait laver leur linge, si nettoyer leurs habits, si les rapiécer, si pourvoir à autres nécessités, ils avaient le privilège de le faire eux-mêmes, aussi bien que le moindre ». La colonie naissante était alors presque sans ressources ; et durant tout un hiver, ils se virent réduits à dix onces de pain par semaine avec un petit morceau de lard et quelques fèves ou autres semblables aliments, auxquels ils ne pouvaient pas toujours joindre des racines recueillies à grand'peine dans les bois. Mais la langue même de ces barbares, qu'ils devaient apprendre sans le secours d'aucun interprète, leur offrit bien d'autres embarras. Lors-

qu'il fallait exprimer ce qui ne tombe pas sous les sens, « c'étaient, disent-ils, les tranchées de l'enfantement, car de vrai ce travail ne peut être appréhendé que par ceux qui l'expérimentent ».

C'est au prix de ces peines et de bien d'autres que le P. Biard évangélisait ces pauvres infidèles ; mais ses travaux étaient bénis de Dieu. La guérison miraculeuse d'un petit enfant près d'expirer, qu'il rendit à sa mère plein de santé, en présence de toute la tribu, le faisait écouter déjà comme un homme descendu du ciel, lorsqu'il fut tout à coup pris et chargé de fers par les Anglais, « qui nous ont cent fois, écrit-il au roi Louis XIII, préparé la hart et la potence ». Le serviteur de Dieu ne se vengea qu'en sauvant à ses persécuteurs, tombés à leur tour entre les mains des Espagnols, la fortune, la liberté et la vie. En Angleterre, pendant que l'on traitait de sa délivrance, le P. Biard soutint publiquement l'honneur de la foi catholique, contre un grand nombre de ministres, de magistrats et de gentilshommes qui le provoquaient au combat, et il laissa dans bien des cœurs de précieuses semences de salut.

A peine rendu à la liberté, il ne songeait qu'à franchir une troisième fois l'océan. Mais la mission des martyrs, comme elle fut appelée dans la suite, ne devait se rouvrir qu'après sa mort. Chargé par l'obéissance de se joindre à l'armée que l'on réunissait en Champagne contre les Allemands du comte de Mansfeld, il y trouva presque autant à souffrir et bien plus encore à travailler que parmi les sauvages du Canada. La disette était quelquefois si grande dans le camp, que l'on trouvait des soldats morts de faim ; pour secourir ceux qu'il voyait tomber en défaillance, le P. Biard se condamnait au jeûne le plus rigoureux. Après la campa-

gne, il reçut l'ordre d'aller réparer ses forces complètement épuisées, et de se reposer quelque temps à Avignon. Mais sentant que désormais il touchait au terme de sa carrière, il demanda et obtint de passer ses derniers jours parmi les novices, prenant part à tous leurs exercices, et leur inspirant un ardent amour pour la perfection, par sa simplicité, son obéissance et sa sainte joie à remplir les offices les plus bas et les plus humiliants.

CORDARA, *Historia Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 7, *n.* 101, *p.* 373. — *Relations de la Nouvelle-France,* 1ère *relation.* — CARAYON, *Documents concernant la Compagnie de Jésus,* « *Première mission des Jésuites au Canada, Document* L, *p.* 1 *et suiv.* — SOTUELLUS, *Bibliotheca..., p.* 660. — PATRIGNANI, *Menologio...,* 19 *nov., p.* 140. — CASSANI, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 555-570. — CHARLEVOIX, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 1, *liv.* 3, *p.* 193 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 4, *p.* 52. — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France, t.* 3, *p.* 502 *et suiv.* ; *t.* 4, *p.* 80 *et suiv.* — FERLAND, *Histoire du Canada, liv.* 1, *ch.* 6, *p.* 80. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire du Canada, t.* 1, *p.* 26. — SHEA, *History of the catholic missions..., p.* 134.

---

* Le même jour de l'an 1620, mourut à Oloron le P. JEAN BOUCHER, Recteur du collège de cette ville et Supérieur de la mission du Béarn. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie morale et gouverné le collège d'Agen, il fut appliqué au ministère des âmes ; il avait dans un degré éminent toutes les vertus d'un ouvrier apostolique : un dévouement admirable, prompt à toutes les entreprises ; un oubli de lui-même et de ses aises qui se riait de la faim et de la soif, de la chaleur et du froid ; une pauvreté

parfaite, une obéissance qui se portait avec le même élan partout où la voix des supérieurs commandait d'aller ; un zèle des âmes qui affrontait sans trembler les plus rudes fatigues et les persécutions mêmes des démons ; et en même temps une douceur et une aménité de manières, jointe à une puissance de raisonnement et à une science de la controverse qui triomphait des résistances les plus obstinées. Ces qualités parurent avec éclat dans la difficile et périlleuse mission dont il fut chargé dans la Biscaye française, au pied des Pyrénées.

Ce pays était en proie à toutes les horreurs de la superstition et de la magie. Vainement les magistrats avaient essayé de porter remède à tant de maux, et puni selon la rigueur des lois un grand nombre de coupables. En rendant compte de leur mission à la reine régente, après la mort de Henri IV, ils durent avouer qu'ils avaient échoué dans leur entreprise et qu'il leur aurait fallu dépeupler le pays pour déraciner les désordres. Sur le conseil du P. Coton, la régente résolut d'envoyer des missionnaires à ces malheureuses populations, et le P. Boucher fut désigné avec un autre Père. Dès qu'ils parurent, ils se virent l'objet de la défiance universelle ; on crut qu'ils venaient sous une autre forme faire de nouvelles perquisitions, pour dénoncer à la justice ceux qui avaient échappé aux premières recherches. A force de douceur et de patience, ils parvinrent à dissiper les frayeurs, et après avoir gagné la confiance, ils commencèrent leur œuvre de salut. Des enfants initiés presque en naissant à un culte horrible, des vieillards voués depuis quarante et cinquante ans à toutes les pratiques de la sorcellerie, accouraient en foule auprès d'eux et les conjuraient de les arracher à la puissance des ténèbres. Le P. Boucher s'occu-

pait surtout des malheureux prêtres qui s'étaient laissé entraîner aux mêmes abominations. C'était une lutte de tous les jours, dans laquelle les deux ministres de Jésus-Christ déployèrent un courage invincible contre les démons et contre les sorciers leurs suppôts, également furieux de se voir enlever leur proie. La victoire resta à la vertu des exorcismes de l'Église : dans l'espace de six mois, plus de six cents victimes de la tyrannie de Satan furent délivrées et rendues à la liberté des enfants de Dieu.

Le P. Boucher passa ensuite dans le Béarn, où il poursuivit les mêmes combats contre l'hérésie de Calvin, presque toute-puissante dans cette contrée ; il y consuma les restes de sa vaillante vie, et mourut, épuisé de fatigues et chargé des glorieuses dépouilles qu'il avait ravies à l'enfer, à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Aquit. (*Arch. Rom.*). — *Litter. ann. Prov. Aquit., ann.* 1620 (*Arch. Rom.*). — *Litter. ann. Societ., ann.* 1613-14, *p.* 519 *seqq.* — PRAT, *La Compagnie de Jésus en France, t.* 3, *p.* 513 *et suiv.*

Le même jour encore de l'an 1697, mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, le célèbre P. HONORÉ CHAURAND, surnommé par plusieurs le Vincent de Paul de la seconde moitié du XVIIe siècle. Il avait en effet évangélisé à lui seul plus de quatre-vingt-dix diocèses de France, avec des succès prodigieux. Dans la plupart, il avait éteint la mendicité, en établissant des maisons dites de charité, où, grâce à la sagesse de ses règlements, les pauvres, sans

perdre leur liberté, seul bien que leur eût souvent laissé la misère, trouvaient, avec le logement et la nourriture de l'âme et du corps, les plus délicates attentions de la charité, et même un travail conforme à leurs aptitudes, quand ils avaient encore la force de travailler. Ainsi parvint-il à fonder jusqu'à cent vingt-six hôpitaux. De toutes parts, les gouverneurs des villes et des provinces, un grand nombre d'évêques, et des princes même, l'appelaient à l'envi pour lui confier de semblables œuvres de miséricorde. Justement ému de tout ce qu'il entendait raconter des vertus et des œuvres du P. Chaurand, le Souverain Pontife Innocent XII témoigna le désir de le voir à Rome, l'admit plus de cinquante fois à son audience privée, et le chargea d'établir, avant son départ, un semblable asile pour les pauvres, dans le palais même de Latran. Enfin, chargé d'années et de mérites, consumé par plus de cinquante ans de travaux apostoliques, le P. Chaurand demanda la permission de se retirer au noviciat d'Avignon ; et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, dans les exercices de la prière et de la mortification, en attendant l'appel de Dieu.

Litt. ann. Provinc. Franc., ann. 1670, 1673, 1674, 1677, 1678 (*Archiv. Rom.*). — de Backer, *Bibliothèque...., t.* 4, *p.* 134. — Louis de Camaret, *Le P. Honoré Chaurand, ses œuvres de charité. Cf. Documents du* P. Carayon, *Docum.* 23, *p.* 309 *et suiv.* — *Notice biographique du P. Chaurand, dans le Ménologe de l'ancienne Compagnie. Cf. ibid., p.* 349 *et suiv.* — Testenoire-Lafayette, *Souvenirs du vieux Saint-Étienne, Saint-Étienne,* 1868, *p.* 47 *et suiv.*

XX NOVEMBRE

Le vingtième jour de novembre de l'an 1624, mourut à Paris le P. Jean de la Bretesche, appelé par la très sainte Vierge elle-même à la Compagnie de Jésus. Comme il la priait avec ferveur pour obtenir la grâce de connaître sa vocation, cette mère de bonté lui apparut, environnée d'une troupe d'anges qui, sur l'ordre de leur Reine, le revêtirent du manteau de la Compagnie ; en même temps il se sentit embrasé d'un ardent désir de devenir, non pas un religieux quelconque, mais un saint et un grand saint. Pour satisfaire son amour des humiliations et son zèle du salut des âmes, il supplia les supérieurs de le laisser toute sa vie dans une des dernières classes de grammaire ; mais son talent extraordinaire pour la direction des âmes lui fit bientôt confier le soin des novices. Les services signalés qu'il rendit à la Province dans une charge si importante, ont laissé parmi nous sa mémoire en bénédiction. Le P. de la Bretesche avait pour ses novices la douceur et la tendresse d'une mère ; mais il ne leur inspirait qu'avec plus d'efficacité, par ses paroles et par ses exemples, un incroyable amour pour la prière et pour la mortification. Lui-même prenait chaque nuit deux heures au moins sur son sommeil, pour s'entretenir avec Notre-Seigneur, qui lui communiqua plus d'une fois des lumières toutes miraculeuses. Sa pénitence était celle des plus grands servi-

teurs de Dieu. Ses oraisons et ses veilles de chaque jour se terminaient invariablement par une cruelle flagellation : et il se plaignait que le perpétuel usage du cilice l'eût rendu presque insensible à la douleur.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 20a *nov.*, *p.* 285. — Id., *Annales Mariani. p.* 355. — Patrignani, *Menolog.*. 20 *nov.*, *p.* 149. — Creuxius, *Histor. Canad.*, *lib.* 1. *p.* 4.

Le même jour de l'an 1653, mourut en odeur de sainteté au collège de Périgueux, le P. Jean-Jérome Baiole, né à Condom, signalé hautement, dans les annales de la Province d'Aquitaine, pour son talent à sanctifier la jeunesse dans les congrégations de la sainte Vierge, et pour le beau livre que, sur le conseil du P. Coton, il a consacré à leur histoire durant le premier demi-siècle de leur existence. Il est peu de lectures plus édifiantes et plus instructives tout à la fois. Rien ne nous fait mieux connaître par les exemples cet apostolat de la jeunesse, tel que le comprenaient et le pratiquaient nos premiers Pères. Nous y retrouvons à chaque page, dans de simples enfants, des traits de vertus que n'auraient pas désavoués les Stanislas, les Louis de Gonzague, les Jean Berchmans ; et il est bien permis de croire qu'après les Exercices de notre Bienheureux Père saint Ignace, peu d'œuvres ont plus contribué, dans nos collèges, à former des générations fortement chrétiennes, à répandre l'amour de la perfection évangélique et à peupler les ordres religieux.

Sotuellus, *Bibliotheca*.... *p.* 462. — de Backer, *Bibliothèque*.... *t.* 3, *p.* 406.

XXI NOVEMBRE

Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1742, mourut à Saint-Domingue le P. Pierre-Louis Boutin, justement surnommé l'apôtre de cette grande île, qu'il avait cultivée durant plus de trente-sept ans. « Nous ne croyons pas, écrivait en annonçant sa mort le P. Margat, que la vie de ce saint homme ait en rien été inférieure à ce que l'histoire de la Compagnie renferme de plus édifiant » ; le P. Boutin « a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque qui, bien loin de se démentir un seul moment, a paru sans cesse aller en augmentant jusqu'à la fin de ses jours ». La réputation de son mérite et de sa sainteté s'était répandue par toute la France, bien des années avant sa mort ; les matelots qui avaient fait le voyage de Saint-Domingue, ne parlaient pour ainsi dire que de lui.

Mais les pauvres esclaves nègres, amenés d'Afrique et vendus chaque année dans la ville du Cap, étaient surtout l'objet de sa charité. Il avait fixé quelques jours plus solennels, comme la veille de Pâques et de la Pentecôte, pour conférer le baptême à plusieurs centaines de ces malheureux à la fois ; la peine qu'il se donnait pour les instruire était incroyable. Pour ne laisser périr aucune de ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, il avait en-

core appris les langues de ces peuples, dont la plupart ne peuvent s'entendre les uns les autres, afin que le manque de temps ou d'interprète ne fût jamais, en cas de danger, un obstacle à leur salut. « On a demandé cent fois, dit un de ses compagnons, et on est encore à comprendre comment il était possible qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes ». Ses courses dans les montagnes, ses jeûnes et ses pénitences, ses longues oraisons à genoux prolongées souvent durant deux et trois heures de suite, faisaient demander s'il avait un corps de fer, ou si Dieu ne le soutenait point par une assistance particulière dans ses travaux continuels et sous un climat où les chaleurs abattent ceux mêmes qui vivent dans l'inaction.

L'hôpital du Cap, ouvert aux pauvres malades abandonnés, l'œuvre des petites orphelines, l'établissement des Filles Notre-Dame à Saint-Domingue, furent encore des fruits de la charité et du zèle du P. Boutin. Rien de ce qui pouvait propager la gloire de Dieu et procurer le salut du prochain, ne lui paraissait offrir de difficultés insurmontables. Il puisait surtout cette force, aussi calme qu'irrésistible, dans sa continuelle union avec Dieu, qu'il n'a jamais paru perdre de vue, tant qu'il a vécu, dit l'auteur de son éloge. Et l'on vit se renouveler à sa mort tout ce qui arrive d'ordinaire à la mort des saints les plus vénérés ; car tous sans exception, au milieu de leurs témoignages de douleur, « ne balançaient pas à le mettre au rang des âmes bienheureuses les plus élevées dans le ciel ».

Lettres édif., t. 7. Lettre du P. Margat *au Procureur général des missions de la Compagnie, p.* 237-255.

XXII NOVEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1673, mourut au collège de Dijon le P. Jean Cordier, l'auteur de « La Famille sainte », qu'il aspirait à former dans le siècle, sur les exemples de la Sainte Famille de Nazareth. « Jamais, dit-il en commençant, la sainteté n'eut un si favorable séjour en terre que dans cette maison, où le Père était saint, la Mère très sainte, et le Fils le Saint des Saints ».

Frappé, comme il l'avoue, du petit nombre d'ouvrages de piété composés jusqu'alors pour l'apostolat des plus simples fidèles, tandis que de grands et pieux auteurs, tels que le P. Suffren et le P. Caussin écrivaient d'admirables livres pour établir dans les cours le règne de Dieu, le P. Jean Cordier choisit pour son partage la sanctification de la famille ; et malgré les graves occupations qui remplirent une grande partie de sa vie, dans le gouvernement des maisons de Nancy, de Châlons, de Dijon et de la Province de Champagne, il mérita de partager avec les PP. Philippe d'Outreman et Thomas le Blanc, l'honneur d'avoir très efficacement travaillé à faire aimer Dieu, par de solides et pieuses lectures,

parmi les populations de la Lorraine et de la Flandre, où la foi est encore si profondément enracinée.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (*Archiv. Rom.*). — ALEGAMBE, *Bibliotheca...*, *p.* 433. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 146.

L'an 1684, mourut à Beteis, en Arménie, le saint F. Coadjuteur JOSEPH HILAIRE, de la Province d'Aquitaine, confesseur de la foi sous les coups des Mahométans, et martyr de la charité au service des pestiférés. Il avait servi de compagnon et de catéchiste à deux des plus grands missionnaires de ces contrées, les PP. Michel Nau et Pierre Roche, et avait partagé leurs œuvres de zèle et leurs souffrances de tout genre. Enfermé avec le P. Nau dans les cachots de Mérédin, et lié par la même chaîne de fer, il n'en sortit vivant que par une espèce de miracle, tant les mauvais traitements du pacha turc l'avaient réduit au dernier degré d'épuisement. Avec le P. Roche, non content d'assister, sur leur lit de mort, les pauvres pestiférés de Beteis, il allait chercher dans la campagne, aux plus vives ardeurs du soleil, les malades et les moribonds abandonnés, qui comblaient son courage et sa charité de leurs plus touchantes bénédictions.

Mais les relations qui nous parlent du F. Hilaire, signalent « sa parfaite soumission à toutes les dispositions de l'obéissance », comme plus admirable encore que son héroïque patience et son dévouement, tant il excellait dans cette vertu des vrais enfants de saint Ignace. Après sa glorieuse mort, la ville de Beteis et la nation arménienne ne purent se résoudre à laisser périr sa mémoire;

et en témoignage de reconnaissance, le célèbre évêque Varsan, ramené par nos Pères à la foi romaine, fit élever une tombe de marbre, dont il composa l'inscription funèbre, au lieu où reposait le corps de l'humble et fervent religieux.

Fleuriau, *État présent de l'Arménie*, p. 79, 92.

XXIII NOVEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1666, mourut dans la maison professe de Paris le F. François Suard, Coadjuteur temporel, âgé de quatre-vingts ans. Son éloge abrégé, envoyé de France par ses supérieurs, et déposé aux Archives du Gesù à Rome, le donne pour un religieux d'une vertu consommée, et déclare que le récit d'une vie si sainte demanderait un volume. Malheureusement l'auteur a cru pouvoir sous ce prétexte omettre à peu près tout détail sur tant d'admirables vertus. Pendant quarante-quatre ans que le F. Suard travailla dans la maison professe, pas un ne l'a vu, écrivait son supérieur en annonçant la nouvelle de sa mort, manquer à une de ses règles : « et nous pouvons dire, ajoute-t-il, que la sainteté de sa vie et de sa mort a ravi tous nos cœurs ». Sa douce et religieuse gaieté, son ardeur pour le travail et pour la mortification, même dans son extrême vieillesse, une charité qui trouvait toujours le moyen de rendre à ses frères les offices les plus bas, et de se charger des fonctions les plus rebutantes, remplissaient d'admiration. Pendant près de trente années, il avait exercé l'office pénible de boulanger, et il n'eut, durant ce long espace de temps, d'autre lit que des sarments et des sacs de

blé, sur lesquels chaque soir il se jetait pour prendre son repos ; et encore avait-il coutume de retrancher au moins deux heures du temps destiné au sommeil, pour les consacrer à Dieu seul. Toute sa vie du reste n'était qu'une continuelle prière ; aussi trouvait-il une douceur et une facilité merveilleuse à s'entretenir avec Notre-Seigneur, la très sainte Vierge et les saints ; à l'âge de plus de soixante-dix ans, lorsqu'il accompagnait quelque Père dans la visite des malades, il se retirait dans un coin, et il y demeurait à genoux jusqu'à six et sept heures de suite en oraison, quand le Père devait assister quelque moribond.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Lettre circulaire du P. ANDRÉ CASTILLON, *à la mort du F. François Suard (Archiv. dom.).*

---

* Le même jour de l'an 1759, mourut au noviciat de Paris l'angélique F. LOUIS LE GOUZ DUPLESSIS, d'une noble famille d'Anjou, dont le P. de la Croix, son Maître des novices, ne pouvait s'empêcher de pleurer la perte prématurée. Dès son enfance, le F. Duplessis avait été prévenu des bénédictions du ciel, et s'était distingué par une candeur charmante et une innocence de mœurs admirable. Appelé de bonne heure à la Compagnie, il mit tout en œuvre, avec un courage au-dessus de son âge, pour triompher des oppositions de sa famille ; et quand il lui fut donné de franchir les portes du noviciat, il laissa éclater sa joie et sa reconnaissance. « Un esclave dont on a brisé les fers et qu'on a mis en liberté, dit le P. de la Croix, ne parle pas de son bonheur

en termes plus vifs et plus touchants ». Sa santé ne tarda pas à s'altérer et parut mettre sa vocation en danger : l'héroïque jeune homme, plutôt que de rentrer dans le monde, s'offrit aussitôt à remplir toute sa vie les offices des Frères Coadjuteurs.

Cet amour de sa vocation n'était pas chez le F. Duplessis un amour de parade et de sentiment ; c'était un amour pratique qui se traduisait par une admirable fidélité à toutes les règles, par un grand esprit d'abnégation et de mortification, auquel il fallut plus d'une fois mettre des bornes, une soumission scrupuleuse aux moindres signes de la volonté des supérieurs, une familiarité pleine de confiance avec Dieu dans ses exercices spirituels, une dévotion toute filiale à Notre-Dame, une simplicité, une candeur, une grâce, une aisance de manières, un talent de parler des choses spirituelles qui ravissaient tous les cœurs, et lui faisaient confier habituellement par le Maître des novices la charge d'accueillir et de former les nouveaux venus. « Ainsi retraçait-il parmi nous, continue le P. de la Croix, les exemples d'un Stanislas ; mais il était mûr pour le ciel ». Averti qu'il ne restait aucune espérance de lui sauver la vie : « Je ne crains rien, dit-il, parce que je suis sous la protection de la sainte Vierge, notre bonne Mère ». Le jour de la Présentation, le F. Duplessis fit, avec des transports de joie, les vœux de Scolastique, et après une douce agonie, il s'endormit pieusement dans le baiser du Seigneur.

Lettre circulaire du P. Étienne de la Croix *pour annoncer la mort du F. Jean-Louis Le Gouz Duplessis, « à Paris, le 24 novembre* 1759 » *(Arch. dom.).*

XXIV NOVEMBRE

Le vingt-quatrième jour de novembre de l'an 1665, mourut près du cap de la Madeleine, sur les rives du Saint-Laurent, le P. Simon Le Moyne, qui avait porté l'Évangile, jusqu'à cinq reprises différentes, au milieu des plus sanguinaires tribus Iroquoises, durant vingt-cinq ans d'apostolat. Plusieurs fois captif, perpétuellement en péril de mort, même plus souvent que tous les jours, selon l'expression du P. Jérôme Lallemant, il affrontait avec joie le bûcher ou la hache, pour briser les fers des prisonniers, ouvrir le ciel par le baptême à des milliers de petits enfants, ou à des parents malheureux expirant au milieu des flammes, et cultiver au centre de la barbarie jusqu'à huit ou dix églises à la fois, c'est-à-dire autant qu'il y avait à Onnontagué de bandes de captifs. Il réunissait tour à tour ces pauvres gens dans son humble chapelle d'écorces, et l'on a vu, dit l'un de nos missionnaires, dans ce misérable réduit, des merveilles telles que les plus magnifiques églises n'en connaissent pas.

A la nouvelle de sa mort, le principal chef des sauvages, encore payen à cette époque, mais venu à Montréal comme ambassadeur, afin d'y traiter de la paix au nom de toute sa nation, in-

terrompit tout à coup sa harangue au gouverneur de la colonie française, pour faire éclater ses regrets en quelques paroles qui résument fidèlement les travaux de ce vaillant missionnaire et témoignent l'affection des barbares qu'il avait su conquérir par son dévouement à leur salut : « Ondessouk, s'écria-t-il soudain à haute voix, en l'appelant ainsi par son nom sauvage, Ondessouk, m'entends-tu du pays des morts, où tu es si vite passé ? C'est toi qui as porté tant de fois ta tête sur les échafauds des Agniehronnons, toi qui as été courageusement jusque dans leurs feux en arracher tant de Français, toi qui as amené la paix et la tranquillité partout où tu passais, et qui as fait des fidèles partout où tu demeurais. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil décider la paix et la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages mêmes étaient trop étroits quand tu t'y trouvais, tant la foule du peuple que tu attirais par tes paroles était grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns. Tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misère était suivie d'une vie éternellement bienheureuse ; puis donc que tu la possèdes à présent, quel sujet avons-nous de te regretter ? mais nous te pleurons, parce qu'en te perdant nous avons perdu notre père et notre protecteur. Nous nous consolerons néanmoins, parce que tu continues de l'être au ciel, et que tu as trouvé, dans ce séjour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — Creuxius, *Histor. Canad., lib.* 9, *p.* 705 *seqq.* — *Relations de la Nouvelle-France, ann.* 1638-1642 ; 1644, 1654-1658 ; 1661-1662, 1666. — *Lettres de la* Vén. Mère Marie de l'Incarnation, *p.* 509, 565, 568. — Faillon, *Hist. de la Colonie*

française au Canada, t. 3, p. 1. — Ferland, *Histoire du Canada, liv. 3, ch. 11, p. 418 et suiv; ch. 12, p. 443; ch. 13, p. 470 et suiv.* — Bancroft, *History of the United States..., t. 2, p. 798, 802.*

---

* Le même jour de l'an 1743, mourut à Vannes, en grande réputation de vertu, le P. Pierre Renauld, le successeur du P. Vincent Huby, et pendant près de quarante ans son continuateur dans l'œuvre des retraites. Loin de penser à rien innover, il mit tous ses soins à maintenir dans leur intégrité les règlements et les usages introduits par le saint fondateur, et il a droit ainsi à une large part dans les fruits de sanctification et de salut produits durant près d'un siècle par cette œuvre admirable. Brûlant du zèle des âmes, le P. Renauld consacrait aux missions tout le temps que lui laissait libre son office de directeur des retraites, et partout il répandait l'esprit de piété et d'amour pour Notre-Seigneur, dont il était lui-même rempli. Au milieu des ministères les plus distrayants, il ne perdait rien de son attrait pour le recueillement et le silence, et la charité seule, dit son éloge, le conduisait au milieu des hommes. Dès qu'il était libre de ses devoirs envers le prochain, il courait au pied de l'autel, et jusque dans ses dernières années, bien qu'il fût accablé de pénibles infirmités et que sa chambre fût très éloignée de l'église, il eut à cœur de payer à Notre-Seigneur ce tribut d'hommages et de supplication.

Sa charge lui permettait de disposer de beaucoup de choses; mais fidèle observateur de la pauvreté, il ne voulut jamais se prévaloir de ce privilège en sa faveur, et personne n'était plus exact à demander les plus légères permissions. Quand les pauvres

venaient frapper à sa porte, il leur distribuait d'abord l'aumône spirituelle ; c'était un spectacle touchant de voir le saint vieillard, au cœur également tendre et apostolique, réunir autour de lui ces malheureux, leur parler des choses du ciel, élever et consoler leurs âmes, leur remettre ensuite leur petite aumône et les renvoyer doublement heureux. Jusqu'aux derniers jours qui précédèrent sa mort, le P. Renauld continua cet exercice de charité ; il s'endormit alors doucement dans le Seigneur, accompagné par les larmes et les prières de tous ceux qu'il avait aidés, et laissant une mémoire en bénédiction. Il était âgé de soixante-dix-huit ans, et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Litt. ann. Prov. Franc., ann. 1743 (*Arch. Rom.*).

XXV NOVEMBRE

Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1637, mourut au collège de Dôle le savant et pieux auteur de « la Triple Couronne de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu », le P. François Poiré, né à Vesoul, et entré en Lorraine dans la Compagnie, lorsqu'elle était bannie de France par le Parlement de Paris, sous le règne de Henri IV. Entre les écrivains les plus dévoués et les plus heureux à répandre le culte de Notre-Dame, le P. Poiré n'a cessé, durant deux siècles et demi, d'occuper une place d'honneur ; nul ne semble encore l'avoir surpassé. Aussi quand nous avons vu, de nos jours, les fils de saint Benoît chercher dans la tradition catholique à remettre en lumière un des monuments les plus glorieux à la Vierge Mère de Dieu, par une préférence aussi honorable qu'affectueuse pour toute la famille de saint Ignace, ils choisirent le livre du P. Poiré, comme offrant, selon l'expression de Dom Guéranger, « un résumé substantiel de ce que les siècles ont produit de plus magnifique et de plus lumineux sur la Reine du ciel et de la terre », livre « tout imprégné de la piété antique », « dont le style a vieilli sans doute, mais qui est demeuré tout rayonnant de la plus haute poésie ». Nous avons

encore du P. Poiré d'autres fruits de son zèle et de sa science, qu'il donna aux âmes pour l'honneur de Dieu, dans les courts intervalles qu'il put dérober aux plus importantes occupations que lui imposa l'obéissance, dans le gouvernement de la maison professe de Nancy, du grand collège de Lyon et de celui de Dôle. Nous ne pouvons oublier en particulier sa « Science des saints, qui est celle de chercher Dieu et de se donner pleinement à lui », et parmi les extraits de la Triple Couronne, « la Sauvegarde des mourants, ou Marie patronne de la bonne mort ».

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Roman.). — Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 245. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 577. — Dom Guéranger, *Cf. La triple Couronne, t.* 1, *Préface, p.* IX *et suiv.* — *Biographie univers., t.* 35, *p.* 147. — *Nouvelle Biographie génér., t.* 40, *p.* 567.

Le même jour de l'an 1620, mourut à Bordeaux le saint et apostolique P. Pierre Fourcaud, du diocèse d'Auch, l'un des grands lutteurs de la Compagnie contre l'hérésie au XVIIe siècle. Bien qu'enlevé à l'âge de quarante-six ans, il avait déjà fait refleurir la foi catholique dans les trois diocèses de Bazas, de Saintes et d'Angoulême, où l'on eût vainement cherché, dit la relation de sa vie, une seule église dont le renouvellement ne fût son ouvrage. Il les avait visitées une à une, toujours à pied, avec des fatigues infinies, qui lui semblaient encore trop peu de chose : car il y joignait tant et de si rigoureuses mortifications, pour payer à Dieu la rançon des âmes, que le pieux évêque de Bazas, grand ami de la Compagnie, déclarait ne pouvoir comprendre

comment les forces d'un seul homme suffisaient à tant de travaux et d'austérités.

Pour assurer partout le fruit de ses prédications, le P. Fourcaud organisait fortement des confréries du très saint Sacrement, et des conférences de prêtres, qui se réunissaient au moins une fois par mois. Mais rien ne lui semblait plus cher que la formation chrétienne de la jeunesse. Il apportait un soin extrême à instruire et à confesser les petits enfants, et leur apprenait à consacrer à leurs saints anges la garde de leur innocence. Pour lui, comme il l'avouait avec une humble reconnaissance, un acte de ce genre était le plus doux souvenir qu'il eût conservé de sa tendre enfance ; car par une inspiration toute particulière, il s'était offert à Dieu dès le premier éveil de sa raison et avait confié à son bon ange le trésor de sa pureté. Or il était demeuré si fidèle à cette première donation, que l'un de ses frères lui ayant demandé, à son lit de mort, s'il sentait alors quelque peine ou quelque regret du passé : « Non, répondit-il, je n'en sens aucun » ; et peu d'instants après, il rendit à Dieu son âme très pure, dans une merveilleuse paix.

Elogia defunctor. Provinc. Aquitan. (Archiv. Rom.). — Litter. ann. Provinc. Aquitan., ann. 1620 *(Archiv. Rom.).* — NADASI, *Ann. dier. memor.,* 25a *nov., p.* 291.

XXVI NOVEMBRE

—

Le vingt-sixième jour de novembre de l'an 1710, mourut à Béziers le P. Anne de Vogüé, d'une des plus illustres familles du Vivarais. Pendant vingt-cinq ans, le P. de Vogüé n'avait cessé de parcourir l'Auvergne, le Velay, le Vivarais, le Bas-Languedoc et les Cévennes, en digne héritier des vertus et de l'apostolat de saint François Régis. Les plus magnifiques victoires sur l'hérésie récompensèrent son zèle et son dévouement. Notre-Seigneur semblait lui avoir accordé un don spécial de subjuguer, par sa patience et par une douceur inaltérable, les cœurs les plus endurcis. Épuisé de travaux et dans l'impuissance absolue d'évangéliser plus longtemps ses chères montagnes, le P. de Vogüé consacra les derniers jours de sa vie à la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Les communautés religieuses de Béziers, les congrégations de la sainte Vierge, les Pères et Frères du collège de la Compagnie, sentirent tour à tour la douce et puissante influence de sa parole et de ses exemples. Les funérailles de ce grand serviteur de Dieu parurent un deuil public, auquel prit part la ville entière, le clergé, le peuple et les magistrats.

Prat, *Le Disciple de Saint Jean-François-Régis, Notes supplément.*, *p.* 195 *et suiv.*

XXVII NOVEMBRE

—

Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1657, mourut à Lyon le P. Hugues Mambrun, que la relation de sa mort, adressée au P. Général Goswin Nickel, appelle l'ange de la Province de Lyon, et dans le même sens que le saint prophète Daniel, l'homme de désirs. Il n'avait en effet rien tant à cœur, dans le gouvernement des maisons de la Compagnie, dont cinq des plus importantes furent confiées à sa vigilance, que d'y faire régner l'esprit et les règles de saint Ignace. On sentait si bien en lui l'homme de Dieu, ne cherchant en tout que la gloire de son Seigneur sans mélange d'aucune recherche humaine, que jamais aucun de ses inférieurs ne parut avoir même la pensée de ne pas voir l'opération divine dans toutes ses œuvres. Tous convenaient que nul supérieur ne portait plus loin la droiture de cœur, l'amour paternel et cette délicatesse de charité, pour qui la bonne renommée du plus humble enfant de la Compagnie fut toujours sacrée.

Litteræ P. Petri Labbé *ad Adm. R. P. Generalem Goswinum Nickel, Lugdun., nov.* 1657 *(Archiv. Rom.)*.

XXVIII NOVEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de novembre de l'an 1654, mourut au collège de Quimper après cinquante ans de vie religieuse, le P. Pierre Bernard, en si grand renom de sainteté, que le vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir, témoin de ses vertus, de ses travaux apostoliques et de ses miracles, osait bien l'appeler un homme divin. Il était né à Rennes d'une vraie famille de saints. Son père était connu sous le nom d'avocat des pauvres et de successeur de saint Yves. Les exemples de perfection qu'il donnait à toute sa famille, de concert avec sa pieuse épouse, inspirèrent à cinq de ses enfants le désir d'embrasser la vie religieuse. Telle était en particulier la charité de ces admirables chrétiens que, dans un temps de famine excessive où ils ne refusaient l'aumône à aucun pauvre, Dieu multiplia miraculeusement le blé dans leurs greniers durant plusieurs mois.

A cette école de sainteté, Pierre Bernard acquit dès sa plus tendre enfance un degré d'oraison très élevé au-dessus de son âge, bientôt suivi d'un ardent attrait de souffrir pour Dieu. Les œuvres de miséricorde les plus rebutantes dans les hôpitaux, une ardeur surprenante à faire le catéchisme aux pauvres enfants et

aux ignorants, avaient dès lors pour lui un charme extraordinaire. Après son entrée dans la Compagnie, la ville de Nevers, qui fut le premier théâtre de ses travaux, devint bientôt, grâce à lui, assure-t-on, aussi attachée aux choses du ciel qu'elle l'avait été jusque là aux choses de la terre. Ce fut vers ce temps que Dieu lui fit voir dans une vision une immense multitude d'hommes dont il le prédestinait à être l'apôtre, ainsi que la ville de Quimper, où il devait exercer une si féconde influence. Après Dieu, avec le concours de M. Le Nobletz, c'est lui surtout qui, par ses conseils, ses exhortations, ses instantes prières, détermina le P. Maunoir à consacrer sa vie aux missions bretonnes. Les difficultés que présentait cette œuvre semblaient insurmontables. Il contribua surtout à les aplanir en s'associant avec un dévouement héroïque à l'apostolat du P. Maunoir. Treize ans de sa vie s'y consumèrent, et moins de vingt-quatre heures avant sa mort, il était prêt à partir encore pour une nouvelle mission.

Mais avant de former le nouvel apôtre de la Bretagne, le P. Bernard devait rétablir le culte de celui qui avait porté le saint nom de Jésus dans ces contrées. Pendant qu'il demandait à Notre-Seigneur de délivrer le peuple de Quimper, en proie aux plus affreux ravages de la peste, il entendit une voix du ciel qui lui désignait pour libérateur saint Corentin, premier évêque de cette ville. Le souvenir de cet homme de Dieu était alors presque entièrement en oubli. Le P. Bernard le ranima, et si nous n'avions pour garant la parole du P. Maunoir, nous aurions peine à croire les faveurs vraiment inouïes dont ce grand saint paya la dévotion de son dévoué serviteur, jusqu'à l'assister au saint autel. Mais la ville de Quimper n'offrait pas un assez large théâtre au zèle du

P. Bernard : à l'âge de cinquante-cinq ans, il apprit le breton pour parcourir avec le P. Maunoir les campagnes les plus abandonnées. « On avait une si haute estime de sa sainteté, écrit le P. Boschet, qu'on lui attribuait les guérisons miraculeuses qui se faisaient dans les missions, et que, par un partage qu'on croyait juste alors, on disait : *Le P. Bernard fait les miracles, et le P. Maunoir les conversions.* Mais comme on a pu le remarquer, ajoute le même auteur, tous deux faisaient l'un et l'autre ; ils guérissaient les malades et convertissaient les pécheurs ». Dieu lui révéla que ses fatigues lui tiendraient lieu de purgatoire, et lui accorda, selon la double demande qu'il en avait faite, d'entrer en agonie le vendredi, en union avec la Passion de Notre-Seigneur, et de mourir comme entre les mains de la sainte Vierge le samedi.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Arch. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. Pierre Salleneufve, *à la mort du P. Pierre Bernard.* « *à Kimper, le* 30 *de nov.* 1654 » (*Archiv. dom.*). — Boschet, *La Vie du R. P. Julien Maunoir, p.* 30 *et suiv.*, 205 *et suiv.* — Patrignani, *Menolog.*, 28 *nov.*, *p.* 200. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 464. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 28a *nov.*, *p.* 294. — Van Iseghem, *S. J., Notice sur le R. P. Pierre Bernard*, *Alost* 1861, *in*-8°. — Tresvaux, *Les vies des saints de Bretagne*, *t.* 4, *p.* 266.

XXIX NOVEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1755, mourut au collège de La Flèche, à l'âge de quarante-huit ans, le P. JACQUES EMMANUEL DE LANGLE, laissant, malgré sa mort prématurée, un très doux parfum de sainteté à tous ceux qui avaient vécu avec lui. « Il faut l'avoir connu, écrivait son supérieur, instruit de tous les secrets de son âme, pour savoir jusqu'où il portait les vertus d'humilité, de détachement, de pauvreté, d'obéissance et de mortification. » Ses continuelles infirmités lui semblaient encore trop peu de chose pour répondre aux aspirations de son âme, tant était sincère et ardent son désir d'une vie crucifiée. Aussi allait-il en ce genre jusqu'aux dernières limites que lui permettait l'obéissance. Et quand il ne pouvait plus se livrer à aucun travail, c'était un doux spectacle de le voir passer ses journées entières, assis ou prosterné près du saint tabernacle, dans une profonde adoration.

Lettre circulaire du P. DE SERVIER *à la mort du P. Jacq. Emm. de Langle, « à La Flèche,* 30 *nov.* 1755 *(Archiv. dom.).*

Le même jour de l'an 1628, mourut à Lyon le P. Aymar Guérin, déjà glorieux confesseur de la foi, quoiqu'il fût à peine âgé de vingt-six ans. Sa vertu et son intrépidité à toute épreuve lui avaient fait obtenir les missions de l'Orient ; mais au moment de passer en Éthiopie, il tomba entre les mains des Turcs, qui le retinrent quarante jours dans une dure captivité. Accusé d'avoir voulu gagner à Jésus-Christ quelques sectateurs de Mahomet, il s'attendait chaque jour à répandre son sang pour la foi, lorsque Dieu le tira tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, des mains de ces infidèles, et le ramena dans sa patrie à travers une infinité de travaux et de dangers. Mais tandis qu'il n'aspirait qu'à voler à de nouveaux combats, et avait déjà obtenu de Louis XIII des lettres de recommandation pour tout l'empire turc, le Seigneur lui donna la récompense de ce qu'il avait souffert si jeune, et de ce qu'il désirait ardemment souffrir encore pour arracher des âmes au démon.

Litter. ann. Provinc. Lugdun., ann. 1628 *(Archiv. Rom.).* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 29ª *nov., p.* 295. — Theoph. Raynaud, *Oper., t.* 8. *Mantissa ad Indicul., p.* 105.

XXX NOVEMBRE



Dans la nuit du 29 au 30 novembre, mourut dans la maison professe du Gesù à Rome, en 1820, le F. Scolastique AMBROISE BÉARD, né à Pluvigner en Bretagne, et dès sa tendre enfance, fidèle imitateur des Louis de Gonzague et des Jean Berchmans. Au témoignage de ses condisciples, dont plusieurs le suivirent dans la Compagnie, ses vertus d'écolier, par leur caractère surnaturel, dépassaient dès lors de beaucoup ce que l'on attend d'ordinaire d'un fervent novice ; son influence était si aimable, qu'elle portait à Dieu comme sans effort ceux qui l'observaient de plus près dans les plus modestes exercices de la vie commune. Une maladie de langueur de plus de six mois acheva de faire éclater toute la perfection de l'obéissance et de la merveilleuse indifférence de ce saint jeune homme. La nuit même où il rendit son âme à Notre-Seigneur, dans la vingt-et-unième année de son âge, après quatre ans seulement de vie religieuse, sa mère, qui ne devait en recevoir la nouvelle qu'au bout de plus de quinze jours, eut un songe mystérieux, lisons-nous dans les notes du P. Loriquet, et fut transportée en esprit dans la chambre même où son fils expirait. Un des assistants voyant à sa surprise

qu'elle ne se rendait pas compte de ce mystère, lui adressa soudain cette consolante parole : « Nous sommes ici pour assister à la mort d'un juste ». Et la vision disparut.

Notice Ms. sur le F. Ambroise-Marie Béard (Archiv. dom.). — Témoignages des Pères Arth. Martin, Louis Marquet, Delvaux, Desbouillons, *etc. (Archiv. dom.).*

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE FRANCE.

Ier DÉCEMBRE

—

Le premier jour de décembre de l'an 1652, mourut dans la ville d'Amiens, où il était né, le P. Adam Leurin, dont le beau livre, « La vie parfaite tirée de celle de Jésus-Christ », offre à un degré surprenant l'esprit de saint Ignace et du grand docteur de la vie dévote saint François de Sales. Bien peu d'écrivains de son temps peuvent lui être comparés pour la douceur et la force de sa direction, ou même pour les qualités éminentes d'un style qui souvent rappelle les belles pages du grand évêque de Genève. Cependant, parvenu au terme de ses études théologiques, Adam Leurin était si épuisé que, malgré ses rares talents et sa connaissance des voies de Dieu, il semblait désormais contraint pour toujours à renoncer aux espérances d'une vie apostolique. Mais

soumis de bon cœur à toutes les épreuves que lui envoyait la bonté divine, et sans autre désir que de faire aimer Dieu, il eut recours par vœu à saint François de Sales, le priant humblement de lui obtenir assez de forces, non pour être exempt de souffrir, mais pour exercer le saint ministère, et mener les âmes à la perfection au tribunal de la pénitence. Il fut exaucé selon ses désirs : toujours infirme jusqu'à la mort, courbé sous le faix d'une croix que son cœur aimait tendrement, il eut la consolation de conduire au ciel, par les plus sûres et les plus hautes voies de la sainteté, un grand nombre d'âmes, en particulier d'âmes religieuses, qui apprirent de lui la parfaite docilité à toutes les touches intérieures du Saint-Esprit.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — RYBEYRÈTE, *Scriptores Provinc. Franc., p.* 1. — SOTUELLUS, *Bibliotheca..., p.* 5. — DE BACKER, *Bibliothèque...., t.* 2, *p.* 357.

Le premier jour de décembre, à Nantes, l'an 1709, le P. ENGUÉRAND-FRANÇOIS DE LA MARE mourut à l'âge de trente-trois ans, au moment où il allait s'embarquer pour les missions du Canada. L'amour de la vie intérieure et d'une mortification dont il fallait sans cesse modérer les pieux excès, joint à un don très éminent pour parler des choses de Dieu, à une modestie angélique, à une douceur et à un oubli de lui-même qui triomphaient des âmes les plus rebelles, le faisaient regarder de tous comme un parfait enfant de saint Ignace ; ces vertus du religieux et de l'a-

pôtre avaient leur source principale au sacrement adorable de l'autel. C'est là que le P. de la Mare passait chaque jour des heures entières à les goûter pour ainsi dire dans le Cœur de Notre-Seigneur ; et après les plus rudes fatigues de son ministère, c'est encore là qu'il allait chercher de nouvelles forces et trouvait son plus doux repos.

Lettre circulaire du P. du Pré *à la mort du P. Enguérand de la Mare,* « *à Nantes le* 2 *décembre* 1709 » (*Archiv. dom.*).

—

Le deuxième jour de décembre de l'an 1622, mourut à Châlons, avec la réputation d'un religieux complètement crucifié à la chair, au monde et à l'amour-propre, le P. GÉRARD THYLLOIS, Recteur du collège de Châlons. « Seigneur, lui entendait-on répéter amoureusement dans les douleurs mêmes de son agonie, avec une admirable conformité à la volonté divine, Seigneur, vous savez combien je désire peu que vous prolongiez ma vie ou que vous adoucissiez mes souffrances » ! Et comme ses enfants le pressaient de leur donner une dernière leçon en les bénissant : « Mes Frères, leur répondit-il, apprenez de mon maître et du vôtre et non de moi, à être doux et humbles de cœur ! Voilà ce que j'ai appris dès le premier jour de ma vie religieuse, ce que j'ai gravé dans mon âme, ce que j'ai tâché de mettre en pratique, ce que je vous laisse comme héritage. Vous y trouverez le véritable esprit de la Compagnie de Jésus et le gage assuré de votre persévérance ».

NADASI, *Pretiosæ occupat. morient., c. 39, n. 5, p. 375.*

Le même jour, l'an 1702, mourut au collège d'Arras, le P. HIPPOLYTE BOUCHARD, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie, presque toujours chargé des affaires temporelles, qu'il traitait avec un respect et une charité extrêmes, comme les affaires mêmes de ses frères et celles de Dieu. Aussi alliait-il dans un haut degré les soins les plus assujettissants de son office avec l'esprit de prière et le détachement absolu de toutes les choses créées, même de ses désirs les plus saints et de toute attache naturelle à son propre jugement. « Son obéissance, dit la notice de sa mort, allait au delà de ce qu'on peut s'imaginer. La volonté des supérieurs était la règle non seulement de toutes ses actions, mais encore de tous ses sentiments, même dans les choses les plus indifférentes. L'habitude qu'il en avait contractée était si forte que, dans les plus grands accès de son mal, où il lui arrivait quelquefois de souffrir des absences d'esprit, il ne répondait à tout ce qu'on lui disait que par ces paroles : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse, et celle des supérieurs » ! Aussi fut-il comblé à sa mort de toutes les bénédictions promises à l'obéissance ; il expira dans la paix du Seigneur, entre les bras de ses frères, avec toutes les marques d'un véritable prédestiné.

Lettre circulaire du P. BODIN, *à la mort du P. Hippolyte Bouchard,* « *à Arras, le* 3 *de décembre* » *(Archiv. dom.).*

Vers les premiers jours de décembre de l'an 1771, mourut dans les environs de Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, comme nous l'apprend une lettre de Monseigneur de la Motte, évêque d'Amiens, le P. François-Xavier du Plessis, l'apôtre, au XVIIIe siècle, de presque toutes les provinces du nord de la France, durant les trente années qui précédèrent la destruction de la Compagnie par les Parlements. Sur les débuts de sa vie religieuse, nous n'avons malheureusement aucun détail. Une simple note, empruntée à la correspondance d'une de ses sœurs, nous le représente seulement au collège de Rennes, préludant, à l'âge de vingt-six ans, avec le zèle et la ferveur d'un ange, aux futurs triomphes de ses missions, par l'apostolat d'une classe de plus de deux cent soixante élèves. Dix ans plus tard, professeur d'une classe de philosophie au collège d'Arras, il consacre au salut des âmes les jours de fêtes et de vacances dont il peut disposer au gré de son zèle ; et bientôt, quand il est question de l'appeler à une autre résidence, plusieurs des premiers magistrats d'Arras déclarent ouvertement à ses supérieurs que, si le peuple en conçoit d'avance quelque inquiétude, ils craignent de ne pouvoir prévenir une sédition.

Le silence des historiens et des biographes de nos jours sur le P. François-Xavier du Plessis ferait taxer peut-être d'exagération fort étrange ce que nous allons ajouter, des travaux, des succès, des prodiges de cet incomparable serviteur de Dieu, si nous n'en avions pour garants les ennemis mêmes les plus acharnés de la Compagnie. De leur aveu, on ne l'appelle que le François Régis du nord de la France. D'année en année, les Nouvelles Ecclésiastiques surveillent et dénoncent aux partisans de Jansénius à peu

près chacune de ses missions. Elles s'indignent tour à tour qu'à peine en quelques jours il ait osé conduire à la sainte table toute la garnison d'une ville de guerre ; que les évêques lui prêtent leurs chaires, leurs cathédrales, toutes leurs paroisses, pour procurer au peuple, disent-elles, « en forme de supplément au ministère ordinaire des pasteurs », des spectacles sacrés qui, sous le nom de missions, de portements et d'érections de croix, d'associations du Sacré-Cœur, ébranlent « le solide et l'essentiel » de la discipline et des fonctions de la sainte hiérarchie ; que dans les plus importantes villes du royaume, à Rouen par exemple, les communions générales d'une mission aient été si nombreuses, qu'on ait distribué la sainte Eucharistie, non seulement autour du sanctuaire, mais hors de l'église, dans le cimetière, jusque dans la rue ; et ne mettant désormais leur espérance contre un feu capable, disent-elles, si on ne l'éteint, d'embraser tout le royaume, que dans la vigilance des parlements, elles félicitent les magistrats, comme bien plus dignes de porter eux-mêmes le bâton pastoral que leurs évêques, de ce que leur zèle du moins n'a pas hésité à fermer aux efforts de ces prétendus apôtres l'accès des prisons.

Mais en dépit des fureurs de l'enfer, les populations catholiques et les évêques n'en réclamaient que plus instamment les visites de ce vaillant et infatigable missionnaire. Beaucoup de prélats annonçaient sa venue à leurs peuples, comme celle d'un homme de miracles, dont Dieu honorait le ministère par des prodiges inouïs. Ce fut ainsi que Xavier du Plessis, parcourut tour à tour l'Artois, la Picardie, la Normandie, la Bretagne, l'Ile-de-France, la Flandre, la Lorraine, élevant partout des calvaires qui le firent

nommer le héraut de la croix, glorieux nom gravé sur ses images ; calvaires dont la plupart demeurèrent, longtemps après ses missions, des centres de miracles, aussi bien que des centres de pèlerinages. Qu'il nous suffise d'en citer ici deux des plus célèbres, celui de la Malgrange, aux portes de Nancy, dressé en présence du roi Stanislas et de la reine, pour la fondation des missions royales de Lorraine, et celui d'Arras, plus fameux encore, qui, d'après le témoignage formel des contemporains, vit en quatre mois deux cent cinquante-deux processions amener à ses pieds des provinces entières, et avant la fin de la même année, de douze à treize cent mille pèlerins, dont un grand nombre de malades se relevèrent guéris, pour prix de leur foi.

---

de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 4, *p.* 573. — du Plessis, *Avis et pratiques pour profiter de la mission, Paris* 1742. *A la fin de l'ouvrage, se trouvent quelques-uns des mandements publiés par les évêques pour annoncer les missions du P. du Plessis ; ce sont ceux des évêques d'Arras, de Laon, de Boulogne, de Nantes, de Toul, des archevêques de Rouen et de Paris.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 5, *ch.* 6, *p.* 356. — *Lettres de la* Mère Hélène du Plessis, *religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec, à Madame Hecquet de Villers, à Abbeville, copie (Archiv. dom.).* — *Nouvelles ecclésiastiques, ann.* 1736, *p.* 109, 153, 185 ; *ann.* 1737, *p.* 88, 190, 208 ; *ann.* 1738, *p.* 147 ; 1739, *p.* 40 ; 1740, *p.* 33 ; 1745, *p.* 75, 151, 177 ; 1747, *p.* 171 ; 1749, *p.* 95 ; 1751, *p.* 204 ; 1756, *p.* 195. — *L'Ami de la religion, t.* 109, *p.* 453.

III DÉCEMBRE

—

Le troisième jour de décembre de l'an 1620, mourut en odeur de sainteté, à la fleur de l'âge, parmi les novices d'Avignon, le F. Edmond de Malpas, bénissant avec effusion Jésus et Marie de l'avoir rendu, avant sa mort, vainqueur de tous les obstacles qu'apportaient le monde et la nature même à sa vocation. Il était né en Bourgogne, d'une famille noble et opulente. Aussitôt qu'il put approcher de la table sainte, il se sentit épris d'un si grand amour pour Notre-Seigneur, et d'un tel désir de le suivre, que, rendant compte plus tard de sa vocation, il l'attribuait sans balancer aux grâces reçues dans la très sainte Eucharistie. Mais quand il vint frapper à la porte du noviciat, la difformité de sa taille parut trop contraire à ce qu'exigeaient l'Institut et les travaux extérieurs de la Compagnie, pour qu'on osât l'admettre, malgré ses vertus angéliques. Imitant alors la ferveur de saint Stanislas, Edmond de Malpas entreprit aussitôt le pèlerinage de Rome, et courut se jeter aux pieds du Père Général, prêt à payer, au prix de n'importe quels sacrifices, le bonheur de vivre et de mourir sous l'habit des fils de saint Ignace. Ému d'une générosité si extraordinaire dans un enfant, Mutius Vitelleschi exauça les désirs du

pauvre contrefait, qui repartit sur-le-champ pour Avignon, désormais au comble de ses vœux.

Un pareil début donnait à bon droit les plus consolantes espérances, et cette première ardeur du F. de Malpas ne se démentit point dans les épreuves de sa formation religieuse. Bien souvent, comme il n'avait pas été difficile de le prévoir, sa difformité lui attirait des plaisanteries de tout genre, dès qu'il paraissait au dehors. Mais il s'en réjouissait devant Dieu, dans toute l'ingénuité de son cœur, et s'estimait heureux de cette perpétuelle invitation à faire de jour en jour de nouveaux progrès dans l'humilité. Sa mort prématurée ne fut pas moins vaillante, ni moins digne d'envie et d'imitation pour tous ses frères. Il était presque à ses derniers moments, et souffrait les plus vives douleurs ; un des religieux qui l'assistaient lui ayant rappelé la couronne d'épines qui ceignait le front de Jésus mourant sur la croix : « Oh ! je vous en prie, répondit-il en se découvrant la tête, je vous en prie, accordez-moi la grâce de rendre mon âme à Jésus, couronné d'épines comme lui, avant d'expirer ».

Litter annuæ Provinc. Lugdun., ann. 1620 *(Archiv. Rom.)*.

Le troisième jour de décembre de l'an 1675, mourut au collège de Billom le P. Jean Chaubard, l'un des hommes apostoliques les plus renommés de la Province de Toulouse, où il faisait revivre depuis plus de trente ans saint François Régis, surtout parmi les populations de la Haute-Auvergne. Rien n'était capable de l'arrêter. Au plus fort de l'hiver, il parcourait ces montagnes

presque inaccessibles, couvertes de glace et de neige, toujours à pied, souvent au péril de la vie. S'étant un jour brisé une épaule au milieu de ses courses apostoliques, comme autrefois son glorieux modèle, dans une circonstance à peu près semblable, il ne trouva dans cet accident qu'un nouvel encouragement à poursuivre jusqu'à la mort sa glorieuse carrière. Dans ses prédications, il tenait toujours à la main son cher crucifix de missionnaire et le présentait avec une irrésistible éloquence aux regards des pécheurs les plus obstinés. Après avoir prêché, confessé, visité les pauvres et les malades, à jeun durant tout le jour, à peine le P. Chaubard consentait-il à prendre enfin le soir un peu de nourriture ; ses autres austérités étaient poussées d'ordinaire à de tels excès, que ses compagnons ne pouvaient comprendre comment il y résistait encore à l'âge de plus de soixante-dix ans. La réputation de ses innombrables miracles attirait en foule tous les malheureux, qui trouvaient à la fois auprès de lui le remède des maladies les plus désespérées de l'âme et du corps. Au moment de sa mort, il apparut tout éclatant de gloire à l'évêque de Clermont, qui le vénérait comme un saint et s'estima bienheureux d'obtenir le crucifix avec lequel le P. Chaubard avait gagné tant d'âmes à Dieu.

Elogia defunct. Prov. Tolos. (*Archiv. Rom.*). — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *dicemb.*, *p.* 47.

Le même jour encore de l'an 1649, le P. ÉTIENNE BAUNY mourut en odeur de sainteté, entre les bras des RR. PP. Car-

mes de Saint-Pol de Léon, et presque dans l'exercice du ministère apostolique, à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé soixante dans la Compagnie. Sa science et sa vertu lui avaient acquis la confiance des plus illustres prélats de son temps, en particulier du grand cardinal François de la Rochefoucauld, qui l'avait choisi pour guide dans les voies de la perfection ; l'évêque de Léon, Monseigneur René de Rieux, avait une si haute idée de son mérite, qu'il le demanda au P. Vitelleschi pour l'aider dans le gouvernement de son église, et se reposa entièrement sur lui, auprès du clergé, du peuple, et des communautés religieuses de son diocèse, des soins les plus délicats et les plus difficiles de l'épiscopat. Le P. Bauny, dont l'indulgence pour les pécheurs excita l'indignation pharisaïque des jansénistes, se traitait lui-même avec une rigueur extrême, et semblait se charger d'expier les fautes de tous ceux qui avaient recours à lui. Quelques erreurs échappées dans ses ouvrages à la faiblesse humaine, et qui ne venaient que d'un excès de charité, donnèrent aux ennemis de la Compagnie et de l'Église l'occasion de le calomnier indignement, comme un des corrupteurs de la morale chrétienne ; tandis qu'il n'aspirait, avec tous ses frères et avec les plus saints missionnaires de tous les siècles, comme on peut s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages, qu'à n'éloigner des sources de la grâce aucun de ceux qui ne refusaient pas à Dieu le strict nécessaire, et à conduire en même temps aux plus héroïques vertus les âmes de bonne volonté.

Litteræ annuæ Prov. Franc., ann. 1649 (*Archiv. Rom.*). — *Elogia defunct. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. VINCENT HUBY, *à la mort du P. Étienne Bauny,* « *à Quimper le* 13 *décembre* 1649 » (*Archiv. dom.*). — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 255. — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 747. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 51. — *Nouvelle Biograph. génér.*, *t.* 4, *p.* 828.

IV DÉCEMBRE

Le quatrième jour de décembre de l'an 1644, mourut au collège de La Flèche, où il remplissait depuis trente années les laborieuses fonctions de Préfet des classes, le P. Jean Chevalier, né dans le diocèse de Besançon. Sa vie est un vrai tissu de merveilles : on allait, dit-on, jusqu'à se demander comment saint Ignace lui-même eût pu s'acquitter plus exactement du même office à la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Avant de devenir l'ange gardien et l'apôtre de la jeunesse, il avait offert l'image d'un ange, ne respirant que l'amour de la pureté et de la prière, grâce aux leçons d'une mère vraiment chrétienne, femme incomparable, qui donna de grand cœur son fils à la Compagnie de Jésus, et mérita de voir les anges descendre du ciel pour la porter elle-même dans le sein de Dieu, le jour où l'Église célèbre la fête de l'Immaculée Conception. Après sa sainte mort, elle apparut à son fils, toute rayonnante de gloire, pour l'exhorter avec tendresse et plus vivement que jamais, à devenir un saint et un grand saint. L'amour de cet enfant pour la chasteté lui mérita dès son enfance des faveurs extraordinaires de Jésus et de sa divine Mère. Nous lisons par exemple, dans la relation consacrée à son souve-

nir, que, pour le garder de tout péril durant un voyage où son âme pouvait bien n'être pas sans quelque danger, son ange gardien daigna visiblement s'offrir à sa mère pour lui servir de guide, comme autrefois l'archange Raphaël au jeune Tobie. Par une autre faveur non moins surprenante, Jean Chevalier reçut pendant son noviciat le même don de chasteté que l'angélique docteur Thomas d'Aquin, et comme lui par le ministère des esprits célestes ; privilège ineffable qu'il ne cessa jusqu'à la mort de tenir sous la garde d'une très rigoureuse mortification.

A peine est-il possible d'énumérer ici les vertus de choix qui embellissaient l'âme de ce saint religieux et brillaient en lui du plus vif éclat : un silence et un recueillement de cœur inséparables de la continuelle présence de Dieu ; une conversation toute religieuse et telle que, sous les yeux mêmes de Notre-Seigneur, il n'eût rien trouvé, ce semble, à y changer ; une charité qui le faisait regarder comme le père de tous les misérables, une humilité toujours prompte à déférer aux lumières et aux sentiments de ses frères, à moins qu'il ne fût question d'un seul des devoirs de son office ; un zèle qui le consumait sensiblement pour l'avancement des écoliers, soit dans la science soit dans la vertu ; une fidélité si grande à toutes les règles, que jamais, dit un de ses supérieurs, il ne consentit même à recevoir dans une classe un seul des élèves que le *Ratio* ordonnait d'en exclure comme incapable ; enfin une douce et entière conformité à la très adorable volonté de Dieu, qui lui fit supporter sans se plaindre durant quatre années de suite des douleurs de tête presque intolérables, jusqu'au jour où Jésus crucifié le récompensa, par une guérison subite, du vœu d'accepter joyeusement, non pas seulement les

douleurs, mais les conséquences les plus pénibles de cette triste et humiliante impuissance.

En toutes ces alternatives, le cœur du P. Jean Chevalier était embrasé d'une si vive flamme de l'amour divin, que souvent, comme saint Ignace, il n'en pouvait retenir les ardeurs, et qu'on l'entendait s'écrier avec transport : « O amour ! amour ! amour » ! Souvent encore, au milieu des ombres de la nuit, il allait pieds nus se prosterner devant le saint tabernacle, et épancher son cœur dans le Cœur même de son Sauveur. Bien des fois alors, pendant sa prière, il reçut des grâces qu'il ne pouvait exprimer, spécialement par l'entremise de la Mère de Dieu, qui l'honorait fréquemment de sa présence. Un jour même, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, il vit tout à coup cette Reine du ciel et son divin Fils comme autrefois sur le calvaire : Jésus la lui donnait pour Mère et le donnait lui-même pour fils à Marie, en répétant les mêmes paroles qu'il avait fait entendre du haut de la croix : « Mon fils, voilà votre Mère ! Ma Mère, voilà votre fils » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — RYBEYRÈTE, *Elogium P. Joannis Chevalier (Archiv. dom.).* — ID., *Scriptor. Provinc. Franc.*, *p.* 145. — *Lettre circulaire du* P. LOUIS MILQUIN, *à la mort du P. Jean Chevalier*, « *à La Flèche, ce* 4 *décembre* 1654 » *(Archiv. dom.).* — SOTUELLUS, *Bibliotheca...*, *p.* 432. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 4[a] *decemb.*, *p.* 476. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 134.

---

* Le même jour l'an 1648, mourut à Évreux, le F. JEAN LE COQ, de Rouen, Coadjuteur temporel. Il avait longtemps servi de compagnon au P. Jean Suffren, confesseur de Louis XIII et de la rei-

ne Marie de Médicis ; à l'école de ce saint religieux, il s'était formé à toutes les vertus de sa vocation dans son degré. On admirait surtout sa modestie, son amour du silence, sa piété, son obéissance et son humilité. Quand le P. Suffren dut s'arrêter mourant à Flessingue, au retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre à la suite de Marie de Médicis, le F. Le Coq lui prodigua jusqu'au dernier soupir les soins de la plus attentive charité, et fut ensuite chargé de ramener ses restes à Paris.

Le même emploi de *Socius* ou compagnon lui fut alors confié auprès des Pères prédicateurs. Il venait de suivre celui qui devait prêcher à Évreux, quand, épuisé par l'âge et par la fatigue, il tomba malade au palais épiscopal et fut bientôt réduit à l'extrémité. Il fit éclater de si beaux exemples de patience au milieu des plus vives douleurs, que l'évêque et toute sa maison furent ravis d'admiration ; et en témoignage de l'estime que lui avait inspirée la vertu du saint religieux, le prélat voulut présider lui-même ses funérailles et fit déposer son corps dans l'église des Bénédictins, dont il était abbé. Ainsi Dieu, ajoute la courte notice à laquelle nous empruntons ces détails, exalta l'obéissance et l'humilité de son serviteur ; et les honneurs rendus à sa mémoire proclamèrent l'estime dont il avait joui pendant sa vie. Le F. Le Coq était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Litter. ann. Prov. Franc., ann. 1648 (*Arch. Rom.*).

Le même jour de l'an 1771, mourut en Suisse, au collège de Fribourg, le jeune Frère Scolastique Antoine Bernon, entré à

l'âge de seize ans au noviciat d'Avignon, et sur ses instantes prières, admis, durant les quatre dernières années de sa vie, à partager les plus humbles offices de nos Frères Coadjuteurs, afin de pouvoir mourir dans le sein de la Compagnie. Sa première enfance avait été celle d'un ange ; et l'on osait dire de lui que, prévenu de la grâce divine, il n'avait cessé de croître en vertu devant Dieu et devant les hommes, fidèle imitateur du divin Enfant de Nazareth. La dévotion au Cœur de Jésus faisait ses délices. Il semblait y avoir puisé cet attrait pour l'humilité, la prière, la pénitence, qui provoqua l'étonnement et l'émulation des plus fervents novices, dès qu'ils le virent au milieu d'eux : le principal ou plutôt le seul vrai sacrifice que dut exiger de lui l'obéissance, fut de modérer son ardeur à se crucifier.

Au moment où le F. Antoine Bernon se liait à la Compagnie par ses premiers vœux, il la savait déjà proscrite dans toute la France. Mais la persécution n'était pour lui qu'un attrait de plus. D'ailleurs le Comtat-Venaissin, alors soumis au pouvoir temporel de Clément XIII, gardait, aussi bien que la Lorraine, où régnait Stanislas, plusieurs maisons florissantes de la Compagnie. Mais, en 1767, ces derniers religieux disparurent, et la plupart d'entre eux durent accepter de vivre dans leurs familles. Antoine Bernon obtint d'en être dispensé, préférant à une vie peut-être plus douce les derniers excès de la misère ; et pour retrouver la Compagnie, sans risquer d'être à charge, en des temps aussi difficiles, à la pauvreté d'une autre Province, il alla demander aux Pères de Fribourg l'emploi de balayeur, de porteur d'eau et d'homme de peine pour le service du collège, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort avec la joie et la ferveur d'un ange, rendant à Notre-

Seigneur et à saint Ignace mille actions de grâces, quand l'épuisement de ses forces lui ouvrit les portes de l'éternité.

« *Elogium breve charissimi Antonii Bernon, Prov. Lugdun., Friburgi Helvetiorum, 4a decemb. anni 1771, pie in Domino defuncti* » *(Archiv. Rom.)*.

Le même jour encore, l'an 1828, le F. Paul-Odon Périer, Scolastique, mourut au collège de Saint-Acheul, à l'âge de vingt-cinq ans. Dès le temps de ses études à Montmorillon, les qualités les plus brillantes, jointes à un art singulier d'aller toujours droit au but dans ses compositions littéraires, le faisaient regarder comme un jeune homme hors ligne. Mais à peine sorti du collège, il se laissa malheureusement séduire par l'attrait du plaisir et des idées libérales qui entraînaient alors presque toute la jeunesse des écoles, quand la mort funeste d'un de ses condisciples, qui périt dans les flots au moment où il venait de l'arracher lui-même à la mort, l'éloignement forcé de Paris et des compagnies dangereuses par le mauvais état de sa santé, quelques restes de dévotion à saint François Xavier, dont il conservait une image et auquel il adressait de temps en temps une courte invocation, enfin la lecture toute providentielle d'un sermon de Bourdaloue, le décidèrent à se réconcilier avec Dieu.

Une âme aussi naturellement généreuse ne pouvait se donner à demi. A la suite d'une retraite de quelques jours, brisant avec un courage invincible les liens les plus forts et les plus tendres, il vint se présenter au noviciat de Montrouge, protestant qu'il

mourrait à la porte, si on refusait de le recevoir. Cette générosité, qui ne se démentit jamais, devint dès lors le principe de toutes ses actions et le caractère distinctif de sa vertu. Il lui suffisait de penser qu'une chose pouvait plaire à Dieu, pour qu'il l'embrassât à l'instant même, sans s'inquiéter de ce qu'elle renfermait d'assujettissement, de douleur ou d'humiliation. S'il s'agissait surtout de travailler au salut d'une âme, ni rebuts, ni mépris, ni paroles outrageantes n'étaient capables de l'arrêter. C'est ainsi qu'après son noviciat, on le vit souvent à l'Hôtel-Dieu d'Amiens, passer des heures entières à genoux, près d'un malade, le pressant de revenir à Dieu, priant pour lui Notre-Seigneur et la sainte Vierge, et lui suggérant les motifs les plus propres à l'ébranler. Les *Annales de Saint-Acheul* nous assurent que les conversions les plus éclatantes furent le fruit de son apostolat. Mais les pratiques de pénitence et de prière dont on a trouvé la trace dans ses résolutions et qu'il s'imposait pour triompher d'une seule âme, font comprendre sans peine les bénédictions répandues si abondamment sur ses travaux. En apprenant la nouvelle de la mort du F. Périer, des personnes d'un petit village où il était allé faire le catéchisme, se présentèrent au collège en priant le Frère portier de faire toucher leurs chapelets à son corps, parce que, disaient-elles, c'était un saint.

Notice Mss. sur le F. Odon Périer (Archiv. dom.). — Annales Mss. de Saint-Acheul, t. 3, *p.* 594 ; *t.* 4, *p.* 17-38. — *Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p.* 436-442 *(Archiv. dom.).*

V DÉCEMBRE

—

Le cinquième jour de décembre de l'an 1625, mourut à Toulouse en odeur de sainteté, après avoir prononcé sur son lit de mort les vœux de dévotion des Scolastiques de la Compagnie, Monseigneur JOSEPH D'ESPARBÈS, évêque de Pamiers. Touché de l'exemple héroïque donné à l'Église de France par le P. Charles de Lorraine, naguère évêque de Verdun, et qui venait de refuser la pourpre romaine pour embrasser la vie humble et mortifiée des novices, Joseph d'Esparbès avait conçu dans son cœur un pareil espoir, et ne négligeait aucune démarche pour obtenir du ciel et du successeur de saint Pierre la même faveur. La mort seule ne lui donna pas le temps d'accomplir son pieux dessein. Mais sous l'unique réserve de l'approbation du Vicaire de Jésus-Christ, il se lia du moins, autant qu'il était en son pouvoir, avant d'expirer, par la triple offrande des vœux ; plein de joie à la pensée que, mourant ainsi dans les bras de ses nouveaux frères, il partagerait l'humilité de leurs funérailles, et se relèverait avec eux de la même tombe au jour de la bienheureuse résurrection.

CORDARA, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 10, *n.* 96, *p.* 587.

Le même jour, l'an 1825, mourut à Paris, à l'âge de vingt-et-un ans, le F. Félix Mitivié, novice, que son angélique modestie faisait appeler par ceux qui ne le connaissaient que de vue : « Celui qui ressemble à saint Louis de Gonzague » ! Son amour pour la chasteté lui avait inspiré, lorsqu'il était encore élève, le vœu de conserver intacte cette belle vertu ; et avec la permission de son confesseur, il l'avait fait pour un temps limité, et le renouvelait avec ferveur d'une fête à l'autre. Vif et pétulant dans son enfance, mais toujours plein de franchise et de foi, il n'avait conservé des saillies de son caractère que cet élan pour le bien si recommandé par saint Ignace dans sa lettre sur la perfection. Par là, il exerçait sur ses condisciples un véritable apostolat. Plusieurs lui durent non seulement leur retour à la vertu et leur entrée dans la congrégation de la sainte Vierge, mais même leur vocation religieuse à la Compagnie de Jésus. Ce zèle des âmes l'engageait encore à visiter souvent, les jours de promenade, avec quelque Père, les pauvres, les prisonniers, les malades. Après les avoir gagnés par ses aumônes et celles dont l'avaient chargé ses condisciples, il leur parlait de Dieu et de leur âme, les exhortait à se confesser et obtenait même des plus ignorants qu'ils vinssent au collège se faire instruire par lui pendant les récréations.

Ainsi préparé à la vie religieuse, et ayant conservé toujours pure, au témoignage de son confesseur, la robe de son innocence, le F. Mitivié se rendit au noviciat de Montrouge ; et bientôt son Maître des novices ne craignit pas de dire à plusieurs de ceux qui se présentaient : « Puissiez-vous être aussi avancés, quand vous sortirez du noviciat, que le F. Félix le jour qu'il y est entré » !

Pendant les quatorze mois qu'il vécut au milieu de ses frères, et plus visiblement encore à l'approche de la mort, le F. Mitivié mit toute son étude à faire intérieurement et extérieurement ses moindres actions comme Notre-Seigneur lui-même. Cette pensée ne le quittait pour ainsi dire ni jour ni nuit. Sa fidélité était si grande que, deux heures avant d'expirer, il faisait encore son examen, et répondait à l'infirmier, qui l'engageait à se reposer un peu : « Ne vient-on pas d'en donner le signal » ? Et comme on lui demandait s'il désirait encore ou regrettait quelque chose : « Non, dit-il, je ne souhaite que la sainte volonté de Dieu » !

Annales de Saint-Acheul, *t.* 2, *p.* 385-394. — *Mémoires sur le noviciat de Montrouge, p.* 300-306. — *Témoignages contemporains,* PP. A. Maurel, Cahour, *etc.* (*Archiv. dom.*).

VI DÉCEMBRE

Le sixième jour de décembre de l'an 1684, mourut à Paris, âgé de trente-neuf ans seulement, le P. Pierre-Joseph Cantel, né à Dieppe, laissant la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle, et désigné, par ses connaissances sacrées et profanes, comme l'héritier du P. Petau, dont il était chargé de continuer les Dogmes théologiques. Ses ouvrages sur les Antiquités romaines ont été souvent loués et réimprimés par les hérétiques eux-mêmes. Le vaste et magnifique monument qu'il élevait à la grandeur des Souverains Pontifes, et à la libéralité de la France envers l'Église romaine, fut malheureusement arrêté par sa mort; mais ce qui nous en reste, témoigne assez de son érudition et de son zèle. Cette ardeur et ce zèle à défendre la cause de Dieu, sans ménagement pour une santé toujours chancelante, eurent bientôt épuisé ses forces; et sa fin prématurée fit verser d'autant plus de larmes à ses frères, que ses vertus et sa modestie étaient dignes de ses talents.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 172. — Feller, *Dictionnaire historique...*, *t.* 2, *p.* 50.

*Le même jour de l'an 1695, mourut près de Dôle le F. RICHARD FÈVRE, Coadjuteur temporel et compagnon du Père Procureur. Dans les premières années de sa vie religieuse, il avait eu à soutenir les plus terribles assauts contre la sainte vertu. Vainement multipliait-il les pénitences pour réduire son corps en servitude et ne cessait-il ses supplications. Dieu semblait sourd à ses larmes et à ses cris. Dans cette sorte d'agonie, où il se voyait à chaque instant sur le bord de l'abîme et prêt à y tomber, le F. Fèvre se jeta aux pieds de la Vierge très pure, en redoublant ses prières et ses austérités. La Mère de miséricorde exauça ses vœux : elle lui apparut pendant la nuit, et renouvelant en sa faveur un privilège qu'elle avait accordé autrefois à saint Thomas d'Aquin et à notre Bienheureux Père Ignace, elle ceignit ses reins et l'enrichit d'un tel don de pureté, qu'à partir de ce moment jusqu'à sa bienheureuse mort il fut affranchi dans ses sens et dans son imagination de toute atteinte même la plus lointaine du mal, et dans un corps corruptible jouit de l'innocence des anges du ciel.

Histor. Provinc. Lugdun., ann. 1695 (*Arch. Rom.*).

VII DÉCEMBRE

Le septième jour de décembre de l'an 1649, dans la mission dite de Saint-Jean, périt sous les balles et les haches des Iroquois, le P. Charles Garnier, de la Province de Paris, cueillant enfin selon ses désirs la glorieuse palme du martyre. Depuis plus de treize ans, il évangélisait les tribus sauvages du Canada, avec des souffrances inouïes, professant hautement que jamais un homme apostolique ne pouvait braver trop de peines et de souffrances pour sauver une âme de plus. Tantôt il prenait des malades et les portait sur ses épaules une ou deux lieues, pour leur gagner le cœur et avoir l'occasion de les baptiser ; tantôt il faisait dix et vingt lieues durant les chaleurs de l'été les plus excessives, et par des chemins où sans cesse les ennemis faisaient quelques massacres, afin d'aller ouvrir le ciel à quelque moribond ou à quelque captif de guerre qu'on devait brûler le jour même ; tantôt il passait les nuits entières dans des sentiers perdus au milieu de neiges profondes, durant les plus rudes froids de l'hiver, sans que jamais son zèle pût être arrêté. Pour arriver à temps près de ses malades, il avait surtout recours aux saints anges, qui plus d'une fois l'accompagnèrent et

le guidèrent visiblement. Aussi les sauvages demandaient-ils souvent quel était ce compagnon d'une si rare beauté et d'un air si majestueux, qui les exhortait à obéir aux instructions du Père et leur ravissait le cœur.

Non content de tant de fatigues, accompagnées de veilles et de jeûnes continuels, le P. Garnier, trouvant les grossiers aliments des Hurons encore trop délicats, surtout dans les dernières années de sa vie, ne se nourrissait plus que de glands et de racines amères. Après avoir offert à Dieu chaque jour les prémices de son sang avec une discipline de fer, il ne pouvait se résoudre à déposer même la nuit une chaîne armée d'étoiles d'acier, qui ne le laissait pas un moment sans douleur. L'amour de Dieu et des âmes, et le continuel entretien de son cœur avec Jésus crucifié, lui adoucissait ce martyre anticipé ; et comme peu de temps avant sa mort, un de ses supérieurs l'invitait à venir prendre un peu de repos : « Il est vrai, lui répondit-il, je souffre quelque chose ; mais ce n'est pas jusqu'à la mort ; Dieu merci, mon corps et mon esprit se soutiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce côté-là que je crains ; mais ce que j'appréhende davantage, serait qu'en quittant mon troupeau en ce temps de misère, et dans ces frayeurs de la guerre, où il a plus besoin de moi que jamais, je ne manquasse aux occasions de me perdre pour lui. Si je voyais mes forces près de me manquer, puisque votre Révérence me le commande, je n'omettrais pas de partir, car je suis toujours prêt à tout quitter pour mourir dans l'obéissance là où Dieu me veut. Sans cela, je ne descendrai jamais de la croix où sa bonté m'a mis ». Trois jours plus tard, le village de Saint-Jean ayant été surpris par les Iroquois, il fut frappé de deux balles au cœur et

eut la tête fendue de deux coups de hache, au milieu de son cher troupeau, qu'il achevait de préparer au dernier combat, et il alla recevoir sa récompense au moment où l'Église commence la fête de l'Immaculée Conception, mystère que dès sa jeunesse il s'était engagé par vœu à défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Relations de la Nouvelle-France, ann. 1636, 1637, 1639-1642, 1650, 1652. — Creuxius, *Historia Canad., lib. 7, p.* 564 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres..., p.* 659 *seqq.* — Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguin... militans, p.* 539. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 7ª *dec., p.* 312. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 7ª *dec., p.* 480. — Bressani, *Relations de quelques missions, édit.* P. Martin, *S. J., Montréal*, 1852, *p.* 263 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 7 *dicemb., p.* 65. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 649. — de Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France, t.* 2, *p.* 23, 24. — Carayon, *Documents inédits, Document* L, *p.* 226, 248. — de Backer, *Bibliothèque..., t.* 6, *p.* 171. — *Lettres de la* Vén. Mère Marie de l'Incarnat., *p.* 132. — Ferland, *Histoire du Canada, l.* 3, *ch.* 8, *p.* 384. — Parkman, *Les Jésuites dans l'Amérique du nord, chap.* 28, *p.* 328 *et suiv.* — Shea, *History of the catholic Missions..., p.* 193.

Le même jour, l'an 1674, mourut à Santa-Fé, le P. Denis Mesland, né à Orléans, l'un des plus illustres missionnaires de l'Amérique méridionale. Après avoir cultivé quelque temps les sauvages des Antilles, il obtint la permission de pénétrer chez les peuples barbares du continent qui n'avaient jamais entendu le nom de Jésus-Christ ; et dans l'espace de dix années, il en visita plus de soixante, dans ces immenses régions à peine connues même de nos

jours, et qui s'étendent entre le fleuve des Amazones, l'Orénoque, les Cordillères et l'océan. Plusieurs fois, la jalousie des Espagnols, qui craignaient de le voir livrer à la France leur fabuleux pays de l'Eldorado, l'obligea d'aller à des distances énormes se justifier devant leurs vice-rois, pour assurer à ses néophytes l'annonce pacifique de l'Évangile. Le bruit courut même parmi les sauvages qu'il avait été attaché au pilori et pendu par les habitants de Saint-Thomas ; mais Dieu ne permit pas que cette jalousie allât au delà des outrages, des calomnies et des fatigues inouïes qui en furent la suite. Néanmoins, au bout de dix ans, le P. Denis Mesland reçut l'ordre de se diriger vers d'autres peuples encore plus séparés des colonies françaises ; jusqu'à ce que, épuisé de fatigues, il vint passer au collège de Santa-Fé les deux dernières années de sa vie. Il y mourut en si grande réputation de zèle et de vertu, que l'archevêque, le clergé et toute la noblesse espagnole accoururent à ses funérailles comme à celles d'un apôtre et d'un saint.

PELLEPRAT, *S. J.*, *Relations des missions des Pères S. J. dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale. Cf.* DE MONTÉZON, *Misión de Cayenne*, 1857, 2e *partie, p.* 83 *et suiv.* — PATRIGNANI, *Menolog., 7 decemb., p.* 68.

---

* Le même jour de l'année 1650, mourut à Pont-à-Mousson le P. PIERRE DAGONEL, né en 1585 au diocèse de Toul, d'une famille distinguée, homme d'une vertu insigne, mais qui avait surtout pris à tâche d'imiter l'humilité du Sauveur dans les emplois les plus pénibles et les plus obscurs. Élève de l'université de Pont-à-Mous-

son, il donnait déjà de tels exemples, que ses condisciples ne l'appelaient pas autrement que le saint. Après avoir fait son cours de régence dans différents collèges, il fut appliqué au ministère apostolique, et pendant plus de trente ans, il ne cessa de s'y dépenser au service des pauvres, des humbles et des petits, avec un dévouement qu'on peut appeler héroïque. Dans sa charité, il embrassait toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle : Voler au secours des pestiférés, se renfermer pendant quarante jours avec un de nos Frères atteint du terrible mal, panser les plaies et les ulcères des malheureux infectés de maladies putrides, qui venaient en foule demander leur guérison à la sainte Vierge dans un de ses sanctuaires ; à l'approche des grandes fêtes, courir sur les grandes routes au-devant des troupes de mendiants qui les encombraient, consoler et encourager ces pauvres gens, les confesser et les remettre en grâce avec Dieu, étaient ses œuvres les plus chères. Il avouait lui-même qu'il n'éprouvait jamais plus de joie que lorsqu'il se trouvait au milieu des pauvres et des gens les plus grossiers. Pour s'enchaîner sans retour à cet apostolat de prédilection, il fit le vœu de s'y consacrer jusqu'au dernier jour de sa vie, et il le garda avec une fidélité inébranlable.

A l'âge de soixante-trois ans, le régent d'une classe de grammaire étant venu à manquer, le P. Dagonel s'offrit à le remplacer ; et pendant trois années entières, il mena de front le pénible travail de l'enseignement et celui du ministère apostolique, consacrant au service des âmes les jours de repos et tous les moments dont il pouvait disposer ; et pour que sa classe n'eût rien à souffrir de cette multiplicité d'occupations, il emportait avec lui dans ses courses évangéliques les devoirs de ses écoliers et les corrigeait en

allant et venant. Au retour d'une de ses excursions, s'étant fait un jour une grave blessure, il n'attendit pas d'être remis complètement, et soutenu par des béquilles, il reprit ses missions et sa classe.

Cet apôtre infatigable était au collège le religieux le plus exemplaire. D'une nature vive et ardente, il était parvenu, grâce à une vigilance continuelle, à maîtriser si bien tous ses mouvements, que jamais il ne lui échappa ni un geste ni une parole qui pût offenser personne. Nul n'était plus exact observateur du silence, plus assidu à s'accuser de ses fautes au réfectoire, plus détaché de lui-même et plus ami de la pauvreté, plus attentif à mettre à profit les moindres parcelles de son temps pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu. C'est ainsi qu'il trouva le loisir de composer plusieurs opuscules remplis de piété, *le Chemin du ciel, la Vocation religieuse, le Miroir des riches touchant le bon usage des richesses pour mériter le ciel*... La dernière année de sa vie, il parut se surpasser lui-même ; il était sans cesse dans les prisons, les hôpitaux, les casernes, les lieux où se réunissaient les vagabonds et les mendiants, faisait le catéchisme aux petits enfants, et les jours de fête prêchait deux ou trois fois dans les villages voisins ; et comme si tant de fatigues ne suffisaient pas à son ardeur, il demanda et obtint la permission de remplir, à l'époque des vacances, l'office de portier. Enfin il dut s'arrêter. Il avait confessé et prêché toute la journée du trente novembre dans une paroisse éloignée ; fidèle à ses habitudes d'humilité, il voulut revenir à pied au collège, malgré l'état affreux des chemins. Une grave maladie se déclara bientôt ; le P. Dagonel la supporta avec une patience invincible et une joie toute céleste ; et quelques

jours après, à l'heure des premières vêpres de l'Immaculée Conception, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Elogia defunct. Prov. Campan. (*Arch. Rom.*). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *liv.* 8, *p.* 541 *et suiv.* — Sotuelus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu*, *p.* 670. — de Backer, *Biblioth...*, *t.* 1, *p.* 240. — Dom Calmet, *Biblioth. lorraine*, *p.* 320.

VIII DÉCEMBRE

—

Le huitième jour de décembre de l'an 1649, mourut de la main d'un apostat de la mission huronne, à l'âge d'environ trente-six ans, le P. Noel Chabanel, de la Province de Toulouse, compagnon d'apostolat du P. Charles Garnier, tombé victime de la rage des Iroquois le jour précédent. Le P. Chabanel avait reçu deux jours auparavant l'ordre de s'éloigner de ses chers sauvages, et sur-le-champ il s'était mis en route. Mais Dieu ne permit pas que sa promptitude à obéir lui fît perdre la glorieuse palme du martyre. Parti de France à l'âge de trente ans, il travaillait depuis six ans à la conversion des infidèles ; mais par une disposition bien extraordinaire de la Providence divine, ces six ans n'avaient été pour lui qu'une longue et cruelle épreuve. A peine était-il parvenu à savoir assez la langue huronne pour se faire seulement comprendre ; de plus toute sa nature se révoltait avec une invincible répugnance contre la vie et les habitudes sauvages ; il avait horreur de ces huttes toujours encombrées par la fumée et par la neige, « où tous les sens, dit le P. Ragueneau, ont chacun leur tourment de nuit et de jour. Or quand Dieu, ajoute le même Père, retire avec cela ses grâces sensibles et se cache à une personne qui

ne respire qu'après lui ; quand il la laisse en proie à la tristesse et aux dégoûts et aux aversions de la nature, ce ne sont pas là des épreuves qui soient à la portée d'une vertu commune, et il faut que l'amour de Dieu soit alors puissant dans un cœur pour n'y être pas étouffé ».

Or, tel fut l'état de désolation de cette âme vraiment apostolique durant des années. Et dans le même temps, le démon ne cessait de lui suggérer plusieurs fois le jour, qu'en retournant en France, il y trouverait sans peine des emplois où il pourrait travailler au salut des âmes avec beaucoup plus de fruit et de joie spirituelle. Mais bien loin de jamais dire une parole pour être déchargé de sa croix, le P. Chabanel s'engagea par vœu avec une générosité héroïque à la porter constamment jusqu'à la mort. Voici l'acte qu'il rédigea et offrit à Jésus crucifié, le 20 juin 1647, fête du très saint Sacrement, c'est-à-dire plus de deux ans avant sa mort :

« Jésus-Christ, mon Sauveur, qui, par l'admirable disposition de votre paternelle providence, avez voulu que je fusse le coadjuteur des saints apôtres de cette vigne des Hurons, quoique j'en sois tout à fait indigne, me sentant poussé du désir de servir aux intentions qu'a sur moi votre Saint-Esprit, pour avancer la conversion à la foi des barbares de ces pays : moi, Noël Chabanel, je fais vœu, en présence du très saint Sacrement de votre corps et de votre sang précieux, qui est le tabernacle de Dieu avec les hommes, de perpétuelle stabilité en cette mission, entendant le tout selon l'interprétation de mes supérieurs et selon qu'ils voudront disposer de moi. Je vous conjure donc, mon Sauveur, qu'il vous plaise de me recevoir pour serviteur perpétuel dans cette mission et me rendre digne d'un ministère si sublime ». Faut-il s'étonner après cela que

Dieu l'ait jugé digne de la gloire du martyre, et que l'un de ses confesseurs n'ait pas craint de dire, en le voyant partir pour sa dernière mission : « Je ne sais pas ce que Dieu veut faire, mais je vois qu'il fait un grand saint » !

Relations de la Nouvelle-France, Relation du P. Paul Ragueneau..., *envoyée au P. Claude de Lingendes, Provincial S. J. en la Province de France, ann.* 1650, *chap.* 4, « *De la mort du P. Noël Chabanel* ». — *Mêmes sources que pour le P. Charles Garnier, Cf. sup., p.* 576.

Le même jour de l'année 1638, mourut à Paris le P. Ignace Armand, qui fut avec les PP. Suffren et Coton le plus illustre personnage de la Compagnie en France sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Né à Gap en Dauphiné, Ignace Armand était venu dès l'âge de dix-sept ans frapper à la porte du noviciat. Ses belles qualités ne tardèrent pas à le signaler. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie, il fut chargé du gouvernement des Nôtres, au milieu des circonstances les plus difficiles. Recteur des collèges de Tournon et de Paris, Provincial à plusieurs reprises des Provinces de Paris et de Champagne, Visiteur : partout il se concilia non seulement l'estime, mais la plus tendre affection de ses inférieurs, par sa prudence, son zèle à défendre l'honneur et les droits de la Compagnie, et l'incomparable suavité de son caractère. C'est lui qui, de concert avec le P. Coton, obtint du roi Henri IV l'abrogation du décret d'exil porté contre nos Pères après l'attentat de Jean Châtel.

Au milieu de tant de soucis et de travaux, le P. Ignace Armand trouvait encore le temps d'entrer en lutte avec les ministres de la Réforme, et de publier des ouvrages très utiles à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Déchargé du fardeau des affaires, il passa les quatorze dernières années de sa vie dans le silence et l'obscurité de la vie commune, ne se souvenant des emplois qu'il avait exercés que pour se montrer plus humble, plus obéissant et plus attentif à toutes les prescriptions les plus minimes de l'observance religieuse. Enfin plein de jours et de mérites, « ce grand serviteur de Dieu », selon une expression de sainte Chantal, s'éteignit « en grande estime de vertu », dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Franc., ann. 1638 (*Archiv. Rom.*). — Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 392. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France, t.* 1, *p.* 357 *et suiv.*; *t.* 2, *p.* 92 *et suiv.*, 107 *et suiv.*, 142 *et suiv.*, 452 *et suiv.*; *t.* 3, *p.* 571 *et suiv.*, 713 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 635 *et suiv.* — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 14. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie, t.* 3, *ch.* 1, *p.* 31, 48, 124. — *Mémoires de sainte Chantal...*, *par la* Mère de Chaugy, *Paris,* 1874, *p.* 145.

Le même jour encore, moururent deux saints religieux de la Compagnie, qui avaient usé leurs forces dans les rudes travaux des missions, le P. Urbain Huvé à Vannes l'an 1701, et le célèbre F. Coadjuteur Jean-Denis Attiret à Pékin l'an 1768.

Le P. URBAIN HUVÉ avait été longtemps l'apôtre des Caraïbes, auxquels il annonça l'Évangile avec des fatigues incroyables. Épuisé par le climat, les fièvres, les privations de la vie sauvage, il dut revenir en France, presque mourant, et consacra aux retraites de Vannes, avec le même zèle, le peu de vie qui lui restait. Il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Le F. JEAN-DENIS ATTIRET avait été peintre de l'empereur de Chine, Kien-Long. En un temps où les missionnaires européens ne pouvaient trouver aucun accès à la cour, il recevait presque tous les jours la visite de ce prince, qui le faisait peindre en sa présence, et souvent même le faisait asseoir dans la salle du trône, contre toutes les règles de l'étiquette chinoise. Il essaya même de l'élever à la dignité de mandarin, mais l'humble religieux refusa, et ce refus fit le plus grand honneur à son désintéressement et à sa vertu, parmi les infidèles. Il était en si grande réputation, qu'à sa mort, l'aîné des neveux de l'empereur se rendit, au nom de son père, à la maison des missionnaires français, et qu'on lui fit des funérailles solennelles, aux frais du trésor impérial. Un travail excessif, dont ne le dispensaient même pas les douleurs de la maladie, dans une cour où tout doit céder au plus léger caprice du maître, mit plus d'une fois ses jours en danger, et le réduisit à un état habituel de souffrances, que pouvait seul lui faire endurer l'amour de Notre-Seigneur et des âmes rachetées de son sang. Il succomba enfin, après trente années d'une vie où il n'avait pas eu un jour de relâche. Quelques minutes avant d'expirer, il témoigna sa joie de mourir en un jour si cher à tout enfant de la très sainte Vierge, en ajoutant ces dernières paroles : « Oh ! la belle dévo-

tion ! Et qu'on l'enseigne bien dans les noviciats de la Compagnie » !

P. Urbain Huvé. — *Cf. Lettre circulaire du* P. de la Chateigneraye, *à la mort du P. Urbain Huvé*, « *à Vannes, ce* 10 *décembre* 1701 » *(Arch. dom.)*. — *Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*).

F. Jean-Denis Attiret. — *Cf. Lettres édif.*, 1ère *édit.*, *t.* 28, *préface*, *p.* xxx. — Id., *édit.* 1781, *t.* 22, *p.* 518 ; *t.* 23, *p.* 315, 572, 606 ; *t.* 24, *p.* 149. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 6, *p.* 23. — *Lettre du* P. Amiot, *Cf. Journal des Savants, juin* 1771. — *Biographie univers.*, *t.* 2, *p.* 633. — *Nouvelle Biographie générale*, *t.* 3, *p.* 550. — Huc, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 4, *ch.* 2, *p.* 99 *et suiv.*

IX DÉCEMBRE

—

Le neuvième jour de décembre de l'an 1749, mourut à Rouen le P. Jacques Lécuyer, âgé de soixante-huit ans, dont il avait passé environ cinquante dans la Compagnie. Presque tout le temps de sa vie religieuse s'écoula dans l'humble emploi de confesseur et de directeur d'une congrégation de la sainte Vierge, d'abord à Dieppe, puis à Rouen. Le bien qu'il opéra, la ferveur de ses pénitents, leur esprit de foi et leurs œuvres apostoliques, firent assez voir tout ce que peut un homme de Dieu dans un semblable ministère. La haute réputation dont il jouissait, venait surtout de la pureté et de l'étendue de son zèle. Jamais on ne découvrit en lui la plus légère acception des personnes. Il parlait aussi volontiers de Dieu au fond d'un cachot, que devant l'auditoire le plus distingué : « Toutes les âmes n'ont-elles pas été, disait-il, rachetées au prix du même sang ? Ou bien est-ce l'attrait d'un travail moins pénible et plus éclatant qui décidera de leur valeur aux yeux d'un apôtre » ? Aussi tous les pécheurs, quels que fussent leur rang, leur état, leur fortune, leur éducation, leur caractère ou leur extérieur, étaient-ils bien venus auprès du P. Lécuyer. La persuasion où il était que les congrégations sont la

source de biens immenses, ne lui permettait d'en interrompre ou d'en négliger les réunions sous aucun prétexte. Quand la maladie ne lui laissait pas la force de s'y rendre seul, il priait quelqu'un de l'aider à s'y traîner ; et l'on remarqua, non sans admiration, que l'assemblée qui eut lieu la veille de sa mort, et pour ainsi dire au moment de son agonie, avait été la seule à laquelle on ne l'eût point vu présider.

Lettre circulaire du P. DE MINGRIVAL, *à la mort du P. Jacques Lécuyer,* « *Rouen, ce* 12 *décembre* 1749 » *(Archiv. dom.).*

Le même jour rappelle la précieuse mort du F. Scolastique DOMINIQUE ROMIEU, et du F. Coadjuteur AMBROISE GUYON.

Le F. DOMINIQUE ROMIEU, jeune professeur de la Province de Lyon, mérita ce bel éloge, de n'avoir jamais transgressé aucune de ses règles, durant les dix années de sa vie religieuse. Pour assurer sa fidélité à celles dont les infractions peuvent échapper plus facilement à la fragilité humaine, il s'était engagé par vœu à observer tout particulièrement celle qui oblige les Scolastiques à parler latin. Il mourut à Dôle en 1708.

* Le F. AMBROISE GUYON était un modèle de toutes les vertus de son degré. On remarquait surtout sa vigilance à ne laisser perdre aucun moment, et son amour tout filial pour la Compagnie. A l'époque où l'Université et le Parlement, profitant de l'attentat de Jean Châtel sur la personne de Henri IV, chassèrent nos Pères du royau-

me, le F. Guyon, avec la permission des supérieurs, fit le vœu de porter le cilice et de ne pas le quitter un seul jour, jusqu'à ce que cette grande tempête fût apaisée et la sentence d'exil révoquée ; et il demeura inviolablement fidèle à son engagement. Il mourut à Paris en 1641, plein de jours et de mérites, dans la quatre-vingtième année de son âge et la cinquante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

F. Dominique Romieu. — *Cf. Elogia defunct. Prov. Lugdun. (Archiv. Rom.).*

F. Ambroise Guyon. — *Cf. Litter. ann. Prov. Franc., ann.* 1641 *(Archiv. Rom.).*

X DÉCEMBRE

—

Le dixième jour de décembre de l'an 1740, mourut en Syrie, à l'âge de soixante-deux ans, le célèbre P. Pierre Fromage, de la Province de Champagne, un des plus courageux défenseurs des Églises d'Orient contre les avanies et les mauvais traitements des Turcs, et les calomnies des quatre patriarches schismatiques d'Antioche, de Constantinople, de Jérusalem et de Damas ; le promoteur et l'oracle du concile des évêques maronites, qui rendit aux églises du Liban tout l'éclat de leur ancienne discipline, et resserra si heureusement les liens de cette généreuse nation avec la chaire de saint Pierre ; le fondateur des congrégations et des catéchismes publics pour les Grecs, les Maronites et les Arméniens d'Alep, ainsi que du monastère de la Visitation d'Antourah, destiné à élever les jeunes filles catholiques, et à former à la vie religieuse celles qui voudraient se consacrer uniquement à Dieu ; enfin le créateur de la littérature sacrée des Arabes, qu'il ne cessa d'enrichir, jusqu'à sa mort, des plus précieux trésors de la piété chrétienne, tels que les ouvrages des PP. Rodriguez, Dupont, Niéremberg, Bellarmin, Ribadeneira, Segneri, Boutauld, d'Oultreman. Parmi tant de travaux, le P. Fromage trouvait encore le temps d'instruire les prè-

tres maronites, de leur apprendre à prêcher, et de diriger une multitude d'âmes dans les voies de la perfection ; aussi le clergé, le peuple et les missionnaires eux-mêmes, l'appelaient-ils à l'envi « le saint Père et le Père des saints », tant il était facile de reconnaître entre tous les disciples qu'il avait formés à la vertu.

Lettre du P. VENTURI *sur la mort du P. Fromage,* « *Alep*, 13 *déc.* 1740 » (*Archiv. dom.*). — *Mémoires du Levant, t.* 8, *p.* 436 *et suiv.* — *Ibid., Relation d'un concile national tenu chez les Maronites le* 30 *sept.* 1736. *Lettre du* P. FROMAGE *au P. Le Camus, Procureur des missions du Levant, p.* 362 *et suiv.* — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 4, *p.* 246 *et suiv.* — DANIEL, *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, p.* 437 (*note*). — DEVISME, *Histoire de la ville de Laon, t.* 2, *p.* 331. — *Biographie univers., t.* 16, *p.* 107. — PICOT, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. du* 18e *siècle, t.* 4, *p.* 177. — *Nouvelle Biographie générale, t.* 18, *p.* 931.

XI DÉCEMBRE

—

Le onzième jour de décembre de l'an 1652, mourut en notre collège de la rue Saint-Jacques, à Paris, le P. Denis Petau, né à Orléans, un des plus savants hommes de la Compagnie et du monde catholique depuis trois siècles, et le digne héritier des grands et saints docteurs suscités de Dieu pour l'exaltation de son nom et pour la défense de son Église. En parlant ainsi, nous ne faisons que résumer les innombrables témoignages d'admiration, que lui ont rendus les plus illustres savants de France, d'Espagne, d'Italie et même des nations protestantes, bien que nul autre, dit le P. Cassani, dans ses *Hommes illustres de la Compagnie*, ne leur ait fait plus de mal que Bellarmin et le P. Petau. Mais ce qu'il y eut de plus admirable dans la science de ce grand homme, c'est qu'elle fut tout entière le fruit de son amour pour la sainte Église, et de sa foi, si vive et si agissante, qu'il disait malgré son extrême modestie : « Je crois avoir été, par la bonté divine, confirmé en cette vertu ». De là, ce zèle qui ne pouvait souffrir que les ennemis de l'Église prissent sur elle aucun avantage, même dans les lettres humaines, et qui le poussait irrésistiblement à s'appliquer tour à tour aux études les plus diverses, aux langues anciennes et à la

théologie, aux mathématiques, à la chronologie et à l'histoire, avec une si prodigieuse ardeur, non seulement pour confondre l'hérésie, mais même pour l'empêcher de prévaloir en quelque genre que ce fût : le triomphe de l'Église était sa vie.

Sa réputation était devenue si grande, qu'à l'envi les rois de France et d'Espagne et les souverains pontifes se disputèrent l'honneur de le garder ou de l'attirer dans leurs états, et l'on raconte que le roi de Pologne ayant envoyé à Paris des ambassadeurs au roi de France, un de leurs premiers soins fut de courir au collège des Jésuites de la rue Saint-Jacques, et de demander le P. Petau, répétant ensemble à plusieurs reprises, à leur entrée dans la cour des classes : *Volumus videre clarissimum Petavium !* tant on avait conçu pour lui, jusqu'aux extrémités de l'Europe, d'estime et d'affectueuse admiration. Cependant, malgré les témoignages d'honneur qu'il recevait ainsi de toute part, il put avouer à son supérieur, peu de temps avant sa mort, que comme N. B. P. S. Ignace, il ne comprenait même pas comment il aurait pu être tenté du plus léger mouvement de vanité : « Je me sens, grâce à Dieu, ajoutait-il, tout disposé à sacrifier toute ma science, plutôt que de manquer par ma faute à la plus minime partie d'un examen de règle ou d'une oraison ». Il trouvait le temps, au milieu de toutes ses occupations, de passer chaque jour des heures entières au pied d'un autel de la très sainte Vierge, ou en présence du très saint Sacrement.

Pour soutenir le poids d'une vie si laborieuse, la santé la plus robuste eût été, ce semble, à peine suffisante ; et cependant le P. Petau était habituellement en proie aux plus douloureuses infirmités. Contraint de s'expliquer sur ce sujet, lorsqu'il fut sollicité au

nom de Philippe IV de se rendre à Madrid : « Depuis vingt ans, écrivait-il au P. Mutius Vitelleschi, mon état continuel de faiblesse me permet à peine de parler pendant une demi-heure de suite : les douleurs de la pierre et de fréquentes coliques néphrétiques me causent de si cruelles tortures, qu'elles me rendent parfois la vie intolérable, et me forcent d'en implorer de Dieu, comme une grâce, le terme prochain. Il m'est également impossible de supporter, même un moment, le mouvement d'un cheval et d'une voiture : et une course à pied tant soit peu prolongée ramène à l'instant des accès de fièvre qui ne m'ont pas quitté un seul jour durant deux ans ». Or celui qui faisait à son supérieur un tableau si effrayant, mais encore incomplet de ses souffrances ordinaires, était cependant si dur à lui-même, que ses mortifications semblaient dépasser toute mesure : il fallut plus d'une fois employer le secours de la médecine et de la chirurgie pour cicatriser les plaies sanglantes que ses instruments de pénitence avaient ouvertes sur son corps.

Dieu conduisait ainsi son serviteur, par la rude voie de l'étude et de la croix, à la plus sublime perfection. Un jour que, réduit à la plus extrême agonie, il répétait ces paroles de David « *Circumdederunt me dolores mortis*, les douleurs de la mort m'ont environné », et suppliait tendrement Notre-Seigneur de lui accorder quelques moments de relâche, il reçut miraculeusement cette divine réponse : « *Tu cogitas de me ut homo* ! *Ego cogito de te ut Deus* ! Tes pensées par rapport à moi sont les pensées de l'homme : et les miennes par rapport à toi sont les pensées d'un Dieu » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (*Archiv. Rom.*). — *Litter. annuæ Societ. Jesu, anno* 1652, *p.* 111. — *Lettre circulaire du* P. PHILIPPE CHAHU, *à la mort du P. Denis Petau,* « *à Paris ce* 12[e] *déc.* 1652 » (*Archiv. dom.*). — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Provinc. Franc., p.* 48. — SOTUELLUS, *Bibliotheca..., p.* 178. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 11[a] *dec., p.* 486. — PATRIGNANI, *Menolog...,* 11 *dicemb., p.* 94. — CASSANI, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 417-423. — CARAYON, *Bibliographie histor. de la Compagnie..., n°* 2373, *p.* 323. — LABBE, *De Scriptorib. eccl., t.* 2, *p.* 74, 80, 103, 108. — BINER, *Apparatus eruditionis, part.* 8[a], *p.* 638. — DE BACKER, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 549 *et suiv.* — FELLER, *Dictionnaire histor., t.* 4, *p.* 764. — VITAL CHATELLAIN, *Le P. Denis Petau, d'Orléans, Paris* 1884, *in*-8°. *M. l'Abbé Vital Chatellain a rassemblé au chapit. vingt-neuvième de son ouvrage, p.* 503, « *quelques appréciations générales sur le P. Petau* », *et au chapit. trentième et dernier, p.* 524, *il donne la traduction de l'oraison funèbre du même Père par Henri de Valois.* — *Biographie univers. et Nouvelle Biogr. générale, article* PETAU. — *Bibliograph. critica, t.* 2, *p.* 195.

Le onzième jour de décembre de l'an 1758, à La Flèche, « mourut en saint comme il avait vécu en saint », suivant l'expression de son supérieur, le P. MICHEL PERNET, âgé de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé soixante-dix dans la Compagnie. Le P. Pernet fut véritablement un homme de douleur, attaché pendant plus d'un demi-siècle à la croix de Jésus-Christ, pour être aux yeux de tous ses frères un modèle vivant de patience. « Après ses études de théologie, il avait obtenu la permission de se consacrer aux missions étrangères ; mais pris par les Anglais pendant qu'il se rendait en Chine, et conduit en Angleterre, il contracta pendant le voyage un mal dont il ne devait jamais guérir », et qui lui ferma pour toujours la carrière de l'apostolat. De retour en France,

il ne pensa d'abord qu'aux moyens de se rendre utile dans la mesure de ses forces; mais bientôt son mal grandissant, il dut se séparer de la société de ses frères, et pour comble d'infortune, il fut réduit à une cécité complète.

C'est alors que parut dans tout son éclat son admirable patience. « Jamais on ne l'entendit se plaindre : il était toujours content, parce qu'en tout il envisageait la volonté de Dieu » ; oublié ou mal servi, il n'en témoignait nul sentiment. Enfin épuré par tant de souffrances, et après une lente mais douce agonie de quatre jours, qui lui laissa presque jusqu'au dernier moment son entière connaissance pour multiplier les actes les plus parfaits de charité, le P. Pernet remit en paix son âme entre les mains de Dieu.

Lettre circulaire du P. Levavasseur, « *à La Flèche. ce* 11e *décemb.* 1758 » (*Archiv. dom.*).

XII DÉCEMBRE

—

Le douzième jour de décembre de l'an 1685, mourut, le premier jour de sa trente-sixième année, dans la résidence de Québec, le P. Henri Gassot, dont le supérieur, le P. Beschefer, annonçait la perte en ces termes : « Depuis quarante ans que je suis dans la Compagnie, je n'ai jamais vu mourir personne chez nous qui fût plus estimé et regretté ; quelques-uns mêmes de nos Pères disent qu'ils ne croient pas que depuis longtemps il soit mort dans toute la Compagnie un homme d'une sainteté plus éminente ». Aussi s'était-on partagé sur-le-champ ses moindres reliques, comme celle d'un protecteur bien grand et bien puissant près du trône de Dieu. Et cependant la Nouvelle-France comptait alors même des hommes de Dieu tels que les PP. Joseph-Marie Chaumonot, Jean et Jacques de Lamberville, Étienne de Carheil, Frémin, Allouez et d'autres non moins élevés en perfection.

Prévenu de Dieu dès l'enfance par des grâces extraordinaires, et dans l'ordre naturel doué des plus heureuses qualités, le P. Gassot s'était engagé par un acte formel, presque dès les débuts

de sa vie religieuse, à ne jamais chercher dans aucune action la moindre satisfaction de l'esprit ou du corps, et à ne demander d'autre mission que celle où il pourrait vivre plus inconnu, pour mieux imiter Notre-Seigneur. Mais en dépit de ses saints désirs, on l'annonçait au Canada, dès avant son départ de France, comme un homme qui portait en lui le cœur d'un nouveau Xavier. Il suffisait de le voir et de l'entendre pour sentir que l'on conversait et que l'on vivait avec un saint. On ne peut imaginer rien de plus touchant, de plus filial et de plus simple, que la manière dont il traitait avec Dieu en toute rencontre, dans ses aridités, dans ses impuissances, dans le souvenir et l'offrande de ses péchés à la bonté divine, comme il lui semblait que Dieu voulait qu'il s'en souvînt et qu'il les offrît. En attendant qu'il sût assez la langue des tribus sauvages pour se joindre aux missionnaires qui portaient au loin la bonne nouvelle, il se dépensait au service des Français de la colonie et des indigènes déjà chrétiens établis dans leur voisinage. Les malades et les moribonds étaient surtout l'objet de son zèle : il passait auprès d'eux les jours et les nuits, sans nul souci de la fatigue ; et « son assiduité, ajoute le P. Beschefer, lui avait tellement gagné l'affection de tout le monde, qu'on ne pouvait, sans être vivement touché, entendre après sa mort les gémissements de nos pauvres Français, qui disaient les larmes aux yeux qu'ils avaient perdu en lui le père des malades ».

Le jour de la fête de saint François-Xavier, le P. Gassot venait de passer de très longues heures aux pieds du saint Sacrement, lorsque saisi par les rigueurs d'un froid excessif, il sentit que Notre-Seigneur l'appelait à lui, et après huit jours de souffrances supportées avec une admirable patience, il s'endormit dans le

baiser du Seigneur, aussitôt après avoir reçu le saint viatique et le sacrement des mourants, au moment même où le prêtre terminait la dernière onction.

Lettre circulaire du P. Thierry Beschefer, *à la mort du P. Henri Gassot,* « *à Québec, ce* 13ème *décembre* 1685 (*copie, Archiv. dom.. L'autographe de cette lettre se conserve au monastère des Carmélites de Bourges*).

XIII DÉCEMBRE

—

Le treizième jour de décembre, l'an 1803, mourut en Angleterre au château de Lullworth, après avoir mené constamment dans l'exil, jusqu'à son dernier soupir, la vie d'un vrai fils de saint Ignace, le pieux et savant directeur d'un grand nombre d'âmes, surtout par l'apostolat de la plume, le P. JEAN-NICOLAS GROU, né dans l'ancien diocèse de Boulogne-sur-Mer, et entré dans la Province de France en 1746, à l'âge de quinze ans. Ce que nous savons de ses premières études et de ses vertus semble nous offrir le modèle accompli de ce que pouvait être un parfait étudiant de la Compagnie, prêt à tout et pour toutes les circonstances de la vie. Ses travaux littéraires promettaient à l'Église un savant et un humaniste de premier ordre. Parlant de ses publications, le traducteur des œuvres de Platon, Victor Cousin, si peu équitable d'ailleurs envers la Compagnie de Jésus, se vit forcé de déclarer qu'il n'avait cru pouvoir mieux faire que d'emprunter, pour quelques-uns des plus importants dialogues du disciple de Socrate, la traduction du jeune Jésuite, « bien supérieure, ajoute-t-il, à sa réputation », quoique dès lors cependant les littérateurs et les philologues en eussent proclamé à l'envi la fidélité et l'élégance.

Après son élévation au sacerdoce, et surtout au sortir d'une retraite qu'il appelait humblement l'époque de sa conversion et de son union plus intime avec Notre-Seigneur, le P. Grou parut avoir reçu dans un haut degré, avec le don d'une vie tout en Dieu, celui de diriger particulièrement les âmes qui aspirent à une grande perfection. Le livre de ses *Maximes spirituelles*, ses *Méditations sur l'amour de Dieu*, ses opuscules sur la *Science pratique du Crucifix*, sur l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, sur l'*Oraison dominicale*, sur le *Don de soi-même à Dieu*, respirent l'onction d'une âme où le Saint-Esprit règne sans réserve, la doctrine la plus élevée et la plus pure. Il était lui-même tellement uni de cœur avec la volonté de Dieu, qu'en apprenant la perte d'un de ses ouvrages, fruit de quatorze années de travaux, et que la frayeur de quelques amis, exposés ou à la prison ou à l'échafaud, leur avait fait livrer aux flammes, il se contenta de répondre : « Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il aurait bien su le conserver »!

Pendant les trente années qu'il survécut à la destruction de la Compagnie par Clément XIV, le P. Grou ne cessa jamais d'observer encore toutes ses règles, avec une fidélité inviolable, gardant jusqu'aux moindres usages et aux heures même de ses différents exercices ; il pratiqua jusqu'à la mort une pauvreté absolue, ne voulant rien avoir à sa disposition, mais s'engageant plutôt à demander, et demandant en effet chaque fois avec simplicité et humilité au généreux et noble bienfaiteur qui lui donnait asile, le peu qu'il croyait être nécessaire à sa subsistance et à ses travaux, à titre d'aumône et au nom de Jésus-Christ.

Les souffrances du corps et de l'âme ne lui manquèrent pas.

Les coups portés à la Compagnie et à l'Église, la proscription et la misère, les désolations intérieures dont Dieu se sert pour purifier ses saints, lui étaient bien plus sensibles que les douleurs du corps, la paralysie, des étouffements continuels, et une hydropisie qui nuit et jour le forçait de demeurer assis, immobile, et comme cloué sur un fauteuil par la violence du mal. Mais la croix faisait son bonheur : la souffrance semblait donner un nouvel éclat à la sérénité de son visage. Après dix mois entiers de cette cruelle position, qui ne l'empêchait pas d'exercer encore le ministère apostolique de la direction des âmes, il rendit le dernier soupir, en serrant avec amour son crucifix, et en s'écriant : « O mon Dieu, qu'il est doux de mourir entre vos bras » !

Notice Ms. sur le P. Grou (Archiv. dom.). — CADRÈS, *S. J.*, *Notice sur la vie et les ouvrages du P. Jean-Nicolas Grou, S. J., Paris* 1862, *in*-8°. — J. NOURY, *S. J.*, *Le livre du jeune homme. Avant-propos, Paris* 1874. — CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu. Supplem.* 2ᵘᵐ, *p.* 44. — DE BACKER, *Bibliothèque...., t.* 3, *p.* 340. — FELLER, *Dictionn. histor.. t.* 3. *p.* 404. — *L'Ami de la Religion. t.* 31. *p.* 65 *et suiv.* — *Biograph. univers.. t.* 66. *p.* 165. — *Nouvelle Biogr. génér.. t.* 22. *p.* 218. — COUSIN, *Les Lois. Cf. Études religieuses. art. du* P. DE BONNIOT. *décembre* 1888 *et janvier* 1889.

XIV DÉCEMBRE

—

Le quatorzième jour de décembre de l'an 1746, mourut saintement à Paris le P. Bernard de Cauwet, l'un des derniers de ces hommes de Dieu dont la direction spirituelle fit de la cour de Versailles et de la famille royale, au temps de Louis XV, l'asile des plus pures vertus. Sa connaissance intime de tous les secrets de la vie intérieure selon l'esprit de saint Ignace, lui avait fait confier de bonne heure le soin des novices. L'amour qu'il leur inspirait pour la personne adorable du Sauveur, leur émulation à mettre en pratique toutes les inspirations de la grâce, à s'humilier et à se vaincre sans réserve d'eux-mêmes, annonçaient dès lors en lui le digne héritier des PP. Saint-Jure et Lallemant, lorsqu'il se vit tout à coup enlevé à sa chère et douce solitude, et nommé par le roi confesseur de l'Infante Marie-Thérèse, première femme du Dauphin. Cette pieuse princesse fit sous la conduite du P. de Cauwet de rapides progrès dans la sainteté, et devint le modèle de ses belles-sœurs. Bientôt même, elle conçut tant d'estime pour son saint directeur, qu'elle inspira au jeune Dauphin son époux, à Mesdames de France, à la reine Marie Leczinska, le désir de régler aussi leur conduite sur les mêmes conseils.

Pour le P. de Cauwet, tout son bonheur, dans son ministère, dont il ne supportait le poids et l'éclat que pour l'amour de Dieu, était de passer chaque jour de longues heures au pied du saint Sacrement ; l'on disait de lui qu'il y avait fixé sa demeure, pour tous les moments que lui laissaient libres les devoirs de l'obéissance, de la charité, et les intérêts de la plus grande gloire de Notre-Seigneur.

Lettre circulaire du P. JEAN LAVAUD, *à la mort du P. Bernard de Cauwet*, « *à Paris*, 15 *décembre* 1746 » (*Arch. dom.*).

Le même jour, l'an 1757, le P. GUILLAUME LE PLANQUOIS, supérieur de la résidence de Brest, mourut dans cette ville au service des pestiférés. Comme on le pressait de se ménager un peu, surtout à cause de son influence pour le bien et des services qu'il pouvait rendre encore : « Jamais, répondit-il, un Jésuite n'aura une plus belle occasion de mourir » : et après douze jours d'un travail infatigable, il contracta le terrible mal, et donna joyeusement sa vie pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

Lettre circulaire du P. JOUBLET, *à la mort du P. Guillaume Le Planquois*, « *à Brest, ce* 18 *décembre* 1757 (*Arch. dom.*).

XV DÉCEMBRE

Le quinzième jour de décembre de l'an 1782, mourut à Bourges le P. Guillaume-François Berthier, non moins illustre par ses vertus et sa science des voies de Dieu, que par son incontestable supériorité dans les lettres, la philosophie, l'histoire, l'érudition sacrée et profane, par sa profonde connaissance de la plupart des langues anciennes et modernes, et par ses vaillants combats en faveur de la Compagnie, de l'Église et de la foi. A peine était-il sorti du noviciat que, de concert avec un autre jeune religieux du collège de Blois, et du consentement de ses supérieurs, il commença, dès l'âge de vingt ans, ces études littéraires dont il devait retirer tant de fruit. « Il régnait entre eux, dit le P. Querbœuf, une noble et paisible émulation. C'était à qui entendrait, expliquerait et retiendrait le mieux ce que Rome et Athènes nous ont laissé de grands modèles dans la poésie, l'éloquence et l'histoire. On ne se contentait pas d'une lecture superficielle ; tout était observé, développé, digéré en quelque sorte dans de longues méditations et dans de savantes conférences. C'est ainsi, ajoute-t-il, que se forma le P. Berthier ».

Après sa théologie et quelques années d'enseignement, on le

mit à la tête du *Journal de Trévoux*, qui, depuis la mort de ses principaux fondateurs, avait malheureusement perdu beaucoup de sa valeur et de son ancienne réputation. Le nouveau directeur lui rendit bientôt son premier éclat ; et l'on put sur-le-champ s'en apercevoir, non seulement aux témoignages d'estime qu'il reçut de toute l'Europe, mais encore et surtout au redoublement de fureur des coryphées de la philosophie. Mais ni les facéties burlesques de Voltaire sur « la confession, la mort et l'apparition du Frère Berthier », ni les libelles furieux publiés contre lui par les d'Alembert, les Diderot et leurs innombrables partisans, ne parvinrent à lui imposer silence, et ces fiers ennemis en vinrent à lui faire secrètement proposer une trêve, s'il consentait à cesser ses attaques contre l'Encyclopédie. Il leur fit répondre que de son côté il était prêt à accepter la paix, mais à la condition que Jésus-Christ et sa doctrine seraient désormais respectés. Et rien ne put triompher de sa résistance, jusqu'au jour où la Compagnie fut détruite par le parlement. Il ne songea plus alors qu'à passer le reste de sa vie dans la prière et la pénitence ; il était même résolu à s'ensevelir dans une maison de la Trappe, si la divine volonté, manifestée par l'organe de ses supérieurs, ne s'y était clairement opposée.

A la demande du Dauphin, en qui les espérances de l'Église et les terreurs des philosophes semblaient apercevoir un nouveau saint Louis, mais qu'une mort prématurée enleva à la France, le P. Berthier dut prendre part à l'éducation de Louis XVI : et les lettres du duc de la Vauguyon, quand il fut obligé d'aller en exil, montrent avec éclat l'estime et l'affection que toute la famille royale avait conservée pour ses services. Ce fut alors qu'il composa ses ouvrages ascétiques, « un des plus beaux présents, dit le

comte de Maistre, que le talent ait fait à la piété. Lisez, ajoute-t-il, les œuvres spirituelles de ce docte et saint personnage ; et je suis bien sûr que vous me remercierez de vous les avoir fait connaître ». C'est là, et surtout dans l'étude des Prophètes, de saint Paul, de saint Jean de la Croix, et dans l'exercice continuel de la prière, qu'il apprenait de plus en plus et enseignait aux autres à se réjouir dans la souffrance, la regardant comme « le lien précieux qui nous unit à Jésus-Christ ». Dans ses derniers moments, comme un de ses plus fidèles amis lui témoignait doucement quelque appréhension que ses entretiens sans relâche avec Notre-Seigneur ne le fatiguassent à l'excès : « Oh ! non, ne craignez rien de semblable, répondit-il ; l'oraison est la vie du prêtre, et surtout du prêtre mourant » !

Caballero, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, Supplem.* 1um, *p.* 95. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 152. — *Les Psaumes traduits en français par le P. Berthier...*, *avec une préface du* P. Querbœuf, *Paris*, 1785. — Montjoye, *Éloge historique du P. Berthier...*, *Paris* 1817. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *t.* 1, *p.* 468. — de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 3e *entretien*. — *Biographie univers.*, *t.* 4, *p.* 354. — *Nouvelle Biogr. génér.*, *t.* 5, *p.* 707.

XVI DÉCEMBRE

--

* Le seizième jour de décembre de l'année 1633, mourut à Dôle le F. Scolastique Jacques Nicod, né à Pontarlier. Pendant son noviciat, le F. Nicod avait donné l'exemple des plus belles vertus et surtout du plus tendre attachement à la Compagnie. Mais avant de prononcer ses vœux, il fut soumis à une épreuve terrible. Une tumeur d'abord à peine sensible entre les épaules se développa rapidement et dégénéra en une difformité qui menaçait d'être pour lui une cause d'exclusion. Le F. Nicod, uniquement jaloux de garder le trésor de sa vocation, s'offrit aux plus humbles emplois des Frères Coadjuteurs, aux missions les plus laborieuses : les supérieurs ne crurent pas pouvoir céder à ses instances. Le pauvre enfant se jeta alors tout en larmes aux pieds de celle qui est la Mère et la Reine de la Compagnie ; il s'engagea par vœu à jeûner tous les samedis en son honneur, si cette difformité disparaissait, et s'il était admis au bonheur de prononcer ses vœux. Une prière si confiante fut exaucée ; la tumeur s'évanouit d'elle-même comme par miracle.

Devenu pour toute sa vie l'enfant de saint Ignace, le F. Nicod ne pensa plus qu'à reconnaître une faveur si extraordinaire par

un redoublement de zèle dans l'observation de toutes les règles de son degré. Professeur et étudiant, il était, dit son éloge, une vivante image de saint Louis de Gonzagne. Atteint bientôt du mal qui devait l'emporter, il laissait éclater sa joie ; et au souvenir des périls qu'il avait courus autrefois, des larmes de reconnaissance s'échappaient de ses yeux, et il ne cessait de répéter dans des transports d'amour : « O bon Jésus, je vais donc mourir dans votre Compagnie » !

Elogia defunct. Prov. Lugdun. (*Archiv. Rom.*).

Le même jour de l'an 1681, mourut à Paris le P. François Vavasseur, le plus brillant élève du P. Petau, et son successeur dans la chaire d'Écriture sainte au collège Louis-le-Grand, pendant près de trente-six ans. Santeuil et Rapin, Commire et Jouvancy le regardaient comme leur maître ; et les plus habiles critiques de son temps, même parmi les étrangers et les hérétiques, n'ont pas craint d'affirmer que pas un seul des écrivains latins depuis la Renaissance ne devait être préféré au P. Vavasseur, pour la pureté, l'élégance, la délicatesse de son style, et ne leur semblait, disaient-ils, s'être plus approché de la perfection de Virgile et de Cicéron. Mais ses opuscules littéraires n'étaient pour lui qu'une sorte de délassement au milieu de l'étude plus grave des Livres saints ; et tandis qu'il commentait devant ses disciples les saints prophètes, de manière à leur adoucir les regrets de la mort de son cher et illustre maître, il écrivait, à son exemple et comme en se jouant, sa paraphrase en vers du livre de Job et des Évangiles, ses ré-

ponses pleines de verve et de science théologique contre Saint-Cyran et Jansénius; et ses talents, dit le P. Jean Lucas, n'obscurcirent jamais par leur éclat ses vertus religieuses, qui le faisaient regarder de tous comme un véritable et parfait enfant de la Compagnie.

Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 263. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 3, *p.* 732. — Vavassoris, *S. J.*, *opera omnia...*, *in-f°*, *Amsterdam*, 1709, *præfat.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 713. — *Journal des Savants*, *février* 1683, *p.* 43. — *Biographie universelle*, *t.* 48, *p.* 47. — *Nouvelle Biographie génér.*, *t.* 45, *p.* 1044.

XVII DÉCEMBRE

—

Dans la nuit du dix-sept au dix-huit décembre, l'an 1676, mourut à Bordeaux en très haut renom de sainteté, le P. Claude Bastide, l'émule du P. Surin dans la science et dans la pratique du parfait abandon au bon plaisir de Dieu. C'était en effet, selon l'expression de son supérieur, « un homme de grande droiture de cœur » devant Dieu, dans sa manière de le chercher en tout, d'aimer vraiment « les croix, les humiliations, la douceur, la simplicité, l'obéissance, la charité et l'exactitude en toutes choses ». Le P. Bastide admirait lui-même comment Dieu le tenait entre ses mains ; il avait en lui tant de confiance, qu'il espérait tout de sa bonté ; il alla jusqu'à demander qu'on ensevelît avec lui dans le tombeau un écrit signé de sa main, dans lequel il protestait de son complet abandon à la divine Providence, et conjurait ses frères de ne prier pour le repos de son âme qu'autant « et comme il plairait au tout adorable et aimable bon plaisir de Dieu ».

Le jour de l'Immaculée Conception, il avait accueilli dans ces sentiments les atteintes du mal qui allait le mettre en présence de Dieu pour l'éternité, après cinquante-sept ans de vie religieuse. La lettre de son supérieur nous le montre étendu immobile sur

son lit, durant neuf jours entiers de douleurs très aiguës, en une si grande patience, qu'à le voir on eût cru qu'il ne souffrait rien. Les deux derniers jours seulement, le P. Bastide souhaita qu'on le laissât seul, désirant employer ce temps en un suprême entretien avec son Sauveur, pour adorer d'avance et baiser la sentence de son jugement ; malgré son épuisement, il eut encore la force de rester à genoux, en adoration, environ une demi-heure, au moment où lui fut apporté le saint viatique, et bientôt après il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Notice Ms. contemporaine (Archiv. dom. Burdigal.).

XVIII DÉCEMBRE

—

Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1644, mourut à La Flèche le P. René Ayrault, angevin, dont la vocation avait excité en France une si violente tempête contre la Compagnie, près de soixante ans auparavant. Comme saint Stanislas, il s'était enfui de la maison paternelle, sans autre ressource que sa confiance en Dieu, décidé à tout entreprendre et à tout souffrir pour obéir à la voix du ciel. En vain son père l'avait poursuivi d'abord à Paris, puis à Rome, armé contre les Jésuites de France d'un arrêt menaçant du Parlement de Paris, et muni de lettres pressantes de Henri III à son ambassadeur auprès du Saint-Siège, et au cardinal d'Este, protecteur des sujets de la couronne, pour faire rendre le fugitif à sa famille, par tous les moyens en leur pouvoir. Celui-ci, recommençant son pèlerinage et changeant de nom pour obtenir plus sûrement la liberté de suivre Jésus-Christ et de porter sa croix, alla terminer son noviciat en Allemagne, désormais à l'abri des recherches d'un père qui exhala sa colère dans son fameux traité de la puissance paternelle, et consentit à peine dans les derniers jours de sa vie à rétracter ses malédictions.

Ce courage, dans un jeune homme qui n'avait pas encore vingt

ans, préparait d'avance René Ayrault aux épreuves qui devaient achever de fortifier sa vertu. Tombé peu de temps après dans les mains des hérétiques, et réduit à une dure captivité, contraint à plusieurs reprises de s'exiler pour le nom de Jésus qu'il avait acheté si cher, sa fermeté d'âme vraiment héroïque ne se démentit jamais. Il la puisait surtout dans la prière et dans une inébranlable résolution de chercher et d'accomplir uniquement en toute chose ce que Dieu désirait de lui ; cet amour de la prière et cette dépendance absolue de la volonté divine le faisaient comparer à saint Louis de Gonzague, pendant qu'il avait le bonheur d'étudier avec lui au Collège Romain ; et elles furent jusqu'à sa mort, dans tous les ministères et dans les plus importantes charges de la Compagnie, le caractère distinctif de son éminente sainteté.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — Summarium vitæ P. Renati Ayrault (Archiv. dom.).

Le même jour, mourut à Rouen, l'an 1677, le P. Claude de Bussery, doué d'un merveilleux talent pour inspirer l'amour de la vertu aux jeunes écoliers de la Compagnie. L'on a rendu de nos jours un service signalé aux élèves de nos collèges, en publiant de nouveau son pieux et charmant opuscule intitulé : *Jésus en son bas âge, pour servir de modèle à la jeunesse chrétienne.* « Plût à Dieu, dit-il en commençant, que tous ceux qui se mêlent d'instruire les enfants, voulussent enter Jésus-Christ dans leur cœur, par l'amour tendre et l'imitation de sa divine enfance ! Pour moi, je ne

puis douter de la bonté de cette conduite et de la capacité des enfants pour la suivre, après l'expérience que j'ai eue de plusieurs, qui goûtaient les choses de Dieu d'une façon tout extraordinaire ; et je reconnaissais l'opération du Saint-Esprit habitant dans leur âme, qui leur faisait goûter et dire des choses que je ne pouvais assez admirer » !

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — RYBEYRÈTE, *Scriptor. Prov. Franc., p.* 41. — SOTUELLUS, *Bibliotheca..., p.* 150. — DE BACKER, *édit.* SOMMERVOGEL, *in-f°, t.* 1, *col.* 982.

Le même jour encore de l'an 1734, mourut à Québec le P. FRANÇOIS-BERTIN GUESNIER, qui dès son entrée dans la Compagnie semblait avoir égalé jusques dans ses moindres emplois les vertus du glorieux apôtre saint François Régis, dont la voix publique lui donnait le nom. En vingt mois seulement qu'il venait de passer dans la Nouvelle-France, « il a fait parmi nous, dit son supérieur, autant que plusieurs en vingt ans ». Il n'osait dater cependant ce qu'il appelait sa conversion, que de la retraite qui avait suivi sa première année de régence ; grâce aux Exercices de saint Ignace, il avait compris que pour la vie intérieure et le sacrifice de soi-même, un Jésuite ne peut se contenter de rien de médiocre. A l'entendre parler de Dieu, on sentait bien qu'il n'avait d'autre aspiration que de procurer sa plus grande gloire. Il s'était offert d'abord au Père Général pour prendre part au rétablissement de la mission du Japon : puis il avait demandé d'aller porter la bonne nouvelle aux pauvres peuples des Esquimaux. Mais les forces du corps

étaient loin d'égaler en lui la vigueur de l'âme; et il dut faire à l'obéissance le sacrifice de ses désirs. Il le fit en digne fils de saint Ignace. Comme il eût reçu avec empressement l'ordre de vivre dans les forêts, au milieu des sauvages; de même il accueillit avec joie, en arrivant au collège de Québec, l'ordre d'enseigner la théologie, de diriger une congrégation, et de catéchiser ce qu'on appelait la petite école, c'est-à-dire une réunion de plus de cent petits enfants qui apprenaient à lire et à écrire. Ce fut là que le P. Guesnier acquit en vingt mois de vie toujours chancelante, mais toujours consacrée à bénir et à faire aimer Dieu, ce renom de zèle des âmes et de sainteté qui faisait écrire, neuf mois après son départ pour le ciel : « Il ne se passe pas encore un seul jour où quelques-uns de ses enfants spirituels ne viennent prier sur sa tombe et se recommander à lui ».

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.). — *Lettre circulaire du* P. DE LAUZON, *à la mort du P. Guesnier.* « *Québec, octob.* 1735 (*copie, Archiv. dom.*).

Le même jour enfin nous rappelle le souvenir des PP. JEAN STELLA et GASPAR MANILIER, de la Province de Lyon, fondateurs de la mission d'Alep. Ce fut en 1625, à la demande du Pape Urbain VIII, que ces deux généreux apôtres arrivèrent en Orient. Malgré la protection du roi de France, « les prisons, les chaînes, les bannissements, la pauvreté, et une persécution presque universelle, furent, dit le P. Besson, les fondements de leur mission ». Chassés avec ignominie, jetés dans un vaisseau anglais, épiés à leur retour par les émissaires d'un furieux persécuteur qui se vantait d'avoir

en réserve onze mille piastres pour leur procurer un nouvel exil, rien ne put les décourager. Le P. Stella, obligé de revenir en France pour les besoins de la mission, y mourut le dix-huit décembre de l'an 1629, victime de sa charité au service des pestiférés d'Avignon.

Le P. Manilier, demeuré seul au milieu de ses néophytes, y consuma le reste de sa vie dans des travaux et des souffrances incroyables. Il vécut plusieurs mois dans un si extrême abandon, qu'en se condamnant à un jeûne très rigoureux, il trouvait à peine assez de nourriture pour ne pas mourir de faim ; et quand un nouveau compagnon accourut à son secours, « il paraissait, disent les relations, plus semblable à une ombre qu'à un homme ». Les Francs mêmes, prévenus contre lui par les ennemis de la foi, lui refusaient toute assistance ; et il fallut toute la charité qu'il leur témoigna, au milieu des ravages de la peste, pour leur ouvrir les yeux sur les calomnies atroces dont on avait noirci ses projets et ses vertus. La date de la mort de ce grand serviteur de Dieu ne nous est pas connue; mais nous savons que les sectateurs de Mahomet eux-mêmes entourèrent sa mémoire d'une pieuse vénération.

Cordara, *Historia Societ., part.* 6, *lib.* 15, *n.* 218, *p.* 406 *seqq.* — Besson, *La Syrie et la Terre Sainte*, 1ère *part., p.* 19 *et suiv.* — *Mémoires du Levant, t.* 4, *p.* 21 *et suiv.* — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit., ann.* 1629, *cap.* 2, *p.* 281.

XIX DÉCEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de décembre, deux religieux de la Compagnie donnèrent généreusement leur vie au service des membres souffrants de Jésus-Christ, les PP. Jacques de la Vallière et Antoine Resteau, le premier en 1650 dans l'île de Sainte-Croix aux Antilles ; le second en 1684 à Jérusalem, au pied même du Calvaire.

Le P. Jacques de la Vallière était du diocèse de Tours. Après avoir renoncé de bonne heure à toutes les espérances que son nom et sa famille lui promettaient dans le monde, il fut entraîné par la générosité naturelle de son caractère vers les missions de la Guyane, où il espérait trouver plus de dénuement, plus de travaux et moins d'éclat. Il cultivait à peine depuis deux ans les peuples de ces contrées, lorsqu'il apprit tout à coup que l'île de Sainte-Croix était ravagée par la peste, et qu'un grand nombre d'habitants étaient près de mourir sans secours. Il y courut sur-le-champ, et l'un de ses premiers soins fut d'élever une chapelle en l'honneur de l'Immaculée Conception et de mettre tous ses malades sous la protection de la sainte Vierge, en conjurant cette divine Mère de ne pas en laisser mourir un seul sans sacrements. Il avait

déjà reçu de la Reine du ciel des faveurs extraordinaires ; cette fois encore sa confiance ne fut pas trompée. Le P. de la Vallière ne se contentait pas de consoler et d'assister ces malheureux jusqu'à leur dernier soupir ; il se chargeait encore de les ensevelir après leur mort ; puis il les prenait sur ses épaules, les portait au cimetière et les enterrait de ses propres mains. L'infection qu'ils répandaient, le danger de la contagion, la multitude même de ceux qui mouraient chaque jour, semblaient un nouvel attrait pour son zèle. Enfin le mal s'apaisa ; Dieu, qui l'avait jusque-là conservé pour son troupeau, comme par un perpétuel miracle, permit alors qu'il fût à son tour atteint du fléau, en assistant ses derniers malades ; et après quelques jours de souffrances, qui furent pour lui des jours de joie, d'actions de grâces et d'avant-goût de la béatitude céleste, il rendit saintement son âme à Dieu, à l'âge de trente-quatre ans, dont il avait passé près de quinze dans la Compagnie.

* Le P. Antoine Resteau, du diocèse de Laon, avait supporté des fatigues incroyables pour ramener au giron de l'Église Romaine les schismatiques grecs de Syrie, prêchant, catéchisant, et parce que la charité est plus persuasive que les discours, assistant les malades et les moribonds dans les temps de contagion, et leur prodiguant, au péril de sa vie, tous les soins de l'âme et du corps. Pendant qu'il entendait les confessions de quelques-uns de ces malheureux à Jérusalem, il fut lui-même atteint du fléau et il ne tarda pas à succomber, « bien digne, lisons-nous dans son éloge, après avoir été crucifié et enseveli avec Jésus-Christ, de rendre le dernier soupir, sur la terre sacrée du Calvaire et dans le baiser du Sauveur Jésus ».

P. Jacques de la Vallière. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc.* (*Archiv. Rom.*). — *Litter. ann. Societ. Jesu, ann.* 1650, *p.* 192. — Patrignani, *Menologio,* 19 *dicemb.*, *p.* 152. — Alegambe, *Heroes et victimæ charit.*, *p.* 478. — de Montézon, *La Mission de Cayenne. p.* 33. — *Vie de la* Vénérable Marie de l'Incarnation, *p.* 287.

P. Antoine Resteau. — *Cf. Litter. ann. Prov. Campan., ann.* 1684 (*Arch. Rom.*). — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie, t.* 5, *ch.* 1, *p.* 2. — Devisme, *Histoire de la ville de Laon, t.* 2, *p.* 373.

Le même jour de l'an 1748, mourut saintement dans la maison professe de Paris, après cinquante-huit années de vie religieuse et quarante années de prédication dans les premières chaires du royaume, le P. Guillaume Ségaud, digne successeur de Bourdaloue, surtout par le caractère apostolique de son éloquence, et par un don tellement signalé d'assister les âmes aux approches de la mort, qu'on le faisait appeler de toutes parts, pour avoir le bonheur d'expirer entre ses bras. Il ne portait en chaire, dit un de ses contemporains, ni les grâces extérieures de la personne ou du langage qui préviennent l'auditoire en faveur de l'orateur sacré, ni les accents d'une voix qui enchante ; mais on sentait un homme si pénétré des grandes vérités de la foi, qu'il était comme impossible de ne point partager son émotion. Cet esprit de foi dont il était plein, ne souffrit jamais aucune acception de personnes ; ou plutôt il se dédommageait de l'éclat des Avents et des Carêmes de la capitale et de la cour, par des missions données presque toute l'année dans de petites villes et souvent au fond des campagnes, où toute sa récompense et son bonheur étaient de se voir assiégé nuit et jour au confessionnal par de pauvres villageois. Et lorsque des œuvres

plus importantes pour la gloire de Dieu ne lui permirent plus de s'éloigner de Paris, il eut toujours au moins quelque auditoire ou quelque réunion de pauvres, qui formaient son troupeau de prédilection.

Lettre circulaire du P. Frey, *à la mort du P. Guillaume Ségaud, « à Paris, ce* 28 *décembre* 1748 » *(Arch. dom.)*. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 742. — *Biographie univers., t.* 41, *p.* 445. — *Nouvelle Biographie génér., t.* 43, *p.* 683. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 462.

XX DÉCEMBRE

Le vingtième jour de décembre de l'an 1753, mourut au collège de La Flèche le P. Gabriel-Étienne Baudon, « le plus saint religieux et l'homme le plus éclairé dans les voies de Dieu que j'aie connu de ma vie », écrivait de l'extrême orient, à cette nouvelle, le P. Louis Dollières, un de ses plus dignes enfants. La plus grande partie de la vie du P. Baudon ne fut presque qu'un long enchaînement de souffrances, comme si Notre-Seigneur se fût fait un plaisir de le tenir avec lui cloué sur la croix ; une mort encore plus douloureuse forma le couronnement d'une si sainte vie. Dieu semblait exaucer ainsi le vœu que le zèle et l'humilité avaient inspiré à son serviteur : « Je serai trop heureux, avait-il dit, que le Seigneur m'accepte comme victime, à la condition de voir fleurir parmi mes frères l'esprit de ferveur et d'amour pour la perfection que notre sainte vocation demande de nous » ! A ce sacrifice héroïque, à cette prière si généreuse et bien capable de faire violence au ciel, le saint homme joignait encore des conseils d'une prudence et d'une charité toute céleste. « Dieu seul, dit un de ses supérieurs, connaît à fond tout le bien qu'il a fait, surtout dans la charge si importante de Père spirituel auprès des jeunes religieux de la Compagnie ;

combien il en a affermi dans leur vocation ; combien il en a soutenu dans les circonstances les plus critiques, combien il en a porté au détachement de toute chose, au recueillement, à l'amour de la vie intérieure, à la plus surprenante générosité » !

Ce n'était pas encore assez pour son zèle, bien qu'il eût à peine la force de se remuer. Les communautés religieuses de la ville, une multitude de prêtres, auxquels il donnait chaque année les Exercices de saint Ignace, et dont il forma un grand nombre à la plus haute perfection, la congrégation des externes du collège de La Flèche, dont l'émulation pour les œuvres de piété, de miséricorde et d'abnégation rivalisait de ferveur avec les noviciats les plus exemplaires ; enfin le témoignage unanime de tous les ordres, du clergé, de la noblesse et du peuple, joint à la voix même de Dieu dans les miracles qui accompagnèrent la mort de son serviteur : tout proclamait la sainteté du P. Baudon. Durant ses obsèques, ce fut à grand'peine que l'on vint à bout de protéger ses restes vénérés contre la pieuse indiscrétion d'une foule innombrable : et l'on nous a conservé, entre plusieurs autres, cette expressive et naïve parole d'une femme du peuple, à l'un de ceux qui gardaient le saint corps, et empêchaient de mettre en pièces les pauvres vêtements dont on voulait faire des reliques : « Va, tu peux bien mourir, sans crainte que nous cherchions à t'en faire autant ! Crois-tu donc que l'on a tous les jours le bonheur de se trouver à des funérailles de saint » ?

Lettre circulaire du P. Le Vavasseur *à la mort du P. Gabriel Baudon.* « *à La Flèche, ce* 20e *décembre* 1758 (*Arch. dom.*). — P. Dollières, *Let-*

tre inéd. à la princesse de Chimay, Macao, 7 décemb. 1758 (*Archiv. dom., cop.*). — *Nouvelles Ecclésiastiques, ann.* 1749, *p.* 115; *ann.* 1750, *p.* 200.

Le même jour encore, deux dignes fils de saint Ignace, le P. Marc-Antoine Gouthières et le P. Nicolas Bourgeois allèrent recevoir la récompense d'une vie consacrée tout entière aux intérêts des âmes et de la plus grande gloire de Dieu.

Le P. Marc-Antoine Gouthières avait exercé durant de longues années les charges importantes de Préfet du pensionnat dans les collèges de La Flèche et de Paris, et de Recteur du collège de Tours, lorsqu'au récit des travaux et des périls des premiers apôtres de la Guyane, il se sentit embrasé d'un ardent désir d'aller partager les mêmes souffrances; et malgré son âge de cinquante-neuf ans, il sollicita et obtint, à force d'instances, la grâce d'être envoyé dans ces lointaines régions. « Jusqu'alors, disait-il, il n'avait pas encore commencé de servir Dieu ». Ses vœux de souffrir beaucoup pour Notre-Seigneur furent libéralement exaucés, tant il rencontra de périls et de croix de toute sorte, surtout pendant l'invasion des colonies françaises par les Anglais. Il mourut aux Antilles, en 1667, dans la soixantième année de son âge et la quarante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Après des travaux semblables à ceux du P. Gouthières dans les îles de l'Amérique, le P. Nicolas Bourgeois, épuisé de forces avant le temps, fut rappelé en France et donné pour premier coopérateur, dans la direction des maisons de retraites, au Vénérable P. Vincent Huby. Il y travailla durant quelques années, et mérita, par une rare alliance des dons de la nature et de la grâce, d'être ap-

pelé « un parfait ouvrier apostolique selon l'idée de saint Ignace ». Mais comme le poids de ses infirmités ne lui permit pas longtemps de soutenir un si laborieux ministère, il fut envoyé au collège d'Arras, où il passa les vingt dernières années de sa vie, au milieu des enfants, des prisonniers et des pauvres. Il mourut saintement en 1691, dans cet humble mais bien méritoire et bien fructueux apostolat.

P. Marc-Antoine Gouthières. — *Cf. Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom. et dom.). — Lettre circulaire du* P. de la Pierre *sur la mort du P. Gouthières (Archiv. dom.).*

P. Nicolas Bourgeois. — *Cf. Elogia defunct. Provinc. Franc. (Arch. Rom.). — Vie du P. Huby, p.* 209 *et suiv.*

XXI DÉCEMBRE

—

Le vingt-et-unième jour de décembre de l'an 1793, le P. Julien Dervillé, né dans le diocèse du Mans, à Château-du-Loir, mourut sur l'échafaud de la main du bourreau. Son crime était d'avoir, durant plus de trente ans, parcouru la plus grande partie des villages et des montagnes de la Lorraine, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, faisant partout la guerre au vice et ramenant les âmes à la vertu. Pendant les jours de la Terreur, il avait résolu d'affronter les derniers périls, plutôt que de laisser sans secours le diocèse d'Orléans, où il s'était retiré depuis les lois sanguinaires de la Convention contre les prêtres fidèles. Sa profonde expérience des voies de Dieu avait réuni sous sa conduite bien des âmes jetées violemment hors du cloître au nom de la liberté.

Surpris et arrêté dans l'exercice même du saint ministère, le P. Dervillé fut traîné à Paris et traduit à la barre du comité de salut public, qui l'envoya le jour même à l'échafaud. « Ce conspirateur fanatique, disait dans l'acte d'accusation le trop fameux Fouquier-Tinville, n'a jamais prêté aucun serment à la patrie. Et non seulement il n'a pas cessé d'habiter dans un pays contre les lois duquel il se déclarait ainsi en rébellion ouverte, mais même il n'a

pas cessé d'exercer les fonctions sacerdotales, disant la messe, confessant, administrant la communion, prêchant dans les conciliabules ; c'était à lui que s'adressaient les prêtres contre-révolutionnaires dans les questions qui les embarrassaient ». Le P. Dervillé, plein de joie de verser ainsi son sang pour Jésus-Christ, marcha à la mort d'un air si calme et avec tant de sérénité, que la populace ivre d'impiété et de sang, que l'on ameutait autour de la guillotine pour insulter les condamnés au moment où tombait leur tête, ne put s'empêcher de dire hautement, en voyant tomber celle du P. Dervillé, que celui-là était vraiment mort en saint.

CARRON, *Les Confesseurs de la Foi*, *t.* 3, *p.* 215. — GUILLON, *Les Martyrs de la Foi*, *t.* 3, *p.* 310.

XXII DÉCEMBRE



Le vingt-deuxième jour de décembre de l'an 1610, mourut très saintement au collège de Mauriac le P. Robert Cuissot, du diocèse de Châlons, et l'une des conquêtes du P. Maldonat, dont il avait suivi les leçons de théologie. Dès le temps de son noviciat, on le désignait sous le nom d'inséparable ami de Dieu, et il ne cessa plus, durant tout le reste de sa vie, de se montrer digne du même éloge. Il était en effet véritablement affamé de la pensée de Dieu et des choses divines. C'était, disait-il en empruntant une des paroles de Notre-Seigneur, sa plus fortifiante nourriture. Au saint autel en particulier, il était constamment comme ravi en extase. Un jour qu'il priait en plein air dans le jardin, on le trouva tout couvert de neige, sans qu'il s'en fût même aperçu.

Les montagnes de la Haute-Auvergne furent en toute saison, durant un grand nombre d'années, le théâtre de l'apostolat du P. Robert Cuissot. Il avait reçu du ciel un don que l'on regardait comme miraculeux, pour instruire et former à la vie intérieure les pauvres et grossiers habitants de ces contrées. Lorsqu'il en rencontrait quelques-uns dans les champs, il s'arrêtait pour leur parler de Dieu ; et il le faisait avec tant d'onction et une bonté si ra-

vissante, que tous se demandaient, comme les disciples d'Emmaüs, par quelle puissance irrésistible il ne s'entretenait jamais avec eux sans les laisser embrasés d'une ardeur divine. Son visage même, disait un grand prélat dont il évangélisait le diocèse, semblait lancer des rayons qui pénétraient jusqu'au fond des cœurs. Il avait dans les yeux et la voix tant de force et d'autorité que, rencontrant un jour une troupe de calvinistes en armes, il leur ordonna de s'arrêter pour entendre la vraie parole de Dieu, et il fut obéi sur-le-champ.

A l'âge de soixante-quatre ans, les supérieurs du P. Cuissot, le voyant épuisé par ses austérités et par ses courses apostoliques, lui interdirent désormais le rude travail des missions. Il se soumit sans réclamation, comme il avait fait constamment, en fidèle enfant d'obéissance. Mais dans son extrême désir de ne pas demeurer dans un lâche repos, comme un serviteur inutile, il demanda et obtint à titre de grâce de faire, tant qu'il pourrait se tenir debout, la dernière classe de grammaire aux plus jeunes enfants du collège de Mauriac ; et après quelques mois de ce saint et glorieux abaissement, où il laissait éclater son ardeur à former aux plus belles vertus ces âmes si chères au Sauveur, l'homme de Dieu alla recevoir au ciel la récompense de ses héroïques vertus.

Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5., *lib.* 25, *n.* 10, *p.* 859. — *Elogia defunctor. Provinc. Tolos.* (*Archiv. Rom.*). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, *p.* 339. — Id., *Pretiosæ occupation...*, *c.* 28, *n.* 2, *p.* 288. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, *p.* 502. — Patrignani, *Menologio*, 22 *dicemb.*, *p.* 188.

Le même jour, l'an 1650, le P. Guillaume Godet termina dans la mission d'Alep une vie tout apostolique et toute sainte, par une mort uniquement due à son zèle du salut des âmes, et très précieuse devant Dieu. Les services qu'il avait rendus aux nations chrétiennes de la Syrie, semblaient lui avoir donné sur elles un empire souverain. Sans parler d'une multitude de Grecs, d'Arméniens, de Nestoriens, qu'il eut le bonheur de gagner à l'Église, l'évêque des Jacobites voulut mourir entre ses bras, après avoir fait la profession de foi catholique. Pour s'ouvrir un accès plus facile auprès des hérétiques et des infidèles, il avait appris un peu de médecine ; mais Dieu, pour montrer que la vertu des remèdes était due surtout aux mérites de son serviteur, rendait souvent tout à coup la santé à ses malades, pendant qu'il entendait leurs confessions ou leur faisait baiser son crucifix. Ce saint homme, tout embrasé du zèle des âmes, avait formé comme autant de petits apôtres, de tous les membres d'une congrégation de jeunes enfants qu'il avait établie dans la ville d'Alep et qu'il cultivait avec le plus grand soin, comme une des principales espérances de la mission ; ces aimables chasseurs d'âmes lui amenaient souvent leurs parents ou d'autres enfants de leur âge qu'ils avaient retirés de l'hérésie ou du péché.

L'occasion de sa mort, regardée comme miraculeuse, fit une impression profonde dans toutes les églises de la Syrie. Un malheureux apostat avait embrassé la secte infâme de Mahomet. Le P. Guillaume Godet alla plusieurs jours de suite se prosterner devant le saint Sacrement, conjurant Notre-Seigneur de prendre sa vie en expiation de ce crime, et de donner à son troupeau, en considération de ce sacrifice, le courage de tout souffrir pour

conserver la foi que ce misérable avait abandonnée. Il lui sembla recevoir intérieurement la réponse que ses désirs étaient exaucés. Durant cinq mois qu'il vécut encore au milieu de très cruelles douleurs, ce fut un admirable spectacle que sa patience et sa joie d'avoir été accepté de Dieu pour victime ; on accourait en foule pour voir souffrir et mourir le saint ; et peut-être même, disent nos annales, les fruits si abondants de sa laborieuse carrière le cédèrent-ils encore aux fruits et à la gloire de ce dernier apostolat.

Elogia defunct. Prov. Franc. (Archiv. Rom.). — Histor. Provinc. Franc., ann. 1650 *(Archiv. Rom.). — Litter. ann. Societ. Jesu, ann.* 1650, *p.* 193. — Besson, *La Syrie et la Terre Sainte, p.* 53. — *Lettre circulaire à la mort du P. Guillaume Godet (Arch. dom.).*

---

* Le même jour de l'an 1653, mourut à la maison professe de Paris le P. Jacques Dinet, Recteur des collèges d'Orléans, de Tours, de Rennes et de Paris, Provincial des Provinces de France et de Champagne, deux fois député à Rome à la Congrégation générale, et enfin confesseur du roi Louis XIII et de Louis XIV encore enfant. C'est lui qui assista Louis le Juste à ses derniers moments et le prépara à cette mort si belle et si chrétienne, dont il a laissé la touchante relation publiée plus tard par le P. Antoine Girard ; c'est à lui que le pieux monarque, en témoignage de son amour pour la Compagnie et à l'exemple de Henri IV son père et de Marie de Médicis sa mère, légua son cœur pour qu'il fût déposé dans l'église de la maison professe. Le P. Dinet fut l'ad-

versaire déclaré des jansénistes et le défenseur intrépide des droits de l'Église et du Saint-Siège. C'est grâce à son influence et à ses démarches pressantes, jointes à celles de saint Vincent de Paul, que les évêques de France, dans une lettre commune, sollicitèrent du Pape Innocent X et en obtinrent la bulle qui condamnait les cinq propositions extraites du livre de Jansénius. Les derniers jours du P. Dinet firent briller sa patience et son admirable humilité. Au milieu des plus cruelles douleurs de la maladie, il se contentait de dire : *Exspecto donec veniat immutatio mea* ; et comme pour se consoler d'avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les charges les plus importantes et à la cour des rois, il demanda la grâce d'être étendu sur un lit de cendre, et c'est ainsi qu'il remit son âme entre les mains de Dieu, dans la soixante-treizième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Provinc. Franc. (*Arch. Rom.*). — *Litter. ann. Societ. Jesu, ann.* 1653, *p.* 167. — *Lettre circulaire, à la mort du P. Jacques Dinet,* « *à Saint-Louis, à Paris, ce* 23e *décembre* 1653 (*Arch. dom.*). — Rapin, *Mémoires sur le Jansén., t.* 1, *passim.* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p.* 363. — de Backer, *Bibliothèque des Écrivains.... t.* 3, *p.* 272. — Fuzet, *Les Jansénistes du XVIIe siècle, chap.* 8, *p.* 215 *et suiv.*

Le même jour de l'année 1675, mourut à Reims le P. Jerome de Creil, après avoir exercé pendant trente-cinq ans les fonctions de ministre. Les annales de sa Province ne craignent pas de le proposer comme le parfait modèle de tous ceux qui sont chargés du même emploi, tellement il y apportait de vigilance, de délicatesse

et de zèle à faire observer la discipline religieuse. Le P. de Creil était encore, ajoutent-elles, l'homme des douleurs, la vivante image de Jésus crucifié. Les plus cruelles infirmités faisaient de sa vie une sorte de martyre ; non content de tant de souffrances, il se torturait sans pitié : les cilices, les ceintures armées de pointes de fer, les flagellations prolongées pendant un quart d'heure, souvent pendant une demi-heure, étaient sa pratique de tous les jours. Il donnait à peine quatre heures au sommeil, et consacrait à l'oraison le reste de la nuit. Enflammé d'une dévotion ardente pour l'adorable Sacrement de l'autel, il offrait tous les jours avec une grande piété le saint sacrifice et assistait ensuite à deux autres messes, en union avec la sainte Victime. Cet héroïque amant de la croix s'éteignit plein de joie et d'espérance, dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia defunct. Prov. Campan. (Archiv. Rom.).

XXIII DÉCEMBRE

Le vingt-troisième jour de décembre de l'an 1658, le P. Balthasar de Bus, digne neveu du Vénérable César de Bus, fondateur de la Doctrine Chrétienne, mourut au collège de Carpentras, en odeur de sainteté. L'attrait intérieur de la grâce le porta, dès les premières années de sa vie religieuse, vers un exercice continuel de la plus rigoureuse pénitence et de la plus intime union avec Dieu. Avec la permission de ses supérieurs, dont il ne s'écarta jamais d'un seul pas, mais qui n'osaient s'opposer à l'inspiration visible du Saint-Esprit, il exerçait tour à tour sur son corps tous les actes de sainte cruauté qu'il trouvait dans les vies des Pères du désert, ou des saints les plus crucifiés des derniers siècles et surtout dans les vies des premiers Pères de la Compagnie. Notre-Seigneur le récompensait de cette perpétuelle victoire sur lui-même, par une si grande abondance de consolations spirituelles, que le P. de Bus, confus et pour ainsi dire inquiet des libéralités divines, priait le Sauveur de lui laisser ressentir les amertumes de la croix, et recourait souvent aux lumières de ses directeurs pour s'assurer s'il marchait véritablement dans la voie des saints. Près de trente ans avant sa mort, on le regardait déjà comme parvenu au plus haut degré de l'union à Dieu. Il semblait ne plus voir ni sentir

rien de créé, ou plutôt voir et sentir, comme N. B. Père, Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu. Plus d'une fois la lumière céleste, dont il était comme investi de toutes parts, lui faisait pénétrer l'avenir et les plus intimes secrets des cœurs.

Ses opuscules de piété sur « les Motifs de contrition », les « Exercices de la présence de Dieu », les « Motifs de dévotion envers la sainte Vierge », « l'Occupation intérieure pour les deux semaines de la Passion », et la « Préparation à la mort sur le modèle de Jésus mourant », respirent ce parfum de vie intérieure et cette onction pénétrante qui s'échappent du cœur des saints, tout à la fois avec tant de force et tant de douceur. On croit que Dieu lui révéla, deux années au moins avant sa mort, le moment où il irait recevoir son éternelle récompense ; et après s'être comme surpassé dans les derniers jours de sa vie par ses sentiments de pénitence, de sainte joie, d'union et de conformité au bon plaisir de Dieu, qui daignait accepter le sacrifice de sa vie, il expira dans un transport d'amour et d'actions de grâces, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé près de cinquante dans la Compagnie.

Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 99. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 23a *decemb.*, *p.* 339. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 23a *dec.*, *p.* 503. — Patrignani, *Menol.*, 23 *dic.*, *p.* 196. — de Backer, *Biblioth....* *t.* 5, *p.* 111.

---

* Le même jour de l'an 1767, le P. Charles Perrin mourut à Liége, où il s'était retiré après la suppression de la Compagnie en France. Ses qualités aimables, la douceur et l'aménité de ses

manières, son obligeance et son empressement à rendre service, son attention à ne rien dire qui pût froisser personne, mais surtout ses vertus religieuses, son humilité, sa charité, son zèle à procurer la gloire de Dieu par toutes les œuvres de sa vocation, le rendaient cher à tout le monde et lui avaient mérité de la voix publique le glorieux surnom de saint. Après avoir enseigné la rhétorique avec une grande distinction, il fut appliqué au ministère de la chaire, et il y déploya des qualités qui, au jugement des contemporains, l'ont placé parmi les meilleurs orateurs de son époque, en même temps que sa connaissance des voies de Dieu et sa piété en faisaient un des directeurs les plus recherchés.

Quand la Compagnie fut expulsée de ses maisons, le P. Perrin reçut, avec plusieurs autres Jésuites, une généreuse hospitalité sous le toit de l'archevêque de Paris, l'illustre et courageux Christophe de Beaumont; protégé par ce noble nom, il continua de se dépenser au service des âmes jusqu'à ce que la sentence d'exil portée par les Parlements contre les Jésuites obstinément rebelles au serment qu'on exigeait d'eux, l'obligea de chercher un refuge en Belgique. C'est là que le bon serviteur, victime de sa fidélité à sa vocation, entendit l'appel de Dieu et termina sa sainte vie, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie.

Sermons du P. Charles Perrin, Paris, 1768, *Notice en tête du* 1er *vol.* — *Ménologe Ms.* 1844, *p.* 408. — de Backer, *Bibliothèque des Écrivains.... t.* 1, *p.* 548. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 760. — *Lettres sur les ouvrages et œuvres de piété, t.* 4, *p.* 330.

XXIV DÉCEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1587, mourut à Lorette le P. CLAUDE MATHIEU, surnommé par les ennemis de la Compagnie, *le Courrier de la Ligue*, et mêlé aux plus importantes affaires de son temps pour la gloire de Dieu et de la sainte Église. Né en Lorraine, dans une condition obscure, Claude Mathieu se consacra de bonne heure au service de Dieu, et parvint bientôt par son rare mérite aux premières charges de la Compagnie. Le roi Henri III l'avait pris pendant quelque temps pour son confesseur. Le duc de Guise voulut faire sous sa conduite, au fond d'un de ses châteaux de Lorraine, où il n'admit qu'un seul de ses serviteurs, les grands Exercices de saint Ignace. Le P. Claude fut tour à tour l'intermédiaire entre les chefs catholiques de la Ligue et les souverains pontifes Grégoire XIII et Sixte-Quint. Les accusations, les exils, les menaces de mort ne lui manquèrent pas dans des circonstances si difficiles ; mais rien ne pouvait arrêter son courage et sa sainte ardeur toutes les fois qu'il croyait la gloire de Dieu intéressée dans quelque dessein. Les faveurs divines dont il était comblé par Notre-Seigneur, font assez voir combien pur et surnaturel était l'esprit qui inspirait toutes ses démarches. Par une

lumière divine qui lui était devenue ordinaire, pas un de ses inférieurs ne mourait, pendant qu'il était Provincial de France, sans qu'il en fût sur-le-champ averti par une voie miraculeuse. Un jour qu'il était en oraison, lisons-nous dans l'Histoire de la Compagnie, avant la congrégation générale qui suivit la mort du P. Éverard Mercurian, il vit la très sainte Reine du ciel, accompagnée de saint Ignace et de saint Bernard, qui présentait elle-même à son divin Fils et au Père Éternel, Claude Aquaviva pour être élu Général de la Compagnie ; et il connut aussi par la même voie que le gouvernement du nouvel élu devait durer au delà de trente ans.

Ce saint homme partageait toutes ses journées entre la prière, la mortification et l'apostolat. Jusque dans ses voyages, comme lorsqu'il se rendait de Paris à Rome, ou qu'il visitait sa Province, il ne manquait jamais d'adresser à ses compagnons quelque exhortation ou familière instruction pour leur apprendre à aimer et honorer Dieu ; et nulle fatigue ne l'empêchait de terminer toutes ses journées par une longue et rude flagellation. Enfin retenu en Italie, lors de sa dernière visite à Rome, par le P. Claude Aquaviva, dont la prudence, si semblable à celle de saint Ignace, jugea plus convenable à la gloire de Dieu de ne pas le rendre à la France, dans un temps où il paraissait à peu près impossible qu'il ne fût mêlé aux affaires politiques du royaume, le P. Claude Mathieu obéit de bon cœur, et passa la dernière année de sa vie près du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, où toute la noblesse italienne accourut bientôt pour l'entendre et faire à l'envi sous sa direction les Exercices de saint Ignace, ou du moins pour recevoir une règle de vie au saint tribunal de la pénitence. On ne l'appelait dans tout le pays que le restaurateur de l'usage des saints sacrements ; et

lorsque la mort interrompit ses prédications de l'Avent, plusieurs familles princières, noblement jalouses de lui témoigner leur estime, revendiquèrent le dépôt de son sacré corps, pour qu'il sanctifiât par son dernier sommeil leur propre tombeau.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — ABRAM, *L'Univers. de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *liv.* 1, *p.* 40 *et suiv.* — POUSSINES, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5, *lib.* 5, *n.* 131, *p.* 255 ; *lib.* 6, *n°* 69 *seqq., p.* 294 *seqq. ; lib.* 7, *n.* 25, *p.* 317. — NADASI. *Annus dier. memorab.,* 24a *dec., p.* 341. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 24a *dec., p.* 504. — BOURGEOIS, *Societas Jesu Mariæ... sacra..., p.* 336. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie..., t.* 2, *ch.* 4, *p.* 172 *et suiv ; ch.* 7, *p.* 320 *et suiv.* — DE SAINT-VICTOR, *Documents historiques.... Les Jésuites ligueurs. p.* 31 *et suiv.*

---

* Le même jour de l'année 1780, mourut à Pékin le P. JACQUES-FRANÇOIS DOLLIÈRES, martyr de son amour pour la Compagnie et pour l'Église de Chine. Il était né à Longuyon en Lorraine. Dès son entrée au noviciat, il fut en proie à de longues et violentes douleurs ; « il les soutint, dit le P. Bourgeois, avec un courage et une résignation qui faisaient dire de lui qu'il était d'une vertu supérieure ». Malgré la délicatesse de sa santé, il demanda avec instances la grâce d'aller se dévouer à la conversion des infidèles de l'extrême Orient. Au moment de s'embarquer, il paraissait si faible, qu'on lui promettait à peine quelques jours de vie sur le vaisseau ; mais on essaya vainement de le retenir, « il n'était pas homme à s'effrayer quand la volonté de Dieu lui était connue ». Trois mois après son arrivée, il se mit à prêcher en chinois ; il

apprit ensuite le tartare et servit d'interprète entre les cours de Pékin et de Saint-Pétersbourg. Son activité et son zèle ne connaissaient point de repos : « Il donnait le jour aux bonnes œuvres et la nuit à l'étude ». Il composa en chinois un catéchisme qui a fait un bien infini, et dont plus de cinquante mille exemplaires furent répandus dans presque tout l'empire. Nul n'était plus assidu au confessionnal, il dirigeait la congrégation du Saint-Sacrement, qui était comme la base de toute la chrétienté, et par elle il avait la principale charge de l'administration spirituelle de la mission.

Les Pères de la résidence française de Pékin étaient censés faire partie de la famille de l'empereur et ne pouvaient s'éloigner de la ville sans sa permission. Le P. Dollières souffrait beaucoup de cette loi ; mais son zèle forçait quelquefois les barrières, et il allait au loin porter la nouvelle jusqu'au delà de la grande muraille ; le gouvernement fermait les yeux et laissait faire. Sous son énergique impulsion, le nombre des chrétiens croissait tous les jours : une nation qui habitait dans les montagnes à deux journées de Pékin, se convertit presque tout entière ; et grâce à la dévotion au Sacré-Cœur, qu'il propageait avec zèle parmi les chrétiens, de belles espérances s'ouvraient pour l'avenir, quand la suppression de la Compagnie et la disette des ouvriers qui en fut la conséquence, vinrent arrêter le mouvement et bientôt précipiter la décadence. Ce coup, raconte le P. Bourgeois, « lui fit une plaie qui ne se ferma point. Malgré sa résignation, on sentait que son cœur était blessé ». Sans abandonner encore le travail, le P. Dollières ne fit plus que languir. Une dernière épreuve, plus délicate et plus intime, parce qu'elle venait d'un faux frère, acheva de briser ses forces. Un religieux d'un autre Ordre, soutenu par un ancien jésuite, se fit sa-

crer évêque sans avoir reçu ses bulles, lança l'excommunication contre le P. Dollières, qui s'était distingué par une résistance plus vive à sa consécration illégale et anticanonique ; et comme le supérieur de la résidence française se refusait à lui céder les biens de la maison, l'intrus ne rougit pas de porter l'affaire au tribunal de l'Empereur. Cette odieuse conduite révolta si vivement l'âme noble et loyale du P. Dollières, qu'il en fut accablé ; et quelques jours après, il rendait le dernier soupir entre les bras du P. Bourgeois, au milieu des larmes des chrétiens accourus pour les fêtes de Noël. Ses frères le vénéraient comme un saint toujours uni à Dieu ; par son zèle, son courage, sa grandeur d'âme, il leur rappelait « les premiers enfants d'Ignace ». L'un d'eux même conçut de sa perte une si violente douleur, qu'il le suivit au tombeau quelques semaines plus tard. Le P. Dollières était âgé de cinquante-huit ans, et en avait passé vingt-et-un dans la mission de Chine.

Lettres édifiantes, édit. 1811, *t.* 24, *p.* 109 *et suiv.* ; *t.* 26, *p.* 362 *et suiv.*, *p.* 385 *et suiv.* — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n* 412. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains...*, *t.* 4, *p.* 492. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie, t.* 5, *p.* 339.

XXV DÉCEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de décembre, mourut à La Flèche, en l'année 1646, le P. Gui Le Meneust, du diocèse de Nantes. L'éclat de ses talents et de ses vertus fit dire, par une exception dont il serait difficile de trouver beaucoup d'exemples, qu'il semblait avoir ignoré les faiblesses de l'enfance les plus ordinaires. A l'âge de douze ans, il achevait sa rhétorique avec un succès qui semblait tenir du prodige, et laissait tous ses condisciples bien loin en arrière. Quelques années plus tard, quand il parcourut le cercle entier des sciences sacrées, ses supérieurs furent persuadés qu'il égalerait les plus fameux théologiens de la Compagnie, dès qu'il paraîtrait dans les mêmes chaires. Mais sa connaissance des voies de Dieu était bien plus étonnante encore ; elle lui fit confier, pour le plus grand bien de la Compagnie, la charge de Maître des novices et d'Instructeur des Pères du troisième an. La maturité de sa vertu, et l'on peut même dire de sa perfection chrétienne et religieuse, n'avait pas été moins précoce. Tandis que ses condisciples du collège se livraient aux délassements de leur âge, le jeune Gui Le Meneust aimait à se retirer à l'écart pour s'entretenir avec son Seigneur, lire quelque livre de piété, surtout le traité

du P. Jérôme Platus sur les biens de la vie religieuse ; et il en faisait dès lors la règle de toute sa vie. Aussi était-il cité par ses maîtres comme le modèle de la plus fervente jeunesse, et une vivante image du Sauveur croissant en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Ses quarante années de vie religieuse répondirent par un continuel accroissement à des débuts qui avaient fait demander : Que deviendra donc cet enfant ? Il semblait impossible de porter plus loin l'observation parfaite de toutes les règles, de tous les conseils de Notre Bienheureux Père, tant ses moindres actions étaient prévues devant Dieu, pesées dans la balance et au poids de Dieu, accomplies en union d'amour avec Dieu. Son humilité nous a dérobé le détail des faveurs célestes dont son âme était enrichie ; mais elles éclataient souvent malgré lui. S'entretenant un jour de la dévotion à saint François-Xavier, il laissa échapper l'aveu qu'il avait été comblé de grâces ineffables par l'intercession de ce bienheureux apôtre de l'orient.

La vie austère et pénitente du P. Le Meneust rappelle tout ce que nous lisons des Pères du désert. Pour ne parler ici que de ses jeûnes, auxquels répondaient ses veilles et ses continuelles macérations, jamais il ne prenait plus d'un repas par jour, à l'heure du souper ; encore s'en privait-il quelquefois. L'auteur de sa vie nous assure que ce qui peut à peine suffire à un homme pour une journée, dépassait parfois ce qu'il prenait dans l'espace d'une semaine ou d'un mois. Enfin Notre-Seigneur lui accorda, comme à ses plus chers serviteurs, une mort digne d'une si sainte vie. Jusque dans les dernières défaillances de la nature, l'esprit toujours libre et le cœur toujours en Dieu, le P. Gui Le Meneust ne

cessa de s'entretenir avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints, dans une douce et tranquille joie, avant-goût du bonheur de la Jérusalem céleste ; et enfin il s'endormit paisiblement un peu après le milieu de la belle nuit de Noël. Il était âgé de cinquante-huit ans, et en avait passé plus de quarante dans la Compagnie.

Elogium P. Guidonis Le Meneust (Archiv. dom.). — Lettre circulaire du P. Jacques Grandamy, *à la mort du P. Gui le Meneust, « de La Flèche, ce jour de Noël* 1646 » *(Archiv. dom.).*

Le même jour de l'an 1667, mourut glorieusement pour la foi sous les balles des hérétiques, dans la mission d'Ornex près de Genève, le P. Ignace Paisseau, de la Province de Lyon. A peine sorti de l'enfance, il témoignait déjà le plus vif désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, en combattant les calvinistes ; et un jour poursuivi par eux à coups de pierres, peu s'en fallut qu'il ne cueillît dès lors la palme du martyre. Entré à dix-huit ans dans la Compagnie, et bientôt appliqué à l'enseignement de la grammaire, il enflamma de la même ardeur, et ses élèves, et une florissante congrégation de jeunes artisans, qui devinrent les apôtres de leurs familles. Après son élévation au sacerdoce et les dernières épreuves de son troisième an, le P. Paisseau obtint de se consacrer à la mission naissante du Pragelas, dans la partie la plus sauvage et la plus inabordable du Dauphiné : il en fut retiré quatre années plus tard, pour tenter l'assaut contre la Rome même du calvinisme. Les balles qu'il avait déjà entendu à plusieurs

reprises siffler à ses oreilles, n'avaient fait que lui inspirer un nouveau courage ; lorsque Dieu, exauçant enfin ses ardents désirs, permit qu'il tombât dans une embuscade, et fût atteint de quatre coups mortels, à quelques pas seulement de l'église où il venait, pour la dernière fois, d'offrir sur l'autel le saint sacrifice, et d'affermir du haut de la chaire son troupeau contre l'hérésie.

Histor. Provinc. Lugdun., *ann.* 1639-1699 (*Archiv. Rom.*).

Le même jour encore, l'an 1702, mourut à Paris le P. Jean Commire, une des gloires du collège Louis-le-Grand, où il avait pour collègues des hommes tels que les Pères de la Rue, Vavasseur, Rapin, Jouvancy, Bouhours, qui soutenaient avec tant d'éclat l'honneur de la Compagnie. Les rares talents du P. Commire pour la poésie latine, dont l'exercice lui servit toujours de délassement, même au milieu des occupations les plus graves, telles que l'enseignement de la théologie et la direction des âmes ; ses compositions si pleines d'élégance, de grâce et de vie, justement regardées comme de véritables chefs-d'œuvre, lui gagnèrent la faveur des plus illustres personnages de l'Europe, d'un grand nombre de princes français et étrangers, et de plusieurs souverains pontifes, qui lui témoignèrent hautement leur estime et leur affection. Le pieux et zélé fils de saint Ignace profitait de cette bienveillance pour glisser, au milieu de ses éloges poétiques, tantôt les leçons et les images de la piété la plus aimable, tantôt les conseils les plus délicats pour le bonheur des peuples et pour le salut des âmes, comme dans la

belle ode qu'il adressa au souverain pontife Clément XI, à l'âge de soixante-dix-sept ans, lorsqu'il était déjà en proie aux douleurs de sa dernière maladie. Mais en même temps, l'innocence de sa vie et une tendresse de conscience qui avait horreur des fautes les plus légères, son grand amour pour Notre-Seigneur et pour la très sainte Vierge, dont il ne parlait jamais sans que les larmes lui vinssent aux yeux, son attention aux moindres règles, qui servait de modèle aux plus jeunes et aux plus fervents, enfin son assiduité au saint tribunal de la pénitence, où une multitude d'âmes pieuses s'adressaient à lui, méritèrent à cet aimable et vertueux vieillard, après soixante années de vie religieuse, une mort pleine de douceur et de bénédiction.

Litter. ann. Provinc. Franc., ann. 1702 (*Archiv. Rom.*). — *Lettre circulaire du* P. JACQUES LE PICART, *à la mort du P. Jean Commire* (*Archiv. dom.*). — DE BACKER, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 144. — CARAYON, *Bibliographie histor.*, *n°* 1778, *p.* 248. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 340. — CHALMEL, *Histoire de Touraine*, *t.* 4, *p.* 116.

---

* Enfin le même jour de l'an 1745, mourut à Reims le P. NICOLAS EDMOND DE BERRY, « religieux, dit son éloge, d'une sainteté véritablement insigne ». On ne l'appelait au reste que le saint. Il avait déjà fait ses études de théologie, et les plus belles espérances s'ouvraient devant lui, quand il sollicita l'honneur de porter sa croix à la suite de Notre-Seigneur pauvre et humilié. Les ministères les plus humbles et les plus laborieux avaient ses préfé-

rences : la confession, la visite des malades, l'instruction des pauvres, les plus bas offices de la maison ; il s'y portait avec une telle ferveur et un tel empressement, qu'on ne pouvait le voir sans être ému et pénétré de respect. Mais au reste sa vertu n'avait rien d'austère. A voir l'aimable sérénité de son front, nul n'aurait soupçonné les douleurs étranges qui faisaient de lui une image de Jésus crucifié ; et cependant comme si ces douleurs eussent été peu de chose, il y ajoutait des souffrances volontaires capables d'effrayer les âmes les plus généreuses : un jeûne perpétuel avec un seul repas le soir, un court sommeil pris à terre, excepté dans ses maladies, les chaînes de fer, les flagellations. Aussi Dieu ne refusait rien à son serviteur, et l'on assure qu'il fit éclater plus d'une fois sa sainteté par des miracles.

Une perfection si haute acheva de s'épurer dans les longues et cruelles infirmités qui assiégèrent les derniers jours du P. de Berry ; ce fut une sorte d'agonie. Mais le soldat de Jésus-Christ luttait sans se plaindre, et si parfois les souffrances paraissaient intolérables, il s'animait à la patience et à une sainte allégresse, en invoquant la Reine des martyrs. La ville entière accourut à ses obsèques, jalouse de payer ce tribut de vénération et de reconnaissance à celui qui l'avait édifiée par ses vertus, et qui avait gouverné pendant trente ans le séminaire du diocèse.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (*Archiv. Rom.*).

XXVI DÉCEMBRE



Le vingt-sixième jour de décembre de l'an 1628, mourut à Carpentras, dans une douce joie, le F. Coadjuteur JACQUES VASSEROT, de la Province de Lyon, martyr de la charité au service des pestiférés. Plusieurs des historiens de la Compagnie font le plus bel éloge de son dévouement au travail et de son amour pour la prière. Le P. Cordara nous assure même que Dieu avait béni à plusieurs reprises, par des grâces miraculeuses, les saints désirs et les fatigues de son fidèle serviteur. Dès que la peste exerça ses premiers ravages parmi les habitants de la ville de Carpentras, le F. Vasserot alla se jeter aux pieds de son supérieur, pour obtenir la grâce d'exposer sa vie au service des pauvres mourants. Mais au milieu même de la nuit qui précéda son entrée à l'hôpital, Notre-Seigneur lui apparut soudain pendant son sommeil, lui tournant le dos et semblant vouloir s'éloigner. Plein de douleur et de confusion à ce spectacle, le F. Vasserot se mit à suivre à genoux son Sauveur, en le conjurant de demeurer et de lui faire miséricorde. Alors Jésus se retourna, et le regardant d'un air plein de bonté, lui dit, comme autrefois à Marie Madeleine : « *Dimittuntur tibi peccata tua !* tes péchés te sont remis » ! Et il le laissa au même moment, rempli de la plus intime confiance.

Le lendemain, après avoir fait une confession générale de toute sa vie et reçu la sainte communion en versant un torrent de larmes, le pieux Frère entra dans la lice, avec une joie et un élan qui firent l'admiration de toute la ville. Seul durant le cours de plusieurs semaines, il eut à remplacer les médecins et les chirurgiens de l'hôpital, tous emportés par la violence du fléau, prodiguant à ses chers mourants tous les soulagements de l'âme et du corps. Atteint lui-même une première fois, il échappa momentanément, comme par miracle, à la mort, pour la consolation et le salut éternel d'un grand nombre d'âmes. Mais sa récompense n'était différée que de quelques jours. Quand le fléau fut sur son déclin, le lendemain de la fête de Noël, après de nouveaux prodiges de dévouement suivis d'une nouvelle rechute, le F. Vasserot rendit en une paix céleste sa sainte âme à Dieu, à l'âge de quarante-et-un ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6, *lib.* 13, *n.* 123, *p.* 211. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit., ann.* 1628, *cap.* 5, *p.* 276. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 26ª *dec.*, *p.* 344. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 26ª *dec.*, *p.* 508. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 26 *dicemb.*, *p.* 215.

---

* Le même jour de l'an 1654, mourut à Reims le P. PIERRE CELLOT, avec la réputation d'un parfait religieux, qui s'était sanctifié par l'observation fidèle et constante de toutes ses règles. On a remarqué que, pendant plus de quarante ans, il ne manqua pas une seule fois de se lever le matin au premier signal de la cloche. Chargé tour

à tour des chaires de rhétorique, de philosophie, de théologie morale et d'Écriture sainte, on le vit toujours apporter la même diligence à préparer ses leçons, quel que fût le nombre de ses auditeurs ; et dans un temps de troubles, où les classes demeuraient presque désertes, le P. Cellot, n'envisageant que son devoir et la sainte volonté de Dieu, ne se relâcha pas un moment de son zèle et de son application. Il fut vraiment le serviteur fidèle dans les petites choses, et c'est pourquoi sa mort fut précieuse devant Dieu.

Elogia defunctor. Prov. Campan. (*Archiv. Rom.*). — *Litter. annuæ Soc. Jesu, ann.* 1654, *p.* 107. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 26a *decemb.*, *p.* 345. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 26a *decemb.*, *p.* 508.

XXVII DÉCEMBRE

—

Le vingt-septième jour de décembre de l'an 1641, mourut au collège de Sens le P. Claude Tiphaine, né à Notre-Dame des Vertus près de Paris, docte et saint religieux, surnommé *le plus doux des hommes*, et dont un illustre dominicain, Monseigneur Coëffeteau, évêque de Marseille, disait : « Si Aristote et saint Thomas venaient à périr, on pourrait retrouver toute leur doctrine dans la tête du seul P. Tiphaine ». Il s'était senti de bonne heure porté par l'attrait de la grâce à méditer continuellement sur la bonté infinie de Dieu ; dans ses moindres actions, aussi bien que dans les charges les plus importantes, celles de Recteur des collèges de Pont-à-Mousson et de Verdun, et de Provincial de Champagne, toute sa conduite était profondément empreinte de ce sentiment de la bonté divine. Aussi ne semblait-il agir lui-même que par amour ; l'observation des règles les plus assujétissantes, les mortifications les plus rudes, la privation de tous les adoucissements que réclamaient son âge ou ses infirmités, lui paraissaient faciles à ce prix. Toute sa direction, tous ses discours, aussi bien que les exemples de sa sainte vie, ne tendaient qu'à persuader aux autres cette douce habitude de n'agir en tout que par amour.

Aimé de ses inférieurs comme une véritable mère, le P. Tiphaine fut à sa mort l'objet des regrets universels. Il rendit doucement son âme dans le baiser du Seigneur, en prononçant encore cette parole qu'il avait répétée des milliers de fois durant les plus vives douleurs de sa dernière maladie : « O bonté de Dieu ! O bonté de Dieu » !

Que l'on nous permette d'ajouter ici, en quels termes d'estime et d'affectueuse reconnaissance s'exprimait sur le compte du P. Tiphaine un de ses saints amis, le Bienheureux Pierre Fourier, dans une lettre adressée à ses religieuses : « J'oubliais de recommander (à vos prières) le voyage du R. P. Tiphaine à Rome. C'est un très bon et très saint Père, un des premiers de la sainte Compagnie qui nous est affectionné, et qui nous a aidés à Pont-à-Mousson plus que je ne saurais vous dire. Il nous aime uniquement, et demande d'être recommandé aux prières de toutes, à son départ de Nancy. Si vous pouviez avoir le loisir et la dévotion de continuer, jusqu'à ce qu'il soit de retour, vous feriez chose agréable à Dieu et profitable au dit saint Père ; et vous (vous) revancheriez en quelque façon, des bonnes messes, des belles lettres, des voyages utiles, qu'il a dit, écrit et fait, pour nos pauvres du Pont, et par conséquent pour nous tous ». Le P. Tiphaine était âgé de soixante-dix ans et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (*Archiv. Rom.*). — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *liv.* 8, *p.* 517 *et suiv.* — Sotuellus, *Bibliotheca...*, *p.* 155. — de Backer, *Bibliothèque...*, *t.* 2, *p.* 638. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*, *p.* 946. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 642.

XXVIII DÉCEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de décembre, anniversaire de la glorieuse mort de saint François de Sales, mourut à Chambéry, l'an 1623, le P. Nicolas Pollien, compatriote, ami et serviteur insigne du bienheureux évêque de Genève. Il avait prié deux de nos Pères qui se rendaient en pèlerinage au tombeau du saint, de lui obtenir la grâce de quitter la terre le même jour, pour aller partager sa gloire; et il eut la joie d'être exaucé. Grand ami du recueillement, de l'oraison et du silence, le P. Pollien s'entretenait perpétuellement avec les saints et les anges, et surtout avec la Reine des anges et des saints. Marie fit un jour éclater d'une façon merveilleuse combien les hommages de son dévot serviteur lui étaient chers. Un prêtre attaqué d'une maladie grave, s'était recommandé aux prières de l'homme de Dieu ; le jour suivant, pendant qu'il était parfaitement éveillé, il vit la très sainte Vierge entrer dans sa chambre, accompagnée du P. Pollien. Après l'avoir exhorté à servir son divin Fils et à l'honorer elle-même avec plus de ferveur, Marie ordonna au saint religieux de s'approcher de lui et de lui imposer les mains, et sur-le-champ il se trouva guéri.

Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6, *lib.* 8, *n.* 87, *p.* 440. — *Histor. Provinc. Lugdun.*, 1560-1638 (*Archiv. Rom.*). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 28a *dec.*, *p.* 347. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 28a *dec.*, *p.* 540. — Patrignani, *Menol.*, 28 *dicemb.*, *p.* 225.

Le même jour, l'an 1629, le P. Jacques Isnard, Recteur du collège d'Aix, mourut au service des pestiférés, en grande réputation de sainteté. Saint François de Sales le comptait aussi au nombre des fils de saint Ignace qu'il avait en particulière affection, et le recommandait aux âmes désireuses de leur perfection, comme un des guides les plus habiles et les plus pieux de son temps. « Il est non seulement docte religieux, écrivait ce grand maître de la direction intérieure des âmes, mais encore tout spirituel et tout de Dieu » ! Sa douceur et le dévouement avec lequel il travaillait au salut des hérétiques, n'avaient pu le mettre à l'abri de bien des outrages et des plus indignes traitements. Mais il regardait la croix comme la très excellente récompense des fatigues de l'apostolat et de la conversion des pécheurs. Pour soulager les pauvres malades, sa charité n'épargnait rien, et c'eût été pour lui trop peu que de se priver en leur faveur des choses les plus nécessaires, s'il ne se fût encore donné lui-même, à la tête de ses frères, jusqu'à son dernier souffle de vie.

Cordara, *Historia Societ. Jesu*, *part.* 6, *lib.* 14, *n.* 118, *p.* 307. — Alegambe, *Heroes et Victim. charitat.*, *ann.* 1629, *cap.* 2, *p.* 280. — *Vies des premières religieuses de la Visitation*, *t.* 1, *p.* 332.

XXIX DÉCEMBRE

Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1818, le F. Coadjuteur François Suc, né à Yssingeaux dans la Haute-Loire, mourut au collège de Saint-Acheul, où il remplissait l'office de portier depuis le rétablissement de la Compagnie. La mortification, le zèle, le travail et la prière faisaient de lui une fidèle image de saint Alphonse Rodriguez, pour lequel il était pénétré d'une vive et affectueuse dévotion, l'ayant constamment devant les yeux, et ne faisant rien qu'en union de cœur et de prière avec cet incomparable modèle. Tout ce qu'il pouvait y avoir d'abject et de répugnant à la nature dans les différents offices, il le demandait comme une faveur, afin de soulager ses frères, et s'en acquittait avec un sentiment visible de joie. Quand les étrangers, et surtout les pauvres se présentaient à la porte, il ne perdait aucune occasion favorable de leur parler de Dieu et de les exhorter à s'approcher des sacrements. Il avait même obtenu la permission de retenir ceux qui chaque jour venaient demander l'aumône, et il les instruisait, avec un cœur apostolique, des vérités les plus importantes et des plus saintes pratiques de la religion.

Pour favoriser ce pieux désir de travailler au salut des âmes,

les supérieurs lui accordèrent encore la grâce de faire le catéchisme aux nombreux domestiques du collège. C'était un bonheur pour ses frères de s'entretenir avec lui des choses de Dieu, tant on était convaincu qu'il avait reçu de Notre-Seigneur une grâce particulière pour leur inspirer quelque chose de la ferveur dont il était animé ; plusieurs ont avoué qu'ils lui étaient redevables, après Dieu, de leur vocation religieuse et de leur persévérance dans la Compagnie. Lorsque la charité ou le devoir de son office ne l'obligeait pas à parler, rien ne pouvait l'engager à rompre le plus rigoureux silence ; et c'était un grand sujet d'édification, de le voir alors, au milieu de son travail et de ses continuels dérangements, dans un recueillement profond, s'entretenir doucement avec Dieu et profiter de ses courses fréquentes, pour multiplier ses affectueuses visites à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, toutes les fois qu'il passait près d'une chapelle et qu'il pouvait les y saluer, même un seul moment.

Annales de Saint-Acheul, t. I, p. 88.

XXX DÉCEMBRE

—

Dans la nuit du trentième jour de décembre de l'an 1718, mourut saintement à Dieppe le P. Jacques Barrin, qui n'avait quitté son confessionnal, le jour précédent, que pour aller enfin, épuisé de forces, recevoir à l'infirmerie l'extrême-onction et le saint viatique. Son invincible patience et sa charité à demeurer chaque jour, depuis des années, à la discrétion de toutes les âmes qui le priaient de les mener à Dieu, au saint tribunal de la pénitence, seul ministère apostolique dont l'affaiblissement de sa santé, l'eût laissé capable, montrent tout ce que peut un homme de Dieu pour la sanctification d'une ville entière. Quand il eut rendu sa sainte âme à Dieu, dans une tranquillité admirable, plusieurs communautés de Dieppe réclamèrent pour leur chapelle le dépôt de ses restes vénérés, qui furent accompagnés par la ville entière à l'église des Dames Hospitalières, choisie de préférence en souvenir de la grande affection du P. Barrin pour la pauvreté et pour les pauvres.

Lettre circulaire du P. de Paris, *à la mort du P. Jacques Barrin,* «*Dieppe, ce* 31[e] *décembre* 1718 » (*Archiv. dom.*).

Le même jour, l'an 1709, mourut au collège de Bourges, le F. Pierre Héliez, Scolastique, à peine âgé de dix-neuf ans, dont il avait passé près de cinq dans la Compagnie. Dès les premiers moments de sa vie religieuse, il avait choisi saint Jean Berchmans pour son protecteur et son modèle ; et il lui ressemblait si parfaitement par son innocence et sa pureté sans tache, par son amour pour la perfection dans les plus petites choses, et sa tendre dévotion pour le Sauveur et sa sainte Mère, que l'on ne se rappelait pas avoir jamais vu dans la Province une plus fidèle image de cet angélique patron des jeunes religieux de la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Franc. (Archiv. Rom.).

XXXI DÉCEMBRE

—

Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1640, au moment où allait finir la première année séculaire de la Compagnie, saint Jean-François Régis rendit doucement son âme à Dieu, dans une humble chaumière des montagnes de la Louvesc. Peu d'instants avant d'expirer, se tournant vers un de nos Frères Coadjuteurs, qui lui avait rendu les services de la charité la plus tendre : « O mon cher Frère, lui dit-il, quel bonheur, et que je meurs content ! Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame, qui m'ouvrent le Paradis. Seigneur mon Dieu, qui m'avez racheté, je remets mon âme entre vos mains ! Gloire éternelle au Père, au Fils et au Saint-Esprit » !

Les Vies de saint Jean-François Régis.

Le même jour à Négrepont, l'an 1679, le P. François Richard, de la Province de Champagne, alla recevoir la récompense de trente années d'apostolat dans les missions de la Grèce et de la Turquie. Ce qu'il eut à souffrir de la part des infidèles, des hérétiques et même des mauvais catholiques, effraie l'imagination : tantôt jeté

en prison, roué de coups, condamné jusqu'à trois reprises différentes à ramer avec les galériens sur les vaisseaux du Grand-Seigneur ; tantôt chargé des plus noires calomnies, dénoncé au tribunal du Saint-Siège, appelé à Rome pour rendre compte de sa conduite, dont Dieu fit cependant éclater aux yeux de tous et proclamer hautement la sainteté ; tantôt attaqué par des misérables que le démon avait suscités pour lui ôter la vie et se venger d'un homme qui enlevait tant d'âmes à l'enfer, et dont il n'évita les coups que par la protection de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. Plus d'une fois aussi, Notre-Dame le délivra subitement de maladies mortelles, et lui rendit, pour le salut des pécheurs, des forces qu'il prodiguait au service de son divin Fils, avec un si héroïque dévouement. Épuisé par tant de souffrances et de travaux, le P. Richard allait expirer comme saint François-Xavier, loin de toute assistance humaine, sans autre consolation que son crucifix, qui daigna, disent les relations du Levant, s'entretenir miraculeusement avec lui pour le fortifier, lorsqu'il fut rencontré par quelques bons religieux de saint François. Après avoir reçu de leur charité les derniers secours et les dernières consolations des mourants, il rendit saintement, et plein de la plus douce joie, son âme bienheureuse, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Campan. (Archiv. Rom.). — Richard, *Relation de ce qui s'est passé en l'isle de Sant-Erini, passim.* — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine, p.* 812.

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE DE FRANCE

(SECONDE PARTIE)

JUILLET

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE

NOVEMBRE



TABLE ALPHABÉTIQUE [1]

(1) Les dates de mois et de jours en caractères italiques sont celles qui ont été adoptées dans le classement des notices, quand les dates véritables étaient incertaines ou inconnues.

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT			PAGE	
P. Auger *Émond.* . .	Côme	19 janvier. .	1591.	I	98
P. Aultry (d') *Isaac* . .	Naxie	16 janvier. .	1659.	I	84
F. Auvergne(d')*René,Sc.*	Arras	1 avril . .	1758.	I	441
P. Avaugour (d') *Louis* .	Paris	4 février. .	1732.	I	194
P. Aveneau *Claude* . .	Canada.	24 septembre	1711.	II	330
P. Avrigny (d') *Hyacint.*	Alençon.	24 avril . .	1719.	I	540
P. Ayrault *René* . . .	La Flèche. . . .	18 décembre	1644.	II	613
P. Baborier *Ignace* . .	Canton.	14 juin. . .	1727.	I	739
P. Bagot *Jean.* . . .	Paris.	22 août . .	1664.	II	187
P. Bailloquet *Pierre.* .	Canada.	7 juin. . .	1692.	I	711
P. Bailly *Nicolas.* . .	Caen	28 octobre .	1657.	II	442
P. Baiole *André* . . .	Saintes.	11 mars . .	1660.	I	340
P. Baiole *Jean.* . . .	Périgueux. . . .	20 novembre	1653.	II	524
P. Balmain *François* . .	Paris.	2 septembre	1792.	II	237
P. Balsamo *Ignace* . .	Limoges	2 octobre .	1618.	II	353
P. Baltus *François* . .	Reims	9 mars . .	1743.	I	333
F. Bangen *Valrad, C.* .	Damas	21 juin . .	1670.	I	765
P. Barat *Claude* . . .	Dôle.	29 avril . .	1618.	I	558
P. Barazer de Lannurien.	Paris	2 septembre	1792.	II	237
P. Barbazan *Didier* . .	Pont-à-Mousson . .	1 novembre	1635.	II	458
P. Barbereau *Jean* . . .	Rouen	16 septembre	1716.	II	298
F. Bardouil *Laurent, C.*	La Flèche	28 août . .	1652.	II	207
P. Barnabé *Louis* . . .	Mer Baltique . . .	*15* novembre	1687.	II	503
F. Baron *Pierre, C* . .	La Flèche. . . .	3 juillet . .	1730.	II	9
P. Barrin *Jacques* . .	Dieppe.	30 décembre	1718.	II	657
P. Barruel *Augustin* . .	Paris.	5 octobre .	1820.	II	364
P. Barry (de) *François.*	Montpellier . . .	5 août . .	1634.	II	132
P. Barry (de) *Paul* . .	Avignon	28 juillet . .	1661.	II	101
P. Bastide *Claude.* . .	Bordeaux. . . .	18 décembre	1676.	II	611
P. Baudon *Gabriel.* . .	La Flèche. . . .	20 décembre	1753.	II	622
P. Baudory (du) *Joseph* .	Paris	4 mai. . .	1749.	I	583
P. Baudory (du) *Maurice*	Canton	15 août . .	1732.	II	168
P. Baudrand *Barthél.* .	Lyon	3 juillet . .	1787.	II	10

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT			PAGE	
P. Constantin *Boniface*	Vienne	8 novembre	1651.	II	478
P. Cordier *Jean*	Dijon	22 novembre	1673.	II	527
P. Cordier *Nicolas*	Rochefort	*10* octobre	1793.	II	378
P. Corlet *Jean*	Lyon	25 octobre	1628.	II	428
F. Cornet *Guillaume*, *C.*	La Flèche	9 mars	1751.	I	336
P. Corret *Thomas*	Paris	17 octobre	1782.	II	404
P. Cothereau *Jacques*	Bordeaux	*8 février*	1647.	I	212
P. Cothereau *René*	Chambéry	30 août	1598.	II	215
P. Coton *Jacques*	Dôle	2 mars	1622.	I	316
P. Coton *Pierre*	Paris	19 mars	1626.	I	371
P. Coudert *Bernard*	Alep	11 novembre	1714.	II	493
P. Cour (de la) *Jean*	Vannes	2 septembre	1641.	II	231
P. Courbeville (de) *Jos.*	Carnate	*27 août*	1712.	II	204
P. Courbeville (de) *Jos.*	Paris	23 juin	1746.	I	772
F. Courbon *Antoine*, *Sc.*	Dôle	22 février	1653.	I	281
F. Courtois *Jacques*, *C.*	Rome	14 novembre	1675.	II	499
P. Couturier *Jean*	Léry	22 mars	1799.	I	393
P. Couvert (de) *Michel*	Québec	*28* octobre	1715.	II	443
P. Coyssard *Michel*	Lyon	10 juin	1623.	I	720
P. Crasset *Jean*	Paris	4 janvier	1692.	I	19
P. Creil (de) *Jérôme*	Reims	22 décembre	1675.	II	632
P. Cressolles (de) *Louis*	Rome	11 novembre	1634.	II	492
P. Creuilly (de) *Thomas*	Cayenne	18 août	1718.	II	176
F. Crevel *Jean, C.*	Reims	20 mai	1628.	I	651
P. Crochinière (de la) *H.*	Tours	13 novembre	1723.	II	498
P. Croiset *Jacques*	Paris	7 janvier	1695.	I	37
P. Croiset *Jean*	Avignon	31 janvier	1738.	I	174
P. Croix (de la) *Étienne*	Goa	24 septembre	1643.	II	329
P. Cuissot *Robert*	Mauriac	22 décembre	1610.	II	628
P. Dablon *Claude*	Québec	3 mai	1697	I	579
P. Dagonel *Pierre*	Pont-à-Mousson	7 décembre	1650.	II	577
P. Dalmas *Antoine*	Canada	4 mai	1693.	I	586
P. Daniel *Antoine*	Canada	4 juillet	1648.	II	12

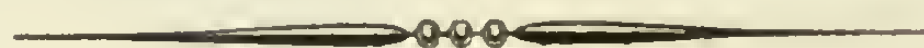
NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGE
P. Georges *Alexandre* .	Paris	4 juin . .	1621.	I	703
F. Gérard *Dominique, C.*	Pont-à-Mousson . .	14 juillet . .	1654.	II	55
P. Gerbillon *François* .	Pékin	22 mars . .	1707.	I	391
P. Germon *Barthélemy*	Orléans	2 octobre .	1718.	II	355
P. Gette *Antoine*. . .	Lyon	22 mars . .	1729.	I	389
F. Gillard *François, C.*	Bourges	17 septembre	1719.	II	306
P. Girard *Jean* . . .	Fontenay-le-Comte .	5 mai. . .	1711.	I	587
P. Girard *Jean-Baptiste*	Dôle	4 juillet . .	1733.	II	17
P. Gironst *Jacques* . .	Paris	19 juillet . .	1689.	II	68
P. Gisbert *Jean-Baptiste*	Millau	29 janvier .	1715.	I	165
P. Gissey (de) *Odon*. .	Toulouse	9 mars . .	1743.	I	336
P. Gobin *Charles* . .	Galata	30 juillet . .	1612.	II	110
P. Godefroy *Jean-Bapt.*	La Flèche	13 mars . .	1728.	I	347
P. Godefroy *Laurent* .	Tours	30 septembre	1619.	II	348
P. Godet *Guillaume* .	Syrie	22 décembre	1650.	II	630
P. Gonnelieu (de) *Jérôme*	Paris	28 février. .	1715.	I	305
P. Gontery *Jean*. . .	Paris	11 novembre	1616.	II	488
P. Gorré *Richard* . .	Scio.	2 avril . .	1712.	I	447
F. Goupil *René, C.* . .	Canada.	29 septembre	1642.	II	345
P. Gournay (de) *Franç.*	Nancy	25 janvier .	1699.	I	130
P. Gouthières *Antoine* .	Antilles	20 décembre	1667.	II	624
P. Gouye *Thomas* . .	Paris	24 mars . .	1725.	I	400
F. Gozenflot *Bernard, C.*	Pont-à-Mousson . .	15 novembre	1615.	II	504
P. Grandami *Jacques* .	Paris	12 février. .	1672.	I	232
P. Gravier *Jacques* . .	Illinois.	23 avril . .	1708.	I	533
P. Griffet *Henri* . . .	Bruxelles	22 février. .	1771.	I	279
F. Griffon *Gabriel, C.* .	Aubenas	19 juillet . .	1656.	II	69
P. Grillet *Jean* . . .	En mer	17 septembre	1677.	II	304
P. Grou *Jean-Nicolas* .	Lullworth. . . .	13 décembre	1803.	II	600
P. Gruffat *Antoine* . .	Montmorillon. . .	8 juin . .	1825.	I	715
F. Gueho *Yves, C.* . .	Vannes	14 novembre	1761.	II	501
F. Guéneau *Philibert, Sc.*	Paris	2 novembre	1656.	II	462
P. Guéret *Jean* . . .	Nancy	25 avril . .	1630.	I	541
P. Guérin *Aymar*. . .	Lyon	29 novembre	1628.	II	546

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGE	
P. Huvé *Urbain* . . .	Vannes.	8	décembre	1701.	II	585
P. Imbert *Joseph*. . .	Rochefort	9	juin. . .	1794.	I	717
P. Ingoult *Nicolas* . .	Paris	4	juillet . .	1754.	II	20
P. Irlande (d') *Taurin* .	Caen	17	septembre	1761.	II	308
F. Isle (de l') *Jean, C.*	Nancy	7	mars . .	1668.	I	328
P. Isnard *Jacques* . .	Aix	28	décembre	1629.	II	654
P. Jacquesson *Robert* .	Quimper	1	janvier. .	1691.	I	10
P. Janin *Louis* . . .	Lyon	22	juillet . .	1672.	II	78
P. Jarric (du) *Pierre* .	Saintes.	2	mars . .	1616.	I	317
P. Jégou *Jean* . . .	Rennes.	6	juillet . .	1701.	II	26
P. Jobart *Louis* . . .	Nantes	8	mars . .	1710.	I	332
P. Jogues *Isaac* . . .	Canada.	18	octobre .	1646.	II	406
P. Jonin *Gilbert*. . .	Tournon	9	mars . .	1638.	I	336
P. Joubert *Jean-Bapt* .	Amiens	16	novembre	1660.	II	509
P. Joublet *Étienne* . .	Brest	21	mars . .	1758.	I	384
P. Jouvancy (de) *Joseph*	Rome	28	mai. . .	1719.	I	683
P. Joyeuse (de) *Edmond*	Metz	9	janvier. .	1677.	I	48
F. Juchereau *Noël, C.*	Canada.	3	novembre	1672.	II	463
P. Judde *Claude*. . .	Paris	11	mars . .	1735.	I	340
P. Justiniani *Stanislas*.	Smyrne.	28	septembre	1758.	II	343
P. Kerenor (de) *Charles*	La Guadeloupe . .	20	juin. . .	1694.	I	759
P. Kergariou (de) *Gab.*	Caen	13	novembre	1720.	II	497
P. Kerivon (de) . . .	Nevers	26	mars . .	1746.	I	410
P. Kohlmann *Antoine* .	Rome	10	avril . .	1836.	I	478
P. Labbe *Philippe* . .	Paris	17	mars . .	1667.	I	364
F. Laberie *Pierre, C.* .	Strasbourg. . . .	27	mars . .	1699.	I	418
P. La Guille *Louis*. .	Pont-à-Mousson . .	18	avril . .	1742.	I	515
P. Lallemant *Charles* .	Paris	18	novembre	1674.	II	515
P. Lallemant *Gabriel* .	Canada	17	mars . .	1649.	I	362
P. Lallemant *Jérôme* .	Québec	26	janvier. .	1673.	I	136

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGE
P. Maltret *Claude* . .	Toulouse	3 janvier .	1674.	I	16
P. Malvais *Hervé*. . .	Clairac.	21 février. .	1662.	I	276
P. Malval *Charles*. . .	Damas	5 février. .	1648.	I	196
P. Mambrun *Hugues* .	Lyon	27 novembre	1657.	II	541
P. Mambrun *Pierre*. .	La Flèche. . . .	31 octobre .	1661.	II	453
P. Manilier *Gaspar*. .	Syrie	*18 décembre*	? .	II	617
P. Mare (de la) *Enguér*.	Nantes	1 décembre	1709.	II	550
P. Marnat *Pierre* . .	Paris	4 avril . .	1645.	I	457
P. Marquette *Jacques* .	Canada.	18 mai . .	1675.	I	641
F. Martellange *Ét., C*.	Paris	3 octobre .	1641.	II	357
P. Martignac *Ignace* .	Montélimart . . .	2 janvier .	1630.	I	11
P. Martin *Alexandre* .	Marava.	30 mai . .	1840.	I	690
P. Martin *Pierre*. . .	Rome	29 juin . .	1716.	I	797
P. Martin *Vincent* . .	Guingamp. . . .	9 novembre	1686.	II	481
P. Martincourt *François*	Aurillac	18 août . .	1628.	II	179
P. Martine *Jean* . . .	Paris	23 mai . .	1717.	I	668
P. Masius *Gaspar* . .	Tournon	9 février .	1617.	I	214
P. Masse *Ennemond* .	Sillery (Canada) .	12 mai . .	1646.	I	614
P. Masson *Toussaint* .	Mozambique . . .	5 juillet . .	1749.	II	24
P. Matthieu *Claude*. .	Lorette	24 décembre	1587.	II	637
P. Mauduit *Pierre* . .	Carnate.	*27 août* . .	1712.	II	204
F. Mauger *Jean, C*. .	Orléans	2 avril . .	1714.	I	446
V. P. Maunoir *Julien* .	Plévin	28 janvier .	1683.	I	150
P. Maupeou (de) *Anne*.	Sens	5 mai . .	1634.	I	589
P. Maurice *Jean-Bapt*.	Canada.	20 mars . .	1746.	I	382
P. Mayet *François* . .	Paris	17 août . .	1761.	II	175
P. Mazillier *François* .	Varsovie	11 octobre .	1650.	II	382
P. Médaille *Jean-Paul*.	Auch	15 mai . .	1689.	I	631
P. Ménard *René*. . .	Canada.	10 août . .	1661.	II	146
P. Ménestrier *Claude* .	Paris	21 janvier .	1705.	I	109
P. Menoux (de) *Joseph*.	Nancy	11 février .	1766.	I	230
P. Mérigon *Henri* . .	Apt	16 juin . .	1760.	I	745
P. Mesland *Denis*. . .	Santa-Fé	7 décembre	1674.	II	576

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGE
P. Nouë (de) *Anne* . .	Canada.	2 février. .	1646.	I	184
P. Nouet *Jacques* . .	Paris	21 mai . .	1680.	I	654
P. Noyrot *Philibert*. .	En mer.	24 août . .	1629.	II	195
P. Olivier *Louis*. . .	Saint-Domingue . .	28 mars . .	1731.	I	422
P. Oraison (d') *Elzéar* .	Aix	8 novembre	1629.	II	479
P. Orléans (d') *Joseph* .	Paris	31 mars . .	1698.	I	436
F. Ozanne *Edmond, C.*	Dôle.	26 septembre	1636.	II	335
F. Pacot *Guillaume, C.*	Rennes.	9 octobre. .	1631.	II	377
F. Pagot *Pierre, C.* .	Montmorillon. . .	25 juillet . .	1822.	II	90
P. Paisseau *Ignace* . .	Ornex	25 décembre	1667.	II	644
P. Pajot *Charles*. . .	La Flèche	13 octobre .	1686.	II	390
F. Panageau *Jean, C.* .	Tournon	11 novembre	1624.	II	490
P. Papon *Jean* . . .	Lyon	16 juillet . .	1672.	II	61
P. Parandier *Théofroi* .	Bourg-en-Bresse . .	23 octobre .	1627.	II	420
P. Parc (du) *Étienne*. .	Paris	23 février. .	1709.	I	285
P. Parc (du) *Jean-Bapt.*	Québec.	31 janvier. .	1742.	I	178
P. Pardies *Ignace-Gast.*	Paris	22 avril . .	1673.	I	531
P. Parégaud *François* .	Tonkin.	5 juillet . .	1695.	II	24
P. Parennin *Dominique*.	Pékin	27 septembre	1741.	II	337
F. Parent *Jean, Sc.* .	Hesdin.	31 août . .	1717.	II	225
P. Parisot *Jean* . . .	Verdun.	9 septembre	1651.	II	264
P. Parra *Bernard* . .	Saint-Affrique . .	27 mars . .	1639.	I	417
P. Paulin *Charles* . .	Paris	12 avril . .	1653.	I	487
F. Pélissier *Jean, C.* .	Avignon	28 janvier. .	1825.	I	159
F. Pelletier *Charles, C.*	Saint-Acheul. . .	13 juillet. .	1827.	II	53
P. Pelletier *Jean*. . .	Toulouse	1 janvier .	1564.	I	1
P. Péquet *Pierre*. . .	Carpentras. . . .	11 juillet. .	1591.	II	46
F. Périer *Odon, Sc.* .	Saint-Acheul . . .	4 décembre	1828.	II	567
P. Pernet *Michel*. . .	La Flèche	11 décembre	1758.	II	595
P. Perrin *Charles* . .	Liège	23 décembre	1767.	II	635
P. Perrin *Léonard* . .	Besançon	10 février .	1638.	I	227
P. Petau *Denis* . . .	Paris	11 décembre	1652.	II	592

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT			PAGE	
F. Vasserot *Jacques, C.*	Carpentras . . .	26 décembre	1628.	II	648
P. Vatier *Antoine.* . .	Paris	10 octobre. .	1659.	II	379
P. Vavasseur *François* .	Paris	16 décembre	1681.	II	609
F. Verdier *Bertrand, Sc.*	Toulouse	4 novembre	1629.	II	466
P. Verjus *Antoine.* . .	Paris	16 mai. . .	1706.	I	633
F. Viau *Étienne, C.* .	Crimée.	23 juillet . .	1615.	II	82
F. Vigier *Pierre, Sc.* .	Billom.	5 juillet . .	1625.	II	22
P. Vigne (de la) *René* .	Antilles	1 mai . .	1662.	I	568
P. Ville (de) *Jean-Marie*	Natchez	15 juin . .	1720.	I	742
P. Ville (de la) *Clément.*	Moulins	23 avril . .	1688.	I	535
P. Villecroin *Mathurin* .	Paris	2 septembre	1792.	II	234
P. Villotte *Jacques* . .	S. Nicolas-du-Port .	14 janvier .	1743.	I	74
P. Vimont *Barthélemy* .	Vannes	13 juillet . .	1667.	II	52
P. Viole *Claude* . . .	Bar-le-Duc . . .	29 juillet . .	1632.	II	104
P. Vital *Pierre.* . . .	Toulouse	12 juillet . .	1607.	II	49
F. Vitton *Claude, C.* .	Chambéry. . . .	9 mars . .	1740.	I	336
P. Vivien *Antoine.* . .	Toulouse	2 janvier .	1623.	I	13
P. Voëlle *Jean* . . .	Tournon	10 mars . .	1710.	I	338
P. Voguë (de) *Anne* . .	Béziers.	26 novembre	1710.	II	540
P. Voirin *Étienne* . .	Auxerre	16 septembre	1613.	II	297
P. Voisin *Arnold.* . .	Le Puy	8 juillet . .	1596.	II	35
F. Voley *Claude, C.* .	Chambéry. . . .	22 juin . .	1610.	I	768
P. Vrévin *François* . .	La Flèche	24 janvier .	1618.	I	124
P. Willin *Gaspar* . .	Rouen.	2 janvier .	1661.	I	14



ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de	lire
44	14	Arch. Rom.	Arch. dom.
209	1	•	à effacer
481	2	la mission de Guingamp	la mission de Plouisy, près de Guingamp.
482	4	Ses funérailles . . .	Un service funèbre, célébré à Quimper . . . par . . . fut... regardé . . .
564	21	1654	1644.


REGIS COLLEGE LIBRARY
3 1761 08603318 0